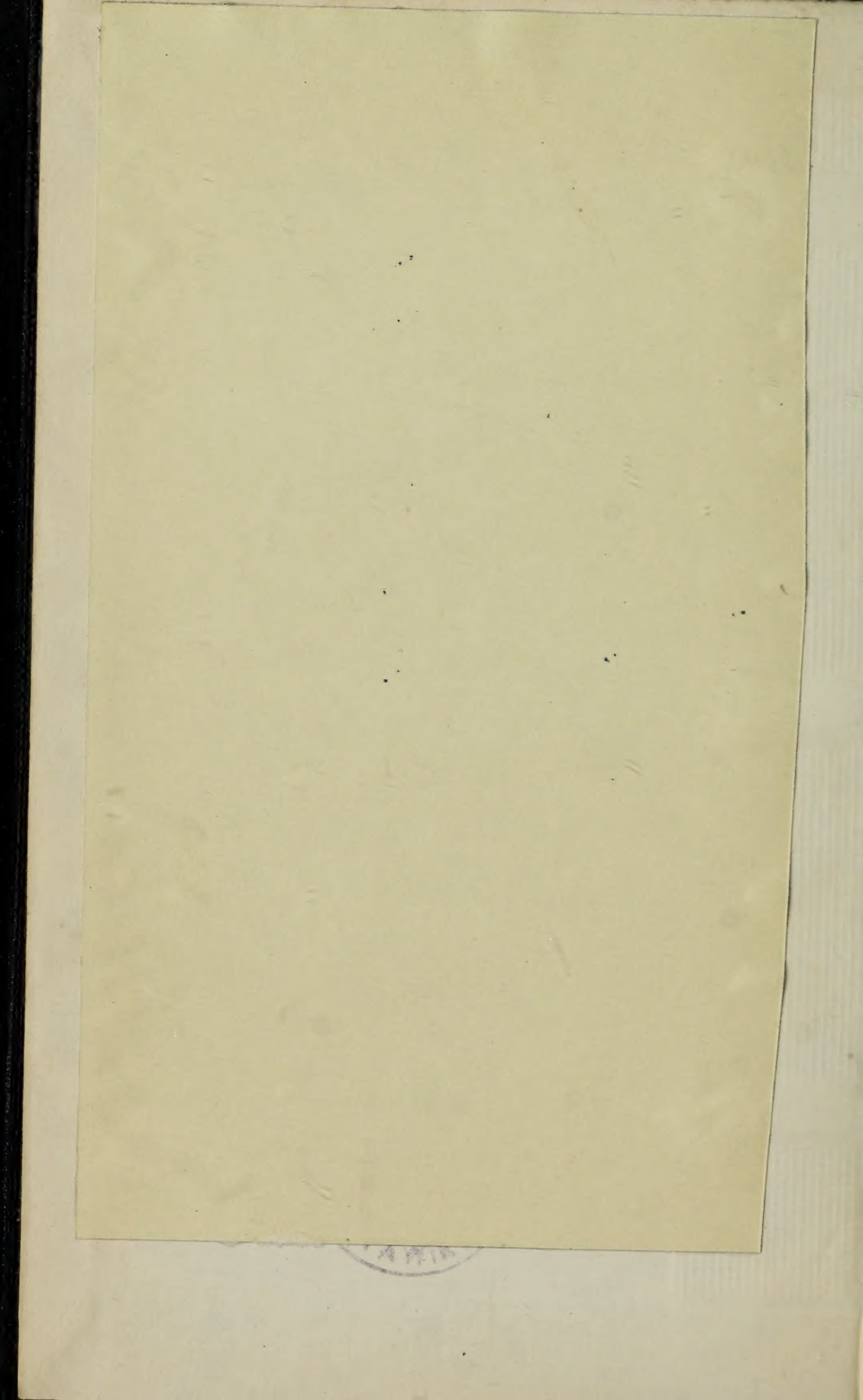

U d'/ of Ottawa
39003002277100



10-7-55

ALLIANCE DES MAISONS D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

HISTOIRE DES LITTÉRATURES

ANCIENNES ET MODERNES

AVEC

MORCEAUX CHOISIS

EXTRAITS DES MEILLEURS AUTEURS DES DIVERS SIÈCLES

J. M. J. A.

LITTÉRATURES ANCIENNES

HÉBRAÏQUE, GRECQUE, LATINE

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES MODERNES

ITALIENNE, ESPAGNOLE, ANGLAISE, ALLEMANDE

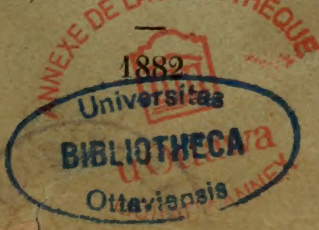
Ouvrage approuvé et recommandé par Mgr l'Évêque de Nantes

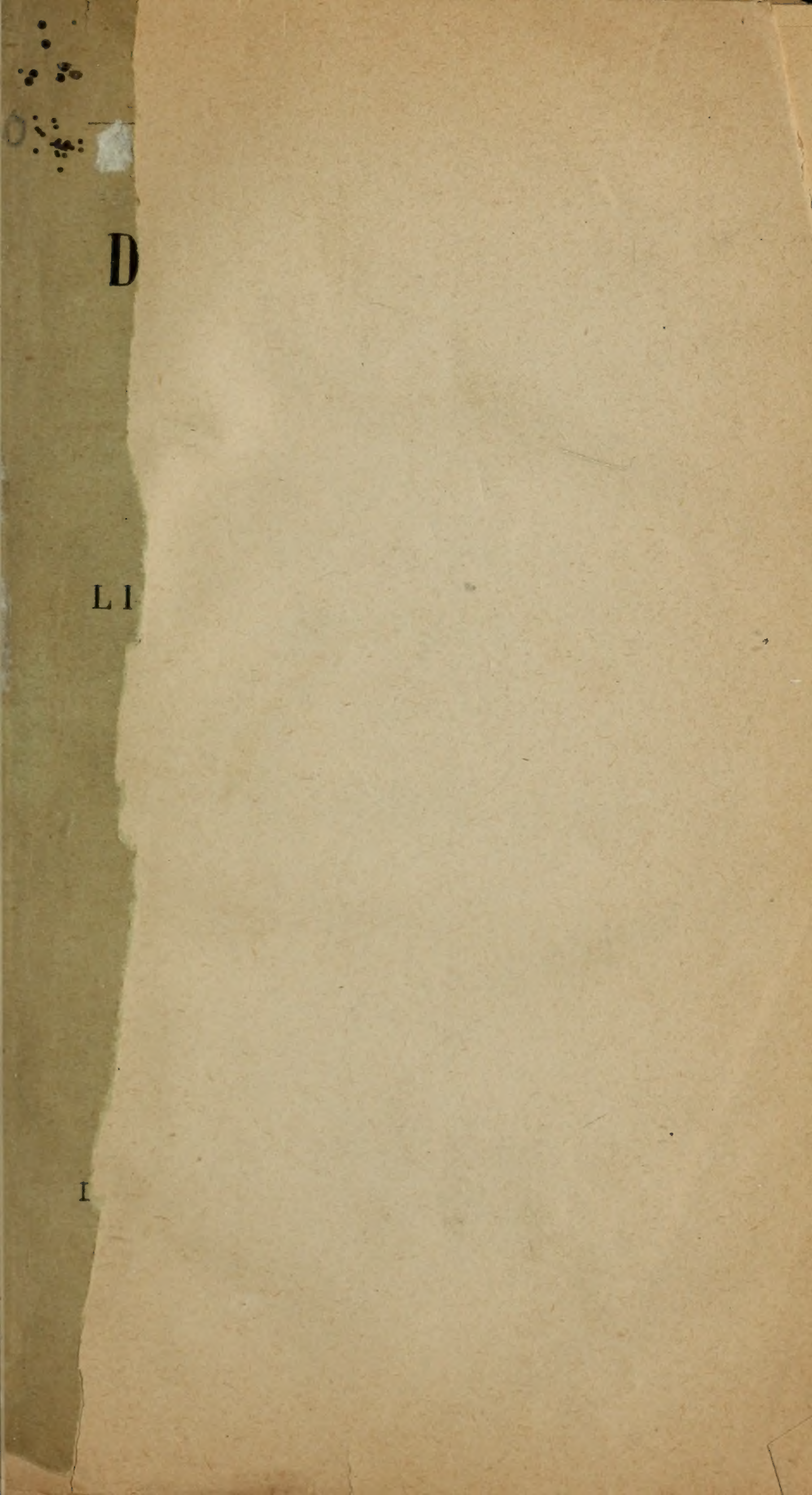
DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 15
NANTES, LIBRAIRIE MAZEAU

1882





HISTOIRE

DES

LITTÉRATURES ANCIENNES ET MODERNES

APPROBATION

DE Mgr L'ÉVÊQUE DE NANTES

Sur le rapport favorable qui nous a été adressé, Nous recommandons volontiers l'ouvrage intitulé : *Histoire des littératures anciennes et modernes,* et nous souhaitons, dans l'intérêt des maisons d'éducation et des familles chrétiennes, qu'il réponde pleinement à la pensée qui a présidé à sa composition.

✝ JULES, évêque de Nantes.

Nantes, le 15 Juillet 1879.

ALLIANCE DES MAISONS D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

HISTOIRE DES LITTÉRATURES

ANCIENNES ET MODERNES

AVEC

MORCEAUX CHOISIS

EXTRAITS DES MEILLEURS AUTEURS DES DIVERS SIÈCLES

J. M. J. A.

LITTÉRATURES ANCIENNES

HÉBRAÏQUE, GRECQUE, LATINE

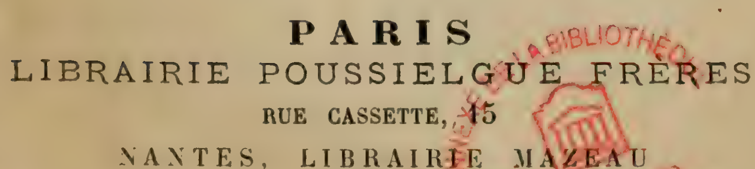
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES MODERNES

ITALIENNE, ESPAGNOLE, ANGLAISE, ALLEMANDE

approuvé et recommandé par Mgr l'Évêque de Nantes

DEUXIÈME ÉDITION





PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 15
NANTES, LIBRAIRIE MAZEAU

1882

qui a nourri et développé les plus beaux génies du christianisme. Nous retrouverons cette teinte biblique dans les plus éloquents des saints Pères et dans les plus éminents de nos orateurs et de nos poètes.

Langue hébraïque. — Plusieurs critiques prétendent que *la langue hébraïque* était la langue primitive enseignée par Dieu lui-même au premier homme. Elle aurait été conservée après la folie de Babel par les ancêtres d'Abraham, portée par ses enfants en Egypte, puis dans la Terre promise. On peut affirmer que le génie de l'hébreu a beaucoup de rapports avec les langues anciennes connues [1].

Pendant la captivité de Babylone, cette langue s'altéra, par un mélange de mots et de tournures propres aux idiomes étrangers, à tel point que lesJuifs, de retour dans leur pays, ne comprenaient plus la langue de leurs pères, ni le texte des Livres saints. On donne à l'hébreu, ainsi corrompu, le nom de *syro-chaldaïque,* d'où il faut conclure que l'hébreu le plus ancien est aussi le plus pur. Après la captivité, on ne sait plus l'écrire correctement ; quelques ouvrages même sont composés en grec : la langue était morte avec la nationalité.

Division de la littérature hébraïque. — La Bible se divise en deux parties : l'*Ancien Testament,* ou recueil des monuments (écrits) de la première alliance que Dieu fit avec son peuple ; et le *Nouveau Testament,* ou recueil des monuments (écrits) de la nouvelle alliance apportée à la terre par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

[1] L'hébreu appartient aux *langues sémitiques,* parlées surtout par les peuples de l'Asie occidentale, en qui la Bible nous montre la postérité de *Sem.* L'arabe ancien en est le type ; l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, etc., en sont les idiomes principaux. Voici quelques propriétés de ces langues : la plupart de leurs mots ont une racine trilittérale ; ils se composent exclusivement de consonnes, certains signes y tiennent lieu de voyelles. Ces langues abondent en sons gutturaux ; elles s'écrivent de droite à gauche.

ANCIEN TESTAMENT

Les livres de l'Ancien Testament peuvent se partager en trois classes : 1o les *Livres historiques ;* 2o les *Livres moraux;* 3o les *Livres poétiques.*

CHAPITRE Ier

LIVRES HISTORIQUES

On distingue dans la Bible deux sortes de livres historiques : 1o les *Livres d'histoire générale,* qui contiennent les traditions primitives du monde et l'histoire du peuple hébreu ; 2o les *Livres d'histoires particulières* renfermant des événements qui ne regardent que des personnes privées : ce sont comme des épisodes détachés de l'histoire générale.

§ 1er. — Livres d'histoire générale.

Les livres d'histoire générale sont au nombre de huit :

La Genèse[1] raconte l'origine du genre humain depuis la Création jusqu'à la mort de Joseph (1635).

[1] *Genèse,* d'un mot grec qui signifie *origine, génération, naissance.* En hébreu, ce livre porte un autre nom, *Bérèschicth, au commencement,* qui en est le premier mot.

L'Exode [1] mène l'histoire du peuple hébreu depuis la mort de Joseph jusqu'à l'érection du Tabernacle (1490). L'*Exode* est complété par trois autres livres : *le Lévitique, les Nombres* et *le Deutéronome* [2], qui contiennent la suite de l'histoire et surtout la législation des Hébreux. Ils forment, avec les deux livres précédents, le recueil connu sous le nom de *Pentateuque* [3], œuvre de Moïse.

Le Livre de Josué, composé par Josué lui-même, raconte l'entrée des Juifs dans la terre promise, et le partage fait entre les douze tribus. Il renferme quarante-sept années (1481-1434).

Le Livre des Juges, écrit par Samuel, continue l'histoire des Hébreux jusqu'au gouvernement de ce prophète (1434-1117).

Les quatre Livres des Rois contiennent les faits principaux du règne de Saül et de ses successeurs, jusqu'à Joakim qui fut emmené captif à Babylone (1117-606). On en attribue communément la rédaction à Esdras.

Les Paralipomènes [4] sont des espèces de chroniques où se trouvent rapportés plusieurs faits omis dans les livres précédents. Le premier livre des Paralipomènes est un résumé de l'histoire générale, depuis la création jusqu'au roi David (1014). Le second nous conduit jusqu'au retour de la captivité, sous Cyrus (536).

Les Livres d'Esdras et de Néhémias commencent à

[1] *Exode*, du grec *exodos, sortie*, parce qu'il raconte en premier lieu la sortie d'Egypte.

[2] *Le Lévitique*, spécialement destiné aux prêtres et aux *lévites* ; les *Nombres*, ce livre commence par le dénombrement du peuple d'Israël : de là son nom ; le Deutéronome (du grec *deuteros*, deuxième, et *nomos*, loi), comprend l'abrégé des lois précédemment promulguées, avec certaines explications et additions.

[3] *Pentateuque* (du grec *pente*, cinq, et *teuchos*, livre, ouvrage), réunion des cinq livres de Moïse.

[4] *Paralipomènes* (d'un mot grec *Paraleipomena*), qui signifie choses omises.

l'édit de Cyrus pour finir au siège d'Artaxercès Longue-Main (536-442).

Enfin, les **Livres des Machabées** nous racontent les combats de Judas Machabée et de ses frères contre les rois de Syrie, pendant l'espace de cinquante-deux ans (187-135).

La Genèse.

Analyse de ce livre. — Le début de la Genèse nous transporte au premier jour du monde. Dieu parle, du sein de son éternité : *Que la lumière soit..*, et la lumière fut. Bientôt, au néant succède l'univers. Dans ces pages sublimes de simplicité et de grandeur, nous voyons le Très-Haut exécutant pièce à pièce son grand ouvrage. De temps en temps, il s'arrête, pour faire rendre, par sa sagesse, à sa puissance, ce témoignage solennel : « *Et vidit Deus quod esset bonum*... Dieu vit que tout était parfait. » Un instant, il se recueille et délibère : c'est qu'il va enfanter son chef-d'œuvre ; l'homme naît, pour régner sur l'univers. Pur, au sortir des mains du Créateur, l'homme jouit du bonheur de son innocence ; mais bientôt il tombe, et reçoit en même temps la sentence de sa condamnation et la promesse d'un rédempteur.

L'effet de la malédiction céleste ne se fait pas attendre : la terre, arrosée du sang d'Abel, reçoit dans son sein la première victime de la mort. Tandis que Caïn, errant dans le monde, ne trouve point d'asile contre les remords de son crime, ses enfants corrompus, sous le titre d'*enfants des hommes*, inventent les premiers arts, laissant les enfants de Seth ou *enfants de Dieu* continuer la vie pastorale. Ce beau titre, ceux-ci ne le méritèrent pas longtemps ; pervertis par leur commerce avec les descendants du fratricide, ils attirèrent sur le monde le plus mémorable de tous les châtiments.

« Dieu vit que toute chair avait corrompu sa voie ; il se repentit d'avoir fait l'homme. » Pendant quarante jours, les cataractes du ciel sont ouvertes ; la mer soulevée franchit ses limites. Tout est englouti sous les eaux du *déluge* (2400 avant J.-C.). Ainsi se termine la première période de l'histoire du monde.

Cependant Dieu, malgré sa colère, ne voulait pas détruire le genre humain ; il avait promis un Rédempteur qui naîtrait de la femme. Un homme juste, Noé, échappé avec sa famille aux eaux du déluge, reçoit de nouvelles bénédictions et de nouvelles promesses. Ses descendants se multiplient ; dans leur orgueil, ils entreprennent la Tour de Babel : la confusion des langues vient mettre à néant leurs espérances, et causer leur dispersion. Les enfants de Sem se répandent dans l'Asie centrale ; ceux de Japhet vont peupler la haute Asie et l'Europe ; enfin, les descendants de Cham, l'enfant de la malédiction, se partagent les déserts de l'Arabie et les sables de l'Afrique.

Alors se fondèrent les premiers empires : Babylone, l'Assyrie, l'Egypte. Les souvenirs altérés de la tradition primitive et les égarements de l'imagination corrompue des hommes ne tardèrent pas à donner naissance aux monstrueuses théogonies païennes. La pensée d'un Dieu bon, mais irrité, domina ces créations bizarres : on compta des dieux bons, qu'on honorait pour leurs bienfaits, et des dieux méchants, qu'on essayait de fléchir par le sang des victimes. Puis, les dées premières s'effaçant de plus en plus, on adora les animaux, les plantes : *tout était Dieu, excepté Dieu lui-même.* (Bossuet).

La Genèse abandonne alors les nations livrées à l'idolâtrie ; elle redevient l'histoire d'un seul homme. Dieu dit à Abraham : *Quittez votre pays, votre famille et la maison de votre père ; venez dans la terre que je vous montrerai ; je vous ferai le père d'un grand peuple, et tous les peuples de la terre seront bénis en Celui qui naîtra de vous.* Abraham vint s'établir dans le pays de Chanaan, et commencer la vie des Patriarches (2083.)

Rien de plus attrayant et de plus poétique que les récits de cette époque. Les patriarches, étrangers sur cette terre où ils n'ont à passer que des jours courts et agités, n'y bâtissent point de demeures permanentes. Errants dans les plaines qu'arrose le Jourdain, ils promènent çà et là leurs troupeaux, partout où les attirent et la fraîcheur des forêts, et les gras pâturages, et les sources jaillissantes. Aujourd'hui, leur tente

se dresse sur le penchant d'une colline qui domine la vallée : vous les voyez assis à l'ombre du palmier, au bord d'une fontaine limpide; demain, au lever du jour, qu'ils rouleront cette tente et, poussant devant eux leurs richesses, ils iront chercher un site où le soleil n'a point fané les fleurs, où les pieds des troupeaux n'ont point foulé l'herbe, ni altéré le cristal des eaux.

Un jour, Abraham était assis à l'entrée de sa tente ; trois étrangers se montrent au loin. Le vieux patriarche court au devant d'eux, les invite à se reposer en sa demeure ; il lave lui-même leurs pieds poudreux, puis il descend dans la plaine pour y choisir le plus gras de ses agneaux. Sara apprête le festin, et bientôt, debout devant ses hôtes pour les servir, le Père des croyants leur fait hommage de ses richesses, et fait répand pour eux le lait et le miel. Après avoir pris part à ce frugal repas, les Anges (car c'étaient de célestes voyageurs promettent à Sara le fils qu'avaient demandé tant de larmes. — L'Arabe, héritier de la vie des Patriarches, parle encore de ces divinités cachées qui apparaissent sous la tente, et ce souvenir des premiers jours est un des motifs de cette hospitalité généreuse qui ne se trouve plus qu'au désert.

Qui n'a lu avec intérêt les aventures de Loth, la fuite d'Ismaël et d'Agar, le sacrifice d'Abraham, le voyage d'Eliézer en Mésopotamie ? Qui n'a été touché des malheurs de Joseph ? Il y a, dans cette histoire qui termine la Genèse, un drame complet, où tout nous attache au héros. Quelle simplicité angélique dans les premières scènes de son enfance ! Quelle grâce dans ce jeune homme soumis et ingénu, la consolation de son vieux père, objet d'envie pour ses frères, parce que le Ciel lui découvre ses destinées futures, qu'il révèle sans orgueil comme sans apprêt ! Quelle constance dans l'adversité, quelle générosité dans la bonne fortune ! L'esprit se repose avec bonheur sur le dénouement, qui nous montre la magnanimité du fils de Jacob, pressant ses bourreaux dans ses bras ; l'ivresse d'un vieillard retrouvant un fils pleuré depuis vingt ans, et les adorables secrets d'une douce providence qui, dans les plus grands malheurs, sème le germe de la plus merveilleuse prospérité. (*Voir Morceaux choisis*, nº I.)

L'Exode.

Analyse de ce livre. — L'Exode n'offre pas moins d'intérêt que la Genèse, par le charme de ses récits, et les grandes scènes auxquelles nous assistons.

D'abord, les vagissements d'un enfant viennent frapper nos oreilles : le Nil balance son berceau, comme un nid confié aux roseaux de son rivage. C'est un fils des Hébreux que les édits de Pharaon condamnent à périr dès le jour de sa naissance, et que le Ciel veut faire nourrir à la cour, par la fille même du persécuteur. Laissez-le grandir... A quarante ans, il prendra la fuite. Quand le proscrit se sera désaltéré à la source du désert, et qu'il aura reçu sa mission de Dieu lui-même, au buisson de la montagne d'Horeb, il reviendra, prince, législateur et prophète, effrayer l'Egypte par d'épouvantables prodiges.

Voyez, au milieu de la mer Rouge, ce peuple innombrable, femmes, enfants, vieillards, chargés de richesses : c'est la postérité d'Abraham, échappant à la cruauté des Pharaons. Mais tous les cavaliers d'Egypte sont à leur poursuite ! Dieu veille sur son peuple choisi : les flots combattent pour Israël ; la mer entr'ouverte, pour lui donner passage, se referme derrière lui, engloutissant Pharaon avec toute son armée. Moïse et ses Hébreux, témoins de la vengeance, n'ont plus qu'à entonner le cantique du triomphe et de la reconnaissance.

Cinquante jours après, le peuple sauvé des eaux, nourri dans le désert par de nouveaux prodiges, recevait une Loi divine, sur le mont Sinaï. Pendant trois jours, Moïse le prépare, par le jeûne et la prière, à entendre la parole de Dieu. Le quatrième jour, une nuée ténébreuse couvre le sommet de la montagne ; le tonnerre retentit avec fracas ; de lugubres éclairs brillent dans l'obscurité ; la trompette jette des éclats menaçants ; tout le mont tremble et se revêt de feux et de fumée. Dieu lui-même y descend, s'entretient avec Moïse et grave ses préceptes sur les tables de la Loi. Prosternée au pied de la montagne, la postérité de Jacob se voile, dans la crainte de voir Dieu et de mourir. Moïse paraît, soutenant sur sa poitrine la table de pierre ; son front est orné de deux

rayons de feu, son visage resplendit de toutes les gloires du Seigneur, la terreur de Jéhovah le précède. Il transmet à son peuple les ordres du Très-Haut et lui fait connaître sa loi. — Ainsi se termine l'*Exode*.

Moïse et ses œuvres. — Avant de parler des écrivains inspirés qui continuèrent, après Moïse, l'histoire des Hébreux, arrêtons-nous quelques instants à contempler cette majestueuse figure, unique dans les annales du monde [1].

La vie de ce grand homme est connue ; elle est familière aux enfants de l'Eglise : depuis les prodiges de son enfance, jusqu'à son trépas solennel, tout y est merveilleux et presque divin. Docile instrument des volontés du Très-Haut, Moïse ne parle et n'agit que sous l'inspiration du ciel ; aussi ses œuvres surpassent-elles toutes les conceptions de l'esprit humain.

Bossuet salue en Moïse « le plus ancien des poètes et leur modèle, le premier des historiens, le plus sublime des philosophes et le plus sage des législateurs. » Le Pentateuque offre en effet plusieurs morceaux poétiques d'une beauté frappante : le *Discours prophétique de Jacob*, bénissant ses douze fils qui vont devenir les chefs des douze tribus ; le *Cantique de Moïse* après le passage de la mer Rouge, etc. (Voir *Morc. ch.*, n° II.) On trouve, dans ces passages et dans un grand nombre d'autres, une merveilleuse abondance, de riches images jointes aux sentiments les plus vifs et les plus animés.

Comme historien, Moïse avait à traiter un sujet sans égal par sa grandeur, hérissé de difficultés humainement insurmontables, et il écrivait mille ans avant Hérodote, le premier historien grec, plusieurs siècles avant qu'aucun poète produisit une ligne destinée à passer à la postérité. Mais, Dieu lui-même se faisant son maître, lui donne une science et des lumières que tous les sages de l'Egypte n'auraient pu lui communiquer. « Par un privilège que nul écrivain ne partage, Moïse nous « fait remonter au cours d'un récit sans rupture et sans lacune « à ce moment solennel où nous sortîmes du néant... Il peut « dater sa Genèse de près de deux mille ans par delà le point « de départ de toute autre histoire certaine, et placer des évé- « nements, aussi constants que précis, sur cet océan de vingt

[1] Nous parlerons des trois autres livres de Moïse, *le Lévitique, les Nombres* et *le Deutéronome,* dans les *Livres moraux*, parmi lesquels ils se placent plus spécialement.

« siècles, où nul œil mortel ne trouve que la nuit et n'entrevoit « que des fantômes [1]. » (Mgr Plantier, *Etudes littéraires sur la « Bible.*)

Au point de vue littéraire, l'histoire de Moïse nous frappe par la beauté des tableaux ou descriptions, et par l'intérêt tout dramatique des narrations. Nous pouvons ajouter qu'elle confond la science orgueilleuse, qui se voit forcée de rendre hommage à l'incomparable précision de l'écrivain inspiré.

Le plus sublime des philosophes en fut aussi le plus humble : tandis que les sages de toutes les nations, préoccupés avant tout de n'être point confondus avec le vulgaire ignorant, ne voulaient initier à leurs mystérieux secrets que le petit nombre, Moïse divulguait les siens, et tout Israélite qui recevait avec un cœur simple les enseignements de ce grand homme devenait aussi savant que lui-même.

Enfin, le plus sage des législateurs n'a tiré ni de sa propre sagesse, ni de la législation des autres peuples, les lois qu'il a données aux Israélites : il les a reçues de Dieu, et c'est pour cela qu'une fois établies elles furent vraiment chose ferme et stable à jamais, avantage que, malgré des vœux toujours trompés, n'ont point obtenu les autres législateurs.

Le livre de Josué.

Le livre de Josué, qui fait suite aux cinq livres de Moïse, raconte la conquête de la terre de Chanaan, son partage entre les tribus d'Israël et le renouvellement de l'alliance de Dieu avec son peuple, après que celui-ci eût été mis en possession de la terre promise à ses pères, Abraham, Isaac et Jacob. Il se termine par le récit de la mort de Josué, récit détaché du livre des Juges.

[1] Bossuet, dans son *Discours sur l'Histoire universelle* (2e partie, ch. III,) voit en Moïse presque un témoin de l'origine des choses, ce qui ne diminue en rien cependant la puissance de l'intervention divine : « Il ne lui fallut pas, dit-il, déterrer de loin les traditions de ses ancêtres. Il naquit cent ans après la mort de Jacob. Les vieillards de son temps avaient pu converser plusieurs années avec ce saint patriarche : la mémoire de Joseph et des merveilles que Dieu avait faites par ce grand ministre des rois d'Egypte était encore récente. La vie de trois ou quatre hommes remontait jusqu'à Noé, qui avait vu les enfants d'Adam, et touchait, pour ainsi parler, à l'origine des choses. » — Dans l'*Exode*, Moïse est réellement le témoin, le héros et l'historien, sans que ces qualités, ordinairement inconciliables, se fassent obstacle l'une à l'autre.

Nous avons ici moins d'élévation et de majesté que dans les récits de Moïse. Les morceaux les plus remarquables sont : le *Passage du Jourdain,* la *Prise de Jéricho* et le *Discours de Josué* avant sa mort, pour engager le peuple d'Israël à rester fidèle à Dieu.

Le livre des Juges.

Dans le livre des Juges, il ne faut pas chercher l'histoire suivie du peuple de Dieu. « Alors, nous dit le prophète *Samuel,* auteur de ce livre, comme il n'y avait point de roi dans Israël, chacun faisait ce qui lui semblait bon, » et le livre se ressent un peu du hasard auquel étaient laissés tous les événements.

Israël oublie le Seigneur et va fléchir le genou devant les idoles. — Les Philistins, les Madianites, les Chananéens lui font expier ces prévarications. « Nous avons péché, Seigneur, « s'écrie le peuple coupable, mais sauvez-nous ! — Allez, « répond un prophète, invoquez les dieux que vous vous êtes « choisis, et qu'ils vous délivrent. » Puis bientôt, Dieu, touché de compassion pour son peuple, suscite, pour le délivrer, quelque grand personnage : *Débora, Gédéon, Jephté, Samson,* etc. On compte treize juges depuis la mort de Josué jusqu'au sacre de Saül.

C'est dans ce livre qu'on lit le fameux *Cantique de la prophétesse Débora* après sa victoire sur le roi des Chananéens. (Voir *Morc. choisis,* N° III.) On y trouve encore le plus ancien apologue connu, sous ce titre : *les Arbres qui se choisissent un roi.* Joathan, frère d'Abimélech, l'adressa aux habitants de Sichem pour leur reprocher d'avoir élu un roi souillé de sang. Enfin, *l'épisode de la fille de Jephté,* également raconté au livre des Juges, est une gracieuse et touchante peinture, reproduite dans l'Iphigénie des Grecs. La fille de Jephté, victime d'un vœu imprudent fait par son père dans l'ivresse d'une victoire, se soumet humblement, et ne demande que deux mois pour aller, avec ses compagnes, pleurer son sort sur les monts de la Judée ; puis elle revient s'offrir à son père au pied de l'autel.

Les livres des Rois.

Les *Livres des Rois*, au nombre de quatre, sont ainsi nommés parce qu'ils contiennent les règnes des rois qui gouvernèrent, pendant près de six siècles, les royaumes de Juda et d'Israël. — Au début du premier de ces livres, nous voyons un enfant, paré de toutes les grâces de l'innocence, servir à l'autel, revêtu de cette blanche tunique que sa mère, à chacun de ses voyages à Jérusalem, apportait au fils qu'elle avait consacré au Seigneur. Dieu soulève aux yeux de cet enfant le voile de l'avenir ; il raconte, avec une candeur admirable, les malheurs qui vont fondre sur *Héli* le grand-prêtre. Héli est un vieillard vénérable et pieux, mais trop faible pour les siens. (Voir *Morc. ch.*, N° IV.)

Après *Samuel*, l'enfant de bénédiction devenu lui-même juge d'Israël, le peuple demande un roi : *Saül* est sacré. Il commence son règne dans la fidélité à Dieu, et son règne est prospère ; mais bientôt il abandonne le Seigneur, qui livre son peuple aux coups des Philistins. Rien de plus touchant que le récit de l'élection de *David* et de la persécution entreprise par le vieux roi rejeté de Dieu contre le fils d'Isaïe. Comment ne pas être ému devant l'amitié de David et de Jonathas, fils de Saül?

A peine cette figure si noble et si poétique du berger de Juda s'est-elle montrée à la cour, que Jonathas l'a remarquée : son cœur, selon l'énergique expression de l'Ecriture, son cœur se fondit avec le cœur de David. Quand David joue de la harpe, Jonathas est près de lui ; quand Saül poursuit David, Jonathas devance les satellites envoyés pour le faire mourir. David cependant doit régner à sa place sur le trône de son père ; qu'importe ? David est son ami, et Jonathas le sauvera, au prix même d'un royaume. La célèbre amitié des Oreste et des Pylade, des Castor et des Pollux, est bien pâle en face de l'amitié de David et de Jonathas. Aussi, avec quelles larmes David pleure son ami : *Comment les forts sont-ils tombés dans le combat ?... Comment Jonathas a-t-il été tué sur tes hauteurs, ô Israël ?... Montagnes de Gelboé, que la rosée ni la pluie ne tombent plus sur vous et que vos champs n'aient plus de pré-*

mices, car c'est là qu'a été jeté le bouclier des forts, le bouclier de Saül... Je pleure sur toi, ô Jonathas ! ô mon frère ! ô le plus beau, le plus aimable des princes ! Je t'aimais comme une mère aime son fils unique... (*Voir Morc. ch.*, N° V.)

David, prince guerrier et conquérant, s'étend des sables de l'Egypte aux bords de l'Euphrate. Aucune gloire humaine ne surpasse la gloire de son règne, si ce n'est peut-être celle de Salomon son fils. Mais cette gloire si brillante, David lui-même en ternit l'éclat par son péché, qui attire sur sa maison les châtiments du Seigneur. Quelle douleur et quels regrets plus profonds que ceux du saint roi ? Tous les maux dont il est accablé le trouvent égalemenl soumis : la mort d'Absalon, ce fils rebelle et dénaturé qu'il aime encore d'une si vive tendresse, ne lui arrache que ces mots, mille fois répétés au milieu de ses larmes : *Absalon ! mon fils Absalon !...*

Salomon vient après David faire admirer la sublime sagesse qu'il avait reçue du ciel, et, par sa chute éclatante, prémunir à jamais tout homme qui réfléchit contre la présomptueuse confiance en son esprit et en son cœur. Salomon, le plus savant des hommes, Salomon qui, par sa renommée, attire les rois du fond de l'Arabie, Salomon qui a bâti un temple merveilleux au Dieu de ses pères, Salomon élève des autels aux faux dieux, et meurt en laissant après lui ces funestes germes d'idolâtrie qui, malgré les châtiments du ciel, aboutiront à la ruine des royaumes séparés d'Israël et de Juda.

La fin du troisième livre des Rois et le quatrième sont consacrés aux princes qui régnèrent en Judée, depuis le schisme des dix tribus, jusqu'à la captivité de Babylone (606). On peut remarquer, sous le règne d'Achab, l'histoire du prophète *Elie ;* tout y respire la grandeur, la dignité, jusque dans les faits les plus simples ; son assomption miraculeuse présente an tableau dans lequel chaque trait, chaque circonstance attache singulièrement l'esprit et le cœur.

Les Paralipomènes.

Les Paralipomènes (*choses omises*) sont un recueil de généalogies et un appendice des livres des Rois. « Esdras, dit Bos-

« suet, mit en ordre les Livres saints, dont il fit une exacte « révision et ramassa les anciens mémoires du peuple de « Dieu, pour en composer les deux livres des Paralipomènes « ou Chroniques, auxquels il ajouta l'histoire de son temps « qui fut achevée par Néhémias. » Ces livres nous offrent des beautés littéraires de plus d'un genre : descriptions pompeuses, discours nobles et élevés, prières suaves et tendres, rien ne manque pour dédommager le lecteur de l'aridité et de la sécheresse qu'il rencontre dans les détails généalogiques. Quant au style, il est toujours à la hauteur du sujet que l'auteur traite.

Le passage le plus touchant de ces chroniques est assurément celui où l'écrivain sacré raconte la *mort de David*. Ce saint roi avait expié ses péchés dans la pénitence et dans la douleur acceptée sans murmure. Il eut la consolation de préparer, avant sa mort, les premiers matériaux du temple que Salomon devait élever à Jéhovah. L'empressement des enfants d'Israël à joindre leurs offrandes aux siennes lui inspire un dernier chant de reconnaissance et d'amour, avec une ardente prière pour son fils Salomon.

Esdras et Néhémias.

Les deux livres d'Esdras et de Néhémias contiennent l'histoire de la délivrance des Juifs captifs à Babylone, leur retour sous la conduite de Zorobabel et la reconstruction du temple de Jérusalem.

Esdras et Néhémias, deux de ces illustres captifs, nous peignent les émotions de ces vieillards d'Israël, errant au sein de leur patrie désolée, essayant de relever les débris de leur demeure, les murs de la ville sainte et les sacrés parvis. Rien de plus saisissant, dans sa simplicité, que la narration de ces écrivains inspirés ; eux aussi, comme le héros de Troie, nous racontent des événements auxquels ils ont pris une grande part. Le tableau que nous retrace Néhémias de son arrivée à Jérusalem excite le plus vif intérêt. Il nous semble le voir consterné à la vue de la sainte cité détruite, livré pendant

trois jours à un silence qui ne lui permet pas de communiquer ses desseins, et parcourant ensuite, au milieu de la nuit, les ruines et les décombres de cette ville malheureuse. Quel tableau que celui de la *Promulgation de la loi !* Une multitude innombrable s'assemble devant une des portes de Jérusalem ; Esdras, invité par l'assemblée, apporte le volume des divines Ecritures. En entendant les oracles sacrés, le peuple fond en larmes ; Esdras et Néhémias l'engagent à modérer sa douleur dans un jour qui doit être consacré au Très-Haut par la joie et l'allégresse. La *prière des lévites,* qui termine le récit de ces solennités, est une des plus belles pièces d'éloquence de ce genre : on sent que l'esprit de l'homme n'a pu trouver dans son propre fond assez de force pour prendre un tel essor ; aussi dirait-on que cette prière ne s'élance de la terre qu'après être descendue du ciel.

Les Juifs, corrigés par le malheur, observèrent désormais la loi de Dieu et restèrent fidèles au roi de Perse. Alexandre, auquel ils avaient osé résister malgré sa puissance, sentit s'éteindre sa colère en face du grand-prêtre Jaddus, qui lui promettait des victoires. Les rois de Syrie, devenus maîtres de la Judée après la mort du conquérant, traitèrent d'abord les Juifs avec douceur ; mais Antiochus Epiphane, par ses impiétés et ses injustices, souleva la nation et donna lieu à la guerre des Machabées.

Les Machabées.

Les deux livres des *Machabées* nous présentent l'histoire de la résistance que Matathias et ses cinq fils, fidèles à la loi de Dieu et à la cause de la patrie, opposèrent aux rois de Syrie. Ce nom des Machabées, qui est un surnom, est devenu, chez tous les peuples, le synonyme du patriotisme, de l'héroïsme et de la fidélité religieuse.

Antiochus Epiphane, après avoir pillé le temple de Jérusalem, y avait fait placer sa statue avec celle de Jupiter, et voulait forcer les Juifs à lui offrir de l'encens. C'est alors qu'un noble vieillard, fidèle au culte de ses pères, Matathias, témoin de cette idolâtrie, massacre l'officier syrien qui contraignait

ses frères de sacrifier, renverse l'autel sacrilège et s'enfuit dans les montagnes en criant : *Quiconque veut demeurer ferme dans l'alliance du Seigneur me suive !* (167).

Les détails de la longue lutte qui s'engagea entre Jérusalem et la Syrie, le récit de la cruauté des persécuteurs et de la constance des Juifs remplissent les livres des Machabées, vraiment dignes de terminer les annales de l'histoire sainte. Ce grand tableau de la lutte du patriotisme et de la foi contre l'invasion étrangère est du plus haut intérêt.

Nous citerons, parmi les traits les plus saillants, le commencement du premier livre, résumé rapide de l'élévation d'Alexandre le Grand et de la ruine de son empire. Un mot suffit à l'historien sacré pour retracer ses nombreuses victoires : *Toute la terre se tut devant lui.* La douleur du vieux Matathias à la vue de la prévarication de ses frères, le châtiment d'Héliodore, la mort d'Eléazar et des sept frères Machabées sont encore des pages admirables. On y retrouve cette belle simplicité de style, l'un des principaux caractères de nos livres sacrés, mêlée à une certaine noblesse qui naît de la grandeur même du sujet.

On remarque encore dans les Machabées trois lettres curieuses : une de Jonathas aux Lacédémoniens, et deux autres des Lacédémoniens aux Juifs. Les deux peuples s'y donnent le nom de frères, et, comme descendants d'Abraham, renouent l'alliance la plus étroite.

§ 2. — Livres d'histoires particulières.

Les livres d'histoires particulières sont de longs épisodes qui n'ont pu trouver place dans les grandes annales de la nation. Leur mérite consiste à nous donner, dans une narration attrayante, une peinture fidèle et animée des mœurs de l'époque. Ils nous introduisent au sein de la famille, et nous rendent témoins de ces scènes du foyer domestique qui dévoilent mieux le caractère d'un peuple que la suite des événements de son histoire.

Ces livres sont au nombre de quatre, que nous placerons d'après leur ancienneté : *Ruth, Judith, Tobie* et *Esther.*

Ruth.

Le livre de Ruth, attribué au prophète Samuel, est une délicieuse églogue, dont la perfection inimitable a forcé l'admiration de Voltaire lui-même. Il en a reconnu la *simplicité naïve et touchante* qu'aucune scène d'Homère ne saurait égaler. En voici l'analyse :

Au temps des Juges, il arriva une famine pendant laquelle un homme de Bethléem, nommé *Elimélech,* se retira au pays des Moabites, avec *Noémi* son épouse et deux fils. Elimélech mourut bientôt après son arrivée. Ses deux fils épousèrent deux filles de Moab, l'une s'appelait *Orpha* et l'autre *Ruth ;* mais ils ne tardèrent pas à aller rejoindre leur père dans la tombe. Noémi, restée seule, ayant appris que le Seigneur avait visité son peuple, se remit en route pour la terre de Juda. Ses deux brus la suivaient. Comme elles étaient en chemin, Noémi leur dit : « Retournez dans la maison de votre père ; que pouvez-vous encore attendre de moi ? Votre affliction ne sert qu'à augmenter la mienne ... » Et les jeunes Moabites pleuraient. Enfin Orpha baisa sa belle-mère et s'en retourna. Mais Ruth s'était écriée : *Je vous suivrai partout où vous irez ; votre peuple sera mon peuple ; votre Dieu sera mon Dieu ; la terre où vous mourrez me verra mourir ; je le jure, la mort seule me séparera de vous...*

Toutes deux arrivèrent bientôt à Bethléem : on était au temps de la moisson. Ruth s'en alla glaner dans le champ de Booz, son parent. « Ecoutez, ma fille, lui dit celui-ci, n'allez point glaner dans un autre champ ; suivez partout les filles qui me servent, et quand l'heure sera venue, venez et mangez votre pain avec nous. » Les moissonneurs, avertis, laissèrent à dessein tomber les épis devant la jeune Moabite. Le soir, Ruth revint trouver sa belle-mère, qui lui conseilla d'obéir aux ordres de Booz, et de glaner dans son champ jusqu'à ce que la moisson des orges et des blés fût faite. Après quoi, Noémi dit à sa belle-fille : « Revêtez-vous de vos plus beaux habits ; retournez vous jeter aux pieds de Booz notre parent ; il vous dira lui-même ce qu'il faudra faire. »

Ruth suit les conseils de sa belle-mère, et Booz, après

avoir loué sa vertu et son attachement pour Noémi, l'épouse, selon les prescriptions de la loi. Les vieillards, témoins de la générosité de Booz, s'écrient : « Que le Seigneur bénisse cette femme qui entre dans votre maison, et la rende comme Rachel et Lia, qui ont l'une et l'autre établi la maison d'Israël : devenez puissant dans Ephrata, et que votre nom soit célèbre dans Bethléem. » Ces souhaits devaient se réaliser : Ruth devint mère d'Obed, aïeul de David, et fut ainsi comptée parmi les ancêtres du Messie.

Judith.

Cette adorable Providence, que nous venons de voir couronner la vertu dans l'obscurité, va briller sur un autre théâtre dans le *livre de Judith* [1]. Elle nous apparaîtra d'autant plus éclatante qu'elle va se servir d'un instrument plus faible pour opérer des prodiges.

Nabuchodonosor, roi des Assyriens, avait dit à *Holopherne*, son général : « Je veux assujettir tout l'univers à mon empire, afin que la terre n'adore plus d'autre Dieu que moi... Allez, attaquez toutes les nations, qu'il n'y ait aucun royaume, aucune ville forte qui ne subisse le joug. » Holopherne s'était élancé à la tête de ses guerriers : vingt rois avaient été vaincus et des milliers d'idoles brisées, selon l'ordre de Nabuchodonosor. Le bruit des trompettes retentit sur les frontières de Juda ; les campagnes se couvrent de lances aussi nombreuses que les épis aux jours de la moisson, et la Judée tremble sous les pieds rapides des coursiers d'Assyrie. Israël, faible et surpris, mais plein de confiance dans le nom du Seigneur, s'apprête à combattre pour Jérusalem et pour son temple.

Béthulie ferme ses portes devant le conquérant, et des soldats couronnent la crête des montagnes. « Quel est donc ce peuple qui ose résister ? » demande Holopherne à ceux qui l'entourent. Achior, roi des Ammonites, prisonnier, en fait en deux mots l'histoire, et déclare qu'on ne pourra le

[1] On ignore l'auteur du *livre du Judith* ; les uns l'attribuent à Judith elle-même, les autres au grand-prêtre Eliacim ; mais il paraît avoir été composé pendant la captivité de Babylone.

vaincre s'il n'a pas offensé son Dieu. « Vous faites le prophète, réplique le barbare furieux ; pour vous prouver qu'il n'y a point d'autre Dieu que Nabuchodonosor, je vais vous faire conduire dans la ville, et vous périrez avec les habitants. »

Cependant Béthulie, serrée de près et manquant d'eau, va succomber sous les coups des Assyriens; les habitants sont sur le point de se rendre. Osias, prince de Juda, relève un peu leur courage : si pendant cinq jours il ne leur arrive aucun secours, Béthulie subira la loi du vainqueur. Une veuve, du nom de *Judith,* riche, jeune, et d'une grande beauté, vivait au milieu de la ville dans une retraite profonde, portant un cilice et jeûnant tous les jours. Quand elle apprend l'accord fait avec Osias, elle fait appeler les anciens d'Israël. « Qui êtes-vous, s'écrie-t-elle, pour tenter le Seigneur et prescrire un terme à sa miséricorde ?... Je sortirai cette nuit avec ma servante... Allez, priez pour moi, afin que Dieu affermisse le dessein que j'ai conçu. — Que l'Eternel soit avec vous, répond Osias, pour se venger de nos ennemis. »

Dès qu'elle est seule, Judith se prosterne devant Jéhovah, et lui adresse une ardente prière : « Exaucez-moi, Seigneur, moi qui ai recours à vous dans ma misère et qui n'espère qu'en votre miséricorde... Affermissez la résolution qui est dans mon cœur, afin que la sainteté de votre temple demeure inviolable, et que toutes les nations sachent que vous êtes Dieu et qu'il n'y en a point d'autre que vous. » Puis elle revêt ses plus beaux habits, se pare d'ornements précieux et se dirige vers le camp ennemi ; des soldats assyriens l'arrêtent et la conduisent à leur général. Holopherne, séduit par sa beauté, lui donne liberté d'entrer et de sortir selon son bon plaisir, pour accomplir la loi de son Dieu, qu'elle lui a fait connaître.

Quatre jours après, l'Assyrien donne un festin splendide, boit avec excès, et tombe appesanti de sommeil et d'ivresse. Judith, restée seule avec sa servante, invoque le Seigneur ; puis, remplie d'un courage au-dessus de son sexe, elle saisit l'épée du guerrier et lui tranche la tête. Quelques heures après, l'héroïne se présentait à la porte de Béthulie. Tout le

peuple l'entoure et l'interroge : elle leur montre, pour réponse, la tête d'Holopherne, qu'avait apportée sa servante. Le sanglant trophée est arboré sur les murailles. Les Israélites, pleins de confiance dans le secours du ciel, se précipitent sur le camp ennemi ; surpris de cette attaque imprévue, déconcertés par la mort de leur chef, les Assyriens sont taillés en pièces. On vient déposer un immense butin aux pieds de la libératrice : Judith le consacre au Seigneur, et entonne son cantique d'action de grâces. (Voir *Morc. ch., nº VI.*)

Il est facile de saisir les enseignements de ce grand drame. Ajoutons qu'il est plein de récits du plus haut intérêt. On imaginerait difficilement une scène plus émouvante que la situation de Judith dans la tente d'Holopherne endormi. Quoi de plus mystérieux que sa sortie de la ville avec sa servante ? de plus inattendu que le dénouement ? L'écrivain sacré a su varier sa composition suivant les différents sujets qui l'occupent ; il a de belles narrations, de touchantes prières, des cantiques pleins d'enthousiasme ; et, soit qu'il nous parle de l'orgueil de Nabuchodonosor et du tumulte des combats, soit qu'il nous montre Judith agissant dans le silence et dans les ombres de la nuit, il nous captive tellement que nous partageons sa frayeur, ses angoisses, ses espérances, et que son triomphe devient un triomphe pour nous.

Tobie.

Le livre de Tobie [1], l'un des plus populaires de l'Ancien Testament, nous prouve, une fois de plus, que la Providence a toujours les yeux ouverts sur le juste et que la vertu reçoit tôt ou tard sa récompense. Les deux Juifs qui portent le nom de Tobie ne furent chefs, ni du peuple d'Israël, ni de la tribu de Nephtali à laquelle ils appartenaient. S'ils ont mérité de prendre place dans l'histoire du peuple de Dieu, il faut chercher l'explication de cet honneur dans leur piété même, dans

[1] Le *livre de Tobie* paraît avoir été composé par les deux Tobie eux-mêmes, ou du moins sur leurs mémoires, pendant la captivité de Babylone.

leur caractère si doux et si touchant : *Bienheureux les doux,* dit l'Evangile*, ils possèderont la terre.*

Emmené captif à Ninive, après la prise de Samarie, *Tobie* trouve grâce auprès de Salmanasar, et emploie à soulager ses frères les dons que lui vaut l'admiration du vainqueur. Il quitte les festins, pour aller en secret ensevelir les Israélites immolés par le tyran. Un jour, fatigué de ce pénible devoir, il se couche au pied d'une muraille et s'endort ; à son réveil, il était aveugle. Bientôt la pauvreté vient le visiter ; tandis que son épouse et ses amis le raillent de sa constance et de sa vertu, Tobie se résigne et espère dans le Seigneur.

Le juste, aux jours de sa prospérité, avait prêté cinquante talents à *Gabélus,* qui demeurait à Ragès, ville des Mèdes ; il envoie son fils les lui redemander. *L'ange Raphaël,* sous la figure d'un guide, se présente et l'accompagne dans son voyage. En arrivant au bord du Tigre, le jeune homme s'y lavait les pieds, quand un poisson monstrueux se jette sur lui pour le dévorer. « Saisissez-le, dit l'ange, par les nageoires et tirez-le à terre... Ouvrez-le, prenez le cœur et le fiel, on en fait des remèdes utiles. » Sur la route, ils s'arrêtèrent chez *Raguel,* parent du jeune Tobie. Là vivait aussi une âme juste et malheureuse : *Sara,* fille de Raguel, avait eu sept maris, que le démon avait fait périr en peu de temps ; et Sara, comme Tobie, avait eu recours à Dieu. L'ange conseille à son compagnon de route de la demander en mariage ; Tobie le fait, tout en redoutant le sort de ceux qui l'ont précédé, et Raguel, pour le même motif, ne donne pas son consentement sans inquiétude. Mais Dieu avait envoyé là son ange et tout va changer de face. Pendant que les noces se célèbrent, Raphaël va trouver Gabélus, qui lui rend les cinquante talents. A son retour, Tobie se remet en route, emmenant de grands troupeaux, dot de son épouse, fille unique d'un père immensément riche.

Cependant l'inquiétude était grande dans la maison du vieillard ; Anne surtout, mère du jeune voyageur, ne pouvait se consoler : « Hélas ! hélas ! mon fils, disait-elle, pourquoi t'avons-nous envoyé si loin, toi la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, la consolation de notre vie, l'espoir

de notre postérité ? Non, nous ne devions pas nous séparer de toi. » Tobie, aussi triste qu'elle, s'efforçait en vain de la consoler. Chaque jour, elle allait s'asseoir près du chemin, sur une hauteur d'où la vue dominait la campagne. Un jour enfin, elle découvre au loin son fis qui arrivait et, courant aussitôt, elle l'annonce à son mari, disant : « Voilà votre fils qui vient. » Et le chien du jeune Tobie, devançant son maître, comme pour porter la nouvelle de son retour, témoignait sa joie par ses caresses. Le père, quoique aveugle, se lève, prend la main d'un serviteur et se met à courir, haletant à chaque pas ; il arrive près de son fils, le reçoit sur son sein et l'embrasse ; sa mère l'embrasse aussi et tous trois se mettent à pleurer. Alors Tobie, prenant le fiel du poisson, en touche les yeux de son père : le vieillard recouvre la vue et s'écrie : « Je vous bénis, Seigneur, Dieu d'Israël, parce que vous m'avez châtié et sauvé... et voilà que je vois Tobie, mon fils ! » Alors l'ange se découvre à eux, et laisse toute cette pieuse famille remplie de joie et de reconnaissance.

Le livre se termine par un cantique d'action de grâces où l'on trouve deux prédictions : l'une de la ruine de Ninive, l'autre de l'établissement de l'Église. Outre ce cantique, on peut encore citer, parmi les plus beaux passages : la prière de Tobie dans son malheur, les conseils qu'il donne à son fils, l'inquiétude de sa mère pendant son absence, le retour du jeune Tobie. On trouve du reste, à chaque page, des pensées d'une aimable simplicité ou d'une élévation céleste, quelque chose de divin, qui souvent, et à notre insu, nous verse dans l'âme comme un écoulement de la paix du juste.

Esther.

C'est Dieu qui fait tout dans le monde ; les hommes l'oublient trop souvent. L'Écriture Sainte nous le rappelle à chaque page : dans la biographie des particuliers, comme dans l'histoire, qui est la biographie des nations. Au livre d'*Esther*, c'est encore pour Dieu qu'est réservé le rôle principal.

Qui ne connaît le chef-d'œuvre de notre grand tragique, Racine ? Ce n'est que la mise en scène du drame de l'Écriture

Sainte. Nous nous abstiendrons donc d'en faire l'analyse. Remarquons toutefois en passant qu'il règne dans ce livre une élégance orientale et une teinte douce et rêveuse, qui ont merveilleusement servi le génie de notre poète. Le despotisme de cet Assuérus éloignant une reine pour un caprice, condamnant à mort tour à tour un peuple entier, puis ses persécuteurs, ne sert qu'à rehausser la victoirede la vertu faible et sans appui, et à mieux faire éclater la puissance de Celui qui la rend triomphante des plus fiers monarques du monde.

CHAPITRE II

LIVRES MORAUX

Les Livres moraux, spécialement destinés à donner aux hommes des leçons de morale et de sagesse, peuvent se diviser en deux classes : 1o ceux qui renferment des lois et des préceptes obligatoires ; ils ont reçu le nom de *Livres légaux ;* 2o ceux qui contiennent simplement des règles et des maximes de sagesse, et qu'on appelle *Livres sapientiaux.*

Les Livres légaux sont au nombre de trois : *Le Lévitique, les Nombres* et *le Deutéronome,* composés par Moïse et formant, avec la Genèse et l'Exode, le Pentateuque. (*Cinq livres.*)

Les livres sapientiaux sont : le *Livre des Proverbes, l'Ecclésiaste,* le *Livre de la Sagesse* et *l'Ecclésiastique.* A l'exception du dernier, ils sont l'ouvrage de Salomon et respirent la sagesse dont Dieu l'avait doué.

§ 1er — Livres Légaux.

Sous ce titre de Livres légaux, nous allons étudier les trois derniers livres du Pentateuque, bien qu'en plusieurs endroits, ils touchent encore à l'histoire. La division que nous avons suivie n'est pas tellement tranchée, qu'il soit toujours facile d'assigner à certains livres une place bien déterminée. Ainsi, les Nombres renferment plusieurs détails historiques, l'Exode contient une foule de prescriptions pour le peuple et pour les

Lévites, le Décalogue, la construction du Tabernacle, etc. On peut dire cependant que toute la législation juive se trouve résumée dans ces trois livres.

Nous n'avons pas, nous tenant au point de vue littéraire, à apprécier ces Lois des Hébreux ; ce soin exige des études qui ne sont pas les nôtres. D'autres l'ont fait ; et, après avoir employé toutes les armes de la critique, ils ont été forcés de convenir que ce code est parfait, et tel que jamais aucun peuple n'en a eu de semblable. Faut-il s'étonner de cet aveu, lorsqu'on songe à la manière dont ces lois ont été rédigées ? Dieu, consulté par Moïse, lui dictait, selon les circonstances, les règles qui devaient le diriger ; c'est le recueil de ces inspirations, unies au Décalogue, qui gouverna le peuple juif. « Tout y est si bien réglé, dit Bossuet, que jamais, jusqu'aux temps du Messie, on n'a eu besoin d'y rien changer. » L'histoire du peuple de Dieu ajoute un nouveau témoignage en faveur des lois de Moïse : tant que la nation s'y soumit fidèlement, elle fut heureuse et florissante ; les meilleurs princes furent ceux qui les firent observer avec plus de soin.

Nous nous permettrons, à ce sujet, une seule considération, qu'on a trop souvent oubliée. La législation hébraïque diffère de toutes les autres, parce qu'elle suppose un gouvernement théocratique. Il s'ensuit que toutes les fautes contre Dieu et contre son culte sont des crimes contre l'Etat, des crimes de lèse-majesté, et voilà pourquoi elles sont punies par des châtiments corporels, comme des délits contre l'ordre social.

Le style des Livres légaux est plus simple encore que celui des autres livres du Pentateuque : c'est que la simplicité est, avec la clarté, la qualité la plus essentielle à ce genre d'écrits.

Le Lévitique.

Le Lévitique, ainsi nommé parce qu'il s'adresse surtout aux prêtres ou lévites, est le Rituel de la Religion mosaïque. Pour en donner une juste idée, il faudrait examiner toutes les prescriptions liturgiques qu'il contient : l'auteur sacré les présente avec une énergique simplicité, propre à les rendre plus précises et plus claires. Tout ce qui concerne le culte divin y est

réglé avec une abondance de détails qui montre assez avec quelle exactitude Dieu veut être servi. On demeure frappé de la grandeur du tableau, que le Seigneur lui-même fait à son peuple, des bénédictions assurées à ceux qui demeureront fidèles à sa Loi, et des châtiments réservés à ceux qui la mépriseront : *Je suis Jéhovah, votre Dieu... si vous marchez dans la voie de mes préceptes, si vous gardez mes commandements,... j'établirai ma demeure au milieu de vous, et mon cœur ne vous rejettera point... Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple... Mais si vous méprisez mes ordonnances, je vous regarderai dans ma colère, et vous serez vaincus dès que vos ennemis se montreront... Je vous disperserai parmi les nations et tirerai le glaive contre vous...*

Les Nombres.

Les lois écrites au Livre des Nombres sont d'une application plus générale que celles du Lévitique. Après le *dénombrement* qui ouvre ce livre et lui vaut son nom, il renferme plusieurs pages historiques sur le séjour des Hébreux dans le désert :

Coré, Dathan et *Abiron*, jaloux du pouvoir de Moïse, excitent le peuple à la révolte : la terre s'entr'ouvre sous leurs pieds et les engloutit... *Aaron*, le Grand-Prêtre, meurt sur la montagne du Hor ; Eléazar, son fils, lui succède dans ses fonctions ... Israël remporte ses premières victoires sur les Chananéens ; bientôt il dresse ses tentes dans les plaines de Moab. *Balac*, roi de ce pays, effrayé à leur approche, envoie chercher, pour les maudire, *Balaam*, devin célèbre. Balaam, après plus d'un refus, arrive enfin sur les hauteurs consacrées à l'idole Baal; mais, il le déclare à plusieurs reprises, il ne dira que les paroles inspirées par le Seigneur. On dresse sept autels sur la montagne, on immole des victimes : Balaam bénit, au lieu de maudire... Balac l'emmène plus loin ; on offre de nouveaux sacrifices : de nouvelles bénédictions s'échappent de la bouche du prophète. Le prince irrité le conduit jusque sur le sommet du Phogor, en face du désert. Là, près des autels fumant du sang des victimes, Balaam promène ses regards sur les tribus campées à ses pieds, et s'écrie : *Que les pavillons sont beaux,*

ô Jacob ! que tes tentes sont belles, ô Israël ! Elles sont étendues comme des vallées couvertes d'ombrage, comme des jardins toujours arrosés le long des fleuves, comme des arbres pleins de parfums, que l'Éternel a plantés.... Quiconque te bénira, ô Israël ! sera béni : quiconque te maudira sera maudit. Balaam annonce ensuite la naissance du Messie, *l'Étoile de Jacob,* et se retire, abandonnant Balac à sa mauvaise fortune.

Le Deutéronome.

Le Deutéronome est comme le testament de Moïse ; ce grand homme, à la fois prophète, législateur et chef d'un peuple, voulait laisser à cette nation que Dieu lui avait confiée, comme un fils à sa mère, un souvenir capable de la guider longtemps encore après sa mort. Il résuma donc dans ce livre (*seconde loi*) toute la législation, exhortant Israël à demeurer fidèle au Seigneur, et terminant par ce magnifique Cantique que tous les enfants de Jacob devaient apprendre et redire, comme le mémorial de toutes les merveilles de Dieu en leur faveur. C'est le dernier chant du Prophète ; au moment de quitter ses enfants, il ne se souvient plus ni de leurs murmures, ni de leurs révoltes. Ses dernières paroles sont des paroles de bénédiction, adressées à chacune des douze tribus, et qu'on dirait un commentaire de celles de Jacob. (Voir *Morc. ch.*, No VII.)

Après avoir annoncé le Messie et nommé Josué pour lui succéder, Moïse gravit le mont Nébo. Dieu lui montre de ces hauteurs la terre de la promesse ; il la contemple avec amour ; il salue avec enthousiasme le bonheur de ses frères qui doivent bientôt y pénétrer, et qu'un décret divin le condamne lui-même à ne pas suivre ; il se recueille ensuite et meurt dans la paix de ce Dieu qu'il servit cent vingt ans. Les Anges prennent soin de sa sépulture : il convenait que la majesté du mystère pesât sur le tombeau de cet homme dont la vie tout entière ne fut qu'un long prodige et qui avait remué tant de nations, depuis ce Nil où se balança son berceau, jusqu'à cette montagne de Chanaan, témoin de son trépas solennel.

§ 2.—Livres Sapientiaux.

Les Livres Sapientiaux, complément de la Loi judaïque, apprennent à pratiquer la sagesse et à bien régler les mœurs : de là leur nom. Ce sont des recueils de considérations morales et de sentences sur tous les sujets, pour tous les âges et toutes les conditions, présentées le plus souvent sous la forme de ces proverbes si nombreux dans la bouche du peuple. On y trouve les plus sages conseils, exprimés avec une onction suave et pénétrante qui séduit les cœurs : c'est bien ici que les paroles coulent comme le miel. L'esprit se promène agréablement sur ces pages divines, comme un hôte respectueux dans les jardins de la Sagesse ; chaque fleur semble douée d'un parfum différent et de couleurs nouvelles.

Tantôt, c'est la vivacité du contraste : *Un peu de pain, avec la paix, vaut mieux que les festins des sacrifices avec des querelles.* Tantôt, le voile de l'allégorie : *As-tu trouvé du miel, manges-en sans excès, de peur que la satiété ne soulève ton cœur de dégoût.* Plus loin, l'apologue des comparaisons : *Des biens cachés, dans une bouche fermée, sont comme un grand festin autour d'un sépulcre.* Partout la concision du style relevée par l'éclat des images : *Les paroles dites à propos sont des pommes d'or dans des corbeilles d'argent... Nuage et vent sans pluie, c'est l'homme qui se vante sans remplir ses promesses.*

Cette manière d'instruire est accommodée au génie de tous les peuples, surtout des peuples enfants. Nous trouvons des essais en ce genre dans les livres indiens ; les Egyptiens, les Perses, les Latins ne l'ont pas ignoré ; il a fait la gloire des poètes gnomiques[1] chez les Grecs.

Les trois premiers Livres Sapientiaux : *les Proverbes, l'Ecclésiaste* et *la Sagesse*, ont été composés par Salomon ; *l'Ecclésiastique* a pour auteur Jésus, fils de Sirach ; il est comme la récapitulation des livres précédents.

[1] *Poètes gnomiques*, nom donné chez les Grecs à certains poètes qui ont mis en vers des sentences morales, tels que Solon, Pythagore, Hésiode, etc.

Les Proverbes.

Le nom de *Proverbes* ne doit pas s'entendre ici dans sa signification vulgaire ; il marque, dans ce livre, des sentences, des maximes, des leçons instructives, écrites d'une manière concise. Cette façon d'instruire, toujours en vigueur chez lesHébreux, reçut de ce peuple une dénomination particulière qu'on a traduite par le mot de *Parabole*.

Les premiers chapitres du Livre des Proverbes servent comme de prologue et d'exorde ; on y voit l'éloge de la Sagesse présenté sous des aspects divers. Cette partie se distingue des autres autant par la forme que par les idées ; elle offre tous les ornements de la poésie ; le style en est élégant, noble et quelquefois sublime. La Sagesse elle-même s'y fait entendre, y raconte sa naissance éternelle, et trace son éloge avec magnificence : *Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies ; les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue*... Paroles prophétiques que l'Eglise applique à la très sainte Vierge, dans son immaculée Conception.

Les Proverbes embrassent ensuite toutes les parties de la morale ; ils cherchent à nous prémunir contre les passions qui nous assiègent. Depuis la politique la plus élevée jusqu'aux conseils les plus minutieux sur l'économie domestique, ils parcourent l'échelle entière de la vie humaine. On rencontre à la fin de ce livre le *portrait de la femme forte ;* peinture naïve, touchante et d'une grande beauté, que tous les siècles ont admirée à l'envi.

L'Ecclésiaste.

Le livre de l'Ecclésiaste est l'aveu solennel que Salomon, du sein de sa grandeur, jette à tous les siècles, comme un glas de mort : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité !* Quel monarque cependant égala jamais en magnificence et en sagesse celui que le Sauveur lui-même a loué dans l'Evangile ? Son palais resplendissait de toutes les richesses de l'Orient ; sa nation, heureuse et prospère, se reposait à l'ombre de la paix, et les peuples voisins de son vaste empire

se reconnaissaient ses tributaires. Lui-même, ayant reçu du ciel des dons incomparables, avait sondé toute la nature, pour en connaître les secrets et les merveilles, depuis l'hysope de la vallée jusqu'au cèdre du Liban ; son intelligence, sans mesure comme l'étendue des cieux, avait approfondi toutes les sciences humaines, toutes les traditions de sa patrie.

Cependant, chose étrange, tout cet appareil de grandeur, d'opulence et de gloire ne peut rassasier le cœur dont il est le partage ; Dieu n'a pas fait tous ces biens pour être au fils de David une source de félicité, mais pour donner aux Juifs une éclatante leçon. Les paroles des Livres saints et des prophètes sont inutiles, pour leur persuader que tous les biens d'ici-bas ne sont que vanité ; voici un témoignage irrécusable : Salomon leur roi, après avoir épuisé toutes les jouissances que jamais âme humaine ait rêvées, leur crie, du haut de sa fortune comme de ses plaisirs : « *Vanités des vanités, et tout n'est que* « *vanité !*... J'ai été, continue l'écrivain sacré, roi d'Israël « dans Jérusalem ; j'ai vu, avec la sagesse que Dieu m'avait « donnée, tout ce qui se fait sous le soleil, et j'ai trouvé « que tout était vanité et affliction d'esprit. J'ai dit dans mon « cœur : J'irai, je m'enivrerai de délices et je jouirai de « tous les biens, et j'ai vu aussi que tout cela était vanité !.... »

Où s'arrêtera donc cette funèbre dérision de toutes les choses de la vie ? où chercher le remède à cette maladie étrange ?... Écoutons la fin de ce discours : *Craignez Dieu et observez ses commandements, car c'est là tout l'homme.*

On peut lire, dans l'Ecclésiaste, la *description de la vieillesse :* c'est une des plus originales qui aient jamais été écrites.

La Sagesse.

Ce livre, que tous les critiques n'attribuent pas à Salomon, peut se diviser en deux parties : la première est un éloge de la Sagesse ; la seconde, beaucoup plus étendue, rappelle les bienfaits dont le Seigneur combla Israël ; on y trouve également des conseils adressés à ceux qui gouvernent. Le passage le plus remarquable est celui où l'auteur sacré nous retrace les faux raisonnements des impies et leur ligue contre le Juste ;

c'est une prophétie des persécutions et des outrages que Jésus-Christ devait endurer de la part des Juifs.

La Sagesse, comme les autres livres moraux, se recommande par la profondeur des pensées et par une connaissance savante du cœur humain. L'illustre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, Joseph de Maistre, aimait particulièrement ce livre qui, dit-il, laisse loin derrière lui Socrate et la philosophie antique.

L'Ecclésiastique.

L'Ecclésiastique (*livre qui prêche*) est un recueil de sentences dans le genre des Proverbes et de la Sagesse. C'est comme un traité de t utes les vertus ; mais jamais la sagesse n'a parlé un langage plus subltme, et la richesse de l'expression est toujours merveilleusement appropriée à la grandeur de la pensée.

Au milieu d'une foule de beautés, on peut remarquer cette poétique peinture de la Sagesse, dont l'Église a inséré plusieurs passages dans l'office de la très sainte Vierge : *Dès le commencement et avant les siècles j'ai été créée, et je ne cesserai point d'être dans la suite des âges..... Je me suis élevée comme les cèdres du Liban, comme les cyprès sur les montagnes de Sion ; je me suis élancée comme les palmiers de Cadès et comme les rosiers de Jéricho.... Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur et remplissez-vous des fruits que je porte, car mon esprit est plus doux que le miel... Ceux qui me trouvent auront la vie éternelle.*

CHAPITRE III

LIVRES POÉTIQUES

Caractères généraux de la poésie des Hébreux

On trouverait peu de morceaux vraiment sublimes, dans les auteurs modernes, qui ne soient nés de l'imitation ou de la méditation des chefs-d'œuvre bibliques. Tous les poètes, quand il s'agit de s'élever au-dessus de la terre, savent à quelle source il faut aller puiser. L'un d'eux l'a dit:

L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain. (De Fontanes.)

Et Bossuet, parlant des psaumes, les nomme : *la plus divine poésie qui fut jamais*. Saillies vives et impétueuses, élans rapides de l'âme, vivacité de mouvement qui supprime toute liaison, accumulation des métaphores les plus audacieuses, emploi redoublé de l'allégorie, de l'allusion ; en un mot tous les trésors poétiques sont prodigués par l'écrivain sacré, sous un style d'une variété et d'une richesse inouïes.

La nature est devant lui tout entière, pour lui fournir des comparaisons : il voit *la mer émue, comme un géant en fureur, abaisser devant le Seigneur l'orgueil de ses flots... les collines bondir comme des agneaux en sa présence... les montagnes fondre comme la cire, en présence du Dieu du Sinaï...* Il s'inspire encore du souvenir de la patrie : c'est le Carmel et ses coteaux fertiles ; le Jourdain, témoin de tant de miracles ; la colline de Sion, visitée par le Seigneur ; la vallée de Jérusalem couverte de troupeaux, et mille noms, plus chers à son cœur que le Parnasse et le Pénée aux poètes de la Grèce.

Enfin, les grandes occasions ne font pas défaut à la lyre d'Israël : elle trouvera, trois fois l'année, la nation tout entière réunie pour une solennité bien autrement imposante que les Jeux Olympiques. Aux fêtes de la Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles, le peuple fidèle accourt de toutes les bourgades de la Judée au temple de Jérusalem. Pendant que les pontifes, en longs habits de lin, immolent les victimes, que l'encens fume dans le Saint des Saints, l'écho des voûtes sacrées répète les concerts harmonieux de la harpe, de la cithare et du psaltérion qu'accompagne la grande voix de tout un peuple, chantant les cantiques en l'honneur de Jéhovah. De là, ce délire de l'enthousiasme qui, dans les hymnes des Hébreux, étonne, enlève l'âme et la fait tressaillir : c'est que le poète marche dans la véritable voie de l'inspiration, le cœur et les yeux dirigés vers le ciel.

Nous dirons peu de chose de la prosodie[1] des Hébreux. Bien des savants l'ont étudiée ; mais, malgré la sagacité de leurs recherches et la patience de leur dévouement, aucun d'eux n'a pu nous donner rien de précis sur ce sujet. La poésie sacrée, entre leurs mains, a été comme un de ces monuments mutilés, exhumés des ruines, dont on ne peut indiquer que d'une manière problématique les formes et les proportions. Saint Jérôme, et bon nombre d'hébraïsants avec lui, prétendent que les Juifs avaient une prosodie semblable à celle des Grecs et des Romains ; mais cette opinion paraît au moins hasardée. D'autres font consister la poésie hébraïque dans ces parallélismes entre plusieurs membres de phrases, que l'on peut remarquer même dans les traductions en langue vulgaire. Ces parallèles se font souvent par synonymie :

Lorsque Israël sortit de l'Egypte, — et la maison de Jacob du milieu d'un peuple barbare,

Juda était le domaine du Seigneur — et Israël son empire.....

On en rencontre un grand nombre, par contraste ou antithèse :

Qui sème dans les larmes, — moissonnera dans la joie...

Les blessures de l'ami sont fidèles, — mais les baisers de l'ennemi sont trompeurs...

[1] On appelle *prosodie* la prononciation régulière des mots, conformément à l'accent et à la quantité des syllabes ; c'est aussi la connaissance des règles de la versification.

Enfin un troisième genre, par développement ou synthèse :

La Loi du Seigneur est parfaite ; — elle convertit les âmes.

Les préceptes du Seigneur sont droits ; — ils portent la joie dans les cœurs.

Cette forme particulière de la période poétique montre clairement que c'était une coutume reçue parmi les Juifs de chanter les hymnes sacrés en chœurs alternatifs. Dès les premiers siècles, l'Église chrétienne emprunta cet usage à la religion judaïque ; on appelait cette sorte de chant antiennes ou répons.

Parmi les Livres saints que nous avons rangés sous ce titre de Livres poétiques, il en est qui nous entretiennent de la vie et des oracles des *Prophètes ;* les autres n'ont pas ce caractère spécial : *Job, les Psaumes* et le *Cantique des Cantiques.* Nous commencerons par ceux-ci.

§ 1er. — Livres surtout poétiques.

Livre de Job.

Le Dieu qui avait créé le monde ne fut pas adoré seulement par les descendants d'Abraham : des hommes justes, comme des flambeaux brillants dans une nuit ténébreuse, connaissaient le Très-Haut au sein de l'idolâtrie, parmi la foule des Gentils. De ce nombre était *Job,* prince riche et puissant, de la terre de Hus en Idumée.

Les Anges, enfants de Dieu, s'étant réunis devant son trône, Satan osa s'y présenter avec eux : « D'où viens-tu ? lui dit le Seigneur. — Je viens de faire le tour de la terre. — As-tu vu mon serviteur Job ? Il n'en est point de comparable à lui. — Il est vrai que Job sert le Seigneur... Mais vous l'avez comblé de biens... Permettez que j'étende ma main sur lui, et vous jugerez s'il est véritablement fidèle à vos lois... — Va, dit le Tout-Puissant, tout ce qu'il a est en ton pouvoir... »

En un seul jour, Job est dépouillé de toutes ses richesses il perd à la fois ses serviteurs et ses enfants. Prosterné devant le Seigneur, il s'humilie, et, dans son affliction profonde, ne profère que ces paroles de soumission : *Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté ; que son saint nom soit*

béni ! Mais de nouveaux malheurs viennent fondre sur le serviteur de Dieu. Frappé d'une plaie horrible, couché sur un fumier, insulté par son épouse, Job laisse un instant éclater sa douleur : *Périsse le jour où je suis né !... Que ce jour soit changé en ténèbres, et que la lumière ne l'éclaire jamais !...*

Trois de ses amis, *Eliphaz*, *Baldad* et *Sophar*, étaient venus pour le consoler. A la vue de ses maux, ils jettent un grand cri, déchirent leurs vêtements, se couvrent la tête de poussière, et demeurent assis à terre sept jours et sept nuits dans un morne silence. Job le rompt le premier par les gémissements de sa douleur : *Pourquoi n'ai-je point cessé de vivre au moment de ma naissance ?... Je dormirais maintenant dans le silence, et je me reposerais dans mon sommeil...* Les chapitres suivants sont un long dialogue entre Job et ses amis ; ces derniers prétendent qu'il est coupable : Dieu n'affligerait pas si cruellement un homme vertueux. Job soutient qu'il est innocent : dans cette vie, le juste, comme l'impie, est sujet à la douleur.

Dieu se montre enfin pour terminer les débats ; il reproche aux amis de Job de s'être égarés en vains discours ; puis, s'adressant à son fidèle serviteur : *Prépare-toi,* lui dit le Très-Haut, *je t'interrogerai, tu me répondras. Où étais-tu quand je jetais les fondements de la terre ?... Sais-tu qui a mis des digues à la mer, et qui lui a dit : Tu viendras jusque-là, et tu n'iras pas plus loin ; ici tu briseras l'orgueil de tes flots ?...* Toutes les merveilles de la nature sont ensuite décrites, dans un langage sublime. Qui ne connaît la magnifique description du cheval, « peinture toute frémissante de poésie », comme dit M. Villemain ? Ce passage du livre de Job est empreint d'une éloquence si divine, que jamais orateur, poète, ni philophe n'a pu exprimer avec plus de magnificence la grandeur et la majesté de Dieu. (Voir *Morc. ch.*, Nos VIII et IX.)

« Que puis-je répondre au Seigneur ? s'écrie Job. J'adore et je me tais... » Dieu se laisse toucher... Il lui rend la santé et des biens plus considérables que ceux qu'il avait perdus... Ainsi se termine ce drame émouvant.

Sous le rapport de l'art, jamais la poésie ne s'est montrée plus riche ni plus hardie. Les gémissements de Job, repro-

duits dans l'*office des morts,* sont une saisissante expression de la misère humaine. Sous le rapport philosophique et religieux, ce livre nous offre de touchants exemples pour les jours de l'épreuve : nous y voyons le juste aux prises avec la souffrance, luttant d'abord, avec la force que donne la pensée de Dieu, cédant ensuite, par un effet de la faiblesse humaine, puis se relevant, par l'humilité et la soumission aux volontés du Seigneur.

Les Psaumes.

Les Psaumes, composés la plupart par David, sont la plus sublime inspiration poétique qui jamais ait passé par la bouche d'un homme. Ce qui rend ces odes supérieures à toutes les autres compositions lyriques, c'est l'objet qu'elles ont chanté. Pindare a célébré les héros et les villes de la Grèce ; Horace, les plaisirs et les dieux du peuple-roi ; mais les jeux d'Olympie n'occupent plus le monde, la Grèce a cessé d'attirer les regards des nations, Rome a vu les barbares fouler aux pieds ses dieux vaincus et la Croix dominer le Capitole.... Le Dieu de David, immuable comme l'éternité, est encore aujourd'hui ce qu'il était alors, toujours aussi puissant, aussi bon, toujours attentif aux mêmes prières, toujours digne des mêmes louanges.

Quelle admirable variété dans les psaumes ! Les uns célèbrent le Seigneur, sa gloire, sa bonté, sa puissance ; les autres chantent d'avance le Messie promis, ses travaux, ses humiliations, son triomphe. Ceux-ci exaltent le bonheur du juste ; ceux-là racontent les malheurs des impies ; plusieurs annoncent l'établissement de l'Eglise et la conversion des peuples ; quelques-uns entonnent des hymnes de victoire, ou soupirent de patriotiques élégies. Mais tous, — tant est merveilleuse l'inspiration qui les remplit ! — tous, après trois mille ans, offrent un caractère d'actualité, et les applications les plus heureuses pour nourrir la piété.

Les regrets pèsent-ils sur votre cœur au souvenir de vos fautes ? Lisez les psaumes : David pénitent fera tressaillir votre âme *des rugissements que lui arrachait la douleur, alors que chaque nuit il arrosait sa couche de ses larmes.* Le malheur vous a-t-il frappé ? Laissez vos rêves et la terre vide autour

de vous ; prenez les psaumes : David abandonné vous fera soupirer avec lui vers ce *Dieu qu'il cherchait dès l'aurore, dont la miséricorde est plus douce que la vie...,* ce Dieu qui lui tient lieu de tout. Dieu vous a-t-il visité dans sa tendresse, enivre-t-il votre âme d'espérance et d'amour ? David consolé chantera pour vous : *Mon âme, bénis le Seigneur qui guérit tous tes maux... Comme un père a pitié de son fils, ainsi le Seigneur a compassion de ceux qui le craignent.*

La voix du prophète sait émouvoir les petits et les simples par ses accents de vérité, étonner le savant par la sublimité des figures, le coloris des images et l'entraînement de l'inspiration ; chaque fois qu'on ouvre ce livre, on y découvre quelque beauté nouvelle, donnant tour à tour la préférence à chacun des hymnes sacrés. (Voir *Morc. ch.*, Nos X, XI, XII.)

« Le psautier était le manuel de la piété de nos pères ; on le voyait sur la table du pauvre comme sur le prie-Dieu des rois. » (Le Père Lacordaire.)

La Harpe [1] parle admirablement des Psaumes (*Cours de littérature*), et réfute avec une foi profonde les calomnies des philosophes de son siècle, incapables de saisir les pures et divines beautés de nos saints Livres ; nous citerons quelques-unes de ses paroles :

« Voltaire seul, dit-il, parmi les gens de lettres dont l'opinion peut marquer, a toujours fait profession d'un grand mépris pour les psaumes et les prophéties, comme pour toute l'Ecriture en général ; et ce n'était pas chez lui jugement, mais passion. Toutefois, il n'en a pas fallu davantage pour entraîner à sa suite une foule d'ignorants et d'étourdis qui n'ont jamais connu la Bible que par les parodies de ce philosophe... Un des reproches qu'ils ont faits le plus souvent aux Psaumes, c'est la fréquente répétition des mêmes idées, des mêmes sentiments, des mêmes tours... Le Psalmiste se répète, il est vrai, mais c'est toujours Dieu qu'il chante ; c'est toujours à Dieu ou de Dieu qu'il parle, et le cœur ne peut parler à Dieu ou de Dieu

[1] La Harpe (1739-1803), célèbre critique, surnommé le *Quintilien français.* Après avoir été l'élève et l'imitateur des philosophes du XVIIIe siècle, il se convertit, en 1794, dans la prison du Luxembourg où les révolutionnaires l'avaient enfermé et y composa divers ouvrages de piété.

qu'avec amour : et qu'est-ce donc qui caractérise l'amour, si ce n'est le plaisir et le besoin de dire sans cesse la même chose ?... Mais enfin, pourquoi David redit-il si souvent que *Dieu est bon, qu'il est miséricordieux ?* Pourquoi *invite-t-il si souvent les hommes à le louer et à le bénir ?...* C'est que ces paroles contiennent tout ce que Dieu est pour nous et tout ce que nous devons être pour lui... En songeant combien *Dieu est bon,* qu'il l'est comme lui seul peut l'être, l'homme aussi apprend à être bon, autant que peut l'être l'homme... L'habitude de *bénir Dieu* sanctifie toutes nos actions : je ne craindrai pas que celui qui *bénit Dieu* de cœur fasse du mal aux hommes...

Le besoin le plus général que nous éprouvions ici-bas est celui de la consolation, et l'accent le plus familier à la voix humaine est celui de la plainte. Qui a mieux connu et rempli ce besoin que les auteurs des Livres saints, ou plutôt, que Celui même qui a fait l'homme et qui lui a envoyé sa parole pour l'éclairer et le consoler ?... David nous apprend lui-même d'où venait sa consolation et d'où peut venir la nôtre... *Seigneur,* dit-il à Dieu, *vous êtes ma patience,* comme il dit ailleurs : *Mon Dieu, vous êtes ma miséricorde...* Quoi donc ! il s'approprie la miséricorde divine ! Sans doute ; il est bien sûr que Dieu ne s'en offense pas ; car David veut dire : Votre miséricorde est à moi, elle est pour moi, elle est mon bien... Il a raison, et heureux celui qui le dira comme lui ! Ces paroles-là ne sont pas plus à David que *sa patience.* Elles ne sont pas de l'homme ; l'homme en a-t-il jamais employé de semblables ? »

Le Cantique des Cantiques.

Elégant et mélodieux épithalame, le *Cantique des Cantiques* est le plus gracieux de tous les livres de la Bible. Salomon y célèbre son union avec la fille du roi d'Egypte : l'époux et l'épouse, sous des noms différents, expriment, par mille figures riantes, leurs sentiments réciproques d'amour et de confiance. Un chœur de jeunes gens et de jeunes vierges se mêle de temps en temps à ce dialogue. « Tout ce cantique, dit Bos-
« suet, abonde en objets délicieux ; partout l'œil n'aperçoit
« que des fleurs, des fruits, une profusion de plantes les plus
« agréables, le charme du printemps, des campagnes fertiles,
« des jardins frais et fleuris... Si quelques objets terribles,
« tels que des rochers, des montagnes sauvages, le repaire

« d'un lion y frappent notre vue, c'est pour accroître encore, « par le contraste et la variété, le charme du tableau le plus « gracieux. » De là, ce nom de Cantique des Cantiques, ou chant par excellence.

Cependant le sens surnaturel est à proprement parler le sens naturel de ce poème unique. Salomon, dans ce dithyrambe sacré, n'exhale pas seulement sa tendresse pour son épouse, il exprime encore, sous une forme allégorique, des pressentiments de prophète. Au travers de dix siècles, ses yeux ont vu soudain le Christ et son Eglise : il célèbre à l'avance l'union mystique du Verbe de Dieu avec cette sainte Eglise et avec les âmes fidèles. « Il faut voir dans ce Can- « tique, dit encore Bossuet, non les paroles, mais les affec- « tions de l'amour le plus saint ; pour en avoir l'intelligence, « il faut aimer. En vain celui qui n'aime pas écoutera ce « chant d'amour ; ces discours enflammés ne peuvent être « compris d'une âme froide, de même que la langue grecque « ou la latine, de ceux qui ne les connaissent pas. »

§ 2. — Livres prophétiques.

C'était Dieu qui gouvernait le peuple d'Israël ; il avait envoyé Moïse le tirer de l'Egypte ; au Sinaï, il lui avait dicté ses lois ; au désert, il s'était fait son guide ; du Saint des Saints, il rendait ses oracles. Pour servir d'organes à ses volontés, il inspira d'abord les chefs de son peuple : Moïse, Aaron, Josué, Samuel ; puis, quand le sceptre eut passé aux mains des rois, il suscita les prophètes.

Ces hommes, inspirés de Dieu, viennent l'un après l'autre élever la voix dans Jérusalem et dans Samarie: *Voilà,* s'écrient-ils, *ce que dit le Seigneur !*... Et leur bouche éloquente reproche au peuple ses crimes et ses prévarications, l'épouvante par la menace du céleste courroux, le force de fléchir Dieu par les larmes de la pénitence, et enfin lui dévoile l'avenir. L'esprit du Seigneur souffle où il lui plaît, et il ne fait acception de personne : tantôt il inspire Isaïe sur les marches du trône, tantôt il s'empare d'Amos à la garde de son troupeau. Quelquefois il se révèle aux hommes longtemps instruits dans

les collèges des prophètes [1]; souvent encore, il va chercher l'homme inconnu, et Israël étonné se demande : « D'où vient donc ce prophète nouveau ? »

Pendant trois siècles, depuis le schisme des dix tribus jusqu'au retour de la captivité (800-500), tout retentit dans la Judée de la parole des hommes de Dieu; on les voit à la cour et sur les places publiques, dans les assemblées du peuple et dans les conseils des grands. Les persécutions et les supplices ne peuvent rien contre l'esprit de Dieu : Isaïe est déchiré avec une scie de bois ; Jérémie est lapidé ; mais tous deux ont des successeurs aussi zélés, aussi hardis. Il s'en trouve aux bords de l'Euphrate pour consoler les captifs, aux rives du Jourdain pour pleurer les malheurs de la patrie... A Babylone, ils interprètent, au milieu des festins, les arrêts de la céleste vengeance contre la souveraine des nations... Près des ruines de Jérusalem, on entend leurs soupirs prophétiques qui semblent faire tressaillir ces débris de la cité sainte, en leur annonçant cette Jérusalem céleste, dont le règne sera éternel [2].

[1] Nous apprenons, par un grand nombre de passages de l'histoire sainte, que, depuis que les Hébreux existaient en corps de nation, ils avaient eu des réunions de prophètes, au milieu desquelles ceux qui étaient destinés aux fonctions prophétiques, éloignés de la foule et du tumulte, se livraient à l'étude des choses saintes et à de pieux exercices.

[2] Dieu ne s'est pas contenté de choisir des prophètes parmi le peuple juif où il devait naître ; il a voulu aussi que les Gentils, qu'il devait également sauver par sa venue, en fussent avertis à l'avance ; il suscita parmi eux des *prophétesses* ou *sibylles.* Saint Jérôme remarque qu'elles ont toutes été vierges : sans doute, ajoute-t-il, cet esprit de prophétie leur fut donné en récompense de leur virginité. — Il n'y a presque point d'auteur profane, grec ou latin, qui ne parle de ces sibylles : Platon leur donne de grands éloges. Varron en compte dix qui furent surtout célèbres : *La Cumée, la Cumane, la Persique, l'Hellespontique, la Lybienne, la Sabienne, la Delphique, la Phrygienne, la Tiburtine* et *l'Erythrée.* Cette dernière, selon Lactance, fut la plus renommée de toutes. Ces noms leur viennent de leur patrie ou des villes dans lesquelles elles ont prophétisé. — Bien qu'elles aient vécu longtemps avant Notre-Seigneur, elles parlent clairement de sa naissance de ses miracles, de sa passion et de son avènement au jour du jugement. Et, afin que personne ne pût nier ces prédictions, la Providence divine a permis que Virgile en parlât formellement dans ses Eglogues. On y trouve en effet plusieurs passages de la sibylle Cumée, qu'on croirait empruntés à Isaïe ou aux autres prophètes d'Israël : *Il doit venir du ciel,* avait dit l'oracle, *un Dieu i naîtra d'une vierge... Il réformera le monde et y ra-*

On distingue les grands et les petits prophètes ; les premiers sont au nombre de quatre : *Isaïe, Jérémie,* de qui le disciple, Baruch, ne saurait être séparé, *Ezéchiel* et *Daniel.* Les autres ont moins écrit que ceux-ci ; on en compte douze : *Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie* et *Malachie.*

GRANDS PROPHÈTES

Isaïe.

Isaïe, le premier des quatre grands prophètes, était fils d'Amos de la famille royale de David. Il prophétisa sous les

mènera l'âge d'or... Et plus loin : *Alors les serpents mourront, les bêtes les plus farouches se laisseront apprivoiser, de sorte que les brebis et les génisses iront sans crainte avec elles.* — Les sibylles ont également prophétisé, d'une manière saisissante, la passion de Notre-Seigneur. Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu,* rapporte plusieurs de ces prédictions : *Ils donneront des soufflets à Dieu de leurs mains sacrilèges, et ils vomiront contre lui des crachats envenimés. Il offrira et soumettra avec douceur ses épaules aux coups de verges, et, lorsqu'on lui donnera des coups de pied, il ne dira mot, afin que personne ne le connaisse. Il sera couronné d'une couronne d'épines ; au lieu de viandes, ils lui donneront du fiel, et, dans sa soif, ils lui présenteront du vinaigre... Le voile du temple se rompra ; une nuit obscure viendra en plein midi et durera l'espace de trois heures, et la mort sera mise à mort. Il dormira de son sommeil durant trois jours ; après cela il ressuscitera des morts...* La sibylle d'Erythrée prédit le jugement dernier dans des vers dont voici le sens : *Un des signes du jugement à venir, c'est que la terre suera du sang, et que du ciel viendra un roi en chair humaine pour juger le monde... Ainsi les incrédules, aussi bien que les fidèles, à la fin du monde, verront Dieu, accompagné de ses saints. Les âmes, comme les corps, se trouveront présentes pour subir leur jugement. Les hommes abandonneront leurs idoles et toutes leurs richesses ; un feu embrasera la terre, la mer, le ciel et les portes de l'enfer. Chacun confessera les péchés qu'il avait commis en secret, et Dieu les découvrira au grand jour... Il y aura des pleurs et des grincements de dents... Le soleil s'obscurcira, aussi bien que la lune et les étoiles... Une trompette sonnera d'en haut un triste son... Tous les rois du monde seront présentés devant ce juge, et il tombera du ciel sur les méchants un feu et un fleuve de soufre.* L'Eglise fait allusion à cet oracle de la sibylle dans la prose *Dies iræ.*

Cicéron, dans son livre de la *Divination,* parle de ces prophétesses, et dit même que les premières lettres de certains de leurs vers, unies ensemble signifient quelque chose. Cette recherche a été faite, et l'on a formé ces mots : *Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur,* ce qui est certainement digne d'admiration.

rois Ozias, Joathan, Achaz et Ezéchias (736-681). Le Seigneur le choisit dès son enfance pour être la lumière d'Israël ; un Séraphin, prenant sur l'autel un charbon ardent, lui en toucha les lèvres pour les purifier. Isaïe ne parut à la cour des rois que pour y faire parler la justice en faveur des opprimés ; sa voix généreuse brava toutes les haines. Une conduite si noble et si pure lui attira la disgrâce de l'impie Manassès dont il blâmait les désordres. On montre encore en Judée le lieu où l'on croit qu'il subit le plus affreux supplice ; il était âgé de cent ans.

Isaïe a vraiment les accents d'un fils de roi ; c'est le prophète des nations. Nous le voyons, planant par son génie sur le monde, se tourner vers les quatre vents du ciel et crier: *Malheur! Malheur à tous les peuples de la terre! Malheur à Babylone! Malheur à Tyr! Malheur à l'Égypte! Malheur à l'Idumée!* et, au milieu de cette destruction dont il est déjà témoin, annoncer le Messie, pacifique dominateur de l'univers renouvelé. Ses yeux sont si perçants, ses paroles si claires, surtout quand il nous peint Jésus-Christ dans sa passion, que des ennemis de l'Église en ont pris occasion de soutenir que ses écrits n'étaient qu'une histoire composée après l'événement. Aucun poète lyrique, parmi les profanes, ne nous rappelle la grandeur, la magnificence, l'énergie de ses chants. Un seul s'est approché de ces hauteurs sublimes, et c'est Racine, dans les imitations qu'il en a faites :

> Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille.
> Ne dis plus, ô Jacob! que ton Seigneur sommeille... etc.
> Cieux, répandez votre rosée,
> Et que la terre enfante son Sauveur !

(*Voir Morc. ch.*, No XIII).

Jérémie.

Jérémie, fils du prêtre Helcias, naquit à Anathath, près de Jérusalem ; il commença à prophétiser vers l'an 629, annonçant aux Juifs les grands désastres de la captivité et la ruine de Jérusalem. Lorsque les sinistres prédictions sont accomplies, Jérémie vient s'asseoir et pleurer sur les débris de Sion.

Il y fait entendre ses *Lamentations*, chefs-d'œuvre d'élégies patriotiques, dans lesquelles il retrace le lugubre tableau de la cité détruite et du peuple saint dispersé. Ces plaintes immortelles n'ont point d'égales sur la terre ; les plus grands noms de la poésie, Homère, le Dante, ayant de semblables scènes à retracer, sont restés loin de cette hauteur. Jérémie est le seul, selon la belle expression de Bossuet, qui ait égalé les lamentations aux calamités. (*Voir Morc, ch.,* No XIV.)

Jérémie déploie moins de magnificence et de richesse poétique qu'Isaïe ; en faut-il beaucoup pour pleurer sur des tombeaux ? L'Écriture ne parle pas de sa mort ; on croit qu'il fut lapidé en Egypte par les Juifs qu'il avait voulu suivre sur cette terre étrangère.

Baruch, secrétaire et disciple de Jérémie, écrivit sous sa dictée ces prophéties qui attirèrent à son maître tant de persécutions. Après la mort de Jérémie, il se rendit à Babylone ; de là, il adressa aux Juifs demeurés à Jérusalem une lettre et une instruction prophétique qu'il avait déjà lues au roi Jéchonias et aux Juifs captifs en Assyrie. La parole inspirée du prophète avait rempli les cœurs de sentiments d'espérance, que les Juifs de Jérusalem devaient bientôt partager avec leurs frères de Babylone.

Avez-vous lu Baruch? demandait La Fontaine à tout venant, pour avoir parcouru au hasard quelques pages de la Bible. Les prophéties de Baruch forment en effet un digne appendice à celles de Jérémie.

Ézéchiel.

Ezéchiel, fils de Buzi de la race sacerdotale, fut emmené captif à Babylone, avec le roi Jéchonias (595). C'est pendant cette captivité, près du fleuve de Chobar, que *les cieux s'ouvrirent* pour Ézéchiel, et qu'*il vit les visions de Jéhovah.* Il était âgé de trente ans, et il continua son ministère pendant vingt années. Sa mission spéciale fut de relever le courage des tribus captives, en annonçant l'heure de la délivrance, le rétablissement de Jérusalem, du temple, de la république juive, figure du règne du Messie, de la vocation des Gentils et de l'établissement de l'Église.

Rien d'inouï, et quelquefois d'effrayant, comme les prophéties d'Ézéchiel. Les quarante-huit chapitres dont elles se composent sont remplis de visions mystérieuses, d'apparitions étranges et gigantesques qui glacent l'âme de stupeur et d'épouvante. Sa composition a quelque chose de véhément et de sauvage ; sa pensée, exprimée par un style concis et aride, étreint l'imagination, comme les serres d'un oiseau de proie. La vision des quatre animaux mystérieux et celle des ossements (*Voir Morc. ch.*, N° XV) ont particulièrement ce caractère ; ce sont des tableaux uniques parmi tous ceux que la Bible peut offrir.

On croit communément qu'Ézéchiel, comme tant d'autres martyrs de la vérité, fut mis à mort par un prince auquel il reprochait ses crimes [1].

Daniel.

Daniel, du sang royal de David, fut conduit jeune encore à Babylone parmi les captifs (606). Il reçut une brillante éducation, dans le palais de Nabuchodonosor, qui lui confia ensuite des emplois importants.

Ses écrits sont comme des mémoires, qui nous racontent des événements dont il fut l'acteur ou le témoin. Il y peint avec beaucoup de naturel et de variété l'orgueil du roi de Babylone, la jalousie des courtisans, les persécutions qu'il endura, l'histoire de la chaste Suzanne, etc. C'est une suite d'épisodes tous intéressants, par la suavité de cette poésie simple et primitive qui est celle des Livres saints.

Daniel est terrible comme Ézéchiel, quand il nous décrit le festin de Balthasar ; clair comme Isaïe, quand il nous parle du Messie. Ses prophéties sont moins complètes que les précédentes et, si l'on en excepte le Cantique des trois enfants dans la fournaise, son style n'a pas tous les caractères de la poésie.

[1] *Isaïe, Jérémie* et *Ézéchiel* marquent trois genres différents : on a quelquefois comparé *Isaïe à Homère, Jérémie à Simonide, Ézéchiel à Eschyle.*

PETITS PROPHÈTES

Les douze petits prophètes n'ont pas reçu cette épithète parce qu'ils ont moins de mérite, mais parce que les écrits qu'ils nous ont laissés sont peu considérables. C'est le même Dieu qui parle par leur bouche ; ils annoncent les mêmes malheurs aux nations et aux Juifs coupables ; c'est l'espérance du même Messie qui les fait tressaillir.

Ils ne sont, sous le rapport de l'art, que le reflet des grandes figures que nous avons esquissées : *Nahum* a des pages dignes d'Isaïe ; *Jonas*, des narrations intéressantes comme celles de Daniel ; *Osée* unit le pathétique à la vivacité ; *Abdias* mêle le sublime au mystérieux ; *Amos*, simple pasteur, met à contribution, dans ses images, la nature tout entière ; *Michée* et *Joël* se distinguent par l'élévation et la poésie de leur style. Tous ces prophètes furent contemporains d'Isaïe. *Habacuc* prophétisa sous Joachim ; *Sophonie, Aggée, Zacharie* et *Malachie* parurent après la captivité. Plus rapprochés du Messie, ils annoncent, d'une manière plus pressante encore, ce véritable Roi d'Israël dont le jour va bientôt luire ; ils avertissent les Juifs de leur aveuglement, qui les empêchera de reconnaître le Bon Pasteur.

— Remarquons, en terminant ces études sur les livres de l'ancien Testament, que les Juifs en connaissaient un plus grand nombre, dont nous lisons les titres dans le texte sacré ; ils ont sans doute été perdus à l'époque de la captivité. Du reste, tous les Livres saints étaient, chez les Hébreux, l'objet d'un véritable culte : les plus zélés les copiaient de leur main, les apprenaient avec soin, en portaient des extraits sur leurs habits, et les citaient souvent dans la conversation.

NOUVEAU TESTAMENT

Nous indiquons ici les livres du Nouveau Testament, plutôt pour compléter la nomenclature des Livres saints, que pour continuer nos études sur la Littérature hébraïque. Du reste, nous en parlerons plus longuement dans la Littérature grecque chrétienne, tous ces saints Livres ayant été composés en langue grecque, à l'exception de l'évangile de saint Matthieu.

Le Nouveau Testament renferme : *les quatre Évangiles, les Actes des Apôtres* écrits par saint Luc ; *les Epîtres de saint Paul,* au nombre de quatorze : une aux Romains, deux aux Corinthiens, une aux Galates, une aux Ephésiens, une aux fidèles de Colosses, une à ceux de Philippes, deux aux Thessaloniciens, deux à Timothée, une à Tite, une à Philémon, enfin une aux Hébreux ; *les sept Epîtres catholiques,* c'est-à-dire adressées à toute l'Église : la première est de saint Jacques, la seconde et la troisième de saint Pierre, les trois suivantes de saint Jean, la septième de saint Jude ; enfin, *l'Apocalypse,* ou révélation que Dieu fit à saint Jean dans l'île de Pathmos.

Commentaires de la Bible.

Les nombreux *Commentaires de la Bible* sont presque tous résumés dans quatre ouvrages, fort célèbres parmi les Juifs :

Le Talmud (discipline), recueil de lois et de traditions transmises longtemps de vive voix ; la première partie, ou Talmud de Jérusalem, fut écrite au IIe siècle de notre ère ; l'autre partie, ou Talmud de Babylone, n'a été achevée qu'au VIe.

Le *Targum*, explication de la Bible, donnée aux Juifs par les chefs de la Synagogue pendant la captivité ; on y joint une traduction des Livres saints en langue syro-chaldaïque.

La Massore (tradition), commentaire grammatical et philologique[1] sur le texte sacré ; il a été composé vers le VIe siècle, par des rabbins réunis à Tibériade et qu'on a nommés depuis *Massorètes* : on leur doit la division de l'Ancien-Testament en chapitres et en versets, ainsi que l'introduction des points voyelles, pour remplacer les voyelles que l'on n'écrit point en hébreu.

La Cabale (science occulte ou cachée), recueil d'explications sur le sens caché des mots, plutôt que sur l'interprétation des phrases du texte ; les auteurs de la Cabale voient partout des ombres et des mystères : c'est comme le prélude des rêveries dans lesquelles s'égare le peuple déicide, depuis qu'il a perdu les traces de la vérité.

Traductions de la Bible.

La première traduction de la Bible, digne de ce nom, est la *Version des Septante* que soixante-douze Juifs, envoyés de Jérusalem à Alexandrie, firent en langue grecque, sous le règne de Ptolémée-Philadelphe (277). S'il faut en croire Aristée, officier de la cour, ces soixante-douze interprètes se livrèrent à ce travail dans des cellules séparées, et cependant, lorsque leurs traductions furent achevées, elles se trouvèrent exactement semblables. Cette version, fort vénérée parmi les Juifs au temps de Notre-Seigneur, est souvent citée par les Apôtres et les Saints Pères.

D'autres traductions grecques furent faites depuis la conversion des Gentils ; Origène les recueillit toutes, vers le com-

[1] *Philologique,* commentaire qui s'attache surtout à la critique des textes sous le rapport littéraire.

mencement du IIIe siècle, dans un seul ouvrage, sous le nom d'Hexaples (édition en six colonnes des différentes versions grecques).

La plus célèbre des traductions latines, faite d'après les Septante, est la version dite *Ancienne Italique*, qui remonte au temps des apôtres. Saint Jérôme la corrigea d'abord, puis entreprit une nouvelle traduction sur l'hébreu ; c'est celle que nous avons aujourd'hui sous le nom de *Vulgate*. Le concile de Trente lui a donné son approbation, comme renfermant la doctrine révélée, et pouvant servir d'autorité dans les discussions théologiques.

Enfin, la Bible a été traduite dans toutes les langues. Les traductions françaises les plus connues sont : celle de *Sacy*[1], faite sur la Vulgate, avec des explications suspectes de jansénisme ; la traduction de *Genoude*[2], qui se recommande par son élégance, mais est un peu large et parfois infidèle. On cite avec éloge la version, ou plutôt la paraphrase du Père *de Carrières*, de l'Oratoire ; elle est exacte et fidèle. En 1645, Lejay[3], avocat de Paris, fit imprimer une Bible polyglotte, avec les textes hébreu, samaritain, chaldéen, syriaque, arabe, grec et latin.

[1] *Sacy* (*Le Maistre de*), directeur de l'abbaye de Port-Royal (1612-1684), partagea les doctrines jansénistes du célèbre Arnaud, dont il était parent.

[2] *Genoude* (*Ant.-Eugène de*), né à Montélimart en 1792, mort en 1849, avocat et publiciste, embrassa plus tard l'état ecclésiastique.

[3] *Lejay* (*Guy-Michel*), d'abord avocat au Parlement de Paris, entra dans les Ordres, et employa dix-sept ans à composer sa *Bible polyglotte* (en plusieurs langues) dont l'éxécution consuma toute sa fortune.

LITTÉRATURE SACRÉE (Tableau synoptique)

LITTÉRATURE SACRÉE OU BIBLE	Ancien Testament. Nouveau Testament.

ANCIEN TESTAMENT

DIVISION DES LIVRES DE L'ANCIEN TESTAMENT	Livres historiques. » moraux. » poétiques.

1° Livres historiques.

LIVRES D'HISTOIRE GÉNÉRALE	*La* **Genèse,** de la création à la mort de Joseph (1635). *L'***Exode** avec *le Lévitique, les Nombres* et *le Deutéronome*, de la mort de Joseph à Josué (1481). *Le* **Livre de Josué** (1434). » **des Juges** (1117). *Les quatre* **Livres des Rois** (606). *Les* **Paralipomènes**, revue générale de l'histoire des Juifs jusqu'au retour de la captivité (536). *Les* **Livres d'Esdras et de Néhémias** (536-442). » **des Machabées** (187-135).
LIVRES D'HISTOIRES PARTICULIÈRES	**Ruth**. Episode du *Livre des Juges*, attribué au prophète *Samuel*. **Judith.** On ignore l'auteur de ce livre détaché de l'histoire générale. **Tobie**. On attribue ce livre à *Tobie* lui-même. **Esther**. Episode du *Livre d'Esdras*.

2° Livres moraux.

LIVRES LÉGAUX	*Le* **Lévitique.** *Les* **Nombres.** *Le* **Deutéronome**	formant, avec *la Genèse* et *l'Exode*, *le Pentateuque*, œuvre de *Moïse*.
LIVRES SAPIENTIAUX	*Les* **Proverbes.** *L'***Ecclésiaste.** *La* **Sagesse.**	composés par *Salomon*.
	*L'***Ecclésiastique**, par *Jésus*, fils de SIRACH.	

3° Livres poétiques et prophétiques.

LIVRES SURTOUT POÉTIQUES	*Le* **Livre de Job**. *Les* **Psaumes**, au nombre de 150, ont presque tous été composés par le saint roi **David.** *Le* **Cantique des Cantiques,** de *Salomon*.

LIVRES PROPHÉTIQUES.	*Grands Prophètes*	**Isaïe** prophétisa de l'an 736 à 681 avant J.-C.
		Jérémie et BARUCH, son secrétaire. JÉRÉMIE commença à prophétiser en 629
		Ezéchiel (595).
		Daniel (606).
	Petits Prophètes.	**Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie.**

NOUVEAU TESTAMENT

NOMENCLATURE DES LIVRES DU NOUVEAU TESTAMENT	Évangiles de saint MATTHIEU, de saint MARC, de saint LUC et de saint JEAN.
	Actes des apôtres.
	Épîtres : quatorze de saint PAUL, une de saint JACQUES, deux de saint PIERRE, trois de saint JEAN, une de saint JUDE.
	Apocalypse de saint JEAN.

OUVRAGES ANCIENS OU RÉCENTS CONCERNANT LA BIBLE	Commentaires de la Bible.	LE TALMUD,
		LE TARGUM,
		LA MASSORE,
		LA CABALE.
	Principales traductions de la Bible.	Version des SEPTANTE (en grec).
		Version d'ORIGÈNE ou Hexaples (en grec).
		Version de saint JÉRÔME : la Vulgate (en latin).
		Traductions françaises : DE SACY, GENOUDE, CARRIÈRES.
		Bible polyglotte : LEJAY.

LITTÉRATURE GRECQUE

Caractère de cette Littérature.

La *Littérature grecque* tant étudiée et tant admirée de ceux qui ont à cœur de se former le goût, se recommande par trois qualités principales : l'*originalité,* la *nationalité* et la *richesse.*

Elle est *originale ;* car, bien que les Grecs aient reçu des étrangers les premiers éléments de civilisation, cependant ils s'approprièrent tellement et surent si bien perfectionner leurs emprunts, que toute trace d'une origine étrangère disparut.

Elle est *nationale ;* c'est la Grèce qui fait le sujet de tous ses récits ; ce sont ses combats, ses triomphes et ses malheurs ; ce sont les richesses et les beautés de son sol que célèbrent ses littérateurs.

Elle est enfin *riche* et *abondante ;* riche dès son origine : elle débute par des ouvrages immortels et inestimables ; riche dans sa durée : elle se maintient pendant plus de douze siècles dans un état florissant, enfantant des chefs-d'œuvre dans tous les genres.

Division de la Littérature grecque.

On divise généralement l'histoire de la Littérature grecque en six époques :

L'époque *fabuleuse*, qui se perd dans la nuit des temps, et se termine à la guerre de Troie (1270 avant Jésus-Christ).

La seconde, appelée *héroïque*, de l'âge des Héros, s'étend jusqu'à Solon (590).

La troisième se termine au règne d'Alexandre (336). Athènes était alors le centre de la science : on a nommé cette époque *athénienne* ou *attique*.

La quatrième comprend l'histoire des lettres jusqu'à la conquête de la Grèce par les Romains (146). La gloire littéraire d'Athènes s'est éclipsée devant celle d'Alexandrie : cette époque s'appelle *gréco-alexandrine*.

La cinquième époque finit au règne de Constantin (306 de Jésus-Christ). La Grèce, subjuguée par les armes, se venge en pliant ses fiers conquérants au joug des arts et des belles-lettres ; c'est pourquoi on qualifie cette époque du titre de *gréco-romaine*.

La sixième est connue sous le nom d'époque *byzantine*, parce que Constantinople (ancienne *Byzance*) devint l'asile où les lettres grecques jetèrent leur dernier éclat. Là périt cette littérature, avec l'empire d'Orient, sous le cimeterre des disciples de Mahomet (1453).

Cette division n'embrasse que la *littérature païenne*, ou du moins profane ; nous étudierons, dans une seconde partie, la *littérature* grecque *chrétienne*.

PREMIÈRE PARTIE

LITTÉRATURE PAÏENNE

CHAPITRE Ier

PREMIÈRE ÉPOQUE, dite FABULEUSE (.. — 1270 avant Jésus-Christ).

La première époque, qu'on peut appeler *mythique* ou *fabuleuse*, n'a laissé d'autres souvenirs que les noms de quelques *poètes théologiens et législateurs*. Ces poètes réunissaient à la fois le triple caractère de chantres, de prêtres et de prophètes. La religion était leur Muse ; par elle, ils triomphaient de la barbarie. La lyre et la harpe accompagnaient leurs chants, et la musique ne se séparait pas de la poésie.

Les plus célèbres de ces poètes législateurs, musiciens et prophètes sont : **Linus, Orphée** et **Musée** [1]. Leur histoire mythologique est trop incertaine pour que nous nous y arrêtions plus longtemps.

[1] *Linus* était fils d'Apollon, et, peut-être, frère d'Orphée. Il eut *Musée* pour disciple. Linus et Musée seraient auteurs de diverses poésies pieuses, dont plusieurs passages sont empreints d'un génie tout à fait chrétien, ce qui les fait attribuer à quelque Grec converti. *Orphée* fit partie de l'expédition des Argonautes, et l'a chantée, dit-on, dans un poème : les *Argonautiques*.

DEUXIÈME ÉPOQUE, dite HÉROÏQUE (1270-590).

Dans l'époque fabuleuse, le poète était prêtre et interprète de la Divinité ; dans celle-ci, il ne jouit plus du commerce immédiat des dieux : il reçoit ses inspirations des Muses. Aux banquets des rois, comme dans les cérémonies religieuses, il occupe une place d'honneur ; il voyage de province en province ; on l'élève, on le fête : c'est le troubadour du moyen-âge.

L'ancienne poésie avait pris naissance dans le nord de la Grèce : la poésie nouvelle se développa dans l'heureuse contrée et sous le beau ciel de l'Ionie. Le père de cette poésie nouvelle est *Homère* (IXe siècle avt Jésus-Christ).

Dans le même siècle se rencontre *Hésiode*, le premier poète didactique de la Grèce ; puis quelques poètes lyriques : *Archiloque de Paros, Alcée de Mitylène, etc.*

---

§ I. — Poésie épique.

Homère. (IXe siècle.)

Homère est le plus ancien et le plus célèbre de tous les poètes grecs. On ne sait rien de bien certain sur sa personne. Les traditions les plus répandues à son sujet rapportent qu'il florissait vers le neuvième ou le dixième siècle, avant Jésus-Christ. Il était d'origine ionienne : sept villes [1] se disputent l'honneur de l'avoir vu naître ; les prétentions de *Smyrne* et de *Chio* semblent les mieux fondées.

Les Grecs, ingénieux dans leurs mensonges, se sont plu à entourer cette grande figure du merveilleux qui convient aux héros. Les uns le disent fils d'Apollon ; d'autres, de Mercure,

[1] Ces sept villes sont : *Cumes, Smyrne, Chio, Colophon, Pylos, Argos* et *Athènes*.

de Linus ou d'Orphée. Il joue dans son berceau avec neuf colombes ; les cris de son enfance imitent le ramage des oiseaux... Après avoir tenu pendant quelque temps, à Smyrne, une école de musique et de belles-lettres, Homère résolut de voyager, afin d'acquérir par lui-même la connaissance des hommes et des lieux, pour mettre ensuite à exécution le grand projet de l'*Iliade*, qu'il méditait. Mal accueilli à son retour par ses concitoyens, il abandonna son ingrate patrie, et alla s'établir à Chio, où il ouvrit une école. Dans sa vieillesse, il devint aveugle, tomba dans l'indigence, et se vit réduit à errer de ville en ville, récitant ses vers et mendiant son pain. Il mourut dans la petite île d'Ios, une des Cyclades.

On admire les qualités de son cœur qu'il a peintes dans ses ouvrages : la droiture, la simplicité, l'élévation des sentiments, et surtout une rare modestie dont il a laissé l'exemple à tous les poètes.

Ouvrages d'Homère. — Deux ouvrages immortels font la gloire d'Homère : l'**Iliade** et l'**Odyssée**. On met encore sous le nom d'Homère plusieurs *hymnes* historiques et le petit poème badin de la *Batrachomyomachie*, épopée héroï-comique dont les héros sont les rats et les grenouilles. Les anciens lui attribuaient le *Margitès*, poème satirique qui contenait, suivant Aristote, le germe de la comédie, de même que l'Iliade aurait enfanté la tragédie.

Apportées en Grèce par Lycurgue, les poésies d'Homère, chantées par des rapsodes [1], formaient d'abord des morceaux détachés, avec des titres particuliers : le *Combat des vaisseaux*, la *Fabrication des armes d'Achille, etc.* Pisistrate fit réunir ces fragments épars et rétablir l'unité primitive, qui depuis n'a pas été altérée. La division en vingt-quatre chants pour l'Iliade et l'Odyssée n'a été fixée que par les soins *d'Aristarque*, célèbre critique de l'école d'Alexandrie (IIIe siècle av. J.-C.)

Analyse de l'Iliade. Jugement sur ce poème. — L'Iliade, dit Schœll, la plus parfaite épopée de tous les siècles et de toutes les nations, s'occupe d'un simple épisode de la guerre de Troie. Le poète chante les événements qui se sont passés dans un espace de cinquante et un jours, depuis la querelle entre Agamemnon et Achille jusqu'aux obsèques d'Hector.

[1] *Rapsodes*, poètes ambulants.

Au début de l'Iliade, la peste ravage le camp des Grecs : c'est Apollon irrité qui venge Chrysès son prêtre, dont Agamemnon retient la fille. Achille veut qu'on respecte le ministre des dieux et qu'on rende Chryséis ; Agamemnon, pour punir cette opposition, fait enlever Briséis, captive aimée du fils de Thétis [1]. Alors s'allume cette colère d'Achille, véritable sujet du poème, cette colère qui envoya avant le temps tant de fortes âmes aux enfers. Pendant qu'Achille se tient à l'écart près de ses vaisseaux, avec ses courageux Myrmidons [2], des combats se livrent dans la plaine, sous les murs de la ville assiégée. Les immortels eux-mêmes prennent part à la lutte ; mais Jupiter, gagné par Thétis, favorise le fils de Pélée, qui ne désire plus que la ruine des siens, et accorde l'avantage aux Troyens. Les Grecs vaincus viennent supplier Achille de reparaître à leur tête : le héros est inflexible.

Les Grecs vont succomber : l'homicide Hector a mis le feu aux vaisseaux. Patrocle, l'ami du prince thessalien, se présente à lui les yeux baignés de larmes : Achille ne peut lui refuser son armure et ses conseils ; mais Patrocle s'avance imprudemment dans la mêlée, et il est tué par Hector. A cette nouvelle, Achille se précipite sans armes sur le champ de bataille ; sa vue seule et ses cris font reculer les Troyens. On lui apporte le cadavre de son ami ; la douleur, le désir de la vengeance sont plus forts que ses ressentiments : il déclare aux chefs qu'il renonce à sa colère.

Achille dans la mêlée, c'est un torrent qui renverse tout : il rencontre Hector, le poursuit, le tue, l'attache à son char, le promène autour d'Ilion sous les yeux de sa famille éplorée.

Enfin Priam vient tomber aux genoux du vainqueur, pour lui demander le cadavre de son fils : *Achille, semblable aux dieux, souviens-toi de ton père !..* Le cœur du guerrier est attendri : il rend la dépouille d'Hector au vieux roi d'Ilion. (*Voir Morc. ch. Nos XVI, XVII et XVIII.*)

— Il est aisé de voir, dans cette analyse succincte, l'ensemble de l'Iliade. Apprécions maintenant, avec quelque détail, les beautés particulières de ce chef-d'œuvre.

Le choix seul du sujet révèle un génie supérieur : l'action épique, en effet, doit être grande et noble, intéresser s'il se peut toutes les nations et tous les temps, exciter les sentiments les plus élevés. Tel est le premier mérite de l'Iliade. Bien que ce poème célèbre avant tout les gloires de la Grèce, Homère a su ménager de telle sorte les faits et les personnages concourant à l'action, que tous les peuples civilisés ont pu s'approprier cette œuvre de génie, en goûter à l'envi les beautés et y puiser leurs plus hautes inspirations.

Aristote (*Poétique, ch. 22*) fait ressortir l'admirable unité de plan dans l'Iliade, et l'art non moins difficile avec lequel Homère sait disparaître pour faire parler et agir ses héros : « Il s'est bien gardé, dit-il, de traiter la guerre de Troie en entier,

[1] *Thétis*, l'une des Néréides (*nymphes de la mer*), épouse de Pélée, roi de Phthiotide, et mère d'Achille.

[2] *Myrmidons*, peuple de Thessalie.

quoique dans cette entreprise il y eût un commencement et une fin. Le sujet eût été trop vaste et trop difficile à embrasser d'une seule vue. Qu'a-t-il fait ? il n'en a pris qu'une partie, et a choisi dans le reste de quoi composer ses épisodes. »

La peinture des divers caractères tracés dans l'Iliade, ne fait pas moins d'honneur au poète que l'heureux choix du sujet. Homère avait en effet devant lui une multitude de héros de même rang, agités d'un même désir de gloire, passionnés pour la même entreprise : quel art ne lui a-t-il pas fallu pour savoir discerner les variétés de leur courage, de leurs vertus ou de leurs défauts, et pour les marquer chacun par des traits si distincts qu'il devient comme impossible de les confondre et de les oublier!

Achille les domine tous : il semble qu'Homère ait épuisé pour peindre ce héros toutes les ressources de son fécond génie. En lui se retrouvent dans un degré éminent la force d'*Ajax,* la valeur de *Diomède*, l'adresse d'*Ulysse*. Ses défauts sont extrêmes comme ses qualités : la colère qui le captive est d'autant plus aveugle et vindicative qu'elle naît de la plus irascible fierté. Toutefois, comme pour adoucir les traits de cette âme farouche, Homère se plaît à nous dépeindre la beauté de son héros, son agile vigueur, son goût à toucher la lyre ; il nous le montre plus sensible à la mort de Patrocle qu'à tous ses maux personnels, dont rien jusqu'alors n'avait pu le distraire : ce sentiment pur et sublime de l'amitié participe chez lui à toute la violence des transports qui le caractérise. Tel est cet Achille qu'Alexandre se plaisait à nommer le type de l'héroïsme guerrier.

Le caractère d'*Hector* n'est pas tracé avec moins de perfection. Mélange inexprimable de tendresse, de patriotisme, de courage et de vertus domestiques, il est fait pour donner un degré de plus à la valeur d'Achille, son vainqueur, qui semble grandir encore auprès d'un tel adversaire.

Agamemnon est l'image de l'autorité suprême ; fier et orgueilleux dans la prospérité, il plie et reste abattu lorsque l'adversité vient fondre sur lui. *Priam* offre l'exemple de l'amour paternel ; il est tendre, indulgent, mais l'âge où il est l'a rendu faible. *Nestor* possède au contraire une vieillesse vigoureuse ; son courage étincelle dans un corps usé par les travaux. Il se distingue dans le conseil ; ses cheveux blanchis sous le casque le mettent en droit de faire des leçons à Achille même et à Agamemnon.

Ménélas, Pâris, les deux Ajax et cent autres guerriers se présentent tour à tour et sont peints en quelques traits ineffaçables.

Ne croirait-on pas que le poète ait épuisé jusqu'à ses dernières nuances en ces groupes belliqueux ? Et cependant, sous quel aspect nouveau et touchant ne nous apparaît pas *Andromaque,* la digne épouse d'Hector ? Il n'est pas jusqu'à l'enfance que le poète ne caractérise dans l'effroi du jeune *Astyanax* à la vue du panache flottant sur le casque de son père.

Pour ce qui est de la peinture des mœurs, Homère, par un soin qui ne paraît minutieux qu'aux critiques superficiels, nous ramène à son siècle, et nous fait vivre en esprit parmi ses héros. Il trace, avec une exactitude pleine de charmes, les localités,

les usages, les costumes. Nous admirons Achille quittant la lyre harmonieuse pour remplir les saints devoirs de l'hospitalité, immolant une victime, la posant sur un brasier, et la divisant, pour en offrir les parts à ses convives. Nous parcourons de la vue les portes Scées, les rives du Scamandre ; nous pénétrons dans les superbes palais d'Ilion, aussi bien que sous la tente d'Achille et dans le camp des Grecs.

Quant au style de ce poème, nous en parlerons dans le résumé des jugements sur Homère.

Analyse de l'Odyssée. Jugement sur ce poème. — L'action de cette seconde épopée ne dure que quarante jours ; mais à la faveur du plan qu'il s'est choisi, Homère a trouvé le secret de décrire toutes les circonstances du retour d'Ulysse et de rappeler plusieurs détails de la guerre de Troie.

Ithaque, la patrie d'Ulysse, le pleure depuis vingt ans ; son palais, occupé par une foule de jeunes princes briguant la main de Pénélope, est devenu le théâtre d'orgies continuelles. Télémaque affligé, las d'attendre le retour de son père, court au loin à sa recherche. A Pylos, le vieux Nestor, dont les paroles coulent comme le miel, déplore devant lui le malheur des Grecs ; à Sparte, Ménélas donne des larmes au souvenir d'Ulysse.

Pendant que Télémaque visite les héros du siège de Troie, son père, retenu près de Calypso, pleure la verte Ithaque. Il part enfin, les dieux l'ont voulu ; son vaisseau est brisé par la tempête, et l'infortuné, à demi mort, aborde avec peine au rivage. La jeune *Nausicaa,* fille du roi des Phéaciens, le rencontre et le conduit au palais de son père. Là, Ulysse raconte ses aventures, mêlées de sentiments mélancoliques, de réflexions profondes sur les mœurs des hommes et surtout de récits fantastiques : c'est le Cyclope Polyphème, la magicienne Circé, Charybde et Scylla, les Sirènes, sa descente aux enfers, imitée dans tous les poèmes épiques, ses longs voyages, où il a perdu tous ses malheureux compagnons.

Ces Phéaciens, qu'il a charmés par son éloquence, le déposent au rivage d'Ithaque. Minerve, de peur qu'il ne soit reconnu avant le temps, le change en un pauvre vieillard. Il trouve l'hospitalité chez son fidèle Eumée. Le jeune Télémaque arrive à son tour, et tous deux, aidés de quelques serviteurs dévoués, immolent les prétendants. Ulysse triomphe dans son palais et dans la ville : l'Odyssée est terminée. (Voir *Morc. ch.* *N° XIX.*)

— Longin s'exprime ainsi en parlant du second poème d'Homère : « L'Odyssée est le déclin d'un beau génie. L'Iliade, ouvrage de sa jeunesse, est pleine de mouvement et d'action; mais l'Odyssée est presque tout entière en récits, ce qui est le goût de la vieillesse. Homère est ici comparable au soleil couchant qui est encore grand aux yeux, bien qu'il ne fasse plus sentir sa chaleur...Et de même que l'Océan, au moment du reflux et lorsqu'il abandonne ses rivages est encore l'Océan, ainsi l'on aperçoit encore dans l'Odyssée le reflux d'un grand génie qui s'égare dans des récits sans vraisemblance. En parlant ainsi je n'ai pas oublié les tempêtes de l'Odyssée, l'aventure du Cyclope et quelques autres endroits ; je dis que c'est l'ouvrage

de la vieillesse, mais cette vieillesse est celle d'Homère. »

Il ne faudrait pas conclure de ces paroles que l'Odyssée offre moins de beautés poétiques que l'Iliade. Sans doute ces beautés sont d'un autre genre : elles montrent par là même l'inépuisable fécondité du génie qui a su créer deux chefs-d'œuvre si différents.

Après avoir chanté le siège de Troie, Homère voulant célébrer le retour des Grecs, choisit parmi ces derniers pour en faire son héros celui sur lequel la tradition semble avoir rassemblé toutes les infortunes qui accablèrent plusieurs des vainqueurs d'Ilion lorsqu'ils regagnèrent leurs royaumes. Cet *Ulysse* de l'Odyssée nous apparaît, sous certains rapports, plus complet que l'Achille de l'Iliade. Tour à tour guerrier, voyageur, artisan, monarque, époux, père, il traverse toutes les conditions, éprouve tous les sentiments, suffit à tous les devoirs. Plein de cet instinct aventureux d'où sont nées dans le cours des siècles toutes les grandes découvertes, il ouvre aux Grecs la carrière de l'observation et de la science. Rempli de sollicitude à l'égard de ses compagnons d'infortune, il est toujours prêt à les sauver, aux dépens même de sa vie. On le voit en mainte circonstance déployer une sensibilité égale à son courage et à sa prudence. Qu'il est sublime de tristesse, lorsque assis sur les rivages de l'île de Calypso, il pleure silencieusement en contemplant l'immensité des mers qui le séparent de sa chère Ithaque ! Quels transports délicieux lorsqu'il revoit ce fils chéri, qu'il laissa au berceau, et qu'il retrouve paré de toutes les grâces de l'adolescence ! Toujours ferme au milieu des plus rudes adversités, mesurant avec calme les périls qui viennent l'assaillir, il les surmonte par une invincible patience, et triomphe ainsi et des hommes et des éléments conjurés contre lui.

Les autres personnages de l'Odyssée, bien que secondaires, ne révèlent pas moins un peintre de génie. *Pénélope*, l'épouse fidèle ; *Télémaque*, qui laisse apercevoir, au milieu de la bouillante impétuosité de la jeunesse, les qualités nécessaires à l'héritier du trône ; *Eumée*, le serviteur dévoué ; la vieille nourrice *Euryclée*, avec sa maternelle tendresse pour Ulysse et pour Télémaque ; *Démodocus*, le chantre inspiré des dieux; *Calypso*, toute livrée à la jalousie : ces caractères et tant d'autres répandus dans le poème, se fortifient par leur opposition et relèvent encore celui du héros principal.

Mais ce qui attache surtout dans l'Odyssée, c'est la peinture des mœurs, des usages ; ce sont mille tableaux naïfs qui nous initient pour ainsi dire à la vie privée de l'ancienne Grèce. A ce sublime et sauvage héroïsme qui éclate dans l'Iliade, nous voyons succéder les combinaisons de l'adresse et de la ruse ; ici, la toile artificieuse de Pénélope ; là, cette plaisante équivoque du nom de Personne qu'Ulysse emploie pour abuser Polyphème. La simplicité des premiers âges s'y trouve parfois unie à des traits élégants et délicats qui semblent annoncer les beaux siècles de la Grèce. Semblables aux patriarches de la Genèse, les rois de l'Odyssée, bien qu'entourés de serviteurs et d'esclaves, attellent eux-mêmes leurs chars, préparent leurs repas, cultivent leurs jardins ; la jeune Nausicaa, fille du roi Alcinoüs,

va elle-même, escortée de ses compagnes, laver ses habillements dans le fleuve. Qu'on mette à côté de ces scènes primitives la magnificence dont resplendit le palais de Ménélas et celui du roi des Phéaciens avec ses élégants jardins ; puis un certain raffinement de luxe qui préside aux habitudes de la vie, aux soins de l'hospitalité, et l'on sentira que l'Odyssée marque comme une période intermédiaire entre les coutumes encore grossières des temps de la guerre de Troie et l'époque d'une complète civilisation.

Les contrastes, si favorables aux effets poétiques, donnent un charme puissant aux récits de l'Odyssée. Après les merveilles de la grotte de Calypso viennent les périls d'une tempête, les horreurs d'un naufrage. Les rugissements de Scylla et le hideux aspect des Harpies et de la Gorgone font ressortir la voix mélodieuse et la décevante beauté des Sirènes. Au talent d'émouvoir, Homère joint le secret d'amuser et de plaire ; à part quelques passages d'une touche plus forte, le genre simple et familier domine dans l'Odyssée.

« Si l'Iliade, monument colossal, pareil au Colisée de Rome, nous donne la mesure de deux peuples de géants combattant dans une large arène, l'Odyssée nous offre en quelque sorte un assemblage de modestes édifices qui nous fait connaître, comme Pompéi, les habitudes d'une nation retirée dans la paix du foyer domestique. (*M. Bignan, traduction de l'Odyssée.*)

Divers jugements et résumé sur Homère. — Tous les critiques anciens et modernes se sont plu à étudier la grande figure d'Homère. Recueillons en terminant quelques-uns de leurs jugements.

Aristote a formulé d'après l'Iliade et l'Odyssée les principales règles de sa *Poétique*, et, pour l'expression, il met Homère au-dessus de tous les écrivains.

Quintilien ne craint pas d'avancer qu'Homère a donné la naissance et en même temps laissé des modèles à tous les genres d'éloquence, comme l'Océan, suivant l'expression du poète lui-même, a donné aux fleuves et aux fontaines leur cours et leur impétuosité.

Horace se plaît à louer en Homère le philosophe capable d'enseigner les rois et les peuples, et de leur montrer les funestes effets que produisent les passions en ceux qui s'y abandonnent.

Parmi nos grands poètes, Boileau, La Harpe, Delille sont venus tour à tour payer au chantre d'Achille le tribut de leur admiration. L'abbé Barthélemy met dans la bouche du Scythe Anacharsis un portrait d'Homère plein de verve et d'éclat.

Rollin (*Traité des Etudes*) semble ne pouvoir admirer assez les beautés du style répandues à profusion dans l'Iliade et l'Odyssée. « Homère, dit-il, est admirable pour marquer par le son et l'arrangement des mots, quelquefois même par le choix des lettres, la nature des choses qu'il peint. On entend dans ses descriptions de combats le cliquetis des armes, le fracas de la mêlée, le tonnerre de Jupiter qui gronde, la terre qui retentit sous les pieds des combattants. Ses comparaisons révèlent peut-être mieux encore la fécondité de son génie : on dirait que la nature entière va s'épuiser en sa faveur pour embellir son style par une variété infinie d'images. »

Le poète anglais Pope, rapprochant Homère de Virgile : « Chacun de ces poètes, dit-il, ressemble à son héros ; Homère est irrésistible comme Achille : tout fuit devant lui, tout cède ; plus le tumulte s'accroît, plus il brille, et rien ne l'arrête. Virgile, avec une tranquille audace, se possède toujours comme Enée, et dans l'action même, il voit et dispose tout : il combat sans trouble et triomphe sans s'émouvoir.»

Les poésies d'Homère, en excitant l'admiration de tous les siècles, ont en même temps inspiré la plupart des grands chefs-d'œuvre artistiques aussi bien que littéraires. Toutefois quelques critiques, sans être des Zoïles [1], ont signalé les côtés faibles du poète et de ses œuvres. Horace avoue, avec un charmant regret, que « parfois Homère se repose et sommeille. » On trouve çà et là des endroits faibles, des harangues trop longues ou déplacées, des descriptions trop détaillées, des répétitions désagréables. Ces ombres du reste ne servent qu'à rendre plus éclatants les traits de génie d'un pinceau inimitable.

Sous un autre point de vue, la critique serait plus fondée. Platon, en effet, qu'on ne peut accuser d'avoir manqué au sentiment de l'art, osa bannir Homère de sa République, tout en le couronnant de fleurs : il flétrissait ainsi, bien que païen, la honteuse et dégradante mythologie de l'Iliade et de

[1] *Zoïle*, fameux et presque fabuleux critique grec (IVe siècle av. J.-C.) dont le nom est devenu synonyme d'un critique envieux et passionné, parce qu'il aurait osé le premier, dit-on, jeter un blâme amer et jaloux sur *l'Iliade* et l'*Odyssée*.

l'Odyssée. Les rapports de l'homme avec la divinité y sont étrangement travestis. Homère en est-il coupable ? Non sans doute : il a peint les dieux tels que les peuples d'alors se les étaient forgés, nous faisant toucher du doigt, sans y songer, la triste dégradation de l'intelligence humaine loin du vrai Dieu.

Ne cherchons donc pas dans Homère ces suaves relations de Dieu avec l'homme, ces aspirations toutes divines qui élèvent l'âme au-dessus d'elle-même et des sens : cet ordre de sentiments et de pensées qui fait de la Bible le livre de tous, devait manquer au poète païen. Accordons-lui seulement d'avoir excellé dans la peinture de presque tous les sentiments qui sont le propre de nos rapports terrestres.

§ 2. — Poésie didactique.

Hésiode (IXe siècle.)

Hésiode est le premier poète didactique de la Grèce, comme Homère en est le premier poète épique. Sa vie n'est pas plus connue que celle du chantre d'Achille et d'Ulysse.

Il nous apprend seulement que son père, forcé par la misère de quitter la ville de Cumes [1] sa patrie, alla s'établir dans la Béotie aux environs de l'Hélicon dans un petit bourg nommé *Ascrée;* c'est de là que lui est venu le surnom d'*Ascréen*. L'opinion la plus commune le fait contemporain d'Homère.

Ouvrages d'Hésiode.— Des nombreux ouvrages qu'on lui attribue, trois seulement nous sont parvenus. Ce sont : **les Travaux et les Jours, la Théogonie, le Bouclier d'Hercule.**

Les Travaux et les Jours renferment des préceptes sur l'éducation, l'agriculture, les travaux de chaque saison, etc. C'est, comme on le voit, un poème didactique. Il est rempli de sentences excellentes et de maximes pour la conduite de la vie. - - Ce poème a servi de modèle à Virgile pour composer ses *Géorgiques*. (Voir *Morc. ch.*, No XX).

[1] *Cumes,* ville d'Italie (Campanie). Il y avait une autre *Cumes* en Eolide.

4.

La Théogonie est la nomenclature des dieux et des déesses. Le poète, dont la diction est généralement douce et harmonieuse, prend tout à coup, vers la fin de son ouvrage, un ton infiniment plus élevé, et quelques-unes de ses peintures peuvent être comparées aux plus beaux endroits d'Homère.

Le Bouclier d'Hercule est un morceau détaché d'un poème dans lequel on prétend qu'Hésiode célébrait les héroïnes les plus célèbres de l'antiquité. Il est ainsi nommé parce qu'on y trouve une description du bouclier d'Hercule.

Jugement de Quintilien sur Hésiode. — Voici comment Quintilien trace le caractère d'Hésiode : « Il arrive rarement à Hésiode de s'élever ; une grande partie de ses ouvrages ne renferme que des noms propres. On y trouve pourtant d'utiles sentences pour la conduite de la vie. Il a de la douceur dans l'expression et dans le style ; on lui donne la palme dans le genre médiocre.

§ 3. — Poésie lyrique

Archiloque de Paros (700) fut, parmi les lyriques, le poète populaire des premiers âges. Ses vers étaient chantés dans les fêtes publiques ; on avait consacré un jour pour célébrer sa naissance. Un *hymne* en l'honneur d'Hercule commença cette éclatante réputation. Mais la plupart de ses pièces, d'où déborde une ironie amère, ont contribué à soulever contre lui la haine de ses contemporains. Il paraît d'ailleurs qu'il n'était pas exempt d'autres défauts : jaloux, lâche, etc... Lui-même nous apprend que, dans une bataille, il jeta son bouclier pour fuir plus facilement. « Car, dit-il, je pourrai acheter un autre bouclier, mais non une autre peau. »

Un siècle après sa mort, Archiloque semble revivre dans **Alcée de Mitylène** ; comme lui, poète d'enthousiasme et d'énergie, hardi dans la satire et lâche dans les combats.

Parmi les poètes fameux qui se distinguèrent dans le même genre, nous citerons, comme appartenant à cette époque, la célèbre **Sapho de Lesbos** (600), cette femme qui excita dans la Grèce un véritable délire. On lui élevait des statues ; on frappait des médailles en son honneur ; ses concitoyens gravaient son image sur leurs monnaies. Sapho se fit remarquer

par la richesse et l'éclat de son imagination, la sensibilité de son cœur, l'élévation et l'originalité de son génie. On l'a surnommée la *dixième Muse,* et son nom est devenu celui de toutes les femmes qui se livrent avec succès à la poésie lyrique [1].

CHAPITRE II

TROISIÈME ÉPOQUE, dite ATTIQUE (590-336 avant Jésus-Christ).

Dans la troisième période, âge d'or de la poésie, qui commence avec *Solon*, et se termine au règne d'*Alexandre,* le génie grec atteint sa perfection. C'est une de ces rares époques d'éclat et de maturité tout ensemble, qui impriment aux œuvres qu'elles produisent le caractère de cette beauté durable à laquelle on rend toujours hommage, lors même qu'on est devenu inhabile à l'imiter. C'est alors que brillent, dans la poésie lyrique, *Anacréon*, *Simonide* et *Pindare*. Le genre dramatique est porté à sa perfection ; dans la tragédie, par *Sophocle,* que devance *Eschyle* et que suit *Euripide ;* dans la comédie, par *Aristophane* et *Ménandre*. L'histoire, inconnue jusque-là, voit *apparaître Hérodote*, *Thucydide* et *Xénophon*. L'éloquence jette un vif éclat sous *Périclès,* dont le nom reste attaché à l'époque la plus brillante de ce mouvement littéraire ; au siècle suivant, *Démosthène* soutient par la force de sa parole et de son génie la gloire d'Athènes qui va bientôt s'éclipser. Enfin, les plus grands philosophes de l'antiquité : *Socrate, Platon, Aristote,* s'efforcent de trouver, par les seules lumières de la raison, la voie qui conduit à la vérité, et s'élèvent parfois à des hauteurs sublimes.

[1] Les Grecs comptaient, parmi les femmes, neuf poètes lyriques : *Sapho, Erinne, Myrtis, Corinne, Télésille, Praxille, Myro, Nossis* et *Anyte.* — Les cinq premières seulement appartienent à cette période.

§ 1er. — Poésie lyrique.

Stésichore, le plus ancien des poètes lyriques, fut aussi peut-être le plus distingué. Il naquit vers l'an 630 (av. J.-C.) Quintilien le loue d'avoir chanté les guerres les plus célèbres des héros les plus illustres, et d'avoir soutenu les accents de sa lyre à la hauteur de l'épopée. Il composa des *hymnes* en l'honneur des dieux, des *poésies épiques*, parmi lesquelles *la ruine de Troie*, et enfin des *poésies lyriques* à la louange des héros. De tous ses écrits, il ne nous reste que quelques fragments recueillis par Stobée [1].

Anacréon (559-478).

Anacréon naquit à Téos en Ionie, l'an 559 (avt J.-C.). Il joignait à une médiocre fortune un parfait désintéressement, deux grandes raisons pour être heureux. Il vécut assez longtemps à Samos, à la cour de Polycrate [2], qui n'eut d'un tyran que le nom. Ce prince lui fit don de cinq talents [3] ; mais Anacréon, qui n'avait pas coutume de posséder tant d'argent, en perdit presque le sommeil pendant deux jours, et s'empressa de rapporter au généreux Polycrate ce trésor qui troublait son repos. Ce trait historique a inspiré la fable de La Fontaine, le *Savetier et le Financier*.

La joie et le plaisir faisaient l'unique étude d'Anacréon, et ce qui reste de ses écrits le fait assez connaître. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, étranglé, dit-on, par un grain de raisin qu'il ne put avaler.

Ouvrages d'Anacréon. — Doué d'un génie facile, ce poète s'exerça dans beaucoup de genres. Il composa des **hymnes,** des **élégies,** des **épigrammes,** des **odes,** et des **chansons**. Son nom est resté attaché à la poésie légère, dans laquelle il a excellé.

[1] *Stobée*, compilateur grec (Ve siècle ap. J.-C.), qui était sans doute de la ville de Stobes en Macédoine.

[2] *Polycrate*, roi ou tyran de Samos, fut longtemps célèbre par son bonheur en toutes ses entreprises.

[3] *Cinq talents*, environ 30, 000 fr. de notre monnaie.

Caractère du génie d'Anacréon. — Toutes les compositions de ce poète sont admirables d'enjouement, de grâce, de gaieté et de fraîcheur. Il a eu bien des imitateurs et des traducteurs, mais aucun d'eux n'a pu reproduire cette mollesse de ton, cette douceur de mœurs, cette simplicité facile et gracieuse qui fait le charme de ses ouvrages. Toutefois, en admirant le talent et le génie de cet auteur, on ne peut assez regretter l'immoralité profonde de ces chants licencieux, où l'on voit, glorifiées, toutes les passions les plus dégradantes.

Simonide (558-468).

Simonide, l'ami et l'admirateur d'Anacréon, naquit à Céos, une des Cyclades (558 av. J.-C.). Après avoir passé sa jeunesse au sein de sa famille, il vint à Athènes, où l'attirèrent les libéralités d'Hipparque, qui en était maître. D'autres princes lui accordèrent leur estime et leur faveur : le roi de Lacédémone, Pausanias, illustre par ses succès contre les Perses, le rechercha avec ardeur ; il passa les dernières années de sa vie près d'Hiéron, roi de Syracuse, qu'il eut le bonheur de rendre plus juste et plus humain.

Ouvrages de Simonide. — Nous n'avons de ce poète que le commencement d'une *élégie sur la mortalité du genre humain*, et d'autres petites pièces analogues, où il célèbre la mémoire de ses amis, celle des héros morts pour la patrie et les victoires des Grecs sur les Perses. Après avoir dignement chanté les braves défenseurs des Thermopyles, il leur composa cette épitaphe : *Étranger, va dire à Sparte que tu nous as vus ici gisants pour obéir à ses lois.*

Caractère du génie de Simonide. — Simonide était poète et philosophe. Comme poète, il ne peut être trop vanté : son style, plein de douceur, est simple, harmonieux, admirable par le choix et l'arrangement des mots. Personne mieux que lui n'a connu l'art sublime et délicieux d'intéresser et d'attendrir : ce n'est pas lui qu'on entend, ce sont des cris et des sanglots, c'est une famille désolée qui pleure la mort d'un père ou d'un fils. — Comme philosophe, Simonide ne

mérite pas les mêmes louanges : il mêle de déplorables erreurs à quelques bonnes maximes. Toute sa philosophie n'aboutit qu'à cette morale sensuelle et voluptueuse que nous avons flétrie dans Anacréon.

La grande gloire de Simonide est d'avoir eu pour disciple le prince des poètes lyriques, Pindare.

Pindare (520-440).

Pindare naquit à Thèbes, et fleurit à l'époque la plus brillante de la Grèce, c'est-à-dire de l'an 522 à 442. Il prit des leçons de musique et de poésie de différents maîtres, et particulièrement de *Myrtis* [1]. Pindare eut une dangereuse rivale dans la personne de *Corinne* [2], surnommée la *Muse lyrique*, qui se distingua dans la même carrière que lui, et lui enleva inq fois la palme dans les disputes publiques. Cependant aucun poète ne fut plus admiré que Pindare : la Pythie rendait pour lui des oracles et, après les jeux pythiques, il allait s'asseoir, avec le prêtre, au banquet sacré.

Athènes lui éleva une statue qui le représentait couronné d'un diadème, ayant un livre ouvert sur les genoux et une lyre à la main. On sait qu'il laissa une mémoire révérée, et que la vengeance d'Alexandre, qui avait enveloppé toute une ville dans le même arrêt, fléchit devant cette inscription : *Ne brûlez pas la maison du poète Pindare.* Les Lacédémoniens, lorsqu'ils avaient pris Thèbes, au temps de leur grande puissance, avaient eu le même respect.

Mais ce qui prouve le succès de Pindare dès son vivant, c'est le grand nombre d'odes qu'il composa sur le même sujet, c'est-à-dire pour les vainqueurs des jeux. Il paraît que

[1] *Myrtis*, l'une des femmes poètes qui s'exercèrent dans le genre lyrique.

[2] *Corinne*, née à *Tanagre*, en Béotie. Pindare, plus jeune qu'elle, se faisait un devoir de la consulter. Ayant appris d'elle que la poésie doit s'enrichir des fictions de la fable, il commença ainsi l'une de ses pièces : *Dois-je chanter Isménus, Cadmus, Hercule, Bacchus,* etc. Tous ces noms étaient accompagnés d'épithètes. Corinne lui dit : *Vous avez pris un sac de grain pour ensemencer une pièce de terre ; et, au lieu de semer avec la main, vous avez, dès le premier pas, renversé le sac.*

chaque triomphateur était jaloux de l'avoir pour panégyriste et qu'il aurait manqué quelque chose à la gloire de son triomphe si Pindare ne l'avait pas chanté.

Ouvrages de Pindare. — Pindare avait composé beaucoup de poésies lyriques, et ses admirateurs nous apprennent qu'il s'était exercé dans tous les genres. A part quelques fragments de ces compositions, nous n'avons de lui que **quarante-cinq chants de victoire**. Un grammairien de Syracuse, nommé Aristophane, les a divisés en quatre sections : quatorze chants *Olympiques* ; douze victoires *Pythiques*; onze victoires *Néméennes* ; huit victoires *Isthmiques* [1]. Cette division est purement arbitraire (Voir *Morc. ch.*, N° XXI).

Jugement sur Pindare. — *Quintilien* le met à la tête des poètes lyriques de la Grèce. *Horace*, bon juge en toute matière, mais surtout en celle-ci, ne craint pas de dire qu'on ne peut, sans témérité visible, prétendre l'égaler. Quand il loue son caractère de sublimité, selon lui, « c'est un cygne qu'un effort vigoureux et le secours des vents élèvent jusqu'aux nues ; c'est un torent qui, grossi par l'abondance des eaux, renverse tout ce qui s'oppose à l'impétuosité de son cours. Mais, à le regarder par d'autres endroits, c'est un ruisseau paisible, dont l'eau claire et pure coule sur un sable d'or entre deux rives fleuries. C'est une abeille qui, pour composer son nectar, recueille sur les fleurs ce qu'elles ont de plus précieux. »

Ce qui fait son mérite personnel et son caractère dominant, c'est cette noblesse, cette grandeur, cette sublimité qui l'élève souvent au-dessus des règles ordinaires, auxquelles il ne faut pas exiger que les productions du génie soient servilement assujetties.

Le style est toujours proportionné à sa manière de penser : serré, concis et sans trop de liaison dans les mots, l'esprit en découvre assez dans la suite des choses qu'il traite, et les vers en ont plus de force. Les compositions de Pindare ne sont pas sans défauts. Elles en ont qu'il est difficile d'excuser ; mais le nombre et la grandeur des beautés qui les accompagnent doivent les couvrir et les faire presque disparaître.

[1] Les jeux *Olympiques* avaient lieu tous les quatre ans à Olympie, ville célèbre par le temple de Jupiter Olympien — Les jeux *Pythiques* se célébraient tous les neuf ans, puis tous les quatre ans, en mémoire de la victoire d'Apollon sur le serpent Python. — Les victoires *Néméennes* rappelaient la victoire d'Hercule sur le lion de Némée. — Enfin les jeux *Isthmiques* se donnaient tous les cinq ans dans l'isthme de Corinthe, en l'honneur de Neptune.

§ 2. — Tragédie.

Origine et progrès de la tragédie.

Avant *Thespis* [1] (540 av. J.-C.), il y avait eu en Grèce plusieurs poètes tragiques et comiques ; mais comme ils n'avaient rien changé à la première ébauche de ce spectacle, et que ce fut Thespis qui le premier y fit d'importantes innovations, on le compte ordinairement pour le créateur de ce poème. Avant lui, la tragédie [2] n'était qu'un tissu de contes absurdes et bouffons, faits en style comique, et mêlés parmi le chœur qui entonnait les louanges de Bacchus ; car c'est aux fêtes de ce dieu, célébrées pendant les vendanges, que la tragédie prit naissance.

La tragédie, informe et grossière en naissant,
N'était qu'un simple chœur où chacun, en dansant
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc était le prix.

(Boileau, *Art poétique*, ch. III).

Thespis y fit plusieurs changements qu'Horace, après Aristote, a marqués dans son *Art poétique*. Le premier fut de promener ses acteurs dans une charrette, tandis qu'auparavant ils chantaient partout où ils se trouvaient ; l'autre de couvrir leurs visages de lie, pour mieux représenter les excès du dieu qu'ils célébraient. Enfin, il jeta dans le chœur un personnage qui, pour le délasser, et pour donner le temps de reprendre haleine, récitait une aventure de quelque héros, et c'est ce récit qui donna lieu ensuite aux sujets des tragédies.

Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie,
Et, d'acteurs mal vêtus, chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.

(Boileau , *id.*).

[1] *Thespis*, né au bourg d'*Icarie*, près d'Athènes. Il fut banni de cette dernière ville, parce que ses fictions donnaient l'exemple du mensonge.

[2] Le mot *tragédie* signifie précisément qu'un bouc était le prix décerné au vainqueur, dans les concours établis à Athènes, pour ces sortes de compositions poétiques ; ou plutôt, selon Virgile, le bouc était la victime offerte à Bacchus ; un bœuf était offert au triomphateur.

Il n'est pas si aisé d'inventer que d'ajouter aux inventions des autres ; les changements que Thespis avait déjà faits à la tragédie donnèrent lieu à Eschyle d'en introduire de nouveaux. Il donna un masque à ses acteurs, les habilla de robes magnifiques et traînantes et leur chaussa le brodequin. Au lieu de charrette, il fit bâtir un théâtre embelli de décorations, et changea entièrement le style qui devint grave et sérieux, d'enjoué et burlesque qu'il était auparavant.

Eschyle dans le chœur jeta des personnages;
D'un masque plus honnête habilla les visages;
Sur les ais d'un théâtre, en public exhaussé,
Fit paraître l'acteur, du brodequin chaussé.

(Boileau, *id.*)

Mais ce n'était là que l'extérieur et comme le corps de la tragédie. Ce qui en fait l'âme et ce qu'Eschyle y ajouta encore, c'est la vivacité de l'action par le dialogue des acteurs qu'il introduisit sur le théâtre ; c'est le jeu des grandes passions, et surtout de la pitié ou de la terreur qui, en troublant ou agitant l'âme par un spectacle touchant ou terrible, lui causent un doux plaisir par ce trouble même et cette agitation. En multipliant les personnages, Eschyle dut par là même abréger le rôle du chœur, qui demeura néanmoins la partie principale et comme fondamentale de la tragédie. Composé de sages vieillards ou de jeunes vierges dont l'âme n'était pas encore flétrie par le vice, le chœur servait comme d'intermédiaire entre les dieux et l'homme, calmait les passions, consolait les infortunes et soulevait parfois le voile de l'avenir aux yeux des mortels.

Le caractère distinctif de la tragédie grecque, c'est d'avoir été éminemment nationale. Ornement obligé de toutes les fêtes, de toutes les réjouissances populaires, elle fit partie non seulement de la religion de l'Etat, mais encore de la politique des législateurs dont le but était d'offrir au peuple, sous l'attrait du plaisir, de profonds enseignements tirés de sa propre histoire. C'est qu'en effet la tragédie grecque, toujours fidèle aux antiques traditions, ne fit paraître sur la scène que des héros grecs, et l'on peut dire que, depuis son berceau jusqu'à

son cercueil, elle n'est qu'un hymne perpétuel en l'honneur de la patrie.

Il n'en fut ainsi ni du théâtre romain, ni de nos grands chefs-d'œuvre dramatiques.

Eschyle (525-456).

Eschyle naquit à Eleusis, près d'Athènes, l'an 525 avant J.-C. Il avait reçu de la nature une âme forte et ardente; son caractère était sérieux et grave, sa vie austère. L'impétueux génie qui le dévorait, concentré en lui-même, jetait sur tout son être une teinte de mélancolie profonde et silencieuse. Quelque carrière qu'il embrassât, il devait y porter cet esprit élevé qui saisit, qui ordonne, qui crée. Il fut guerrier illustre avant d'être grand poète, et se trouva aux journées de Marathon, de Salamine et de Platée, où il se distingua par son courage. Mais son génie l'appelait ailleurs, et le fit entrer dans la carrière dramatique, qui ne devait pas lui procurer moins de gloire, et où d'abord il fut sans rival.

Eschyle obtenait seul toutes les palmes, lorsqu'à la fin de sa carrière dramatique un jeune concurrent parut et l'emporta sur lui. Le vieil athlète, chargé jusque-là de tant de couronnes, crut les avoir toutes perdues en manquant la dernière. Il s'indigna contre les Athéniens, qui lui avaient préféré Sophocle, et dit adieu à son pays, en chargeant la postérité de la vengeance. Il se retira en Sicile, chez Hiéron, le protecteur et l'ami des savants mécontents d'Athènes. Il y mourut peu de temps après d'une manière bien singulière, suivant le récit de Suidas [1] : comme il dormait en pleine campagne, la tête nue, un aigle, prenant sa tête chauve pour une roche, y laissa tomber une tortue qui la lui brisa.

Dégoûté de toute gloire littéraire, il avait composé lui-même l'épitaphe qui fut gravée sur son tombeau, et qui ne parlait que de ses combats : *Fils d'Euporion et citoyen d'Athènes, Eschyle a laissé ses restes inanimés dans les champs de la fertile Géla* [2]. *Vous parlerez longtemps de sa valeur, champs de*

[1] *Suidas*, lexicographe (*auteur d'un lexique ou dictionnaire*), qu'on croit avoir vécu au IXe ou Xe siècle.

[2] *Géla*, ville de Sicile.

Marathon, et toi, Mède sauvage, qui l'as éprouvée dans ta défaite.

Après la mort d'Eschyle, les Athéniens reconnurent la perte qu'ils avaient faite. Ils comblèrent sa mémoire d'honneurs, et prodiguèrent à ses statues les couronnes qu'ils lui avaient refusées de son vivant. Ils lui décernèrent le titre de *Père de la tragédie,* et l'on a vu souvent de jeunes auteurs, le regardant comme un dieu tutélaire, aller déclamer leurs vers autour de son tombeau.

Ouvrages d'Eschyle. — Eschyle avait composé soixante ou quatre-vingts tragédies ; il ne nous en reste que sept : **Prométhée enchaîné, les Sept Chefs devant Thèbes, les Perses, Agamemnon, les Choéphores, les Euménides, les Suppliantes** ou **les Danaïdes.**

Analyse des tragédies d'Eschyle. — **Prométhée enchaîné** est l'une des trois pièces qui, renfermant toute l'histoire de Prométhée, formaient une trilogie [1]. Prométhée, fils de Japet et de la Terre, fit un homme d'argile et l'anima avec le feu du ciel. En punition de cette audace, Jupiter le fit lier sur le Caucase, par la Puissance et la Force, deux divinités impitoyables. Les nymphes de l'Océan, l'Océan lui-même et la malheureuse Io, poursuivie ainsi par Jupiter, viennent tour à tour entendre les plaintes de Prométhée que son malheur n'a point abattu, qui se vante même de connaître le seul moyen que Jupiter puisse employer pour n'être pas un jour renversé du trône des cieux. Mercure intervient pour forcer Prométhée à dévoiler son secret, mais celui-ci reste inébranlable et s'attire de la part du maître des dieux de nouveaux châtiments.

Plusieurs écrivains distingués croient reconnaître dans la fable et dans la tragédie de Prométhée un rapport frappant avec la déchéance originelle et la réhabilitation de l'homme par la Rédemption, bien que ces grandes vérités s'y trouvent mêlées à toutes les fables du paganisme. Cette pièce est comme un miroir fidèle du désordre et de l'obscurité qui régnaient déjà dans les esprits au sujet de la révélation primitive.

Les Sept Chefs devant Thèbes ne forment qu'une partie d'une tétralogie sur le fameux siège de Thèbes ; on y voit se réaliser sur les deux fils d'Œdipe, Étéocle et Polynice, les terribles imprécations de ce père infortuné.

Thèbes est assiégée, et les sept chefs, parmi lesquels Polynice, sont près de donner l'assaut. Étéocle qui défend la ville, informé

[1] *Trilogie,* ensemble de trois tragédies, exigées par les lois du théâtre grec. *La Tétralogie* comprenait, outre les trois tragédies, une pièce satirique Sophocle et Euripide n'ont pas suivi généralement cette loi.

des dispositions des assiégeants, oppose à chacun des chefs le meilleur guerrier de son armée, se réservant de combattre le septième, son frère Polynice. Le chœur le supplie de ne pas tremper ses mains dans le sang fraternel : tout est inutile. Bientôt arrive la double nouvelle que Thèbes est délivrée, mais qu'Etéocle et Polynice se sont donné mutuellement la mort. Les plaintes touchantes d'Antigone et d'Ismène sur les corps de leurs frères terminent la pièce. (Voir *Morc. ch.* N° XXII.)

Cette tragédie, qui respire les fureurs de la guerre, renferme de grandes beautés de détail ; les chœurs, une des parties les plus brillantes d'Eschyle, y sont d'une poésie admirable.

Les Perses ont pour sujet la défaite navale de Xerxès à Salamine : la scène se passe à Suse, dans le palais du grand roi. L'exposition est faite par un conseil de vieillards formant le chœur : ils attendent avec inquiétude des nouvelles de l'expédition de Xerxès. Attossa, mère de ce prince, vient joindre ses propres pressentiments aux leurs. En ce moment arrive un messager qui apporte la triste nouvelle du désastre de la flotte et de l'armée des Perses. Xerxès lui-même paraît au dernier acte seul et désarmé, renouvelant pour ainsi dire la victoire des Athéniens. Rien de plus propre à flatter les Grecs et à enflammer leur courage que d'entendre, dans cette pièce, l'ombre de Darius recommander aux siens de ne plus attaquer la Grèce et Athènes surtout.

Agamemnon, les **Choéphores,** les **Euménides,** c'est-à-dire le crime, la vengeance et l'expiation, constituaient, sous le titre d'*Orestie,* une tétralogie complète, avec le drame satirique de *Protée* qui est perdu.

La première de ces tragédies raconte le meurtre d'Agamemnon à son retour de Troie par Clytemnestre et Egisthe. Le chœur, composé de vieillards, rappelle d'abord, dans des chants admirables, et l'origine de la grande lutte entre l'Europe et l'Asie, et les prophéties de Calchas, et le sacrifice d'Iphigénie qui fut le prix dont les Grecs payèrent leur départ. Cassandre, emmenée captive par Agamemnon, fait entendre de terribles prédictions, annonçant la mort du roi et la sienne. Bientôt en effet Agamemnon succombe sous les coups de Clytemnestre.

Les Choéphores [1] renferment la terrible expiation des assassins d'Agamemnon. Conduites par Electre, fille de ce prince, des captives troyennes viennent faire des libations sur la tombe du roi : c'est Clytemnestre qui les envoie pour calmer ses remords et ses appréhensions. Oreste, frère d'Electre, que le désir de venger son père a ramené d'un lointain exil, se trouve lui-même à ce moment, avec Pylade son ami, près du tombeau de ce malheureux prince. Après une reconnaissance plus ou moins habilement ménagée, le frère et la sœur se concertent sur les moyens de faire périr les meurtriers de leur père. Clytemnestre et Egisthe périssent en effet, mais les terribles Furies vont faire expier à Oreste ce cruel parricide.

Les Euménides, suite et complément des deux pièces pré-

[1] *Choéphores* (de deux mots grecs qui signifient *porter des libations*). — Racine admirait dans cette pièce la scène des libations comme l'un des plus beaux monuments de la tragédie antique.

cédentes, ont pour sujet les remords et le désespoir d'Oreste poursuivi par les Furies [1]. Il vient invoquer Minerve dans le temple d'Athènes et obtient enfin sa délivrance : les divinités infernales s'apaisent aux doux accents de l'éloquence de Pallas et promettent de bénir ce sol de l'Attique où la déesse leur destine un sanctuaire.

Tel est l'ensemble de cette triple composition. *L'Orestie*, dit M. Pierron, est le chef-d'œuvre du théâtre d'Eschyle, et même du théâtre grec, pourvu toutefois que l'on conserve le lien indissoluble qui unit ces trois pièces dans lesquelles tout s'enchaîne.

La tragédie des **Suppliantes** est la plus simple de toutes celles que nous a laissées Eschyle. Séparée de la trilogie dans laquelle elle devait entrer, cette pièce n'est plus qu'un magnifique chant en l'honneur de la vertu antique par excellence, l'hospitalité. Danaüs et ses cinquante filles viennent implorer la protection des Argiens contre Egyptus leur oncle et contre ses fils. Pélasgus, le roi des Pélasges, écoute l'histoire de leur famille, assemble son peuple et leur fait accorder l'hospitalité.

Caractère du génie d'Eschyle. — « Toutes les fictions d'Eschyle, dit Schlegel, annoncent l'élévation et la grandeur de son âme : ce ne sont pas les émotions douces, c'est la terreur qui domine chez lui... Sa tragédie semble marcher sur un cothurne d'airain ; des formes gigantesques apparaissent partout aux regards. Il a l'air de se contraindre lorsqu'il ne peint que des hommes ; il se plaît à nous montrer des dieux, et surtout des Titans, ces divinités plus anciennes qui désignent la force ténébreuse de la nature encore en désordre. »

Ses pièces se ressentent nécessairement de l'enfance de l'art, et les beautés sont plus de l'épopée que de la tragédie. On y reconnaît un génie mâle et brut nourri de la poésie d'Homère dont il s'avouait l'imitateur : « *Mes pièces*, disait-il, *ne sont que des reliefs des festins d'Homère.* » Le style est en général noble et élevé : en certains endroits, grand avec excès et pompeux jusqu'à l'enflure ; quelquefois méconnaissable et révoltant par des comparaisons ignobles, des jeux de mots puérils et d'autres vices communs aux auteurs qui ont plus de génie que de goût.

[1] L'apparition des *Euménides* sur la scène produisit parmi le peuple une telle sensation de terreur, que les magistrats interdirent la représentation de cette tragédie et forcèrent le poète à la modifier.

« On pouvait bien voir après Eschyle, ajoute Schlegel, des tragédies plus artistement composées, mais, dans sa grandeur plus qu'humaine, il devait toujours rester sans rival, puisque Sophocle, son émule, plus jeune et plus heureux, n'a pu lui-même l'égaler.

Sophocle (495-405).

Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intéressa le chœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la faiblesse latine.

(Boileau. *Art poétique*. Ch. III.)

Sophocle naquit à *Colone,* près d'Athènes, l'an 495 avt. J.-C. La fortune sembla s'attacher à ses pas : remarquable par sa beauté, à seize ans, il conduisait le chœur des jeunes gens autour des trophées de Marathon.

Ayant embrassé le parti des armes, il parvint à la dignité d'archonte, qui était la première dans la république d'Athènes. Il commença à donner des tragédies à l'âge de vingt-cinq ans ; vingt fois il obtint la palme : souvent il occupa la seconde place, jamais il ne descendit à la troisième. Des succès toujours croissants signalèrent ses pas dans cette carrière, qu'il poursuivit au delà de sa quatre-vingtième année ; peut-être même quelques-uns de ses chefs-d'œuvre datent-ils des derniers temps de sa vie.

On a souvent rappelé ce procès, intenté par l'ingratitude et gagné par le génie : les enfants de Sophocle, las d'attendre son héritage et impatients de sa longue vieillesse, demandèrent son interdiction à l'Aréopage [1], sous prétexte que sa tête était affaiblie. Le vieillard, pour toute défense, demanda aux juges la permission de leur lire la dernière pièce qu'il venait d'achever : c'était son *Œdipe à Colone,* ouvrage qui devait confondre doublement ses accusateurs, puisqu'il y représente un père dépouillé par des fils ingrats. Il semblait

[1] *Aréopage* (Aréos, *Mars*, pagos, *colline*), tribunal d'Athènes, qui siégeait dans un lieu consacré à Mars.

qu'un sentiment secret lui eût dicté sa propre histoire. Sophocle fut reconduit chez lui avec acclamation et, joignant l'indulgence au génie, il pardonna à ses enfants.

Quelques auteurs croient qu'il mourut en récitant son *Antigone*, faute de pouvoir respirer en prononçant de suite une longue période ; d'autres disent que la joie de se voir déclaré vainqueur, contre son espérance, le fit expirer sur-le-champ. On avait mis sur son tombeau la figure d'un essaim d'abeilles, pour perpétuer le nom d'*abeille attique*, que la douceur de ses vers lui avait mérité.

Sophocle était modeste, et avait l'âme assez grande pour ne point porter envie aux talents de ses rivaux. Son adversaire le plus redoutable, Eschyle, étant mort avant lui, aussitôt qu'il apprit son trépas, il prit publiquement le deuil, et ordonna aux acteurs qui jouaient en ce moment une de ses pièces, d'ôter les couronnes de lierre qu'ils portaient. Cette magnanimité ne l'honore pas moins que son génie. Il s'éteignit comme un flambeau lumineux, sans avoir vu pâlir son éclat, tout occupé de l'art qui avait fait le charme et la gloire de sa vie.

Ouvrage de Sophocle. — Sophocle composa, dit-on, plus de cent tragédies : il ne nous en reste que sept : **Ajax furieux**, les **Trachiniennes** ou la **Mort d'Hercule**, **Philoctète**, **Œdipe roi**, **Œdipe à Colone**, **Antigone**, **Electre**. Les cinq dernières sont autant de chefs-d'œuvre ; on ne sait à laquelle donner la préférence.

Analyse des tragédies de Sophocle.—**L'Ajax furieux** a pour sujet, d'abord le désespoir d'Ajax, dont la raison est troublée par Minerve après qu'Ulysse a remporté sur lui les armes d'Achille, puis sa mort et ses funérailles.

La scène s'ouvre au moment où Ajax vient d'assouvir sur de vils animaux et d'innocents bergers la rage qu'il croyait exercer sur les Atrides et sur Ulysse. Rien d'émouvant comme ce héros tombé dans une telle infortune. Bientôt la déesse permet qu'il revienne à lui-même et retrouve toute sa raison ; c'est alors que, voyant les excès honteux auxquels il s'est livré, il tombe dans un désespoir digne d'une telle chute : son rôle devient vraiment pathétique. Pour ne point survivre à tant de calamités, il a résolu de se donner la mort. Tecmesse, son épouse, qui prévoit le funeste dessein d'Ajax, emploie pour l'en détourner tout ce que l'amour conjugal et maternel a de plus touchant.

Il feint de céder à ses larmes et sort sous prétexte d'aller ensevelir pour jamais la fatale épée qu'il a reçue d'Hector ; mais cette arme devient en un instant l'instrument de sa mort.

Teucer, frère d'Ajax, attendu depuis longtemps, se montre enfin ; il apprend le malheur de son frère, et, malgré Ménélas qui lui défend au nom de tous les Grecs de donner la sépulture au héros, l'amour fraternel l'emporte : la pièce se termine par la cérémonie des funérailles.

Les Trachiniennes [1]. — La mort d'Hercule, causée par la jalousie de Déjanire son épouse, est le sujet de cette tragédie.

Hercule fait annoncer à la reine qu'il revient triomphant de l'expédition d'Œchalie, et lui envoie les dépouilles des ennemis, ainsi que les captives choisies parmi les vaincus. On distingue à leur tête la jeune Iole, fille du roi d'Œchalie, remarquable par sa beauté. Déjanire apprend que son époux, loin de la traiter en captive, a le dessein de la faire régner en souveraine à sa place : aussitôt la jalousie s'empare de son âme ; n'écoutant que cette odieuse passion, elle remet au messager, qui doit l'offrir à Hercule, cette robe fatale, trempée dans le sang de Nessus, et devenue le plus terrible instrument de supplice. Toutefois, plutôt crédule que cruelle, Déjanire est bientôt saisie de remords et se promet de ne pas survivre à sa victime. En effet, lorsque le héros mourant est apporté sur la scène, la malheureuse reine s'est déjà fait justice. Hercule, avant d'expirer, exhale les plaintes les plus touchantes.

Le **Philoctète**, que La Harpe a imité et presque traduit, et qui a fourni à Fénelon un des plus beaux livres du *Télémaque*, se fait remarquer entre toutes les tragédies de Sophocle par la simplicité de l'action et la vérité des caractères. Tout se passe ici entre trois personnages ayant chacun leur physionomie bien prononcée : Philoctète, abandonné par les Grecs dans l'île de Lemnos, et qui conserve contre ses ennemis la plus opiniâtre animosité ; Ulysse, ce type de l'esprit grec, cet idéal de la ruse ; enfin le fils d'Achille, Néoptolème, dont l'âme candide, la loyauté et la franchise contrastent heureusement avec l'esprit astucieux d'Ulysse.

Philoctète, exilé depuis dix années, en proie à un mal cruel, a gardé les flèches d'Hercule sans lesquelles les Grecs ne peuvent triompher des Troyens. La liberté lui est offerte par l'arrivée d'Ulysse et de Néoptolème ; mais il doit pour cela faire fléchir son implacable ressentiment ; longtemps il demeure inébranlable, et il ne cède enfin que devant l'intervention d'Hercule, ce héros qui fut son ami.

L'Œdipe roi est la plus belle pièce de Sophocle, sous le rapport de l'art dramatique, comme l'*Œdipe à Colone* est la première pour l'élévation de la poésie et pour la pureté des idées morales.

L'ouverture et l'exposition du sujet sont du plus grand effet. Thèbes est désolée par la peste ; Œdipe lui-même vient gémir sur le sort de ses malheureux sujets. L'oracle de Delphes,

[1] La scène se passe à Trachine en Thessalie ; le chœur est composé de jeunes Trachiniennes, amies et compagnes de Déjanire : de là le nom donné à cette tragédie.

consulté sur la cause de ce fléau, ordonne de rechercher et de punir le meurtrier de Laïus, qui seul attire la colère du ciel. Œdipe promet de le faire, et prononce à l'avance contre le coupable les plus terribles imprécations, sans se douter que ces funestes vœux retombent sur lui-même. Cependant le devin Tirésias, forcé par le roi d'expliquer plus au long le sens de l'oracle, se voit forcé de lui révéler en partie la terrible vérité.

Bientôt arrive un messager de Corinthe apportant la nouvelle de la mort du roi Polybe qu'Œdipe croit être son père. Cruellement détrompé par cet étranger, ainsi que par les récits d'un ancien serviteur du roi Laïus, Œdipe voit, malgré lui, se lever peu à peu le voile qui couvre l'affreuse réalité : chaque mot est un pas de plus vers la révélation complète de son sort. Se reconnaissant tout à coup parricide et inceste, il se crève les yeux de désespoir, tandis que Jocaste se donne la mort. Les touchants adieux qu'il adresse à ses jeunes enfants en s'éloignant de Thèbes terminent la pièce.

Le pathétique des situations et des sentiments, la surprenante beauté du style excitent encore notre admiration pour cette tragédie, que Corneille et Voltaire ont imitée sans l'égaler.

L'**Œdipe à Colone** a un cachet profondément religieux. L'action repose tout entière sur l'oracle qui a annoncé à Œdipe sa mort prochaine et promis que son tombeau assurerait la victoire à celui qui le posséderait.

L'ouverture est imposante et pittoresque: on aperçoit un bois sacré, un temple, une ville dans l'éloignement et un vieillard aveugle conduit par une jeune fille. Victime de la fatalité, sans autre appui que le dévouement de sa fille Antigone, le vieil Œdipe touche enfin au terme de ses malheurs : les dieux vont lui accorder une mort paisible, glorieuse même, dans le temple des Euménides. C'est au milieu de leur bois sacré, dans le bourg de Colone, près d'Athènes, qu'Apollon a marqué le lieu de sa sépulture. Ismène, sœur d'Antigone, rejoint en ce moment les deux exilés et leur apprend que la guerre est déclarée entre Etéocle et Polynice. Thésée, roi d'Attique, prend sous sa protection l'illustre vieillard et les deux princesses qu'il dérobe aux poursuites de l'ambitieux Créon, leur oncle. Polynice, ce fils dénaturé, chassé lui-même de Thèbes d'où jadis il avait osé bannir son malheureux père, vient, plutôt par intérêt que par repentir, implorer le pardon d'Œdipe mourant, mais il n'entend sortir de sa bouche que les plus terribles malédictions, et se retire désespéré pour courir à sa perte.

Alors s'ouvrent, loin des regards humains, les grandes scènes des derniers instants d'Œdipe ; un récit pathétique en fait connaître au spectateur les mystérieux détails. Antigone et Ismène, après avoir exprimé leur profonde douleur, obtiennent de Thésée d'être conduites à Thèbes où commence pour elles, près de leurs frères, une nouvelle carrière de dévouement. C'est ainsi que Sophocle, en finissant, rattache ce chef-d'œuvre de son extrême vieillesse à celui où, dans la force de l'âge et du génie, il avait célébré avec tant d'éclat l'héroïque mort d'Antigone. (Voir *Morc. ch.*, N° XXIII.)

Antigone. — Créon, proclamé roi de Thèbes après la mort des deux fils d'Œdipe, a défendu d'ensevelir Polynice, pour le punir d'avoir porté la guerre civile dans sa patrie. Antigone, n'écoutant que les inspirations de l'amour fraternel, se résout à braver intrépidement les ordres de Créon ; Ismène, sa sœur, hésite et tremble : contraste touchant de la faiblesse et de la fermeté, que Sophocle a reproduit avec un égal bonheur dans la tragédie d'Electre. Antigone exécute son généreux dessein. Arrêtée par les gardes de Créon, elle est amenée devant le tyran; la courageuse fierté de ses réponses ne fait qu'irriter ce prince cruel qui prononce contre elle la sentence de mort. Ni la douleur d'Hémon, fils de Créon, promis pour époux à Antigone, ni l'héroïsme de cette princesse, ni les menaces du devin Tirésias ne peuvent fléchir le roi : Antigone est sacrifiée.

Sophocle a développé avec un génie supérieur le rôle de la fille d'Œdipe : rien de plus conforme à la nature du cœur humain. D'abord l'enthousiasme que produit dans une âme noble la perspective d'un dévouement héroïque, puis, après le devoir accompli, cette crainte indéfinissable que la nature faible et abattue ressent en présence des maux qu'elle s'est attirés : telle nous apparaît Antigone sur le point de se livrer à la mort. Cependant elle remonte par degrés à la hauteur d'où elle est descendue : la présence du tyran qui vient hâter ses satellites la rappelle à elle-même ; elle prend à témoin le peuple de Thèbes de l'injuste traitement qu'on fait subir à la dernière princesse du sang de ses rois, et marche en reine au supplice qui lui est préparé.

N'est-il pas permis de rapprocher de ce tableau celui du bûcher de Rouen, alors que notre héroïque Jeanne d'Arc, plus grande que l'Antigone grecque, sacrifiée comme elle par la haine la plus aveugle, frémit à la vue des flammes et,

« Sentant son cœur faiblir, elle baissa la tête
Et se prit à pleurer. »

Le sujet de l'**Electre** de Sophocle est le même que celui des *Choéphores* d'Eschyle : la vengeance d'Agamemnon accomplie par son fils. Il semble donc qu'Oreste devrait être le personnage principal ; cependant le rôle d'Electre efface tous les autres. Tout se rapporte à Electre ; elle est partout présente : c'est elle qui a sauvé les jours d'Oreste, qui l'a soustrait au fer d'Egisthe et l'a remis à un serviteur fidèle. Chrysothémis, la jeune sœur d'Electre, contraste avec elle par son caractère timide ; elle plaît surtout par la douceur avec laquelle elle répond aux reproches de sa sœur qui ne peut souffrir ses hésitations en face de la vengeance qu'elle médite. Déjà un songe menaçant est venu troubler Clytemnestre et faire luire aux yeux d'Electre l'espoir d'un prochain secours, bientôt évanoui par la nouvelle de la mort d'Oreste. Quelles plaintes touchantes, lorsqu'elle tient entre ses mains l'urne où elle croit renfermées les cendres de ce frère chéri ! Cette scène, fameuse dans toute l'antiquité, amène la reconnaissance du frère et de la sœur : Oreste lui-même a répandu le bruit de sa mort et apporté cette urne, afin de tromper la vigilance d'Egisthe et de Clytemnestre sur lesquels

il vient accomplir l'oracle d'Apollon qui les a condamnés à périr.

Caractère du génie de Sophocle. — Sophocle est regardé comme le poète tragique le plus parfait de l'antiquité. Dans ses pièces, l'action est toujours menée avec art et le dénouement préparé de loin. Les justes limites du chœur relativement au dialogue, la pure diction attique, l'introduction d'un plus grand nombre de personnages, une plus riche variété d'incidents forment comme les traits extérieurs des œuvres de Sophocle comparées à celles d'Eschyle. Mais ce qui le distingue surtout, c'est cette heureuse harmonie de l'âme, cet instinct du beau, réglé par une connaissance claire et pour ainsi dire lumineuse de l'effet qu'il doit produire. Ses caractères sont grands et héroïques, sans toutefois s'élever, comme ceux d'Eschyle, trop au-dessus de l'humanité Il avait scruté le cœur humain dans ses replis les plus secrets le langage qu'il met dans la bouche de ses personnages est toujours parfaitement convenable à leur caractère, au lieu et aux circonstances où ils se trouvent. Son style est noble, sans que ses expressions soient gigantesques ; sa versification est riche et harmonieuse. Racine est celui de tous nos poètes français qui ressemble le plus à Sophocle.

Euripide (480-402).

Euripide, le dernier des grands poètes tragiques de la Grèce, naquit le jour même où les Grecs remportèrent vers l'embouchure de l'*Euripe* cette victoire mémorable qui fut le gage et le prélude de celle de Salamine. Il dut son nom à cette circonstance extraordinaire. Ses parents voulaient en faire un athlète, et il fut couronné dans des jeux célébrés en l'honneur de Thésée et de Cérès ; mais il abandonna la gymnastique pour se livrer à la peinture, puis il étudia l'éloquence sous Prodicus [1], et la philosophie sous Anaxagore [2].

[1] *Prodicus de Céos* tint école d'éloquence à Athènes vers le milieu du Ve siècle av. J.-C. C'est de lui qu'est l'apologue d'Hercule, sollicité à la fois par le Vice et par la Vertu.

[2] *Anaxagore,* philosophe grec de l'école ionienne ; accusé d'impiété, mourut en exil. (500-428.)

Ayant assisté au premier combat d'Eschyle et de Sophocle, le souvenir de cette grande lutte tourmenta depuis son esprit, comme auparavant les lauriers de Miltiade avaient troublé Thémistocle. A dix-huit ans, poussé par un violent amour de la gloire, il osa entrer en lice, et disputer au vainqueur d'Eschyle l'empire de la scène. Il ne l'emporta pas sur lui, mais ses efforts furent du moins assez heureux pour le rendre son digne rival, et pendant une longue suite d'années, ils parcoururent de front la même carrière, comme deux superbes coursiers qui, d'une ardeur égale, aspirent à la victoire. En dépit de son génie, l'intrigue donna presque toujours la préférence à ses rivaux, et, si l'on en croit Varron, il ne fut couronné que cinq fois dans sa vie.

Aux peines que durent lui causer toutes ces injustices vinrent s'ajouter de grands chagrins domestiques, qui remplirent sa vie d'amertumes. Des disgrâces inconnues l'ayant porté à s'exiler, il se retira auprès d'Archélaüs, roi de Macédoine. Il y trouva *Zeuxis* et *Timothée,* l'un le premier peintre et l'autre le premier musicien de la Grèce.

D'après quelques auteurs anciens, la vie de ce grand homme se termina d'une manière bien tragique : pendant qu'il se promenait à l'écart dans un bois, il fut assailli par une meute de chiens qui le mirent en pièces. Il était dans sa soixante-seizième année. Les Athéniens redemandèrent son corps, pour lui donner la sépulture la plus honorable, mais Archélaüs refusa de le rendre, jaloux de conserver à la Macédoine les restes de ce grand homme. Ses concitoyens ne purent que lui élever un monument.

Ouvrages d'Euripide. — Ce poète avait beaucoup écrit : des cent vingt drames qu'il a composés, nous ne possédons que dix-huit tragédies et un drame satirique, le **Cyclope,** seul monument de ce genre que nous ait légué l'antiquité. Ses principales tragédies sont : **Hécube, Oreste, Médée, les Phéniciennes, Hippolyte, Alceste, Iphigénie en Aulide, Iphigénie en Tauride, les Troyennes, Andromaque.**

Analyse des principales tragédies d'Euripide. — **Hécube** retrace les dernières infortunes de la veuve de Priam

qui, apprenant la mort de son fils Polydor, égorgé par Polymnestor, roi de Thrace, au mépris des droits de l'hospitalité, se voit obligée de laisser encore sacrifier sa fille Polyxène, immolée sur le tombeau d'Achille aux mânes de ce héros. Il y a donc double action : c'est là un défaut, racheté du reste par des beautés de détail et de situation. La scène dans laquelle Hécube essaie de fléchir Ulysse, celle où Polyxène résignée accepte la mort avec une si virile fermeté, peuvent être mises au rang des plus belles inspirations du théâtre antique.

L'Oreste d'Euripide n'a rien de commun avec les pièces du même nom. L'action se passe sept jours après le meurtre de Clytemnestre. Les Argiens ont condamné à mort, comme parricides, Oreste et sa sœur Electre.

La première scène de cette tragédie est un chef-d'œuvre de naturel et de délicatesse. Oreste, atteint d'un mal étrange, repose sur sa couche que protège la fidèle Electre ; son réveil est paisible : il bénit les tendres soins d'une sœur si chère. Puis les cruelles douleurs, les sombres visions reparaissent, il voudrait épargner à Electre le spectacle de son infortune et la délivrer de la pénible tâche qu'elle s'est imposée, mais rien ne peut ébranler ce cœur, dévoué au plus malheureux des hommes.

La suite de la tragédie est fort inférieure à ce début justement célèbre. Hélène, Ménélas et leur fille Hermione y jouent des rôles forcés et invraisemblables. Il en est ainsi de presque tous les sujets qu'Euripide a traités après Eschyle ou Sophocle : le désir d'innover le conduit à travestir les traditions et à imaginer des fables d'un romanesque choquant.

Médée égorgeant ses enfants pour punir l'infidélité de Jason, a inspiré à Euripide une de ses plus touchantes compositions ; le plan de cette tragédie est habilement conçu et les caractères y sont bien dessinés. Le monologue de Médée sur le point de consommer cet horrible sacrifice est l'expression la plus pathétique de l'amour maternel combattu par une implacable jalousie. Jason, méprisable à tant de titres, captive cependant l'émotion par la véhémence de sa douleur.

Cette fois Euripide n'a rencontré de rival, parmi ses nombreux imitateurs, ni chez les anciens, ni chez les modernes.

Le sujet des **Phéniciennes** [1] n'est autre que la *Thébaïde*, c'est-à-dire l'inimitié des deux fils d'Œdipe et la mort qu'ils se donnent l'un à l'autre dans un combat singulier, livré au pied des murs de Thèbes, pour décider auquel des deux restera l'empire. Autour de ce fait principal se groupent les souvenirs de toutes les calamités qui ont fondu sur la race d'Œdipe : aussi l'action est-elle un peu chargée d'événements, d'épisodes et de longs récits.

Euripide excelle ici à exprimer toutes les affections les plus saintes de la famille et de la patrie, comme pour tempérer, par

[1] Le titre de la pièce est emprunté au chœur, composé de femmes phéniciennes qui s'étaient arrêtées à Thèbes en se rendant à Delphes, où elles devaient être consacrées au culte d'Apollon. Thèbes se rattachait du reste à la Phénicie dont elle était une colonie.

un contraste touchant. l'horreur des haines fraternelles. Tel est le mérite des rôles d'Antigone et de Jocaste, des deux frères ennemis, d'Œdipe lui-même, qui apparaît au dénouement pour toucher une dernière fois le visage glacé de ses malheureux fils.

Hippolyte, qui a inspiré la *Phèdre* de Racine, est une des meilleures tragédies d'Euripide. Dans la pièce grecque, Hippolyte est le héros principal, c'est sur lui que roule tout l'intérêt. Dans la pièce française au contraire, Phèdre domine tous les autres personnages ; la peinture de sa passion et de ses remords attire sur elle tout l'intérêt. Les beautés que Racine a su tirer de son modèle suffiraient à la gloire d'Euripide. L'un et l'autre du reste, tout en créant deux chefs-d'œuvre, ont étalé sur la scène, avec les nuances diverses que comportent deux époques si différentes, le tableau toujours funeste des passions les plus exaltées.

La tragédie d'**Alceste** offre de touchants tableaux. Inspirée et soutenue par les dieux, Alceste sacrifie sa vie pour prolonger celle du roi Admète son époux. Admète représente ce qu'on peut appeler l'héroïsme de l'hospitalité : il se fait violence pour cacher sa douleur en présence d'Hercule son hôte, de peur que celui-ci ne se retire en apprenant la cause du deuil qui règne parmi les siens. Hercule cependant, touché de la douleur du prince, descend aux enfers et lui ramène celle qui s'est dévouée pour lui. On peut citer, parmi les plus belles scènes, les derniers adieux d'Alceste et d'Admète : Euripide excelle à traiter ces sortes de sujets et à en relever l'expression par une majestueuse simplicité.

Iphigénie en Aulide est regardée comme le chef-d'œuvre d'Euripide. Peu de caractères offrent autant d'intérêt que celui de la fille d'Agamemnon. Racine a pu lui donner plus de noblesse, mais il n'a pas égalé le naturel et le pathétique de son modèle. Il a du reste surpassé Euripide dans la plupart des autres personnages, et l'a heureusement corrigé en substituant Ulysse à Ménélas comme promoteur du sacrifice d'Iphigénie.
Le sujet de cette tragédie est assez connu pour qu'il soit superflu d'en faire l'analyse. On peut remarquer avec quel art le poète grec sait varier les tons de la douleur qui frappe également Agamemnon, Clytemnestre et Iphigénie : chacun garde son caractère. Agamemnon, atterré par l'arrivée subite de son épouse et de sa fille au camp des Grecs, peut à peine répondre à leurs touchantes supplications. Le discours d'Iphigénie à son père est empreint de tout ce que la piété filiale a jamais inspiré de plus tendre ; l'instinct de la jeunesse se révolte à la pensée du supplice qui se prépare : elle regrette surtout « la douce lumière que les morts ne contemplent plus. » Toutefois, comme l'Antigone de Sophocle, l'Iphigénie d'Euripide se relève de son involontaire abattement ; elle s'exalte à la penséede se dévouer pour sa patrie. Les adieux qu'elle adresse à sa mère sont l'expression d'une douleur calme, recueillie, qui ne se dément point en présence du couteau fatal. Les traditions mythologiques de la Grèce sur l'enlèvement d'Iphigénie par la déesse Diane sont conservées dans le dénouement, l'esprit se repose.

avec émotion sur ce dernier tableau qui dissipe la terreur des apprêts funèbres [1].

L'Iphigénie en Tauride n'offre pas moins d'intérêt. La fille d'Agamemnon, soustraite par Diane au glaive des sacrificateurs, a été transportée en Tauride où elle sert la déesse comme prêtresse dans son temple. Oreste, frère d'Iphigénie, accompagné de Pylade, son ami, a été jeté sur les côtes inhospitalières de ce pays : les lois de la Tauride ordonnent qu'il soit sacrifié à Diane. Les scènes qui retracent la lutte de dévouement entre Oreste et Pylade pour savoir lequel des deux sera épargné ; celles qui amènent la reconnaissance entre Iphigénie et Oreste sont extrêmement touchantes. (Voir *Morc. ch.*, N° XXIV.)

Les Troyennes. — Après la prise de Troie, les vainqueurs se partagent les captives. Trois seulement ne sont pas soumises aux chances du sort : Agamemnon s'est réservé Cassandre, la prêtresse d'Apollon ; Polyxène est destinée à un sacrifice offert aux mânes d'Achille; Andromaque est donnée à Néoptolème ou Pyrrhus, avec son fils Astyanax. La destinée de chacun de ces personnages forme le sujet de la pièce qui présente plutôt une suite de tableaux qu'une seule action dramatique. Elle se termine par l'embrasement d'Ilion que les Grecs livrent aux flammes avant de retourner dans leur patrie ; le chœur, composé de jeunes Troyennes, entonne l'hymne funèbre sur les ruines désolées.

Les **Troyennes** ont inspiré à C. Delavigne une cantate qui fut un des premiers et brillants essais de son talent.

Andromaque offre, à quelques différences près, le sujet si admirablement traité par Racine dans la tragédie du même nom. L'amour maternel y rayonne d'un doux éclat ; toutefois, chez Euripide, le jeune Molossus, fils de Pyrrhus et d'Andromaque, ne nous attache pas au même point que cet unique rejeton du sang d'Hector, cet Astyanax que Racine lui a ingenieusement substitué, et qui a fourni à notre grand tragique les situations les plus émouvantes. Sur le point d'être immolés à la jalousie d'Hermione, la mère et le fils sont délivrés par l'intervention du généreux Pélée. Plusieurs autres faits se rattachant à cette action principale divisent l'intérêt ; mais que de beautés de détails rachètent ce défaut !

Caractère du génie d'Euripide. — Le nom d'Euripide marque une profonde révolution dans l'art dramatique. Plus naturel et plus tendre qu'Eschyle et Sophocle, plus habile à faire naître l'intérêt, à émouvoir les passions que ses deux rivaux, il eut comme poète un incontestable mérite ; comme chef d'école, son influence fut pernicieuse. Entre ses mains la pureté primitive de l'art s'altéra. Il abaissa le théâtre grec

[1] Les chœurs de l'*Iphigénie en Aulide* ont un mérite rare chez Euripide, et même chez Sophocle, celui de s'adapter parfaitement au sujet et de lier en semble les différentes scènes.

en y présentant des héros dégradés par l'adversité, des scènes de honte et de forfaits, en même temps qu'il ouvrit la voie à la décadence des mœurs athéniennes, faisant de ce même théâtre l'école des passions et non plus celle des vertus courageuses et patriotiques.

C'est donc plutôt sous le rapport de la forme et du style qu'Euripide mérite d'être loué. Il sait se tenir dans un juste tempérament entre la bassesse et l'élévation ; toujours élégant, clair, harmonieux, et si flexible, qu'il paraît se prêter sans effort à tous les besoins de l'âme. La qualité qui le distingue est la sensibilité : Eschyle dominait par la terreur, Sophocle par l'admiration, Euripide l'emporta par la pitié : aucun de ses rivaux ne fit couler plus de larmes, ce qui lui a valu le surnom de *Tragique des tragiques*.

On raconte qu'après la malheureuse expédition de Sicile, une foule d'Athéniens touchèrent le cœur des Siciliens en chantant des vers de ce poète, et lui durent ainsi leur salut.

De tous les poètes dramatiques de la Grèce, Euripide est celui auquel notre théâtre a fait les emprunts les plus multipliés.

Parallèle d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. — Eschyle, Sophocle et Euripide ont leur marche et leur conduite toute particulière. Le premier, comme l'inventeur et le père de la tragédie, est un torrent qui roule à travers les rochers, les forêts et les précipices ; le second est un canal qui arrose des jardins délicieux, et le troisième, un fleuve qui ne suit pas toujours sa marche de droit fil, mais qui aime à serpenter dans les prairies émaillées de fleurs. » C'est ainsi que le Père Brumoy [1] caractérise les trois poètes à qui le théâtre grec doit sa perfection pour la tragédie.

Eschyle la tira de son premier chaos et la fit paraître au jour avec quelque éclat : mais, chez lui, elle se sent encore de la rudesse et de la grossièreté des commencements qui, pour l'ordinaire, manquent de cet art exquis, fruit du travail et de l'expérience.

Sophocle et Euripide ont porté infiniment plus loin l'honneur

[1] *Brumoy*, savant jésuite, né à Rouen en 1688, mort en 1742.

de la tragédie. Le premier a un style plus noble et plus majestueux ; l'autre, plus tendre et plus touchant ; tous les deux sont parfaits et, dans cette diversité de caractères, on ne sait auquel on doit accorder la préférence.

Eschyle, a-t-on dit, peignit les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être ; Sophocle, tels qu'ils devraient être ; Euripide, tels qu'ils sont : ces trois mots semblent résumer la physionomie spéciale de chacun de ces grands tragiques qui sont et seront toujours placés à la tête de ceux qui ont illustré la scène.

§ 3. — Comédie.

La comédie naquit après la tragédie ; elle se rattache comme celle-ci aux courses du cortège de Bacchus, non plus toutefois dans les villes, mais dans les campagnes. Longtemps elle promena sur un chariot, à travers les champs, sa licence, sa gaîté insolente et ses acteurs barbouillés de lie. Etablie à la ville, elle y porta ses habitudes de liberté cynique, immolant sans pitié à la risée publique les magistrats, les généraux, les philosophes, les dieux eux-mêmes. Nul n'était épargné et tout était bien reçu, pourvu que le spectacle fût réjouissant et assaisonné du sel attique.

Ce premier genre de comédie fut celui d'*Epicharme*[1], de *Cratinus*[2] et surtout d'*Aristophane :* on lui a donné le nom de *vieille comédie.*

Les magistrats ouvrirent enfin les yeux sur un tel scandale qui fut réprimé par les lois : il fut défendu de nommer personne sur le théâtre. Mais les acteurs, ne voulant pas renoncer à l'avantage facile et certain de flatter la malignité publique, prirent le parti de jouer des aventures véritables sous des noms supposés. La satire cependant ne perdit rien à ce déguisement ; elle peignait si bien ceux qu'elle voulait atteindre

[1] *Epicharme* de Cos (Ve siècle) vécut en Sicile, à la cour d'Hiéron, roi de Syracuse. Il ne reste de ses comédies que des fragments épars dans divers auteurs de l'antiquité. « Plaute, dit Horace, est comparé pour la verve au Sicilien Epicharme. »

[2] *Cratinus* d'Athènes (Ve siècle) inventa, dit-on, le drame satirique. La licence et l'âpreté de ses satires étaient extrêmes.

que personne ne s'y trompait. Tel fut le second âge du théâtre comique : il prit le nom de *comédie moyenne.*

De nouveaux édits la proscrivirent, et l'on fit défense aux poètes de mettre sur la scène ni personnages réels, ni actions vraies et connues. Alors il fallut inventer : la comédie ne fut plus une satire personnelle, mais un tableau des mœurs et de la vie commune ; c'est ce qu'on appela la *nouvelle comédie,* dans laquelle *Ménandre* se distingua entre tous.

Aristophane.

Aristophane est le plus célèbre poète de la comédie ancienne. Sa patrie et l'année de sa naissance sont inconnues ; il était citoyen d'Athènes et y passa sa vie qu'il prolongea au delà de la 97e olympiade. (386 av. J.-C).

Il commença à se faire connaître vers la quatrième année de la guerre du Péloponèse, en faisant représenter sur le théâtre d'Athènes un grand nombre de comédies dont plusieurs ont trait à cette lutte qui devait commencer la décadence politique de la Grèce. Dans ces pièces, il ne respecte rien, et l'on peut douter, en le lisant, s'il fut un citoyen courageux, dévoué aux institutions de son pays, ou un bouffon de génie à qui tous les moyens de provoquer le rire semblaient bons et légitimes. Les personnages célèbres qu'il poursuivit avec le plus de violence furent : *Socrate,* dans sa comédie des *Nuées ; Cléon,* dans les *Chevaliers,* et *Euripide,* qu'il fait figurer dans les *Acharniens,* dans les *Femmes à la fête de Cérès* et dans les *Grenouilles.*

Ouvrages d'Aristophane. — Des cinquante-quatre pièces qu'il avait composées, onze seulement nous sont restées : ce sont, selon l'ordre dans lequel elles furent représentées : les **Acharniens**, les **Chevaliers**, les **Nuées**, les **Guêpes**, les **Oiseaux**, les **Femmes à la fête de Cérès**, la **Paix**, **Lysistrate**, les **Grenouilles**, les **Harangueuses** et **Plutus**. Cette dernière pièce appartient à la comédie moyenne, dont elle est aujourd'hui l'unique monument.

— Trois de ces comédies, *les Acharniens*, *la Paix* et *Lysistrate,* se rapportent à la guerre du Péloponèse dont Aristophane

prévoyait l'issue funeste, qu'il voulait prévenir par une paix honorable.

Les Chevaliers sont une satire de la démagogie et spécialement du fameux orateur et général Cléon, démagogue ignorant que le peuple avait investi du commandement de l'armée[1]. Les *Harangueuses* ont été composées dans le même dessein.

La comédie des *Nuées* est surtout célèbre parce que le nom de Socrate s'y trouve mêlé. Elle est dirigée contre les sophistes, et en particulier contre Socrate. qui fut leur disciple avant de devenir leur adversaire. Cette dénomination lui vient de ce que les principales scènes se passent dans les nuages où Socrate apparaît, se perdant au milieu de subtiles argumentations. L'illustre philosophe assista, dit-on, à la représentation de cette comédie.

Dans les *Guêpes*, Aristophane attaque cette manie de juger et de plaider qui faisait d'Athènes un tribunal en permanence. Les juges, travestis en guêpes, et armés d'un aiguillon, forment le chœur et donnent leur nom à la pièce. Racine s'est inspiré des *Guêpes* dans sa comédie des *Plaideurs*. (Voir *Morc. ch.*, N° XXV.)

Les *Oiseaux* sont une suite de scènes plaisantes dirigées contre les poètes, les astronomes, les devins et contre les charlatans de toute espèce.

Les *Grenouilles* présentent de mordantes satires contre les poètes tragiques qui, depuis la mort d'Eschyle et d'Euripide, ne savent plus, selon l'auteur, que croasser. Bacchus descend aux enfers pour en ramener Euripide, mais il pèse dans la même balance Eschyle qui se trouve de meilleur poids et il lui donne la préférence.

Plutus tourne en ridicule l'avarice, et la corruption des Athéniens et prépare la comédie de mœurs.

Jugement sur Aristophane. — Rollin s'exprime ainsi au sujet d'Aristophane : « On admire en ce poète une élégance, une finesse, une délicatesse d'expression, ce sel et cet esprit attique que la langue latine même n'a pu jamais atteindre. Son talent particulier était la raillerie ; personne n'a été plus propre que lui à saisir le ridicule dans les hommes qu'il voulait jouer, ni plus habile à le faire sentir aux autres et à le mettre dans tout son jour...

« Deux défauts considérables qu'on lui reproche justement, une basse bouffonnerie et une grossière obscénité, obscurcissent beaucoup sa gloire, si elles ne l'effacent pas entièrement. C'est acheter trop cher le plaisir de rire soi-même que de l'acheter aux dépens de l'honnêteté : dans ce cas, il est vrai de dire qu'il vaudrait bien mieux n'avoir pas du tout d'esprit que d'en faire un si mauvais usage. » (*Hist. ancienne.*)

[1] Comme il n'y avait point d'acteur qui voulût jouer le rôle de Cléon, dans la crainte d'être victime des emportements du peuple, Aristophane s'en chargea lui-même, et se barbouilla le visage de lie, n'ayant trouvé aucun ouvrier assez hardi pour faire un masque ressemblant à Cléon, comme cela se pratiquait alors.

Ménandre (342-293).

Ménandre, l'auteur de la comédie nouvelle, naquit à Athènes, 342 av. J.-C. Il développa son génie observateur à l'école de *Théophraste*, le plus célèbre moraliste des Grecs. Le poète *Alexis* [1] qui se distingua dans la moyenne comédie par sa gaieté vive et franche, lui inspira ces tours gracieux et malins qui sont un des apanages du véritable comique. Toutefois, il paraît qu'il ne jouit guère de sa réputation. En butte aux attaques des envieux dans les concours publics, il se vit presque toujours supplanté par l'intrigue et la cabale. Bien que sa prodigieuse fécondité lui ait permis de livrer au théâtre plus de cent drames nouveaux, il ne fut couronné que huit fois.

Ces injustices répandirent beaucoup d'amertume sur sa vie. Plus tard, la postérité le dédommagea généreusement de l'injustice de ses contemporains : les Athéniens lui érigèrent un tombeau, voisin de celui d'Euripide, et, au théâtre d'Athènes, on voyait sa statue à côté de celles des trois grands tragiques de la Grèce. On connaît le titre de la plupart de ses pièces ; elles firent l'ornement des fêtes solennelles et l'agrément de toutes les réunions domestiques. Les courts fragments qui nous en restent sont des modèles du vrai comique.

Jugements des anciens sur Ménandre. — *Plutarque* le préfère infiniment à Aristophane. Il admire en lui une plaisanterie douce, fine, délicate, spirituelle et qui ne s'écarte jamais des règles de la probité la plus austère. *Quintilien* ne craint point d'avancer que Ménandre a effacé tous ceux qui ont écrit avant lui dans le même genre, et que, par l'éclat de sa réputation, il a entièrement obscurci leurs noms. Mais le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce poète est de dire que Térence, qui n'a presque fait que copier ses pièces, est regardé, par les bons juges, comme inférieur à son original.

§ 4. — Histoire.

Les premiers historiens grecs furent les *poètes épiques* et *cycliques* [2], qui embellissaient dans leurs récits les traditions

[1] *Alexis*, oncle de Ménandre ; né à Thurium, il florissait vers 360 avant Jésus-Christ.

[2] *Poètes cycliques*, nom donné à une série de poètes antérieurs à Homère,

des âges précédents. Ils eurent pour successeurs les *logographes* [1] ; ceux-ci commencèrent à recueillir en prose les faits contemporains et préparèrent par leurs travaux la naissance de la véritable histoire, qui enregistre et qui apprécie.

Hérodote (484-406).

Hérodote, surnommé le *père de l'histoire,* naquit à *Halicarnasse,* ville de Carie, (484 avt. J.-C.) l'année même que mourut Artémise, reine de Carie. Voyant sa patrie opprimée sous la tyrannie de Lygdamis, petit-fils d'Artémise, il la quitta pour se retirer à Samos, où il apprit à fond le dialecte ionique.

Ayant conçu le projet d'écrire l'histoire de la grande lutte des Grecs contre les Perses, il se mit à voyager, pour recueillir tous les matériaux nécessaires à l'exécution de ce grand dessein. Il visita la Grèce, l'Épire, la Macédoine, la Thrace, observant partout, d'un œil curieux, les sites, les distances des lieux, les productions des pays, les usages, les mœurs et la religion des peuples. De là, il passa en Egypte et il en étudia les mœurs, l'histoire, la religion et la situation géographique avec tant de soin et de perfection, que nous n'avons aucun écrivain, soit ancien, soit moderne, qui ait donné de ce pays une description aussi exacte et aussi curieuse.

Après avoir écrit ce qu'il avait vu et appris, il lut devant la Grèce assemblée à Olympie une partie de son histoire, laquelle fut reçue avec des applaudissements extraordinaires. On croyait entendre parler les Muses, tant le style dans lequel elle est écrite parut doux et coulant. C'est ce qui fit qu'on donna aux neuf livres qui la composaient le nom des neuf Muses. Ces encouragements flattèrent Hérodote ; mais, au lieu de se reposer pour jouir de sa gloire, il redoubla de zèle et d'ardeur, pour perfectionner ce qu'il avait commencé. Ce fut seulement douze ans après son premier triomphe aux jeux

qui ont versifié sans rien écrire. Ces poésies se transmirent par la tradition orale de siècle en siècle et furent, dit-on, la source où puisa Homère pour composer l'Iliade et l'Odyssée.

[1] *Logographes,* nom donné aux premiers écrivains de la Grèce.

Olympiques, qu'il lut la dernière partie de son ouvrage, à Athènes, à la fête des Panathénées [1].

Hérodote, comblé de gloire, songea à retourner dans sa patrie, où le cœur nous rappelle toujours. Quand il y fut arrivé, il exhorta ses concitoyens à chasser le tyran qui les opprimait et à se remettre en possession de la liberté, plus chère aux Grecs que la vie même. Ses exhortations eurent tout le succès qu'il en pouvait attendre, mais ne furent payées à son égard que d'ingratitude, par l'envie que sa glorieuse entreprise lui attira.

Obligé de quitter une patrie ingrate, il crut devoir profiter d'une conjoncture favorable : c'était l'envoi, par les Athéniens, d'une colonie à Thurium, dans la partie de l'Italie appelée Grande-Grèce, afin de repeupler et de rétablir cette ville. C'est là qu'il finit ses jours. (406 av. J.-C.)

Ouvrages d'Hérodote. — Son *Histoire,* renfermée en neuf livres, commence à Cyrus, selon lui le premier roi de Perse, et se termine à la bataille de Mycale, ce qui comprend cent vingt années, sous quatre rois de Perse: Cyrus, Cambyse, Darius et Xerxès ; de 595 à 475 av. J.-C. (Voir *Morc. ch.*, No XXVI.)

Outre l'*Histoire des Grecs et des Perses,* qui est son principal objet, il en traite plusieurs autres par digression, comme celle des Egyptiens, qui occupe le second livre ; il cite ses histoires des Assyriens et des Arabes, mais il ne nous en reste rien.

Caractère du génie d'Hérodote. — Il est difficile de porter plus loin la douceur, le charme et la pureté du langage ionique, dans lequel Hérodote a écrit, et dont il est devenu le modèle. Mais ce qui l'élève beaucoup au-dessus de ses prédécesseurs, c'est l'art avec lequel il a conduit son ouvrage, c'est l'enchaînement des faits, ce sont les transitions heureuses qui lient un sujet à un autre, et surtout cette prodigieuse variété qui fait ressembler son ouvrage à un long poème ; aussi a-t-on dit avec raison qu'Hérodote est *Homère historien.*

[1] *Panathénées,* fêtes qu'on célébrait à Athènes, en l'honneur de Minerve.

Plus que tout autre écrivain de cet âge, Hérodote montre, par l'élégance et l'harmonie de son style, les progrès que l'éloquence historique avait faits chez les Grecs. On sent, dans son histoire, la plénitude et la grâce ; tout y est lié avec art; les périodes commencent à s'arrondir ; le style prend de la dignité ; quand il le faut, une simplicité majestueuse. La narration est toujours claire, vive, animée ; si l'on a reproché un peu de prolixité à cet écrivain, c'est qu'on n'a pas fait assez attention à l'abondance prodigieuse des objets dont il est environné, et qui retarde sa marche malgré lui. On pourrait plutôt s'étonner qu'il ait renfermé tant de matières en neuf livres. Les digressions dont il coupe son récit le font paraître moins long, en y jetant de la variété, et délassent agréablement le lecteur.

On a fait à Hérodote le reproche de mêler quelques fables à ses récits.

Thucydide (471-395).

Thucydide comptait parmi ses ancêtres Miltiade et des rois de Thrace. On place sa naissance treize ans après celle d'Hérodote. Il étudia la rhétorique sous Antiphon [1] et la philosophie sous Anaxagore. A l'âge de quinze ans, ayant entendu Hérodote lire son histoire devant la Grèce assemblée, il fut tellement frappé de la beauté de ce travail, qu'il entra dans un transport d'enthousiasme, et versa des larmes avec abondance. Hérodote s'en aperçut, et prédit la brillante destinée qui attendait cet enfant. Dès lors, porté à l'étude par une inclination violente, il ne songea point à s'engager dans l'administration des affaires publiques ; il eut soin seulement de se former dans les exercices militaires, qui convenaient à un jeune homme de sa naissance. Il eut de l'emploi dans les armées et fit quelques campagnes. Pendant la guerre du Péloponèse, il fut chargé de secourir Amphipolis, ville de grande importance, assiégée par les Lacédémoniens ; la ville étant prise lorsqu'il arriva, les Athéniens lui firent un crime de ce retard et l'exilèrent.

[1] *Antiphon*, sophiste, né à Rhamnus dans l'Attique (479-412), ouvrit à Athènes une école de rhétorique. Thucydide a tracé de son maître un portrait remarquable.

Thucydide mit sa disgrâce à profit et la fit servir à la préparation du grand dessein qu'il avait formé de composer l'*Histoire de la Guerre du Péloponèse*. Il employa tout le temps de son exil, qui dura vingt ans, à recueillir avec le plus grand soin les matériaux qui lui étaient nécessaires.

Après que Thrasybule eut chassé les trente tyrans, il fut permis aux exilés de rentrer à Athènes. Thucydide profita de ce décret et revint dans sa patrie. Ce fut alors qu'il composa son histoire. On croit qu'il survécut encore treize ans à son retour de l'exil. Il mourut âgé de plus de soixante-seize ans, selon quelques-uns, à Athènes, selon d'autres, dans la Thrace, d'où l'on rapporta ses os à Athènes. Plutarque dit que, de son temps (140 ap. J.-C.), on se montrait encore le tombeau de Thucydide, dans le monument même de la famille des Cimons.

Ouvrages de Thucydide. — Thucydide écrivit l'histoire de **la Guerre du Péloponèse** qui dura vingt-sept ans, mais il ne la conduisit que jusqu'à la vingt et unième année (412). Il employa dans cet ouvrage le dialecte attique, comme le plus pur, le plus élégant, et en même temps le plus fort et le plus énergique. (Voir *Morc. ch.*, No XXVII.)

Divers jugements sur les œuvres de Thucydide. — « Thucydide est si abondant, dit Cicéron, que chez lui le « nombre des pensées est égal à celui des mots, et en même « temps, il est si juste dans son style, qu'on ne sait si ce sont « les pensées qui ornent les mots ou les mots qui ornent les « pensées.

« Thucydide est à mon gré, dit J.-J. Rousseau, le vrai modèle « des historiens ; il rapporte les faits sans les juger, mais il « n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire « juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux « du lecteur. Loin de s'interposer entre les événements et les « lecteurs, il se dérobe ; on ne croit pas lire, on croit « voir.

« On lui reproche, dit la Harpe, deux défauts assez opposés « l'un à l'autre : il est trop concis dans sa narration, et trop « long dans ses harangues. Il a beaucoup de pensées, mais « elles sont quelquefois obscures ; il a dans son style la gravité « d'un philosophe, mais il en laisse voir un peu la sécheres- « se. »

Les anciens s'en sont eux-mêmes plaints assez souvent ; on peut rapporter pour sa défense le sentiment de Démosthène : il admirait tellement le style de ce grand écrivain que, pour

se l'approprier, il copia de sa main, jusqu'à dix fois, ses harangues.

Harangues de Thucydide. — De tous les historiens grecs, Thucydide est celui qui a composé le plus grand nombre de harangues. Quelques-unes de celles qu'il prête aux généraux d'armée semblent tomber dans les lieux communs, manquer d'originalité et d'énergie ; mais aussi il en a d'éloquentes et de guerrières, qui commencent en quelque sorte les combats qu'elles annoncent, et qui retentissent déjà comme des coups portés à l'ennemi. Souvent elles expliquent les manœuvres et les chocs qui vont suivre ; elles nous instruisent et nous ébranlent comme l'armée qui les écoute.

Mais c'est dans les discours politiques que brille, avec plus d'éclat, le talent de Thucydide. C'est là qu'il nous montre combien son âme était sensible, sa pensée profonde, son élocution flexible et entraînante. Il nous transporte au milieu des assemblées où s'agitent les plus graves questions ; nous croyons entendre les orateurs, participer aux délibérations, donner nos suffrages avec les citoyens. Rien, en un mot, n'est capable de nous faire connaître les débats de la tribune d'Athènes, comme ces immortels discours, qui font une partie très importante de l'histoire de Thucydide.

Parallèle d'Hérodote et de Thucydide. — Si l'on considère la pureté, la propriété, l'élégance du langage, on peut dire que ces qualités sont reconnues aux deux historiens. Il « est remarquable, dit Cicéron, que ces deux auteurs, contem« porains des sophistes qui avaient introduit dans la littérature « un style fleuri, recherché, plein d'affectation, n'aient jamais « donné dans ces frivoles ornements. Mais voici ce qui les « distingue et les caractérise particulièrement : l'un est sem« blable à un fleuve tranquille roulant ses eaux avec majesté ; « l'autre à un torrent impétueux qui précipite ses ondes, et qui, « lorsqu'il parle de guerre, semble entonner la trompette. » (*De oratore, n° 59.*)

Quintilien porte de ces deux auteurs le même jugement, presque dans les mêmes termes : « La Grèce, dit-il, a eu plu« sieurs historiens célèbres, mais on convient qu'il y en a deux » fort au-dessus des autres, et qui, avec des qualités différentes, « ont acquis une gloire presque égale. L'un concis, serré, pres« sant sa marche, c'est Thucydide ; l'autre doux, clair, étendu, « c'est Hérodote. Le premier entraîne par la force ; le second, « par l'attrait du plaisir. »

Xénophon (445-355).

Xénophon naquit à Athènes, 445 avant Jésus-Christ. Il fut à la fois grand général, grand historien et grand philosophe. Comme philosophe, il devint le plus célèbre disciple de Socrate, et ce dernier fut assez heureux pour lui sauver la vie à la

bataille de Délium [1]. Xénophon eut toujours une profonde reconnaissance pour son maître ; il écrivit en sa faveur ces *Entretiens* mémorables, dans lesquels il le justifie pleinement des calomnies que ses détracteurs avaient imaginées contre lui, dans l'intention de le perdre. Il s'immortalisa, comme général, par la retraite des *dix mille*, l'une des merveilles de l'antiquité, qu'il raconte dans son *Anabase*. Son attachement au jeune Cyrus lui attira la haine des Athéniens, et fut la cause de son exil. Il se retira à Scillonte en Elide, et profita du repos que lui donnait sa disgrâce, pour composer ses histoires.

Pendant la bataille de Mantinée, un de ses fils, nommé Gryllus, se distingua d'une manière particulière, et l'on croit même que ce fut lui qui blessa Epaminondas ; toutefois il ne survécut pas longtemps à cette glorieuse action, et périt lui-même dans la mêlée. La nouvelle en fut portée à son père, pendant qu'il sacrifiait aux dieux, la tête couronnée de fleurs. Aussitôt il ôte ses couronnes et verse des larmes ; mais lorsqu'on lui eut dit que ce fils, combattant jusqu'au dernier soupir, a blessé le général ennemi, il reprend ses fleurs en disant : *Je savais que mon fils était mortel, et sa gloire doit me consoler de sa mort.*

Après vingt-quatre ans d'exil, Xénophon fut rappelé dans sa patrie, mais il n'y rentra pas et mourut à Corinthe.

Ouvrages de Xénophon. — Les œuvres de Xénophon se divisent en quatre classes : ses ouvrages 1o *historiques ;* 2o *politiques ;* 3o *d'instruction militaire ;* 4o *philosophiques.*

Les plus célèbres sont : son **Anabase** ou **Retraite des dix mille,** livre dans lequel, comme César, il est l'historien de ses propres exploits ; la **Cyropédie,** histoire du grand Cyrus, qu'on peut comparer à notre *Télémaque* : au jugement de Cicéron, il y a moins consulté la vérité historique que le désir de tracer le modèle d'un prince accompli ; enfin les **Helléniques,** dans lesquelles il continue l'histoire de Thucydide.

Xénophon composa encore, sans doute comme délassement,

[1] *Délium,* ville de Béotie, vis-à-vis l'île d'Eubée ; il s'y livra une bataille entre les Thébains et les Athéniens (424).

un *éloge d'Agésilas,* roi de Lacédémone; un *recueil des paroles mémorables de Socrate* et une *Apologie* de ce philosophe; un dialogue intitulé *Hiéron,* etc. (Voir *Morc. ch.,* No XXVIII et XXIX).

Caractère du génie de Xénophon. — Depuis Xénophon jusqu'à Fénelon, nul homme n'a possédé au même degré le talent de rendre la vertu aimable. Les anciens ne parlent de lui qu'avec vénération. Xénophon fut surnommé *l'abeille attique*, à cause de la douceur de son style. « Les Muses, dit Cicéron, semblent avoir parlé par sa bouche. » « Quelles louanges, dit Quintilien, ne mérite pas cette douceur charmante de Xénophon, si simple, si éloignée de toute affectation et que nul ne pourra jamais atteindre! Vous diriez que les Grâces elles-mêmes ont composé son langage, et l'on pourrait lui appliquer ce que l'on dit de Périclès : que la déesse de la Persuasion résidait sur ses lèvres .»

Pour résumer d'un mot le caractère des trois grands historiens que nous venons d'étudier, nous dirons que l'histoire fut dramatique avec Hérodote, politique avec Thucydide et philosophique avec Xénophon.

— Après ces écrivains célèbres, la Grèce vit encore paraître des hommes d'un grand talent qui se consacrèrent à l'étude de ses propres annales ou de celles des peuples voisins. Malheureusement leurs travaux ne nous sont pas parvenus ; on ne connaît que quelques fragments, et parfois même le titre seul de leurs écrits.

§ 5. — Éloquence.

L'éloquence devait naître chez les Grecs, le peuple le plus heureusement doué pour communiquer ses émotions. Il s'y trouva en effet des hommes puissants par la parole, longtemps avant l'existence des démocraties grecques : Homère nous en fournit assez d'exemples. Mais les institutions républicaines donnèrent l'essor au génie de l'éloquence. A Athènes surtout, ville d'entraînement et d'enthousiasme, le talent de la parole était une puissance : *Solon, Pisistrate, Aristide, Thémistocle,* y puisèrent une partie du pouvoir qu'ils exercèrent sur leurs concitoyens. Cette époque n'ayant laissé aucun monument, l'histoire proprement dite de l'éloquence grecque s'ouvre pour nous au moment où *Périclès* prit la direction des affaires publiques (459).



Avant lui, le rhéteur et sophiste *Gorgias de Léontium* [1] (485-378) avait introduit l'art oratoire chez les Athéniens et leur avait enseigné ce langage pompeux et étudié qui charmait ses auditeurs et lui attirait une foule de disciples, désireux d'apprendre de lui le secret d'émouvoir et de persuader.

Après avoir parlé de Périclès, nous nous arrêterons aux principaux orateurs grecs, dont Plutarque a donné la vie : *Lysias, Isocrate, Eschine* et *Démosthène*.

Périclès (494-429).

Quoique Périclès n'ait laissé aucun discours, il mérite cependant d'être mis à la tête des orateurs grecs, d'autant plus que, selon Cicéron, c'est lui qui fit naître à Athènes le goût de la saine et parfaite éloquence, et qui en fit sentir les salutaires effets par les succès qu'eurent ses harangues. Il naquit vers 494 av. J.-C. Ayant acquis de bonne heure une grande popularité par ses talents et ses largesses, il devint bientôt chef de la république d'Athènes, malgré ses nombreux rivaux. Il se distingua toujours par son goût pour les arts et pour les lettres, et mérita par là d'immortaliser son siècle. Après avoir été pendant quarante ans le premier des orateurs, il mourut de la peste qui désolait Athènes (429).

Caractère de l'éloquence de Périclès — Périclès avait, au dire des anciens, la grandeur des pensées, l'éclat des images, la vigueur des expressions, la majesté de la tenue et du geste, une voix pénétrante et sympathique, enfin cette fécondité de ressources et cette présence d'esprit que rien ne peut mettre en défaut. On a remarqué que, dans le temps même qu'il s'opposait aux volontés du peuple avec une sorte de roideur inflexible, il savait lui plaire, et avait l'adresse de le ramener insensiblement à son avis. Aussi les poètes co-

[1] *Léontium*, ville de Sicile, pour laquelle Gorgias vint implorer le secours des Athéniens : ceux-ci, charmés de son éloquence, le retinrent à Athènes pour y donner des leçons de rhétorique. Il mourut, dit-on, à l'âge de cent sept ans. Platon a donné le nom de *Gorgias* à un dialogue célèbre où il se moque des sophistes et des rhéteurs de son temps.

miques, dans leurs satires contre lui, disaient à sa louange, d'un côté, que la déesse de la persuasion avec toutes les grâces résidait sur ses lèvres ; de l'autre, qu'il tonnait et foudroyait, tant ses discours avaient de véhémence.

Lysias (459-378).

Lysias était originaire de Syracuse, mais il naquit à Athènes, l'an 459 av. J.-C. A l'âge de quinze ans, il passa à Thurium, en Italie, avec la nouvelle colonie qui allait s'y établir. Il y demeura jusqu'à la défaite des Athéniens devant Syracuse, et profita pendant ce temps des leçons du célèbre Tisias, rhéteur sicilien. Étant revenu à Athènes, il composa un plaidoyer pour la défense de Socrate, accusé d'athéisme par ses concitoyens.

On a de Lysias trente-deux discours, avec des fragments de quelques autres. La plus éloquente de ses harangues est celle qu'il prononça contre Eratosthène [1] qui, sous le gouvernement des Trente Tyrans, avait fait périr son frère.

Caractère de l'éloquence de Lysias. — On est frappé de la variété de ses exordes. Denys d'Halicarnasse, qui avait sous les yeux plus de deux cents discours de cet orateur, remarque qu'aucun exorde ne ressemble à un autre ; et, tandis que la plupart des orateurs ne se font aucun scrupule d'emprunter des débuts à d'autres écrivains, ou de se répéter eux-mêmes, Lysias, dans tous ses exordes, est toujours nouveau ; chacun d'eux est tellement adapté au sujet, qu'il ne pourrait être mis en tête d'un autre discours. Ses narrations sont courtes, pleines d'agrément et de naturel.

Il y a de la chaleur et du pathétique dans quelques-unes de ses péroraisons, mais ce n'est pas dans cette partie qu'il brille le plus. Cependant, il récapitule fort bien, avec clarté et précision, et ne le cède à cet égard à aucun autre orateur.

Isocrate (436-338).

Isocrate naquit l'an 436 av. J.-C. Il eut pour maîtres les plus célèbres rhéteurs de la Grèce, Gorgias, Prodicus, Théra-

[1] *Eratosthène*, né à Cyrène (275 avant Jésus-Christ), géomètre, astronome, philosophe et poète. Ayant perdu la vue, il se laissa, dit-on, mourir de faim, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

mène [1] et profita beaucoup à leur école. Il dirigea ses études vers la carrière politique ; mais une timidité naturelle, dont il ne put triompher, et la faiblesse de sa voix ne lui permirent jamais de monter à la tribune, ni de parler dans les assemblées du peuple : il déplora toujours ce malheur. Dans le temps de sa plus grande gloire, il disait souvent : *J'enseigne la rhétorique pour mille drachmes* [2], *mais, à qui m'enseignerait le moyen d'être hardi et d'avoir une belle voix, j'en donnerais volontiers dix mille.* Et, composant, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, le bel exorde de son Panathénaïque, il répétait encore : *Je suis tellement dépourvu des deux qualités qui, parmi nous, ont le plus d'influence, la voix et la hardiesse, que je ne connais personne à qui elles manquent autant qu'à moi ; ma condition est encore plus humiliante que celle des débiteurs de l'Etat, car ils ont l'espoir de s'acquitter, et il m'est impossible de changer de nature.*

Il ne renonça cependant ni à la gloire de l'éloquence, ni au désir de se rendre utile au public. Ayant ouvert une école de rhétorique, il vit bientôt la Grèce entière se presser à ses eçons ; les plus grands orateurs : *Isée* [3], *Lycurgue* [4], *Hypéride* [5], *Démosthène* furent ses disciples. Cicéron dit que sa maison était un gymnase ouvert à tous et que, de son école, comme du cheval de Troie, il sortit une foule de héros.

Isocrate avait un talent merveilleux pour connaître la force, le génie, le caractère de ses élèves, et pour voir comment il fallait les diriger. Une qualité qui relève plus encore son mérite, c'est l'amour du bien et de la vertu, les sentiments de probité et de modération qui respirent dans tous ses écrits. Son exces-

[1] *Théramène de Céos,* orateur et guerrier, prit part à la guerre du Péloponèse, fut un des trente tyrans auxquels Lysandre remit le pouvoir et fut condamné à boire la ciguë (403).

[2] *Drachme,* monnaie grecque d'argent, valánt 0,69 c., à cette époque.

[3] *Isée,* né à Chalcis, en Eubée, fut disciple de Lysias et d'Isocrate et maître de Démosthène. Il reste de lui *onze discours* très estimés.

[4] *Lycurgue,* orateur qu'il ne faut pas confondre avec le législateur de Sparte, se fit autant remarquer par son éloquence que par la probité avec laquelle il remplit les fonctions publiques.

[5] *Hypéride* fut disciple de Platon et rival de Démosthène. Dans les troubles qui suivirent la mort d'Alexandre, il fut livré à Antipater qui lui fit souffrir d'horribles tortures avant de lui donner la mort (322).

sive timidité ne l'empêcha pas du reste de montrer en plusieurs circonstances de l'énergie et du caractère : le lendemain de la mort de Socrate, il fut le seul de tous ses disciples qui osât paraître en habit de deuil dans les rues d'Athènes. Quelques années auparavant, lorsque son maître Théramène fut condamné par une injuste sentence, Isocrate se leva pour le défendre, au risque d'être enveloppé dans sa disgrâce.

L'illustre rhéteur avait du crédit auprès du roi Philippe de Macédoine ; il en usa longtemps pour empêcher la guerre, toujours sur le point d'éclater. Affligé de la perte de la bataille de Chéronée, il se laissa mourir de faim à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

Ouvrages d'Isocrate. — Il reste de lui vingt discours, parmi lesquels on remarque surtout les *Panathénaïques* ou éloge d'Athènes, qui lui coûta, dit-on, quinze années de travail, le *discours sur la Paix, l'Aréopagitique* et le *discours à Philippe.*

Caractère du génie d'Isocrate. — Il est difficile de mieux peindre le caractère du style d'Isocrate que ne l'a fait Cicéron : « Ce genre d'éloquence est doux, agréable, coulant, plein de « pensées fines et d'expressions harmonieuses ; il a été exclu « du barreau et renvoyé aux académies, comme plus propre « aux exercices de pur appareil qu'aux vrais combats. »

Isocrate n'est donc qu'un rhéteur mais le premier des rhéteurs ; il a employé son talent à exprimer des idées morales : on le regarde comme le plus parfait des *artistes en discours.*

A côté de cette perfection laborieuse, se trouvent de grands défauts : Isocrate manque en général de chaleur et d'entraînement ; il est languissant et monotone et s'attache plus à frapper l'oreille qu'à émouvoir le cœur. La faiblesse de ses pensées perce à travers une surabondance de mots qui ne font que remplir le vide des périodes et en égaliser le rhythme et la cadence. Isocrate, par ses leçons et par ses écrits, a exercé une influence considérable sur son siècle. C'est à partir de cet orateur que les Grecs ont attaché une grande importance à l'arrangement des mots et à l'harmonie du style.

Eschine (389-314).

Eschine naquit à Cothocide, près d'Athènes, l'an 389 av. J.-C., de parents pauvres et de condition obscure. Privé de tous les avantages de la naissance et de la fortune, il s'appliqua aux exercices gymnastiques, puis embrassa la profession

du théâtre. Aristodème, excellent auteur tragique, l'employa d'abord à copier des pièces ; ensuite il lui fit jouer des rôles secondaires. Eschine n'obtint que de faibles succès dans cette carrière, et quitta bientôt le cothurne pour remplir les fonctions de greffier dans un tribunal. Il se livra tout entier à l'art d'écrire et de parler ; on assure qu'il reçut des leçons d'Isocrate, de Platon et d'Alcidamas. [1]

Il avait quarante ans lorsqu'il entra dans la carrière politique, et ce fut avec un tel succès, qu'il se vit chargé des affaires les plus importantes. Envoyé en ambassade auprès de Philippe, il se laissa corrompre par ce prince, ce qui donna lieu à Démosthène de l'accuser. Eschine traîna ce procès en longueur, et s'éleva bientôt lui-même contre son illustre rival, accusant Ctésiphon, qui avait proposé de donner une couronne d'or à Démosthène, en reconnaissance des grands services qu'il avait rendus à sa patrie. Alors s'engagea entre les deux orateurs cette lutte célèbre, immortalisée par le *discours pour la couronne*. Eschine vaincu fut déclaré calomniateur et exilé, conformément à la loi.

Le lendemain, comme il sortait de la ville avec quelques amis, Démosthène accourut sur ses pas. Eschine crut que, non content de l'avoir fait bannir, son rival en voulait à sa vie ; il se cacha pour se dérober à sa poursuite. Mais Démosthène, ayant découvert sa retraite, lui offrit sa bourse et le crédit de ses amis pour s'établir où il voudrait. Eschine, pénétré plus que jamais de son malheur, s'écria : *Comment ne pas regretter une ville où je laisse de tels ennemis !* S'étant retiré à Rhodes, il y ouvrit une école d'éloquence, et débuta, dit-on, par la lecture de son plaidoyer contre son adversaire. Dès les premiers mots, les applaudissements éclatèrent, et comme les auditeurs s'étonnaient qu'il eût été vaincu après un tel discours : *Vous cesseriez d'être étonnés,* s'écria-t-il généreusement, *si vous eussiez entendu parler Démosthène.* Comme la lecture de ce chef-d'œuvre les jetait dans une nouvelle admiration : *Qu'eussiez-vous donc fait, ô Rhodiens !* reprit Eschine, *si vous eussiez entendu rugir ce lion terrible ?*

[1] *Alcidamas*, philosophe et rhéteur grec, disciple de Gorgias, vivait vers 424 avant Jésus-Christ.

Eschine mourut à Rhodes, à l'âge de soixante-quinze ans. (314 avt J.-C.)

Ouvrages d'Eschine. — Des trois discours qui restent de lui, le plus célèbre est son *discours pour la couronne*. (Voir *Morc. ch.*, No XXX.)

Jugement de Denys d'Halicarnasse. — « Eschine « n'a pas tant d'énergie que Démosthène, mais néanmoins il se « signale par la diction, que tantôt il orne des plus nobles et « des plus magnifiques figures, et que tantôt il assaisonne des « traits les plus vifs et les plus piquants. L'art et le travail ne « s'y font point sentir : une facilité heureuse, que la nature « seule peut donner, règne partout. Il est brillant et solide ; « il étend et il amplifie ; souvent aussi, il serre et il presse ; « en sorte que son style qui, au premier coup d'œil, ne paraît « que coulant et doux, se trouve, lorsqu'on vient à le regarder « de plus près, énergique et véhément : en quoi le seul Démos- « thène le surpasse, de façon que, sans contredit, Eschine « tient le second rang entre les orateurs. »

Démosthène (385-322).

Démosthène, le *prince des orateurs grecs*, naquit à Athènes, l'an 385 av. J.-C. Son père possédait une manufacture d'armes et jouissait d'une honnête aisance ; mais il le laissa orphelin à l'âge de sept ans. L'enfant eut le malheur de tomber entre les mains de tuteurs avares et intéressés qui ne songèrent qu'à profiter de son bien ; ils négligèrent à dessein son éducation. Le jeune Démosthène put cependant suivre les leçons d'Isocrate et d'Isée, et recevoir de ces maîtres habiles les principes de l'art oratoire. Ayant entendu, à l'âge de seize ans, le discours de l'orateur Callistrate [1], dans l'affaire d'Orope [2], il fut tellement ému de la gloire que cet orateur s'était acquise, qu'il résolut dès ce moment de marcher sur ses traces.

Le premier essai qu'il fit de son éloquence fut contre ses

[1] *Callistrate* jouit d'une grande réputation comme orateur, surtout par le succès de ce discours contre le général Chabrias. Il excellait dans l'action et le débit. « Quel est, demandait-on un jour à Démosthène, le plus grand orateur de vous et de Callistrate ? — Moi quand on me lit, Callistraste quand on l'entend, » répondit-il.

[2] Orope, ville située entre la Béotie et l'Attique.

tuteurs, qu'il obligea de lui restituer une partie de son bien. Ce succès l'enhardit : il essaya de parler devant le peuple, mais il réussit fort mal et fut sifflé par tout l'auditoire. Une seconde tentative eut le même sort ; ce qui lui fit comprendre combien il devait travailler pour parvenir à la gloire qu'il ambitionnait.

La nature d'ailleurs lui opposait de grandes difficultés : il avait une voix faible ; sa parole embarrassée ne lui permettait pas de prononcer nettement la première lettre de son art (*rhétorique*) ; de plus, l'habitude vicieuse de lever sans cesse une épaule le rendait ridicule. Le jeune orateur sut triompher de tous ces obstacles : il fortifia sa santé par de longues courses ; délia peu à peu sa langue, en se mettant des cailloux dans la bouche, et prononçant ainsi de longues périodes sans s'interrompre ; souvent il déclamait au bord de la mer, lorsqu'elle était le plus agitée, comme s'il se fût trouvé devant les flots soulevés de la multitude. Pour corriger le mouvement déréglé de son épaule, il s'exerçait devant un miroir, sous la pointe d'une épée suspendue, dont la piqûre douloureuse l'avertissait de se contenir. Enfin, pour n'être pas distrait au milieu de ses travaux, il s'enferma durant plusieurs années dans une solitude profonde, copiant et méditant Thucydide, la tête à demi rasée, afin que la honte de paraître ainsi en public l'empêchât de sortir.

Etant parvenu, à force de constance, à corriger tous ses défauts, il reparut à la tribune à l'âge de vingt-cinq ans et remporta les suffrages de toute la Grèce. Il employa son crédit et son éloquence à combattre les projets ambitieux de Philippe, et réussit à former contre le roi de Macédoine une ligue, à la tête de laquelle étaient Athènes et Thèbes. Lui-même combattit à Chéronée, mais il ne retrouva pas sur le champ de bataille le courage qu'il montrait à la tribune, prit la fuite et jeta bas les armes [1] ; ses concitoyens oublièrent sa faiblesse comme soldat, pour honorer son dévouement et l'éclat de son éloquence.

[1] On prétend que, dans sa fuite, Démosthène s'étant accroché à un chardon, crut que c'était un ennemi qui l'arrêtait et s'écria : *Laissez-moi la vie !*

Après la mort d'Alexandre, les Athéniens ayant échoué contre Antipater, gouverneur de Macédoine, le vainqueur exigea qu'on lui livrât Démosthène et tous les orateurs. Celui-ci s'enfuit alors dans l'île de Calaurie, et, se voyant près de tomber entre les mains de ses ennemis, il s'empoisonna (322 av. J.-C.).

Ouvrages de Démosthène. — On a de Démosthène *soixante et un discours, soixante-cinq exordes* et *six lettres* écrites au peuple d'Athènes. Ceux de ses discours que l'on estime le plus sont les **Philippiques** et les **Olynthiennes** qu'il prononça contre Philippe ; le **discours** *sur l'ambassade d'Eschine,* dans lequel il accusait cet orateur de s'être laissé corrompre par Philippe, et le **discours** *pour la couronne,* où il justifie Ctésiphon, qui avait proposé de lui donner une couronne d'or en récompense de ses services, et qu'Eschine accusait pour cette demande. (Voir *Morc. ch.,* N° XXXI.)

Divers jugements sur Démosthène. — « Démosthène, a dit Quintilien, est le modèle auquel doit nécessairement s'assujettir quiconque aspire à la perfection de l'art oratoire. Son style a tant de force ; il est si serré, si nerveux ; tout s'y trouve dans une telle justesse et dans une proportion si exacte, qu'il n'y a rien de trop ni de trop peu. »

Il faudrait renoncer au bon sens et à la droite raison pour révoquer en doute le mérite supérieur de l'orateur grec après le succès inouï qu'il a eu de son temps et les éloges magnifiques que lui ont prodigués les plus habiles connaisseurs.

« Il parlait devant le peuple le plus poli, le plus délicat, le plus difficile à contenter en matière d'éloquence ; si sensible à la pureté du langage que ses orateurs n'osaient hasarder aucune expression douteuse, extraordinaire ou qui pût, en quelque manière, blesser des oreilles si fines et si épurées. D'ailleurs, il vivait dans un siècle où le goût du beau, du vrai, du simple régnait souverainement, siècle heureux qui produisit en même temps une foule d'orateurs, dont chacun aurait pu être regardé comme un modèle achevé

si Démosthène, par une force de génie et une supériorité de mérite extraordinaire, ne les avait tous surpassés. »

Cette remarque est encore de Quintilien. Cicéron n'est pas moins enthousiasmé du talent de Démosthène : « Je l'ai toujours préféré, dit-il, à tous les orateurs ; il remplit l'idée que j'ai de l'éloquence ; il atteint à ce degré de perfection que j'imagine, mais que je ne trouve qu'en lui seul. On n'a jamais vu dans aucun autre, ni plus de grandeur et de force, ni plus d'art et de finesse, ni plus de sagesse et de sobriété dans les ornements. Pas une des qualités qui constituent l'orateur ne lui manque; il est parfait. »

Qu'y a-t-il donc dans ces harangues de si admirable et qui ait pu enlever si unanimement les suffrages de tous les siècles ? Démosthène est-il un orateur qui s'amuse simplement à flatter l'oreille par le son et l'harmonie des périodes, ou qui fasse illusion à l'esprit par un style fleuri et des pensées brillantes ? Une telle éloquence peut bien, dans le moment même, éblouir et charmer ; mais l'impression qu'elle fait n'est pas de longue durée. Ce qu'on admire en Démosthène, c'est le plan, la suite, l'économie du discours ; c'est la force des preuves et la solidité du raisonnement ; c'est plus encore, un oubli si parfait de lui-même que jamais il ne lui échappe une expression, un tour, une pensée qui n'ait pour but que de plaire et de briller. Cette retenue, cette sobriété, de la part d'un aussi beau génie que Démosthène, dans des matières si susceptibles de grâces et d'élégance, met le comble à son mérite, et est au-dessus de toute louange.

Pour ajouter au témoignage des anciens celui des modernes, nous citerons quelques paroles de Fénelon, si versé dans cette matière. Il fait un rapprochement entre Démosthène et Isocrate : « On ne voit, dit-il, dans celui-ci, que des discours « fleuris et efféminés, que des périodes faites avec un travail « infini pour amuser l'oreille, pendant que Démosthène émeut, « échauffe, entraîne les cœurs. Il est trop vivement touché des « intérêts de sa patrie, pour s'amuser à tous les jeux d'esprit « d'Isocrate. C'est un raisonnement serré ; ce sont des senti- « ments généreux d'une âme qui ne conçoit rien que de « grand..... Vous ne sauriez le lire sans voir qu'il porte la

« République au fond de son cœur ; c'est la nature qui parle « elle-même dans ses transports. L'art y est si achevé qu'il « n'y paraît point. »

Ce grand homme cependant travaillait beaucoup ses ouvrages, ce qui faisait dire à ses envieux que ses harangues sentaient l'huile ; mais il répondait avec raison à ses ennemis que sa lampe et la leur n'éclairaient pas les mêmes travaux. La postérité a ratifié ce jugement : après deux mille ans, les paroles de Démosthène entraînent encore et entraîneront toujours ceux qui ont le sentiment de la véritable éloquence.

§ 6. — Genre didactique et philosophique.

Cette époque de la littérature grecque, si féconde en poètes illustres, en historiens et orateurs célèbres, ne le fut pas moins par le grand nombre de savants et de philosophes que la Grèce produisit, et dont l'influence s'étendit à toutes les branches des connaissances humaines : *Hippocrate,* dans les sciences ; *Socrate, Platon, Aristote,* dans la philosophie. Nous n'avons pas à étudier ici en détail les travaux et les systèmes de ces grands génies qui remuèrent le monde païen ; nous ferons connaître seulement les principaux traits de leur vie et de leur caractère.

Hippocrate, le *père de la médecine,* l'un des plus beaux génies de l'antiquité, naquit dans l'île de Cos, l'an 450 av. J.-C., et consacra sa vie à étudier et à répandre les vrais principes de son art. On raconte qu'il guérit les Athéniens de la peste, en allumant de grands feux au milieu de la ville, et mérita ainsi la reconnaissance de tout un peuple ; plus tard, il repoussa les propositions d'Artaxercès-Longuemain, roi de Perse, qui voulait, à force d'or, l'enlever à sa patrie.

Hippocrate mourut dans un âge très avancé, à Larisse, en Thessalie : ses rares qualités l'avaient fait surnommer le *divin vieillard.* Aujourd'hui encore, ses sentences font autorité, et son style, simple, concis, agréable, peut servir de modèle dans les écrits de ce genre.

Pythagore naquit dans l'île de Samos, vers l'an 583 avt J.-C. Le désir de s'instruire lui fit entreprendre de longs voyages ; il visita l'Asie-Mineure, la Perse et diverses parties de la Grèce ; puis il alla en Egypte, pour y recueillir la doctrine secrète des prêtres de cette contrée. A la suite de ces divers voyages, il revint à Samos ; mais, craignant la tyrannie de Polycrate, qui régnait sur cette île, il alla se fixer à Crotone, ville située dans cette partie de l'Italie qu'on nommait alors la Grande-Grèce. C'est là qu'il fonda une école célèbre : les *Pythagoriciens* menaient une vie très frugale et s'abstenaient de la chair des animaux ; avant d'être initiés aux secrets de leur maître, ils se soumettaient à un silence de plusieurs années. Pythagore avait inspiré à ses disciples une si haute confiance, que sa parole était reçue comme un oracle : *Le maître l'a dit,* répondaient les Pythagoriciens, lorsqu'on leur demandait raison de leurs dogmes. C'est lui qui employa le premier le nom de *philosophe ou ami de la sagesse.* Il se distingua surtout dans les mathématiques ; on raconte qu'ayant découvert la fameuse démonstration du carré de l'hypoténuse, il immola une hécatombe aux dieux en actions de grâces de ce succès. L'époque de sa mort est incertaine.

Socrate, fils d'un pauvre sculpteur nommé Sophronisque, naquit à Athènes (470 avt J.-C.); il suivit d'abord la profession de son père, qu'il abandonna bientôt pour se livrer aux études philosophiques. La philosophie était alors exploitée par des hommes vains et subtils, connus sous le nom de *sophistes ;* Socrate les combattit par la modestie et la droiture de son langage, répétant souvent : *Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien.* Ayant été vivement frappé de la célèbre maxime qui se lisait sur la façade du temple de Delphes : *Connais-toi toi-même,* il en faisait fréquemment usage dans ses entretiens.

Socrate se mêla aux événements politiques de sa patrie, porta même les armes, et fut assez heureux pour sauver la vie à Xénophon, son disciple, lors de la retraite de Délium. La liberté de son langage et la hardiesse avec laquelle il reprenait tous les abus, finirent par lui susciter de nombreux enne-

nis, qui l'accusèrent de corrompre la jeunesse et d'introduire les divinités nouvelles. Socrate refusa de se défendre et fut, malgré son innocence, condamné à boire la ciguë. Il subit la mort avec un courage et une résignation admirables, l'an 400 avt J.-C.

Socrate n'a laissé aucun écrit, mais Xénophon et Platon, ses disciples, nous ont transmis ses *entretiens*.

Platon naquit à Athènes, vers l'an 430 avt J.-C. Il porta d'abord le nom d'Aristoclès ; on croit que le nom de Platon lui fut donné par son maître de palestre [1], à cause de la largeur de ses épaules (*platus*, large). Après la mort de Socrate, dont il avait été pendant dix ans un des disciples les plus assidus, il entreprit de longs voyages, à l'imitation des anciens philosophes, afin de se perfectionner dans toutes les connaissances humaines. De retour à Athènes, il ouvrit une école de philosophie, dans un gymnase situé près de la ville, et nommé *Académie*, du nom de son ancien possesseur, *Academus*. Cette école fut bientôt fréquentée par tout ce que la Grèce renfermait de plus distingué. La réputation de Platon s'étendant au loin, plusieurs Etats lui demandèrent des lois ; mais il voulut rester toute sa vie éloigné de la pratique des affaires. Il mourut en 348 av. J.-C., âgé de quatre-vingt-deux ans, ayant toujours gardé le célibat.

Le caractère de grandeur qui distingue la philosophie de Platon l'a fait surnommer le *divin*. Ses *dialogues* contiennent de hautes idées sur Dieu, sur l'immortalité de l'âme et sur la vertu. Les plus remarquables de ces dialogues sont : *Criton*, dernier entretien de Socrate avec ses amis sur le devoir ; *Phédon*, sur l'immortalité de l'âme (voir *Morc ch.*, N° XXXII) ; *Protagoras* et *Gorgias*, chefs-d'œuvre de réfutation et d'ironie contre les sophistes ; enfin la *République*, où malheureusement le philosophe-poète s'est laissé entraîner à des utopies impraticables ; néanmoins le tableau de l'homme juste y est tracé de main de maître. On croit entendre Isaïe raconter la vie et les douleurs du Juste par excellence.

[1] *Palestre*, exercices de gymnastique; lieu où les jeunes gens se formaient à cet art.

Disciples de Platon. — Les disciples de Platon ne purent se soutenir à la hauteur de leur maître : **Epicure** (341-270 av. J.-C.) donna son nom aux *Epicuriens* qui confondaient la vertu avec la jouissance, et rabaissaient l'homme jusqu'à l'animal ; **Zénon** (340-260) fut le chef des *Stoïciens*, ainsi nommés du portique où ils s'assemblaient ; par un excès contraire aux épicuriens, ces philosophes supprimaient toute sensibilité et niaient la douleur.

Aristote (384-322), né en Macédoine, fut précepteur d'Alexandre; il fonda à Athènes l'école du *Lycée* ou des *Péripatéticiens*[1], ainsi nommés parce qu'ils discutaient en se promenant. Le vaste génie d'Aristote lui permit d'embrasser toutes les connaissances humaines ; ses principaux ouvrages sont : la *Rhétorique*, la *Politique*, la *Morale*, l'*Histoire naturelle*. Son style est peu orné, mais sa science est admirable ; il partage encore aujourd'hui avec Platon l'admiration de tous les savants.

Théophraste, disciple d'Aristote, fut aussi son successeur et continua au Lycée les leçons du maître. Le nom sous lequel il est connu et qui signifie le *divin parleur* lui fut donné par Aristote en échange de celui de Tyrtame. Né à Eresus, dans l'île de Lesbos (371 av. J-C.), il prolongea, dit-on, sa vie au delà de cent ans, et ne cessa pendant cette longue et paisible carrière, de cultiver et d'enseigner la science.

C'était surtout la facilité et la grâce de l'élocution qui caractérisaient le talent de Théophraste ; on accourait de tous côtés pour l'entendre : il compta dans le Lycée jusqu'à deux mille élèves. La plupart de ses nombreux ouvrages se rapportent à l'histoire naturelle ; mais il doit surtout sa célébrité à son livre des *Caractères moraux* , que La Bruyère a

[1] *Péripatéticiens*, c'est-à-dire *promeneurs;* toutes les leçons des grands philosophes se donnaient oralement et même en marchant ; de là ce nom donné aux disciples d'Aristote, plus assidus à ce genre d'exercice ; le *Lycée* était une promenade d'Athènes, sur les bords de l'Ilissus. Ce nom, qui signifie loup, était aussi celui d'une montagne d'Arcadie, ainsi nommée, sans doute, à cause du grand nombre de loups qu'on y rencontrait.

imité et surpassé dans un ouvrage original qui compte parmi les chefs-d'œuvre de notre langue.

— A côté de ces graves philosophes, nous pourrions inscrire un modeste conteur d'apologues, *Esope*, si toutes les fables qu'on lui attribue étaient vraiment de lui, ce qui est douteux. Cependant nous savons qu'Esope, esclave phrygien, vivait au VIe siècle av. J.-C.; il passa une grande partie de sa vie à la cour de Crésus, roi de Lydie. Les Grecs le tenaient en grande réputation.

CHAPITRE III

QUATRIÈME ÉPOQUE, DITE GRÉCO-ALEXANDRINE (336-146 av. J.-C.).

Durant la quatrième époque, lorsque la Grèce, soumise par Alexandre, opprimée par ses successeurs, eut perdu son indépendance, la poésie se déplaça et vint fleurir à Alexandrie, à la cour des Ptolémées. Cette poésie artificielle, qui a gardé le nom d'Alexandrine, ne manqua pas de grâce; mais elle ne conserva ni la force ni la pureté qu'elle avait reçues du siècle de Périclès. Toutefois elle produisit *Théocrite* que ses idylles placent au rang des maîtres; *Bion* et *Moschus* qui se sont également fait un nom dans la pastorale; *Apollonius de Rhodes, Aratus et Callimaque.*

L'*école d'Alexandrie* se tourna surtout vers la critique et l'érudition, et, sous ce rapport, rendit de grands services à la postérité : elle travailla sur les chefs-d'œuvre de la Grèce, les recueillit, les épura, et, grâce à la libéralité des rois, rassembla la magnifique bibliothèque d'Alexandrie. *Démétrius de Phalère,* le dernier des orateurs attiques, fut l'un des plus ardents promoteurs de ces savantes recherches. *Aristarque,* critique et grammairien célèbre, commenta les poèmes d'Homère : son nom, après vingt siècles, est encore synonyme de bon goût. L'histoire fut représentée par *Polybe*, un des meilleurs écrivains de l'antiquité.

Enfin *Archimède*, de Syracuse, fit faire aux sciences d'immenses progrès et laissa plusieurs traités de ses savantes théories.

§ 1er. — Poésie.

Théocrite.

Théocrite est le prince et le père de la *poésie pastorale.* Il naquit à Syracuse, vers le IIIe siècle av. J.-C., et vécut sous

Hiéron le Jeune, qui ne sut pas dignement reconnaître son mérite. Ptolémée Philadelphe, qui régnait en même temps en Egypte, et qui se plaisait à réunir autour de lui les littérateurs et les savants, comprit mieux les intérêts de sa gloire. Par ses libéralités, il attira le poète sicilien près de lui, et en reçut en retour les plus magnifiques éloges.

C'est à peu près tout ce que l'on sait de la vie de Théocrite.

Ouvrages de Théocrite. — Ses œuvres, telles que nous les avons, se composent de trente poèmes qui portent le nom d'*Idylles* et de vingt-trois autres morceaux moins étendus auxquels on a donné le nom d'*Épigrammes*. Outre les idylles proprement dites, on ne compte guère que dix *Églogues*. (Voir *Morc. ch.*, No XXXIII.)

Caractère du génie de Théocrite. — Des grâces simples et naïves, un naturel exquis, un dialogue vif, serré, piquant, des descriptions ravissantes, placent Théocrite parmi les modèles du genre pastoral. On respire, pour ainsi dire, dans ses poésies, le charme enchanteur du beau ciel d'Italie. Aujourd'hui encore, il semble qu'on retrouve en Sicile les mœurs et les habitudes champêtres que le poète a décrites avec tant de naïveté et de perfection. Il n'a pas été surpassé par Virgile qui a imité dans ses églogues les idylles du poète syracusain.

Parmi les idylles de Théocrite, quatre ou cinq morceaux d'un ordre plus élevé appartiennent à l'épopée.

— Après Théocrite il faut placer **Bion** de Smyrne et **Moschus** de Syracuse qui vivaient également au IIIe siècle av. J.-C. et s'exercèrent dans le même genre. Nous avons de Bion, outre plusieurs *idylles* fort courtes, le *Chant funèbre* en l'honneur d'Adonis, remarquable par l'élégance de la diction et la beauté des vers, mais dans lequel l'art se fait trop sentir, et le commencement de l'*Epithalame d'Achille et de Déidamie*.

Moschus, sans égaler Théocrite, l'emporte sur Bion par deux qualités précieuses : la délicatesse et le sentiment. Il a laissé *quatre idylles* et quelques autres petits poèmes ; le *Chant funèbre* en l'honneur de Bion passe pour le chef-d'œuvre de Moschus.

Apollonius de Rhodes (276-186).

Apollonius de Rhodes, né à Alexandrie, eut pour maître le

poète Callimaque. Quelques persécutions, dirigées par des envieux, le forcèrent, dit-on, à se retirer à Rhodes où il obtint droit de cité et enseigna la rhétorique avec distinction. Plus tard, il fut rappelé dans sa patrie ; Ptolémée Epiphane lui confia la direction de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie.

Apollonius avait composé un grand nombre d'ouvrages ; il ne nous reste qu'un poème sur l'expédition des Argonautes, connu sous le nom d'*Argonautiques*. Une douceur continue de style qu'augmente encore l'usage perpétuel du dialecte ionien, une versification habile qui, à force d'art, imiterait le naturel, si le naturel se pouvait imiter, telles sont, dit M. Charpentier, les qualités qu'offre à un haut degré le poème d'Apollonius. L'ensemble, du reste, en est froid, ce qui tient en partie à la stérilité du sujet.

Aratus était de Soles en Cilicie. Il vécut à la cour du roi de Macédoine, et composa sur l'astronomie un poème intitulé les *Phénomènes* que Cicéron nous a conservé.

Callimaque florissait vers 270 av. J.-C. Il enseigna d'abord les belles-lettres à Eleusis [1], près d'Athènes, puis fut appelé à Alexandrie par Ptolémée Philadelphe et donna des leçons de poésie dans le Musée [2]. De tous ses écrits, il ne nous est parvenu que quelques *hymnes* composés pour les fêtes des dieux. On le regardait comme le maître de *l'Élégie*.

§ 2. — Histoire et éloquence.

Polybe (205-124).

Polybe, un des plus judicieux écrivains de l'antiquité, naquit à Mégalopolis, ville du Péloponèse, en Arcadie, l'an 205

[1] *Eleusis*, bourg de l'Attique, aujourd'hui *Lefsina*, célèbre par le culte de Cérès et par le magnifique temple que Périclès y avait fait construire en l'honneur de cette déesse. Son culte y prit le nom de *mystères d'Eleusis*, et l'on n'y était admis que par initiation.

[2] *Musée*, édifice d'Alexandrie, où les rois d'Egypte rassemblaient les savants les plus distingués, pour qu'ils s'y livrassent à la culture des lettres. On a depuis donné ce nom à des réunions semblables de savants ou à des collections d'objets d'art ou d'antiquités.

av. J.-C. Il fut élevé, comme tous les enfants de sa nation, dans un grand respect pour la divinité : pieux sentiment, où les Arcadiens mettaient leur principale gloire, et dans lequel il persévéra si constamment toute sa vie, qu'il est peu d'auteurs profanes qui aient pensé de la divinité plus religieusement que lui.

Son père, Lycortas, l'instruisit lui-même dans la politique, et Philopœmen, le dernier défenseur de l'indépendance grecque, le forma dans l'art de la guerre. Les Romains, après la défaite de Persée, songèrent à humilier et à punir ceux qui avaient été les plus fermes à soutenir la liberté de la ligue achéenne. Polybe fut accusé l'un des premiers ; un grand nombre de ses concitoyens, enveloppés dans la même disgrâce, s'exilèrent dans différentes villes d'Italie ; pour lui, il obtint la permission de se fixer à Rome. Pendant son séjour dans cette ville, son mérite et sa réputation lui méritèrent l'amitié des deux fils de Paul-Emile, mais surtout celle du second, Scipion l'Africain, le futur destructeur de Carthage. Leur union était si intime, que Polybe l'accompagnait dans toutes ses expéditions. Il ne songea à revoir sa patrie qu'après la mort de son ami.

Il put encore jouir pendant six ans de l'estime et de la reconnaissance de ses concitoyens, et mourut en 124 av. J.-C., âgé de quatre-vingt-un ans.

Ouvrages de Polybe. — Polybe avait écrit : **la vie de Philopœmen, la Guerre de Numance**, une **Tactique** et une **Histoire générale**[1] en quarante livres, dans laquelle il menait de front l'histoire de Rome et celle des autres Etats contemporains ; nous possédons les cinq premiers livres de son histoire générale, et des fragments assez considérables de ses autres ouvrages.

Caractère du génie de Polybe. — Polybe n'est point superstitieux ; il écarte, avec une grande solidité de jugement, toutes les traditions populaires dont Hérodote est si avide. Il se plaît à rechercher les causes de tous les événements qu'il

[1] L'histoire de Polybe n'est pas générale par rapport au temps, puisqu'elle n'embrasse que cinquante-trois années (220 à 207), mais par rapport aux peuples dont elle s'occupe.

raconte, et l'histoire n'est pour lui qu'une série de causes et d'effets qu'il tend à mettre en relief. Il croit à une Providence qui dispose et conduit tout à ses fins : c'est un historien philosophe. Cependant, malgré cette élévation de vues, Polybe ne jouit pas d'une brillante réputation dans l'antiquité : il fut loin d'être placé sur la même ligne qu'Hérodote, Thucydide et Xénophon. Cette différence provient surtout de l'infériorité de son style, qui se ressent beaucoup du mauvais goût qui régnait alors. Sa narration n'a ni couleur ni mouvement ; elle ne nous entraîne jamais et rarement son expression fait image.

Parmi les historiens qui le suivirent, Plutarque et Josèphe lui donnent de grands éloges. Brutus, qui se piquait de cultiver les lettres et la philosophie, lisait continuellement Polybe ; on le trouva appliqué à cette étude, la veille du jour où se donna la bataille de Pharsale.

Démétrius de Phalère (345-283).

Le plus élégant et le dernier des orateurs attiques qui aient survécu à la liberté de leur patrie fut, au jugement de Cicéron, Démétrius de Phalère[1]. Sa naissance était peu relevée, mais la nature l'avait comblé de toutes les grâces et de tous les talents : une très belle physionomie, un esprit brillant, une élocution facile, lui gagnaient tous les cœurs. Elevé dans la philosophie des Péripatéticiens, formé à l'éloquence par les principes d'Aristote, à peine parut-il à la tribune, qu'il charma les Athéniens jusqu'à l'enthousiasme.

Cassandre, roi de Macédoine, devenu maître de la Grèce, voulut, dans le dessein de s'attacher les Athéniens, confier le gouvernement de la cité à l'un de leurs concitoyens, et ne crut pas devoir en choisir un autre que Démétrius. Celui-ci n'employa d'abord son autorité que pour le bonheur de sa patrie ; les Athéniens reconnaissants lui élevèrent jusqu'à trois cent soixante statues d'airain, qui furent achevées, dit-on, en moins de trois cents jours. Mais, par une longue prospérité, ses mœurs devinrent dissolues ; il se fit de nombreux ennemis. La prise d'Athènes par Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, fut le sujet d'une sédition, dans laquelle les nombreuses statues du grand orateur furent brisées dans un seul jour. Ce fut avec peine qu'il parvint à se soustraire à la fureur de ses ennemis. S'étant retiré en Egypte, auprès de Ptolémée Lagus,

[1] *Phalère*, port de la ville d'Athènes, située à 4 kilomètres de la mer.

qui commençait à former la riche bibliothèque d'Alexandrie, il fut honoré par ce prince d'une amitié particulière. Oubliant ses grandeurs passées, Démétrius charmait ses loisirs par l'étude de la philosophie, lorsqu'il se vit disgracié, sous Ptolémée Philadelphe. Il se retira dans la Haute-Egypte, où il se donna la mort, en se faisant piquer par un aspic (283 avt J.-C.).

Démétrius avait composé un grand nombre d'ouvrages, mais aucun n'est parvenu jusqu'à nous.

Caractère de l'éloquence de Démétrius. — Démétrius, qui avait été disciple de Théophraste, avait pris sous lui un style orné, fleuri, élégant. Il s'exerça dans le genre d'éloquence tempérée, qui tient le milieu entre le sublime et le simple, qui admet toutes les parures, tous les ornements de l'art, mais qui, dénué de force et de vigueur, ne s'élève guère au-dessus du médiocre.

« Il est aisé, dit Cicéron, de reconnaître à son style coulant, « doux, agréable, qu'il avait suivi les leçons de Théophraste. « Ses expressions éclatantes, ses métaphores heureuses sont « comme autant d'astres qui donnent du lustre à ses discours. »

Démétrius fut le premier orateur d'Athènes qui commença à porter atteinte à l'ancien et solide goût de la véritable éloquence.

CHAPITRE IV

CINQUIÈME ÉPOQUE, dite GRÉCO-ROMAINE (146 avt J.-C. — 306).

La cinquième époque de la littérature grecque commence à la conquête des Romains (146 avt J.-C.), et s'étend jusqu'au règne du grand Constantin (306). La Grèce vaincue porte à ses fiers conquérants les monuments de son génie et ses arts dégénérés : cette période a reçu le nom de *Gréco-Romaine*. Après avoir dédaigné les sciences et les lettres, les Romains se font gloire d'étudier la langue et les chefs-d'œuvre d'Athènes, jusqu'à ce qu'ils puissent eux-mêmes en créer de semblables.

Privée de sa nationalité, la Grèce offre peu d'écrivains remarquables ; l'histoire cependant est cultivée avec succès par des hommes de talent tels que *Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Josèphe, Plutarque;* la philosophie et la rhétorique par *Dion Chrysostome, Lucien, Longin.* La chute du paganisme

prépare une ère nouvelle qui verra refleurir sur le sol fécond de la Grèce les grands génies que cette contrée ne sait plus produire : ce sera la littérature chrétienne.

§ 1er — Poésie

La poésie se tait à cette époque ; à peine quelques noms ont-ils pu échapper à l'oubli.

Le plus célèbre est **Babrius ou Babrias.** Les critiques ne sont pas d'accord sur le temps où il a vécu : les uns prétendent que ce fut sous le règne d'Auguste, les autres au commencement du IIIe siècle. Il mit en vers une collection des *Fables d'Ésope*, que des copistes du XIIe siècle transcrivirent en mauvaise prose.

Le texte original de cet ouvrage, qui semblait perdu sans retour, a été retrouvé, il y a quelques années, dans la bibliothèque d'un couvent grec ; désormais le vrai Babrius est connu. Il est bon versificateur, quelquefois même excellent poète. On lui reproche des répétitions et quelques obscurités. La plus longue de ses fables est aussi une des plus belles : c'est celle où il conte les stratagèmes du renard pour amener la biche dans l'antre du lion malade.

Le poète **Archias** d'Antioche, célèbre par le plaidoyer que Cicéron composa pour sa défense, avait chanté, en vers héroïques, la *guerre des Cimbres* et celle de *Mithridate.*

Oppien, né en Cilicie, a laissé deux poèmes descriptifs : la *Pêche* et la *Chasse :* ces ouvrages ont quelque mérite.

§ 2. — Histoire

Diodore de Sicile (1er siècle avt J.-C.).

Diodore était d'Agyrium, ville de Sicile, ce qui le fait appeler ainsi, pour le distinguer de plusieurs autres écrivains du même nom. Il vécut sous Jules-César et sous Auguste. Après trente années de recherches et de travaux, il publia sa *Bibliothèque historique ;* le long séjour qu'il fit à Rome lui fut pour cela d'un grand secours. Il parcourut aussi plusieurs

contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, afin de s'assurer par lui-même de la situation des villes et autres lieux dont il devait parler ; ce qui n'est pas indifférent pour la perfection de l'histoire.

Ouvrages de Diodore. — Sa **Bibliothèque historique,** enfermée en quarante livres, contenait l'histoire universelle, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 60 avt J.-C. Il ne nous en reste malheureusement que quinze livres.

Caractère du génie de Diodore. — Diodore n'est historien ni comme Hérodote, ni comme Thucydide, ni comme Polybe : il n'est en général que compilateur, admettant quelquefois sans réflexion tous les faits et toutes les autorités ; cependant, ce qu'il a vu, ce qu'il a vérifié, il l'a bien vu et bien jugé.

Son style est facile, clair, simple et sans affectation, mais aussi sans élégance. Lorsqu'il copie les poètes et les mythologues, il se charge d'ornements et de métaphores ; il manque, en général, de liaison et d'ordre. Sa narration est souvent embarrassée ; il ignore l'art de débrouiller les faits et d'y répandre la lumière. Ses réflexions sont communes, sans être triviales ; il s'y montre toujours homme de bon sens et de probité.

Tout bien pesé, on doit faire grand cas des ouvrages de Diodore qui sont parvenus jusqu'à nous, et regretter beaucoup la perte des autres, qui auraient jeté une grande lumière sur l'histoire ancienne.

Denys d'Halicarnasse (1er siècle avt J.-C.).

Cet historien nous apprend lui-même, dans la préface de son ouvrage, le peu que nous savons touchant sa personne ainsi que les principaux événements de sa vie.

Il était d'Halicarnasse, ville de Carie, en Asie-Mineure, patrie du grand Hérodote. Étant venu en Italie vers l'an 30 avt J.-C., il y demeura vingt-deux ans et employa ce temps à étudier la langue latine. Il s'appliqua surtout à s'informer avec soin de tout ce qui avait rapport à l'ouvrage qu'il méditait; car il paraît que c'était là le motif de son voyage. Pour mieux réussir dans son dessein, il se mit en rapport avec tous les savants de Rome et eut avec eux de fréquents entretiens. A ces conversations qui étaient pour lui d'un grand secours, il joignit une étude profonde des historiens

romains les plus estimés. Quand il se crut suffisamment instruit de tout ce qu'il jugeait nécessaire à l'exécution de ses projets, il se mit à travailler.

Ouvrages de Denys d'Halicarnasse. — Son principal ouvrage : **les Antiquités romaines,** est ainsi appelé parce que, en écrivant l'histoire de Rome, il remonte jusqu'à sa plus ancienne origine. Ce livre peut être considéré comme une introduction à l'histoire de Polybe : l'auteur s'arrête à l'année 266 avt J.-C., précisément où Polybe commence. Des vingt livres qui composaient cette histoire, il ne nous reste que les onze premiers, avec des extraits et des fragments des autres.

Caractère du génie de Denys. — *Photius*[1] loue la justesse, l'élégance et la précision de Denys d'Halicarnasse.
« Tous les historiens anciens et modernes qui ont parlé de « son histoire avec quelque connaissance de cause, dit *Rollin,* « reconnaissent en lui un génie facile, une érudition profonde, « un discernement exact et une critique judicieuse. Il était « versé dans tous les beaux-arts : bon philosophe, sage politique, excellent rhéteur. Il s'est peint dans son ouvrage, sans « y penser : on l'y voit ami de la vérité, éloigné de toute « prévention, plein de zèle pour la religion, adversaire des « impies qui niaient une Providence.
« Il est constant que, sans ce qui nous reste de Denys d'Halicarnasse, nous ignorerions beaucoup de faits et d'usages « dont Tite-Live et les autres historiens latins ont négligé de « nous instruire. Il est le seul qui nous ait fait connaître à fond « les Romains ; nous lui sommes redevables des lois de Romulus, de celles de Numa, de Servius, etc., et de beaucoup « d'autres détails qu'il s'est plu à recueillir, pour instruire les « Grecs, ses compatriotes, des mœurs, des coutumes et des « institutions romaines. »

Flavius Josèphe (37-95 de J.-C.).

Plusieurs écrivains juifs avaient déjà pris part à la littérature grecque, mais aucun ne le fit avec plus d'éclat que l'historien Josèphe (*Flavius*). Il naquit à Jérusalem, l'an 37 de J.-C. Sa famille était de race sacerdotale, et sa mère descendait des Machabées. Il reçut une éducation savante et en

[1] *Photius,* patriarche de Constantinople, commença le grand schisme d'Orient (860). On a de lui, sous le titre de *Bibliothèque,* une précieuse compilation d'une infinité d'auteurs qui nous seraient inconnus sans cet ouvrage.

profita si bien, qu'à l'âge de quatorze ans, les pontifes mêmes le consultaient sur ce qui regardait la loi. Après avoir examiné avec soin les trois sectes qui partageaient alors les Juifs, il choisit celle des Pharisiens. A l'âge de vingt-cinq ans, il fit un voyage à Rome ; de retour dans son pays, ses compatriotes insurgés le nommèrent gouverneur de la Judée. Dans cette place, il se signala par sa vigilance et son courage, en soutenant un siège de quarante-sept jours dans Jotapate, ville de la tribu de Nephtali. La ville étant prise, Josèphe, qui s'était retiré dans une caverne, fut découvert et contraint de se rendre à Vespasien.

Il nous apprend lui-même que, pendant toute la guerre des Juifs, et lors même qu'il était encore captif, Vespasien et Titus voulaient toujours l'avoir auprès d'eux ; de sorte qu'il ne se passait aucun événement dont il n'eût une entière connaissance. Il observait avec soin tout ce qui avait lieu dans le camp des Romains, et l'écrivait exactement. Quand la guerre fut terminée, Josèphe fut emmené à Rome par Titus ; Vespasien le logea dans le palais qu'il occupait avant d'être empereur, le fit citoyen romain, lui donna le nom de Flavius qui était celui de sa famille et le combla de richesses.

Il paraît que Josèphe était plus lâche politique que bon Israélite : l'intérêt fut son grand mobile, dans ses écrits comme dans sa conduite. Il eut la bassesse sacrilège d'appliquer les prophéties sur le Messie à l'empereur Vespasien.

On croit qu'il mourut l'an 95.

Ouvrages de Josèphe.— Josèphe a écrit l'**Histoire de la guerre des Juifs**, ouvrage dont Titus faisait le plus grand cas ; cette histoire fut d'abord rédigée en syriaque, puis en grec. Nous avons encore de lui les **Antiquités Judaïques** en vingt livres : c'est l'histoire des Juifs jusqu'à la prise de Jérusalem; sa *propre vie ;* deux *livres contre Apion* [1], adversaire des Juifs ; *l'éloge des Sept Machabées,* martyrs. Tous ces ouvrages sont écrits en grec.

Jugement sur les ouvrages de Josèphe.—Josèphe fait

[1] Apion était égyptien de nation et grammairien par profession ; ses ouvrages sont pleins de calomnies contre les Juifs.

profession de rapporter dans son histoire, avec une parfaite sincérité, tout ce qui s'est fait de part et d'autre, ne se réservant de l'affection qu'il avait pour son pays que le droit de plaindre quelquefois ses malheurs et de détester les crimes des séditieux qui avaient causé sa ruine. On lui reproche néanmoins d'avoir été partial et exagérateur dans ses récits.

Outre l'importance si grande qu'a son *Histoire de la guerre des Juifs*, dans laquelle on trouve l'accomplissement entier et littéral des prédictions de J.-C. contre Jérusalem, cet ouvrage en lui-même est fort estimé pour sa perfection. Le récit est agréable, plein d'élévation et de majesté ; les scènes se succèdent avec un intérêt qui va toujours croissant, jusqu'à la grande catastrophe qui n'a pas d'égale dans les annales de l'univers.

Dans ses *Antiquités judaïques*, d'un style non moins beau que l'ouvrage précédent, Josèphe a eu le tort d'affaiblir ou même d'anéantir les miracles attestés par l'Ecriture : on le surprend à corrompre partout ce qui pourrait blesser la susceptibilité des Gentils.

Saint Jérôme désigne Josèphe par un mot qui le caractérise parfaitement : il l'appelle le *Tite-Live des Grecs*.

Plutarque (50-140).

Plutarque naquit à Chéronée en Béotie, vers l'an 50 av. J-C. La Béotie était décriée chez les anciens comme un pays qui ne portait point d'hommes d'esprit ni de mérite. Plutarque, sans parler de Pindare et d'Epaminondas, est une bonne réfutation de cet injuste préjugé et prouve évidemment, comme il le dit lui-même, *qu'il n'y a point de terroir où l'esprit et la vertu ne puissent naître.*

Il descendait d'une des plus considérables familles de Chéronée. On ignore le nom de son père, mais il en parle comme d'un homme d'un grand mérite et d'une vaste érudition. Plutarque nous apprend qu'il suivit à Delphes les leçons du philosophe Ammonius et se nourrit pendant ses études de la lecture des poètes. Il paraît que ses talents éclatèrent de bonne heure, car, jeune encore, on le députa, avec un collègue, vers le proconsul, pour une affaire importante. Son collègue étant demeuré en chemin, Plutarque acheva seul le voyage. Comme il se disposait à rendre compte au public de son ambassade, son père le prenant en particulier lui parla de la sorte : *Mon fils, dans le rapport que vous allez rendre,*

gardez-vous bien de dire : Je suis allé, j'ai parlé, j'ai fait ; mais, dites toujours : Nous sommes allés, nous avons parlé, nous avons fait, afin que la moitié du succès soit attribuée à celui que la Patrie a honoré de la moitié de la commission, et que, par ce moyen, vous écartiez de vous l'envie, qui suit presque toujours la gloire d'avoir réussi.

Plutarque fit ensuite plusieurs voyages à Rome ; on en ignore le sujet et l'époque précise. Pendant son séjour dans cette ville, sa maison était le rendez-vous des plus illustres personnages, qui allaient entendre ses discours sur différentes matières de philosophie. On peut juger de l'empressement avec lequel les discours publics de Plutarque étaient écoutés, par ce qu'il raconte lui-même dans son *Traité de la curiosité: Autrefois,* dit-il, *je parlais en public; Arulenus Rusticus* [1] *était au nombre de mes auditeurs. Comme j'étais au milieu de mon discours, un officier entra et lui remit une lettre de César* (Vespasien) ; *d'abord un grand silence régna dans l'assemblée, et je m'arrêtai pour lui donner le temps de lire sa lettre ; mais il ne le voulut point, et ne l'ouvrit qu'après que j'eus achevé.*

Vers l'âge de quarante-cinq ans, Plutarque se retira dans sa patrie. Le motif qui le porta à y fixer sa retraite pour toujours est digne de remarque : *Je suis né,* disait-il, *dans une ville fort petite et, pour l'empêcher de devenir encore plus petite, j'aime à m'y tenir.* Et quelle gloire, en effet, ne lui a-t-il point donnée ! Comme il avait rempli exactement tous les devoirs de la vie civile, il eut la joie de trouver dans sa famille autant de paix et de bonheur qu'il pouvait souhaiter ; ses compatriotes l'élevèrent à la dignité d'archonte et de prêtre d'Apollon. Il parvint jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans et mourut vers l'an 140.

Ouvrages de Plutarque. — On a divisé ses œuvres en deux parties : les **Vies parallèles des Hommes illustres** et ses **Œuvres morales.** Dans le premier de ces ouvrages, il donne la vie de plus de quarante personnages distingués, célèbres dans l'histoire, les uns Grecs, les autres

[1] *Rusticus* (Fabius-Arulenus), Romain courageux ; vivait sous Néron et Domitien ; celui-ci lui ordonna de se donner la mort.

Romains, et les met en parallèle. Son but est de peindre leur caractère, et de révéler leurs vertus ou leurs vices. Comme une action ordinaire, une parole, un badinage, font souvent mieux connaître le caractère d'un homme que des batailles sanglantes ou des actions mémorables, il s'attache moins aux grands événements qu'aux particularités, ou, si l'on veut, aux anecdotes. Sans cet ouvrage, nous ne pourrions nous faire une idée juste des mœurs, des habitudes et du caractère des Grecs et des Romains.

Ses *Œuvres morales* ne sont à la vérité qu'une reproduction des pensées de Platon ou des autres philosophes, mais du moins elles ont le mérite d'une grande lucidité, et sont toujours parsemées de citations et d'anecdotes qui en rendent la lecture aussi agréable qu'instructive. (*Morc. ch.*, nos XXXIV et XXXV.)

Plutarque ne parle du christianisme en aucun endroit de ses ouvrages ; il conserve avec soin les opinions absurdes et ridicules qu'on trouve chez presque tous les païens.

Caractère du génie de Plutarque. — Pour ce qui regarde le style de Plutarque, sa diction n'est ni pure, ni élégante, mais, en revanche, elle a une force, une énergie merveilleusement propre à rendre en peu de mots de vives images, des traits perçants ; à exprimer des pensées nobles et sublimes. Il excelle à opposer à de brillantes images une naïveté de détails vrais, intimes, qui prennent l'homme sur le fait et le peignent dans toute sa profondeur, en le montrant avec toutes ses petitesses.

Parmi les traducteurs de Plutarque, il faut remarquer *Amyot*, qui l'a immortalisé dans notre langue.

Nous pourrions ajouter ici le nom de **Strabon**, célèbre géographe, né vers l'an 50 avt J.-C., à Amasie en Cappadoce. Ses nombreux voyages lui permirent de composer des *Mémoires historiques* qui sont perdus, et une *Géographie* en dix-sept livres. C'est le meilleur ouvrage de ce genre que nous ait laissé l'antiquité. — On connaît le mot célèbre de Strabon; lorsque, parcourant la Gaule, ouverte à ses études par les légions de César, il admirait la merveilleuse situation de cette contrée : *Personne ne peut douter*, disait-il, *en contemplant*

cette œuvre de la Providence, qu'elle n'ait disposé ainsi ce pays avec intention, et non pas au hasard.

§ 3. — Philosophie et Rhétorique.

Vers le 1er siècle de l'ère chrétienne, les rhéteurs grecs, sous le nom de sophistes, prirent faveur en Asie où ils fondèrent de nombreuses écoles : la déclamation y remplaça le plus souvent la véritable éloquence. Quelques heureuses exceptions doivent être mentionnées :

Dion Chrysostome (1er siècle), né à Pruse en Bithynie, vint à Rome au commencement du règne de Domitien. Proscrit par ce prince, sur une fausse accusation, il erra à travers la Mœsie, la Thrace et la Scythie, déguisant son nom et vivant du travail de ses mains. La nouvelle de la mort de Domitien l'engagea à se rapprocher des limites de l'empire. L'armée qui gardait les frontières était sur le point de se mutiner contre Nerva, le nouvel empereur : Dion demande la parole et, par le charme de son éloquence, force tous les esprits à changer de sentiment. Cette action lui valut la bienveillance de Nerva et celle de Trajan qui, dans son entrée triomphale à Rome, le plaça sur son char à côté de lui.

Dion avait composé un grand nombre de dissertations et de discours dans lesquels se reflète l'éloquence antique, avec l'élévation des idées et la noblesse du langage. Philosophe de la secte stoïcienne, il a laissé soupçonner, par la pureté de sa morale, que les lumières du christianisme l'avaient éclairé.

Lucien (120-200), l'un des plus spirituels écrivains grecs, était né à Samosate en Syrie. Quelques-uns de ses ouvrages le font ranger parmi les rhéteurs ; mais il doit surtout sa célébrité à ceux qu'il composa dans la seconde partie de sa vie contre les philosophes charlatans si nombreux alors, contre les superstitions absurdes du paganisme et les mille travers de la société.

Parmi les œuvres de ce moraliste enjoué et satirique, on distingue surtout : les *Dialogues des dieux et des morts ;* le

Traité de la manière d'écrire l'histoire, dans lequel il attaque les faux historiens ; celui des *Littérateurs à la solde des grands ;* l'*Éloge de Démosthène,* morceau sérieux et d'un genre élevé ; l'*Eloge de la mouche,* agréable badinage ; le *Médecin déshérité par son père,* plaidoyer éloquent dans une cause imaginaire ; les deux *Phalaris,* l'*Eloge de la Patrie* (Voir *Morc. ch.* N° XXXVI).

Tout en louant les rares qualités de cet ingénieux écrivain, on est forcé d'avouer qu'il a souvent passé les bornes d'une juste et honnête satire : lorsqu'il attaque les superstitions des peuples, il ébranle en même temps les convictions religieuses, et systématiquement déverse le mépris sur le christianisme. Son esprit mordant et railleur l'a fait parfois comparer à Voltaire.

Longin, autre philosophe rhéteur, s'est immortalisé par son excellent *Traité du sublime,* chef-d'œuvre de bon sens, d'érudition et d'éloquence. Sa critique est d'une justesse et d'une impartialité admirables. Grec, il loue dignement Cicéron ; païen, il emprunte à Moïse un exemple de pensée sublime ; il signale, chez les grands écrivains, et les qualités qui justifient leur renommée, et les défauts dont ne peut jamais s'affranchir la faiblesse humaine.

Longin fut ministre de la fameuse Zénobie, reine de Palmyre, qui voulut apprendre de lui la littérature grecque. Il fut mis à mort en 273 par Aurélien, vainqueur de cette reine.

SIXIÈME ÉPOQUE, dite BYZANTINE (306-1453.)

Au commencement de cette nouvelle période de la littérature grecque, la croix, après trois cents ans de lutte, a vaincu le monde ancien. Tout est renouvelé : les arts et les lettres ont subi une influence divine, qui les élève à une hauteur que l'antiquité n'avait pas connue. Si nous séparons de la littérature chrétienne les productions profanes de cette époque, il reste peu d'auteurs dignes d'être cités. Byzance, devenue au préjudice de Rome la capitale du monde, avait aussi reçu les débris de la littérature païenne ; mais le Bas-Empire n'ayant

pour inspiration, ni la liberté nécessaire, qui ennoblit les âmes, ni la gloire qui dédommage de la liberté, ne pouvait produire de grands poètes. Les historiens byzantins sont nombreux ; souvent les empereurs eux-mêmes se firent biographes, tant les Grecs avaient à cœur de soutenir les idées de gloire et d'immortalité que leur avaient léguées leurs aïeux, en transmettant à tous les siècles le récit fidèle de leurs exploits.

La chute de Constantinople (1453) termine l'histoire de la littérature grecque. — Nous nommerons seulement quelques écrivains de cette dernière époque :

Le grammairien **Musée**, qui vivait vers le IVe siècle ; on lui attribue un petit poème charmant : *Héro et Léandre,* digne des beaux siècles de la littérature grecque.

Quintus de Smyrne, qu'on appelle aussi *Quintus Calaber,* parce qu'on découvrit son ouvrage dans un couvent de la Calabre, a composé un poème en quatorze chants, *Complément de l'Iliade ;* il ne manque ni d'élégance, ni de pureté.

Coluthus, né à Lycopolis, dans la Thébaïde, vers la fin du Ve siècle, est l'auteur d'un petit poème : *l'Enlèvement d'Hélène,* faible imitation d'Homère.

— Parmi les prosateurs les plus remarquables, citons :

Plotin (205-270) qui, dans ses *Ennéades,* a traité les plus hautes questions métaphysiques. La célèbre définition : « Le beau est la splendeur du vrai », attribuée à Platon, appartiendrait, paraît-il, à ce philosophe.

Zozime, historien grec du Ve siècle, n'est pas un écrivain sans mérite, mais il est hostile au christianisme. Son *Histoire de Rome,* depuis Auguste jusqu'à l'année 410 de l'Empire, est un précis curieux et rapide, écrit par un homme supérieur.

Procope, né à Césarée, en Palestine, vers le commencement du VIe siècle, est l'historien de *Bélisaire,* dont il fut le conseiller et le compagnon, dans ses expéditions contre les Goths et les Vandales. Son *Histoire contemporaine,* en huit

livres, nous fait connaître le règne de Justinien et les grandes guerres de cette époque. — L'impartialité de Procope nous laisse ignorer s'il était chrétien ou païen.

Parmi les empereurs d'Orient qui se firent gloire d'être écrivains, l'empereur **Julien** (360) s'est rendu tristement célèbre par sa haine contre le christianisme, haine que ses écrits révèlent aussi bien que ses actions. S'étant annoncé comme le restaurateur du paganisme, il réunit autour de lui tous les hommes lettrés qui tenaient à l'ancien culte, et en forma, pour ainsi dire, une école. On a de lui quelques ouvrages, entre autres, des *Discours* et *soixante-trois lettres*.

Au IXe siècle, **Constantin Porphyrogénète** écrivit la *Vie de l'empereur Basile le Macédonien*, fondateur de sa dynastie.

Enfin, au XIIe siècle, la princesse **Anne Comnène**, fille de l'empereur Alexis Comnène, contemporain des Croisades, raconta en quinze livres les exploits et les malheurs de son père.

LITTÉRATURE GRECQUE

(Tableau synoptique de la Littérature Païenne)

DIVISION
- 1° Époque FABULEUSE.
- 2° Epoque HÉROÏQUE.
- 3° Epoque ATHÉNIENNE OU ATTIQUE.
- 4° Epoque GRÉCO-ALEXANDRINE.
- 5° Epoque GRECO-ROMAINE.
- 6° Epoque BYZANTINE.

1re époque, dite fabuleuse (1270 avant J.-C).

POÈTES THÉOLOGIENS ET LÉGISLATEURS — LINUS, ORPHÉE, MUSÉE.

2e époque, dite héroïque (1270-590).

POESIE ÉPIQUE — **Homère** (IXe siècle). Ouv. : l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Autres ouv. attribués à Homère : la *Batrachomyomachie* et le *Margitès*.

POÉSIE DIDACTIQUE — **Hésiode** (IXe siècle). Ouv.: *Les Travaux et les Jours, la Théogonie, le Bouclier d'Hercule.*

POÉSIE LYRIQUE

- ARCHILOQUE DE PAROS (700), poète populaire des premiers âges.
- ALCÉE DE MITYLÈNE (610).
- SAPHO DE LESBOS (600), surnommée la *dixième Muse.*

3e époque, dite athénienne ou attique (590-336).

POÉSIE LYRIQUE

- STÉSICHORE (630). Ouv.: *Hymnes, Poésies épiques et lyriques.*
- **Anacréon** (559-478). Ouv.: *Hymnes, Élégies, Épigrammes, Odes et chansons.*
- SIMONIDE DE CÉOS (558-468). Ouvr.: *Élégie sur la mortalité du genre humain.*
- **Pindare** 520-440). Ouv.: 45 chants de victoire, *Victoires Olympiques, Pythiques, Néméennes, Isthmiques.*

TRAGÉDIE

- Origine et progrès de la Tragédie: THESPIS.
- **Eschyle** (525-456) Sept tragédies: *Prométhée enchaîné, les Sept Chefs devant Thèbes, les Perses, Agamemnon, les Choéphores, les Euménides, les Suppliantes.*
- **Sophocle** (495-405). Sept tragédies: *Ajax furieux, les Trachiniennes, Philoctète, Œdipe roi, Œdipe à Colone, Antigone, Electre.*
- **Euripide** (480-402). Dix-huit tragédies dont les principales sont: *Hécube, Oreste, Médée, les Phéniciennes, Hippolyte, Alceste, Iphigénie en Aulide et en Tauride, les Troyennes, Andromaque.*

COMÉDIE

- VIEILLE COMÉDIE, MOYENNE COMÉDIE, VÉRITABLE COMÉDIE.
- **Aristophane** (Ve siecle). Onze Comédies: *Les Acharniens, les Chevaliers, les Nuées, les Guêpes, les Oiseaux, les Femmes à la fête de Cérès, La Paix, Lysistrate, les Grenouilles, les Harangueuses, Plutus.*
- **Ménandre** (342-293). Il ne reste aucune de ses *Comédies.*

HISTOIRE

- **Hérodote** (484-406). Son *Histoire* comprend 120 années, de 595 à 475 av. J.-C.
- **Thucydide** (471-395). Ouv.: *Histoire de la guerre du Péloponèse.*
- **Xénophon** (445-355). Ouv. *historiques, politiques, d'instruction militaire, philosophiques*; les plus célèbres: *l'Anabase, la Cyropédie, les Helléniques, Eloge d'Agésilas, Paroles mémorables de Socrate.*

ÉLOQUENCE

- GORGIAS DE LÉONTIUM (485-378).
- PÉRICLÈS (494-429).
- LYSIAS (459-378). Ouv.: 32 *Discours.*
- **Isocrate** (436-338). Ouvr. 20 discours, parmi lesquels : *les Panathénaïques, Discours sur la Paix, l'Aréopagitique, Discours à Philippe.*
- **Eschine** (389-314). Ouv.: 3 discours dont le plus célèbre est le *Discours pour la couronne.*
- **Démosthène** (385-322). Ouv. 61 discours, 65 exordes et six lettres. Princip. disc. : *Philippiques, Olynthiennes, Discours pour la couronne.*

GENRE DIDACTIQUE ET PHILOSOPHIQUE

- HIPPOCRATE (Vᵉ siècle). PYTHAGORE (VIᵉ siècle).
- **Socrate** (470-400).
- **Platon** (430-348). Ouv.: Dialogues parmi lesquels : *Criton, Phédon, Protagoras, Gorgias, la République.*
- EPICURE (341-270). ZÉNON (340-260).
- **Aristote** (384-322). Ouv.: *Rhétorique, Politique, Morale, Histoire naturelle.*
- THÉOPHRASTE (371-270) Ouvr.: *Caractères moraux.*
- ESOPE (VIᵉ siècle). *Fables.*

4ᵉ époque, dite gréco-alexandrine (336-146 av. J-C.).

POÉSIE

- **Théocrite** (IIIᵉ siècle). Ouv.: *Idylles, Epigrammes, Eglogues.*
- BION. Ouv. : *Idylles, Chant funèbre, Epithalame.*
- MOSCHUS. Ouv.: 4 *Idylles, Chant funèbre en l'honneur de Bion.*
- APOLLONIUS DE RHODES (276-186). Ouv.: *Argonautiques.*
- ARATUS. — CALLIMAQUE (270).

HISTOIRE ET ÉLOQUENCE

- **Polybe** (205-124). Ouv.: *Vie de Philopœmen, Guerre de Numance, Tactique, Histoire générale.*
- **Démétrius de Phalère** (345-283).

5ᵉ époque, dite gréco-romaine (146 av. J.-C. 306 de J.-C.)

POÉSIE

- BABRIUS. Ouv.: *Fables d'Esope en vers.*
- ARCHIAS. Ouv.: *Guerre des Cimbres.*
- OPPIEN. Ouv.: *la Pêche et la Chasse.*

HISTOIRE	**Diodore de Sicile** (I[er] siècle av. J.-C.). Ouv.: *bibliothèque historique.* **Denys d'Halicarnasse** (I[er] siècle av. J.-C.). Principal ouv.: *Les antiquités romaines.* **Josèphe** (37-95 de J.-C.). Ouv.: *Histoire de la guerre des Juifs, Antiquités Judaïques, sa propre vie, deux livres contre Apion, Eloge des sept Machabées.* **Plutarque** (50-140). Ouv.: *Vies parallèles des hommes illustres, Œuvres morales.* STRABON (50 av. J.-C.). *Mémoires historiques, Géographie* en 17 livres.
PHILOSOPHIE ET RHÉTORIQUE	DION CHRYSOSTOME (I[er] siècle). **Lucien** (120-200). *Dialogues philosophiques.* LONGIN (III[e] siècle). *Traité du sublime.*

6e époque, dite Byzantine (306-1453).

PRINCIPAUX ECRIVAINS	MUSÉE (IV[e] siècle). *Héro et Léandre* (poème). QUINTUS DE SMYRNE. *Complément de l'Iliade,* (poème en 14 chants). COLUTHUS (V[e] siècle). *L'enlèvement d'Hélène.* ZOZIME (V[e] siècle). PROCOPE (VI[e] siècle), historiens. *L'empereur* JULIEN, CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE la princesse ANNE COMNÈNE ont laissé quelques *Mémoires historiques.*

DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURE GRECQUE CHRÉTIENNE

Caractère de cette littérature.

Pendant que la littérature païenne rendait le dernier soupir, le christianisme faisait naître, sur le sol si fécond de la Grèce, une littérature nouvelle destinée à surpasser l'ancienne, par la profondeur et la richesse des idées, sans lui être bien inférieure par la magnificence et l'éclat du langage. L'élément divin qui pénétrait la société sauva les lettres, comme il avait sauvé tous les grands intérêts de l'humanité.

La littérature qui sortit de ce mouvement ne se renferme plus dans d'étroites limites, elle est universelle comme l'Eglise elle-même ; mais elle compte surtout ses grands génies parmi les nations que des études antérieures y ont préparées. Les deux langues illustrées par tant de chefs-d'œuvre deviennent les langues sacrées de l'Eglise, et la littérature chrétienne se trouve partagée naturellement en deux grandes sections : elle est *grecque* en Orient, *latine* en Occident.

Bien que nous devions nous occuper séparément de chacune d'elles, leur caractère distinctif est le même : c'est un cachet de grandeur et d'élévation dont la littérature païenne ne peut donner l'idée. A la simplicité sublime de l'Evangile, succèdera l'éloquence incomparable des Pères de l'Eglise ; mais, dans les récits naïfs de l'histoire apostolique, aussi bien

que dans les savantes controverses des Docteurs, on reconnaîtra l'inspiration divine.

Division. — Nous placerons les *Ecrits apostoliques* dans la littérature grecque. Bien qu'ils appartiennent à l'Eglise universelle, ces premiers monuments de notre foi étant généralement écrits en grec, nous en parlerons ici, et la littérature chrétienne latine ne commencera qu'à la fin du IIe siècle.

Nous étudierons : 1o *l'Histoire des temps apostoliques ;* 2o *les grands Apologistes du christianisme ;* 3o *les Docteurs* ou *Pères de l'Eglise ;* 4o *les Historiens ecclésiastiques* depuis le IIIe siècle, et les *Poètes chrétiens.*

CHAPITRE Ier

TEMPS APOSTOLIQUES (Ier siècle).

Le christianisme fut annoncé aux hommes par de simples pêcheurs, qui n'avaient cultivé ni les sciences ni les lettres. Dieu voulut ainsi confondre la vanité des sages et des puissants, en choisissant, comme instruments de son œuvre, ce qu'il y avait de plus faible en apparence. Mais la doctrine du divin Maître était si sublime, son passage sur la terre était marqué par des faits si merveilleux, qu'il suffisait à ses envoyés d'être vrais pour être éloquents.

L'histoire de N.-S. Jésus-Christ a été écrite par *saint Matthieu saint Marc, saint Luc* et *saint Jean,* dont les écrits se complètent mutuellement.

Les *apôtres* prêchèrent de vive voix ou par leurs épîtres la religion du Christ : jamais nul orateur n'a pu se flatter d'un succès pareil à celui de ces hommes sans lettres, instruits par l'esprit de Dieu.

§ 1er. — Histoire évangélique.

Saint Matthieu, nommé aussi *Lévi,* né en Galilée, était d'abord publicain, c'est-à-dire receveur de tribut pour les

Romains. Il exerçait sa profession sur les bords du lac de Génésareth, lorsque Jésus-Christ l'appela à sa suite, pour en faire un de ses apôtres. Après avoir prêché dans la Judée, il alla dans l'Ethiopie et dans la Perse, où l'on croit qu'il souffrit le martyre.

L'*Evangile de saint Matthieu* est le plus ancien des quatre ; on croit qu'il le rédigea huit ans après l'Ascension. Il l'écrivit en langue syrochaldaïque, d'où il fut traduit en grec, puis en chaldéen [1].

Saint Marc, né dans la Cyrénaïque [2], s'attacha de bonne heure à saint Pierre. Il l'accompagna dans ses travaux, et le suivit à Rome, pour lui servir d'interprète. Etant allé prêcher l'Evangile en Egypte, il y fonda l'Eglise d'Alexandrie. L'an 68, il fut pris et mis à mort par les idolâtres.

Saint Marc écrivit son *Evangile* en grec, selon les uns, en latin, selon d'autres. Il le rédigea dix ans après l'Ascension de J.-C., d'après les conversations qu'il avait eues avec saint Pierre ; ce n'est du reste qu'un abrégé de saint Matthieu.

Saint Luc, né à Antioche, avait d'abord été médecin, et fut, à ce qu'on croit, converti par saint Paul, peu de temps après la vocation du grand apôtre. Il l'accompagna dans la plupart de ses voyages, partagea sa captivité à Rome, et fut martyrisé en Achaïe, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Outre son *Evangile,* écrit en grec et remarquable par une grande pureté de style, saint Luc a composé *les Actes des Apôtres,* qui contiennent l'histoire de l'Eglise naissante, et en particulier les travaux apostoliques de saint Paul, précieux monument de la foi primitive et de l'éloquence des apôtres.

Saint Luc possédait, dit-on, le talent de la peinture : on lui attribue le portrait de la sainte Vierge. (Voir *Morc. ch.,* No XXVII.)

Saint Jean, le plus sublime des évangélistes, était fils de

[1] *Chaldéen.* On confond souvent la langue syriaque et la langue chaldéenne.

[2] *Cyrénaïque* ou *Pentapole de Lybie,* auj. royaume de Barca, vaste contrée de l'Afrique, à l'ouest de l'Egypte.

Zébédée et frère de saint Jacques le Majeur. Il naquit à Bethsaïde en Galilée, exerça d'abord le métier de pêcheur et fut appelé à l'apostolat par N.-S. J.-C. ; il avait environ vingt-cinq ans. Disciple bien-aimé du Sauveur, il fut témoin de presque tous ses miracles, et l'accompagna, pendant sa passion, au jardin des Oliviers et sur le Calvaire, où Jésus en mourant lui recommanda sa mère. Il commença à prêcher l'Evangile aussitôt après l'Ascension, assista au concile de Jérusalem, l'an 51, puis alla porter la foi dans l'Asie-Mineure et jusque chez les Parthes. S'étant fixé à Ephèse, il fut arrêté l'an 95 et conduit à Rome, où l'empereur Domitienle fit jeter dans de l'huile bouillante, mais il n'en ressentit aucun mal.

Relégué dans l'île de Pathmos, saint Jean y écrivit son *Apocalypse,* c'est-à-dire *révélation,* ouvrage prophétique, dont tout le sens n'a pas encore été pénétré. Après la mort de Domitien, l'apôtre revint à Ephèse, où il écrivit son *Evangile ;* c'est là qu'il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Saint Jean a aussi composé trois *Epîtres canoniques.* (Voir *Morc. ch.,* N° XXXVIII.)

Il existe des *Evangiles apocryphes,* c'est-à-dire auxquels l'Eglise n'a pas reconnu un caractère d'autorité. Comme les légendes, ils mêlent la fiction à la vérité, la poésie à l'histoire. Mais la poésie la plus haute appartient à l'Evangile authentique, dont nous venons de mentionner les auteurs.

§ 2 — Éloquence des apôtres.

Saint Pierre, le *prince des apôtres,* était frère de saint André, premier disciple du Sauveur, et s'appelait d'abord *Simon Bar-Jona.* N.-S. lui changea son nom par ces mémorables paroles, qui l'établissaient chef de son Eglise : *Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise...* Après avoir abandonné et renié son divin Maître pendant la Passion, saint Pierre fut instruit l'un des premiers de la résurrection de J.-C. Le jour même de la Pentecôte, rempli du Saint-Esprit,

prêcha dans Jérusalem et convertit plusieurs milliers de personnes à la foi de l'Evangile.

Ayant jeté les fondements de la première Eglise chrétienne à Jérusalem, saint Pierre vint à Antioche, la reine de l'Orient, où il résida quelque temps. Quand le règne du Christ eut commencé à s'étendre, il transporta son siège, le premier du monde chrétien, à Rome, maîtresse de toutes les nations. Il y scella sa foi de son sang et fut crucifié, sous l'empereur Néron, l'an 65 ou 66.

Saint Pierre, dans son premier *discours aux Juifs* (Actes, 2) et dans celui qu'il adressa aux *Gentils* (Actes, 10), traça la forme ordinaire de la prédication apostolique ; là, comme dans ses *deux épîtres,* sa parole est grave et précise, telle qu'elle convient spécialement au vicaire de J.-C.

Saint Paul, l'*apôtre des Gentils,* né l'an 2 de J.-C., à Tarse, en Cilicie, porta d'abord le nom de Saul et fut au nombre des persécuteurs du christianisme. Terrassé lui-même par N.-S. sur le chemin de Damas, il reconnut la vérité et l'embrassa avec ardeur. Sa mission spéciale fut de prêcher l'Evangile aux Gentils : il parcourut successivement l'Asie-Mineure, la Grèce et la Macédoine, revint l'an 58 à Jérusalem où les Juifs lui firent subir mille persécutions, et termina à Rome, en même temps que saint Pierre, par un glorieux martyre, son fécond apostolat.

Saint Paul a laissé *quatorze épîtres,* adressées aux Églises qu'il avait fondées. On y remarque la force du raisonnement et la sagesse des préceptes. Le grand apôtre sait approprier la parole divine aux circonstances les plus diverses ; en présence de l'Aréopage, aussi bien que devant ses juges, il n'a qu'un seul but : faire connaître et aimer « Celui dont la charité le presse. » L'*épître aux Hébreux,* que Bossuet nommait *divine,* se fait remarquer entre toutes par la grandeur des pensées et la majesté du style.

Saint Jacques le Mineur a laissé une *épître catholique,* c'est-à-dire adressée à tous les fidèles qui composaient alors l'Eglise ; *Saint Jude,* son frère, écrivit également une *épître*

dans laquelle il prémunit les chrétiens contre les erreurs des Simoniens [1] et des Gnostiques [2].

Aux écrits que nous venons d'énumérer et qui forment le Nouveau-Testament, on peut rattacher ce qui nous reste des premiers continuateurs de l'œuvre apostolique, entre autres une *épître du pape saint Clément,* disciple de saint Pierre, aux fidèles de Corinthe, pour leur recommander l'union.

CHAPITRE II

APOLOGISTES DU CHRISTIANISME (IIe et IIIe siècle).

L'Église ne cessait d'étendre ses conquêtes, malgré les efforts de toutes les puissances de la terre liguées contre elle ; trois siècles de violentes persécutions ne servirent qu'à multiplier ses triomphes. Durant ces combats, quelle pouvait être la littérature chrétienne, si ce n'est, d'une part, la courageuse confession des martyrs de la foi, et, de l'autre, la justification de ces innocentes victimes de la tyrannie ? C'est ce que nous pouvons admirer dans les *Actes des Martyrs* et dans les écrits des *Apologistes.*

§ 1er. — Actes des Martyrs.

Les Actes des Martyrs, recueillis avec soin par la primitive Eglise, renferment le récit des actions et des souffrances de ces généreux témoins de J.-C. Ce divin Maître avait promis

[1] *Simoniens,* hérétiques dont *Simon le Magicien* fut le chef ; cet hérésiarque, qui se faisait nommer la *Vertu de Dieu,* voulut acheter de saint Pierre le pouvoir d'opérer des miracles ; il périt misérablement, mais son nom demeura attaché à tout commerce illicite des choses saintes.

[2] *Gnostiques ;* ces hérétiques regardaient comme insuffisante et inexacte la révélation contenue dans les Livres saints et prétendaient avoir seuls la vraie science (*gnôsis*) de la divinité. Cette hérésie donna naissance à une foule de sectes.

à ses disciples de leur inspirer, à l'heure du combat, des paroles qui confondraient leurs persécuteurs. Cette promesse nous explique l'*éloquence des martyrs*. Les uns répondent par un mot à toutes les menaces, à toutes les séductions ; ils le répètent avec une constance inébranlable jusque dans les tourments : *Je suis chrétien !* les autres y ajoutent l'invocation du Dieu sauveur, par des prières sublimes ; d'autres enfin, se livrant à l'inspiration divine, adressent, tantôt aux fidèles, tantôt aux païens, les exhortations les plus énergiques.

Les Actes des Martyrs nous ont conservé un grand nombre de ces paroles héroïques : quelle scène plus touchante que le martyre de *saint Sébastien*, dont l'éloquence a converti et ses geôliers, et leur famille ! quelles pages que celles où *sainte Perpétue* raconte la lutte qu'elle eut à soutenir contre la tendresse paternelle, puis les premières tortures de *sainte Félicité* et de ses compagnons ! Toute l'histoire des martyrs est remplie de traits semblables.

Parmi ces précieux documents de l'héroïsme chrétien, le plus étonnant est sans contredit la collection des *lettres de saint Ignace d'Antioche*. Ce saint évêque, disciple de saint Jean, avait reçu du prince des apôtres le gouvernement de l'Église d'Antioche. Trajan, passant par cette cité, le fit comparaître devant son tribunal et le condamna à être livré aux lions de l'amphithéâtre, pour l'amusement du peuple romain. Ignace se laissa charger de chaînes et conduire à Rome. Pendant son voyage, il s'arrêta deux fois ; d'abord à Smyrne, puis à Troade. Son zèle pour la foi le porta à profiter de ces instants de repos pour écrire aux églises de l'Asie-Mineure. La plus belle de ces lettres est celle qu'il adressa aux Romains. Ayant appris qu'ils se proposaient d'intervenir en sa faveur, et d'empêcher qu'il ne fût livré aux bêtes, le saint évêque les en détourne dans un langage inspiré par la passion du martyre : *Ne m'aimez pas à contre-temps*, s'écrie-t-il ; *souffrez que je sois la pâture des bêtes féroces ; par elles, je serai plus tôt en possession du Seigneur. Je suis le froment de Dieu ; je veux être broyé par la dent des bêtes, pour devenir un pain digne d'être offert à J.-C.... Je suis prêt à endurer avec joie tous les supplices, pourvu que je jouisse de J.-C.* Ces élans en-

flammés donnent une faible idée de l'éloquence entraînante de ce saint évêque. (Voir *Morc. ch.*, Nos XXXIX et XL.)

§ 2. — Apologistes.

Caractère général de l'éloquence chrétienne pendant les premiers siècles. — Les Apologistes des trois premiers siècles, aussi bien que les grands Docteurs qui les suivirent, portent le nom de *Pères de l'Église*. Leurs écrits contiennent, soit des explications des Livres saints, soit la défense de la religion contre les païens ou la réfutation particulière des nouveautés hérétiques.

La perte de la liberté à Athènes avait entraîné une partie de celle de l'éloquence. Quelques rhéteurs seulement, et quelques sophistes répandus en divers endroits de la Grèce et de l'Asie, essayaient vainement de relever l'ancienne réputation grecque. Mais, avec le christianisme, l'éloquence reçoit une nouvelle vie, et reparaît avec presque autant d'éclat que dans les beaux siècles des lettres. Les Pères de l'Eglise, par le noble usage qu'ils font alors du talent de la parole, sont dignes d'être mis en parallèle avec les plus célèbres orateurs d'Athènes. On ne peut s'empêcher de sentir, en lisant leurs discours, quelque chose de divin qui surpasse la capacité de l'homme.

Les principaux Apologistes du christianisme pendant le IIe et le IIIe siècle sont, pour l'Église grecque : *Saint Justin, saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène* et *saint Grégoire le Thaumaturge*.

Saint-Justin (114-168).

Saint Justin, surnommé *le philosophe*, naquit l'an 114 à Sichem, l'ancienne capitale de la Samarie, dans la Palestine. Il fut élevé dans les erreurs et les superstitions de l'idolâtrie ; mais, en même temps, il eut soin de cultiver son esprit par l'étude des belles-lettres. Il fréquenta toutes les écoles de philosophie, dans le but d'y chercher la vérité, et s'arrêta enfin

à la secte des Platoniciens, dont les idées sublimes sur la Divinité l'enthousiasmèrent. Un jour qu'il se promenait sur le bord de la mer, pour se livrer plus facilement à ses méditations, il rencontra un vieillard vénérable, dont la présence dans ce lieu solitaire le surprit. Comme il lui en témoignait son étonnement : « Vous-même, mon fils, reprit l'étranger, dans quel dessein êtes-vous venu ici ? » Justin lui avoua le grand désir qu'il avait de connaître la vérité. Le vieillard profita de cette réponse pour lui découvrir les secrets d'une autre philosophie, bien plus certaine et bien plus nécessaire que celle des écoles profanes : il lui parla des prophètes, de J.-C. et de la religion chrétienne. Cet entretien fit beaucoup d'impression sur l'esprit de Justin ; mais ce qui contribua particulièrement à le convaincre, ce fut le spectacle de la vie innocente des chrétiens.

Il se convertit vers l'âge de trente ans, et commença à enseigner ses nouvelles croyances, sans quitter pourtant l'habit de philosophe. Dieu se servit de la science de saint Justin pour faire briller la vérité aux yeux des Gentils et pour venger les chrétiens des calomnies qu'on faisait peser sur eux. Tous ses écrits tendent à ce double but.

Il confirma de son sang la foi qu'il avait si bien défendue, en souffrant un glorieux martyre, l'an 168.

Ouvrages de saint Justin. — Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, écrits en grec, dont les principaux et les plus certains sont : le **Dialogue avec Tryphon**[1], deux **Apologies pour les chrétiens**, la seconde partie du **Traité de la monarchie**, c'est-à-dire de l'unité de Dieu, et son **Exhortation aux Gentils**.

Son *Dialogue avec Tryphon* est une excellente réfutation dirigée contre les Juifs, qui ne croyaient pas les prophéties accomplies dans la personne de J.-C. Dans son *Exhortation aux Gentils*, il attaque le polythéisme avec vigueur et en dévoile toutes les absurdités. Ces deux ouvrages, tout impor-

[1] *Tryphon* était un Juif d'Ephèse, en grande réputation parmi ses coreligionnaires. Ayant entretenu saint Justin, il le pressa très vivement par une foule d'objections que l'illustre docteur combat dans cet ouvrage.

tants qu'ils sont au point de vue de la religion, n'ont pas le mérite littéraire de ses *deux Apologies pour les chrétiens ;* la première spécialement est un chef-d'œuvre d'éloquence. On ne saurait trop admirer l'intrépidité de cet apologiste qui, après avoir indiqué son nom et sa patrie, s'adresse aux empereurs eux-mêmes, pour leur révéler la vie sainte des chrétiens et la sublimité de leurs croyances. La seconde apologie, moins célèbre que la première, fut composée à l'occasion de la conversion d'une dame romaine, qui s'était séparée de son mari, parce qu'elle n'avait pu l'amener à changer de religion.

Dans tous ses ouvrages, saint Justin dédaigne les ressources, le fard de l'éloquence, mais il donne à son style la force, la précision et la noblesse. (Voir *Morc. ch.*, No XLI.)

Saint Irénée.

Saint Irénée était Grec d'origine ; il est probable qu'il naquit en Ionie, vers l'an 140. Il passa sa première jeunesse en Asie-Mineure, et il y reçut les leçons de saint Polycarpe. Les enseignements de ce saint évêque le remplirent de zèle et en firent un apôtre. Il quitta sa patrie pour aller prêcher l'Evangile aux nations qui n'avaient pas encore reçu la *bonne nouvelle*, et vint dans les Gaules, à l'époque où saint Pothin était encore assis sur le siège de l'Eglise de Lyon qu'il avait fondée. Ce digne prélat fut frappé des vertus et de la science du nouveau missionnaire et l'ordonna prêtre. Saint Irénée répondit à la confiance que l'Eglise des Gaules lui avait témoignée, en déployant un zèle toujours plus vif et plus ardent, et bientôt il se vit environné de tous les respects et de la vénération de la multitude.

Les Montanistes [1] étant venus répandre dans cette Eglise naissante leurs déplorables erreurs, saint Irénée fut choisi par les fidèles de Lyon pour soumettre leur doctrine au jugement du pape Eleuthère. En lui confiant cette importante mission, ils lui remirent pour le Souverain Pontife une lettre de

[1] *Montanistes.* Montanus, hérésiarque du IIe siècle, né en Phrygie, se fit passer pour prophète à la faveur de prétendus miracles. Les Montanistes affectaient une grande austérité, et s'imposaient des jeûnes extraordinaires. *Tertullien* tomba dans cette hérésie.

recommandation, dans laquelle on le représente comme un homme brûlant de zèle pour l'Evangile de J.-C.

Après la mort de saint Pothin, Irénée fut choisi pour gouverner l'Eglise de Lyon. Les temps étaient difficiles : il ne fallait pas seulement du courage pour résister aux persécutions des bourreaux, il fallait encore de la science pour confondre les hérétiques, qui mettaient en péril le dépôt de la foi. Saint Irénée fut l'homme dont la Providence se servit pour remédier à tous ces maux.

La couronne du martyre fut la récompense de ses vertus (202).

Ouvrage de saint Irénée. — Des nombreux ouvrages qu'il avait composés, nous ne possédons que son *Traité contre les hérésies,* particulièrement contre les Valentiniens [1].

Cet ouvrage remarquable est un prodige de science et de raisonnement. On voit que l'auteur avait étudié les livres de tous les anciens philosophes, et qu'il était très familier avec les auteurs dont les chefs-d'œuvre ont illustré la Grèce.

ÉCOLE CHRÉTIENNE D'ALEXANDRIE

Une institution célèbre contribua puissamment à multiplier dans l'Orient les conquêtes de la foi ; ce fut l'école chrétienne d'Alexandrie. Destinée d'abord à l'instruction des catéchumènes, elle prit vers la fin du II° siècle une importance plus étendue, grâce au mérite et au zèle de ceux qui furent appelés à la diriger : *Athénagore* [2], *Clément d'Alexandrie, Origène, saint Denys* [3], *etc.* C'était une sorte d'académie religieuse,

[1] *Valentiniens.* Valentin, hérésiarque égyptien du IIe siècle, n'ayant pu réussir à se faire nommer évêque, se sépara de l'Eglise et fonda une des sectes des *gnostiques.*

[2] *Athénagore,* célèbre écrivain et courageux apologiste des chrétiens, était né à Athènes. Il a composé un *Traité sur la résurrection des morts,* et sur tout *une apologie adressée à Marc-Aurèle,* chef-d'œuvre de fermeté et de convenance.

[3] *Saint Denys d'Alexandrie,* disciple d'Origène, a qui il dut sa conversion, devint évêque d'Alexandrie, l'an 247. Ses contemporains lui donnèrent le titre de *Grand,* et saint Athanase l'appelle le *maître de l'Eglise catholique.* Il ne reste de ses nombreux ouvrages que quelques *lettres.*

d'où sortirent successivement un grand nombre de saints évêques et d'illustres docteurs. Les païens eux-mêmes rendaient justice aux talents de ceux qui étaient à la tête de cette école ; souvent ils allaient entendre leurs leçons, et se laissaient gagner par l'éclat de leur parole et par la sublime doctrine que ces maîtres inspirés développaient avec tant de conviction.

Clément d'Alexandrie (..-217).

Titus-Flavius Clément, qui jeta un si vif éclat sur l'école d'Alexandrie, était né probablement à Athènes, de parents païens qui l'élevèrent dans les principes du paganisme. Il s'attacha, comme philosophe, à la secte des platoniciens et ne fut éclairé des lumières du christianisme que dans l'âge mûr. De longs voyages qu'il fit en Orient et en Occident le mirent à même d'entendre de grands maîtres, et d'acquérir des connaissances solides et variées dans toutes les branches de la littérature païenne.

Mais toutes ces doctrines humaines laissaient son âme inquiète et vide ; il ne trouva de repos que dans les savantes leçons de saint Pantène, premier chef de l'école d'Alexandrie, qu'il nomme dans ses ouvrages *l'abeille du siècle*. Clément, après avoir reçu les saints ordres, fut appelé, par l'évêque Démétrius, à succéder à son illustre maître. Ses vastes connaissances dans les lettres païennes, son entraînante éloquence, attirèrent à son école un grand nombre de païens instruits et distingués qui abjurèrent leurs erreurs. Il possédait à un si haut degré le don de l'enseignement, qu'il savait, parmi son nombreux auditoire, diriger chacun de ses élèves dans la voie qui lui était propre.

Il fut troublé dans ces saints travaux par la persécution d'Alexandre-Sévère ; alors il quitta Alexandrie et se retira près de son illustre disciple Alexandre, évêque de Flaviade en Cappadoce. La mort de Clément arriva vers l'an 217.

Ouvrages de Clément d'Alexandrie.— De tous ses écrits il ne nous reste que l'*Exhortation aux Gentils,* réfutation directe du paganisme ; *le Pédagogue,* livre de morale, dans le-

que l'auteur se propose de conduire le chrétien converti à la pratique des vertus évangéliques ; les sept livres des *Stromates* (tapisseries), qu'on appellerait aujourd'hui Mélanges ou Essais, traitent d'une foule de sujets divers ; l'auteur y met en parallèle les opinions philosophiques de toutes les écoles et les doctrines évangéliques. Enfin, un traité intitulé : *Quel riche sera sauvé ?* contient des préceptes instructifs et touchants.

Origène (185-254).

Origène, disciple et successeur de Clément d'Alexandrie, est un des hommes les plus extraordinaires dont l'histoire ait conservé le souvenir. Il naquit à Alexandrie l'an 185 de J.-C. Saint Léonide, son père, se chargea de lui donner les premières notions d'une éducation chrétienne. Origène répondait à ses soins par les plus heureuses dispositions et charmait ses parents par sa piété. Souvent Léonide s'approchait de lui pendant son sommeil, et, lui découvrant la poitrine, il la baisait avec respect comme le temple de l'Esprit-Saint. Mûr dès sa jeunesse, Origène eût voulu partager le martyre de son père. Arrêté dans son zèle, il lui écrivit dans l'intention de soutenir son courage, le conjurant de ne pas changer de sentiments malgré les sollicitations de ses proches.

Démétrius, évêque d'Alexandrie, lui confia à l'âge de dix-huit ans la direction de l'école chrétienne de cette ville : Origène, doué de l'éloquence large et polie des Grecs, d'un esprit pur et sanctifié par le christianisme, fit pénétrer ses disciples si avant dans les profondeurs des Saintes-Ecritures, qu'il semblait que l'esprit des prophètes lui donnât l'intelligence du texte sacré. Sa parole charmait tellement ses auditeurs qu'ils disaient de lui : *C'est l'âme de David unie à celle de Jonathas.* Son enseignement, enrichi de toutes les beautés de la science et des lettres profanes, attirait à ses leçons une foule de jeunes païens ; et telle était la force de ses discours et de ses exemples, qu'on en vit plusieurs, au sortir de ses entretiens, courir au martyre.

L'illégalité du sacerdoce qu'on lui accorda à Césarée, et les

erreurs qu'on découvrit dans son *Livre des Principes,* touchant l'éternité des peines, le firent condamner, dans un concile, à l'exil et à l'excommunication. Jamais cependant il n'eut cette opiniâtreté qui fait les hérétiques. Il mourut à Tyr, dans la communion de l'Eglise (254).

Ouvrages d'Origène. — Origène avait composé une immense quantité d'ouvrages. Le nombre en est si grand, disent saint Jérôme et saint Vincent de Lérins, qu'il est devenu impossible, non seulement de les lire tous, mais de les recueillir. Les plus importants sont : ses **Travaux Bibliques**, consistant en des commentaires et des homélies sur tous les Livres saints ; une touchante **Exhortation au Martyre**, un **Traité de la Prière**, le fameux **Traité contre Celse** et son **Livre des Principes.**

— Le *Traité contre Celse* est un chef-d'œuvre de controverse. Origène y reprend les uns après les autres les arguments que ce philosophe avait fait valoir contre le christianisme, et il les réfute de la manière la plus victorieuse. Ce livre est une apologie complète de la religion chrétienne. Le sujet y est étudié et pénétré si profondément sous tous ses aspects, que l'incrédulité moderne n'a pu imaginer aucune difficulté qui n'ait été à l'avance détruite dans cet admirable ouvrage. (Voir *Morc. ch.,* N° XLII.)

Le *Livre des Principes* avait pour but de continuer l'œuvre de Clément d'Alexandrie, en rangeant dans un ordre systématique les principales vérités de la foi catholique ; mais Origène échoua dans son entreprise, faussa la croyance sous plusieurs rapports et tomba dans l'erreur.

Saint Grégoire le Thaumaturge, né à Néocésarée, au commencement du IIIe siècle, a laissé plusieurs ouvrages importants. Son *Exposition de la foi* offre un résumé très précieux de la croyance des fidèles au dogme de la Trinité avant l'hérésie d'Arius ; son *Épître canonique* renferme de précieux détails sur l'institution de la pénitence publique au IIIe siècle ; enfin son *Panégyrique d'Origène* dont il se glorifie d'avoir été le disciple, nous montre la marche suivie par cet illustre maître pour amener les païens à la vérité. Le style de saint Grégoire est riche et varié.

Il mourut vers l'an 270, après avoir échappé miraculeusement à la persécution de Dèce.

CHAPITRE III

DOCTEURS OU PÈRES DE L'ÉGLISE (IVe et Ve siècle).

Saint Athanase (296-373).

Saint Athanase naquit à Alexandrie, en 296, d'une famille distinguée. Saint Alexandre, archevêque de cette ville, ayant découvert ses heureuses dispositions et ses vertus naissantes, le prit en si grande affection qu'il le dirigea dans ses études, l'éleva au diaconat et le nomma ensuite son successeur. Il n'était encore que diacre lorsqu'il parut au concile de Nicée (325) pour y soutenir une discussion contre Arius lui-même ; il y déploya tant de savoir et de pénétration, que, d'après le témoignage de saint Grégoire de Nazianze, il tint le premier rang dans cette illustre assemblée. Tant de succès, en lui attirant l'estime et l'admiration des Pères, lui valurent la haine des Ariens, qui se liguèrent contre lui et ne cessèrent de le persécuter. Cinq fois banni par les intrigues de ces hérétiques, cinq fois cet athlète de la vérité remonta victorieux sur son siège.

Il finit glorieusement sa vie au milieu de son peuple, le 18 janvier 373, après avoir passé la plus grande partie des quarante-six années de son épiscopat dans les agitations et dans l'exil.

Ouvrages de saint Athanase. — Les principaux ouvrages de saint Athanase sont : **La défense de la Trinité et de l'Incarnation** ; ses **Apologies** ; ses **Lettres** ; ses **Traités contre les Ariens** et autres hérétiques.

« Ces plaidoyers, dit Bossuet, en parlant du premier de ces ouvrages, sont des chefs-d'œuvre d'éloquence et de savoir. » Dans tous ses écrits, l'illustre docteur est grand, ferme, simple et persuasif. Mais son éloquence se montre surtout avec dignité et noblesse dans ses propres *apologies* : rien ne l'ébranle, rien

ne le désespère. Au milieu des luttes ardentes et passionnées, malgré les calomnies dont on se servait pour rendre sa personne odieuse, on le trouve toujours le même, toujours le dépositaire impassible des dogmes de la foi.

Les écrits de saint Athanase étaient tellement estimés, qu'un moine ancien, nommé Côme, avait coutume de dire : *Quand vous trouverez quelque chose des écrits de saint Athanase, écrivez-le sur vos habits, si vous n'avez pas vos tablettes* [1].

Saint Basile (329-379).

Saint Basile naquit à Césarée, en Cappadoce, l'an 329. Après la mort de son père, qui lui avait enseigné les premiers éléments de la littérature, ses parents l'envoyèrent à Constantinople, où le célèbre Libanius [2] donnait des leçons de rhétorique. Ce grand maître sut distinguer Basile dans la foule de ses disciples ; il ne pouvait se lasser d'admirer en lui les plus heureuses dispositions pour les sciences, jointes à une modestie rare et à une vertu extraordinaire.

Basile cependant quitta Constantinople et se rendit à Athènes, à l'exemple de saint Grégoire de Nazianze, avec lequel il avait déjà formé à Césarée la liaison la plus intime. Il resserra de plus en plus les liens qui l'unissaient à son ami, et toujours on citera ces deux grands hommes comme des modèles d'une amitié tendre et sainte. De retour dans sa patrie, il professa la rhétorique et exerça quelque temps, avec distinction, la charge d'avocat ; mais en 375 il renonça au monde, se retira dans la solitude du Pont et y fonda, sur les bords de l'Iris, un monastère, devenu le modèle de tous ceux qui s'établirent depuis en Orient.

Nommé, malgré sa résistance, évêque de Césarée, sa ville natale, Basile s'occupa avec zèle d'instruire son peuple par la prédication, chercha à rétablir la paix dans l'Eglise et combattit plusieurs hérésies, entre autres celles d'Arius et d'Apol-

1 *Tablettes.* Petites planches minces, enduites de cire, sur lesquelles les anciens écrivaient avec un stylet.

2 *Libanius,* sophiste ou rhéteur grec, né à Antioche (314), enseigna avec un grand succès dans les écoles de Constantinople, de Nicomédie et d'Antioche.

linaire [1]. Il résista à l'empereur Valens, qui voulait le forcer à embrasser l'arianisme ; sa conférence avec le préfet Modeste, à cette occasion, est une de ces scènes admirables que rien ne peut surpasser. S'appauvrissant par ses aumônes, il répandait ses libéralités sur les juifs, sur les hérétiques, aussi bien que sur les catholiques. Sa mort arriva l'an 379 ; les païens le pleurèrent avec les chrétiens ; tous déploraient la perte de celui qu'ils regardaient comme leur père et comme le plus célèbre docteur du monde.

Ouvrages de saint Basile. — Le plus estimé de ses ouvrages est l'**Hexaméron**, ou recueil des discours sur les six jours de la création. Il a aussi laissé des **Homélies**, des **Discours**, des **Traités de morale** et un grand nombre de **Lettres.**

Analyse des ouvrages de saint Basile. — Dans l'*Hexaméron*, saint Basile avait pour but d'instruire les pauvres habitants de Césarée, et de les élever à Dieu par la contemplation de la nature, en leur expliquant les merveilles de la création. Parmi les erreurs physiques communes à toute l'antiquité, cet ouvrage renferme beaucoup de notions justes, de descriptions heureuses et vraies. (Voir *Morc. ch.*, N° XLIII.)

Indépendamment de ses *Homélies* savantes sur le texte de la Genèse, saint Basile nous en a laissé une foule d'autres sur divers points de dogme et de morale. Partout on retrouve la même profondeur d'idées, la même sensibilité, le même enthousiasme.

Au jugement des critiques les plus célèbres, il n'eut point de rivaux dans l'art oratoire : *Quiconque,* dit Photius, *aspire à devenir un orateur accompli, n'aura besoin ni de Platon, ni de Démosthène, s'il prend saint Basile pour modèle.* Enfin, ses *Lettres* sont une mine inépuisable qui offre toutes les richesses d'une imagination sensible et pittoresque et tous les élans d'un cœur embrasé de l'amour de Dieu et des hommes.

[1] *Apollinaire* (le jeune) fut le chef d'une hérésie qui niait qu'il y eût rien d'humain dans l'âme de J.-C. Il fut condamné par plusieurs conciles et mourut vers 381.

Saint Grégoire de Nysse, frère de saint Basile, né à Sébaste, vers l'an 332, fut placé par son frère sur le siège de Nysse, en Cappadoce. *Il faut,* disait saint Basile, *que ce soit lui qui honore sa chaire, et non la chaire qui honore l'évêque.* Grégoire répondit à ses espérances et fut un des écrivains les plus distingués de son siècle. Quelques-uns de ses contemporains l'ont même placé au-dessus de son frère, mais la postérité s'est bien gardée de ratifier ce jugement.

Saint Grégoire assista au deuxième concile œcuménique de Constantinople et mourut vers l'an 396. Il a laissé de nombreux ouvrages, entre autres des *Oraisons funèbres* et des *Panégyriques.*

Saint Grégoire de Nazianze (328-389).

Saint Grégoire, surnommé *le Théologien,* à cause de la connaissance profonde qu'il avait de la religion, naquit près de Nazianze, en Cappadoce, l'an 328. Il apprit la grammaire à Césarée en Palestine, où se trouvait alors une célèbre école de rhétorique. Mais Athènes avait la réputation de posséder les plus habiles maîtres ; on s'y rendait de toutes parts, pour se former à cette pureté de langage et à cette élégance attique qui ont rendu si fameux les écrivains de la Grèce. Il y vint donc lui-même, dans le but de perfectionner ses talents et d'étendre de plus en plus ses connaissances.

C'est lui qui nous a fait connaître quelle fut sa vie à Athènes, lorsqu'il y étudiait les belles-lettres avec son ami saint Basile ; elle peut se résumer dans ces paroles si connues : *Nous ne connaissions que deux chemins dans la ville : celui de l'église et celui des écoles.* Plus tard, il dut, comme saint Basile, accepter, pour le bien de l'Eglise, les fonctions du saint ministère. Sous Théodose, il fut appelé au siège de Constantinople par les vœux de tous les fidèles, qui désiraient trouver en lui un soutien contre les périls dont les hérétiques les menaçaient sans cesse. Chaque jour, l'illustre évêque faisait entendre à son peuple des discours si profonds, et en même temps si pleins de mansuétude envers les brebis égarées de son troupeau, que les hérétiques eux-mêmes venaient entendre sa pa-

role avec respect, et, s'ils n'étaient pas toujours convertis, du moins étaient-ils fortement ébranlés.

L'envie ne put supporter tant de succès, obtenus par une aussi grande vertu : on lança contre le saint évêque les accusations les plus injustes. Saint Grégoire crut nécessaire, pour le bien de la paix, de se démettre du gouvernement de cette Église qu'il avait presque créée ; il le fit en présence de tout son peuple. Rien n'est beau, rien n'est touchant comme les adieux qu'il adressa à son troupeau bien-aimé avant de le quitter. Il se retira paisiblement près du bourg de Nazianze, sa patrie où, loin du bruit et des affaires, il partagea son temps entre la prière et le travail, cultivant de ses mains un modeste jardin, et composant de charmantes poésies. Il mourut vers 389.

Ouvrages de saint Grégoire de Nazianze. — Il nous reste de saint Grégoire deux **Invectives contre Julien**, des **Discours dogmatiques et moraux**, des **Oraisons funèbres**, des **Lettres** et des **Poésies**.

Dans ses *Invectives contre Julien*, sa parole se colore de toute cette indignation qu'on admire dans les prophètes d'Israël ou de Juda, quand ils veulent tirer la Ville Sainte du sommeil de mort où le crime l'a plongée. On peut juger de l'attachement des chrétiens pour les sciences et les lettres profanes, par l'ardeur avec laquelle saint Grégoire s'élève contre *l'apostat* qui avait fermé aux disciples du Christ l'entrée des écoles.

Ses *Discours dogmatiques*, qui l'ont associé au même surnom que saint Jean (*théologien par excellence*), sont remplis de saillies impétueuses, d'écarts imprévus et sublimes qui prouvent qu'on peut allier la doctrine la plus profonde et la plus subtile aux grâces et aux mouvements du style.

Dans ses *Oraisons funèbres*, on aime surtout cette teinte mélancolique et grave qui ne naît ni de l'abattement ni du désespoir, mais qui est le résultat des réflexions solides et vraies que la foi chrétienne inspire sur la fragilité des choses humaines. (Voir *Morc. ch.*, No XLIV.)

Ses *lettres*, enfin, nous offrent le charme d'une imagination orientale et d'une exquise sensibilité de cœur, avec le mérite

bien rare d'exprimer aussi heureusement les grandes et les petites choses.

Saint Grégoire a souvent été comparé à Isocrate, dont il paraît en effet l'imitateur.

Saint Cyrille, né à Jérusalem en 315, devint patriarche de cette ville en 350. Après avoir été plusieurs fois déposé et exilé, sous le règne de Julien et sous celui de l'empereur Valens, il put enfin remonter sur son siège et le conserva jusqu'à sa mort (386).

Il ne nous a laissé qu'un seul ouvrage, connu sous le nom de *Catéchèses*, ou instructions adressées aux catéchumènes et aux néophytes. Elles sont au nombre de vingt-trois ; chacune d'elles renferme un fond d'idées solides qui portent avec elles leur lumière et leur évidence. Ces instructions sont autant de chefs-d'œuvre que l'orateur chrétien peut prendre pour modèles, toutes les fois qu'il se propose d'annoncer les vérités religieuses.

Saint Ephrem, né à Nisibe en Mésopotamie vers 320, fut la lumière et la gloire de l'Eglise de Syrie. Retiré dans une cellule près d'Edesse, il y composa tous ses ouvrages, et ne quitta sa solitude que pour aller rendre visite à saint Basile, qui gouvernait alors l'Eglise de Césarée, ou pour secourir les habitants d'Edesse dans une effroyable famine. Ephrem refusa toujours par humilité d'accepter la dignité du sacerdoce, et il est resté célèbre dans toute l'Eglise sous le nom de *diacre d'Edesse*. Il mourut en 379.

Outre ses *Ecrits contre les hérétiques*, saint Ephrem avait composé des *Commentaires sur l'Ancien et le Nouveau-Testament* dont nous ne possédons qu'une partie ; un très grand nombre de *Discours* et d'*Exhortations* ; enfin des *Poésies sacrées*. Ses sermons sont remplis de la pensée de la mort et du jugement, dont le souvenir ne le quittait presque jamais. (Voir *Morc. ch.*, No XLV.)

Saint Jean Chrysostome (347-407).

Saint Jean Chrysostome, c'est-à-dire *bouche d'or*, le plus éloquent des Pères de l'Eglise grecque, naquit à Antioche en

347. Sa famille, une des plus illustres de cette ville, ne négligea rien pour développer les dispositions extraordinaires qu'il manifesta dès son enfance. Bien que son éducation fût chrétienne, il suivit les leçons du païen Libanius, le plus illustre rhéteur de cette époque. Ses progrès furent si rapides et si étonnants qu'il fut bientôt en état d'égaler et même de surpasser son maître. Ce sophiste prouva avant de mourir quelle estime il faisait de notre saint ; ses amis lui ayant demandé lequel de ses disciples il voudrait avoir pour successeur : *Je nommerais Jean*, répondit-il, *si les chrétiens ne nous l'avaient enlevé.*

Si Jean Chrysostome avait eu quelque ambition, il aurait pu prétendre aux premières dignités de l'empire ; mais la grâce avait touché son cœur. Après avoir brillé au barreau d'Antioche, il résolut de renoncer à toutes les vanités terrestres pour se consacrer à Dieu. S'arrachant, jeune encore, des bras d'une mère éplorée, il se retira parmi les anachorètes qui habitaient les montagnes voisines d'Antioche. Là, revêtu d'un habit de pénitent, le corps ceint d'un cilice, il passa quatre années dans les exercices de la vie cénobitique, puis se retira dans une grotte ignorée qu'il ne put habiter que deux ans. Les veilles, les mortifications qu'il s'imposait et l'insalubrité de sa demeure avaient altéré sa santé : il revint à Antioche l'an 381. La même année, saint Flavien, évêque de cette ville, l'éleva au sacerdoce et le chargea de distribuer au peuple la parole de Dieu. Il le fit avec tant d'éloquence et de persuasion que sa réputation pénétra bientôt jusqu'aux extrémités de l'empire. Dieu avait résolu, pour la gloire de son nom, de le placer sur un nouveau théâtre, où il préparait à son éloquence d'autres triomphes, à sa vertu d'autres épreuves et d'autres couronnes.

L'empereur Arcadius le choisit pour l'élever au siège de Constantinople, en 398. Il rendit plusieurs services à l'empereur, apaisa des révoltes par l'ascendant qu'il avait sur la multitude, et se signala toujours par sa charité et par son zèle. Mais, ayant déplu à l'impératrice Eudoxie, femme avide et corrompue, dont il avait blâmé les rapines et les désordres, il fut déposé et exilé à Cucuse, en Cappadoce. Tout banni qu'il

était, ses ennemis le redoutaient encore et sollicitèrent pour lui un exil plus lointain. Il fut donc enjoint au saint confesseur de se transporter à Phthyonte, ville déserte et la dernière de l'empire, sur le bord oriental du Pont-Euxin.

Après avoir marché pendant trois mois, il fut attaqué d'une fièvre violente qui l'obligea de s'arrêter à Comane, dans le Pont. Etant entré dans une église dédiée à saint Basilice, martyr, il s'y communia, distribua aux assistants ce qui lui restait, et se recueillant, il prononça ces paroles qui étaient le sommaire de toute sa vie: *Dieu soit loué en toutes choses !* Il expira aussitôt. (14 septembre 407.)

Ouvrages de saint Jean Chrysostome. — On a de saint Jean Chrysostome plusieurs **Traités dogmatiques**, des **Commentaires** sur différentes parties des Livres saints, des **Lettres** et un très grand nombre de **Discours**, d'**Homélies** et de **Panégyriques** de saints. Les plus estimés de ces ouvrages sont : les **Traités du Sacerdoce, de la Providence et de la Virginité**. (Voir *Morc. ch.*, No XLVI.)

Le nom de Chrysostome, qui veut dire bouche d'or, lui fut donné de son vivant, et la postérité lui a confirmé ce titre. On dit encore de lui qu'il était l'*Homère des orateurs* et le *Cicéron de l'Eglise grecque*. Mais la plus grande gloire de saint Jean Chrysostome comme orateur, c'est d'avoir fixé le vrai caractère de l'éloquence chrétienne ; sa méthode devint la règle du genre et le sceau de la vérité. L'Evangile, que l'orgueilleuse philosophie du siècle avait méconnu, fut jugé dès lors le code de la plus parfaite sagesse et la source des plus hautes conceptions du génie : c'est là le dernier trophée qui manquait à la gloire du christianisme. Chrysostome fut donné au monde et le paganisme fut vaincu, à la tribune comme dans ses temples.

Saint Cyrille d'Alexandrie. — Ce savant docteur formé à l'école de Clément d'Alexandrie, de saint Athanase et de saint Basile, fut élu patriarche d'Alexandrie en 412. Il déploya tout d'abord une grande sévérité contre les Juifs et les novatiens [1] ; mais ce qui devait à jamais rendre son nom

[1] *Novatiens*, hérétiques, partisans de l'anti-pape Novatien, qui se sépara de l'Eglise romaine au IIIe siècle et renouvela l'erreur des Montanistes.

célèbre, ce fut la lutte qu'il soutint, avec autant de force que de science, contre les erreurs de Nestorius, patriarche de Constantinople, qui attaquait le dogme de l'Incarnation. Saint Cyrille fut le principal promoteur du concile œcuménique tenu à Ephèse (431) ; Nestorius y fut condamné, et tous les Pères s'écrièrent que *la foi de Cyrille était la foi de toute la terre*. Le pape saint Célestin lui donna dès lors le titre de *Docteur catholique* et les théologiens l'ont honoré de celui de *Docteur de l'Incarnation*.

Parmi les nombreux écrits que ce Père nous a laissés, on admire surtout ses *cinq livres contre Nestorius*, les *lettres* et les *apologues* qu'il composa à l'occasion de cette grande controverse. L'erreur y est dévoilée avec un art admirable, et la vérité y brille de tout son éclat. Il écrivit aussi une *réfutation contre Julien l'apostat*, l'empereur philosophe. (Voir *Morc. ch.*, No XLVII.)

CHAPITRE IV

HISTORIENS ECCLÉSIASTIQUES

Les principaux historiens de l'Eglise grecque sont : *Eusèbe de Césarée, Théodoret* et *Siméon Métaphraste*.

Eusèbe de Césarée, surnommé le *Père de l'histoire ecclésiastique*, naquit vers 270. Dans sa jeunesse, il visita les solitaires de l'Egypte et de la Thébaïde, et fut élu évêque de Césarée de Palestine en 315. Il jouit de l'estime de l'empereur Constantin, qui voulut même l'élever au siège d'Antioche, mais il refusa cet honneur. On lui reproche, avec raison, d'avoir

penché vers l'arianisme ; personne toutefois ne conteste l'étendue de son savoir ; ses partisans et ses adversaires l'admirent également, comme un des hommes les plus savants de l'antiquité.

Son *Histoire ecclésiastique* renferme tout ce qui s'est passé de plus important dans l'Eglise, depuis J.-C. jusqu'à Constantin. Son *livre de la préparation et de la démonstration évangélique* est une savante apologie de la religion par les faits de l'Ancien et du Nouveau-Testament.

Théodoret, né à Antioche en 387, renonça de bonne heure à tous ses biens, pour aller vivre dans un couvent, près d'Apamée, sur les bords de l'Euphrate. Elevé au siège de Cyr en Syrie, il ne sut pas se mettre en garde contre les erreurs de Nestorius ; mais, ayant reconnu la vérité, il combattit de tout son pouvoir Eutychès, qui avait repris l'hérésie de Nestorius. Banni plusieurs fois de son siège, il mourut dans la foi catholique en 458.

Son principal ouvrage est une *Histoire ecclésiastique* qui comprend un intervalle de cent cinq ans, de 324 à 429 ; le plus grave reproche qu'on puisse faire à ce travail, c'est qu'il manque absolument de chronologie. Théodoret a aussi composé l'*Histoire des solitaires*, qui comprend la vie de cinquante solitaires, dont il s'applique à montrer les vertus.

Siméon le Métaphraste, hagiographe, naquit à Constantinople, au Xe siècle, et remplit de hautes fonctions à la cour des empereurs d'Orient. Il a rassemblé cent vingt-deux *Vies des saints*, restées jusqu'alors éparses dans les archives des églises et des monastères ; il accueille sans discernement des faits très incertains, et ne jouit pas pour cela d'une très grande autorité. Ses principales vies ont été insérées dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes.

CHAPITRE V

POÈTES CHRÉTIENS

Nous nommerons parmi les poètes chrétiens de l'Eglise grecque : *Apollinaire, saint Grégoire de Nazianze, Synésius* et *saint Jean Damascène.*

Apollinaire, savant rhéteur du IVe siècle, mit en vers l'histoire des Hébreux, ainsi que différents récits de l'Ancien Testament ; ces poésies ne nous sont point parvenues. Nous possédons seulement de cet auteur une *Traduction des psaumes,* qui a le mérite de l'exactitude et de la noblesse, mais qui manque de verve et d'inspiration.

Saint Grégoire de Nazianze eut la gloire de saisir le premier le véritable caractère de la poésie chrétienne ; ses accents ont de l'originalité et de l'inspiration. Le plus considérable de ses poèmes est celui qu'il a composé sur les *vicissitudes de sa propre vie ;* il y décrit avec autant de délicatesse que d'élégance toutes les adversités qu'il a rencontrées, les joies et les peines qui souvent ont abreuvé son âme. Ses autres pièces sont des *méditations religieuses* sur divers sujets de piété ; il y célèbre les grandeurs de Dieu, les mystères de la foi, dans un rhythme qui, sans être celui d'aucun poète païen, rappelle cependant la grâce, la magnificence et la beauté des inspirations de la Grèce ancienne.

Synésius, évêque de Ptolémaïs, sous les règnes d'Arcadius et de Théodose le Jeune, tirait de sa lyre des sons mélodieux et animés qui rappellent aussi les plus beaux génies d'Athènes. Avant d'être chrétien, il avait cultivé la philosophie platonicienne, et ses écrits sont d'autant plus curieux et plus remarquables, qu'ils nous offrent la fusion de ce qu'il y avait de bon dans la sagesse antique, avec les enseignements de la

foi. Néanmoins, ses *Poésies* rappellent plus souvent le disciple de Platon que celui de l'Evangile.

Saint Jean Damascène, né vers 676 à Damas, vécut d'abord dans la solitude de Saint-Sabas, près de Jérusalem. Ayant été ordonné prêtre, il combattit courageusement par ses écrits l'hérésie des Iconoclastes et mérita par son *Livre de la Foi orthodoxe* le surnom de saint Thomas de l'Orient. Mais l'illustre théologien a laissé également des *proses* et des *hymnes* qui se rapportent aux principales fêtes de N.-S. et à celle de l'Annonciation de la sainte Vierge. L'Eglise grecque a fait entrer dans sa liturgie la plupart de ces hymnes.

Coup d'œil sur les derniers siècles de la littérature grecque.

L'Eglise grecque, toujours agitée par les hérésies, finit par tomber dans le schisme au IXe siècle, en se séparant de la Communion romaine. *Photius,* que ses intrigues avaient élevé au siège de Constantinople, commence cette rupture, qu'un autre patriarche de cette ville, *Michel Cérulaire,* consomme en 1054. Ainsi séparée de l'unité catholique, la littérature de l'Eglise d'Orient ne fait que languir, jusqu'à la chute de l'empire sous le cimeterre des barbares Ottomans.

Les écrivains ecclésiastiques composent avec peine quelques ouvrages de controverse, mais on ne trouve parmi eux aucun véritable écrivain, aucun apôtre. La poésie manque d'inspiration ; elle revit un instant à l'époque des Croisades, pour s'éteindre ensuite sans retour. La langue grecque, après avoir eu la gloire d'être l'interprète de deux grandes littératures, devient une langue morte, et les Grecs, exilés de leur patrie, se réfugient en Occident avec les chefs-d'œuvre de leur glorieuse antiquité. Cette invasion de la littérature ancienne produira, en Italie et en France, la *Renaissance* du XVIe siècle.

LITTÉRATURE GRECQUE

(Tableau synoptique de la Littérature Chrétienne)

DIVISION	HISTOIRE DES TEMPS APOSTOLIQUES (Ier siècle). APOLOGISTES DU CHRISTIANISME (IIe et IIIe siècle). DOCTEURS OU PÈRES DE L'ÉGLISE (IVe et Ve siècle). HISTORIENS ECCLÉSIASTIQUES depuis le IIIe siècle. POÈTES CHRÉTIENS.

I. Temps apostoliques (1er siècle).

HISTOIRE ÉVANGÉLIQUE	Saint MATTHIEU. Saint MARC. Saint LUC. Saint JEAN. *Actes des Apôtres*, par saint LUC.
ÉLOQUENCE DES APOTRES	Saint PIERRE. Saint PAUL. Saint JEAN. Saint JACQUES et saint JUDE. Épître du pape saint CLÉMENT.

II. Apologistes du Christianisme (IIe et IIIe siècle).

ACTES DES MARTYRS	PAROLES DES MARTYRS. LETTRES DE saint *Ignace d'Antioche.*	
APOLOGISTES	Saint **Justin** (114-168). Ouv.: *Dialogue avec Tryphon, Exhortation aux Gentils, deux Apologies pour les chrétiens.* Saint **Irénée** (140-202). Ouv.: *Traité contre les hérésies.*	
	École d'Alexandrie	CLÉMENT D'ALEXANDRIE (...-217). Ouv.: *Exhortation aux Gentils, le Pédagogue, les Stromates.* **Origène** (185-254) Ouv.: *Travaux bibliques, Exhortation au martyre, Traité contre Celse, Livre des Principes.* Saint GRÉGOIRE LE THAUMATURGE (270). Ouv.: *Épître canonique, Exposition de la foi, Panégyrique d'Origène.*

III. Grands docteurs ou Pères de l'Église

(IVe et Ve siècle).

PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE

Saint **Athanase** (296-373). Ouv.: *Défense de la Trinité et de l'Incarnation, Apologies, Lettres, Traités contre les Ariens.*

Saint **Basile** (329-379). Ouv.: *l'Hexaméron, Homélies, Discours, Traités de morale, Lettres.*

Saint Grégoire de Nysse (332-396). Ouv.: *Oraisons funèbres* et *Panégyriques.*

Saint **Grégoire de Nazianze** (328-389). Ouv.: *Invectives contre Julien, Oraisons funèbres, Discours dogmatiques et moraux, Lettres et Poésies.*

Saint Cyrille de Jérusalem (315-386). Ouv.: *Catéchèses.* — Saint Ephrem (320-379). Ouv.: *Écrits contre les hérétiques, Commentaires, Discours, Poésies.*

Saint **Jean Chrysostome** (347-407). Ouv.: *Traités dogmatiques, Commentaires, Lettres, Discours, Homélies, Panégyriques.*

Saint Cyrille d'Alexandrie (...-444). Ouv.: *Cinq livres contre Nestorius.*

IV. Historiens et Poètes chrétiens.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

Eusèbe de Césarée (270-...). Ouv.: *Histoire ecclésiastique, Préparation et démonstration évangélique.*

Théodoret (387-458). Ouv.: *Histoire ecclésiastique, Histoire des solitaires.*

Siméon Métaphraste (xe siècle). Ouv.: 122 *Vies des Saints.*

POÈTES CHRÉTIENS

Apollinaire (ive siècle). *Traduction des Psaumes* en vers.

Saint Grégoire de Nazianze. — *Méditations religieuses et divers sujets de piété.*

Synésius (ve siècle). *Poésies sacrées.*

Saint Jean Damascène (676-...). Ouv.: Un grand nombre de *Proses* et d'*Hymnes de l'Église grecque.*

LITTÉRATURE LATINE

Caractère de cette littérature.

La littérature latine est née de la littérature grecque. Avant même que la Grèce eût été soumise aux Romains, l'influence des nombreuses colonies grecques répandues au loin, et surtout dans la partie méridionale de l'Italie, s'était fait sentir dans la langue latine, où domine l'élément grec. Cette littérature n'offre donc pas le même caractère d'originalité que celle d'Homère et de ses héros ; cependant elle se recommande à nos études par l'action plus directe qu'elle a exercée sur la littérature moderne ; aucune nation ne peut négliger les chefs-d'œuvre du siècle d'Auguste sans s'exposer à descendre bientôt au-dessous de la médiocrité.

Quant aux différences qui existent entre ces deux langues : le grec l'emporte par la richesse, par la variété, par l'élégance et la grâce ; le latin, par la majesté, par l'ampleur et par une aptitude admirable à serrer et à concentrer la pensée.

Division de la littérature latine.

Les diverses époques de la littérature latine correspondent aux principales divisions de l'Histoire romaine : 1o *la Littérature barbare* (754-242 av. J.-C.), de la fondation de Rome à la fin de la première guerre punique ; 2o *l'Enfance de la littérature latine* (242-78 av. J.-C.), qui s'étend jusqu'à la mort de Sylla ; 3o *l'Age d'or* de cette littérature (78 av. J.-C., 14 de J.-C.), c'est le siècle d'Auguste ; 4o *la Décadence de la littérature latine païenne* (14-476), du règne de Tibère à la chute

de l'empire d'Occident. Frappée de stérilité, la littérature païenne suit la fortune de l'empire et tombe peu à peu, à mesure qu'il penche vers sa ruine.

Mais en même temps s'élève comme sur ses débris une autre littérature plus excellente, parce qu'elle a pour élément la vérité : la *littérature latine chrétienne,* qui produira elle aussi de nombreux chefs-d'œuvre. Nous en ferons l'objet de notre étude dans une seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE

LITTÉRATURE PAIENNE

CHAPITRE Ier

PREMIÈRE ÉPOQUE : LITTÉRATURE BARBARE (754-242 av. J.-C.).

La fable s'est emparée de la fondation de Rome et l'a entourée de prestige et de gloire. Ce récit, peu certain, fait cependant pressentir quel sera le caractère du peuple qui vient de naître : le bouillant Romulus revivra dans sa postérité ; l'amour de la patrie et l'ambition des conquêtes seront les traits distinctifs des Romains. Entièrement absorbé par les guerres extérieures, les luttes du Forum ou les soins du labourage, ce peuple, pendant cinq siècles, est resté sans loisirs et même sans goût pour les lettres. Cependant, malgré la rudesse de ces temps barbares, on peut reconnaître déjà dans les productions informes qui parurent alors quelques ébauches de la poésie et même de la prose latine.

Les chants saliens peuvent être considérés comme un essai de la poésie lyrique. On appelait ainsi des chants sacrés exécutés par les prêtres de Mars dans la procession annuelle qu'ils faisaient, en portant par la ville les boucliers (*ancilia*) confiés à la garde des Vestales. Mais l'éloquence dut être préférée à la poésie dans ces temps d'agitation et de trouble ; les discussions du Forum, les harangues des généraux ou

des hommes d'Etat méritaient sans doute de passer à la postérité. Malheureusement nous n'en pouvons juger que par les discours des historiens, qui sont évidemment l'œuvre littéraire de Tite-Live ou de Plutarque.

L'histoire fut représentée par les *Annales des pontifes*[1] ou *Grandes annales*, sorte de nomenclature des événements mémorables, consignés jour par jour par le grand pontife. La *loi des douze tables*, les *épitaphes*, les *inscriptions historiques, etc.*, sont encore des monuments de ces premiers siècles qui fournirent plus tard aux historiens de précieux matériaux sur l'état primitif du peuple romain.

DEUXIÈME ÉPOQUE : ENFANCE DE LA LITTÉRATURE LATINE (242-78 av. J.-C.).

Cette deuxième époque nous montre les vrais commencements de la littérature latine. Les grandes conquêtes que Rome entreprend alors mettent ce peuple en relation plus directe avec l'Italie, l'Afrique, la Gaule, et surtout avec la Grèce, dont les colonies sont répandues dans toutes ces contrées. Bientôt la domination romaine se fait sentir aux Grecs eux-mêmes ; ceux-ci se vengent noblement, en imposant à leurs vainqueurs leur langue et leur littérature, qui transformeront peu à peu le langage barbare et grossier du peuple conquérant.

C'est donc à l'imitation des chefs-d'œuvre grecs que les poètes latins de cette époque de formation devront leur gloire: *Livius Andronicus, Ennius* dans la tragédie ; *Plaute* et *Térence* dans la comédie.

La prose ne fait pas moins de progrès : *Caton l'Ancien*, les *Gracques, Crassus, Hortensius, etc.*, emploient avec succès le talent de la parole pour dominer leurs concitoyens.

[1] *Annales des pontifes* ou *grandes annales*. — Tables chronologiques relatant, année par année, les événements mémorables de Rome. On les transcrivait sur des tables de chêne que l'on exposait sur le mur extérieur de la maison du grand pontife. Ce recueil forma plus tard 80 volumes où les historiens sont souvent allés puiser.

§ 1er. — Poésie.

Genre dramatique. — Livius Andronicus.
(IIIe siècle.)

Andronicus, né à Tarente, était grec d'origine. Lorsque sa patrie tomba au pouvoir des Romains, le consul Livius Salinator le fit prisonnier et lui confia l'éducation de ses enfants. Par reconnaissance, il lui rendit ensuite la liberté et l'autorisa à prendre son nom. Livius Andronicus fleurit comme poète immédiatement après la première guerre punique. Il eut l'honneur de donner à Rome les premières représentations théâtrales, et l'on croit que ce fut vers l'an 240 av. J.-C. Il fut tout à la fois poète et acteur, se bornant à traduire les tragédies grecques dans un style grossier et barbare. On porte à dix-neuf le nombre des pièces qu'il composa, parmi lesquelles sans doute plusieurs comédies.

Névius, qui parut à la même époque, voulut user sur le théâtre de Rome de la liberté qu'avaient eue à Athènes les poètes de la comédie ancienne, traduisant sur la scène, à l'exemple d'Aristophane, les généraux et les magistrats. Cette tentative ne pouvait réussir sous un gouvernement beaucoup plus aristocratique que celui d'Athènes ; Névius l'apprit à ses dépens : il expia son audace par l'exil, et mourut à Utique, l'an 204 av. J.-C.

Outre ses essais dramatiques, Névius avait composé une sorte d'épopée sur la *première guerre punique*.

Quintus Ennius (240-170).

Quintus Ennius naquit à Rudies, en Calabre, l'an 240 av. J.-C. Il suivit d'abord la carrière militaire, et vécut en Sardaigne jusqu'à l'âge de quarante ans. C'est là qu'il connut Caton l'Ancien, préteur de cette province, dont il mérita la protection. L'illustre Romain l'amena à Rome avec lui et lui donna une maison sur le mont Aventin. Ennius eut pour disciples et pour amis les plus grands hommes de la République, et son génie lui mérita le titre de citoyen romain, ce

qui était tout à la fois une grande fortune et un grand honneur.

Il fut sans doute moins heureux vers la fin de sa vie. Cicéron, dans son *traité de la Vieillesse*, nous apprend en effet que « ce poète, à l'âge de soixante-dix ans, chargé de deux fardeaux qu'on regarde comme accablants, la pauvreté et la vieillesse, les portait non seulement avec constance, mais avec gaieté : ce qui donnait presque lieu de penser qu'ils lui faisaient plaisir et lui étaient agréables. »

Ouvrages d'Ennius. — Ennius composa des *comédies*, des *tragédies*, des *satires*, et un poème célèbre: *les Annales de la République*, en dix-huit chants.

La poésie latine, faible encore, et presque naissante du temps d'Ennius, ne pouvait avoir beaucoup d'ornements et de beauté. Elle montrait quelquefois de la force et des traits de génie, mais sans élégance, sans grâce, et avec de grandes inégalités. C'est ce que Quintilien, en traçant le portrait d'Ennius, exprime par une comparaison admirable : « Révérons Ennius, dit-il, comme « on révère ces bois que leur ancienneté a consacrés ; s'ils « n'offrent plus aux yeux tant de beauté, ils inspirent à l'âme un « sentiment de respect religieux. »

Virgile faisait à ce poète de fréquents emprunts et avouait plaisamment qu'il tirait des perles du fumier d'Ennius.

Comédie. — Plaute (227-183).

Plaute fut le *père de la comédie latine.* Il naquit à Sarsine, en Ombrie, l'an 227 av. J.-C. En politique, il se déclara le partisan de tous les hommes nouveaux, c'est-à-dire de cette grande révolution sociale qui devait substituer à l'ancien peuple de Rome un peuple tout différent de mœurs, de sentiments et de caractère. Sous le rapport littéraire, il accepta franchement le génie grec, et s'efforça de dépouiller la langue latine de sa rudesse barbare.

Il composa, dit-on, cent trente pièces et gagna par son talent une petite fortune : mais, s'étant voulu mêler de négoce, il perdit tout ce qu'il avait amassé, et fut même, dans son excessive misère, obligé pour vivre de tourner la meule d'un moulin. Il mourut à l'âge de 44 ans (183 av. J.-C.).

Ouvrages de Plaute. — Il ne reste que **vingt pièces** des cent trente qu'on lui attribue; les plus remarquables sont:

Amphitryon, imitée par Molière ; l'**Aululaire** ou la Cassette qui a encore inspiré Molière dans *l'Avare* ; **Casina** ou le Sort ; **Pœnulus** ou le jeune Carthaginois, les **Captifs** imités par Rotrou, les **Ménechmes** ou les Frères jumeaux, reproduits par Regnard.

Des coups de théâtre imprévus, un dialogue rapide, étincelant de verve, des jeux de mots, le franc comique, voilà ce qui caractérise Plaute. Il faisait les délices du peuple. Presque toutes ses pièces sont empruntées pour le fond à Ménandre.

Jugements des anciens sur Plaute. —On a porté divers jugements sur ce poète. Pour l'élocution, il est généralement estimé, sans doute par rapport à la pureté, à l'énergie et même à l'élégance du discours. Varron disait que si les Muses voulaient parler en latin elles emprunteraient le langage de Plaute. Cicéron trouve de l'urbanité, de l'esprit et de la grâce dans ses plaisanteries ; Quintilien lui assigne le premier rang entre ses rivaux ; enfin Aulu-Gelle l'appelle l'honneur de la langue latine.

Horace ne lui paraît pas si favorable : « Nos ancêtres, dit-il, « ont loué et admiré les vers et les railleries de Plaute, un peu « trop bonnement pour ne pas dire sottement, s'il est vrai que « vous et moi sachions distinguer, dans les railleries, le délicat « d'avec le grossier, et que nous ayons l'oreille assez fine pour « bien juger du son et de la cadence des vers. »

Ce jugement d'Horace était celui de toute la cour d'Auguste, qui ne goûtait pas plus que lui la versification et les plaisanteries de Plaute ; mais ces défauts n'empêchent pas qu'il n'ait été un excellent poète comique.

Térence (192-159).

Térence naquit en Afrique, et probablement à Carthage, huit ans avant la mort de Plaute. Sa vie fut très romanesque : il appartenait à une excellente famille, mais il fut enlevé par des Numides qui le vendirent à des marchands romains. Le sénateur Térentius Lucanus fut frappé de ses talents, l'acheta et le rendit ensuite à la liberté. L'esclave reconnaissant prit le nom de son bienfaiteur et l'immortalisa. Il débuta dans la carrière dramatique par un chef-d'œuvre, l'*Andrienne*. On rapporte que, lorsqu'il présenta cette pièce aux édiles chargés de pourvoir à l'entretien du théâtre, ceux-ci voulurent, avant de l'acheter, qu'il la montrât au poète Cœcilius [1], l'auteur dra-

[1] *Cœcilius Statius*, poète comique latin, était un esclave affranchi de la nation gauloise. Il composa plus de *trente comédies*. Quintilien loue son talent, mais il regrette qu'il n'ait pas respecté les mœurs.

matique le plus distingué de cette époque. Le vieux poète était à table, lorsqu'il vit entrer chez lui le jeune Térence, assez mal vêtu et d'un extérieur peu imposant. Il se contenta de le faire asseoir près de lui sur un petit tabouret, et lui ordonna de lire son travail. Aussitôt qu'il en eut entendu le premier acte, il l'invita à dîner, et, après le repas, entendit toute la pièce. Il lui donna les plus grands éloges, et Rome reconnut bientôt dans Térence le digne successeur de Plaute.

Le poète jouit de l'amitié des hommes les plus célèbres. Scipion Emilien [1] et Lélius [2] l'honorèrent de leur confiance et de leur intimité, au point que ses détracteurs ont osé dire qu'il n'était que le prête-nom de ces héros, et qu'il leur devait toute sa gloire littéraire. La modestie et la délicatesse qu'il a mises à repousser ces insinuations perfides ont laissé croire à quelques critiques modernes que ce reproche pourrait avoir été fondé. Mais Lélius et Scipion étaient encore trop peu avancés en âge pour se livrer à de semblables travaux et nous ne voyons dans la faible défense du poète qu'une manière adroite de faire sa cour à ses illustres protecteurs.

Térence mourut à Leucade, une des îles Ioniennes (159 av. J.-C.), au retour d'un voyage en Grèce.

Ouvrages de Térence. Il ne nous reste de ce poète que six comédies : l'**Andrienne**, l'**Eunuque**, l'**Héautontimorouménos** ou le père qui se punit lui-même, les **Adelphes**, le **Phormion**, imité par Molière dans les *Fourberies de Scapin ;* l'**Hécyre** ou la belle-mère.

Le grand talent de Térence consiste dans l'art qu'il met à peindre les mœurs et à imiter la nature, avec une simplicité si peu étudiée que chacun se croit capable d'écrire de la sorte, et en même temps si élégante et si ingénieuse, que personne n'a pu en approcher.

Jugements sur les œuvres de Térence. — Térence joint à une extrême pureté de langage toutes les grâces et toute la

[1] *Scipion Emilien*, surnommé le *second Africain*, aima les lettres et rechercha les savants.

[2] *Lélius Népos*, Romain célèbre par ses vertus et par son amitié pour le second Africain qu'il accompagna au siège de Carthage.

délicatesse dont sa langue était capable. Parmi tous les auteurs latins, il n'y en a point qui ait autant approché que lui de l'atticisme, c'est-à-dire de ce qu'il y avait de plus fin, de plus délié, de plus parfait chez les Grecs. C'est le jugement de Cicéron : « Vous aussi, Térence, dit le grand orateur, vous nous traduisez et nous rendez parfaitement Ménandre, et lui faites parler avec une grâce infinie la langue des Romains. »

César, tout en reconnaissant les mérites de ce poète, fait connaître, dans une pièce de vers, les qualités qui lui manquaient: « Demi-Ménandre, s'écrie-t-il, toi aussi tu es mis au nombre des plus grands poètes, et avec raison, pour la pureté de ton style ; et plût aux dieux que la douceur de ton langage fût accompagnée de la force qui convient à la comédie, afin que ton mérite fût égal à celui des Grecs ! Mais c'est ce qui te manque, Térence, et c'est ce qui fait ma douleur. »

Parallèle de Plaute et de Térence. — M. Patin caractérise ainsi les deux comiques latins : Plaute, dit-il, c'est le poète populaire qui veut plaire à tous, qui fait la part de tous, qui a au besoin une élégance exquise, même dans les emportements de sa licencieuse gaieté ; pour la populace au contraire, force lazzis et quolibets ; pour la masse du public, de l'observation, du comique, faisant au vice une rude guerre et l'immolant sous les coups d'un sanglant ridicule.

Térence, c'est le poète de la bonne compagnie qu'il fait sourire ; déserté de la foule, dont il ne tient guère à provoquer la gaieté. Sous le rapport de la force comique, il est bien au-dessous de Plaute, mais il le surpasse sous celui de l'art avec lequel il a travaillé les sujets que lui ont fournis les Grecs, ses modèles.

Ces deux poètes, du reste, nous donnent une idée effrayante de la corruption des mœurs dans la société romaine. La lecture de leurs pièces, dangereuse pour la jeunesse, peut, par comparaison, nous faire admirer les sociétés chrétiennes, et nous inspirer une plus vive reconnaissance pour les immenses bienfaits que le christianisme, par sa morale divine, a répandus sur le monde.

Lucilius, le poète satirique le plus célèbre de cette époque, naquit à Suessa, ville du Latium, l'an 148 av. J.-C., d'une famille patricienne. Sa nièce Lucia fut la mère du grand Pompée. Il se distingua dans la guerre contre Numance, et ses talents lui méritèrent la confiance et l'amitié de Scipion, son général. Ses mœurs étaient austères ; sa vie fut toujours sans reproche et sa vertu lui donna le droit de flétrir les vices de ses contemporains. Lucilius avait le génie fécond et facile; il mourut à l'âge de quarante-cinq ans, après avoir composé trente livres de *satires* dont nous ne possédons que des fragments. Son style, au jugement d'Horace, était encore dur et grossier ; Quintilien, tout en reconnaissant ce défaut, révère

dans Lucilius un des représentants les plus illustres de l'ancienne République, auquel il rend le respect et la vénération qui s'attache à tout ce qui est austère.

§ 2. — Prose. — Naissance de l'éloquence latine.

Dans Rome républicaine, dit M. Géruzez, l'éloquence fut une puissance avant d'être un art ; elle se développa naturellement au sénat, au forum et dans les camps. La nécessité de haranguer pour convaincre et pour émouvoir fit du don de la parole la condition du succès dans l'administration des affaires et le commandement des armées. L'art perfectionna plus tard le talent naturel de la parole, lorsque la Grèce envoya ses rhéteurs aux Romains.

Parmi ces premiers orateurs, on peut citer, dans l'époque qui nous occupe :

Caton l'Ancien (235-148), si célèbre par son animosité contre Carthage, et dont toutes les harangues se terminaient par le terrible *delenda est Carthago:* « Il faut détruire Carthage. » La sévérité avec laquelle il remplit les fonctions de censeur lui mérita une statue, avec cette inscription : *A Caton, qui a corrigé les mœurs*. Caton s'appliqua aux sciences et aux lettres; il étudia jusque dans sa vieillesse, et apprit, dit-on, le grec à l'âge de quatre-vingts ans.

Son ouvrage intitulé : *Des Origines romaines* passait pour un chef-d'œuvre ; nous n'en possédons que quelques fragments ; il en est ainsi de son *Traité sur l'agriculture* (*De Re rustica*).

Comme orateur, Caton a mérité pour ses *harangues* les suffrages de Cicéron. « Ajoutez, dit l'*orateur romain* dans son « *Brutus*, du nombre à la phrase afin que le style soit mieux « enchaîné; mettez les mots eux-mêmes en meilleur ordre ; « formez-en comme une charpente régulière et vous ne pré- « férerez plus personne à Caton. »

Tite-Live faisait grand cas de la véracité et de l'érudition de l'austère censeur, qui fut, pour la prose latine, ce qu'Ennius avait été pour la poésie.

Tibérius et Caïus Gracchus, connus sous le nom des *deux Gracques*, furent tous les deux tribuns du peuple, et se rendirent également célèbres par leur éloquence et leur dévouement à la cause populaire. Ils avaient été élevés avec un soin extrême, sous les yeux de leur mère, l'illustre Cornélie, fille de Scipion l'Africain.

Tibérius fut tué par les sénateurs, ayant à leur tête Scipion Nasica ; Caïus, poursuivi également par les patriciens, se fit donner la mort par un esclave.

Les deux Gracques se sont surtout illustrés par le talent avec lequel ils ont soutenu les fameuses *lois agraires* contre les patriciens : il reste à peine quelques fragments de ces grandes luttes politiques. Tibérius était doux et posé, dit Plutarque ; Caïus était vif et véhément et ne cessa, au jugement de Cicéron, d'offrir à la jeunesse un digne modèle à étudier.

Crassus (Licinius) naquit vers l'an 150 av. J.-C., et fut, à cette époque, le plus célèbre jurisconsulte de Rome. Cicéron s'est plu à faire son éloge, dans lequel toutefois il a plutôt l'air de se peindre lui-même. Un grand nombre de savants secondèrent Crassus dans l'étude du droit, qu'il mit en honneur, et commencèrent ainsi à établir les principes fondamentaux, base de cet édifice immortel que tous les âges ont admiré et médité sous le nom de *droit romain.*

Hortensius, né l'an 113 av. J.-C., entra au barreau à l'âge de dix-huit ans et y tint le premier rang, jusqu'à ce que Cicéron le lui enlevât . Il fut toujours l'ami de son jeune rival, qui gagna contre lui plusieurs causes célèbres. Les grands succès qu'il avait eus jusqu'alors étaient dus surtout au prestige de sa déclamation, bien plus qu'à la force de ses pensées. « La nature, dit Cicéron, lui avait donné une mé-
« moire si heureuse, qu'il n'eut jamais besoin de mettre par
« écrit aucun de ses discours, et qu'après le plaidoyer d'un
« adversaire, il se rappelait mot à mot tout ce qui avait été
« dit ... Sa diction était élégante et riche, son organe fort et
« agréable ; ses gestes étaient étudiés avec soin, et sa décla-

« mation était si parfaite qu'elle ravissait d'admiration tous « ses auditeurs. »

Hortensius était un épicurien, ami du luxe et du repos ; il ne joua aucun rôle politique et mourut l'an 49 av. J.-C. On n'a conservé aucune de ses harangues.

CHAPITRE II

TROISIÈME ÉPOQUE : AGE D'OR DE LA LITTÉRATURE LATINE (78 av. J.-C. — 14 de J.-C.).

Coup d'œil sur cette époque. — Cette époque n'embrasse qu'un très petit nombre d'années ; cependant elle a jeté un si grand éclat, qu'elle a presque élevé Rome au niveau d'Athènes. C'est l'âge d'or de la littérature latine, pendant lequel les plus beaux génies, dans tous les genres, concourent à former cette auréole immortelle qui s'attache au **siècle d'Auguste**. Animée d'une noble émulation pour le génie grec qu'elle n'avait pu vaincre, Rome se propose d'égaler, ou même de surpasser les chefs-d'œuvre d'Athènes. On les commente publiquement devant la jeunesse romaine, qui accourt aux leçons des rhéteurs, avec plus d'empressement qu'aux spectacles ; les écoles mêmes de la Grèce lui sont ouvertes et deviennent le complément nécessaire de toute éducation. Auguste donne à ce mouvement littéraire un nouvel élan, par la protection éclairée qu'il accorde aux sciences et aux lettres, et Rome, en devenant la maîtresse du monde, se trouve en même temps la première ville de l'univers par l'intelligence, la reine des arts et des lettres.

Parmi le grand nombre d'écrivains éminents qui se distinguent alors, quelques-uns ont éclipsé tous les autres, en léguant à la postérité des chefs-d'œuvre qui n'ont jamais pu être surpassés : *Virgile*, que précèdent *Lucrèce* et *Catulle*, représente à la fois la poésie épique et didactique aussi bien

que la pastorale ; *Ovide* le suit dans l'épopée ; *Horace* se distingue surtout dans la satire et la poésie lyrique ; *Tibulle* et *Properce*, dans l'élégie. Le théâtre, complètement abandonné des Romains, qui lui préfèrent les jeux de l'amphithéâtre, n'offre plus après Térence aucun auteur remarquable.

L'éloquence apparaît tout à coup dans *Cicéron*, revêtue de tout ce que l'art peut produire, lorsqu'il est soutenu par le génie.

L'histoire, embellie jusque-là par les poètes, comme Névius et Ennius, a maintenant de dignes interprètes : *César*, *Salluste* et *Tite-Live*.

Tous ces écrivains nous enchantent par la pureté de leur langage. Mais déjà, sous Auguste, on commençait à se plaindre du néologisme et de l'affectation qui tentaient de corrompre les saines traditions littéraires. C'est en effet ce qui devait amener bientôt la décadence et plus tard la ruine de la langue et de la nation romaines.

§ 1er. — Poésie.

Lucrèce (95-51 av. J.-C.).

Lucrèce (*Lucretius Carus*) naquit à Rome, l'an 95 av. J.-C., d'une famille de chevaliers. Il fut témoin des proscriptions de Marius et de Sylla, des horreurs de la guerre civile, mais il se tint éloigné des affaires publiques. Cependant son indignation n'en fut pas moins grande ; n'osant attribuer à des dieux justes et sages tous les désordres dont il était témoin, il voulut détrôner une providence qui lui semblait abandonner le monde aux passions de quelques tyrans. S'inspirant de la doctrine d'Epicure, qui avait trouvé dans ces temps malheureux une foule de partisans, il résolut de donner à cet abominable système le mouvement et la grâce de la poésie. Lucrèce se suicida à l'âge de quarante-quatre ans : on dit qu'il se porta à cet acte de désespoir dans un accès de frénésie, maladie à laquelle il était sujet et qui provenait d'un philtre qu'un de ses ennemis lui avait fait prendre.

Ouvrages de Lucrèce. — La philosophie épicurienne

lui inspira son poème intitulé : *De la nature des choses.* Il déifia la nature entière, qu'il considérait comme l'unique principe des choses, et la beauté de ses merveilles lui inspira des descriptions sublimes.

Jugements sur Lucrèce. — Lucrèce est loin de Virgile pour l'élégance et la pureté du style ; on croirait même qu'un long intervalle de temps s'est écoulé entre ces deux poètes, qui ne sont guère séparés que par une génération ; mais Lucrèce a plus d'énergie. Son poème offre des beautés de premier ordre.

M. Tissot[1] nous semble caractériser d'une manière fort exacte les beautés et les défauts de Lucrèce : » Le poème de Lucrèce, « composé à une époque où la langue poétique des Romains « n'avait pas atteint sa perfection, ressemble à une belle statue, « dont la tête et une partie du corps révèlent la pensée du génie « et la main d'un grand artiste, mais le ciseau créateur s'arrête « tout à coup, et, dans plusieurs parties de l'ouvrage, on ne trouve qu'une ébauche imparfaite. »

Le plus grand, le plus solide des intérêts manque à l'ouvrage de Lucrèce : l'intérêt moral et religieux. Combien il est à regretter que tant de génie n'ait été consacré qu'à soutenir les doctrines désolantes du matérialisme et de l'athéisme !

Catulle (86-.. av. J.-C.).

Catulle (*Valerius Catullus*) naquit à Vérone, l'an 86 av. J.-C., et vécut à Rome en épicurien pratique, ne cherchant qu'à satisfaire toutes ses passions. Cependant il sut se lier avec les hommes les plus distingués de son temps : Cicéron, César lui-même, qu'il ne craignit pas d'attaquer dans ses vers ; le dictateur, au lieu de s'en irriter, gagna l'amitié du poète. Catulle mourut à l'âge de trente ans, selon les uns ; à quarante ans, selon d'autres.

Il ne composa que des *poésies légères*, la plupart très immorales, et réussit surtout dans l'épigramme, où il ne se respecte pas davantage. On a aussi de lui quelques morceaux d'un genre plus sérieux, entre autres l'*Epithalame de Thétis et de Pélée* qui renferme le célèbre *épisode d'Ariane*. Catulle était doué d'un génie si remarquable que, malgré son insouciance et sa paresse, il connut à fond la plupart des littératures an-

[1] *Tissot* (Pierre-François), littérateur distingué, né en 1768, mort en 1854 ; succéda à Delille dans la chaire de philosophie au collège de France ; fut élu membre de l'Académie en 1833.

ciennes et mérita, par son érudition, l'épithète de *docte* que ses admirateurs lui ont toujours donnée.

Virgile (70-19 av. J.-C.).

Virgile, *le prince des poètes latins*, naquit au village des Andes, près de Mantoue [1], le quinzième jour d'octobre, l'an 70 av. J.-C. Son père, simple potier, ou selon d'autres, laboureur, voulut, malgré sa modeste fortune, donner à son fils une brillante éducation. Après lui avoir fait fréquenter les écoles de Mantoue, il l'envoya étudier à Crémone, puis à Milan, où le jeune poète revêtit la robe prétexte [2], le jour même de la mort de Lucrèce. De Milan, il se rendit à Naples, où le goût des Grecs s'était conservé dans toute sa pureté. Il y passa la plus grande partie de sa jeunesse, se livrant avec ardeur à l'étude des sciences et de la philosophie, surtout de celle de Socrate, dont le génie avait d'ailleurs tant de conformité avec le sien. Le souvenir de Naples, aimable théâtre de ses premiers succès, fut toujours cher au cœur du poète : il lui légua ses cendres glorieuses, et la cité reconnaissante montre encore aujourd'hui son tombeau.

Ayant été dépouillé de son patrimoine par les vétérans d'Auguste, auxquels on avait distribué les terres de Mantoue et de Crémone, Virgile vint à Rome pour la première fois, et, par le crédit de Mécène [3] et de Pollion [4], tous ses biens lui furent rendus. C'est ce qui donna lieu à sa première églogue, monument de sa reconnaissance envers ses protecteurs. Le prince, charmé de son talent, voulut le fixer à sa cour et le combla de bienfaits ; mais Virgile, avec son âme mélancolique et rêveuse, se sentait étouffé par la foule dans la ville de Rome ; il fuyait son admiration expansive et ses applau-

[1] *Mantoue*, ville de la Lombardie, sur le Mincio, immortalisée par Virgile qu'on a surnommé le *cygne de Mantoue*.

[2] *Prétexte* (robe) ; vêtement bordé de pourpre que prenaient à quinze ans les enfants de famille patricienne, et qu'ils quittaient à dix-sept, pour la robe virile.

[3] *Mécène*, favori de l'empereur Auguste, se fit le protecteur des lettres et des arts ; il mourut vers l'an 8 av. J.-C.

[4] *Pollion*, orateur romain, abandonna la politique pour se livrer à l'étude des lettres, qu'il protégea comme Mécène ; il mourut l'an 3 de J.-C.

dissements. Les lambris dorés des palais des Césars ne pouvaient lui faire oublier les charmes de la solitude, les bergers de sa patrie, les arbres qui prêtaient leur ombrage à ses premiers jeux, et ces frais paysages qu'il a peints de si vives couleurs dans ses *Eglogues* et ses *Géorgiques*. Il se retira à Naples pour y composer ses immortels ouvrages.

Virgile travailla dix ans à son *Enéide*. L'empereur obtint alors de lui, à forces d'instances, la lecture de certaines parties du poème. La princesse Octavie, sa sœur, fut si charmée en entendant le passage consacré à la mort prématurée de son fils Marcellus, qu'elle fit compter aussitôt à l'auteur dix grands sesterces pour chaque vers de cet épisode, ce qui montait à la somme de 32.500 livres.

Avant de retoucher son ouvrage, Virgile résolut d'aller visiter les lieux qui avaient inspiré Homère ; dans ce dessein, il partit pour la Grèce. Arrêté à Brindes par une grave maladie, il sentit que sa fin approchait et demanda ses manuscrits, afin de jeter au feu son *Enéide* ; et comme on refusa de les lui apporter, il ordonna par son testament que son ouvrage fût brûlé, le jugeant, disait-il, trop imparfait pour être transmis à la postérité. Auguste se garda bien d'exécuter cette clause : il confia ce poème à deux littérateurs distingués : Varius [1] et Tucca, avec ordre d'en retrancher les passages défectueux, mais sans rien ajouter. La mort de Virgile arriva l'an 19 av. J.-C. : il avait moins de cinquante-deux ans.

« L'extérieur de Virgile était, dit-on, peu prévenant. Sa constitution était faible ; vingt années de sa vie passées dans la société des plus illustres Romains ne purent lui faire quitter entièrement certaines manières qui trahissaient la bassesse de son extraction. Il était d'une humeur mélancolique et d'une telle timidité qu'il craignait les regards du public et se cachait quand il croyait avoir été remarqué. Ses contemporains louaient l'excellence de son caractère, sa candeur, sa libéralité et la pureté de ses mœurs. » (*Schœll.*)

[1] *Varius*, poète latin, ami de Virgile qui lui légua un douzième de ses biens. Il était regardé comme bon poète et homme de goût, mais il ne reste de lui que quelques vers.

Ouvrages de Virgile. — Les ouvrages qui ont immortalisé Virgile sont : ses **Bucoliques** [1], ses **Géorgiques** [2] et son **Enéide** .

Analyse des Bucoliques. Jugement — Sous le titre de *Bucoliques,* Virgile a réuni dix églogues qui furent ses premiers essais. La première de ces compositions est un cri de reconnaissance à Auguste qui avait rendu au père de Virgile le modeste héritage de ses aïeux. Le sentiment de la patrie a, dans ce petit poème, une extrême douceur ; les contrastes de paysages y abondent.

Dans la quatrième églogue, Virgile, abandonnant tout à coup les sujets faciles où sa muse se joue, célèbre en termes mystérieux la naissance prochaine d'un enfant qui, fils du ciel, renouvellera le monde et rachètera les méfaits des hommes. On a lieu de penser que, par une sorte d'intuition prophétique, Virgile voyait dans cet enfant le Christ lui-même : la tradition de la venue prochaine d'un Rédempteur étant alors répandue dans tout l'empire ; le poète d'ailleurs déclare qu'il ne fait que reproduire les oracles de la sibylle de Cumes.

La cinquième églogue est un dialogue entre deux bergers qui déplorent la mort de Daphnis, sous les traits duquel Virgile, dit-on, a célébré la mort et l'apothéose de Jules-César.

La dixième et dernière églogue, intitulée *Gallus,* est un poème achevé dans lequel se déroulent les plus riants paysages, les contrastes les plus frappants.

Tout en marchant sur les traces de Théocrite, Virgile a cependant su imprimer à ses églogues un cachet original. Ses bergers, il est vrai, sont des êtres imaginaires qui laissent loin d'eux la vérité et la naïveté de ceux de Théocrite, mais le poète latin l'emporte de beaucoup par les qualités d'un style enchanteur et qui atteint déjà la perfection, par le charme des tableaux que lui fournit le beau ciel de Naples, berceau de sa jeunesse. « Il n'est pas de galerie si vaste, a dit Marmontel, qu'un peintre habile ne pût décorer avec une des églogues de Virgile. »

Analyse des Géorgiques. Jugement. — Les Géorgiques, traité d'économie rurale, sont le chef-d'œuvre de la poésie didactique. Virgile composa cet ouvrage à la prière de Mécène, dans le but de relever l'agriculture que les guerres de la République avaient fait négliger, et il le fit, non seulement en homme expérimenté, mais avec une prédilection évidente pour les travaux de la campagne.

Le poème est divisé en quatre livres. Le premier traite des moissons, du labourage, des instruments propres aux cultivateurs, de l'époque des semailles, des signes qui annoncent l'orage ou les beaux jours. La variété des tableaux, la rapidité du style

[1] *Bucoliques* (du grec *boukolikos*, relatif aux pâtres), poème pastoral.

[2] *Géorgiques* (du grec *gé*, terre, *ergon*, œuvre), qui a rapport à la culture de la terre.

caractérisent ce livre qui est terminé par un magnifique *épisode sur la mort de César*.

Dans le second, on trouve plus d'art, plus de hardiesse peut-être que dans tous les autres. La culture des arbres, et spécialement celle de l'olivier et de la vigne, en est l'objet : le poète a le secret de prêter aux plantes qu'il décrit toutes les passions et affections humaines. On ne peut lire l'éloge de la vie champêtre placé à la fin de ce livre, sans être épris soi-même des charmes qu'elle offre à ceux qui savent en jouir. (Voir *Morc. ch.*, No XLVIII.)

Le troisième livre, qui traite de la manière d'élever les troupeaux, renferme des passages pleins d'une vigueur et d'une verve admirables ; tels sont : la description du cheval et des courses de chevaux ; l'hiver dans la Scythie, si bien rendu qu'on frissonne pour ainsi dire en le lisant ; la peste et ses ravages, etc.

Virgile a consacré tout le quatrième livre à l'éducation et au soin des abeilles. Il a le talent d'ennoblir tout ce qui se rapporte à ces insectes par des métaphores empruntées aux plus grandes actions de la vie humaine : le combat d'Enée et de Turnus n'est pas peint en vers plus forts que le choc de deux essaims. *L'épisode d'Aristée* [1] termine, d'une façon touchante et dramatique, ce dernier livre qui semble comme un prélude de l'Enéide et montre sur quel ton le poète saura traiter un sujet véritablement grand.

Les Géorgiques, dit Delille, l'élégant traducteur de Virgile, ont toute la perfection que peut avoir un ouvrage écrit par le plus grand poète de l'antiquité, dans l'âge où l'imagination est le plus vive, le jugement le plus formé, où toutes les facultés de l'esprit sont dans toute leur vigueur et dans leur entière maturité. Virgile sait y varier les formes didactiques ; son vers est simple et souple dans les préceptes ; riche et éclatant dans les descriptions. Les épisodes sont liés intimement à la pensée de l'auteur, comme les chœurs de la tragédie grecque ; ils révèlent la moralité du sujet.

Analyse de l'Enéide. Jugement. — Le plus important ouvrage de Virgile est sans contredit son Enéide ; ce poème, dit M. Géruzez, constitue un de ces monuments impérissables qui ne lassent pas l'admiration. Il est divisé en douze chants, dont voici l'analyse succincte :

Enée, fils de Vénus et d'Anchise et gendre de Priam, errant sur les mers, après la prise de Troie, cherche une terre hospitalière pour y fonder un établissement avec plusieurs de ses malheureux concitoyens. Le premier livre de l'Enéide s'ouvre au moment où, après diverses tentatives infructueuses, Enée quitte la Sicile, les dieux lui ayant révélé que l'Italie doit être le terme de ses voyages. Une furieuse tempête, soulevée par Junon, ennemie des Troyens, le jette sur les côtes d'Afrique où règne

[1] *Aristée*, berger célèbre, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène, apprit aux hommes l'art de soigner les troupeaux, de faire cailler le lait et d'élever les abeilles. Virgile le montre dans ses Géorgiques, faisant sortir d'un taureau immolé d'innombrables essaims d'abeilles.

Didon qui accueille avec empressement un hôte aussi illustre. Enée lui raconte tous ses malheurs : Didon, touchée du mérite et des vicissitudes du héros, veut à tout prix le retenir près d'elle ; mais le destin en a ordonné autrement : Enée s'éloigne de Carthage et laisse la malheureuse Didon se tuer de désespoir. Après avoir essuyé une nouvelle tempête, il arrive enfin en Italie. Averti en songe par Anchise, son père, guidé par la sibylle de Cumes, il descend aux enfers où les dieux lui dévoilent à l'avance la vie et les exploits des grands hommes qui doivent un jour illustrer l'empire romain.

Ici commence, avec le septième chant, l'histoire des origines de Rome. Parvenu aux bords du Tibre, Enée est accueilli par Latinus, roi du Latium, qui lui offre la main de sa fille Lavinie. Turnus, roi des Rutules, à qui la princesse était promise, s'arme aussitôt contre les Troyens : ceux-ci courent les plus grands dangers. Enfin Turnus succombe, dans un combat singulier, sous les coups d'Enée qui peut enfin se fixer où les dieux l'ont appelé.

— Telle est la fable de cette épopée dans laquelle Virgile semble avoir réuni en une seule et même œuvre l'Iliade et l'Odyssée, ces deux grandes épopées grecques : l'Odyssée se retrouve dans les récits d'Enée ; l'Iliade, dans l'action qui remplit les derniers chants du poème, inférieurs en général aux premiers. Cette double intention divise l'intérêt et donne au héros principal un double visage : Enée rappelle tantôt Ulysse, tantôt Hector, tout en restant bien différent de ces deux guerriers.

C'est surtout à ce point de vue de l'intérêt de l'action et de la peinture des caractères que Virgile est inférieur à Homère. Peut-être a-t-il affaibli les touches vigoureuses de son modèle pour flatter les goûts peu belliqueux d'Auguste, dont la pensée a nui plus d'une fois à la vivacité de son génie.

Toutefois ces défauts d'ensemble ont disparu devant les beautés inimitables que renferme l'Enéide. La perfection du style, telle, dit la Harpe, qu'il n'est pas donné à l'homme d'aller plus loin ; le charme des descriptions, la vérité des passions, le choix des épisodes placent encore au premier rang ce poème que son auteur voulait sincèrement dérober à la postérité. Un autre mérite considérable aux yeux des Romains, c'est le cachet tout national imprimé à cet ouvrage. Rome et Troie restent toujours unies dans la pensée du poète ; pour lui, les Troyens sont les ancêtres des Romains : de là, mille allusions flatteuses, mille inventions poétiques, bien propres à chatouiller l'orgueil de ce peuple désigné si longtemps d'avance à l'admiration des hommes.

Parmi les plus beaux passages de l'Enéide, on peut citer : dans le second et dans le sixième chant, le récit de la *ruine de Troie* et la *descente d'Enée aux enfers ;* dans les derniers chants, la *description du bouclier d'Enée, l'épisode de Nisus* et *d'Euryale* [1] et une multitude de situations dramatiques qui révèlent tout le génie du grand poète. (Voir *Morc. ch.*, N° XLIX.)

[1] Nisus et Euryale, célèbres par leur étroite amitié, sont probablement des personnages de pure imagination.

Caractère du génie de Virgile. — Virgile, comme on a pu le voir par l'analyse de ses ouvrages, s'est inspiré des poètes qui l'avaient devancé et spécialement d'Homère ; le culte qu'il rendait au chantre d'Achille l'a souvent empêché de penser par lui-même et de concevoir ses plans avec originalité ; toutefois, s'il se fait son imitateur, il n'est jamais un imitateur servile. Il laisse à Homère ces longues harangues, ces répétitions qui appartiennent aux littératures naissantes ; il orne la fable et en retranche tous les détails capables de blesser la vraisemblance : s'il copie enfin, il a soin d'ajouter quelques-uns de ces traits exquis dont tout est à lui. Sans doute, il manque de cette conviction religieuse, et par là même de cette chaleur de pensée qui forme l'un des traits les plus saillants du génie d'Homère, mais il rachète ce défaut par une sensibilité que peu de poètes ont égalée : il est le grand peintre des passions humaines.

Virgile doit à cette délicatesse dans la manière de sentir un genre de beautés nouveau ; il excelle à traduire sa pensée en images qu'il nous met vivantes sous les yeux. Cet enfant qui, au premier sourire, reconnaît sa mère ; cet Apollon qui tire l'oreille au poète pour l'avertir de ne pas sortir du domaine de la pastorale ; ce jeune garçon atteignant avec peine les fragiles rameaux ; cette idée de l'espérance représentée dans Daphnis greffant des poiriers dont ses neveux cueilleront les fruits, sont des idylles entières que le peintre peut rendre en autant de petits tableaux. Ces détails, pleins d'une noble simplicité, ces grâces pudiques, ces délicatesses intuitives seront le mérite immortel de Virgile et feront à jamais les délices de quiconque a le sentiment du beau.

Les contemporains de ce grand poète, c'est-à-dire les écrivains qui sont la gloire du siècle d'Auguste, ont prodigué à celui que nous nommons le *cygne de Mantoue* les plus magnifiques éloges ; on vit même un jour le peuple romain se lever tout entier à son entrée au théâtre comme à l'arrivée de l'empereur. La postérité s'est éprise du même enthousiasme ; sans rapporter ici les jugements qui font autorité dans l'histoire de la littérature, on peut dire que, d'une voix unanime, tous les siècles se sont plu à faire partager à Virgile les

palmes d'Homère, tout en laissant à chacun d'eux son mérite particulier.

Ovide (43 av. J.-C. — 17 de J.-C.).

Ovide (*Publius Ovidius Naso*[1]) naquit à Sulmone, dans l'Abruzze, l'an 43 av. J.-C. Son père, qui était chevalier romain et qui jouissait d'une belle fortune, l'envoya à Rome pour y faire ses études. Il le destinait au barreau, et aurait voulu le voir cultiver l'éloquence. Mais le génie du jeune poète fut plus puissant que tous les calculs de l'ambition paternelle. En vain employa-t-on jusqu'au châtiment pour réprimer en lui l'ardeur qu'il avait pour la poésie ; il s'excusait en vers de la faute qu'il avait commise en en composant, etpromettait de la même manière de n'y plus retomber. Une fois cependant il essaya très sérieusement de se rendre aux désirs de ses parents ; mais, poète malgré lui, aussitôt qu'il voulait écrire en prose, les mots venaient d'eux-mêmes se placer en mesure, et tout ce qu'il tentait d'écrire était en vers. Il composait avec une facilité étonnante, et ne pouvait se donner la peine de retoucher ses poésies. Il dit lui-même qu'*il était tout de feu dans la composition et tout de glace dans la correction*. La licence effrénée qui remplit ses ouvrages fut le prétexte que prit Auguste pour l'exiler. Toutefois ce ne fut là qu'un prétexte : un mécontentement secret, dont Ovide parle souvent dans ses vers, sans l'expliquer, et qui est toujours demeuré inconnu, fut la cause de son malheur. Il fut relégué à Tomes, ville d'Europe, sur le Pont-Euxin, vers les embouchures du Danube. Le lieu de son exil fut pour lui un vrai lieu de supplice ; il en a fait, en plusieurs endroits de ses poésies, des descriptions affreuses. La cour lui fut aussi inexorable sous Tibère que sous Auguste ; il mourut, loin de sa patrie, à l'âge de soixante ans, l'an 17 de J.-C.

Ouvrages d'Ovide. — Bien que plusieurs ouvrages

[1] Le surnom de *Naso*, qu'il hérita de sa famille, avait, dit-on, été donné à l'un de ses aïeux, à cause de la proéminence de son nez ; comme celui de *Cicéron*, illustré par le grand orateur, lui était venu de l'un de ses ancêtres, remarquable aussi par une petite excroissance placée à l'extrémité du nez et ressemblant à un pois chiche.

d'Ovide, entre autres une tragédie de *Médée*, ne nous soient pas parvenus, les œuvres de ce poète sont encore nombreuses. Elles comprennent d'abord des *élégies* de différentes sortes : les **Tristes**, les **Pontiques**, les **Héroïdes** ; puis des poèmes mythologiques : les **Fastes** et les **Métamorphoses** qui se rattachent au genre épique ; enfin une série de compositions érotiques, d'autant plus funestes sous le rapport des mœurs que le poète y a semé plus de grâce, d'élégance et d'esprit.

Analyse des ouvrages d'Ovide. — Les *Tristes*, en cinq livres, renferment cinquante élégies, et les *Pontiques*, ou lettres écrites du Pont, en contiennent quarante-six, partagées également en cinq livres. Les unes et les autres, écrites pendant son exil, ne sont qu'une suite de plaintes sur le malheur qui le frappa au milieu de sa carrière. Ce qui peut paraître surprenant, c'est qu'on ne retrouve jamais, au milieu de ces doléances, les vrais sentiments du cœur : l'imagination en fait tous les frais ; malgré la fécondité de ses ressources, elle ne peut échapper à la monotonie. On n'admire guère que l'élégie où il dépeint la dernière nuit qu'il passa dans Rome après avoir reçu l'ordre fatal de son exil. (Voir *Morch. ch.*, No L.)

Les *Pontiques* diffèrent des *Tristes* en ce qu'elles sont adressées à des personnes désignées, tandis que les Tristes sont des monologues dans lesquels Ovide s'entretient avec lui-même de sa douleur. Ce qui déplaît surtout dans ces deux recueils, ce sont les basses adulations prodiguées à Auguste par le poète exilé : il va jusqu'à se flatter de lui avoir élevé un temple où lui-même, chaque jour, brûle l'encens en son honneur.

On considère ordinairement comme un genre à part les *Héroïdes* dont ce poète est l'inventeur. Ces héroïdes comprennent vingt et une lettres qu'Ovide suppose écrites par des personnages célèbres des temps héroïques : Pénélope à Ulysse, Didon à Enée, Déjanire à Hercule, etc. L'objet de ces lettres est de célébrer des passions imaginaires et de peindre les malheurs de ces héros plus ou moins fabuleux. Ovide a su répandre dans ces poèmes un enthousiasme, une chaleur qu'on chercherait vainement dans ses autres élégies. Les Héroïdes, dangereuses sous le rapport des mœurs, ne sont pas exemptes du défaut ordinaire à Ovide, qui consiste dans une trop grande abondance d'esprit et de sensibilité.

Le sujet du poème des *Fastes* [1] est proprement le calendrier romain mis en vers. Les pontifes ayant peu à peu transformé ce livre en une sorte de répertoire des faits mémorables de l'histoire de Rome, Ovide s'en empara pour composer un poème, et traita ce sujet sous le triple rapport des connaissances astronomiques, religieuses et politiques des Romains, selon qu'il s'en

[1] Ce titre vient de la division des jours chez les Romains en *fastes* et *néfastes*, c'est-à-dire destinés aux affaires publiques ou consacrés au repos Comme le plus grand nombre des jours étaient fastes, on appela *livre de Fastes* le registre où fut consigné ce double ordre des jours.

explique au début de son ouvrage. On y trouve de précieux documents sur les premières époques de Rome et de l'Italie. Des douze chants que renfermaient les Fastes, six seulement nous sont restés ; ce sont ceux qui correspondent aux six premiers mois de l'année. Les qualités qui distinguent Ovide : esprit, délicatesse, facilité, brillent dans ce poème ; mais on y rencontre aussi les défauts qui ne sont que l'abus de ses qualités : abondance sans discernement, peu de choix et de mesure dans les peintures et les narrations. De plus, le genre même du sujet entraîne nécessairement le défaut de liaison, ainsi qu'une certaine uniformité dont le poète, malgré tous ses efforts, a peine à s'affranchir.

Les *Métamorphoses* sont le chef-d'œuvre d'Ovide ; elles renferment deux cent quarante-six fables, divisées en quinze livres, qui embrassent toute la mythologie. On y trouve, surtout dans les premières pages où le poète traite de Dieu, de l'homme, de la formation du monde, du déluge, des souvenirs précieux, mais altérés des traditions primitives. Ovide ne possède du reste aucun sentiment religieux ; il ne cherche qu'à égayer son imagination sceptique en traçant l'histoire fabuleuse des dieux et des héros, sans même prendre la peine de dissimuler leurs désordres et leurs crimes.

Sous le rapport de l'rt, ce poème, dit La Harpe, est fort élevé au-dessus des autres productions d'Ovide. Quel génie n'a-t-il pas fallu pour former de tant d'histoires différentes un tout si bien suivi, si bien lié ! Quelle flexibilité d'imagination et de style pour prendre successivement tous les tons, suivant la nature du sujet, et pour diversifier par l'expression tant de dénouements dont le fond est toujours le même, c'est-à-dire un changement de forme ! C'est ainsi que le poète, par d'habiles transitions, nous conduit, à travers les personnages et les faits les plus divers, du chaos jusqu'à l'apothéose d'Auguste.

Caractère du génie d'Ovide. — « Le grand défaut d'Ovide, c'est d'être trop étendu, ce qui vient de la vivacité et de la fécondité de son génie, et d'affecter de l'esprit aux dépens du sérieux et du grand. Tout ce qu'il jette sur le papier lui plaît ; il a pour toutes ses productions une indulgence presque paternelle qui ne lui permet pas d'en rien retrancher ni même d'y rien changer. » C'est ainsi que Rollin présente le côté faible d'Ovide ; mais il a soin d'ajouter que, malgré ces défauts, l'étude de ses œuvres, surtout des *Métamorphoses*, est fort propre à inspirer du goût pour la poésie, à donner de la facilité, de l'invention, de l'abondance ; la grande variété qui y règne en rend la lecture agréable. Il se joue à travers les plus riches peintures ; aucune ne paraît lui coûter : il décrit aussi facilement les combats que les voluptés, les héros que les bergers, la caverne de l'envie que la cabane de Philé-

mon. Ses ornements, même quand il en a trop, ne laissent voir ni le travail ni l'effort ; et l'on peut dire de lui, bien plus véritablement que de Sénèque, qu'*il plaît même dans ses défauts.* Sans doute, on ne peut comparer le style d'Ovide à celui de Virgile, mais peut-être fallait-il que Virgile existât pour que l'on sentît bien ce qui manque à Ovide.

Horace (66-9 av. J.-C.).

La littérature latine avait trouvé dans Virgile son Homère ; elle trouva Pindare et Anacréon réunis dans Horace.

Quintus Horatius Flaccus était de Venouse, en Apulie. Il naquit l'an 66 av. J.-C. Son père, affranchi ou fils d'affranchi, jouissait d'une assez bonne fortune, ce qui lui permit de donner à son fils une éducation très distinguée. Ayant reconnu en lui un fonds d'esprit capable des plus grandes choses, il le conduisit à Rome, pour qu'il y reçût les leçons réservées aux fils des chevaliers et des sénateurs. « A mes « habits, nous dit Horace lui-même, aux esclaves qui me « suivaient, on me prenait dans la foule pour le fils d'un « homme riche, ou pour le rejeton d'une illustre série d'aïeux. « Mon bon père fit plus : il fut pour moi un gouverneur « vigilant et incorruptible ; il ne me perdait point de vue, « m'accompagnait chez mes professeurs, et sut ainsi me « garantir de toute action capable de flétrir en moi la pre- « mière fleur de la vertu. »

Le jeune poète, ayant revêtu la toge virile, quitta Rome, pour aller se perfectionner à Athènes, qui était encore la reine des sciences et des beaux-arts. Il avait été instruit à Rome dans l'étude des belles-lettres ; il passa à des connaissances plus élevées, et s'attacha à l'étude de la philosophie.

Brutus, traversant Athènes pour aller en Macédoine, s'attacha plusieurs jeunes gens, au nombre desquels était Horace, et le fit tribun des soldats. Un an après se donna la bataille de Philippes, où notre jeune poète, qui n'était pas né pour les armes, ne fit pas preuve de bravoure, ayant pris la fuite et abandonné son bouclier, comme il l'avoue lui-même. A son retour à Rome, Horace fut bientôt connu de

Mécène. Ce fut le *bon Virgile* (c'est ainsi qu'il l'appelle), qui parla le premier à son protecteur de ce mérite naissant ; Horace fut mandé. Lorsqu'il parut devant Mécène, le respect pour un seigneur si puissant et sa timidité naturelle l'impressionnèrent tellement, qu'il ne put dire que quelques paroles entrecoupées ; Mécène lui répondit en peu de mots ; après quoi Horace se retira. Mais, peu de temps après, le favori d'Auguste le rappela et l'admit à sa plus intime familiarité. Ce puissant protecteur rendit à Horace les plus utiles services auprès du prince, lui fit restituer ses revenus, qui avaient été confisqués,et ne craignit pas d'écrire à Auguste dans son testament : *Je vous conjure de vous souvenir d'Horace comme de moi-même.*

L'empereur lui offrit la charge de secrétaire du cabinet ; mais Horace, qui n'aimait que les campagnes de la Sabine ou sa magnifique retraite de Tibur [1], refusa les honneurs qu'Auguste lui offrait. Il avait toujours désiré ne pas survivre à Mécène ; cette consolation lui fut accordée : il mourut six semaines après lui, à l'âge de cinquante-sept ans, l'an 9 av. J.-C. Il fut enseveli auprès de son bienfaiteur et de son ami.

Ouvrages d'Horace. Les ouvrages d'Horace comprennent ses **Odes,** ses **Satires,** ses **Épîtres,** parmi lesquelles la **Lettre aux Pisons** ou **Art poétique.** Les odes seules appartiennent à la vraie poésie ; le reste est de la conversation en vers. Toutes ces œuvres, dont on croit n'avoir rien perdu, forment un recueil de moins de dix mille vers, composés dans l'espace d'environ quarante ans : Horace travaillait lentement et corrigeait beaucoup, jugeant avec raison qu'il n'est pas besoin d'un bagage considérable pour parvenir à la postérité.

Analyse des œuvres d'Horace. — Les *poésies lyriques* d'Horace comprennent avec ses *Odes,* divisées en trois livres, les *Epodes,* dans lesquelles il chante sa patrie et les libertés qu'elle a perdues, et un poème séculaire composé pour être chanté à Rome tous les cent ans : c'est une pièce assez froide,

[1] *Tibur,* auj. *Tivoli,* ville très ancienne du Latium, à l'est de Rome. Les environs de Tibur étaient délicieux.

adressée aux dieux pour leur demander la conservation de l'empire.

« Les odes d'Horace représentent sous toutes ses faces la poésie lyrique, depuis le dithyrambe jusqu'à la chanson. On ne louera jamais assez la flexibilité de ce talent si pur, si varié, si puissant, qui a touché toutes les cordes de la lyre... Tantôt c'est Pindare ou Stésichore, tantôt Anacréon ou Sapho, et toujours c'est Horace, car il met partout son empreinte par la vérité de ses émotions et par l'originalité de son style [1]. » (Voir *Morc. ch.*, N° LI.)

Les *Satires* sont divisées en deux livres : le premier en renferme dix, le second huit. Horace les composa, pour la plupart, dans sa jeunesse ; on y remarque une certaine négligence dans la versification, un aimable laisser-aller qui sied bien du reste au genre satirique. Il y attaque les vices de la société romaine, non pas avec cette violente indignation dont Juvénal a depuis donné le modèle, mais avec une raillerie douce et spirituelle réglée par une sagesse sans raideur, sans amertume et toutefois sans complaisance. Ce qui nous séduit le plus dans les satires d'Horace, c'est ce ton aisé, cette causerie familière qui nous fait aimer le poète non moins que ses ouvrages. On sait que Boileau s'est emparé de plusieurs sujets traités par Horace et les a eproduits dans ses satires ; telles sont celles du *Fâcheux*, du *Mauvais repas*, de la *Noblesse*, etc. Cette dernière, adressée par Horace à Mécène, témoigne des nobles sentiments de l'illustre poète envers son père, né dans l'obscurité, dont il se plaît à redire les bienfaits, et dont il sait ne pas rougir au sein de la plus haute fortune. (Voir *Morc. ch.*, N° LII.)

Ses *Epîtres*, divisées en deux livres comme ses satires, sont au nombre de vingt-trois. Œuvres de sa maturité, elles forment un code parfait de bon sens, de bon goût et de grâce. En créant ce genre nouveau, Horace l'a porté tout d'un coup à sa perfection ; il y aborde familièrement la morale, la philosophie, l'histoire littéraire, descend dans son propre cœur et y converse avec lui-même ou avec ceux qui le touchent de plus près. Disciple d'Epicure, il fait consister le bonheur dans l'usage modéré des biens de la vie et recommande la pratique des vertus qui se rapportent à cette sage disposition. Bien qu'il revienne souvent sur l'éloge d'Auguste et de Mécène, on ne peut l'accuser de basse flatterie comme plusieurs autres poètes de cette époque ; on sait d'ailleurs qu'il n'adressa une épître à l'empereur que sur l'invitation amicale de ce prince, et qu'il préféra toujours sa campagne de Tibur au palais de Mécène.

L'*Art poétique* [1], chef-d'œuvre de goût et de raison, n'est pas proprement un ouvrage à part, mais une épître plus longue et

[1] M. Géruzez.

[1] Trois poètes seulement, dans le cours des siècles, ont traité en vers, avec quelque succès, après Horace, ce même sujet de l'Art poétique : *Vida*, poète latin du XVIe siècle ; *Boileau* au XVIIe; *Pope*, poète anglais, au XVIIIe, dans son Essai sur *la critique*. Le poème de Vida a été jugé le plus faible; Horace l'emporterait encore sur ses deux autres rivaux au dire des meilleurs critiques ; Voltaire cependant donne la préférence au poète français.

plus soignée que les autres, adressée par le poète à *Lucius Pison* et à ses fils. Cet illustre Romain aimait à s'entourer de savants ; voyant ses fils se porter vers la poésie, plutôt qu'à l'éloquence qu'il préférait, il engagea Horace à les en détourner par un exposé clair et précis des règles si difficiles de la véritable poésie.
Après avoir rappelé la fable d'Orphée et d'Amphion, le sage précepteur trace en quelques vers l'histoire de la poésie et montre tout ce dont l'humanité lui est redevable. Puis, s'adressant aux jeunes Pisons, il leur conseille de se défier des flatteurs et de ne pas se hâter de mettre au jour leurs productions. Enfin il leur indique les moyens propres à réussir dans chaque genre de composition et à se garantir des écueils qui y sont attachés. Douze préceptes principaux sur l'art d'écrire sont ainsi développés dans le cours de l'ouvrage. Sans qu'il soit besoin de les citer tous ici, il suffit de dire que Boileau, dans son *Art poétique*, marchant sur les traces du poète latin, a exposé les mêmes règles, vraies dans tous les temps et pour toutes les langues : que le sujet soit un, et que le style soit assorti au genre de composition toujours proportionné au talent de l'auteur ; que les vers soient élégants, harmonieux, mais surtout qu'ils touchent et remuent les cœurs. Les règles spéciales à la tragédie et à la comédie sont traitées plus longuement ; on y trouve cette charmante peinture des quatre âges de l'homme imitée, avec bonheur par trois de nos poètes : Régnier, Boileau et Delille.

L'*art poétique* d'Horace peut être regardé comme un excellent traité de rhétorique : c'est encore aujourd'hui le code des hommes de goût. (Voir *Morc. ch.*, N° LIII.)

Caractère du génie d'Horace. — Horace est incontestablement l'un des plus beaux génies de l'antiquité. Un mérite particulier de son talent, dans ses diverses poésies, c'est de nous rendre présents tous les objets qu'il décrit, de nous faire éprouver toutes les sensations qu'il retrace : Mécène nous est mieux connu par les vers d'Horace que par les historiens. Quand le poète nous parle de ses promenades fréquentes dans les bois de Tibur, aux bords de l'Anio, dans les riantes prairies de Baïes; quand il décrit, avec le soin minutieux d'un propriétaire, sa modeste retraite de Sabine, ses celliers, son jardin, sa fontaine, on voit partout qu'il aime ce qu'il retrace si bien, et que son talent à peindre la campagne naît de son plaisir à l'habiter. Ses descriptions sont courtes, mais ses tableaux sont achevés. Il a un secret merveilleux pour faire dire aux mots des choses qu'ils n'ont point encore exprimées. « Jamais homme, dit Fénelon, n'a donné un tour plus heureux à la parole, pour lui faire signifier un beau sens avec

brièveté et délicatesse. » Montaigne, qui l'avait beaucoup lu, s'exprime encore plus énergiquement : *Horace*, dit-il, *ne se contente pas d'une superficielle expression, elle le trahirait : il voit plus clair et plus oultre dans les choses ; son esprit crochette et furette tout le magasin des mots et des figures pour se représenter ; et les lui faut oultre l'ordinaire, comme sa conception est oultre l'ordinaire.*

Toutefois, si l'on cherche le vrai sentiment dans les pensées d'Horace, on est forcé d'avouer qu'il fait défaut. « Le poète, selon l'ingénieuse expression de Perse, se joue autour du cœur », mais il ne peut réussir à l'émouvoir profondément. C'est que son inspiration n'a pas le caractère religieux de l'inspiration des Grecs ; s'il parle de la divinité, l'on sent qu'il n'y croit pas. Ce défaut de conviction religieuse l'empêche de pénétrer à ces hauteurs où le poète doit aller puiser les lumières vives et profondes qui élèvent l'âme, l'échauffent et l'éclairent.

Properce (52-14 av. J.-C.).

Properce (*Aurélius Propertius*) naquit en Ombrie, vers l'an 52 av. J.-C., d'un chevalier romain proscrit par Octave, pour avoir embrassé pendant le second triumvirat le parti d'Antoine. Il vint de bonne heure à Rome, avec l'intention de se livrer à l'étude des lois ; mais, la passion l'emportant bientôt sur l'amour de la science, il ne songea plus qu'à jouir et à chanter ses plaisirs. Il acquit l'amitié de Mécène, qui le chargea de composer une épopée à la gloire d'Auguste ; peu fait pour un genre si élevé, Properce s'en tint, comme Catulle, à la poésie légère, et surtout au genre élégiaque.

Ouvrages de Properce. — Ses *Élégies* forment quatre livres : elles ont suffi pour l'immortaliser. Son style est plein de feu, de vivacité; mais la multitude des métaphores et des allusions savantes fatigue le lecteur et le rend très difficile à lire. Du reste, il n'a chanté que ses folles passions, et ne respecte pas même dans ses poésies la morale la plus vulgaire. (Voir *Morc. ch.*, No LIV.)

Tibulle (43-18 av. J.-C.).

Tibulle (*Albius Tibullus*) naquit à Rome, d'une famille de chevaliers, vers l'an 43 av. J.-C. Engagé d'abord dans la carrière des armes, il la quitta bientôt pour se retirer à la campagne et y mener une vie paisible. Il était d'une santé délicate, et c'est à ses souffrances presque continuelles que nous devons attribuer cette teinte de mélancolie et de tristesse mêlée à toutes ses pensées. Il avait perdu une partie de son patrimoine, dans ces mêmes guerres qui dépouillèrent Virgile ; il s'en plaint dans ses vers, mais il eut la force de supporter avec résignation son infortune. Il mourut à l'âge de vingt-cinq ans, suivant l'opinion la plus certaine.

Ouvrages de Tibulle. — Les *Élégies* de Tibulle sont divisées en quatre livres, dont les deux premiers seuls sont certainement authentiques. Ce poète est le plus pur, le plus élégant, le plus harmonieux des élégiaques ; il sait peindre avec une grâce inexprimable la mélancolie et la tristesse du cœur. L'abandon le plus naturel, une sensibilité douce et expansive lui donnent des charmes infinis. Malheureusement, il se trouve peint dans ses poésies, où il se montre esclave de ses passions et de ses plaisirs.

§ 2. — Éloquence et Histoire

Cicéron (107-44).

Cicéron, (*Marcus Tullius Cicero,*) le *prince des orateurs romains,* naquit à Arpinum, d'une simple famille de chevaliers romains, l'an 107 av. J.-C. La nature lui fit part de tous les dons nécessaires à un orateur : une figure agréable, un cœur sensible, une imagination riche et féconde, un esprit vif, avide d'apprendre et capable de tout embrasser. Son père ne négligea rien pour son éducation, et lui donna pour maîtres les plus illustres rhéteurs de son temps. Le jeune Cicéron fit des progrès si rapides, se distingua d'une manière si marquée parmi ses compagnons d'étude, qu'au sortir

de l'école ils le mettaient au milieu de leur troupe pour l'honorer, et que les parents de ces enfants qui les entendaient vanter la vivacité de son esprit et la maturité de son jugement, venaient eux-mêmes dans les écoles pour en être témoins, et demeuraient charmés de ce qu'ils avaient vu et entendu.

A l'âge de seize ans, les études de Cicéron devinrent plus sérieuses ; il commença à suivre assidûment tous les orateurs qui avaient quelque réputation, soit qu'ils plaidassent devant les juges, soit qu'ils fissent des harangues devant le peuple assemblé. Il ne se borna pas à l'éloquence, il étudia toutes les parties de la philosophie ; la poésie même fut pour lui un exercice assidu ; en un mot, il embrassa cette universalité de connaissances qu'il prescrit lui-même à l'orateur. Il débuta dans la carrière oratoire en défendant *Roscius d'Amérie* [1], contre un affranchi de Sylla ; c'était un acte de courage, la puissance du terrible dictateur étant alors absolue. Néanmoins Cicéron triompha de tous les obstacles : Roscius fut acquitté.

Le jeune orateur, craignant d'exciter la jalousie de Sylla, s'éloigna de Rome et se rendit à Athènes pour y perfectionner son talent. Plutarque rapporte qu'il y déclamait souvent en public, devant les rhéteurs les plus exercés, pour recevoir leurs observations et leurs conseils. Un jour que tous ses auditeurs l'avaient à l'envi comblé de louanges, Apollonius Molon seul resta silencieux et pensif ; le jeune orateur en voulant connaître la raison : *Cicéron*, lui répondit-il, *je vous loue, je vous admire, mais je plains le sort de la Grèce, en voyant que les seuls avantages qui lui restaient, le savoir et l'éloquence, vous allez les transporter aux Romains.*

De retour à Rome, il entra bientôt dans la carrière des honneurs, fut successivement édile et consul, et mérita d'être proclamé par le Sénat *père de la patrie*. La vie politique de Cicéron appartient à l'histoire, nous n'en parlerons pas ici. Sa vertu lui mérita l'honneur d'être placé sur les premières listes de proscription, lors du second triumvirat. Il aurait pu

[1] *Roscius*, d'Amérie, fut proscrit par Sylla et accusé injustement par ses ennemis d'avoir assassiné son propre père. L'éloquence de Cicéron fit reconnaître son innocence.

s'enfuir, mais, après s'être embarqué, il reprit terre en disant : *Je veux mourir dans cette patrie que j'ai tant de fois sauvée.* Sa tête et ses mains furent portées à Antoine qui les fit attacher à la tribune aux harangues, du haut de laquelle l'orateur, suivant l'expression de Tite-Live, avait fait entendre une éloquence que n'égala jamais aucune voix humaine (44 av. J.-C.).

Ouvrages de Cicéron. — Cicéron avait prodigieusement écrit ; il ne nous est parvenu qu'une partie de ses ouvrages. On les divise en quatre classes : 1o ses **Discours judiciaires et politiques** ; 2o ses **Livres de rhétorique** ; 3o ses **Traités philosophiques** ; 4o ses **Lettres.**

Analyse des ouvrages de Cicéron. — Les *Discours judiciaires* de Cicéron sont les plus beaux modèles en ce genre. Outre la *Défense de Roscius*, chef-d'œuvre de discussion, on remarque surtout, parmi ces harangues : *les Verrines*, qui comprennent sept discours contre Verrès, Romain fameux par ses dépradations en Sicile ; le *Pro Milone* ou discours pour Milon, tribun du peuple, qui avait tué Clodius, son ennemi. Cette harangue passe pour une des plus belles de Cicéron ; mais il n'eut pas le courage de la prononcer telle qu'il l'avait écrite : intimidé par la présence des soldats de Pompée, par les cris des partisans de Clodius, il n'osa parler librement. Milon fut exilé à Marseille. Quand il reçut le discours que Cicéron avait composé pour sa défense dans le silence du cabinet : *S'il avait parlé comme il sait écrire, dit-il, je ne mangerais pas d'aussi bon poisson à Marseille.* On remarque encore le *Pro Ligario ;* Ligarius ayant combattu contre César devait être condamné ; mais Cicéron plaida sa cause avec une telle éloquence, que César, qui avait déjà signé la condamnation de Ligarius, se rétracta et pardonna au coupable. Enfin, dans le *Pro Archiâ*, Cicéron sut, par un plaidoyer charmant de tact et de style, conserver à Archias la qualité de citoyen romain qui lui était contestée.

Ses *Discours politiques* empruntent une importance extraordinaire des grands événements auxquels ils se rapportent. Cicéron s'attacha à la fortune de Pompée, et débuta dans la carrière politique par l'éloge de ce célèbre général. Ce discours (*Pro lege Manilia*) se distingue entre tous par la magnificence et l'harmonie du langage. La conspiration de Catilina donna au consul l'occasion de composer quatre discours restés célèbres sous le nom de *Catilinaires.* On connaît l'apostrophe de Cicéron dans la première de ces harangues, lorsque l'accusé eut l'audace de se présenter au sénat : *Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience ? Combien de temps encore serons-nous le jouet de ta fureur ? Jusqu'où s'emportera ton audace effrénée ?* Tout le discours répond à ce début ; c'est le langage d'une suprême indignation, tempérée toutefois par la dignité consulaire. (Voir *Morc. ch.,* No LV.) Plus tard, lorsque les trium-

virs asservissaient Rome, l'illustre orateur se rappela que Démosthène avait mis son éloquence au service de la Grèce en défendant l'indépendance de son pays contre les envahissements de Philippe. Il l'imita, et donna aux quatorze discours qu'il composa alors le nom de *Philippiques*, pour que personne ne pût douter de ses intentions.

Parmi les *Livres de rhétorique*, le plus célèbre est celui de *l'Orateur*, dans lequel Cicéron expose, avec la science et la profondeur d'un maître exercé, les principes et les différentes parties de l'art oratoire.

Ses *ouvrages philosophiques* sont le fruit d'une étude approfondie de toutes les écoles de la Grèce. A défaut de religion (car il sentait le vide du polythéisme), son âme trouvait là quelque adoucissement à ses mécomptes. Le *Traité de la République* est un vrai chef-d'œuvre ; *les Lois* sont le complément de la République ; *les Tusculanes* et les *Traités des vrais biens, de la nature des dieux* et des *Devoirs* résument toute la sagesse païenne sur ces matières. Deux sujets, mieux à la portée de la raison humaine, ont inspiré à Cicéron deux traités d'une perfection admirable: *la Vieillesse* et *l'Amitié*.

Les *Lettres* de Cicéron forment un recueil considérable et sont peut-être la partie la plus précieuse qui nous reste du grand écrivain. Ailleurs, il pose plus ou moins devant le public; ici il se livre à une causerie intime; il nous découvre son âme bonne et honnête, mais trop avide de gloire humaine et incapable de supporter le poids de l'adversité. (Voir *Morc. ch.*, No LVI.)

Éloquence de Cicéron comparée avec celle de Démosthène. — Pour mieux faire connaître le caractère de l'éloquence de Cicéron, nous rapporterons ce que plusieurs critiques en ont écrit, en la comparant avec celle de Démosthène.

On trouve dans Quintilien un beau parallèle de ces deux orateurs : « Les qualités, dit-il, qui regardent le fond de l'éloquence leur étaient communes ; quant au style, il a quelque différence : l'un est plus précis, l'autre plus abondant ; l'un serre de plus près son adversaire, l'autre, pour le combattre, se donne plus de champ ; l'un songe toujours à percer, pour ainsi dire, par la vivacité de son style, l'autre accable souvent par le poids du discours. Il n'y a rien à retrancher à l'un, rien à ajouter à l'autre. On voit en Démosthène plus de soin et d'étude ; en Cicéron, plus de naturel et de génie. Mais l'orateur romain, tout grand qu'il est, doit une partie de son mérite à l'athénien. Car il me paraît que Cicéron, ayant tourné toutes ses pensées vers les Grecs, pour se former sur leur modèle, a composé son caractère de la force de Démosthène, de l'abondance de Platon et de la douceur d'Isocrate. Et non seulement il a extrait par son application ce qu'il y avait de meilleur dans ces grands originaux, mais la plupart de ces mêmes perfections, ou pour mieux dire toutes, il les a comme enfantées de lui-même, par l'heureuse fécondité de son divin génie..... Vous diriez que les dieux l'ont accordé à

« la terre afin que l'éloquence fît l'essai de toutes ses forces en « la personne de ce grand homme. »

Quintilien n'ose décider entre ces deux orateurs, quoique pourtant il semble laisser entrevoir quelque prédilection pour Cicéron.

Voici, parmi les modernes, comment s'exprime Fénelon sur ce sujet : « Je ne crains pas de dire que Démosthène me paraît « supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je ne le fais ; il embellit tout ce qu'il touche, il « fait honneur à la parole, il fait des mots ce qu'un autre ne « saurait faire, il a je ne sais combien de sortes d'esprit. Il est « même court et véhément toutes les fois qu'il veut l'être; mais « on remarque quelque parure dans son discours. L'art y est « merveilleux, mais on l'entrevoit. L'orateur, en pensant au « salut de la République, ne s'oublie pas et ne se laisse point « oublier. Démosthène paraît sortir de soi et ne voit que la « patrie. Il ne cherche point le beau ; il le fait sans y penser ; « il est au-dessus de l'admiration ; il se sert de la parole comme « un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il « foudroie, c'est un torrent qui entraîne tout... On pense aux « choses qu'il dit et non à ses paroles ; on le perd de vue : on « est tout occupé de Philippe qui envahit tout. Je suis charmé « de ces deux orateurs, mais j'avoue que je suis moins touché « de la magnifique éloquence de Cicéron, que de la rapide « simplicité de Démosthène.» (*Lettre à l'Académie Française.*)

Le bon La Fontaine est peut-être encore plus énergique :

> Que Cicéron blâme ou qu'il loue,
> C'est le plus disert des parleurs,
> L'ennemi de Philippe est semblable au tonnerre,
> Il frappe, il surprend, il atterre :
> Cet homme et la raison, à mon sens, ne font qu'un.
>
> (*Lettre à Mgr le Procureur du Parlement.*)

On peut dire en un mot que, dans l'éloquence politique, l'orateur grec est au-dessus de l'orateur romain ; mais dans l'éloquence judiciaire, Cicéron a souvent l'avantage, parce qu'il sait prendre tous les tons selon que les circonstances l'exigent. On ne peut comparer ces deux génies qu'au point de vue de l'éloquence, le premier n'ayant rien écrit sur la littérature ni sur la philosophie.

César (100-44).

Selon l'ordre des temps, César (*Julius*) fut le premier des grands historiens latins. Il naquit à Rome, l'an 100 av. J.-C. Proscrit dans sa jeunesse par Sylla, il ne dut la vie qu'à de puissantes protections, et se retira à la cour de Nicomède, roi de Bithynie. Il revint à Rome après la mort de Sylla, s'y

appliqua à l'éloquence, et gagna bientôt la faveur du peuple en relevant la statue de Marius.

Nous ne suivrons pas Jules César dans sa carrière politique ; nous rappellerons seulement qu'il soumit la Gaule en dix ans, triompha de tous ses ennemis et se fit décerner la dictature perpétuelle, l'an 45 av. J.-C. Maître enfin du pouvoir absolu, César en usa pour faire le bien ; il pardonna à ses plus grands ennemis, réforma les lois et fonda un grand nombre d'établissements utiles. Mais les Républicains, qui l'accusaient d'aspirer à la royauté, formèrent un complot contre lui et le tuèrent au milieu du sénat, l'an 44 av. J.-C.

Ouvrages de César. — Il ne nous reste de César que deux ouvrages : les sept livres de la **Guerre des Gaules** et les trois de la **Guerre civile**. Ce ne sont à proprement parler que des mémoires, et il ne les avait donnés que comme tels (*Commentarii*).

Jugements sur les Commentaires de César. — Il les composait à la hâte, sans étude, et dans le temps même de ses expéditions, uniquement dans la vue de laisser des matériaux aux écrivains pour en former une histoire. Il y a mis sans doute cette netteté de style et cette élégance qui lui étaient naturelles, mais il a négligé tous les ornements brillants qu'un génie aussi heureux que le sien pouvait répandre dans un ouvrage de cette nature. Cependant, tout simple et tout négligé qu'il pouvait paraître, on convenait généralement, dit Hirtius [1], qu'aucun autre écrit, quelque travaillé et quelque limé qu'il fût, n'approchait de la beauté des Commentaires de César.

Ce génie extraordinaire, qui écrivit si bien les grandes choses qu'il avait faites, ne fut cependant pas exempt de partialité. Pollion lui en fait le reproche, dans un passage cité par Suétone : « César, dit-il, appuie trop légèrement quand « il raconte ce qui a été fait par d'autres, et il altère les faits

[1] *Hirtius*, général romain, fut lié à la fois avec César et avec Cicéron ; il profita de cette position pour réconcilier ces deux personnages. Il fut consul après le meurtre du dictateur.

« quand il parle de lui-même, soit faute de mémoire, soit à « dessein. »

Cicéron relève le mérite de César, « dont le style, dit-il, est « simple, net, plein de grâces, dépouillé de toute pompe de « langage : c'est une beauté sans parure. En voulant préparer « des matériaux où puiseraient les historiens futurs, il a ôté « aux gens sensés l'envie d'écrire. En effet, il n'y a rien dans « l'histoire qui ait plus de charmes qu'une brièveté correcte « et lumineuse. »

Salluste (86-38 av. J.-C.).

Salluste (*Sallustius Crispus*) naquit l'an 86 av. J.-C. d'une famille plébéienne d'Amiterne [2], passa sa première jeunesse à Rome dans la licence, et fut exclu du sénat pour son immoralité. Il devint alors un des principaux agents secrets de César, à Rome. Nommé proconsul de Numidie, il pilla sa province et revint à Rome chargé de richesses. Dès lors il quitta la carrière politique, éleva sur le mont Quirinal un palais magnifique avec des jardins délicieux, fameux depuis sous le nom de *jardins de Salluste,* et se mit à écrire l'*Histoire romaine.* Il mourut vers l'an 38 av. J.-C.

Ouvrages de Salluste. — Son ouvrage capital était la **Grande Histoire** en cinq livres, comprenant tous les événements depuis la mort de Sylla jusqu'à la conspiration de Catilina : il n'en reste que des fragments ; cette perte est irréparable. Nous avons de lui la **Guerre de Catilina** et la **Guerre de Jugurtha,** ainsi que deux **Lettres à César.** (Voir *Morc. ch.,* No LVII.)

Caractère du génie de Salluste. — Ce n'est poin sans raison que Salluste a été appelé le *premier des historiens romains,* et qu'on a cru pouvoir l'égaler à Thucydide, si généralement estimé parmi les historiens grecs. La qualité dominante de ses écrits, celle qui le caractérise plus particulièrement, c'est la brièveté du style. Cette brièveté, dans Salluste, vient de la force et de la vivacité de son génie : il pense

Amiterne, auj. San Vittorino, à l'est de Rome.

fortement et noblement, et il écrit comme il pense. On peut comparer son style à ces fleuves qui, ayant leur lit plus serré que les autres, ont aussi leurs eaux plus profondes, et portent des fardeaux plus pesants. Il fait un grand usage des métaphores qu'il sait admirablement choisir, fortes, vives et hardies. Par tous ces moyens, Salluste s'est créé un style particulier qui ne convient qu'à lui seul. Il marche hors de la route commune, mais sans s'égarer, et par des sentiers qui abrègent seulement le chemin.

Il est à regretter que le défaut de conviction morale l'empêche de sentir avec ardeur le prix de la vertu et de dominer ses passions personnelles. C'est ainsi que, dans sa *Guerre de Catilina*, animé contre Cicéron par suite de certaines inimitiés particulières, il n'a pas eu le courage de retracer la noble conduite de l'illustre orateur dans cette mémorable circonstance. Le silence de Salluste en dit plus que les paroles et enlève à son livre le mérite de l'impartialité qui doit être la première qualité de l'historien.

Harangues de Salluste. — Salluste ne possède pas au même degré que Tite-Live l'art de donner de la vraisemblance aux discours, par l'imitation des mœurs de l'orateur. Ses personnages parlent moins d'après leurs passions que d'après les siennes propres. Ainsi, lorsqu'il fait monter à la tribune un orateur factieux, et qu'il lui prête de violentes invectives contre la noblesse, il s'éloigne un peu du naturel, et, malgré l'énergique concision de son style, nuit à l'effet de son éloquence en voulant l'exagérer. Ces défauts n'empêchent pas que ses harangues ne soient très estimées. On admire particulièrement celle de Catilina à ses complices ; celles de César et de Caton dans le sénat, et surtout celle de Marius au peuple ; cette dernière est regardée comme un des chefs-d'œuvre de l'éloquence latine.

Tite-Live (59-19 de J.-C.).

Plus on a d'empressement de connaître un auteur célèbre par ses écrits, plus on a de regret de n'en savoir presque que le nom. Tite-Live est du nombre de ces écrivains qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie et les actions sont peu connues. Il naquit à Padoue [1], l'an 59 av. J.-C., et vécut longtemps

[1] *Padoue* (*Patavium* en latin), ville d'Italie en Lombardie, fut florissante sous les Romains. Le latin qu'on parlait à Padoue n'était pas très pur, et l'on accusait Tite-Live lui-même de *patavinité*.

à Rome et à Naples. Auguste l'honora de son amitié et lui confia l'éducation de Claude qui fut depuis empereur. Après la mort d'Auguste, il revint à Padoue où il mourut, l'an 19 de J.-C.

Ouvrages de Tite-Live. — Outre plusieurs écrits dont il ne reste plus rien, Tite-Live a laissé une **Histoire romaine** qui embrasse les années écoulées depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Drusus (9 après J.-C.). Cet ouvrage se composait de cent quarante ou cent quarante-deux livres que l'on a distribués de dix en dix, sous le nom de Décades. Nous n'en possédons aujourd'hui qu'un quart, à peu près, ou trente-cinq livres et quelques fragments. Nous avons de plus les *Sommaires* ou *Epitome* qui, certainement, ne sont pas de Tite-Live, mais qui doivent contenir de ses expressions et qui ont leur utilité. (Voir *Morc. ch.*, Nos LVIII et LIX.)

Jugements sur les ouvrages de Tite-Live. — On trouve, par quelques passages de son histoire, qu'il employa environ vingt et un ans à la composer. Dans l'intervalle, il en lut à Auguste divers fragments, et en livra de temps en temps au public quelques parties. C'est ce qui lui valut une si grande réputation, qu'un Espagnol, touché de la gloire de son nom, vint exprès de Cadix à Rome, pour le voir : *Assurément,* comme le dit saint Jérôme, *c'était une chose bien extraordinaire qu'un étranger, entrant dans une ville telle que Rome, y cherchât autre chose que Rome elle-même.*

Tite-Live a beaucoup de traits de ressemblance avec Hérodote : une aimable candeur, un ton d'inspiration épique, une diction claire et coulante ; mais il est bien supérieur à l'historien grec par la perfection du style, par la majesté toute romaine qui distingue son œuvre, par l'intérêt toujours croissant qui s'attache au développement de la grande république. Les archives de l'empire qu'Auguste avait mises à sa disposition lui fournirent les matériaux les plus précieux ; mais ces documents ne remontaient pas au delà de la prise de Rome par les Gaulois qui avaient tout détruit. Pour les faits qui précèdent cette date, Tite-Live fut obligé de recourir aux traditions

orales et à des sources plus ou moins douteuses. Il reconstruisit pourtant cette partie de l'histoire romaine, et la fit même plus intéressante et plus poétique qu'aucune autre ; mais il ne put lui donner le même degré de certitude.

Nous avons regretté dans Salluste le défaut de conviction morale ; ce qui manque dans Tite-Live, c'est la fermeté des convictions politiques. Il ne pouvait s'éprendre d'admiration pour le despotisme qu'Auguste avait imposé aux Romains. On sent à la chaleur et à la vivacité de ses récits que son âme droite et franche regrette les beaux jours de l'ancienne République. L'empereur le savait, et donnait en riant le nom de *Pompéien* à son immortel favori, mais sans lui garder de rancune.

Cependant, tout ce qu'a pu faire Tite-Live a été d'atteindre, par des qualités toutes différentes, à la réputation que Salluste s'est acquise par sa brièveté inimitable : car on a dit avec raison que ces deux historiens sont plutôt égaux que semblables.

Harangues de Tite-Live. L'éloquence de Tite-Live, dans ses harangues, est tour à tour vive, impétueuse, pathétique ; son style s'échauffe ou se ralentit ; il est concis ou développé suivant le caractère des personnes qui parlent. On dirait que chaque discours est véritablement l'œuvre d'un talent particulier. Cette variété de tons, d'images et de couleurs paraît surtout sensible, en parcourant le recueil que l'on a fait des harangues de Tite-Live. On peut les soumettre à une analyse sévère, et l'on s'étonne de trouver dans ces petits chefs-d'œuvre toutes les parties du discours oratoire, disposées avec une variété surprenante.

Les harangues militaires présentent les mêmes qualités : Tite-Live profite si heureusement des situations différentes où se trouvent les généraux et les armées, que chacun de ses discours a un mérite qui lui est propre : ici la simplicité, là le ton du reproche ou celui de la fierté ; mais toujours l'image de la patrie présentée aux regards des Romains, double l'effet de l'éloquence.

Tous ces discours que Tite-Live a répandus dans son histoire en sont un des plus beaux ornements. Ils sont tellement liés aux récits, qu'il paraît presque impossible de les en détacher ; ils sont préparés et amenés par les circonstances, et, si l'on en excepte un petit nombre, ils ne paraissent ni trop fréquents, ni trop étendus.

— Parmi les historiens moins célèbres de cette époque, nous ne citerons que **Cornélius Nepos**. Il vécut dans le 1er

siècle av. J.-C., et fut lié très intimement avec tous les hommes célèbres de son époque : Catulle lui adresse une de ses plus belles pièces de vers ; Cicéron vante son talent et lui donne le surnon d'immortel ; Atticus [1] lui dédie un de ses ouvrages et le place au premier rang comme écrivain, après Cicéron. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages qui ne nous sont pas parvenus. Il ne nous reste de lui que ses *Vies des grands capitaines*, dont l'authenticité est encore contestée ; cet opuscule paraît n'être qu'un abrégé de l'ouvrage original de Cornélius ; on l'attribue avec vraisemblance à Æmilius Probus, grammairien du temps de Théodose.

La **Prose didactique** nous offre au siècle d'Auguste deux noms qui méritent d'être cités :

Varron (Térentius), dit *le plus savant des Romains*, né à Rome, l'an 116 av. J.-C. Après avoir perfectionné ses études aux écoles d'Athènes, il joua un rôle important dans les événements politiques de sa patrie et mourut l'an 26 av. J.-C. La fécondité de cet écrivain fut vraiment extraordinaire ; son érudition s'étendait à tout, et il savait répandre des grâces sur les plus arides enseignements. Il écrivit, dit-on, plus de cinq cents volumes, dont il reste fort peu de chose : un *Traité* incomplet *de la langue latine* et un ouvrage sur *l'agriculture* (*De re rustica*), qu'il composa à l'âge de quatre-vingts ans.

Vitruve, architecte romain, qui vivait sous Auguste, a composé un *Traité de l'architecture* qui n'est pas sans mérite littéraire, mais qui appartient surtout à l'histoire des sciences et des arts.

[1] *Atticus* (Pomponius), chevalier romain, célèbre par sa liaison avec Cicéron, né à Rome l'an 110 av. J.-C. mort l'an 33 av. J.-C. Il fut élevé avec Cicéron et demeura toujours son plus intime ami. Il parvint à parler si purement le grec, qu'on lui donna le surnom d'*Atticus*, sous lequel il est principalement connu.

CHAPITRE III

QUATRIÈME ÉPOQUE : DÉCADENCE DE LA LITTÉRATURE LATINE (14-176).

Coup d'œil sur cette époque. — La littérature latine, si grande sous Auguste, éprouve sous ses successeurs une décadence rapide. Le gouvernement des Césars porte à son comble la corruption des mœurs et achève d'abaisser les caractères. Courbés sous le joug de la tyrannie, les Romains perdent bientôt toute élévation : Tibère, Caligula, Néron et leurs successeurs ne savent qu'étouffer le génie, après avoir étouffé la gloire de l'empire.

Cependant, jusqu'au siècle des Antonins, tous les genres en prose et en vers comptent encore d'illustres représentants, mais le goût s'est profondément altéré : tout fait pressentir la ruine prochaine du peuple romain et de sa littérature.

Dans la poésie, *Phèdre* le fabuliste se présente le premier durant cette époque ; *Lucain* se rend célèbre dans l'épopée, sans toutefois approcher de Virgile ; la satire seule est pleine de verve et de feu : *Perse* et *Juvénal* sont de grands poètes, que la corruption de leur siècle a rendus vraiment éloquents, par l'indignation qu'elle leur inspire.

L'éloquence, que les Pères de l'Église latine vont bientôt élever à une si haute perfection, ne nous rappelle, parmi les auteurs païens, que le nom de *Pline le Jeune*. La rhétorique, devenue l'art par excellence, fournit à *Quintilien* un ouvrage inimitable, considéré comme le chef-d'œuvre du genre. La philosophie s'honore des deux *Sénèque* et surtout du second, dont la morale est comme un faible écho du christianisme. L'histoire trouve dans *Tacite*, que précèdent *Quinte-Curce* et *Suétone*, un interprète de génie, tel qu'aucun siècle n'en a jamais produit. Enfin les sciences naturelles se trouvent résumées dans l'ouvrage de *Pline l'Ancien*, prodige de fécondité et d'érudition, mais guide peu sûr.

§ 1er Poésie.

Phèdre (..-44 de J.-C.).

Phèdre, l'*Esope latin*, naquit en Macédoine, vers le commencement du règne d'Auguste. Il fut amené fort jeune à Rome en qualité d'esclave ; son mérite ayant été remarqué, il fut

affranchi par l'empereur. Ses ingénieuses satires lui valurent les persécutions de Tibère, qui croyait reconnaître dans quelques-unes de ces fables une censure maligne de son règne Phèdre mourut dans un âge avancé, sous le règne de Claude, l'an 44 de J.-C.

Ouvrages de Phèdre. — Il avait donné à ses **Fables** le nom d'*Esopiennes,* sans doute pour indiquer les emprunts qu'il avait faits au célèbre fabuliste grec, dont il diffère cependant beaucoup. Elles sont au nombre de quatre-vingt-dix, partagées en cinq livres ; toutes ces pièces sont autant de miniatures charmantes, conçues et exécutées avec le plus grand art. (Voir *Morc. ch.,* N° LX).

Aucun fabuliste n'a su garder comme Phèdre cette extrême concision qui paraît être une des grandes difficultés de l'apologue ; ses dialogues sont vifs et précis ; sa narration rapide et pourtant complète ; s'il décrit quelque chose, un vers, deux vers lui suffisent pour tracer avec vigueur l'objet qu'il veut peindre.

L'apologue devait arriver à la perfection sous la plume de notre grand fabuliste, La Fontaine.

Lucain (39-65).

Lucain (*Marcus Annœus Lucanus*) naquit à Cordoue, l'an 39 de J.-C. Son père, Annœus Mela, était chevalier romain et frère du philosophe Sénèque. Dès sa plus tendre enfance, Lucain fut amené à Rome, près de son oncle, qui lui donna les maîtres les plus distingués. Son génie fut précoce : Néron lui-même admira les talents du jeune poète et le combla de faveurs. Ces bienfaits, de la part d'un monarque qui prétendait lui-même à la gloire de la poésie, furent bientôt suivis d'une haine jalouse. Lucain, pour se venger de ces mauvais traitements, se jeta dans la conjuration de Pison contre l'empereur ; il fut découvert et avoua tout. Laissé libre sur le choix de son supplice, il se fit ouvrir les veines dans un bain. C'était le genre de mort le plus en faveur à Rome au temps de Néron ; on mettait une sorte d'orgueil à quitter la vie sans faiblesse et sans regret. Lucain, fidèle à ces principes, voulut

mourir en récitant des vers de son poème, où il décrit une mort semblable à la sienne : frivole consolation dans ce moment suprême !

Il n'était âgé que de vingt-six ans. L'empereur, qui l'avait condamné, lui fit élever un tombeau sur lequel, par son ordre, on grava cette inscription : *La mémoire de Lucain, poète de Cordoue, a été sauvée de l'oubli par la munificence de Néron.*

Ouvrages de Lucain. — Son ouvrage le plus célèbre est la **Pharsale**, sorte d'épopée historique, tableau des derniers combats de la liberté romaine entre César et Pompée. On y trouve de riches et belles pensées, une grande vivacité de style, que déparent trop souvent l'enflure et le mauvais goût. Au reste, le poète n'eut pas le temps de polir et de terminer son œuvre, qui demeure, malgré ses défauts, digne des hommages que lui a toujours rendus la postérité.

— Les poètes épiques [1] qui fleurirent après Lucain n'eurent pas, à beaucoup près, le même mérite ; ne pouvant s'inspirer ni de la religion, ni du patriotisme, que le vice avait étouffés, ils se bornèrent aux simples récits de l'histoire.

Perse (34-62 de J.-C.).

Perse (*Aulius Persius Flaccus*) naquit à Volaterra en Etrurie, aujourd'hui la Toscane, l'an 34 de l'ère chrétienne. Sa famille appartenait à l'ordre des chevaliers. Il vint à Rome à l'âge de douze ans et il y étudia la grammaire sous Palémon[2], la rhétorique sous Virginius [3] et la philosophie sous le stoïcien Cornutus[4]. Celui-ci conçut pour son disciple une amitié particulière, et le jeune poète, de son côté, méprisant le vice

[1] Ces poètes sont : *Valérius Flaccus* qui a composé les *Argonautiques*, imitation de l'ouvrage d'Apollonius de Rhodes ; *Silius Italicus*, qui composa, dans un âge très avancé, un poème sur *les guerres puniques;* enfin *Stace* ou *Statius*, connu par un poème historique, *la Thébaïde ;* cet ouvrage lui coûta douze années de travail.

[2] *Palémon* (Rhemmius), grammairien latin, né à Vicence ; enseigna à Rome sous Tibère et Claude.

[3] *Virginius Flaccus*, célèbre rhéteur.

[4] *Cornutus*, philosophe de la secte des stoïciens, fut exilé par Néron à cause de la liberté avec laquelle il avait jugé ses vers.

et la corruption qui régnaient à Rome, se réfugia dans les principes austères de la philosophie stoïque. D'un naturel doux et timide, toujours réglé dans ses mœurs, il méprisa les dignités qu'il eût fallu payer par des bassesses.

Les satires qu'il composa ne furent point publiées de son vivant : il se contentait de les lire à un petit nombre d'amis dont les éloges suffisaient à son ambition. Il mourut, âgé seulement de vingt-huit ans, l'an 62 de J.-C. Sa fortune était considérable ; il la laissa tout entière à Cornutus, ainsi que sa bibliothèque qui se composait de sept cents volumes, collection très importante pour l'époque. Le philosophe, fidèle à ses doctrines, n'accepta que les livres, donnant ainsi un exemple bien rare de désintéressement.

Ouvrages de Perse. — Les **Satires** de Perse sont au nombre de six et sont précédées d'un court prologue ; elles ne forment pas plus de sept cents vers.

Caractère du génie de Perse. — L'ouvrage de Perse, où règnent une morale pure et un fonds merveilleux de sens, quoique d'une étendue médiocre, lui a acquis beaucoup de gloire, et une gloire fort solide, dit Quintilien. Tout différent d'Horace qui chercha, dans ses satires, à corriger le vice par le ridicule, Perse, toujours sérieux, retenu par son caractère et par ses souffrances au milieu de ses livres, n'a pu voir la société d'assez près pour connaître tous les vices qui la déshonorent ; aussi se borne-t-il à des considérations générales. On lui reproche une extrême concision, qui parfois le rend obscur. Boileau a remarqué ce défaut :

> Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
> Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Ses contemporains le jugèrent plus favorablement, sans doute parce qu'il leur était aisé de comprendre les allusions et les personnalités que renferment ses satires ; Suétone nous apprend qu'on se les arrachait de son temps, peut-être à cause de la hardiesse avec laquelle le poète flétrit Néron et sa cour.

Juvénal (42-122 de J.-C.).

Juvénal (*Decimus Junius Juvenalis*) naquit à Aquinum, ville de l'Abruzze, vers l'an 42. Sa vie nous est peu connue ; on peut croire que sa naissance était illustre, puisqu'il portait trois noms, ce qui était la marque distinctive de la noblesse. Il paraît cependant qu'il fut élevé par un affranchi et que la misère le força plus d'une fois à mendier la faveur des grands. Ce fut pendant ce temps d'épreuves qu'il se forma par l'étude des belles-lettres et de l'éloquence aux glorieuses fonctions du barreau. Bientôt il abandonna cette carrière pour composer ses satires, et répandre dans ses vers l'amertume de son âme : *L'indignation m'a fait poète,* disait-il lui-même. Il les publia sous Trajan et sous Adrien ; elles obtinrent l'applaudissement général, mais la septième, sur *la misère des gens de lettres,* lui fut nuisible. Un histrion, favori d'Adrien, croyant que le poète avait voulu le désigner par une allusion, le fit reléguer à Syène, dans la Haute-Egypte, avec le titre de préfet d'une légion. Juvénal mourut dans cette sorte d'exil à l'âge de quatre-vingts ans ; selon d'autres traditions, il serait mort à Rome.

Ouvrages de Juvénal. — Nous avons de Juvénal seize **satires**. Les plus célèbres sont : celle des *Vœux,* dans laquelle le poète montre que la plupart des humains ne connaissent pas le vrai bonheur et forment des souhaits indiscrets : cette satire renferme des passages admirables ; les *Embarras de Rome,* que Boileau a imités dans les *Embarras de Paris ;* la *Vraie Noblesse* qui est d'une perfection achevée ; enfin la satire de *Turbot* [1] au sujet duquel délibéra le sénat romain.

Caractère du génie de Juvénal. — Juvénal est le

1 La *satire de Turbot* renferme l'anecdote du Turbot de Domitien. Tout le sénat est appelé à délibérer sur le moyen de trouver un vase assez grand pour contenir ce poisson monstrueux, et sur la manière de l'apprêter :

Le sénat mit aux voix cette affaire importante,
Et le turbot fut mis à la sauce piquante !

Cette scène comique, admirablement racontée, a pour but de faire comprendre à quel degré d'avilissement le pouvoir suprême de l'empire était descendu.

plus éloquent de tous les satiriques, comme Horace en est le plus aimable et Perse le plus nerveux. On croit que Quintilien, qui s'était fait une règle de ne nommer aucun des auteurs vivants, marque Juvénal, lorsqu'il dit qu'il y avait de son temps des poètes satiriques dignes d'estime et qui seraient un jour fort célèbres.

Ses satires sont des tableaux d'une touche vigoureuse où le poète exhale, avec le sentiment de la conviction la plus intime, mais sans aucun respect pour la pudeur, son indignation contre les vices du siècle. Le style en est noble et véhément ; parfois il manque d'élégance et de pureté ; le soin qu'il met à suivre toutes les règles de l'art oratoire, donne à ses compositions quelque chose de contraint, qui est bien loin de plaire comme le libre abandon et la spirituelle facilité d'Horace.

— Les autres poètes satiriques qu'on pourrait encore citer sont :

Pétrone, né aux environs de Marseille, disciple d'Epicure, ami du plaisir et de la jouissance, se fit une réputation par la paresse, comme d'autres à force de travail. Après avoir été l'arbitre du bon goût à la cour de Néron, ce qui lui valut le surnom d'*Arbiter,* il encourut la disgrâce de cet empereur par les calomnies d'un courtisan envieux. Il voulut prévenir sa condamnation et se fit ouvrir les veines.

Son recueil de satires ou *Satyricon,* moitié prose, moitié vers, est une suite de tableaux dans lesquels il flétrit les vices de Néron et de sa cour. Il n'en reste que des fragments : le fond de l'ouvrage est très licencieux ; le style, plein d'affectation et de recherche, est loin déjà de cette simplicité naturelle et majestueuse de l'heureux siècle d'Auguste.

Martial (40-103), né en Espagne, vint à Rome sous le règne de Néron pour y achever ses études. Il se fit de la poésie un moyen d'existence et ne craignit pas de solliciter par de lâches adulations les faveurs de la cour. Ses *Epigrammes* l'ont rendu célèbre : ce sont des pièces généralement fort courtes qui ont trait aux différentes circonstances de sa vie. Au point de vue de la morale, elles sont presque toutes très répréhen-

sibles; sous le rapport littéraire, le style de cet auteur est pur, correct et se rapproche beaucoup de la belle latinité du siècle qui l'a précédé.

§ 2. — Éloquence, Rhétorique et Philosophie.

Pline le Jeune (62-115).

Pline le Jeune est le seul orateur de cette époque qui nous ait laissé un véritable monument d'éloquence. Il naquit à Côme, ville d'Italie, l'an 62 de J.-C., d'une sœur de Pline le Naturaliste. Orphelin de bonne heure, il eut pour tuteur Virginius Rufus, ce grand citoyen qui mérita d'avoir Tacite pour Panégyriste. Virginius prit un soin particulier de son pupille, et le regarda toujours comme son propre fils. Pline, de son côté, conserva pour son tuteur une reconnaissance filiale. Son éducation fut très soignée ; il étudia la rhétorique sous Quintilien, dont il resta l'ami ; Nicétas de Smyrne l'initia à la connaissance de la philosophie et fut émerveillé de ses dispositions. Son oncle, Pline le Naturaliste, n'ayant pas d'enfants, l'adopta et s'appliqua à développer en lui les précieuses qualités que ses maîtres avaient remarquées. Rien n'est plus touchant que la docilité avec laquelle le jeune Pline recevait les conseils de son père adoptif, rien n'est plus beau que le dévouement et le respect qu'il lui témoignait.

Suivant l'ancienne coutume des Romains, il dut passer par les camps pour arriver aux dignités civiles. Il fut donc envoyé en Syrie, où il fit sa première campagne. Mais ce lui fut encore une occasion de se perfectionner dans l'éloquence : il se lia avec le philosophe Euphrate, vieillard aimable, qui conçut de lui les plus hautes espérances.

Pline avait à peine vingt ans lorsqu'il entra dans le barreau ; il y acquit bientôt une immense réputation, autant par son courage et sa droiture que par ses talents oratoires. Jamais il ne plaidait que pour l'intérêt public, pour ses amis, ou pour ceux à qui l'infortune n'avait pas laissé de protecteurs. Au

sénat, il eut des triomphes encore plus éclatants, dans des causes qui rappellent celles de Cicéron. Il aimait à se charger des appels solennels des provinces contre les gouverneurs dont elles avaient à se plaindre ; il lui arriva un jour, dans une telle circonstance, de parler à la tribune pendant cinq heures, au milieu d'un silence religieux ou des applaudissements de l'auditoire ; ce qui obligea l'empereur de le faire avertir plusieurs fois, par un affranchi, de ménager ses forces et de ne pas oublier la faiblesse de sa complexion.

L'élévation de son caractère et la beauté de son génie méritèrent à Pline l'estime de tous les gens de bien ; il fut lié d'une amitié particulière avec tous les savants de son siècle : Tacite, Suétone et surtout Quintilien, son maître vénéré. Il n'avait pas de plus grands plaisirs que ceux qu'il goûtait dans la société de ces hommes d'élite, et tous le chérissaient parce qu'ils connaissaient la bonté de son cœur. On pourrait être surpris de ses libéralités, qui surpassaient pour ainsi dire sa fortune, mais il nous apprend lui-même qu'il suppléait par sa frugalité aux revenus qui lui manquaient.

Après avoir échappé, grâce à la protection de Quintilien, à la cruauté de l'empereur Domitien, qui persécutait tous les gens vertueux, Pline fut nommé gouverneur de Bithynie, sous le règne de Trajan, vers la fin de l'an 103. Il se montra digne de ses hautes fonctions et s'occupa uniquement à faire régner dans cette province le bon ordre et la justice. La persécution qui s'éleva à cette époque contre les chrétiens, révolta son cœur bon et généreux ; quoique païen, il ne put se résoudre à exécuter les cruels édits de l'empereur, et lui écrivit à ce sujet une lettre, qui est un des monuments du paganisme les plus honorables pour la religion chrétienne.

Cet homme si doux, si aimable, exempt des passions qui ont déshonoré son siècle, ne connut qu'une seule faiblesse : un amour excessif de la gloire, qui était l'âme de toutes ses actions et de toutes ses entreprises ; jusque-là qu'il engageait Tacite à écrire sa propre histoire. « Mes actions, écrivait-il, deviendront entre vos mains plus brillantes, plus célèbres et plus grandes. » Le christianisme seul pouvait apprendre à joindre la modestie au mérite le plus éclatant.

Ouvrages de Pline. — Pline avait composé l'histoire de son temps et de nombreux plaidoyers qui ont été perdus; mais son **Panégyrique de Trajan** et ses **Lettres** nous sont parvenus.

Jugements sur les œuvres de Pline. — C'était la coutume que, dans l'assemblée du sénat qui suivait leur nomination, les consuls adressassent leurs remercîments à l'empereur : *le panégyrique de Trajan* est un discours de cette sorte. C'est un beau monument d'éloquence ; on regrette seulement que l'orateur ait tellement amplifié les vertus de son héros, qu'on ne peut plus voir dans cet empereur qu'un être surhumain.

« Le style de ce discours, dit Rollin, est élégant, fleuri, lumi-« neux, tel que le doit être celui d'un panégyrique, où il est « permis d'étaler tout ce que l'éloquence a de plus brillant. Les « pensées y sont belles, solides, brillantes, et souvent paraissent « toutes neuves. Cependant il n'y a aucune de ces expressions « vives et énergiques, de ces tours hardis et frappants, de ces « figures pleines de feu et de vivacité qui surprennent et qui « ravissent l'âme hors d'elle-même. L'éloquence de Pline ne « ressemble point à ces grands fleuves qui roulent leurs eaux « avec bruit et majesté, mais plutôt à une claire et agréable fon-« taine qui coule lentement à l'ombre des arbres dont ses bords « sont embellis. »

Ses *Lettres*, partagées en dix livres, forment un recueil des plus intéressants. Elles sont extrêmement curieuses et fournissent de précieux renseignements sur l'histoire littéraire et politique de cette époque, mais on désirerait qu'elles fussent écrites avec plus de naturel et d'abandon. Pline n'oublie pas un seul instant qu'il est en présence de la postérité, et si cette idée n'empêche pas son style d'être élégant et gracieux, elle lui donne du moins quelque chose de contraint et de forcé. (Voir *Morc. ch.*, Nos LXI et LXII.)

Quintilien (42-120.).

Quintilien (*Marcus Fabius Quintilianus*) naquit à Calahorra, en Espagne, l'an 42 de J.-C. Il vint à Rome pour y faire ses études, et se rendit le disciple des orateurs qui avaient le plus de réputation. Il s'attacha de préférence à Domitius Afer [1], qui tenait parmi eux le premier rang. A l'âge de dix-huit ans, il retourna en Espagne et passa huit années dans sa patrie où, selon toute apparence, il se livra aux premiers exercices de l'art oratoire. Galba, qui gouvernait l'Espagne, fut frappé de son mérite et de sa réputation. Plus tard, élevé à l'empire ; il

[1] *Domitius Afer*, né à Nîmes, l'an 16 av. J.-C., brilla au barreau de Rome et tint école pour l'éloquence.

se souvint du brillant rhéteur de Calahorra, l'attira en Italie, et l'investit à vingt-six ans d'une chaire publique d'éloquence avec des honoraires considérables.

Pendant vingt ans, Quintilien enseigna à Rome avec le plus grand éclat; il se fit aussi un grand nom dans le barreau, puis, quittant ses fonctions à un âge où, comme il le dit lui-même, il les pouvait encore remplir avec succès, il prévint la fatigue et le déclin de sa gloire. *L'orateur*, écrivait-il à ce sujet, *doit battre en retraite avant que de tomber dans les pièges de la caducité, et gagner le port pendant que son vaisseau est encore bon et entier.* Son repos, du reste, ne fut pas stérile : recueillant les leçons qu'il avait si brillamment données à la jeunesse de Rome, il les transmit à la postérité. Ce fut alors que Domitien lui confia le soin de deux jeunes princes, ses petits-neveux, qu'il destinait pour lui succéder à l'empire. Afin de mieux réussir dans cette tâche, Quintilien retoucha et perfectionna son célèbre ouvrage de *l'Institution oratoire.*

Au milieu des honneurs qui l'entouraient, d'amers chagrins vinrent fondre sur lui : il perdit sa femme et le plus jeune de ses fils. L'aîné restait encore à ce père malheureux, et sur cet enfant reposaient toutes ses espérances ; une mort soudaine vint le lui ravir. Ce fut pour Quintilien un coup de foudre qui l'abattit sans lui laisser nulle consolation. Sa douleur, ou plutôt son désespoir, montre clairement ce qu'était la vertu païenne, même la plus parfaite, puisque, malgré la haute sagesse et la raison qui l'avaient toujours distingué, il éclata en reproches contre les dieux eux-mêmes, et alla presque jusqu'à nier la Providence. Il mourut sous le règne d'Adrien, vers l'an 120.

Ouvrages de Quintilien — Quintilien a laissé un ouvrage complet : **l'Institution oratoire** ou l'éducation de l'orateur ; il est divisé en douze livres. On lui attribue le célèbre **Dialogue sur les causes de la corruption de l'éloquence**; d'autres pensent qu'il est de Tacite. Quant à ses **Déclamations**, ce ne sont que des exercices oratoires dont l'authenticité n'est pas démontrée.

Plan et caractère de la rhétorique de Quintilien. — L'*Institution oratoire* est le traité de rhétorique le plus complet que nous ait laissé l'antiquité. Le dessein de Quintilien, dans cet ouvrage, est de former un orateur parfait. Il le prend au berceau même, et le fait passer successivement par tous les degrés qui doivent le conduire à la perfection de l'art. Après s'être occupé des études élémentaires, préliminaire obligé de toute instruction solide, il aborde ce qui est proprement son sujet et définit la nature de la rhétorique, son but, sa portée ; enfin, comme tous les rhéteurs, il disserte longuement sur l'invention, sur la disposition et sur l'élocution. Dans le douzième livre, qui est le dernier et peut-être le plus beau, Quintilien marque les qualités et les obligations de l'avocat, le temps où il doit quitter la plaidoirie et les occupations qui lui conviennent dans la retraite. (Voir *Morc. ch.*, No LXIII.)

Un des caractères particuliers de la rhétorique de Quintilien, est d'être écrite avec tout l'art et toute l'élégance de style qu'il est possible d'imaginer. On y voit une grande richesse de pensées, d'images et surtout de comparaisons, qu'une imagination vive et ornée lui fournit à propos. Ordinairement, rien de plus vrai, rien de plus judicieux que ce qu'il dit ; on lui souhaiterait néanmoins quelquefois plus de précision et de profondeur. Il s'élève rarement à ces considérations morales et philosophiques qui donnent un si grand intérêt aux écrits de Cicéron sur l'art oratoire. Mais il excelle à rompre la monotonie des préceptes par de spirituelles réflexions, des anecdotes bien choisies, des mots piquants ; il aime à causer avec son lecteur, et il le fait avec une bonhomie qui n'est pas sans charme.

La lecture de Quintilien est singulièrement propre à former le goût. Elle n'est pas moins utile par rapport aux mœurs ; il a répandu dans toute sa rhétorique des maximes admirables. Ce fonds de probité se trouve malheureusement déshonoré par les flatteries qu'il prodigue à Domitien, monstre de cruauté, qu'il ose appeler un dieu.

Sénèque l'Ancien (58 av. J.-C. — 32 de J.-C.).

Sénèque (*Marcus Annæus Seneca*), surnommé *le Rhéteur*,

naquit à Cordoue vers l'an 58 av. J.-C. Il vint à Rome sous Auguste, enseigna pendant de longues années la rhétorique avec un succès extraordinaire et mourut dans cette ville l'an 32 de J.-C.

On ne possède que des fragments de ses ouvrages intitulés : *les Controverses* et *les Exhortations*. Sénèque avait beaucoup d'esprit et surtout une mémoire prodigieuse. Il nous dit lui-même qu'il était capable de répéter jusqu'à deux mille mots, dans l'ordre même où il venait de les entendre prononcer. Il nous a conservé des discours entiers qu'il avait ainsi recueillis à l'audition, puis transcrits littéralement pour l'usage des autres.

Les ouvrages de Sénèque se ressentent du mauvais goût qui régnait de son temps dans les écoles de rhéteurs ; on y trouve quelques bonnes pensées noyées dans une foule de subtilités et de déclamations [1].

Sénèque le Philosophe (2-65 de J.-C.).

Sénèque le Philosophe, fils du célèbre rhéteur dont nous venons de parler, naquit à Cordoue, l'an 2 ou 3 de J.-C. Dès son enfance il fut amené à Rome, où il reçut les leçons de son père. Sa complexion était délicate, mais il avait un esprit vif et ardent, un grand désir d'apprendre et fit bientôt les plus grands progrès dans toutes les sciences. Toutefois la philosophie obtint ses préférences, et, parmi les différentes sectes, il s'attacha spécialement à celle du Portique [2]. L'austérité des stoïciens lui plaisait ; son père eut même besoin d'user de ses droits sur lui, pour l'arracher aux excès d'abstinence qu'il s'était imposés.

Bientôt l'ambition s'empara de son esprit et de son cœur ; il

[1] Voici quelques-unes des questions qui s'agitaient alors dans les écoles : *Agamemnon consentira-t-il au sacrifice de sa fille ?... Les trois cents Spartiates abandonnés aux Thermopyles par les autres Grecs fuiront-ils ?... Alexandre s'embarquera-t-il sur l'Océan ? etc.* C'était sur ces sujets puérils et imaginaires que s'exerçaient alors les plus grands esprits. Quintilien s'efforça, dans son *Institution oratoire*, de combattre ce mauvais goût en faisant apprécier la vraie et solide éloquence.

[2] *Portique*, nom donné à l'école de Zénon, parce que les disciples de ce philosophe se réunissaient au Pécile, célèbre portique d'Athènes.

résolut d'arriver aux premières dignités de l'empire. Claude, dont il avait eu la bassesse de flatter la stupidité par de magnifiques éloges, le fit précepteur de Néron. Il sut inspirer à son élève un vain amour de la science, mais il ne forma dans son cœur aucune de ces vertus nécessaires aux princes. Appelé à le diriger dans l'exercice de la puissance, Sénèque n'eut pas assez de courage pour combattre ses mauvais penchants et lutter contre ses résolutions les plus infâmes. Le meurtre de Britannicus et surtout celui d'Agrippine sont des crimes monstrueux qui pèsent sur la mémoire de Sénèque, aussi bien que sur celle de Néron. Les folies de ce prince barbare le conduisaient chaque jour à de nouvelles cruautés : il finit par ordonner la mort de son précepteur. Sénèque le prévint, se fit ouvrir les veines, et mourut avec toute l'ostentation d'un stoïcien qui s'est fait une gloire de braver les souffrances en disant qu'elles ne sont pas un mal.

Ouvrages de Sénèque. — Les ouvrages de Sénèque sont : divers **Traités de morale et de philosophie** et un grand nombre de lettres. On lui attribue encore dix tragédies, presque toutes empruntées au théâtre grec : **Médée, Hippolyte, les Troyennes, Agamemnon, Œdipe,** etc. Elles paraissent avoir été composées pour être lues, plutôt que représentées, ce qui fait qu'elles manquent souvent d'unité et de régularité dans l'action. (Voir *Morc. ch.*, N° LXIV.)

Jugement sur les œuvres de Sénèque. — Les écrits philosophiques de Sénèque se ressentent beaucoup de sa vie : on y trouve les plus belles pensées, mêlées aux erreurs les plus funestes. On s'aperçoit sans peine que les maximes de l'Evangile, déjà répandues partout, ne lui étaient pas inconnues. Les plus célèbres de ses traités sont : celui de *la Clémence,* adressé à Néron; *les Lettres à Lucilius* [1] sur diverses questions scientifiques ; le livre de *la Providence* où l'on sent les hésitations du philosophe sur un tel sujet ; *la Consolation à Helvia,* sa mère, pendant l'exil où il fut condamné sous l'empereur Claude.

« On voudrait, dit Quintilien, que Sénèque eût écrit avec son « génie, mais avec le goût d'un autre ; car s'il eût dédaigné « certains faux brillants, s'il eût été moins ambitieux, s'il n'eût « pas tant aimé tout ce qu'il produisait, le suffrage des savants, « bien plus que l'engouement de la jeunesse, feraient au-

[1] *Lucilius,* noble Romain, procurateur de Sicile.

« jourd'hui son éloge... Il y a en lui beaucoup à louer, beau-
« coup même à admirer, pourvu qu'on sache choisir, ce qu'il
« eût été à désirer qu'il fît lui-même, car ce beau génie était
« digne de vouloir faire mieux, lui qui a fait tout ce qu'il a
« voulu. »

(*Institut. oratoire.*)

§ 3. — Histoire et Sciences naturelles.

Tacite (54-130 ou 134).

Tacite (*Caius Cornelius Tacitus*) naquit à Intéramne, aujourd'hui Terni, dans l'Ombrie, vers l'an 54 de J.-C., au commencement du règne de Néron. Il vécut sous Vespasien, Titus et Domitien, et fut l'honneur du barreau de Rome. La plus grande partie de sa vie se passa au milieu des luttes judiciaires, où il avait pour rival et pour ami Pline le Jeune. Sous Nerva, il devint consul et passa environ quatre ans dans un gouvernement de province. On croit qu'il mourut vers l'an 130 ou 134.

Tacite avait épousé la fille d'Agricola, général romain que ses services militaires dans la Grande-Bretagne venaient d'élever au consulat et au rang des patriciens. Sa vie, écrite par Tacite, est un des plus beaux monuments que nous ait laissés l'antiquité. Il ne composa ses *histoires* et ses *annales* que dans sa vieillesse.

Ouvrages de Tacite. — Il ne nous reste rien des discours de Tacite. Mais nous possédons encore la **Vie d'Agricola**, son **Tableau des mœurs des Germains**, ses **Histoires** et ses **Annales**.

Analyse des ouvrages de Tacite. — La *Vie d'Agricola* est l'ouvrage de sa jeunesse. De tous les grands hommes dont nous possédons la biographie, il n'en est aucun qui ait jamais été peint avec autant de force et de vérité par un historien. Tacite était enflammé par l'amour qu'il avait pour Agricola, son beau-père, et par l'admiration que lui inspiraient ses vertus. La piété filiale le porte peut-être à exagérer à son insu les vertus et la gloire de son héros, mais on lui pardonne cette sorte de partialité, qui a son excuse dans les heureuses dispositions de son cœur. « Cette *vie d'Agricola*, dit La Harpe, est le chef-d'œuvre de celui qui n'a fait que des chefs-d'œuvre. »

Son *Tableau des mœurs des Germains* renferme une description géographique de la Germanie et des notions infiniment

curieuses sur les habitudes et le caractère des peuples de cette contrée. Il n'y a peut-être pas un ouvrage ancien aussi précieux pour nous : là sont les racines mêmes de toute l'histoire des peuples modernes.

Tacite écrivit ses *Histoires* sous le règne de Trajan. Elles renferment l'exposé des événements contemporains de l'auteur, depuis l'avènement de Galba jusqu'à la mort de Domitien, c'est-à-dire un espace de vingt-huit ans. Il n'en reste que les quatre premiers livres et le commencement du cinquième ; on croit que l'ouvrage en comprenait vingt. Ses *Annales,* divisées en seize livres, s'étendaient de la mort d'Auguste à celle de Néron; il n'en manque que quatre livres, du sixième au onzième. Les faits sont plus développés dans les *Histoires,* plus serrés dans les *Annales,* (Voir *Morc. ch.,* N° LXV.)

Les *Harangues* de Tacite, répandues dans ses ouvrages, sont ordinairement courtes, mais substantielles. Dans sa précision, il ne manque pas de mouvement, quoiqu'il en ait moins que Tite-Live dans son abondance. Lorsqu'il fait parler des hommes vertueux, il leur donne un langage plein de dignité et de grandeur. Ses harangues militaires ont quelque chose de fier et de farouche parfaitement analogue avec les mœurs d'un peuple qui, comme les Bretons, n'avait pas connu l'esclavage.

Caractère du génie de Tacite. — Tacite a, dans son langage, des accents qui nous remuent jusqu'au fond du cœur. Lorsqu'il retrace les crimes des tyrans et les bassesses de leurs flatteurs, c'est avec un ton véhément de moraliste qui flétrit les uns et les autres. Et cependant il ne sort pas du genre de la narration historique ; il ne déclame point comme un rhéteur. Son récit laisse voir le fond d'une âme tout émue que le crime réfléchi révolte ; il n'est pas étranger à l'indulgence, et l'on sent en le lisant que l'ami de Pline le Jeune et de Trajan ne manquait pas de bonté ; aussi l'aime-t-on, pour le moins, autant qu'on l'admire.

On raconte que l'empereur Tacite se glorifiait de descendre de l'illustre historien ; i voulut, pour ce motif, que ses œuvres fussent déposées dans les archives de l'Etat et qu'on en multipliât les copies. Racine a nommé Tacite le plus grand peintre de l'antiquité, non seulement à cause de l'habileté incomparable avec laquelle cet écrivain sait peindre les mœurs, mais encore pour l'animation et la couleur qu'il donne à ses récits. Il est vrai que son style est parfois obscur, mais il excelle à renfermer un grand sens en peu de mots, ce qui donne à son discours une force, une énergie, une vivacité toute particulière.

Suétone (IIe siècle).

Suétone (*Caius Suetonius Tranquillus*) vécut dans le même temps que Tacite et fut également l'historien des Césars. Il exerça pendant quelque temps à Rome la profession de rhéteur et devint le secrétaire intime de l'empereur Adrien. Mais, ayant encouru sa disgrâce, il se retira des affaires et passa le reste de sa vie dans un loisir studieux. On ignore la date de sa naissance ainsi que celle de sa mort.

Pline le Jeune disait de Suétone que plus il le connaissait, plus il l'aimait, à cause de sa probité, de son honnêteté et de son application aux lettres. Il fut toujours pour lui un ami et un protecteur.

Ouvrages de Suétone. — Suétone avait composé un grand nombre d'ouvrages, sur des sujets très divers, histoire, antiquités, grammaire, etc. Il nous reste de lui les **Vies des douze Césars** [1] et une partie de son **Traité des illustres Grammairiens et Rhéteurs.**

Caractère du génie de Suétone. — Son histoire est fort estimée des savants. Elle s'attache beaucoup moins aux affaires de l'Etat qu'à la personne des empereurs, dont elle fait connaître les actions particulières, la conduite domestique et toutes les inclinations, tant bonnes que mauvaises. Suétone n'observe point l'ordre des temps ; il distribue généralement par catégories les vices et les vertus de chaque personnage, comme le ferait un panégyriste. Son style est fort simple ; on voit qu'il a plus recherché la vérité que l'éloquence. Mais il donne, en général, trop de licence à sa plume, et ne se respecte pas plus dans ses récits que les empereurs, dont il raconte la vie, n'avaient respecté leur dignité. Il n'a aucun de ces grands sentiments qui élèvent l'âme de Tacite, et l'indignent contre la bassesse et la corruption de son siècle.

[1] Cette histoire comprend les biographies de *Jules César*, *Octave*, *Tibère*, *Caligula*, *Claude*, *Néron*, *Galba*, *Othon*, *Vitellius*, *Vespasien*, *Titus* et *Domitien*.

Quinte-Curce.

On ne sait pas précisément l'époque où vécut Quinte-Curce. C'est le sujet d'une grande dispute parmi les savants, les uns le plaçant sous Auguste ou Tibère, d'autres sous Vespasien, quelques-uns sous Trajan. Son style, sans avoir toute la perfection et la pureté désirables, fait supposer qu'il se rattache d'assez près à la grande époque classique. Sa vie nous est entièrement inconnue.

Il a écrit l'**Histoire d'Alexandre le Grand** en dix livres dont les deux premiers ne sont pas venus jusqu'à nous.

Caractère du génie de Quinte-Curce. — Le style de cet historien est fleuri, agréable, et quelquefois orné de discours dont l'éloquence peut être citée après celle des harangues de Tite-Live. Son récit ne manque pas de rapidité, les détails y sont habilement fondus, un vif intérêt s'attache aux actions qu'il raconte, et il ménage avec succès cette espèce d'inquiétude qui est un attrait dans les histoires comme dans les œuvres dramatiques, en entourant les événements de tout ce qui peut jeter une sorte d'incertitude sur l'issue des entreprises dont il suit la marche. Son langage a quelque chose d'onctueux et de touchant ; l'histoire de Darius et de sa famille, la fin tragique de cette race royale, ont fourni à Quinte-Curce des scènes grandes et pathétiques.

Au point de vue de la science, son ouvrage est plutôt un roman qu'une composition historique ; il ne peut inspirer qu'une médiocre confiance sous le rapport de l'exactitude. L'auteur paraît ignorer les connaissances les plus élémentaires de l'astronomie aussi bien que de la géographie ; de plus, il n'observe généralement aucun ordre chronologique. C'est sans doute pour le mérite de son élocution que l'histoire d'Alexandre est rangée parmi les ouvrages classiques.

— Quelques historiens moins célèbres se rattachent encore à cette époque :

Valleius Paterculus vécut dans l'intimité de l'empereur Tibère, fut impliqué dans la conspiration de Séjan et mis à mort avec ce favori. Il ne reste que des fragments de son *Histoire Romaine :* c'est un tableau rapide des temps et des

circonstances plutôt qu'une narration des événements. Il excelle dans les portraits : ceux qu'il trace sont de petits chefs-d'œuvre dont l'intérêt varie très heureusement la sécheresse de l'abrégé historique.

Valère-Maxime, contemporain de Paterculus, a laissé un recueil d'*anecdotes historiques* extraites de divers auteurs ; cet ouvrage, d'un style maniéré, se recommande uniquement par certains détails de mœurs et d'antiquité qu'on ne trouve pas ailleurs.

Florus, né en Espagne, est connu par son *Epitome* ou *Abrégé de l'Histoire Romaine*, en quatre livres. C'est un ouvrage remarquable comme abrégé ; il suit le peuple romain depuis ses origines jusqu'au moment où Auguste ferme le temple de Janus. Le style de cet auteur, parfois déclamatoire, a de l'énergie et de la richesse.

Justin vécut sous les Antonins. Il a laissé des *extraits*, plutôt qu'un résumé de l'*Histoire universelle de Trogue-Pompée*, historien de mérite, né en Gaule au Ier siècle de l'ère chrétienne, et dont l'ouvrage, très estimé des anciens, ne nous est connu que par les abréviations de Justin. Le style de ce dernier est souvent lâche et diffus ; il s'attache à des détails peu dignes de l'histoire.

Pline l'Ancien (23-79).

Pline l'Ancien (*Caius Plinius Secundus*), surnommé *le Naturaliste*, naquit, selon les uns à Vérone, selon d'autres à Côme, l'an 23 de J.-C. Il porta les armes avec distinction pendant les guerres de Germanie et fut agrégé au collège des Augures [1]. Vespasien, dont il était l'ami, étant parvenu à l'empire, le chargea du gouvernement de l'Espagne. Malgré le temps que lui dérobaient ses emplois, il composa un grand nombre d'ouvrages, qui malheureusement sont perdus, excepté son *Histoire naturelle*, pour la composition de laquelle il avait parcouru près de deux mille volumes.

[1] *Augures*, ministres de la religion, chez les Romains, prédisaient l'avenir, d'après le vol, le chant et l'appétit des oiseaux. Ils formaient un collège qui jouit longtemps d'une très grande considération, et dans lequel on n'admettait que les premiers personnages de l'Etat.

Pline le Jeune s'étonnait lui-même de ces gigantesques travaux, et pour que la postérité les crût possibles, il nous a rendu compte, dans une de ses lettres, de l'emploi que son oncle faisait de ses journées. Il se mettait à l'étude, en été, dès que la nuit était tout à fait venue ; en hiver, à une heure du matin, souvent à minuit ; le sommeil semblait être à sa disposition : il s'en débarrassait selon son gré. Avant le jour, il se rendait près de l'empereur Vespasien, qui employait de la même manière les heures de la nuit. Après s'être occupé des affaires qui lui étaient confiées, Pline se remettait au travail. Ses repas, toujours fort légers, ne pouvaient interrompre ses études : on lui lisait quelque livre ; il faisait ses remarques et ses extraits, car, disait-il, il n'y a pas de livre si mauvais, qu'on n'y puisse trouver quelque chose d'utile. Lorsqu'il voyageait, il avait toujours à son côté un secrétaire, avec un livre et des tablettes. En hiver, ce secrétaire se garantissait les mains avec des mitaines, afin que la rigueur de la saison ne fît pas tort aux études de son maître. C'est pour cette raison qu'à Rome même, il se faisait porter en litière. « Je me rappelle, ajoute Pline le Jeune, avoir été grondé par lui pour m'être promené : Tu pouvais, dit-il, ne pas perdre ces heures-là..... Aussi ne puis-je m'empêcher de rire, quand certaines personnes me traitent de laborieux, moi qui, comparé à mon oncle, ne suis que la paresse même. »

C'est encore Pline le Jeune qui nous fait connaître dans une lettre, adressée à l'historien Tacite, la triste fin du savant naturaliste. Il était à Misène, où il commandait la flotte. Ayant appris qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaires, il se mit sur mer et s'aperçut bientôt qu'il sortait du Vésuve [1]. Il se hâta pour arriver au lieu d'où tout le monde fuyait, et où le péril paraissait le plus grand, mais avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il apercevait quelque phénomène remarquable, il faisait ses observations et les dictait. Malgré le danger toujours plus pressant, il mit pied à

[1] *Vésuve*, célèbre volcan, à huit kilomètres de Naples ; son cratère est profond de cent quinze mètres. L'éruption de l'an 79 détruisit les villes d'Herculanum, de Pompéi et de Stabia ; elle a été suivie de plus de cinquante autres éruptions qui ont entièrement changé la face des lieux.

terre à Stabia, près du lieu du sinistre, y passa la nuit et dormit d'un profond sommeil. L'approche de l'incendie obligea ses amis à l'éveiller ; il se leva, appuyé sur deux serviteurs, et tomba au même instant, suffoqué par des vapeurs brûlantes. Cette terrible catastrophe arriva l'an 79 ; Pline n'était âgé que de cinquante-six ans.

Ouvrages de Pline l'Ancien. — De ses nombreux ouvrages, nous n'avons conservé que son **Histoire naturelle**, comprenant trente-sept livres : « ouvrage, dit Pline le Jeune, d'une grande étendue, d'une érudition infinie et presque aussi variée que la nature elle-même. » En effet, étoiles, planètes, grêle, vents, pluie ; arbres, plantes ; métaux ; animaux de toute espèce ; descriptions géographiques de villes et de pays, il embrasse tout, et ne laisse dans la nature et dans les arts aucune partie qu'il n'examine avec soin.

Caractère du génie de Pline. — Le style de Pline lui est tout particulier et ne ressemble à aucun autre. Il ne faut s'attendre à y trouver ni la pureté, ni l'élégance, ni l'admirable simplicité du siècle d'Auguste dont il n'était pourtant éloigné que de quelques années. Son caractère propre est la force, l'énergie, la vivacité, on peut même dire la hardiesse, tant pour les expressions que pour les pensées. Il a une merveilleuse fécondité d'imagination pour rendre sensibles les objets qu'il décrit. Mais il faut avouer aussi que son style est dur et serré, et par là même souvent obscur. On regrette qu'il n'ait pas apporté plus de critique dans le choix des matériaux de cette immense compilation.

§ 4. — Coup d'œil sur les derniers siècles de la littérature païenne.

Quand Rome eut conquis l'univers, elle consuma ses forces et son courage dans un stérile repos. Le génie littéraire disparut peu à peu ; l'esprit frappé d'impuissance n'eut plus rien de créateur. Les noms des écrivains qui parurent alors sont presque oubliés aujourd'hui ; nous n'en citerons que quelques-uns.

Au IIe siècle, **Aulu-Gelle**, né à Rome, composa un ouvrage curieux et fort utile, sous le titre de *Nuits attiques*. Il

s'était fixé près d'Athènes pour y recueillir plus à loisir les souvenirs littéraires de ce sol classique. Son but était de préparer à ses enfants des soirées agréables et instructives ; de là, le titre qu'il donna à son ouvrage. Il y passe en revue les plus célèbres auteurs grecs et latins, fait des extraits, en y joignant ses observations particulières ou quelques anecdotes nouvelles. Ce recueil est intéressant, mais le style en est presque toujours prétentieux et obscur.

Deux poètes du IIIe siècle, **Némésien** et **Calpurnius,** méritent à peine d'être cités. Le premier a laissé trois poèmes didactiques sur *la chasse, la pêche* et *la navigation*, faible écho des Géorgiques ; il eut aussi la prétention d'imiter Virgile dans ses *Églogues*. Calpurnius s'est également exercé dans le genre pastoral.

Toute la poésie latine au IVe siècle se résume dans les œuvres du poète Ausone et dans celles de Claudien.

Ausone, né à Bordeaux, vers l'an 300, s'acquit dans toute la Gaule une telle réputation par son savoir et ses talents, que l'empereur Valentinien lui confia l'éducation de son fils, et le nomma consul. Mais après la mort de Gratien, son élève, il revint dans sa patrie, où il termina sa vie dans un âge avancé, au milieu des douceurs de l'étude et des joies pures et simples de la campagne.

Il est à peu près certain qu'Ausone avait reçu le baptême, mais si l'homme était chrétien, le poète malheureusement ne l'était pas. Ses ouvrages très nombreux sont remplis de toutes les idées païennes et méritent peu d'être lus ; ce sont des *épîtres en vers,* des *épigrammes,* des *idylles* dont une, vraiment belle, a pour objet *la description de la Moselle.*

Claudien, né vers l'an 365 à Alexandrie, en Égypte, fleurit à la cour d'Arcadius et d'Honorius. Ces princes étaient tellement remplis d'admiration pour son génie, qu'ils lui firent ériger une statue sur le forum de Trajan, avec une inscription qui semblait presque l'égaler à Virgile et à Homère. Comme Ausone, Claudien s'est exercé dans toutes sortes de genres. Ses poésies se rapportent, pour la plupart, aux événements de l'époque : ce sont des *Éloges de Stilicon*, des *Invectives contre Rufin et Eutrope, la Guerre de Pollentia, etc.* Ses *Épîtres,* ses

Idylles et ses *Épigrammes* complètent l'énumération de ses œuvres.

Ce qui nous reste de ce poète ne justifie pas les éloges outrés qu'il a reçus de ses contemporains ; on y admire une versification harmonieuse, facile mais monotone ; de grandes images, mais peu d'invention et de génie. Le plus estimé de ses ouvrages est l'*Enlèvement de Proserpine,* poème épique divisé en trois chants.

Nous rencontrons encore, au IVe siècle, **Ammien Marcellin,** qu'on pourrait appeler le dernier des historiens de Rome, et même le dernier des Romains. Il était Grec de naissance. Dans sa jeunesse, il embrassa la carrière militaire, et suivit l'empereur Julien dans la guerre de Perse. Tout en restant païen, il sut rendre justice au christianisme et ne craignit pas de se moquer ouvertement des superstitions absurdes des Romains de son temps. Son *Histoire des empereurs* est la continuation des récits de Tacite, mais ce n'est ni le génie de Tacite, ni surtout son style. Les treize premiers livres sont perdus ; ceux qui nous restent s'étendent de l'année 352 jusqu'à l'avènement de Théodose le Grand (379). Ammien est en général un historien fidèle ; sa manière a quelque analogie avec celle de Polybe.

LITTÉRATURE LATINE

(Tableau synoptique de la Littérature Païenne)

(754 AV. J.-C.-476 DE J.-C.).

DIVISION
- 1° Littérature barbare (754-242 av. J.-C.).
- 2° Enfance de la littérature (242-78 av. J.-C.).
- 3° Age d'or de la littérature (78 av. J.-C.-14 de J.-C.).
- 4° Décadence de la littérature (14-476).

1re époque. Littérature barbare

(754-242 av. J.-C.).

CHANTS SALIENS. ANNALES DES PONTIFES. LOIS DES DOUZE TABLES.

2e époque, Enfance de la littérature

(242-78 av. J.-C.).

POÉSIE GENRE DRAMATIQUE	NÉVIUS (IIIe siècle.)- *Essais dramatiques, poème épique sur la 1re guerre punique.* QUINTUS ENNIUS (240-170.) guerre Ouv.: *Comédies, Tragédies, Satires, Annales de la République en 18 chants.* **Plaute** 227 183). Ouv.: 20 comédies, parmi lesquelles : *Amphitryon, l'Aululaire, Casina, Pœnulus, les Captifs, les Ménechmes.* **Térence** (192-159). Ouv.: 6 comédies : *l'Andrienne, l'Eunuque, l'Héautontimorouménos, les Adelphes, le Phormion, l'Hécyre.* **Lucilius** (148-102). Ouv.: Quelques fragments de ses *Satires.*
PROSE NAISSANCE DE L'ÉLOQUENCE LATINE	**Caton l'Ancien** (235-148). Ouv.: *Traité sur l'agriculture, Harangues politiques.* Les GRACQUES (Tibérius et Caïus Gracchus, IIe siècle). Lois agraires. CRASSUS (150–87) posa, avec d'autres savants, les principes du *droit romain.* HORTENSIUS (113-49). On n'a conservé aucune de ses *harangues.*

3e époque, Age d'or de la littérature

(78 av. J.-C.-14 de J.-C.).

POÉSIE	LUCRÈCE (95-51). Ouv.: Poème didactique : *De la nature des choses.* **Catulle** (86-. .av J.-C). Ouv. : *Poésies légères, Epithalame de Thétis et de Pélée* avec *l'épisode d'Ariane.* **Virgile** (70-19 av. J.-C.). Ouv.: *Bucoliques, Géorgiques, Enéide.* **Ovide** (43- av. J.-C. — 17 de J-C.) Ouv. : *Les Tristes, les Pontiques, les Héroïdes, les Fastes et les Métamorphoses.* **Horace** (66-9 av. J.-C.). Ouv.: *Odes, Satires, Épîtres, Art poétique.* **Properce** (52-14 av. J.-C). Ouv.: *Elégies.* **Tibulle** (43-18 av. J.-C.). Ouv : *Elégies.*

ÉLOQUENCE ET HISTOIRE

Cicéron (107-44 av. J.-C.). Ouv.: *Discours judiciaires et politiques* (Verrines, Pro Milone, Catilinaires, etc.) ; *Livres de rhétorique* (l'Orateur); *Ouvrages Philosophiques* (Traité de la République, les Lois, etc.); *Lettres.*

César (100-44 av. J.-C.). Ouv.: *Commentaires* (Guerre des Gaules, Guerre civile).

Salluste (86-38 av. J.-C.). Ouv.: *Grande Histoire* (dont il ne reste que des fragments); *Guerre de Catilina, Guerre de Jugurtha, deux lettres à César.*

Tite-Live (59 av. J.-C.-19 de J.-C.). Ouv. : *Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an 9 de J.-C.*

CORNÉLIUS NÉPOS (1er siècle av. J.-C.). Ouv.: *Vies des grands capitaines.*

PROSE DIDACTIQUE

VARRON (116-26). Il ne reste que des fragments de ses ouv.: *Traité de la langue latine; Traité sur l'agriculture.*

VITRUVE. Ouv.: *Traité de l'architecture.*

4e époque, Décadence de la littérature (14-476).

POÉSIE

Phèdre (..-44). Ouv.: *Fables* (quatre-vingt-dix, partagées en cinq livres).

Lucain. (39-65) Ouv.: *La Pharsale* (ép. hist.)

Perse (34-62). Ouv.: 6 *Satires.*

Juvénal (42-122). Ouv.: 16 Satires, parmi lesquelles celles des *Vœux*, de la *Vraie noblesse*, des *Embarras de Rome.*

Pétrone (1er siècle). Ouv.: *Satyricon* (recueil de Satires.

Martial (40-103). *Epigrammes.*

ÉLOQUENCE RHÉTORIQUE ET PHILOSOPHIE

Pline le Jeune (62-115). Ouv.: *Panégyrique de Trajan, Lettres.*

Quintilien (42-120). Ouv.: *Institution oratoire, Déclamations.*

On lui attribue le *Dialogue sur les causes de la corruption de l'éloquence.*

SÉNÈQUE L'ANCIEN (58 av. J.-C.-32 de J.-C.) Ouv.: *Controverses et exhortations* (Fragments).

Sénèque le Philosophe (2-65 de J.-C.). Ouv.: *Traité de morale et de philosophie*; dix tragédies empruntées aux Grecs : *Médée, Hippolyte, les Troyennes, Agamemnon,* etc.

HISTOIRE ET SCIENCES NATURELLES

Tacite (54-130 ou 134.) Ouv. : *Vie d'Agricola, Tableau des mœurs des Germains, Histoires, Annales.*

Suétone (IIe siècle). Ouv.: *Vies des douze Césars, Traité des illustres Grammairiens et Rhéteurs* (Fragments.)

Quinte-Curce. Ouv.: *Histoire d'Alexandre le Grand.*

Velléius Paterculus (Ier siècle). *Histoire romaine* (Fragments).

Valère-Maxime (Ier siècle). *Anecdotes historiques.*

Florus. Ouv. : *Epitome ou Abrégé de l'Histoire romaine.*

Justin (IIe siècle). *Résumé de l'Hist. universelle de Trogue-Pompée.*

Pline l'Ancien (23-79). Ouv.: *Histoire naturelle en 37 livres.*

DERNIERS AUTEURS PAIENS

Aulu-Gelle (IIe siècle). Ouv.: *Nuits attiques.*

Némésien (IIIe siècle). *Poèmes didactiques.*

Calpurnius (IIIe siècle). *Eglogues.*

Ausone (300..-). *Epîtres en vers, Epigrammes, Idylles.*

Claudien (365-..) *Eloges de Stilicon, Epîtres, Idylles ; l'Enlèvement de Proserpine.*

Ammien Marcellin (IVe siècle). *Histoire des empereurs* (Fragments).

DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURE LATINE CHRÉTIENNE

Idée générale de cette littérature.

Si nous voulions ici reproduire intégralement la tradition de l'Église latine, nous devrions remonter aux temps apostoliques : saint Pierre lui-même vint établir à Rome le siège suprême de la papauté, faisant ainsi de cette ville le centre de toute l'Église. Toutefois, comme le christianisme avait pris naissance en Orient, la langue grecque fut d'abord son interprète. Nous ne voyons les écrivains ecclésiastiques faire usage de la langue latine qu'au IIe et au IIIe siècle ; Tertullien est le premier des Pères de l'Église qui l'ait employée pour la controverse religieuse.

Après lui, de savants apologistes et des hommes de génie tels que saint Ambroise et saint Augustin prêtent à cette langue, par la force de leur éloquence, une beauté toute nouvelle que le paganisme n'avait pas connue, tandis que la poésie chrétienne produit ces chants liturgiques qui résonnent encore aujourd'hui sous les voûtes de nos temples.

Au moyen âge, lorsque les barbares menaçaient d'anéantir toute civilisation, la langue latine, conservée par l'Église, se réfugie dans les monastères ; elle sera la langue des écoles et des célèbres universités qui se répandent surtout à partir du XIe siècle.

Enfin, les temps modernes eux-mêmes offrent les noms d'un grand nombre d'auteurs latins dont les ouvrages ne peuvent être méconnus. On peut donc dire qu'aucune langue n'a eu

des destinées plus glorieuses que celle-ci : devenue l'interprète de l'Église catholique, elle en partagera l'immortalité.

Division. — Quoique nous devions nous étendre spécialement sur les premiers siècles de l'ère chrétienne, pendant lesquels l'Église a été illustrée par les apologistes et les grands docteurs, nous consacrerons cependant quelques pages aux siècles suivants et aux auteurs latins qu'ils ont produits.

Nous étudierons : 1° *les Apologistes du IIe et du IIIe siècle ;* 2° *les Pères de l'Église latine au IVe et au Ve siècle;* 3° *les Écrivains ecclésiastiques du Ve au VIIe siècle ;* 4° *les principaux auteurs latins depuis Charlemagne jusqu'au XVIIIe siècle.*

CHAPITRE Ier

APOLOGISTES DE L'ÉGLISE LATINE (IIe et IIIe siècle).

« On ne pouvait pas espérer, dans l'Occident, cette succession de grands génies dont s'honore l'Eglise orientale. La décadence de Rome et de l'Italie, la civilisation récente et toute latine de la Gaule et de l'Espagne n'offraient pas à l'imagination autant de secours que les lettres grecques mêlées à l'Evangile.

« Constantin victorieux, en portant vers l'Orient son trône et l'étendard de la foi, semblait décourager l'essor du génie dans l'Occident ; mais le culte chrétien avait pénétré trop avant dans les âmes pour ne pas se fortifier de lui-même. Dans le nombre de ses sectateurs, multipliés chaque jour, il rencontra des génies qui s'éveillèrent à sa voix, et les Eglises de la Gaule et de la Mauritanie se vantèrent de leurs orateurs comme celles de la Grèce et de l'Asie. »

(M. Villemain. *Tableau de l'éloquence chrétienne au IVe siècle.*)

D'ailleurs, l'hérésie n'avait pas seulement infecté l'Eglise d'Orient, elle étendait ses ravages jusque dans l'Eglise latine ; elle s'y livrait aux mêmes excès, aux mêmes violences contre les catholiques. Dieu permit qu'elle y trouvât aussi des adversaires redoutables, de savants docteurs qui la poursuivirent sans relâche ; ce fut le même combat sur un autre théâtre.

Les plus célèbres apologistes latins sont : *Tertullien, saint Cyprien, Minutius Félix, Arnobe* et *Lactance.*

Tertullien (150 ou 160-245).

Tertullien naquit à Carthage vers 150 ou 160. Son père

était centurion, et servait dans la milice d'un proconsul d'Afrique. Doué d'une imagination ardente, d'un esprit pénétrant et droit, et enfin d'une grande puissance d'élocution, il obtint des succès comme avocat et comme professeur de rhétorique. Ces deux carrières conduisaient infailliblement aux honneurs ; la beauté de son génie les lui promettait, s'il fût resté dans le paganisme. Mais à côté de lui grandissait une religion, sublime dans ses dogmes, pure dans sa morale, passant des catacombes aux supplices, et des supplices au triomphe. Il avait senti d'ailleurs le néant de la gloire humaine ; les folles dissipations dans lesquelles il avait précipité sa jeunesse ne lui laissaient que dégoût et amertume. Le christianisme lui offrait de nobles luttes pour déployer toute l'étendue de ses forces, et un joug salutaire pour comprimer des penchants qu'il n'avait pas su maîtriser jusque-là. Il se sentit donc attiré aux idées chrétiennes, d'abord par ce vide que laisse en nous le désordre, et ensuite par le spectacle de la constance que montraient les disciples de Jésus-Christ en mourant pour la défense de leur foi.

Tertullien se convertit vers l'an 185, et il devint prêtre de Carthage. Après avoir combattu toutes les nouveautés en matière de foi, après avoir établi sur les principes les plus solides l'autorité de l'Église catholique, il se montra lui-même rebelle à ses enseignements, et fut séduit par les rêveries du fanatique Montan. Le génie sévère de Tertullien s'enthousiasma de la rigidité de cette secte qui défendait d'éviter le martyre, et ordonnait plus de jeûnes et de veilles que l'Église catholique. Il continua d'écrire après sa chute ; mais on aperçoit, dans les ouvrages qui datent de cette époque, ce que fit perdre à son talent l'attachement opiniâtre qu'il eut pour ses erreurs.

Tertullien, ainsi que l'ange déshérité, conserva encore dans sa chute une partie de sa gloire et de son génie. On ne voit nulle part qu'il soit revenu à la doctrine de l'Église. Il mourut dans un âge avancé, vers 245.

Ouvrages de Tertullien. — On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : **l'Apologétique** qu'il adressa aux proconsuls romains, non pour leur demander

grâce, mais pour leur faire comprendre tout ce qu'il y avait d'odieux et d'insensé dans la haine qu'ils portaient aux chrétiens ; *le Livre des Prescriptions* où il a réfuté à l'avance toutes les hérésies, en leur opposant un raisonnement inexpugnable contre lequel elles devaient toujours échouer ; des **Traités de morale**, tels que le livre de la *Pénitence*, *l'Exhortation au martyre*, etc. (Voir *Morc. ch.*, N° LXVI.)

Caractère du génie de Tertullien. — Saint Augustin et saint Jérôme ont vanté la prodigieuse érudition de Tertullien, son éloquence mâle et généreuse, toute en raisonnements, en images, en mouvements pathétiques. Fière et imposante, elle attache l'esprit par l'élévation des principes, la profondeur, parfois même la hardiesse des pensées, et le cœur, par une sorte de mélancolie sombre et dramatique qui la rend plus intéressante encore ; c'est celle du héros calme, mais sensible, qui marche à la mort en bravant ses bourreaux et en déplorant l'iniquité de ses juges.

Saint Vincent de Lérins le nomme sans difficulté le premier écrivain de l'Église latine ; il ne voit personne à qui le comparer sous le rapport de l'érudition, tant sacrée que profane. Il se plaît à louer la vivacité de son esprit, la véhémence entraînante de sa dialectique toujours irrésistible, l'énergie inimitable de son style et l'éclat de ses sentences. Lactance, qui juge sa diction plus sévèrement, n'en rend pas moins hommage à sa prodigieuse science et aux services qu'il a rendus. Il faut avouer en effet que le style de Tertullien est dur, à force de vigueur, obscur par excès de précision ; il tombe souvent dans la déclamation ; néanmoins il est le *Bossuet des Pères de l'Église*, de même que saint Ambroise en est le Fénelon.

Saint Cyprien (..-258).

Cyprien (*Thascius Cecilius Cyprianus*) naquit à Carthage, vers le commencement du IIIe siècle, d'une famille sénatoriale, riche et illustre. Il étudia soigneusement les belles-lettres et les sciences profanes, et devint habile, non seulement dans l'éloquence, mais dans tous les genres de littérature. Ses bril-

lantes qualités ne tardèrent point à attirer sur lui les regards de ses concitoyens ; ils le choisirent pour enseigner la rhétorique, fonction qui était alors une dignité autant qu'un emploi.

Élevé au sein de l'idolâtrie, Cyprien en adopta bientôt les mœurs; il but largement, comme les autres, à la coupe empoisonnée. Mais un saint prêtre, nommé Cécilius, lui ayant découvert l'excellence de la religion chrétienne, il résolut de l'embrasser. La grâce du baptême, triomphant des combats que lui livrait son propre cœur, en fit un homme nouveau. Il se dépouilla de sa fortune qui était considérable, distribua tous ses biens aux pauvres et vécut dans la retraite, uniquement occupé à méditer ou à étudier les saintes Écritures et les auteurs ecclésiastiques.

Tant de mérites et de vertus firent enfreindre les règles ordinaires pour son avancement dans la hiérarchie; encore simple néophyte, il fut promu à l'ordre de la prêtrise. Peu de temps après, Donat, évêque de Carthage, étant venu à mourir, Cyprien, malgré sa vive résistance, fut élevé à cette haute dignité, aux acclamations du peuple et des évêques de la province. Son épiscopat ne fut qu'un enchaînement de toutes les vertus qui distinguent les vrais pasteurs de l'Église.

Cédant au mouvement de Dieu qui l'inspirait, il crut devoir fuir devant la persécution de Dèce qui désolait alors le bercail de Jésus-Christ, demeurant de cœur au milieu de son troupeau et le soutenant par ses pressantes exhortations. En 251, il put rentrer à Carthage ; six ans plus tard, Valérien renouvela les édits de Dèce contre les chrétiens. Cette fois, Cyprien, désireux d'obtenir la couronne du martyre, refusa de s'enfuir, confessa avec une sainte et joyeuse hardiesse qu'il était chrétien et évêque, et fut exilé à Curbi. L'Église de Rome voulut s'adresser en sa faveur aux autorités supérieures de l'État ; il l'en détourna, comme jadis saint Ignace : « *Je vous écris plein de vie*, dit-il aux fidèles, *mais plus encore du désir de mourir ; mon amour a été crucifié, le feu qui me consume ne doit pas s'éteindre. La voix que j'entends, et qui me dit : Viens au Père ! doit être exaucée.* » Un an après son exil, son arrêt fut prononcé : « L'évêque de Carthage, ennemi des dieux de Rome, sera décapité. » — Dieu soit loué ! répondit-il.

Les gardes le firent avancer dans la campagne. Le saint, s'étant prosterné pour prier, se releva avec un visage si calme, une démarche si pleine de majesté, que le bourreau en demeura interdit et tout tremblant. Le martyr l'encouragea, en lui faisant compter vingt-cinq pièces d'or, se banda lui-même les yeux, et ne pouvant se lier les mains, il le fit faire par ses gens. En cet état, il eut la tête tranchée, le 14 septembre 258. Les païens eux-mêmes le pleurèrent. Lorsque la nouvelle de sa mort parvint aux oreilles des fidèles de Carthage, ils s'écrièrent, dans leur chrétienne douleur : *Oh ! venez, et mourons avec lui !* et ces paroles, échappées à leurs filials regrets, demeurèrent comme le monument impérissable qu'ils élevèrent à sa mémoire.

Ouvrages de saint Cyprien. — Ses principaux ouvrages apologétiques sont : **le Traité de la vanité des idoles; le Livre des Témoignages,** ou recueil des divers passages de l'Écriture qui prouvent la vérité de la religion chrétienne; **le Livre contre Démétrien,** proconsul d'Afrique, qui accusait le christianisme d'être cause de tous les maux qui pesaient sur l'empire romain. Saint Cyprien a également composé un grand nombre de **Traités** ou instructions pastorales dont les principaux sont ceux *de l'Unité de l'Eglise* [1], *des Tombés* [2], *de l'Oraison dominicale, de l'Aumône, de la Mortalité* [3], etc. Enfin, ses **Lettres,** au nombre de plus de quatre-vingts, écrites pendant la persécution, respirent toutes une charité ardente et le zèle le plus héroïque. (Voir *Morc. ch.*, No LXVII.)

1 *Traité de l'unité de l'Église*, publié à l'occasion du schisme de Novatien, premier anti-pape. Jaloux de l'élection de saint Corneille, il chercha à le supplanter, répandit de fausses doctrines, et réussit à se faire nommer évêque de Rome par trois évêques (251). Saint Cyprien rejeta cette élection et deux conciles se prononcèrent dans le même sens.

2 *Les Tombés ;* on nommait ainsi ceux qui avaient fléchi pendant la persécution de Dèce ; saint Cyprien les rappelle à la vérité avec la plus héroïque tendresse.

3 *Traité de la Mortalité* adressé par saint Cyprien à son peuple, à l'occasion d'une effroyable épidémie qui, d'Egypte, vint porter ses ravages dans toute l'Afrique. Il exhorte les victimes à la patience ; c'est un des plus beaux monuments de l'éloquence chrétienne.

Caractère du génie de saint Cyprien. — Ce qui caractérise les écrits de ce saint docteur, encore plus dignement que leur admirable éloquence, c'est la charité primitive que partout ils respirent. Son génie est facile et abondant, plein de sentiment et de chaleur, et, chose plus remarquable encore dans un Africain, plein d'élégance et de clarté. La prose et les vers se sont disputé l'honneur de célébrer les éminentes qualités qui distinguaient son esprit et son cœur. « Il ressemble, dit Lactance, à une eau très pure dont le cours est doux et paisible, mais qui, grossie par l'orage, devient un torrent qui entraîne tout. » Il a, selon saint Jérôme, une invention facile, variée, agréable, et, ce qui est plus essentiel, beaucoup de clarté et de netteté dans les idées. L'illustre évêque d'Hippone ne tarit point sur son éloge ; il aime à le citer ; il en rapporte des passages à ses auditeurs, afin de leur faire partager son estime et son admiration : *Pour le bien louer,* dit-il, *il faudrait être lui-même.*

Ce ne sera point affaiblir la gloire de saint Cyprien, de dire qu'il doit beaucoup à Tertullien, dont il lisait chaque jour quelque passage, et qu'il se plaisait à nommer son maître par excellence. Du reste, le disciple a laissé le maître beaucoup au-dessous de lui : tout ce qui est rapide, serré, et quelquefois aride chez l'un, revêt chez l'autre les formes d'une éloquence tantôt douce et tempérée, tantôt véhémente, mais toujours inspirée par le cœur, et aussi lumineuse dans la pensée que dans l'expression.

On regarde généralement saint Cyprien comme l'orateur le plus accompli de tous les Pères latins.

Minutius Félix (IIIe siècle).

Tout ce que nous savons de Minutius Félix, c'est qu'il vivait au troisième siècle, et qu'il exerçait à Rome, avant sa conversion, la profession d'avocat. On conjecture qu'il était né en Afrique, parce que son style a quelque chose d'étranger qui semble appartenir à la patrie de Tertullien. Lié avec un Romain de la même profession que lui, nommé Octave, converti au christianisme, il eut occasion d'apprendre à mieux

connaître les chrétiens. La lumière approchait insensiblement de ses yeux; il finit par se rendre à son éclat; et, parce que la vérité ne sait pas se renfermer dans les ténèbres, Minutius voulut que ses concitoyens égarés, comme il l'avait été lui-même, partageassent le bienfait dont il commençait à jouir, et publia sa *Défense du christianisme*. Il lui a donné la forme du dialogue, à l'imitation de ceux de Cicéron sur la nature des dieux, et le titre d'*Octavius,* comme l'orateur romain celui de *Brutus* et d'*Hortensius*[1] à ceux de ses dialogues où ces deux personnages jouent le principal rôle.

Sommaire de l'ouvrage de Minutius Félix. — Voici comment M. de Châteaubriand, dans ses *Etudes historiques,* résume l'*Octavius :*

« Minutius se promène un matin au bord de la mer, à Ostie, avec Octavius, chrétien, et Cécilius attaché au paganisme. Les trois interlocuteurs regardent d'abord des enfants qui s'amusent à faire glisser des cailloux aplatis sur la surface de l'eau ; ensuite Minutius s'assied entre ses deux amis. Cécilius, qui avait salué une idole de Sérapis, demande pourquoi les chrétiens se cachent, pourquoi ils n'ont ni temples, ni autels, ni images? Quel est leur Dieu ? D'où vient-il ? Où est-il, ce Dieu unique, solitaire, abandonné, qu'aucune nation libre ne connaît, Dieu de si peu de puissance qu'il est captif des Romains avec ses adorateurs ? Les Romains, sans ce Dieu, règnent et jouissent de l'empire du monde. Vous, chrétiens, vous n'usez d'aucun parfum ; vous ne vous couronnez point de fleurs ; vous êtes pâles et tremblants ; vous ne ressusciterez point, comme vous le croyez, et vous ne vivez pas en attendant cette résurrection incertaine.

« Octavius répond que le monde est le temple de Dieu, qu'une vie pure et les bonnes œuvres sont le véritable sacrifice. Il réfute l'objection tirée de la grandeur romaine, et tourne à leur avantage le reproche de pauvreté adressé aux disciples de l'Evangile. Cécilius se convertit.

« Peu de dialogues de Platon offrent une plus belle scène et de plus nobles discours. »

Arnobe (IIIe siècle).

Arnobe naquit à Sicca, en Afrique, vers la fin du troisième siècle. Il y professait la rhétorique avec la plus haute réputation sous l'empire de Dioclétien, lorsque, pressé par de secrets avertissements du ciel, il voulut examiner de près cette religion chrétienne partout méprisée, et qu'il avait jus-

[1] *Hortensius,* célèbre orateur romain. Le traité philosophique que Cicéron avait composé sous le nom d'*Hortensius* est aujourd'hui perdu ; saint Augustin nous apprend que la lecture de cet ouvrage prépara sa conversion.

qu'alors vivement combattue. Toutes ses préventions cédèrent à l'évidence et il abjura le paganisme entre les mains de l'évêque de Sicca.

Arnobe voulut signaler par une profession de foi éclatante son entrée dans le christianisme, et donner à sa religion nouvelle des garanties qui lui méritassent la grâce du baptême; car il n'était encore que catéchumène quand il composa son *Traité contre les Gentils*. Il le publia vers l'an 303.

Jugement sur le Traité d'Arnobe. — Les raisonnements de l'auteur, dans tout l'ouvrage, sont pleins de force, et présentés avec cette grâce que communique le coloris délicat d'une imagination brillante. Il y a beaucoup de sel dans la manière dont il raconte l'histoire et les aventures des divinités du paganisme. Il traite son sujet avec un ton de facilité qui suppose en lui une grande finesse d'esprit. Cependant on rencontre quelquefois dans son style des expressions emphatiques et des phrases embarrassées. Comme il était novice dans la foi, il lui est échappé aussi quelques méprises sur différents points de la foi catholique.

Lactance (250-325).

Lactance était originaire d'Afrique; selon toutes les apparences, il naquit vers 250. Arnobe lui enseigna la rhétorique, à Sicca, en Numidie, où il professait. L'empereur Dioclétien, instruit du mérite de Lactance, le choisit pour enseigner les belles-lettres à Nicomédie. Témoin des furieuses persécutions dirigées contre le christianisme, il voulut étudier une doctrine qui suscitait d'aussi horribles tempêtes : la lumière se fit dans son esprit et, docile à la grâce, il devint bientôt un des plus zélés défenseurs de la vérité.

Vers l'an 317, Constantin lui confia l'éducation de son fils Crispus. Joignant à l'élévation du génie une âme également noble, Lactance ne se prévalut jamais de cet emploi honorable que son mérite seul lui avait obtenu, et qui pouvait le relever encore devant les hommes. Méprisant les vanités du siècle, il vécut pauvre au sein de l'opulence, jusqu'à manquer parfois du nécessaire.

Ouvrages de Lactance. — Son principal ouvrage a pour titre : *Des Institutions divines;* il est partagé en sept

livres. C'est une apologie complète de la religion. Il a encore laissé divers traités : *De la Colère de Dieu, de l'Œuvre de Dieu,* et le livre sur *la Mort des Persécuteurs,* discours historique, dans lequel il montre comment la justice divine s'est vengée de la cruauté des empereurs romains envers les chrétiens.

Un mérite particulier à Lactance, c'est de mettre une grande méthode dans ses compositions. Son plan est toujours régulier; chaque chose y est à sa place : c'est un enchaînement d'idées qui se tiennent par une liaison naturelle et imperceptible. Les raisonnements sortent pour ainsi dire les uns des autres, et sont si bien assortis au sujet, qu'on ne peut résister à l'évidence qui résulte de leur ensemble. Quant au style, il est pur, égal, naturel, fleuri, et a mérité à cet auteur le nom de *Cicéron chrétien.*

On lui reproche d'avoir mêlé à sa théologie trop d'idées philosophiques et de ne pas s'être exprimé sur tous les mystères de la foi avec assez d'exactitude et de précision.

CHAPITRE II

PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE (IVe et Ve siècle).

La grande controverse qui agita l'Église au IVe siècle fut l'arianisme. En Orient, le dogme catholique eut pour défenseurs les plus beaux génies dont l'Église grecque puisse s'honorer : saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze. L'Occident devait avoir son Athanase dans *saint Hilaire de Poitiers,* dont l'invincible courage à défendre la foi de Nicée rappelle les héroïques combats du grand évêque d'Alexandrie. Trois noms, plus illustres encore, élèvent, au cinquième siècle, l'Eglise latine à l'apogée de sa grandeur et de son éclat sous le rapport littéraire : *saint Ambroise,* qui semble réunir tous les dons de l'esprit et du cœur ; *saint Jérôme,* qu'on pourrait appeler la personnification de la science ; enfin *saint Augustin,* génie universel qui résume en lui toute la tradition catholique, et qui sait illuminer les mystères les plus profonds du dogme de toutes les clartés de la raison.

Les siècles précédents avaient donné à l'Église de savants docteurs qu'on désigne également sous le nom de *Pères de l'Église ;* toutefois ce titre est plus spécialement réservé en Occident, comme en Orient, aux Pères du IVe et du Ve siècle.

Saint Hilaire de Poitiers (...-367).

Saint Hilaire naquit à Poitiers, au commencement du quatrième siècle, de parents illustres mais païens. Lorsqu'il eut achevé ses études, qui furent brillantes, il voulut connaître tous les écrivains juifs, chrétiens et païens : il acquit une si grande érudition, qu'il était regardé comme l'un des plus savants hommes de son temps. Les livres de Moïse le frappèrent, par l'idée sublime qu'ils donnent de la divinité. A son étonnement succéda le désir de connaître cette puissance infinie, dont il avait trouvé une si belle peinture dans l'écrivain sacré. Il lut les Evangiles, et fut saisi d'admiration lorsqu'il vit que Dieu s'était fait homme, qu'il était venu lui-même s'offrir comme victime, qu'il avait lavé dans son sang les péchés du monde. Hilaire se rendit à la lumière de la foi qui brillait à ses yeux et reçut le baptême. Dès lors, sa conduite ne fut plus réglée que sur les maximes de l'Evangile.

Le peuple de Poitiers, touché de ses vertus, voulut l'avoir pour évêque (350 ou 355). Zélé défenseur de la foi de Nicée, il encourut la disgrâce de l'empereur Constance trompé par les Ariens, et fut exilé en Orient. Dans son exil, il ne cessa d'être le flambeau de toute l'Église ; il assistait aux conciles tenus par les Orientaux, les éclairait de ses lumières, les soutenait par son courage, et employait ses moments de loisir à composer des ouvrages destinés aux évêques des Gaules, qu'il avait quittés avec tant de regret.

Lorsqu'il revint dans sa patrie, après plusieurs années, il y fut reçu, dit saint Jérôme, comme un héros sortant de l'arène, illustré par ses combats contre les hérétiques. Il finit une vie pure et remplie de traverses par une mort sainte et tranquille (367).

Ouvrages de saint Hilaire. — Les œuvres de ce saint docteur se composent de douze livres sur **la Trinité**, d'un **Traité des Synodes** [1], d'un **Commentaire sur saint Matthieu** et sur **les Psaumes**. (Voir *Morc. ch.*, N° LXVIII.)

Caractère du génie de saint Hilaire. — Saint

[1] *Traité des synodes*, ou recueil des principes dont les Orientaux avaient fait usage dans leurs divers conciles.

Jérôme nous a donné la plus haute idée de l'éloquence de saint Hilaire, qu'il compare au plus rapide de nos fleuves, en le nommant *le Rhône de l'éloquence latine*. Cette noble image n'a rien que de juste sous tous les rapports ; sa dialectique vigoureuse, abondante dans ses raisonnements, nourrie de la doctrine qui vient d'en haut, vive, pressante, impétueuse dans sa marche, soutenue par le nombre et la pompe des périodes, par l'harmonie de l'expression, se précipite et roule avec majesté, renversant, entraînant toutes les résistances.

Quelquefois ces beautés conduisent saint Hilaire à des défauts. Il tombe dans la recherche et s'embarrasse dans la longueur de ses phrases. Toutefois on ne peut contester le mérite de son *Traité de la Trinité*, qu'il faut placer au premier rang, non seulement parmi ses écrits, mais encore parmi ceux que nous ont laissés les premiers siècles de l'Église sur ce dogme.

Saint Ambroise (340-397).

Ce fut la Gaule, et probablement la ville de Lyon ou d'Arles, qui donna le jour à saint Ambroise vers l'an 340. Son père, l'un des premiers dignitaires de l'empire, était préfet de la Gaule méridionale. Ce qu'on raconte de Platon se renouvela, paraît-il, pour le futur docteur, lorsqu'il était enfant. Un jour qu'il dormait, la bouche entr'ouverte, dans une des cours du palais de son père, un essaim d'abeilles vint voltiger autour de son berceau. Quelques-unes de ces abeilles s'étant arrêtées sur son visage, entraient dans sa bouche et en sortaient les unes après les autres. Elles s'envolèrent au bout de quelque temps et s'élevèrent si haut qu'on les perdit entièrement de vue. Cet événement fut regardé comme un présage de la force et de la douceur de l'éloquence de saint Ambroise.

Il fit ses études à Rome, et vint ensuite à Milan pour y suivre la carrière du barreau. Il y déploya tant d'habileté que Pétronius Probus, préfet d'Italie et d'Illyrie, le choisit pour un de ses conseillers, et le nomma ensuite gouverneur des provinces consulaires de la Ligurie et de l'Emilie, en lui recommandant d'agir dans son gouvernement non en juge, mais en évêque. Cette leçon s'accordait trop avec le caractère d'Am-

broise, pour qu'il ne la retînt pas : sa douceur et sa sagesse lui gagnèrent le respect et l'affection des peuples, dans un temps où l'Italie et le pays de Milan étaient déchirés par les fureurs de l'arianisme.

Lorsqu'il fut question d'élire un évêque après la mort d'Auxence [1], la ville de Milan se divisa en deux partis, dont chacun voulait l'emporter : les uns demandaient un arien, les autres un catholique. La fermentation des esprits faisait craindre une sédition. Ambroise, pour la prévenir, se rendit à l'église où se tenait l'assemblée, et, en qualité de magistrat, parla aux deux partis avec autant de fermeté que de convenance. Tout à coup un jeune enfant s'écria dans la foule : *Ambroise, évêque!* Le tumulte cessa aussitôt : la voix de l'innocence parut être l'oracle du ciel ; les catholiques et les ariens se réunirent et proclamèrent unanimement le gouverneur évêque de Milan. Ambroise, forcé de se rendre à des marques si évidentes de la volonté divine, reçut en peu de jours les saints ordres, ainsi que la consécration épiscopale.

Dès lors, il ne se regarda plus comme un homme de ce monde ; se déchargeant du soin de ses affaires temporelles sur son frère Satyre, il se livra avec ardeur à l'étude, à la prière, à la prédication. Il se plaisait surtout à faire l'éloge des vierges chrétiennes, et sa parole avait alors une onction si persuasive, qu'on ne pouvait l'entendre sans se sentir épris d'amour pour les vertus qu'il recommandait. Les mères défendaient à leurs filles d'assister à ses instructions, de peur d'être obligées de se séparer d'elles ; mais la réputation du grand docteur s'étendant jusque dans les villes voisines, on voyait venir de Plaisance, de Bologne et d'une foule d'autres lieux des vierges qui sollicitaient l'honneur de recevoir le voile de ses mains. A la prière de sa sœur, sainte Marcelline, qui avait consacré à Dieu sa virginité, saint Ambroise réunit tous ses discours adressés aux vierges en un seul traité que nous possédons encore aujourd'hui.

A l'égard des princes de la terre, le grand évêque se montra toujours d'une fermeté inébranlable, lorsqu'il s'agissait de

[1] Auxence était arien ; il avait été combattu par saint Hilaire de Poitiers.

défendre les intérêts de la foi. La ville de Thessalonique s'étant révoltée contre son gouverneur, qui fut massacré dans une sédition, l'empereur Théodose, pour venger ce meurtre, avait ordonné de faire périr sept mille habitants. A la nouvelle de cette injuste sentence, Ambroise, pénétré d'une profonde douleur, écrit sans hésiter au prince coupable et le prévient que l'entrée du saint lieu lui sera désormais interdite. *Entrez dans mes vues*, lui disait-il, en terminant cette lettre, *si vous en sentez la justice; que si la majesté de César s'en tient humiliée, ne trouvez pas mauvais que je donne la préférence à la majesté divine.* Quelque temps après, Théodose veut se présenter à l'église; le saint pontife en est averti et, sortant du sanctuaire, il s'avance au-devant de lui; sa parole, pleine de l'onction divine, fait tomber à ses pieds le prince repentant. Tout le peuple, à cette vue, fond en larmes, et demande pardon avec son pieux empereur. Plus attendri que personne, l'évêque relève l'illustre pénitent, et veut bien devancer, en faveur de son généreux repentir, le moment de sa réconciliation [1].

Que devons-nous admirer le plus, de la fermeté inébranlable de l'évêque, ou de l'humble soumission de l'empereur?

Saint Ambroise vécut encore quelques années dans le tranquille exercice de son ministère et mourut en 397.

Ouvrages de saint Ambroise. — On remarque, parmi les œuvres du saint docteur, son **Traité des devoirs**, celui des **Vierges et des Veuves**; son **Livre du Paradis**, l'**Hexaméron** et quelques **Oraisons funèbres**. (Voir *Morc. ch.*, No LXIX.)

Analyse des œuvres de saint Ambroise. — Dans son *Traité des devoirs*, il s'adresse principalement aux prêtres, mais le prêtre étant l'idéal du chrétien, son livre peut être considéré comme un traité de morale chrétienne.

Son *Traité des Vierges et des Veuves* est le fruit de ses premières prédications. Parmi tous ses ouvrages, c'est celui qui est écrit avec le plus d'onction et de fraîcheur.

Son *Hexaméron* est une explication des six jours de la création, où il développe ce que saint Basile a écrit sur la même matière.

Le *Livre du Paradis* a pour objet de prémunir les fidèles contre les artifices des hérétiques, en déterminant avec précision

[1] Les canons de la primitive Église n'accordaient qu'à la mort le pardon des crimes d'homicide.

ce qu'il fallait entendre par le jardin de délices habité par nos premiers parents, en expliquant la tentation d'Eve, etc. A l'occasion des principaux personnages ou des faits les plus remarquables de l'Ancien Testament, saint Ambroise compose une série de traités moraux allégoriques, dans lesquels, tout en faisant l'éloge des patriarches et des prophètes, il présente chacun d'eux comme le type d'une vertu particulière qu'il recommande à ses auditeurs.

Dans ses *Oraisons funèbres*, l'illustre docteur a fait passer son âme tout entière ; l'esprit se tait pour laisser parler le cœur. On se sent encore ému aujourd'hui en parcourant celle qu'il prononça devant tout son peuple à l'occasion de la mort de son frère Satyre. Il lui était tendrement attaché, et ils paraissaient vivre ensemble de la même vie. Quand la mort les sépara, ce fut pour Ambroise un coup de foudre ; il exhala sa douleur dans ce discours, qui est un chef-d'œuvre de sentiment.

L'éloge funèbre du jeune empereur Valentinien II [1], que saint Ambroise aimait comme son fils, est aussi un des beaux monuments de l'éloquence chrétienne. A la mort du grand Théodose, ce fut encore cet éminent prélat qui releva, dans un touchant discours, la clémence de l'illustre défunt et sa pénitence à jamais mémorable.

Caractère du génie de saint Ambroise. — Saint Ambroise, dit M. de Châteaubriand, est le *Fénelon des Pères de l'Église*. Ce qu'il y a de remarquable en lui, c'est qu'il a dû, comme évêque et comme écrivain, ses inspirations à sa vertu ; son cœur a fait tout son génie. Homme d'État, avant d'avoir été revêtu des dignités ecclésiastiques, il a su constamment allier le soin des affaires avec l'esprit de charité, ce qui lui a mérité un rang si élevé dans l'épiscopat. Homme de lettres, avant d'être docteur de l'Église, il a réuni les talents du littérateur à l'onction de l'Évangile, et c'est ce qui en a fait un des premiers Pères de l'Église latine. Sous ce rapport, son génie a dû à sa charité tout ce qu'il a de neuf et d'original.

Saint Ambroise n'était pas seulement orateur, il fut aussi poète. Les *hymnes* qu'il avait composées devinrent si célèbres, qu'au lieu de dire une hymne, on disait une *ambroisienne*. Nous en avons encore plusieurs [2], d'une simplicité si noble et si

[1] *Valentinien II*, frère de l'empereur Gratien et fils de Valentinien Ier, était trop jeune à la mort de son père (375) pour régner par lui-même. Théodose soutint ses droits, mais ne put empêcher le Franc Arbogaste de conspirer contre ce prince et de le faire périr.

[2] Les hymnes de saint Ambroise conservées dans la liturgie romaine sont celles qui commencent ainsi : *Deus creator omnium... Jam surgit hora tertia... Nunc sancte nobis Spiritus* ; elles font partie des Heures canoniales.

touchante, que toute l'élégance moderne n'a point paru digne de leur être préférée. C'est encore à lui que l'on attribue communément le *Te Deum laudamus*, qu'il aurait composé conjointement avec saint Augustin, après qu'il lui eut administré le baptême. On dit que, dans l'enthousiasme d'une piété tendre et émue, ces deux docteurs prononcèrent alternativement les versets de ce majestueux cantique.

Saint Jérôme (331-420).

Saint Jérôme naquit à Stridon, dans la Dalmatie, vers l'an 331. Son père, Eusèbe, jouissait d'une fortune assez considérable qu'il consacra en partie à son éducation. Après lui avoir procuré dans son pays les leçons de maîtres habiles, il l'envoya à Rome où il étudia la poésie sous Domat, le célèbre commentateur de Térence et de Virgile, et l'éloquence sous Victorin[1] qui venait de se convertir avec éclat au christianisme. Dans les premiers temps de son séjour à Rome, le jeune Jérôme allait tous les dimanches visiter les catacombes et, sous ces voûtes sombres, témoins du courage de tant de martyrs, il sentait sa foi tressaillir. Mais bientôt les joies du monde le captivèrent, et il se laissa entraîner à quelques dérèglements qu'il pleura pendant toute sa vie.

Touché de la grâce, il reçut le baptême, sous le pontificat du pape Libère ; dès lors cette âme forte ne se démentit plus. Le désir de se former et d'enrichir son esprit de connaissances variées porta Jérôme à entreprendre de longs voyages. En Gaule, cet estimateur sûr et laborieux copia de sa main le *Traité des Synodes* de saint Hilaire. Il demeura quelque temps à Aquilée, auprès du saint évêque Valérien, passa ensuite en Orient, et après avoir parcouru plusieurs provinces, en recueillant, selon sa comparaison, comme une abeille infatigable, le suc de toutes les plantes qui se rencontraient sur sa route, il s'arrêta dans la célèbre ville d'Antioche, l'asile de tous les talents de l'Orient. Il s'y lia avec Apollinaire de Laodicée, ce

[1] *Victorin*, professa les lettres avec éclat à Rome au IV[e] siècle ; on a de lui des *Poésies sacrées* et divers *Traités contre les hérétiques*.

génie rare au centre même du génie, et qui n'était pas encore décrié comme hérétique. De là, il s'enfonça dans le désert où, après avoir admiré les vertus des ermites les plus célèbres, il se retira dans les sables de Chalcis, sur les confins de la Syrie, pour pratiquer lui-même les austérités dont il avait reçu l'exemple.

Ayant été obligé par sa santé à quitter le désert, il revint à Antioche où il fut ordonné prêtre vers la fin de l'année 377. Peu de temps après, il partit pour la Palestine, visita les lieux saints et fixa sa demeure à Bethléem. C'est alors qu'il entreprit son immense travail sur les saintes Ecritures, afin d'imposer silence aux juifs et aux hérétiques par une traduction exacte de l'Ancien et du Nouveau Testament. Désirant se perfectionner dans la connaissance de la langue hébraïque, il prit des leçons d'un des Juifs les plus instruits, et fit le voyage de Constantinople pour profiter des lumières de saint Grégoire de Nazianze qui en était alors évêque.

Il était de retour à Bethléem, quand le pape saint Damase l'invita à venir à Rome, pour prendre part à un concile qu'il avait convoqué au sujet du schisme d'Antioche. L'illustre docteur s'y rendit avec saint Paulin d'Antioche et saint Epiphane. Le souverain pontife le retint près de lui, et le chargea de répondre aux lettres de consultation que lui adressaient les évêques. Sa haute réputation lui attira en même temps la confiance des dames romaines les plus illustres, et l'on vit les filles des Scipion, des Marcellus, des Camille, prendre conseil de sa charité pour se livrer dans Rome aux œuvres les plus héroïques de dévouement et d'humanité. Quelques-unes d'entre elles, Paula et sa fille Eustochie, touchées de la vertu du saint prêtre, le suivirent lorsqu'il retourna à Bethléem, et y fondèrent plusieurs monastères. C'était une colonie romaine transplantée sur cette terre barbare et sacrée. Paula, avant de quitter Rome, avait étudié la langue hébraïque ; au milieu de sa solitude, elle redisait dans cette langue les chants du Psalmiste, et la parlait sans aucune trace de prononciation romaine. Sa fille Eustochie partageait son ardeur pour la science, aussi bien que sa charité.

Après avoir constamment travaillé à la défense de l'Eglise

par ses nombreux écrits, saint Jérôme mourut en 420, âgé de près de quatre-vingt-dix ans.

Ouvrages de saint Jérôme. — Les ouvrages de saint Jérôme comprennent ses **Traités de controverse**, ses **Lettres**, ses **Travaux sur les saintes Ecritures**, et en particulier sa célèbre traduction latine de la Bible faite sur l'hébreu, connue sous le nom de *Vulgate*, et adoptée comme canonique par le concile de Trente.

Analyse des œuvres de saint Jérome. — Ses *Traités de controverse* se composent d'un *Livre contre Helvidius* qui attaquait les principales prérogatives de la très sainte Vierge; de deux *Livres contre Jovinien*, hérésiarque de Milan qui niait également la virginité de Marie; d'un *Livre contre Vigilance*, dont les erreurs répandues dans la Gaule portaient sur le jeûne et le culte des saints; de *Dialogues contre Pélage* [1], qui niait la nécessité de la grâce, et d'un *Dialogue contre les Lucifériens* [2].

Ses *Lettres* sont de précieux monuments pour l'étude de l'histoire ecclésiastique. Elles sont d'ailleurs toutes écrites avec le plus grand soin; le saint s'efforce de donner à son style tout le poli dont il était capable. Plusieurs d'entre elles sont de véritables traités dogmatiques ou ascétiques. Les plus remarquables sont celles qu'il écrivit à Lœta et à Népotien. Dans la première, il trace un plan d'éducation, en donnant à Lœta des conseils admirables sur la manière dont elle doit élever Paula sa fille. Dans la seconde, il fait le tableau des devoirs de la vie cléricale, et rappelle l'amitié qui existait entre lui et Népotien, prêtre comme lui. (Voir *Morc. ch.*, Nos LXX et LXXI.)

Indépendamment de ses Lettres et de ses Traités de controverse, saint Jérôme nous a encore laissé des ouvrages historiques très précieux, tels que son *Catalogue des écrivains illustres* et ses *Vies de saint Paul*, ermite, de *saint Hilarion* et de *saint Marc*.

Mais ce qui lui a mérité un rang à part entre les auteurs ecclésiastiques, c'est sa *Version de l'Ancien et du Nouveau Testament*. Saint Augustin, qui s'était d'abord effrayé de la difficulté de l'entreprise, la jugeant sans doute supérieure aux forces d'un seul homme, n'attendit pas sa pleine exécution pour changer de langage, et pour en féliciter l'auteur et la religion à qui il rendait un si éminent service.

Caractère du génie de saint Jérôme. — « Saint

[1] *Pélage*, fameux hérésiarque du IVe siècle, né dans la Grande-Bretagne, en 354, le même jour que saint Augustin, son infatigable adversaire. Ses erreurs au sujet de la grâce le firent condamner par trois conciles, mais son hérésie subsista jusqu'au VIe siècle.

[2] On appelait ainsi les disciples de Lucifer, évêque schismatique de Sardaigne.

Jérôme est, parmi les Latins, ce qu'Origène est parmi les Grecs ; il joint même, avec plus de supériorité, la connaissance des lettres à une profonde étude de l'antiquité. Il n'est pas un écrivain de la Grèce et de Rome qui ne lui soit familier, et s'il pèche, c'est par la profusion des textes étrangers qu'il mêle à ses plus graves compositions ; mais ce défaut est racheté le plus souvent par la justesse des applications.

« Comme écrivain, il n'étonne pas moins par son abondance que par son énergique concision. Vif, impétueux, entraînant, son style prend la teinte de son caractère. Il n'a pas toujours la pureté et l'élégance châtiée du beau siècle de la littérature latine : saint Jérôme eût dédaigné de s'asservir à une correction méthodique et régulière ; ses expressions n'en sont que plus mâles et plus grandes.... La véhémence, la précipitation, si l'on veut, avec laquelle il écrivait, ne nuit presque jamais à la solidité de son raisonnement ni à la clarté de ses discussions, parce que la pénétration de son esprit allait droit au point de la difficulté. Ce mérite se fait sentir, plus particulièrement, dans tout ce qu'il a écrit sur l'Ecriture sainte. C'est là que ce torrent, tombé de la montagne, roule avec calme dans le vallon ses eaux limpides et abondantes. On voit qu'il y fait effort sur lui-même pour n'être pas orateur. » (Mgr *Guillon, Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise*) [1].

La variété et l'étendue de connaissances dont saint Jérôme fait preuve dans ses ouvrages, l'ont fait considérer à juste titre comme le plus savant des Pères de l'Eglise latine.

Saint Augustin (354-430).

Saint Augustin était Africain, né en 354 à Tagaste, en Numidie, d'une famille honnête, mais peu favorisée des biens

[1] *Guillon (Marie-Nicolas-Sylvestre)*, évêque de Maroc, né à Paris en 1760, mort en 1847. Après avoir été aumônier de la princesse de Lamballe, il prit, par ses écrits, une part active aux luttes que le clergé eut à soutenir pendant la Révolution. Appelé en 1810 à la Faculté de théologie, il y professa, pendant trente ans, avec zèle et distinction, l'éloquence sacrée. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages.

de la fortune. Son père, nommé Patrice, exerçait quelque charge de magistrature et reçut le baptême avant de mourir. Monique, sa mère, unissait une tendre piété au bonheur d'avoir toujours professé la vraie foi. Elle s'était efforcée d'inspirer à son fils, dès l'âge le plus tendre, de pieux sentiments, et jamais elle n'eut rien plus à cœur que cette partie du devoir maternel, ne se croyant mère qu'à demi, tant qu'elle n'aurait as communiqué la vie de la grâce à celui qui lui devait la vie naturelle. Mais la dissipation de la jeunesse, les compagnies, les occasions qui naissent sous les pas du talent, précipitèrent Augustin dans de grands désordres et l'engagèrent bientôt dans le triste esclavage de la volupté.

Cependant les rares dispositions qu'il montrait pour les sciences faisaient déjà pressentir son génie; il parut et brilla successivement dans le lieu de sa naissance et dans la capitale de l'Afrique. Ce n'était pas encore là un théâtre digne de ses talents supérieurs; il crut pouvoir se produire dans la première ville du monde et vint à Rome, à l'âge de vingt-neuf ans, pour y enseigner l'éloquence, toujours fort honorée dans l'empire. Partout, hélas! il traînait après lui les mêmes faiblesses. Pour comble de malheur, la curiosité et l'inquiète activité de son esprit l'avaient engagé depuis peu dans la secte des manichéens [1]. Plus affligée cependant que si elle l'eût vu mort, sa sainte mère pleurait continuellement et suppliait les évêques chrétiens de voir et de ramener ce fils égaré. *Allez en paix,* lui dit un saint prélat, *il est impossible que le fils de tant de larmes périsse jamais*. Monique reçut cette réponse comme un oracle, et ne cessa point toutefois d'en presser l'accomplissement par ses soins et par ses prières. Elle suivit Augustin au delà des mers, et, par l'exemple de ses vertus qu'il révéra toujours, le toucha plus que par toute l'ardeur et la tendresse de ses entretiens.

Sur ces entrefaites, la ville de Milan envoya demander au

[1] *Manichéens*, disciples de *Manès*, né en Perse au commencement du IIIe siècle. Cet hérésiarque attribuait la création à deux principes, l'un bon et l'autre mauvais, et rejetait l'Ancien Testament. Le manichéisme fut condamné par plusieurs conciles et proscrit par les empereurs.

préfet de Rome un maître d'éloquence; Augustin obtint cette place honorable, après avoir fait preuve de sa capacité. C'était là que la grâce l'attendait. Il se présenta dès son arrivée à saint Ambroise, et fut enchanté de la douceur paternelle que l'illustre prélat lui témoigna. Il assistait régulièrement à toutes ses instructions, et prenait plaisir à entendre sa parole. La charité du saint évêque avait pour lui quelque chose d'entraînant qui le détachait chaque jour de la secte de Manès pour le rapprocher du catholicisme. Converti enfin par l'intelligence, il n'avait plus qu'à lutter contre ses passions, qui le tenaient encore enchaîné.

Il nous a peint lui-même, dans ses *Confessions*, le combat terrible qu'il eut à soutenir contre son propre cœur, au jour décisif que Dieu avait marqué pour la victoire. La tempête qui s'était élevée au fond de son âme avait conduit ses pas vers un jardin retiré, où il ne craignait pas de laisser éclater ses sanglots. Tout à coup, une voix mystérieuse murmure à son oreille ces deux mots : *Prends, lis*. Augustin étonné ouvre les Epîtres de saint Paul qui se trouvaient près de lui, en parcourt quelques lignes, et, la grâce parlant à son cœur, il se trouve changé en un autre homme. Alypius, son ami, reconnaît comme lui la vérité : Monique, au comble de ses vœux, n'a plus rien à désirer sur la terre.

Saint Augustin converti quitta sa chaire d'éloquence, et se retira à quelques lieues de Milan, dans la maison de campagne d'un de ses amis, pour se préparer au baptême. Il le reçut des mains de saint Ambroise, la veille de Pâques de l'année 387. Son désir le plus ardent, après sa régénération, fut de retourner en Afrique. Il se rendait au port d'Ostie pour s'embarquer; là, l'heureuse Monique, qui ne vivait plus que pour le ciel, tomba malade et mourut quelques jours après. Ce n'est que dans les paroles mêmes d'Augustin qu'on peut retrouver toute sa douleur devant cette cruelle affliction; le temps ne put jamais la lui faire oublier. Après avoir été retenu encore une année à Rome, il partit enfin pour l'Afrique et se retira près de Tagaste, où son savoir et sa vertu lui attirèrent bientôt la vénération publique. Désigné miraculeusement, comme saint Ambroise, pour succéder à Valère, évêque d'Hip-

pone [1], il dut se soumettre à l'ordre du ciel, et reçut la consécration épiscopale.

Dès lors, il se livra tout entier au soin de son modeste troupeau; rarement il quittait Hippone, et seulement pour se rendre à Carthage et à Madaure [2], dont les habitants étaient encore en partie attachés au paganisme; mais, de cet humble asile, il portait ses regards et ses travaux sur tout le monde chrétien. Pontife universel, il prend sur lui le travail de tous les évêques : réfutation des hérésies, interprétation des Livres saints, institution des lois canoniques, lettres aux empereurs; correspondance suivie, à Rome, avec les souverains pontifes; en Gaule, en Italie, en Orient avec les évêques, les gens de lettres, etc., tels sont les délassements de son épiscopat.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des combats que saint Augustin eut à soutenir contre les hérétiques, ni des victoires qu'il a remportées sur tous ; de ces fameuses conférences où il triompha de leurs subtilités ; des conciles dont il fut l'âme; des persécutions auxquelles il ne cessa d'être en butte; des amertumes qui auraient abattu tout autre cœur que le sien, élevé au-dessus de tous les événements d'ici-bas.

Après s'être ainsi prodigué, pendant trente-trois ans, à son peuple et à toute l'Eglise, il eut la douleur de voir sa patrie envahie par les Vandales, qui ravagèrent plusieurs provinces et vinrent assiéger sa chère ville d'Hippone. Animé de ce zèle charitable qui faisait le caractère de sa sainteté, il rassembla le peu de forces qui lui restaient pour prodiguer des secours et des consolations aux combattants et aux blessés. Les Vandales eux-mêmes s'arrêtèrent pleins de respect, devant ces murs défendus par la présence du saint pontife et bientôt consacrés par sa mort; en effet, dans le troisième mois du siège (24 août 430), il expira, le cœur déchiré par les maux de son pays, et les yeux attachés sur cette cité céleste, dont il avait écrit la merveilleuse histoire.

[1] *Hippone*, ou *Hippo Regius;* aujourd'hui *Bone*, en Algérie. C'était jadis une des résidences des rois de Numidie.

[2] *Madaure*, ancienne ville de l'Afrique propre, au centre, sur le Bagradas.

Ouvrages de saint Augustin. — Les principaux ouvages de cet illustre docteur sont : la **Cité de Dieu,** son chef-d'œuvre, que Bossuet a développé dans son discours sur l'histoire universelle; les **Traités sur la grâce et le libre arbitre,** qui l'ont fait surnommer le *Docteur de la grâce;* ses **Rétractations,** dans lesquelles il juge les écrits et les opinions de sa jeunesse ; ses **Confessions,** où il fait l'histoire de ses erreurs et de sa conversion miraculeuse; ses **Méditations** ou **Soliloques** ; des **Traités sur l'Ecriture sainte;** un **Commentaire sur les Psaumes;** des **Sermons;** des **Lettres;** un grand nombre d'écrits contre les hérétiques de son temps, et, ce qui prouve l'universalité de ses talents, un **Traité de la musique,** dans lequel, tout en développant les règles de l'harmonie, son âme s'élève vers Dieu qu'il regarde comme la source de l'art. Beaucoup d'autres ouvrages de saint Augustin ne sont pas parvenus jusqu'à nous. (Voir *Morc. ch.,* Nos LXXII et LXXIII.)

Caractère du génie de saint Augustin. — Les œuvres de cet admirable docteur prouvent assez que jamais génie ne fut tout à la fois aussi profond et aussi universel. Ce qu'on remarque principalement dans cette multitude incroyable de productions, après la pureté du dogme et la profondeur de la science, c'est la modestie de l'auteur, qui n'a d'égal que son mérite. Il faudrait copier les livres entiers de saint Augustin, pour faire voir les humbles sentiments qu'il avait de lui-même; ils y sont exprimés avec une candeur, une simplicité qui ne permet pas de douter combien il sentait au fond de son cœur tout ce que sa plume retraçait.

Sans doute, on ne rencontre pas dans l'évêque d'Hippone ce langage poli et ces grâces éloquentes de l'Asie chrétienne. Il ne parle ni pour Antioche ni pour Césarée; il est plus sérieux et plus inculte, mais son âme est inépuisable en émotions neuves et pénétrantes. C'est par là qu'il ravissait les cœurs, qu'il faisait tomber les armes des mains à des hommes féroces, en les gagnant par ses larmes. Nul art, nulle méthode ne règne dans ses discours; ils diffèrent autant des belles homélies de saint Jean Chrysostome, que les mœurs rudes

des marins d'Hippone s'éloignaient des arts et du luxe de Constantinople. Du reste, en lisant saint Augustin, on n'a pas le temps de s'appliquer aux paroles, tant on est saisi par la grandeur, la suite et la profondeur des pensées. « Ce qui fait le fond de son génie, c'est d'être nourri « de l'Ecriture, d'en tirer l'esprit, d'en prendre les plus « hauts principes et de les manier en maître. Après cela, « qu'il ait ses défauts, comme le soleil a ses taches, il ne « faut ni les avouer, ni les nier, ni les excuser, ni les défen- « dre. » (*Bossuet*).

Docteurs de l'Église. — En terminant l'étude des Pères de l'Église, il ne sera pas sans intérêt de réunir en un seul coup d'œil ces noms, dont la gloire doit être immortelle :

On comptait, jusqu'au XVIe siècle, quatre grands docteurs de l'Église grecque ou orientale : *saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze* et *saint Jean Chrysostome ;* et quatre de l'Église latine : *saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin* et *saint Grégoire le Grand.* Saint Pie V ajouta à ceux-ci, en 1567, *saint Thomas d'Aquin ;* et Sixte V, en 1588, *saint Bonaventure.*

Les autres docteurs de l'Église sont : *saint Léon le Grand, saint Isidore, saint Anselme, saint Pierre Chrysologue, saint Bernard* et *saint Pierre Damien.*

Pie IX, pendant son glorieux pontificat, a proclamé docteurs : *saint Hilaire de Poitiers,* en 1850 ; *saint Alphonse de Liguori,* en 1871, et *saint François de Sales,* en 1877.

CHAPITRE III

ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES, du Ve au VIIe siècle.

Coup d'œil sur cette époque. — Le moyen âge, auquel nous sommes parvenus, s'ouvre d'une manière peu favorable aux sciences et aux lettres : les barbares se sont précipités sur l'empire d'Occident ; ils en ont ravagé les plus belles provinces et se sont fixés au milieu des vaincus. Pendant plusieurs siècles,

ils continuent leurs dévastations, et l'on peut croire que le monde civilisé va être replongé pour toujours dans les plus affreuses ténèbres. Toutefois la lumière brillante qui, du sein de la foi, avait éclairé les peuples, pouvait bien s'obscurcir, mais non pas s'éteindre. Si les littératures profanes sont à peu près nulles à cette époque d'anarchie, il n'en est pas ainsi de la littérature chrétienne. Seule au milieu des ruines, elle produit encore des œuvres de génie, et conserve, pour un avenir plus heureux, la langue du peuple-roi, si digne, par sa noblesse, de servir à la majesté du culte catholique. Les écoles des monastères se multiplient, en Occident comme en Orient, et deviennent l'asile des lettres chrétiennes, aussi bien que des lettres antiques.

L'éloquence chrétienne, toujours aux prises avec l'hérésie, offre encore, du Ve au VIIe siècle, les noms illustres de généreux défenseurs de la vérité. Nous ne pouvons qu'en rappeler quelques-uns : *saint Léon le Grand* et *saint Grégoire le Grand* qui, à un siècle de distance, ont illustré le siège de saint Pierre ; *saint Pierre Chrysologue*, évêque de Ravenne ; *saint Hilaire* et *saint Césaire*, tous deux évêques d'Arles, en Provence; enfin *saint Colomban*, l'apôtre infatigable.

L'histoire ecclésiastique, qui n'avait pas encore été écrite en latin, commence à rencontrer dans cette langue d'habiles interprètes : *Rufin, Sulpice-Sévère, Orose, saint Grégoire de Tours, saint Isidore de Séville.*

La poésie chrétienne, presque inconnue aux siècles précédents agités par les grandes controverses, fait alors entendre les plus suaves accents. Déjà saint Ambroise y avait préludé dans ses hymnes justement célèbres ; *Prudence,* vers le même temps, chantait les glorieux combats des martyrs. Le cinquième et le sixième siècle nous offriront plusieurs poètes illustres : *saint Paulin de Nole, saint Sidoine Apollinaire, saint Prosper d'Aquitaine, saint Avite, Boèce, Fortunat.*

§ 1er. — Orateurs.

Saint Léon le Grand (.. — 461).

Saint Léon naquit à Rome, d'une des premières familles de Toscane. Il se livra de bonne heure à l'étude des sciences ecclésiastiques, et ses talents l'élevèrent en peu de temps aux premières dignités de l'Église romaine. A la mort de Sixte III, tous les suffrages le désignèrent pour chef de l'Église universelle (440). Aux troubles produits par les hérésies venaient de s'ajouter les invasions des barbares, menaçant également l'Église et la société. Dans ces conjectures difficiles, on avait conçu du caractère et de la science de saint Léon les

plus grandes espérances, et il est vrai de dire qu'il les surpassa par les actions glorieuses qui illustrèrent son pontificat.

Après avoir combattu les manichéens et les pélagiens, déjà foudroyés par saint Augustin, mais qui avaient essayé de reparaître en Italie, l'infatigable pontife se tourna vers l'Orient, que l'hérésie d'Eutychès venait de mettre en feu. Un concile général fut convoqué à Chalcédoine en 451 ; saint Léon y envoya ses légats, avec une lettre où il définissait le dogme catholique avec tant de justesse et de précision, que tous les évêques s'écrièrent : *C'est Pierre qui a parlé par la bouche de Léon.*

Son éloquence triompha des barbares, comme sa science avait triomphé de l'hérésie. Attila, la terreur du monde et le fléau de Dieu, ayant franchi les frontières de l'empire, s'était élancé avec ses hordes farouches au cœur de l'Italie et menaçait Rome ; le digne pontife alla à sa rencontre, et lui parla avec tant de force et d'autorité, qu'il le décida à repasser les Alpes et à se retirer au delà du Danube. Deux ans après, saint Léon se présenta encore devant Genséric, roi des Vandales, pour désarmer sa colère. Cette fois, il ne put sauver Rome du pillage, mais il obtint du moins qu'on épargnât le sang de ses concitoyens. Peu de temps après (461), il termina son glorieux pontificat.

Ouvrages de saint Léon. — Ses œuvres se divisent naturellement en deux parties : ses **Sermons,** composés à l'occasion des principales fêtes de l'année chrétienne, et ses **Lettres,** correspondance immense, qui s'étend à toutes les parties de la chrétienté et qui touche à tous les intérêts de l'Église.

Caractère du génie de saint Léon. — « Son « éloquence, dit Mgr Guillon, a un caractère spécial et qui « semble appartenir à lui seul. Ce n'est point la vigueur mâle « et impétueuse de saint Grégoire de Nazianze, ni la pompe « et la magnificence de saint Jean Chrysostome, ni l'abon- « dante subtilité de saint Ambroise, de saint Augustin : c'est « une éloquence grave, sans passions, pleine de dignité et qui « respire son souverain, celle, en un mot, qui convient émi-

« nemment au vicaire de J.-C., toujours maître de lui-même « comme de toute la nature. C'est vraiment la religion du roi « des rois, qui, assise sur le trône de saint Léon, dicte ses « oracles par la bouche de son pontife. »

Ce grand pape était doué d'un génie si facile, que son style ne se ressent nullement de la précipitation à laquelle ses autres travaux ont dû nécessairement le condamner. Soit qu'il écrive une lettre, soit qu'il compose un sermon, son élocution est toujours pure, abondante et harmonieuse. « Saint Léon, comme l'a dit l'abbé Maury, est un des plus célèbres écrivains latins qui aient illustré cette langue classique depuis le règne d'Auguste. »

Saint Grégoire le Grand (540-604).

Ce saint illustre, le plus grand personnage de son siècle, naquit à Rome en 540. Fils du sénateur Gordien, investi lui-même de la dignité de préteur dans la capitale du monde, il abdiqua bientôt cette charge et consacra son immense fortune à fonder des monastères à Rome et dans la Sicile. Lui-même prit l'habit monastique [1] et se soumit à la plus stricte pauvreté comme le dernier des religieux. Encore caché dans cette retraite, il projeta la conversion des Angles dont il avait aperçu quelques esclaves sur le marché de Rome. Animé d'un saint zèle pour ce peuple encore païen, il supplia le pape Benoît de l'envoyer, avec des ouvriers évangéliques, annoncer J.-C. dans la Grande-Bretagne. Mais le peuple de Rome, instruit du départ de Grégoire, s'attroupa autour du Souverain-Pontife, lorsqu'il se rendait à l'église de Saint-Pierre, et s'écria d'une commune voix : *Saint Père, qu'avez-vous fait ? En laissant partir Grégoire, vous avez détruit Rome ; vous nous avez réduits à l'état le plus déplorable ; vous avez offensé saint Pierre.* Le pape, étonné de ces cris, envoya des courriers après le saint missionnaire, qui avait déjà fait trois journées de chemin. Le mérite de l'obéissance put seul le consoler d'un contre-temps aussi fâcheux.

[1] Saint Grégoire choisit, pour sa retraite, le monastère qu'il avait fondé à Rome, dans sa propre maison, sur le mont Scaurus. Ce couvent appartient aujourd'hui aux *Camaldules*, ordre religieux fondé par saint Romuald en 1012.

Peu après son retour, Grégoire fut mis au nombre des sept diacres de l'Église romaine et choisi, en 590, pour succéder au pape Pélage II. Lui seul s'opposa à son élection : il se croyait indigne d'occuper le siège de saint Pierre. En vain prit-il toutes sortes de moyens pour se soustraire à cet honneur ; il dut se soumettre aux ordres de la Providence et fut solennellement consacré dans l'église de Saint-Pierre, aux acclamations du clergé, du sénat et du peuple.

Son pontificat fut illustré par d'éclatants succès. Il ramena au sein de l'Église tous les Grecs qui s'en étaient séparés lors du concile de Chalcédoine ; convertit, à l'aide de la reine Théodelinde, la nation des Lombards, envoya des missionnaires dans la Grande-Bretagne, et soutint dans l'Église entière le culte et la discipline en donnant lui-même la liturgie qui porte son nom.

Enfin, consumé de travaux et de maladies, ce grand pape mourut le 12 mars 604, après avoir occupé pendant treize ans le siège de saint Pierre.

Ouvrages de saint Grégoire le Grand. — Les ouvrages de saint Grégoire le Grand peuvent se diviser en quatre classes : 1o ses **Commentaires sur les saintes Ecritures** ; 2o ses **Homélies** ; 3o ses **Traités particuliers** ; 4o ses **Lettres.**

Analyse des ouvrages de saint Grégoire le Grand. — Ses *Commentaires* se rapportent au livre de Job, et sont intitulés *Livres des morales*. Après avoir exposé les différentes opinions qui existent sur le livre de Job, saint Grégoire établit son propre sentiment, et fait ensuite connaître qu'il s'est proposé d'expliquer ce livre entier, verset par verset, dans le sens littéral, moral et allégorique. Ce travail suppose une érudition profonde et variée. Tous les commentateurs les plus distingués qui sont venus après saint Grégoire, y ont puisé leurs meilleures maximes, les sentences les plus judicieuses et les plus exactes.

Ses *Homélies* forment quatre livres et ont pour objet l'explication du prophète Ezéchiel et des Evangiles. Ce sont des discours familiers prononcés devant le peuple, dans différentes églises de Rome, sur le texte de l'Evangile qu'on avait chanté à la messe. Ses homélies sur Ezéchiel renferment une foule d'allusions aux circonstances difficiles dans lesquelles se trouvait le peuple romain lorsqu'elles furent prononcées.

Les *Traités* de saint Grégoire comprennent son *Pastoral,* dans lequel il expose les devoirs des pasteurs ; Bossuet le regarde

comme le plus parfait des ouvrages du saint pontife, et l'appelle un chef-d'œuvre de prudence ; *le Sacramentaire,* livre liturgique qui règle l'ordre des prières et des cérémonies religieuses ; ses *Dialogues*, divisés en quatre livres dans lesquels une foule d'événements extraordinaires sont racontés par des personnages qu'il met en scène : ces dialogues appartiennent au genre légendaire.

Quant aux *Lettres,* elles sont très nombreuses et d'une grande importance. Le génie de saint Grégoire était connu de ses contemporains : de toutes les parties de la chrétienté on lui écrivait pour obtenir ses lumières. Non seulement il correspondait avec les empereurs et les rois sur les questions générales qui intéressaient l'Eglise, mais encore avec les archevêques et les évêques pour éclairer et diriger leur zèle au milieu des difficultés de leur ministère. Le recueil de ces lettres, divisé en quatorze livres, offre les documents les plus précieux pour l'histoire de son pontificat ; on y admire l'humilité du saint pontife qui n'y prend d'autre titre que celui de *Serviteur des serviteurs de Dieu,* titre qui s'est changé en formule pour tous ses successeurs.

Saint Pierre Chrysologue (..-450).

Saint Pierre, surnommé *Chrysologue* à cause de la beauté de sa parole, était de la ville d'Imola, dans la Romagne. Ayant embrassé l'état monastique, il ne quitta la solitude que pour monter sur le siège épiscopal de Ravenne. L'Italie était alors désolée par les invasions sans cesse renaissantes des hordes barbares que favorisait la faiblesse des empereurs d'Occident. Le nouvel évêque eut recours au jeûne et à la prière pour fléchir la colère de Dieu en faveur de son peuple, qu'il instruisait plus encore par ses exemples que par ses discours.

Ce saint docteur a laissé cent soixante-seize *sermons,* tous fort courts, dans lesquels il explique le texte de l'Écriture en mêlant à ses explications quelques réflexions morales. Le fond de tous ces discours est remarquable par l'esprit de foi et de piété qu'ils respirent ; la forme est ordinairement surchargée de détails minutieux, d'ornements faux et recherchés qui lui méritèrent, parmi ses contemporains, une grande réputation, preuve évidente du mauvais goût de cette époque.

Saint Hilaire d'Arles (401-449).

Saint Hilaire naquit dans les Gaules, sur les confins de la Lorraine et de la Bourgogne, vers l'an 401. Il fut élevé d'une manière conforme à la noblesse de sa famille, et se laissa

d'abord éblouir par le faux éclat des plaisirs du monde. Saint Honorat, son parent, fondateur et abbé du célèbre monastère de Lérins [1], fut l'instrument dont Dieu se servit pour lui ouvrir les yeux sur le danger que courait son salut. Éclairé sur la vanité des choses d'ici-bas, Hilaire résolut de renoncer au monde ; il vendit tous ses biens et se retira dans le monastère de Lérins, dont il devint bientôt le modèle le plus accompli. Saint Honorat ayant été élu évêque d'Arles en 426, Hilaire le suivit dans cette ville, et dut, quelques années après, lui succéder sur ce siège épiscopal. Cette dignité ne fit que donner un nouveau lustre à ses vertus. Rempli de dévouement pour son peuple, il travaillait, de ses propres mains, afin de nourrir les pauvres de J.-C. Saint Léon lui-même conçut une haute idée de l'évêque d'Arles ; dans une lettre qu'il écrivit peu de temps après sa mort, arrivée en 449, l'illustre pape le nomme : *Hilaire de sainte mémoire.*

Ouvrages de saint Hilaire. — Il nous reste de saint Hilaire une *Vie de saint Honorat* et quelques *homélies.*

Ses prédications, d'après le témoignage de ses contemporains, étaient éloquentes et ornées de belles sentences. Les jours de jeûne, il entretenait son peuple si agréablement jusqu'au soir, qu'il lui faisait presque oublier le besoin de la nourriture corporelle. Lorsqu'il parlait aux savants du monde, il s'exprimait avec cette grâce, cette élégance qui caractérise les grands orateurs ; mais s'il avait à instruire des gens sans lettres, il changeait sa manière et se mettait à la portée des plus ignorants. Ses discours étaient tellement admirés, qu'un

[1] Lérins (îles de), situées près du département du Var. On en compte deux : *Sainte-Marguerite* et *Saint-Honorat.* Celle-ci doit son nom à saint Honorat qui s'y retira dès le commencement du Ve siècle. Lérins n'était alors qu'un désert affreux, rempli de serpents ; en quelques années, dit son biographe, il en fit un lieu peuplé de saints, qui vivaient avec saint Honorat plutôt comme des anges que comme des hommes. Les plus célèbres disciples de saint Honorat furent : *Saint Eucher,* évêque de Lyon, qui a laissé deux épîtres remarquables : *l'Éloge de la solitude* et *le Mépris du monde ; saint Vincent de Lérins,* qui composa contre Nestorius son *Commonitoire* ou *Avertissement,* qu'on peut comparer au livre des Prescriptions de Tertullien ; *Salvien,* surnommé le *Maître des Évêques* et le *Jérémie du Ve siècle,* qui a déploré les désordres de son temps dans son *Traité de la Providence.*

poète habile de son temps s'écria publiquement : « Si saint Augustin avait vécu après Hilaire, on le mettrait au-dessous. »

Saint Césaire d'Arles (470-542).

Le siège d'Arles fut encore illustré au VIe siècle par saint Césaire, qui l'occupa pendant quarante et un ans. Il était né en 470 à Châlons-sur-Saône, d'une famille considérable et déjà célèbre par sa piété. Dès son enfance, il avait montré de rares dispositions pour les sciences et pour la vertu, et s'était retiré dans l'abbaye de Lérins, où il passa plusieurs années. Élevé à l'épiscopat, il devint bientôt le plus illustre et le plus influent des évêques de la Gaule méridionale. Le Souverain-Pontife l'honora du *pallium* [1] et le fit son vicaire dans les Gaules. Il présida plusieurs conciles et mourut en 542.

Ce saint prélat se montra toujours infatigable pour la prédication. Il nous reste de lui environ cent trente *sermons*, nombre bien inférieur à ceux qu'il a composés. Sa charité fait régner dans tout ce qu'il dit une bonté douce et pénétrante qui établit entre lui et ses auditeurs une intimité profonde ; une telle prédication avait une puissance irrésistible et le rendait maître de tous les cœurs.

Saint Colomban (540-615).

Saint Colomban, qui représente à son époque l'éloquence du missionnaire, naquit en Irlande, dans la province de Leinster, vers 540. De nombreux monastères couvraient alors ce pays et en faisaient à la fois l'île des saints et le séjour de toutes les sciences ecclésiastiques. Colomban, attiré par l'exemple des vertus qui s'y pratiquaient, fit profession dans celui de Banchor, au nord de l'Irlande ; puis bientôt, pressé du désir de répandre la foi, il obtint la permission de franchir les mers, et vint aborder sur la terre des Gaules avec deux autres moines.

Il s'arrête en Bourgogne, où le roi Gontran le prie de travailler, par ses prédications, au rétablissement de la discipline

[1] *Pallium*, ornement en laine blanche, semé de croix noires, que le pape bénit le jour de la fête de sainte Agnès et qu'il envoie à quelque prélat auquel il veut rendre honneur.

ecclésiastique ébranlée par la fureur des guerres continuelles. Colomban se rend à ce désir et choisit pour sa demeure le vieux château romain d'Annegray. Rien de gracieux comme le tableau que la légende nous a conservé de la vie du saint apôtre dans cette solitude. Toute la nature semblait lui obéir : les oiseaux venaient recevoir ses caresses, et les écureuils descendaient du haut des sapins pour se cacher dans les plis de sa robe ; il avait chassé un ours de la caverne qui lui servait de cellule ; les loups obéissaient à sa voix.

Au bout de quelques années, le nombre croissant de ses disciples l'obligea à se transporter ailleurs. Il choisit Luxeuil pour y fonder une seconde abbaye, dont la réputation s'étendit bientôt au loin. Ayant blâmé les désordres du jeune roi Thierry, petit-fils de Brunehaut, le saint missionnaire se vit en butte aux persécutions de toute la cour et dut céder devant l'orage qui menaçait son troupeau. Accompagné de ses frères irlandais, le saint prit le chemin de l'exil. Après avoir erré dans toute la Gaule, il vint enfin se fixer près du lac de Constance, à Bregentz, puis à Bobbio, dans la Lombardie, où il fonda une abbaye. Ce fut la dernière étape de saint Colomban ; il fit de ce monastère la citadelle de l'orthodoxie contre les Ariens, et y alluma un foyer de science et d'enseignement qui en fit pendant longtemps le flambeau de l'Italie septentrionale.

Ouvrages de saint Colomban. — Il nous reste de saint Colomban *sept pièces de vers*, qui n'offrent d'intérêt que comme spécimen de la poésie de cette époque, et *seize instructions* à ses religieux, remarquables à plusieurs titres. On y trouve une grande connaissance de l'Écriture sainte, une onction particulière, une beauté d'images et une élégance de style dont le VIe et le VIIe siècle offriraient peut-être peu d'exemples.

— C'est ainsi que la religion sauvait à la fois les lettres et la société. Saint Colomban marchait sur les traces du grand patriarche **saint Benoît**, qui l'avait précédé dans cette noble mission. Il avait terminé, en 540, au monastère du Mont Cassin, berceau de son ordre, une vie tout employée au bien de l'humanité. Qui pourra jamais apprécier les immenses ser-

vices rendus à la science, aussi bien qu'à la religion, par les enfants de saint Benoît, dont le nombre devint immense en peu de temps ? Grâce à leurs soins, les monuments littéraires de l'antiquité nous ont été conservés, par les nombreuses transcriptions qu'ils en ont faites. Ces saints religieux purifiaient la science par la charité et par l'humilité ; ils se défiaient de l'orgueil et travaillaient silencieusement à l'ombre de leurs cloîtres : leurs noms, pour la plupart, sont restés ignorés.

§ 2. — Historiens ecclésiastiques.

L'auteur qui eut la gloire de poser les fondements de l'histoire de l'Église fut Eusèbe, évêque de Césarée. Les Latins ne se trouvant pas sur les lieux qui avaient été le berceau de l'Église, et ne pouvant avoir à leur disposition d'autres documents que ceux dont cet historien avait profité, se bornèrent d'abord à le traduire.

Rufin, prêtre d'Aquilée (360-410), se chargea de ce soin. Il était né à Concordia, dans le Frioul; après avoir vécu longtemps à Aquilée, il vint à Jérusalem et se lia étroitement avec saint Jérôme. On croit qu'il mourut en Sicile vers l'an 410.

Doué d'une érudition profonde, Rufin se plut à enrichir la littérature latine des principaux ouvrages qui étaient la lumière et la gloire de l'Eglise grecque. Il traduisit plusieurs discours de saint Grégoire de Nazianze et de saint Basile, ainsi que le Traité des Principes d'Origène; saint Jérôme blâma cette dernière traduction. Mais le principal ouvrage de Rufin, c'est *l'Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, qu'il traduisit également en latin et qu'il continua jusqu'à la mort de Théodose. Cette histoire, pendant plus de douze cents ans, a servi de base à toutes les études historiques qu'on a faites en Occident.

Rufin eut encore la gloire de réunir dans ses *Vies des Pères du désert* les premiers éléments de l'histoire des institutions monastiques.

Sulpice-Sévère (363-406 ou 410).

Sulpice-Sévère naquit en Aquitaine, suivit d'abord la carrière du barreau et partagea son temps entre le séjour de Toulouse et celui d'Elusa, près de Carcassonne. Jeune encore, riche, célèbre, éloquent, il quitta les lettres profanes, et, dans tout l'éclat de sa renommée, renonça au siècle. Il se retira aux environs de Béziers, et de là dans un couvent de Marseille. On présume qu'il fut ordonné prêtre.

Ouvrages de Sulpice-Sévère. — Il nous a laissé deux ouvrages historiques : son *Histoire ecclésiastique* et sa *Vie de saint Martin* [1] dont il fut le disciple.

L'*Histoire ecclésiastique* est un abrégé, divisé en deux livres : le premier s'étend de la création du monde à Jésus-Christ, le second s'arrête au IVe siècle. Cet ouvrage est extrêmement curieux et remarquable, parce que c'est pour la première fois que l'unité apparaît dans l'histoire. Le christianisme a fait connaître à cet auteur la loi générale de l'humanité, inconnue aux historiens du paganisme : Jésus-Christ, placé au milieu des temps, centre divin autour duquel tout gravite. Cette magnifique pensée, qui fut plus tard si éloquemment développée par Bossuet, Sulpice-Sévère l'a constamment présente à l'esprit. C'est à Jésus-Christ que tout se rapporte dans son ouvrage; sa présence réelle se fait sentir partout. Cette histoire est un vrai chef-d'œuvre.

Sa *Vie de saint Martin* fut accueillie avec la plus grande faveur ; le peuple la lut avec une incroyable avidité ; mais déjà, il se trouva plus d'un incrédule pour révoquer en doute les événements miraculeux qu'elle contient.

Le style de cet écrivain est clair, élégant et concis. C'est sans doute ce dernier mérite qui l'a fait surnommer le *Salluste chrétien*.

Paul Orose, né à Tarraco, en Catalogne, à la fin du IVe siècle, se rapproche de Sulpice-Sévère par son *Histoire*

[1] *Saint Martin,* évêque de Tours, né vers 316 en Pannonie, mort vers l'an 400, se signala par sa charité et fit de nombreux miracles. Son tombeau, que possède la ville de Tours, a toujours été en vénération dans toute la France.

universelle, où domine la même idée générale. Disciple de saint Augustin, il se montra très zélé contre le pélagianisme, et publia même contre cette hérésie *l'apologie du libre arbitre.* Toutefois il est plus connu par son histoire, qui s'étend jusqu'à l'année 316 de J.-C. Il s'y propose surtout de démontrer aux païens que les siècles écoulés avant l'établissement du christianisme ont encore été plus malheureux que ne l'était alors l'empire romain, livré aux barbares. On accusait les chrétiens de tous ces maux; Orose réfute ces calomnies en montrant les destinées de toutes les nations s'accomplissant sous l'action de la Providence.

Cassiodore (468-564).

Cassiodore, né à Squillace en Calabre, devint le premier ministre et l'ami de Théodoric, roi des Goths, et demeura fidèle à ses successeurs. C'est à Cassiodore qu'il faut attribuer la plus belle part dans le grand règne de Théodoric, en qui semble poindre le génie de Charlemagne. Cet habile ministre fut pendant trente ans l'honneur et la lumière de la monarchie des Goths; mais, soupirant après une autre gloire, il abandonna vers l'an 539 la cour de Ravenne, avec toutes ses charges et ses dignités, pour aller fonder à l'extrémité de l'Italie un monastère appelé Viviers, qui sembla un moment devoir rivaliser d'importance avec le Mont-Cassin.

Cassiodore comptait près de soixante-dix ans, lorsqu'il se retira dans cette solitude, où, tout en gouvernant sa nombreuse communauté, il se livra avec ardeur à l'étude des sciences et des lettres. Il avait déjà mérité à la cour de Théodoric le glorieux surnom de *héros* et de *restaurateur de la science;* il voulut faire de son abbaye une sorte d'académie chrétienne et le foyer principal de l'activité littéraire de son temps. Il mourut presque centenaire, s'occupant encore à composer un *Traité sur l'orthographe,* dans le but de concourir à la correction des anciens exemplaires des saints Livres.

Ouvrages de Cassiodore. — Ses travaux historiques se composent d'une *Histoire des Goths et des Romains,* qui malheureusement ne nous est connue que par un abrégé fort

imparfait. Cassiodore a de plus traduit les historiens ecclésiastiques qui ont continué en grec le travail d'Eusèbe de Césarée ; cet ouvrage, connu sous le nom d'*Histoire tripartite,* permet de continuer l'histoire de Rufin jusqu'au VIe siècle.

Les ouvrages classiques de Cassiodore sont nombreux. On remarque surtout son fameux *Traité sur l'enseignement des saintes lettres,* sorte d'encyclopédie élémentaire qui fut le code de l'instruction monastique, et servit longtemps de programme à l'éducation intellectuelle des peuples nouveaux.

Ses *Lettres* forment la partie la plus considérable de ses œuvres. Il en publia lui-même le recueil, divisé en douze livres et intitulé *Diverses.*

Saint Grégoire de Tours (539-593).

L'histoire eut pour principal interprète au VIe siècle saint Grégoire de Tours. Il naquit en Auvergne, d'une famille sénatoriale ; son éducation fut très soignée, et il nous dit lui-même qu'il eut de grands succès dans ses études. Le peuple et le clergé de Tours ayant eu l'occasion de connaître son mérite, l'appelèrent au milieu d'eux pour être leur évêque. Il se trouva mêlé aux principaux événements de son époque, et déploya en toute circonstance une grande fermeté d'âme et une véritable indépendance de caractère. Ses occupations extérieures ne l'empêchèrent pas de composer un très grand nombre d'ouvrages.

Ouvrages de saint Grégoire de Tours. — Ses *Légendes des saints* étaient lues et recherchées de son temps avec beaucoup d'ardeur ; mais son *Histoire ecclésiastique des Francs* est le seul de ses ouvrages qui mérite d'être considéré comme une œuvre vraiment historique. Elle est divisée en dix livres, et s'étend depuis le commencement du monde jusqu'en 591, peu de temps avant la mort de saint Grégoire. Les sept derniers livres, qui renferment les événements dont il a été témoin, offrent seuls un grand intérêt.

Comme le titre l'indique, cette histoire a un caractère civil et religieux ; on y trouve confusément mêlés les vertus des

saints et les crimes des rois. L'ordre chronologique y est souvent méconnu. Cependant on doit oublier ces imperfections, en songeant que saint Grégoire de Tours est le seul écrivain qui nous ait transmis ce qui s'est passé dans les premiers siècles de notre histoire. Bien que son style soit encore barbare, sa narration a parfois du mouvement et de la couleur, et ses réflexions accusent une vraie connaissance des hommes et des choses.

Saint Isidore de Séville (570-636).

Saint Isidore était frère de saint Léandre, archevêque de Séville, qui eut le bonheur de convertir Récarède son neveu, roi des Visigoths, et qui fut lui-même une des gloires de l'Église au VIe siècle [1]. Isidore, plus jeune que Léandre, avait été instruit par ce frère aîné qui l'aimait comme un fils, mais dont la sévérité le rebutait parfois. Cédant un jour à cette crainte, il s'enfuit de l'école de Séville, et, après avoir longtemps erré dans la campagne, s'assit épuisé sur le bord d'un puits. Tandis qu'il regardait avec curiosité les sillons qui en creusaient la margelle, une pauvre femme vint y puiser de l'eau ; le jeune écolier l'interrogea sur le phénomène qui causait sa surprise, et apprit que les gouttes d'eau, en tombant sans cesse sur le même endroit, avaient creusé la pierre. Aussitôt il rentra en lui-même, et se dit que, si la pierre se laissait ainsi creuser par l'eau, son esprit finirait bien aussi par subir l'empreinte de l'enseignement. Il retourna auprès de son frère, et acheva son éducation, de façon à posséder bientôt le latin, le grec et l'hébreu, et à devenir le collaborateur actif de Léandre dans l'œuvre de la conversion des ariens.

Après s'être signalé par son zèle pour la foi catholique, Isidore succéda à son frère sur le siège de Séville, où pendant quarante ans, sa science et son autorité consolidèrent,

[1] *Saint Léandre* était fils d'un duc de race gréco-romaine, dont la fille épousa le roi des Visigoths, Léovigilde. Il avait une autre sœur nommée Florentine, qui embrassa la vie monastique ; et, outre saint Isidore, un frère, nommé Fulgence, évêque comme lui. Saint Léandre fut exilé à Constantinople par Léovigilde qui le rappela lorsqu'il fut près de mourir, et lui confia son fils Récarède pour l'instruire et le faire catholique.

en Espagne, la renaissance religieuse et littéraire dont saint Léandre avait été le premier auteur. Il acheva de détruire l'arianisme, fortifia et agrandit le vaste système d'éducation dont Séville était le foyer, et fut en outre le créateur de cette liturgie espagnole, si poétique et si imposante, qui, sous le nom de *mozarabe*, survécut à la ruine de l'Église visigothe et mérita d'être ressuscitée par le grand Ximénès [1].

Ouvrages de saint Isidore. — Nous avons de lui une *Chronique générale*, qui embrasse l'histoire du monde entier, depuis la création jusqu'au temps où vivait l'illustre docteur, et une chronique particulière, qui est un abrégé de l'*Histoire des Goths, des Vandales* et *des Suèves*, les spoliateurs et les conquérants de l'Espagne.

Ces ouvrages historiques ne sont pas d'ailleurs les seuls qu'ait laissés saint Isidore. Il avait composé plusieurs *Traités de morale* qui sont écrits généralement avec beaucoup d'onction et de simplicité. Mais ce qui fait le plus d'honneur à sa science, c'est son recueil des *Origines* ou *Etymologies sacrées et profanes*, dans lequel il s'est appliqué à donner des notions sur toutes les sciences et sur tous les arts, en commençant par la grammaire. Les antiquaires et les liturgistes ont donné à ce travail les plus grands éloges et l'ont souvent mis à profit. On a dit avec raison de saint Isidore, qu'il fut le dernier saint du monde ancien, et le premier chrétien qui formula la science de l'antiquité pour les chrétiens.

§ 3. — Poètes chrétiens.

Prudence (348-..).

Prudence (*Aurelius Prudentius Clemens*) fut en Occident ce que saint Grégoire de Nazianze avait été en Orient, le représentant le plus complet de la poésie de son siècle. Il naquit à Calahorra, en Espagne. Lui-même nous apprend que, dans sa jeunesse, il fréquenta le barreau ; qu'ensuite il fut succes-

[1] *Ximénès* (*Fr. de Cisnéros*), cardinal ; fut le principal ministre d'Isabelle et de Ferdinand le Catholique (1438-1517.)

sivement préfet de deux villes dont il laisse ignorer les noms, et qu'enfin il obtint un grade militaire à la cour de l'empereur Honorius. Il était âgé de cinquante-sept ans lorsqu'il renonça au monde; il se retira dans la solitude, et passa la fin de sa vie à composer ses ouvrages en vers, dont la plupart ont dû être chantés dans les réunions des fidèles.

Ces quelques détails renferment tout ce que nous savons de la vie de Prudence.

Ouvrages de Prudence. — Les poésies de Prudence appartiennent au genre lyrique et au genre didactique. Dans ce dernier genre, on remarque son poème intitulé *Apothéose*, dans lequel il défend le mystère de la très sainte Trinité et la divinité de Jésus-Christ ; *le Combat de l'âme*, composition allégorique, dans laquelle le poète consacre un millier de vers à décrire le combat des vertus sur les vices ; enfin le *poème contre Symmaque*, sénateur païen qui sollicitait près des empereurs le rétablissement de l'autel de la Victoire. Prudence le réfuta vigoureusement et rendit inutiles tous ses efforts.

Les poésies lyriques de Prudence renferment deux collections : l'une, sous le titre de *Cathémérinon*, contient douze hymnes pour les différentes parties du jour et pour certaines solennités ; l'autre, qu'il appelle *Péristéphanon*, renferme quatorze hymnes en l'honneur d'autant de martyrs. (Voir *Morc. ch.*, Nos LXXIV et LXXV.)

Caractère du génie de Prudence. — Dans Prudence, le poète et le chrétien sont inséparables. Ses vers ne sont que l'expression extérieure de la piété de son âme. Pour lui, la poésie n'est pas une élégante distraction qui doit charmer ses loisirs ; moins encore un art glorieux qu'il faut cultiver avec amour afin de conquérir l'admiration des hommes ; c'est, avant tout, un moyen de glorifier Dieu, c'est une forme de la prière.

En parcourant les poèmes de Prudence, on remarque promptement qu'il n'a pas écrit uniquement pour les lettrés, mais pour tous les chrétiens ses frères ; il se conforme à leur langage, il accepte leur prosodie. Aussi ne faut-il pas y chercher l'harmonieuse et pure latinité de Virgile, pas plus qu'il ne faut s'attendre, en lisant saint Augustin, à trouver dans sa prose l'élégante latinité de Cicéron. Sous la plume des auteurs chrétiens, la langue latine subissait peu à peu une transformation inévitable : quelque chose de divin semblait l'animer, depuis

qu'elle était devenue l'interprète de l'Eglise d'Occident. Prudence, qui avait étudié très soigneusement les chefs-d'œuvre de la poésie latine, emploie à dessein les expressions et les métaphores créées par les Pères des premiers siècles, aimant mieux être compris et goûté par la foule des chrétiens, que de rester puriste, pour être estimé des rhéteurs. Aussi, les vers de ce poète firent-ils les délices de ses contemporains et de tout le moyen âge. Il fallut que la Renaissance, entrant dans l'école chrétienne, en bannît tout ce qui n'était pas conforme aux chefs-d'œuvre païens : Prudence et ses poésies durent disparaître, avec tant d'autres reliques des premiers siècles.

Saint Paulin de Nole (353-431).

Saint Paulin, né à Bordeaux en 353, appartenait à une famille sénatoriale, qui avait occupé les premières dignités de l'empire. Lui-même fut consul, avec le poète Ausone, près duquel il avait étudié l'éloquence ; puis il se rendit en Espagne où, jeune encore, il réunit sur sa tête tout ce qu'un homme peut avoir de crédit, de richesses et de félicité. Mais il s'en dégoûta dans la maturité de l'âge, reçut le baptême, vendit de vastes domaines pour en distribuer le prix aux pauvres, et, dans la simplicité de la vie la plus austère, offrit un nouvel exemple de cette inépuisable charité qui distinguait ces siècles de foi.

La conversion de Paulin causa une grande joie dans toute l'Église. Quand on apprit en Italie, en Afrique : Ambroise à Milan, Augustin à Hippone, qu'un patricien célèbre, Paulinus Pontius, avait quitté le monde, l'éloquence, la renommée pour se retirer dans la solitude, tous admirèrent ce triomphe de la foi. Paulin répondait aux éloges avec une humilité ingénieuse et résistait courageusement aux instances de sa famille, de ses amis et surtout d'Ausone, son ancien maître. Son vœu secret était de se retirer près de Nola [1], à l'ombre du tombeau de saint Félix [2], auquel il avait une dévotion particulière. Avant de quitter l'Espagne, il fut ordonné prêtre, sans être

[1] *Nola*, en Campanie, est, dit-on, la première ville où l'on se soit servi de cloches : on les appela pour cette raison *nola* ou *campana ;* saint Paulin en aurait été l'inventeur.

[2] *Saint Félix*, échappé miraculeusement à la persécution de Dèce, fut fait évêque de Nole et se distingua surtout par une admirable charité. Il mourut en 256.

attaché à aucune église particulière. En se rendant à Nola, il vit saint Ambroise à Florence, et fut accueilli à Rome avec les plus grands honneurs. Arrivé enfin au lieu où tendaient depuis longtemps tous ses désirs, il établit près du tombeau de saint Félix une sorte de monastère composé d'un petit nombre de personnes. Il y composa ses poésies et chanta surtout son saint bien-aimé. Élu évêque de Nola en 409, il se vit en présence de la plus affreuse calamité : cette ville fut prise et saccagée par les barbares. Paulin tomba entre leurs mains, mais ils lui rendirent la liberté par respect pour ses vertus. Alors il employa ses biens à racheter les autres captifs et à soulager les maux de la guerre. Ce fut l'occupation de ses dernières années ; il mourut en 431.

Saint Grégoire le Grand raconte, dans ses Dialogues, que saint Paulin se vendit lui-même aux Vandales, pour racheter le fils d'une pauvre veuve, après avoir employé tout ce qu'il possédait à payer la rançon de plusieurs autres prisonniers ; il ajoute qu'il travailla comme esclave dans un jardin, jusqu'à ce que son maître, ayant découvert son mérite, le mit en liberté et le renvoya.

Ouvrages de saint Paulin. — Parmi les *Poésies* de saint Paulin, on remarque quatorze ou quinze poèmes en l'honneur de saint Félix, composés pour le jour de sa fête. Comme cet illustre martyr faisait sans cesse de nouveaux miracles, Paulin trouvait toujours de nouvelles matières à sa louange.

Nous avons encore de lui des *Epîtres* fort élégantes, qui l'ont fait surnommer *les délices de l'ancienne piété chrétienne*. Saint Augustin dit qu'elles ont la douceur du lait et du miel ; que les fidèles en les lisant sont transportés de leurs charmes, et qu'elles leur communiquent une ferveur de dévotion qu'il est impossible d'exprimer. Les allusions pieuses qu'on y rencontre sans cesse montrent que l'auteur se servait de tout, des choses même les plus indifférentes, pour s'élever jusqu'à Dieu.

Saint Sidoine Apollinaire (430-489).

Sidoine Apollinaire, né à Lyon vers 430, était issu d'une des

plus illustres familles des Gaules. Lui-même devint gendre de l'empereur Avitus, qui occupa pendant dix mois le trône impérial à Rome (455). Après la disgrâce de ce prince, il quitta la cour et se retira en Auvergne, où il partageait son temps entre l'étude et les exercices de la religion. L'empereur Anthémius l'appela près de lui en 467, le créa prince du sénat, patrice et préfet de la ville de Rome. Sidoine Apollinaire ne perdit rien de sa piété dans son élévation. Peu de temps après, il quitta les grandeurs humaines pour se charger du gouvernement de l'Église.

L'évêché d'Arvernia, aujourd'hui Clermont, étant devenu vacant, il dut l'accepter, à la prière du peuple de ce diocèse et des évêques du pays. Dès lors il renonça à la poésie, qui jusque-là avait fait ses délices, et s'appliqua aux études convenables à son nouvel état. Il eut la douleur de voir sa ville épiscopale tomber, après un long siège, au pouvoir d'Alaric II, roi des Visigoths; lui-même fut enfermé comme prisonnier dans le château de Liviane, près de Carcassonne. Quelque temps après, Alaric le rétablit sur son siège; il mourut en paix au milieu de son troupeau, le 21 août 482.

Ouvrages de saint Sidoine Apollinaire. — Nous avons de saint Sidoine Apollinaire neuf livres de *Lettres* et un recueil de *poèmes* sur différents sujets; les principaux de ces poèmes sont les *panégyriques des empereurs Avitus, Majorien* et *Anthémius*. Ces vers annoncent qu'il avait de la facilité et du talent pour la poésie. Ses pensées sont ingénieuses et délicates; son style est serré, vif et agréable; mais on y remarque parfois de l'affectation et de l'enflure.

Saint Prosper d'Aquitaine (403-465).

Prosper naquit en l'année 403, suivant l'opinion la plus commune, et s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des belles-lettres et de la poésie. Il quitta ensuite l'Aquitaine sa patrie, et se retira en Provence. Témoin des erreurs que les semi-pélagiens avaient répandues dans la Gaule, et de la résistance qu'ils apportaient aux preuves convaincantes de l'illustre

évêque d'Hippone, Prosper résolut de venger à la fois la vérité catholique et l'honneur du saint pontife, en composant son *poème des Ingrats*. Il entendait par cette dénomination les semi-pélagiens, ingrats envers la grâce de Jésus-Christ, mais qui toutefois n'avaient point encore été retranchés de la communion de l'Eglise.

Ce poème est constamment animé, bien qu'il roule sur les considérations les plus abstraites. La muse de saint Prosper s'incline avec respect devant les grands docteurs qui ont défendu la foi contre les hérétiques, devant saint Jérôme, *le précepteur du monde*, et surtout devant saint Augustin. Le poète fait ce magnifique éloge du Docteur de la grâce : *Tes livres se sont répandus comme des fleuves dans le monde entier.* Vers majestueux, qui montre, par une grande image, l'influence de saint Augustin sur le monde chrétien.

Racine le fils a imité, et souvent traduit saint Prosper, dans son poème de la Grâce.

Saint Avite de Vienne (..-525).

Saint Avite, évêque de Vienne en Dauphiné, naquit vers le milieu du cinquième siècle, d'une famille sénatoriale d'Auvergne. Pendant tout son épiscopat, qui dura plus de trente années, il joua un grand rôle dans l'Eglise gauloise, intervint dans tous les événements de quelque importance, présida plusieurs conciles et prit part à la conversion de Sigismond, roi des Bourguignons. Toutes ces sollicitudes n'empêchèrent pas saint Avite de cultiver les lettres et de composer de nombreux ouvrages.

Nous avons de lui une centaine de *Lettres* sur les événements du temps, quelques *Homélies* et surtout six *Poèmes*, dont chacun renferme environ cinq ou six cents vers. Le plus remarquable de ces poèmes est une sorte de trilogie épique, qu'on pourrait appeler le *Paradis perdu*. On y rencontre quelques subtilités; mais que de beautés de premier ordre dans la description du paradis terrestre, dans le portrait de Satan, dans les plaintes d'Adam ! Milton lui est inférieur dans plusieurs passages, et l'on a droit de s'étonner, avec un historien

célèbre, M. Guizot, qu'un ouvrage qui renferme de telles beautés soit demeuré si obscur. (Voir *Morc. ch.*, No LXXVI.)

Boèce (470-524).

Boèce, poète et philosophe, aussi bien que grand homme d'Etat, né à Rome en 470, était issu d'une des plus illustres familles de l'empire. On croit qu'il étudia les belles-lettres à Athènes. Théodoric, roi des Ostrogoths, en Italie, lui accorda toute sa confiance et le nomma maître du palais et des offices. Il fut plusieurs fois élevé au consulat; mais il ne se servit jamais de son pouvoir que pour faire le bien. Son zèle pour la religion catholique lui valut la haine du roi goth, lequel était arien : malgré les éminents services que Boèce avait rendus à l'empire, Théodoric le fit jeter dans une prison à Pavie, et bientôt après il subit la mort la plus cruelle (524).

Ouvrages de Boèce. — Boèce avait beaucoup écrit. Ses traités philosophiques ont longtemps servi de base à l'enseignement de la scolastique du moyen âge. L'ouvrage qui l'a immortalisé est celui qu'il composa dans sa prison de Pavie et qu'il intitula: *de la Consolation de la philosophie.* N'ayant aucun livre à sa disposition, il trouva dans son esprit assez de ressources pour faire un chef-d'œuvre de science et de raisonnement. Il y parle philosophie en prose et en vers, et se montre ainsi digne du triple titre de philosophe, d'orateur et de poète.

Ses motifs de consolation sont empruntés aux doctrines les plus célèbres de la Grèce, mais il joint aux spéculations de la sagesse antique toutes les inspirations nouvelles que le christianisme a suscitées dans le cœur de l'homme, en lui apprenant à trouver la joie au sein même de la souffrance. Ces considérations élevées permettent à Boèce de détruire tous les sophismes contre la Providence. Aucun ouvrage n'a peut-être été traduit autant de fois et dans un aussi grand nombre de langues. Tous les critiques ont reconnu son mérite et l'ont placé au rang des plus belles productions de l'antiquité chrétienne.

Fortunat (530-609).

Fortunat, l'un des meilleurs poètes latins de son époque, né rès de Trévise en Italie, passa en Gaule peu avant la grande nvasion des Lombards et la désolation du nord de l'Italie. Il 'arrêta quelque temps en Austrasie à l'époque du mariage de ligebert avec Brunehaut et de celui de Chilpéric avec Galsvinthe. Son talent de poète lui fit un devoir de composer des pithalames pour ces époux couronnés. Comme il vivait à la our, il était chargé d'en célébrer toutes les aventures et tous es plaisirs : de là ces petites pièces de circonstance que nous encontrons dans ses œuvres. Il quitta ensuite cette vie dépenlante pour aller à Tours faire un pèlerinage en l'honneur de aint Martin, puis se retira à Poitiers.

Sainte Radegonde [1], femme de Clotaire Ier, venait de fonler, près de cette ville, un monastère dont Fortunat fut aumôier jusqu'à la mort de cette illustre princesse. Sept ou huit ns après, il fut fait évêque de Poitiers, où il mourut saintenent en 609.

Ouvrages de Fortunat. — Nous avons de lui sept *Vies le saints*, quelques *Lettres*, un poème en quatre chants sur la *'ie de saint Martin*, qui n'est qu'une traduction en vers de 'ouvrage de Sulpice-Sévère, et enfin deux cent quarante-ieuf pièces de vers sur des sujets très variés. Quelques-unes ont rapport à Grégoire de Tours, d'autres sont adressées à ainte Radegonde; plusieurs ne sont que des épitaphes. On ttribue à Fortunat l'hymne *Vexilla regis,* que l'on chante endant le temps de la Passion.

Comme littérateur, Fortunat est peu remarquable; il nous pprend lui-même qu'il n'avait étudié ni l'antiquité sacrée, ni 'antiquité profane ; aussi ne s'est-il presque exercé que sur les sujets frivoles. Cependant rien ne fait mieux connaître les

[1] *Sainte Radegonde,* fille de Berthaire, roi de Thuringe, élevée dans le paganisme, fut instruite dans la religion chrétienne par Clotaire Ier, fils de lovis, qui l'épousa. Avec son consentement, elle prit le voile six ans après à Noyon et se fixa ensuite à son abbaye de Sainte-Croix, à Poitiers, où elle mourut en 587.

conditions de la vie privée à cette époque que ces petits poèmes, nés de tous les incidents particuliers que le poète a rencontrés dans sa longue carrière. Transporté de la cour sur un siège épiscopal d'un grand éclat, il raconte, dans des vers de sa façon, tout ce qui l'a frappé au milieu de ces diverses positions, et fait, sans s'en douter, le tableau complet des mœurs de son siècle. (Voir *Morc. ch.*, No LXXVII.)

CHAPITRE IV

PRINCIPAUX AUTEURS LATINS, depuis Charlemagne jusqu'au XVIIIe siècle.

Coup d'œil sur cette époque. — Le champ que nous embrassons en ce moment est trop vaste pour entreprendre de le travailler à fond. Les écrivains latins sont encore nombreux, même après la formation et le perfectionnement des langues modernes, dont plusieurs sont nées du latin, joint à quelque élément barbare. Nous nous contenterons de rechercher dans chaque siècle les principaux auteurs, afin de montrer que la langue latine n'a pas cessé, pendant cette longue période d'être cultivée, et de produire des chefs-d'œuvre dans presque tous les genres.

Le IXe et le Xe siècle nous offriront, avec les écrivains de l'*époque de Charlemagne*, les travaux du savant *Gerbert* et les poésies latines de *Hrotsvitha.* Le XIe et le XIIe, d'illustres théologiens: *Lanfranc,* saint *Anselme* et surtout l'immortel *saint Bernard.* Viennent ensuite les gloires du XIIIe siècle : *saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure.* Enfin, dans l'âge moderne, nous rencontrons encore de dignes interprètes de la langue latine ; *Baronius, Erasme,* les *Scaliger, de Thou,* etc.

§ Ier. — IXe et Xe siècle.

Charlemagne et les écrivains de son époque.

Charlemagne pourrait être lui-même considéré comme écrivain, et, à ce titre, on devrait lui assigner un rang honorable parmi les hommes de lettres qui ont fait la gloire de son siècle. Mais son meilleur ouvrage, c'est d'avoir ranimé le

goût des études dans toute l'étendue de son empire, de s'être environné des savants les plus célèbres, d'avoir provoqué constamment leur génie, et d'être ainsi parvenu à faire renaître et fleurir, sous sa protection puissante, la philosophie, la théologie, l'histoire, la poésie, en un mot toutes les branches des connaissances jusque-là cultivées. Il ne réussit pas à détruire entièrement la barbarie qui pesait sur son époque; toutefois, en appréciant le mérite et les efforts des écrivains qui lui ont fait cortège, et en les comparant surtout aux auteurs des siècles précédents, nous serons étonnés de l'influence que ce grand homme a exercée sur la marche progressive de la civilisation. Le latin était encore la langue presque universelle en Occident; c'est dans cette langue qu'ont écrit *Alcuin*, *Eginhard*, *Théodulphe*, *etc.*

Alcuin naquit en Angleterre, dans la province d'York, en 725. Il fut élevé par Bède le Vénérable et, à l'exemple de ce savant religieux, embrassa la vie monastique. Ses progrès dans les sciences, l'étendue de son savoir, portèrent sa réputation au delà des mers : Charlemagne l'appela en France, pour l'aider dans la renaissance littéraire qu'il méditait. Ce ne fut pas sans une amère douleur que le moine anglais se résigna à échanger sa chère solitude contre les agitations du monde et de la cour. *O ma cellule,* écrivait-il au moment de quitter le monastère, *douce et bien-aimée demeure, adieu pour toujours! Je ne verrai plus ni les bois qui t'entouraient de leurs rameaux entrelacés et de leur verdure fleurie, ni tes prés remplis d'herbes aromatiques et salutaires, ni tes eaux poissonneuses, ni tes vergers, ni tes jardins où le lis se mêlait à la rose... Chère cellule, je te pleure et je te regrette, mais c'est ainsi que tout change et tout passe, que la nuit succède au jour, le calme à la tempête... Attachons-nous à Dieu seul!*

Alcuin fonda, sous les auspices de Charlemagne, plusieurs écoles à Paris, à Tours, à Aix-la-Chapelle, et dirigea lui-même *l'école* dite *palatine*, qui se tenait dans le palais du prince et à laquelle étaient jointes une bibliothèque et une sorte d'académie dont l'empereur lui-même faisait partie. Charlemagne l'employa dans diverses négociations et lui donna plusieurs riches abbayes. Alcuin savait le latin, le grec,

l'hébreu et possédait, en un mot, toutes les connaissances de son temps ; aussi l'appelait-on *le sanctuaire des arts libéraux.* Il mourut en 804.

Ses ouvrages renferment des *Commentaires sur la sainte Ecriture;* un excellent traité de morale intitulé *Des vertus et des vices;* des ouvrages classiques sur *la Rhétorique, la Grammaire,* etc.; un recueil considérable de *Lettres,* où l'on trouve des renseignements précieux pour l'histoire de ce temps, et un très grand nombre de pièces de *vers* sur des sujets de circonstance.

Le style d'Alcuin est dur, incorrect, surchargé de mots affectés et de locutions bizarres qui le rendent pénible et désagréable. La grande gloire de cet écrivain est d'avoir été le précepteur de Charlemagne, et d'avoir trouvé dans son génie pratique assez de forces et de ressources pour communiquer aux barbares qui l'environnaient l'enthousiasme dont il était lui-même pénétré pour les sciences et les lettres.

Eginhard, secrétaire de Charlemagne, avait été élevé à la cour de ce prince par Alcuin. Il jouit de toute la confiance de l'empereur, et fut chargé après sa mort de l'éducation de Lothaire, fils de Louis le Débonnaire. Il se retira de la cour vers 816, pour vivre dans un monastère, où il mourut en 844.

On a d'Eginhard deux ouvrages précieux : *la Vie de Charlemagne* et les *Annales du royaume des Francs de 741 à 829;* il a également laissé un grand nombre de *Lettres.*

« Sa *Vie de Charlemagne,* dit M. Guizot, est, du VIe au VIIe siècle, le morceau le plus distingué, le seul même qu'on puisse appeler une histoire ; car c'est le seul où l'on rencontre des traces de composition, d'intention politique et littéraire. » Après avoir exposé l'état de la Gaule franque sous les derniers Mérovingiens, Eginhard raconte en quelques mots le règne de Pépin, les commencements de celui de Charlemagne et ses rapports avec son frère Carloman ; enfin il entre dans le récit du règne de Charlemagne seul. La première partie de cette histoire est consacrée aux guerres de ce prince ; de là, l'auteur passe au gouvernement intérieur, à l'administration de Charlemagne ; puis il aborde sa vie domestique, son caractère personnel.

Eginhard avait pris pour modèle Suétone, et son admiration pour l'historien des Douze Césars le porte à lui emprunter jusqu'à ses expressions et ses phrases. Son plan même est calqué sur celui que Suétone a suivi dans la vie d'Auguste.

Théodulphe, originaire d'Espagne ou de la Septimanie, fut appelé à la cour de Charlemagne en 781, et devint l'un des restaurateurs des lettres. Il excella surtout dans la poésie, ce qui lui fit donner le nom de *Pindare,* dans l'école du palais [1]. Quelques-unes de nos hymnes d'église lui sont attribuées. On raconte qu'ayant été enfermé dans le château d'Angers, pour avoir pris parti contre Louis le Débonnaire, Théodulphe profita, le jour des Rameaux, du moment où ce prince passait près de sa prison, pour entonner à pleine voix une hymne qu'il venait de composer. Cette hymne est celle que l'on chante encore aujourd'hui à la procession de cette même solennité :

Gloria, laus et honor tibi sit, rex, Christe redemptor.

Elle toucha le cœur du prince, qui rendit à son auteur la liberté et le rétablit sur son siège d'Orléans, dont il était évêque. Il y mourut en 821.

Théodulphe nous a laissé *soixante-douze poèmes,* parmi lesquels on remarque son *Exhortation aux juges.* Il raconte, dans ce poème, le voyage qu'il fit dans les deux Narbonnaises, où Charlemagne l'avait envoyé pour réformer l'administration. Il y décrit les principales villes du midi de la Gaule et retrace en même temps les devoirs de tous les juges qui ont à remplir une mission analogue à la sienne. Ses vers sont loin d'être parfaits ; mais les sentiments qu'ils expriment sont d'une bienveillance et d'une douceur qui contrastent heureusement avec la dureté de ces temps barbares.

Gerbert (940-1003).

Le Xe siècle ne put soutenir la gloire du siècle précédent : les guerres civiles, les désastres des Normands semblaient

[1] Charlemagne siégea lui-même dans cette sorte d'académie où il portait le nom de *David ;* Alcuin, pour de mauvais vers, avait pris le nom d'*Horace*, et *Angilbert,* un autre savant, celui d'*Homère.*

devoir anéantir pour jamais l'œuvre de régénération intellectuelle accomplie par Charlemagne. Cependant le réveil des lettres, réservé seulement au XIe siècle, fut prépa ré par l'immortel Gerbert.

Né à Aurillac, en Auvergne, d'une famille obscure, élevé par charité au monastère de Saint-Géraud, Gerbert dut son élévation à son seul mérite. Avide d'étendre ses connaissances, il alla en Espagne pour se familiariser avec la science des Arabes, dont la civilisation était alors très avancée. Ses talents furent connus d'Othon le Grand, empereur d'Allemagne, qui l'appela à sa cour pour lui confier l'éducation de son fils. Plus tard, il remplit les mêmes fonctions près de Robert, fils de Hugues Capet, et depuis roi de France.

Promu successivement au siège de Reims, puis à celui de Ravenne, Gerbert fut élevé, en 999, à la dignité suprême de chef de l'Église et prit le nom de *Sylvestre II* : c'était la première fois qu'un Français montait sur la chaire de saint Pierre. Son pontificat, trop court pour le bien de la chrétienté, fut surtout remarquable par l'impulsion qu'il donna aux sciences et aux arts après le terrible réveil de l'an 1000.

Sylvestre II mourut en 1003 avec la réputation d'un grand et saint pontife.

Ouvrages de Gerbert. — Un grand nombre de *Lettres*, quelques *traités de Mathématiques* et une *Vie de saint Adalbert*, archevêque de Prague, forment le recueil de ses ouvrages.

Gerbert avait acquis une érudition prodigieuse pour son temps. L'étendue de ses connaissances l'avait déjà rendu le savant le plus distingué de son siècle avant que la dignité pontificale l'eût placé à la tête de l'Église. Le premier, il importa, dans l'Europe occidentale, l'usage des chiffres arabes. Il construisit, pour l'église de Magdebourg, la première horloge à bascule, et se rendit si habile dans l'exécution des ouvrages d'art, qu'il passa pour un magicien, près des ignorants et des superstitieux.

Hrotsvitha, la religieuse saxonne (940-..).

Le Xe siècle, époque de décadence presque universelle pour

les lettres, a produit néanmoins, au milieu de ses épaisses ténèbres, une merveille que le siècle de Louis XIV eût été fier de posséder. Ce phénomène littéraire, c'est *Hrotsvitha,* religieuse du couvent de Gandersheim, au pays actuel de Hanovre. Elle était née vers l'an 940. Sans sortir de sa pieuse retraite, elle apprit le latin, le grec, la philosophie d'Aristote, la musique et les autres arts libéraux. Ses uniques maîtres furent deux religieuses du même monastère, comme elle nous l'apprend elle-même dans la préface de ses poésies.

« J'ai emprunté, dit-elle, le fond de cet ouvrage à l'Écriture « sainte que m'ont apprise, dans ce couvent de Gandersheim, « la sage et bienheureuse Richarde et les religieuses qui la « suppléaient dans ses fonctions ; puis la bienveillante Ger- « berge (*nièce de l'empereur Othon* Ier), au royal caractère, « de l'autorité de laquelle je dépends aujourd'hui. Moins « avancée que moi en âge, mais plus avancée en science, « Gerberge a daigné me former amicalement par la lecture de « quelques bons auteurs, dans lesquels elle avait été elle-même « instruite par de savants personnages.

« Bien que l'art de moduler les vers soit chose difficile, « principalement pour une femme, j'ai osé, me confiant dans « le secours d'en haut, traiter en vers héroïques les sujets de « ce livre. Je n'ai pas eu au surplus d'autre but dans ce « travail que d'empêcher le faible talent qui m'a été confié de « croupir dans mon sein et de s'user dans la rouille. J'ai voulu « le forcer à rendre, sous le marteau de la dévotion, au moins « quelques sons à la louange de Dieu. »

Ouvrages de Hrotsvitha. — Les poésies de Hrotsvitha, toutes écrites en latin, comprennent son *Panégyrique* ou *Histoire des Othons,* tableau intéressant et véridique des intrigues qui agitèrent alors la famille ducale et impériale de Saxe ; huit autres poèmes qui sont *l'Histoire de la Bienheureuse vierge Marie ;* celle de *l'Ascension de Notre-Seigneur ; la Passion de saint Gangolfe,* martyr ; *la Chute et la Conversion de saint Théophile ; l'Histoire des saints Protésius et Basile ; la Passion de saint Denis Aréopagite* et celle de *sainte Agnès.*

Outre ces huit poèmes, la religieuse de Gandersheim a

composé six ou sept *Comédies en prose*, à l'imitation de Térence. Honorer et recommander la chasteté, tel est le but presque unique qu'elle s'y propose. « J'ai voulu, dit-elle, dans la préface, substituer d'édifiantes histoires de vierges pures aux débordements des femmes païennes. Je me suis efforcée, selon les facultés de mon faible génie, de célébrer les victoires de la chasteté, particulièrement celles où l'on voit triompher la faiblesse des femmes et où la brutalité des hommes est confondue. » Et elle le fait avec une vigueur et un tact admirables. Dans son chef-d'œuvre, intitulé *Abraham*, la scène où le pieux solitaire aborde sa nièce *Marie*, tombée dans le désordre, et celle où il se fait reconnaître, peuvent être comparées aux plus belles scènes modernes. Ailleurs, le caractère astucieux de *Julien l'Apostat* se produit avec une énergie qui fait penser au grand Corneille. Le latin de Hrotsvitha est assez correct ; on admire surtout, dans ses drames, cette prose poétique agréablement cadencée et où déjà se laisse apercevoir la rime. (Voir *Morc. ch.*, N° LXXVIII.)

Ces œuvres de génie commencent à exciter la surprise et l'admiration du XIXe siècle, et à lui faire considérer Hrotsvitha comme une gloire, non seulement pour l'Allemagne, mais pour l'Europe entière.

La Légende au moyen âge.

Nous placerons ici quelques détails sur la *légende*, cultivée, lue et goûtée pendant tout le moyen âge, aussi bien avant le Xe siècle, auquel nous sommes parvenus, que dans les siècles suivants, jusqu'à l'époque de la Réforme, où l'orgueil du protestantisme s'efforça de bannir la foi simple et naïve d'autrefois.

Le mot légende signifie littéralement la vie d'un saint, insérée dans son office où elle devait être lue (*legenda*). Ce terme, dans un sens plus général, renferme l'idée de traditions naïves et poétiques, mêlées à la vérité des récits ; c'est ainsi que nous l'entendons en ce moment. Voyons quelles en ont été l'origine et l'influence.

C'est dans les monastères surtout qu'étaient recueillies et composées la plupart de ces légendes, toujours accueillies par

le peuple chrétien avec foi et empressement ; elles formèrent, pendant plusieurs siècles, la seule poésie populaire de l'Europe. L'amour du merveilleux, si naturel à l'homme déchu de sa grandeur originaire, prit, avec la religion chrétienne, un caractère tout nouveau : on se plut à former autour des héros de l'Église, les saints, une auréole poétique, ajoutée à leur véritable histoire.

« Personne alors, dans la société chrétienne, dit M. de « Montalembert, ne doutait de la vérité et de la douceur « ineffable de ces pieuses traditions... On se plaisait à établir « entre les saints de l'Église triomphante et les humbles com- « battants de l'Église militante d'ineffables affections, de « salutaires patronages... Depuis le roi et le pontife jusqu'au « plus pauvre artisan, chacun avait une pensée spéciale dans « le ciel ; au sein des combats, dans les dangers et les dou- « leurs de la vie, ces saintes amitiés exerçaient toute « leur influence consolatrice et fortifiante... Les chevaliers « et les nobles seigneurs avaient pour modèles et pour patrons « saint Michel et saint Georges ; pour dames de leur pieuse « pensée, sainte Catherine et sainte Marguerite. Le laboureur « voyait dans les églises l'image de saint Isidore avec sa « charrue. Le pauvre en général, l'homme livré aux durs tra- « vaux, rencontrait à chaque pas ce colossal saint Christophe, « succombant sous le poids de l'enfant Jésus, et retrouvait en « lui le symbole de ces rudes labeurs de la vie dont le ciel est « la moisson. Toutes ces pieuses traditions, les unes locales, « les autres personnelles, s'éclipsaient et se confondaient « dans celles que le monde entier répétait sur Marie. Reine « de la terre autant que reine du ciel, pendant que tous les « fronts et tous les cœurs étaient inclinés devant elle, tous les « esprits étaient inspirés par sa gloire... Chaque jour voyait « éclore quelque légende plus merveilleuse, quelque nouvelle « parure que la reconnaissance du monde offrait à Celle qui « lui avait rouvert les portes du ciel : *Il faut bien*, lui disait- « on, avec une délicieuse simplicité, *il faut bien que tu nous* « *exauces, nous avons tant de bonheur à t'honorer* ! » (Vie de sainte Élisabeth de Hongrie.)

Telle était la légende ; elle ne s'arrêtait même pas au ciel

et à ses bienheureux habitants : la nature tout entière, chantée par elle, prenait un aspect nouveau. La pensée religieuse, en vivifiant les dons du Créateur, formait dans les âmes cette foi simple et énergique que nous admirons dans les héros chrétiens du moyen âge. Sans doute, sous le point de vue purement historique, la plupart des légendes manquent de critique, et n'excitent, à cause de cela, que le sourire moqueur des incrédules ; mais nous, enfants de l'Église, « nous savons, « dit un pieux auteur [1], que Dieu agit avec les saints d'une « manière plus *directe et plus visible,* et nous aimons à croire « toutes ces relations familières entre le ciel et les âmes inno- « centes. Laissons au bon Dieu le *bonheur* de faire des mira- « cles pour ceux qu'il aime, et ne les contestons pas... Les « saints sont restés *enfants* avec le bon Dieu ; le bon Dieu est « resté *mère* avec les saints. Les légendes pieuses sont les « récits des caresses maternelles de Dieu. »

Quant aux auteurs légendaires et aux plus célèbres légendes, on peut citer les auteurs *apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament,* qui nous ont laissé mille pieux récits sur les faits rapportés dans les livres authentiques, et, parmi les légendes des saints, celle du grand *saint Christophe,* de *sainte Thècle,* de *saint Eustache,* des *trois chevaliers de saint Jean, etc.*

Une autre source inépuisable de légendes pieuses, c'est un délicieux volume connu sous le nom de *Légende dorée,* écrit vers 1250 par Jacques de Voragine, né à Voraggio, près de Gênes. On peut encore rappeler les *Fioretti* (petites fleurs) de saint François d'Assise. C'est le recueil le plus complet des miracles qu'opérait tous les jours, et sans y songer, l'illustre patriarche d'Assise. (Voir *Morc. ch.,* Nos LXXIX et LXXX.)

§ 2. — XIe et XIIe siècle.

Lanfranc (1005-1089).

Lanfranc, savant théologien et illustre archevêque de Cantorbéry, ouvre avec honneur le XIe siècle, époque de régénération profonde pour les lettres aussi bien que pour la religion.

[1] *L'abbé Sylvain* (composition littéraire).

Après les terreurs superstitieuses de l'an 1000, la foi s'était ranimée au sein de l'Eglise : ce souffle divin fit surgir de toutes parts nos majestueuses cathédrales gothiques, peupla les monastères et leurs savantes écoles. Lanfranc, né à Pavie, fut l'un des plus ardents promoteurs de ce mouvement intellectuel. Après avoir enseigné le droit avec beaucoup d'éclat dans sa patrie, il vint en France, entra dans la célèbre abbaye du Bec [1] et fit bientôt de cette abbaye le foyer des sciences et des lettres.

L'arrivée du célèbre Italien en France avait eu un grand retentissement ; les justes éloges qu'on rendait au mérite de Lanfranc blessèrent l'amour-propre de Béranger, qui enseignait la théologie à Tours, d'une manière brillante, mais peu solide. Ayant été vaincu dans une sorte de tournoi littéraire par celui dont il ne pouvait méconnaître le génie, il essaya de racheter par la nouveauté ce que la supériorité écrasante de son rival lui faisait perdre et se jeta dans l'hérésie. Lanfranc, qui passait avec raison pour l'oracle et le flambeau de l'Église, répondit aux sacrilèges attaques de Béranger contre le dogme de l'Eucharistie par son *Traité du corps et du sang de J.-C.*

Devenu conseiller intime du duc de Normandie, Guillaume le Conquérant, Lanfranc reçut de ce prince l'abbaye de Saint-Etienne de Caen, puis l'archevêché de Cantorbéry, lorsque Guillaume eut fait la conquête de l'Angleterre. Doué d'un génie éminemment pratique, il sut répandre le goût des études dans ce pays encore barbare, fonda des hôpitaux et tint plusieurs conciles. Il mourut en 1089, universellement respecté.

Ouvrages de Lanfranc. — Outre son *Traité du corps et du sang de J.-C.*, Lanfranc a laissé un recueil de *Lettres* fort importantes et quelques commentaires ou annotations sur les saintes Ecritures. On trouve dans ces ouvrages beaucoup de clarté et de méthode, un style facile et naturel.

Saint Anselme (1033-1109).

Saint Anselme, né à Aoste, en Piémont, fut attiré à l'abbaye

[1] *Le Bec*, bourg du département de l'Eure, sur la Rille. La célèbre abbaye de Bénédictins, si florissante au moyen âge, y avait été fondée par Herluin peu avant l'arrivée de Lanfranc qui fut un de ses disciples. Le cloître du Bec sert aujourd'hui de haras national.

du Bec par la réputation de Lanfranc dont il devint le disciple et bientôt le successeur dans la charge d'abbé. L'étendue de sa science et la profondeur de son génie l'égalèrent en peu de temps à son illustre maître et portèrent sa réputation au delà du détroit. Guillaume le Roux occupait alors le trône d'Angleterre; avide et débauché, ce prince s'était emparé de tous les revenus de l'archevêché de Cantorbéry après la mort de Lanfranc et prolongeait à dessein la vacance de ce siège. Une maladie cruelle lui ouvrit les yeux et le fit enfin consentir à accorder au vertueux abbé du Bec une dignité que la voix des seigneurs et du peuple réclamait également : Anselme fut élu au siège de Cantorbéry. Cet honneur, loin de l'éblouir, ne lui parut qu'un pesant fardeau; il comprit les immenses difficultés de sa mission. Zélé défenseur des droits du clergé, il dut constamment lutter contre les injustices et la tyrannie du roi d'Angleterre qui l'exila en France. Plus tard, Henri Ier, successeur de Guillaume le Roux, se réconcilia solennellement avec lui en reconnaissant toutes les prérogatives du Saint-Siège ; Anselme revint au milieu de son troupeau et mourut deux ans après (1109), laissant au siège de Cantorbéry d'illustres exemples de fermeté et de courage, qui ne devaient pas rester stériles.

Ouvrages de saint Anselme. — Les ouvrages de ce savant docteur forment une sorte d'encyclopédie théologique et philosophique, où toutes les questions les plus ardues sont traitées avec une étonnante profondeur. Ses *Traités de la Trinité, de l'Incarnation, du Péché originel, du Libre arbitre, etc.*, répandent une vive lumière sur tous les mystères de notre foi. Ce génie, habitué à vivre dans les régions de la métaphysique la plus subtile, n'était pourtant ni sec ni aride ; ses *Méditations* révèlent un cœur tout embrasé de l'amour divin. Souvent, il lui arrivait, à la vue de la vérité qui l'inondait de ses lumières, de répandre des torrents de larmes, et de ne pouvoir autrement exprimer son bonheur. Ses *Lettres* sont aussi un précieux monument de l'esprit de charité et de douceur qui l'animait. Il a également laissé un petit *poème sur le mépris du monde,* tout empreint de cette élégante simpli-

cité qui caractérise les siècles les plus heureux de la littérature latine.

Saint Anselme joue un rôle important dans la théologie : on l'a considéré comme un second saint Augustin.

Saint Bernard [1] (1091-1153).

L'éloquence chrétienne n'exerça dans aucun temps une influence plus profonde qu'au XIIe siècle, lorsqu'elle souleva les populations entières pour les porter à reconquérir le tombeau du Christ. Un grand nombre de prédicateurs éloquents parurent alors ; leurs discours ne nous sont point parvenus, mais nous pouvons juger du siècle par les écrits de saint Bernard, qui en fut la personnification la plus complète.

Né près de Dijon, au château de Fontaines, en 1091, Bernard quitta le monde à l'âge de vingt-deux ans et alla s'ensevelir à Cîteaux. Il sortit de ce monastère pour fonder, dans la célèbre *Vallée d'absinthe*, l'abbaye de Clairvaux (*Clara vallis*), vallée illustre. « Bientôt sa réputation s'étendit « au loin, et le monde se plaisait à répéter ce nom qui devait « présider aux destinées du XIIe siècle. Pendant vingt-cinq « ans, on vit cet étonnant spectacle d'un homme qui n'était « pas du monde et qui gouvernait le monde, d'un solitaire en « relation avec les papes et les empereurs, les rois et les « reines, les princes et les évêques, les savants et les igno- « rants, les peuples des villes et les anachorètes des déserts, « avec l'Orient et l'Occident.... » (L'abbé Darras : *Histoire de l'Eglise.*)

Au milieu d'une vie si active, saint Bernard trouvait encore le temps d'écrire de nombreux ouvrages. On peut les diviser en trois classes : ses **Traités**, ses **Sermons** et ses **Lettres**. En même temps, il combattait plusieurs hérésies [2], fondait un nombre prodigieux de monastères, prêchait la deuxième croisade, en sorte que « l'on s'étonne à la fois, et que physi- « quement il ait pu résister à tant de fatigues, et qu'intellec-

[1] Nous réservons, pour la *Littérature française*, de plus amples détails sur la vie et les œuvres de *saint Bernard*.

[2] Saint Bernard combattit entre autres les erreurs d'*Abélard*, de *Pierre de Bruys*, puis celles d'*Arnaud de Brescia* en Italie.

« tuellement son génie ait pu suffire à des occupations si « variées. Son style est vif, fleuri ; ses pensées ingénieuses ; « son imagination brillante et féconde en allégories ; l'Ecriture « sainte lui était si familière, qu'il la possédait presque en « entier dans sa mémoire, et qu'il en reproduisait naturelle- « ment, à chaque phrase, les idées et les expressions.... Le « monde entier pleura sa mort (20 août 1153).... Il semblait, « dit un chroniqueur, que l'univers eût perdu sa lumière, sa « joie, son bonheur et sa vie.... Le Midi et le Nord, l'Orient « et l'Occident s'unissaient pour aimer et honorer celui qui avait tant aimé et honoré Dieu et les hommes... » (*Ibid.*)

La douceur est le caractère distinctif de saint Bernard qu'on a nommé avec raison le *docteur aux lèvres de miel.* (*Doctor mellifluus.*) (Voir *Morc. ch.*, Nos LXXXI et LXXXII.)

— A côté du nom de saint Bernard se place celui de **Pierre le Vénérable,** qui fut pour Cluny ce que l'illustre docteur était pour Cîteaux, et qui se trouva mêlé comme lui aux principaux événements de son siècle. Ses *Lettres* forment pour ce motif la partie la plus importante de ses œuvres. Elles sont écrites avec une pureté de goût et une délicatesse de sentiments qu'on est loin de supposer dans les hommes de cette époque. La postérité a consacré les sentiments de respect qui ont toujours environné ce saint religieux, en associant à son nom le titre glorieux de *Vénérable.*

Historiens.

Quelques chroniqueurs du XIe et du XIIe siècle méritent d'être cités :

Aimoin, bénédictin du monastère de Fleury-sur-Loire, recueillit, sous le titre d'*Histoire des Francs,* tous les récits épars dans les diverses chroniques relatives aux Francs et conduisit ce travail jusqu'à la seizième année du règne de Clovis II ; le fond n'en est pas toujours exact, mais le style est assez pur.

Guillaume de Jumièges [1] composa l'*Histoire des Nor-*

[1] *Jumièges,* célèbre abbaye bénédictine, fondée par saint Philbert en 654 sur la Seine, à 27 kilom. de Rouen.

mands : cet auteur peint les mœurs et les caractères avec vérité.

Raoul Glaber vécut sous Robert et Henri Ier, rois de France. Sa *Chronique,* en cinq livres, s'étend de l'an 900 à 1046 : cet ouvrage, qui manque de plan, est cependant curieux à consulter.

Robert le Moine, après avoir suivi les croisés dans leur première expédition en terre sainte, écrivit l'*Histoire de Jérusalem.* Son récit a toute la vivacité d'un drame plein d'émotion ; le style en est clair et facile, la narration souvent vive et animée.

Guibert de Nogent, né en 1053 d'une famille noble à Clermont en Beauvoisis, prit l'habit religieux dès l'âge de onze ans, et devint ensuite abbé de Notre-Dame de Nogent-sous-Coucy, au diocèse de Laon. Il composa, d'après une relation anonyme, l'histoire de la première croisade, qu'avec un rare bonheur d'expression il intitula les *Gestes de Dieu par les Francs* (*Gesta Dei per Francos*). La grandeur du sujet et la simplicité du style; la couleur orientale et la naïveté du moine chroniqueur contribuèrent sans doute à entretenir en Occident le saint enthousiasme des guerres saintes.

Guillaume de Tyr, né à Jérusalem, vint étudier les arts libéraux en Occident ; à son retour dans sa patrie, il fut nommé archevêque de Tyr par Amaury, roi de Jérusalem, assista au concile de Latran en 1178 et mourut six ans après. Son *Histoire des Croisades,* depuis leur origine jusqu'à l'année 1183, se recommande par la sincérité et par l'intérêt; elle l'a placé parmi les historiens les plus distingués de son temps bien qu'elle ne soit pas sans défauts.

§ 3. — XIIIe au XVIe siècle.

Le XIIIe siècle est l'âge d'or de la littérature scolastique [1] ; l'enseignement théologique, fixé par le célèbre *Pierre Lombard* [2],

[1] La langue latine, réfugiée dans les écoles, après la formation des langues modernes, devint, pour cette raison, la *langue scolastique ;* la philosophie prit également ce nom, du IXe au XVIe siècle, parce qu'elle fut d'abord enseignée dans les écoles ecclésiastiques, fondées par Charlemagne.

[2] *Pierre Lombard* (1100-1164) fut élu évêque de Paris en 1159, après avoir occupé avec le plus grand succès une chaire de théologie.

surnommé le Maître des sentences, fut développé avec un merveilleux éclat dans les savantes universités. Nous y rencontrons les noms d'*Albert le Grand*, de *Jean Scot*, le docteur subtil, et, sous le rapport plus littéraire qui nous occupe spécialement ici, nous voyons l'Ange de l'école, *saint Thomas d'Aquin*, et le Docteur séraphique, *saint Bonaventure*, auxquels on peut joindre *saint Vincent de Beauvais*. Ces noms, que la science aussi bien que la sainteté ont rendus immortels, se placent dignement près de celui du grand roi saint Louis qui, du trône de France, répandait alors sur toute l'Eglise l'éclat de ses vertus.

La décadence de la littérature scolastique commence au XIVe siècle ; les disputes philosophiques occupent inutilement une foule d'esprits sérieux, et les entraînent souvent dans des doctrines contraires à la foi catholique. Cependant au milieu de ces vaines discussions, on voit s'élever des âmes pures et simples qui puisent leurs lumières à la véritable source, dans la droiture et la vérité. En Allemagne, *Thomas à Kempis*; en France, le pieux *Gerson* brillent par leur science et leurs vertus au milieu de la décadence de la foi, prélude des grands désastres que la réforme doit causer à l'Eglise au siècle suivant.

Nous ne parlons plus des historiens : *Geoffroy de Villehardouin* commence, dès la fin du XIIe siècle, à employer l'idiome national pour écrire l'histoire de l'empire français à Constantinople. Dans les autres nations, on voit également paraître des historiens qui préfèrent au latin la langue de leur pays, et inaugurent ainsi une littérature nouvelle.

Albert le Grand (. .-1280).

Albert, surnommé *le Grand*, de la famille des comtes de Bollstœdt, naquit à Lavingen, en Souabe, vers l'an 1193, fit ses études à Paris et entra dans l'ordre de saint Dominique, dont il devint plus tard provincial. Il enseigna la philosophie avec un grand succès, d'abord à Paris, puis à Cologne. Nommé en 1260 évêque de Ratisbonne, il se démit au bout de trois ans de son évêché, pour se retirer à Cologne et s'y livrer tout entier à l'étude. Il mourut dans cette ville en 1280.

Les ouvrages d'Albert le Grand, sur la philosophie, la théologie, le droit, l'Ecriture sainte, la physique, la chimie et l'histoire naturelle, ne forment pas moins de vingt-un volumes in-folio. Il commenta et popularisa les œuvres d'Aristote. L'étendue de ses connaissances en fit la merveille de son siècle. Son plus beau titre de gloire, c'est d'avoir été le maître de saint Thomas d'Aquin, dont il prédit les hautes destinées.

Saint Thomas d'Aquin (1227-1274).

Saint Thomas, le *Docteur universel*, l'*Ange de l'Ecole*, na-

quit en 1227, au château de Rocca-Sicca, dans le royaume de Naples, près de l'abbaye du Mont-Cassin. Il eut pour père Landulphe, comte d'Aquin, et pour mère, Théodore, fille du comte de Théade. Il n'avait encore que dix ans, quand il fut envoyé à l'université de Naples, où il suivit les cours de rhétorique et de philosophie. Etant entré dans l'ordre de saint Dominique, en 1243, il alla étudier la théologie à Cologne, sous Albert le Grand. Sa modestie avait voilé sa science aux yeux de ses condisciples qui l'appelaient par dérision le *Bœuf muet de Sicile*. Son maître en jugeait tout autrement; déjà il avait pressenti l'avenir glorieux réservé au jeune Thomas : *A la vérité*, disait-il, *ce bœuf est muet aujourd'hui, mais un jour il mugira si haut par sa doctrine, qu'il sera entendu de tout l'univers*.

Cette prédiction s'accomplit : Thomas enseigna avec le plus grand éclat à Cologne, puis à Paris où il fut nommé docteur en 1257. La haute réputation qu'il s'était déjà faite, par la prodigieuse étendue de sa science, et par sa sainteté plus admirable encore, lui attira l'estime et la vénération du roi saint Louis, qui avait en lui la plus entière confiance. Il l'invitait souvent à s'asseoir à sa table, honneur que le saint acceptait le plus rarement qu'il lui était possible, par un principe d'humilité [1].

Le pape Urbain IV appela à Rome l'illustre docteur, en 1261, pour y enseigner la théologie [2]. Plein d'admiration pour ses

[1] On raconte que saint Thomas se trouvant un jour à la table du saint roi, l'esprit fortement préoccupé de l'hérésie des Bulgares ou nouveaux Manichéens, qui se montrait alors en Italie, s'écria, sans y songer : *Voilà qui est décisif contre les Manichéens!* Son prieur, qui l'accompagnait, voulant réparer une telle distraction, lui rappela le lieu où il était et joignit ses excuses aux siennes ; mais le bon prince, loin de marquer aucun mécontentement, fit aussitôt apporter au saint des tablettes, afin qu'il écrivit le raisonnement que l'Esprit-Saint venait de lui inspirer.

[2] Le pape Urbain IV ayant institué, en 1264, la fête du Saint-Sacrement, avait chargé saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure de composer l'office de cette fête, fixant à ces deux grands docteurs l'époque à laquelle ils lui soumettraient leur travail. L'instant arrivé, c'est Thomas qui commence : il déroule le choix qu'il a fait dans les textes sacrés pour les antiennes, les répons ; puis il arrive à l'hymne du matin : *Panis angelicus*.... Bonaventure ne peut retenir ses larmes, et de ses mains, qui tiennent un rouleau, s'échappent et

talents et ses vertus, le souverain pontife voulut l'élever plusieurs fois aux dignités ecclésiastiques : le saint les refusa toutes, se contentant, dans son ordre, du modeste titre de *Definitor*, qui équivaut à celui de professeur. Quelques mois avant sa mort, saint Thomas s'était retiré à Naples, pour y goûter la retraite et la solitude ; le pape Grégoire X lui envoya l'ordre de se rendre au concile général convoqué à Lyon pour mettre fin au schisme de l'Eglise grecque. Malgré son état de souffrance, le saint partit aussitôt ; mais ses forces le trahirent ; il dut s'arrêter à Fossanova, célèbre abbaye de l'ordre de Cîteaux. C'est là qu'il mourut le 7 mars 1274. Quelques mois après, saint Bonaventure, le glorieux ami de saint Thomas, était ravi à l'Eglise, pendant qu'il travaillait à ce même concile de Lyon.

Ouvrages de saint Thomas d'Aquin. — Les principaux ouvrages de saint Thomas sont : ses **Commentaires sur Aristote** ; sa **Somme contre les Gentils**, qu'il composa sur les instances de saint Raymond de Pennafort [1], pour fournir aux missionnaires qui allaient en Espagne des arguments contre les Juifs et les Sarrasins ; ses **Commentaires des Epîtres de saint Paul** et surtout sa **Somme théologique**, l'œuvre la plus étonnante du génie humain.

Dans la pensée de son modeste auteur, ce dernier ouvrage, qui a fait l'admiration des savants de tous les siècles, n'était qu'un livre élémentaire à l'usage des commençants. C'est en réalité comme une bibliothèque entière et un corps de doctrine où se trouve renfermé, avec autant d'ordre que de jus-

tombent des débris de papier. A mesure que Thomas poursuit sa lecture, l'émotion de son émule grandit ; peu à peu tous les feuillets qu'il tenait à la main viennent joncher le sol. « A votre tour, frère Bonaventure, dit le pape, lorsque Thomas eut cessé de parler. » L'humble religieux se jette alors aux pieds du Saint-Père, et lui montrant les papiers lacérés qui jonchent les dalles autour de lui : *Il m'a semblé*, dit-il, *entendre l'Esprit-Saint parler par la bouche de Thomas ; je regarderais comme un sacrilège de laisser subsister mon œuvre à côté de la sienne.* Urbain IV ne sut ce qu'il devait le plus louer, ou la modestie de Bonaventure, ou la sublimité des inspirations de Thomas.

[1] *Saint Raymond*, né en 1175 à *Pennafort* (Catalogne), mort en 1275 à Barcelone, dans sa centième année, fut le troisième général des Dominicains.

tesse et de science, tout ce que les anciens Pères et les premiers Docteurs avaient répandu dans des volumes immenses. Le pape Jean XXII [1] disait que le *Docteur angélique avait fait autant de miracles qu'il avait écrit d'articles.* Sans vouloir offenser les autres, disait le cardinal Tolet [2], *saint Thomas tout seul me tient lieu de tout.* Comment, d'ailleurs, louer dignement celui qui mérita d'entendre un tel éloge de la part du Sauveur lui-même : *Vous avez bien écrit de moi, Thomas ; quelle récompense demandez-vous ?* Et le grand Docteur dont la sainteté égalait la science de répondre aussitôt : *Aucune autre que Vous, Seigneur.*

Saint Bonaventure (1221-1274).

Saint Bonaventure, dont le nom véritable était *Jean de Fidenza,* naquit à Bagnaréa, en Toscane, l'an 1221. Pendant qu'il était encore au berceau, une maladie grave mit ses jours en péril. Sa mère, Marie de Ritelli, n'ayant plus d'espoir qu'en Dieu, alla se jeter aux pieds de saint François d'Assise, qui parcourait alors les provinces de l'Ombrie. Le saint eut pitié d'elle et, par la ferveur de sa prière, obtint la guérison complète de ce fils si cher qui depuis, et jusqu'à sa mort, n'éprouva jamais la moindre atteinte de maladie. Vers la fin de sa vie, saint François voulut revoir le petit Jean, pour lequel il avait conçu une singulière affection, et, connaissant par une lumière prophétique les sublimes destinées de cet enfant, il s'écria : *O buona ventura !* ô l'admirable destinée ! Depuis ce temps, Jean de Fidenza ne fut plus nommé que Jean Bonaventure.

A l'âge de vint-deux ans, il entra dans l'ordre des Franciscains, et fut envoyé à Paris, où il étudia sous Alexandre de

[1] *Jean XXII,* né à Cahors, se nommait *Jacques d'Euse;* il succéda en 1316 à Clément V et fut le second pape qui siégea à Avignon ; il mourut en 1334. Ce pape était savant dans la jurisprudence et la médecine.

[2] *Tolet* (*François*), jésuite, né à Cordoue en 1532, professa la philosophie et la théologie, fut prédicateur de plusieurs papes, depuis saint Pie V, et fut nommé cardinal en 1595. Il contribua beaucoup à lever les difficultés qui s'opposaient à l'absolution de Henri IV à Rome.

Halès [1]. Bientôt il enseigna lui-même la théologie et la philosophie, et ne se fit pas moins remarquer par la pureté de son cœur que par l'étendue de son esprit. Nulle réputation n'était comparable à celle du nouveau professeur : on ne se lassait pas d'admirer la fécondité et la profondeur de sa doctrine. Ses amis eux-mêmes s'en étonnaient, et saint Thomas lui demandant un jour, dans un élan d'admiration fraternelle, en quels livres il avait pu puiser cette science sacrée : *Voilà,* répondit humblement Bonaventure, en montrant son crucifix, *la source où je puise ce que sais. J'étudie Jésus, et Jésus crucifié.*

Devenu général de l'Ordre de saint François, en 1255, malgré les plus vives résistances, le saint docteur gouverna avec tant de perfection, qu'après la mort de Clément IV les cardinaux s'engagèrent à élire pape celui qu'il leur désignerait. Sa voix fut pour Thibaud, ancien chanoine de Lyon, depuis Grégoire X, l'une des gloires de la chaire apostolique. Bientôt l'humble général des Franciscains dut accepter le chapeau de cardinal [2] et l'évêché d'Albano, suffragant de Rome. Appelé au concile de Lyon en 1274, saint Bonaventure eut l'honneur d'y siéger à la droite du Souverain-Pontife. Il fut l'âme de ce concile, et contribua puissamment à la réconciliation tant désirée de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine. Après avoir assisté à l'abjuration solennelle, faite au nom de l'empereur d'Orient, en présence du concile, l'illustre cardinal alla recevoir au ciel la récompense de ses travaux et de ses vertus

[1] *Alexandre de Halès,* ainsi nommé d'un monastère du comté de Glocester où il fut élevé. Philosophe et théologien, il fut surnommé le *Docteur irréfragable,* entra chez les Frères mineurs et mourut en 1245.

[2] On raconte que le Souverain-Pontife avait député vers saint Bonaventure deux nonces, chargés de lui porter les insignes du cardinalat. Ils arrivent dans un couvent, près de Florence, où le saint se trouvait alors, et aperçoivent, en y entrant, un religieux qui, selon la règle de saint François, lavait la vaisselle de ses frères : c'était saint Bonaventure, Ils s'approchent. tenant à la main le chapeau de cardinal. Bonaventure les salue et les prie de suspendre ce chapeau pour quelques instants à une branche d'arbre, puis il achève son grossier travail; après quoi, il va recevoir les légats avec les honneurs dus à leur rang. — Voilà un trait dont l'éloquente naïveté surpasse tous les éloges.

(14 juillet 1274). Il n'était âgé que de cinquante-trois ans.

Ouvrages de saint Bonaventure. — Les principaux écrits de saint Bonaventure sont ses *Commentaires sur l'Ecriture sainte* et sur le *Maître des sentences,* plusieurs *opuscules* dogmatiques, moraux; des *Méditations, etc.* C'est surtout dans cette dernière classe d'ouvrages qu'il s'est fait une très grande réputation, et qu'il a surpassé ceux qui l'ont précédé, au point de mériter un des premiers rangs parmi les maîtres de la vie spirituelle. « Le *Docteur séraphique,* dit Gerson, est profond sans être diffus, subtil sans curiosité, éloquent sans vanité. Ses écrits sont solides, sûrs, pieux et dévots; ils surpassent tous ceux des docteurs du même siècle par leur utilité, si l'on considère l'esprit de charité et de dévotion qui y règne. »

Jean Duns Scot, surnommé le *Docteur subtil,* naquit vers 1275, à Duns en Ecosse [1], entra dans l'ordre des Franciscains, enseigna avec éclat dans plusieurs universités, surtout à Paris et à Cologne, et mourut dans cette dernière ville en 1308, à peine âgé de trente-trois ans.

Duns Scot fut, en théologie et en philosophie, l'adversaire de saint Thomas, et toute l'Ecole, attentive à leurs débats, se partagea entre eux : de là les *Thomistes* et les *Scotistes.* Cette rivalité eut quelques avantages, en excitant des discussions sérieuses et approfondies sur plusieurs points de doctrine, et en empêchant les opinions trop exclusives.

Saint Vincent de Beauvais, l'une des gloires de l'ordre de Saint-Dominique, né à Beauvais, vers l'an 1200, fut choisi par saint Louis pour présider à l'éducation des princes, ses enfants. Les religieux de son abbaye l'avaient surnommé le *Dévoreur de livres ;* aussi profita-t-il avec empressement de la bibliothèque que le roi venait de fonder à la Sainte-Chapelle. Le fruit de ses savantes recherches fut un ouvrage des plus rares et des plus précieux, intitulé le *Grand Miroir* (*Speculum majus*), qu'on peut avec raison considérer comme une encyclopédie de toutes les sciences au XIIIe siècle. On est

[1] De là sont venus ces deux noms : *Duns* à cause de sa ville natale, et *Scot* pour rappeler sa patrie, terre des Scots.

frappé d'admiration à la vuè d'un pareil monument élevé par un simple moine, qui n'avait pas, comme de nos jours, les ressources de l'imprimerie, ni d'une collaboration intelligente, pour mener à bonne fin cette œuvre gigantesque.

Saint Vincent mourut en 1264, laissant au monde le souvenir d'une science presque sans égale, et de vertus qui lui firent donner, de son vivant, le titre de bienheureux.

Thomas à Kempis (1380-1471).

Thomas Haermerlein naquit à *Kempis* ou *Kempen* (diocèse de Cologne), l'an 1380. Ses parents, peu favorisés des biens de la fortune, l'envoyèrent cependant à Deventer [1], qui était alors l'Athènes du nord, pour y faire ses études. La charité vint en aide au jeune écolier, et le dévouement d'un de ses frères lui donna le moyen de suivre les doctes leçons du maître Florent Rehadwin. Doué des plus rares qualités de l'esprit et du cœur, Thomas mérita d'être admis dans la maison des clercs étudiants, où il sut mettre à profit les conseils des savants et vertueux amis qu'il y rencontra. Il s'occupa surtout à transcrire des manuscrits : c'était, jusqu'à la découverte de l'imprimerie, une des plus importantes fonctions des religieux.

En 1399, l'écolier de Deventer entrait au monastère du mont Sainte-Agnès, dont son frère venait d'être nommé prieur. Tous deux rivalisèrent de zèle pour la prospérité de cette maison. Afin de la doter d'une bibliothèque, Thomas s'appliqua avec une nouvelle ardeur à copier et à composer des livres. Ayant été promu au sacerdoce, il grandit chaque jour dans la piété ; son talent dans les travaux calligraphiques et littéraires devint aussi de plus en plus remarquable. Il termina, le 25 août 1471, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, une vie toute remplie par la science et la vertu.

Ouvrages de Thomas à Kempis. — Il suffirait à sa gloire de nommer l'*Imitation de Jésus-Christ*, ce trésor d'onc-

[1] *Deventer,* ville de Hollande, province d'*Over-Yssel.* Le monastère du mont Sainte-Agnès, où mourut Thomas à Kempis, était situé dans cette ville.

tion et de vérité, qu'on lui attribue le plus généralement. Il a laissé plusieurs autres traités qu'il avait composés pour l'édification de ses novices : *le Jardin des roses,* traité sur plusieurs vertus ; *la Vallée des lys,* où le pieux auteur parle des vertus qui, comme autant de lys, croissent dans la vallée de l'humilité ; *les Trois tabernacles* (pauvreté, humilité, patience) ; enfin les *Soliloques de l'âme.*

Gerson (1363-1429).

Jean Charlier, surnommé *Gerson,* du lieu de sa naissance, village situé près de Rethel, naquit en 1363, de parents pauvres, mais pieux et honnêtes. A l'âge de quatorze ans, il fut envoyé à Paris, pour y cultiver les heureuses dispositions que la nature lui avait données. Ses progrès furent rapides, ses succès éclatants. Élève de Pierre d'Ailly [1], il se montra digne de cet illustre maître, auquel il succéda, en 1396, dans la dignité de chancelier de l'Université et de chanoine de l'Église de Paris. Gerson déploya, dans l'exercice de ses fonctions, un courage et une sagesse admirables. Après l'assassinat de Louis d'Orléans, frère du roi Charles VI, on le vit s'élever courageusement contre le duc de Bourgogne, auteur de l'attentat, et contre les apologistes de ce crime.

Le vertueux chancelier se distingua surtout dans les démêlés qu'excita le grand schisme d'Occident ; il parut au concile de Constance en qualité d'ambassadeur du roi de France et de député de l'Université de Paris. On sut y apprécier ses connaissances : on le considérait comme le plus habile des théologiens, le fléau de l'hérésie et du schisme, la lumière du concile.

Après avoir dirigé pendant près de trente années la première Université du monde, et s'être acquis l'immortel surnom de *Docteur très chrétien,* Gerson vint ensevelir sa science et sa

[1] *Pierre d'Ailly,* né à Compiègne en 1350, obtint, par son mérite et par ses vertus, la dignité de cardinal et d'archevêque de Cambrai, après avoir été chancelier de l'Université. Il prit part au concile de Constance ; Bossuet dit que, sur le dogme, il était le plus savant des évêques qui s'y trouvaient réunis. On l'a surnommé l'*Aigle des docteurs de la France* et le *Marteau des hérétiques.*

gloire à Lyon, dans la collégiale de Saint-Paul, et consacra les derniers jours de sa noble vie à enseigner le catéchisme aux enfants, ne leur demandant pour salaire que de vouloir bien, chaque jour, répéter de leurs voix innocentes cette prière : « Seigneur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Gerson ! » Il mourut dans l'accomplissement de ce saint devoir, le 12 juillet 1429.

Ouvrages de Gerson. — Les écrits de Gerson traitent, pour la plupart, des grandes questions qui agitaient alors l'Église. Ses ouvrages sur la *Théologie mystique* lui ont fait attribuer l'Imitation de J.-C., par un grand nombre de savants. Bossuet avait pour ce docteur une estime profonde. « Ses « écrits, dit-il quelque part, marqués au coin d'un profond « savoir et remplis de pensées vives et affectueuses, sont très « instructifs et en même temps très propres à donner ce goût « et ces sentiments de piété dont l'auteur était pénétré, et qu'il « désirait ardemment de communiquer aux autres. » Gerson est peut-être le savant qui a le plus relevé le talent par la modestie du caractère.

§ 4. — XVIe et XVIIe siècle.

La Renaissance opérée dans les arts et les lettres au commencement du XVIe siècle, donna aux littératures nationales l'empire sur la littérature latine. Avant d'être complètement formées, les langues modernes n'avaient pas été employées pour exprimer des idées graves et sérieuses : elles étaient restées, pendant leur enfance, l'idiome du peuple, tandis que la langue latine était la langue de la science et des affaires. Mais le monde moderne ne voulut plus se servir que des langues qu'il avait créées lui-même : la poésie, l'éloquence parlèrent italien, anglais, espagnol ou français, abandonnant peu à peu le latin.

Cependant d'illustres savants employèrent encore, pendant cette brillante époque, la langue d'Horace et de Virgile, avec autant d'élégance que de facilité. Non seulement la poésie, mais l'histoire elle-même et les grands travaux d'érudition rappellent plus d'un auteur célèbre, soit en France, soit en Italie : nous ne nommerons que les principaux.

Bembo (Pierre) naquit à Venise, le 20 mai 1470, d'une famille patricienne. Après avoir étudié avec soin l'italien, le latin et le grec, il entra dans la savante académie qui s'était

formée à Venise dans la maison d'Alde Manuce [1]. Il partagea les travaux de cet illustre éditeur, prenant plaisir à corriger les ouvrages célèbres qu'il publiait. Bembo se fit une telle réputation par son savoir et son esprit, qu'il fut recherché par tous les princes d'Italie et devint secrétaire du pape Léon X [2], dont il reçut de riches bénéfices. La république de Venise lui ayant offert la charge d'historiographe, il composa son *Histoire de Venise*, l'un de ses principaux monuments littéraires. Il était occupé de ces travaux sérieux, lorsque le pape Paul III le nomma cardinal en 1539. Dès lors, il renonça à la poésie et à la littérature profane pour se livrer exclusivement à l'étude des Pères et des Livres saints. Il mourut en 1547.

Les *poésies latines* de Bembo, aussi ingénieuses qu'élégantes, sont malheureusement toutes païennes, par suite de l'ardeur passionnée qui régnait à cette époque pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Bembo s'est surtout attaché à reproduire le style de Cicéron.

Sadolet (Jacques), l'intime ami de Bembo, naquit à Modène, en 1477. Il cultiva avec un égal succès les langues classiques, la poésie, l'éloquence et la philosophie. Tout en se livrant passionnément à l'étude des anciens auteurs grecs et latins, il ne négligea point les auteurs sacrés ni les sciences ecclésiastiques. Léon X dut faire violence à son humilité, pour lui faire accepter l'évêché de Carpentras. Plus tard, ses vertus lui méritèrent la dignité de cardinal ; il se distingua toujours par cet esprit de mansuétude et de douceur qui est celui de l'Évangile, et par là se fit admirer des catholiques et aimer des protestants eux-mêmes. Il mourut la même année que Bembo, le 18 octobre 1547.

Ses principaux ouvrages sont un traité sur l'éducation des enfants (*De liberis recte instituendis*), un *Eloge de la philosophie*, ses *Poésies latines* et ses *Lettres*, qui forment une collection très curieuse.

[1] *Manuce*, famille d'imprimeurs italiens, que l'on désigne aussi sous le nom des *Aldes*, éditèrent surtout les chefs-d'œuvre de l'antiquité.

[2] *Léon X* (*Jean de Médicis*), né à Florence en 1475, fut élu pape en 1513. Son règne fut tellement illustre par le progrès des lettres et des arts qu'on a donné le nom de *siècle de Léon X* à l'époque brillante dans laquelle il a vécu. Sa mort arriva en 1521.

Vida (Jérôme) est le poète latin le plus illustre de cette époque. Il naquit à Crémone en 1490. Le pape Léon X, appréciant son mérite, le nomma évêque d'Albe, sur le Tanaro ; il occupa avec honneur ce siège épiscopal pendant trente-quatre ans, et mourut en 1566.

Ses principaux ouvrages sont : son *Art poétique,* divisé en trois chants, dont le langage, toujours pur, est comme un suave écho de Virgile ; sa *Christiade,* poème en six chants, composé à la demande de Léon X : il renferme des beautés de premier ordre, et a mérité d'être traduit dans nos langues modernes ; Milton en a imité plusieurs passages dans son Paradis perdu. Vida a surtout réussi dans le genre didactique ; deux poèmes de ce genre : les *Echecs* et les *Vers à soie,* sont regardés, avec son Art poétique, comme des ouvrages d'un véritable mérite.

Erasme (Didier ou Désiré) naquit à Rotterdam en 1467, commença ses études à Deventer et les perfectionna au collège de Montaigu [1], où ses talents lui avaient mérité une bourse. Il entreprit ensuite différents voyages, en Angleterre, en Italie, visita Rome où sa réputation l'avait précédé, et retourna en Angleterre, malgré tout ce que firent les cardinaux pour le retenir au milieu d'eux. Henri VIII, qui n'était pas encore séparé de l'Eglise romaine, l'accueillit avec honneur ; Thomas Morus l'honora de son amitié. Après avoir enseigné pendant quelque temps le grec à Oxford et à Cambridge, il revint se fixer à Bâle, où il mourut, en 1536, au moment où le pape Paul III pensait à le nommer cardinal.

Erasme a composé des *ouvrages de rhétorique et de grammaire,* des *travaux d'érudition*, des *traductions des Pères grecs et du Nouveau Testament,* enfin *diverses polémiques* contre les erreurs de Luther. Ébloui par le brillant génie du moine saxon, Erasme avait cru d'abord à sa prétendue réforme ; mais aussitôt qu'il eut clairement saisi le but du novateur, il se tourna contre lui, et ne garda pas toujours dans ces ardentes discussions la douceur et la modération évangéliques. Toutefois, aucun écrivain n'a compté un plus grand nombre d'ad-

[1] Le collège de *Montaigu* fut fondé à Paris, en 1315, par *Gilles Aycelin de Montaigu,* archevêque de Rouen (rue des Sept-Voies ;) il a été démoli en 1844.

mirateurs que l'illustre savant de Rotterdam. Les princes se faisaient gloire de lui écrire et cherchaient à l'attirer à leur cour; les littérateurs s'honoraient du moindre billet qu'il leur adressait; il tint vraiment le sceptre des belles-lettres au XVIe siècle, et mérita d'être salué le roi de tous les savants de son temps.

Juste-Lipse, polygraphe d'une érudition très étendue, naquit en 1547, près de Louvain, et fit ses études à Cologne, au collège des Jésuites. Il n'avait que dix-neuf ans quand il publia des remarques sur Cicéron, Varron et Properce. Après avoir voyagé en Italie et en Allemagne, il se fixa pendant quelque temps à Iéna, où il professa l'éloquence et l'histoire, puis à Leyde et enfin à Louvain; il accepta, dans cette dernière ville, une chaire d'histoire ancienne, où il brilla du plus grand éclat jusqu'à sa mort (1606).

Né catholique, Juste-Lipse s'était laissé gagner par les protestants; grâce au pieux ministère des jésuites, il se réconcilia avec l'Eglise catholique, et lui fut depuis toujours fidèle.

Ses nombreux ouvrages, historiques, politiques, philosophiques, tous latins comme ceux d'Erasme, sont beaucoup moins remarquables par le style que par les connaissances variées qu'ils supposent; ils ont été d'un grand secours pour éclaircir une foule de questions particulières et pour faire mieux connaître l'antiquité.

Scaliger (Jules), né en 1484 à Padoue ou à Venise, était fils de Benoît Bordoni, peintre en miniature, mais prétendait descendre de la noble famille *della Scala* et prit de là le nom de Scaliger. Il vint se fixer à Agen vers 1525 et y passa le reste de ses jours. Sa première publication fut une attaque violente contre Erasme, au sujet de la latinité de Cicéron; il s'en prit ensuite aux autres littérateurs les plus renommés. Cet esprit de critique ne l'empêcha pas de se faire une immense réputation, par sa science réelle et ses nombreux travaux. Il mourut en 1558. C'est principalement comme grammairien qu'il mérite sa célébrité; il a aussi laissé des *traductions latines* d'auteurs grecs, des *Notes, Dissertations, etc.* Malheureusement son excessive vanité ternit parfois son jugement et son goût.

Scaliger (Joseph), fils du précédent, né en 1540, à Agen, surpassa son père par l'étendue de ses connaissances ; il avait étudié l'hébreu, l'arabe, le syriaque, le persan et la plupart des langues de l'Europe. Il était très versé dans l'histoire, la chronologie, la littérature et les antiquités ; aussi l'appelait-on un abîme d'érudition, un océan de science, le chef-d'œuvre de la nature. Prenant au sérieux tous ces éloges, il s'enfla tellement d'orgueil, qu'il ne craignit pas de publier une lettre sur la splendeur de la race scaligérienne. Cette vanité ridicule lui attira de nombreux adversaires, qui lui firent expier ses folles prétentions par des sarcasmes mordants. Joseph Scaliger mourut en 1609. Ses nombreux ouvrages, parmi lesquels on remarque surtout ses *Commentaires sur les auteurs grecs et latins,* se font remarquer par la science et l'érudition ; il eut la gloire de donner le premier des règles fixes et des principes exacts en chronologie.

De Thou (Jacques-Auguste), né à Paris en 1553, fit d'excellentes études et parcourut ensuite les écoles les plus célèbres de la France, afin d'entendre les maîtres distingués qui s'y rencontraient alors et de perfectionner ses connaissances. A l'âge de vingt-quatre ans, il devint conseiller-clerc au Parlement de Paris, et se trouva mêlé à divers événements politiques sous Henri III et sous Henri IV. Il mourut en 1617.

On doit à de Thou un grand ouvrage historique, en cent trent-huit livres, rédigé en latin et qu'il intitula : *Historia mei temporis*. Il y raconte les événements mémorables dont il a lui-même été témoin pendant la dernière partie du XVIe siècle (1543-1607).

Malgré quelques erreurs historiques sur les pays étrangers, cette histoire, écrite avec impartialité et éloquence, est un des plus beaux monuments des temps modernes. La langue latine, qu'il a préférée à l'idiome national, fait que cet ouvrage est presque oublié aujourd'hui, bien qu'il offre de précieux documents sur l'époque des grandes luttes de la réforme contre le catholicisme.

Baronius (César), né en 1538, à Sora, dans le royaume de Naples, entra dans la congrégation de l'Oratoire, dont il

devint plus tard général. Le pape Clément VIII le nomma cardinal et bibliothécaire du Vatican. Il mourut en 1607.

Ses *Annales ecclésiatiques* embrassent toute l'histoire de l'Eglise, depuis le premier siècle jusqu'à l'année 1198. Cet ouvrage lui a mérité, à juste titre, le nom de *Père de l'histoire ecclésiastique des temps modernes,* et il a servi de base à tous les travaux qu'on a publiés depuis sur ce sujet.

Le P. **Bollandus,** jésuite d'Anvers, né en 1596, mit à exécution un projet que d'illustres membres de la Compagnie de Jésus avaient déjà conçu, sans avoir eu la facilité de le réaliser. Il publia, en 1643, les deux premiers volumes de la célèbre collection des *Acta sanctorum* ou *Vies des Saints* distribuées à tous les jours de l'année ; mais il ne put aller au delà du mois de février. Il mourut en 1665.

Ce travail, continué depuis par plusieurs autres Pères, que l'on désigne collectivement sous le nom de *Bollandistes,* a été achevé récemment (1875).

— Parmi les poètes latins des temps modernes, nous pourrions citer un grand nombre de jésuites, des plus distingués par leur science et leur mérite, et dont les leçons ont formé la plupart de nos grands écrivains. Un de leurs élèves, **Santeuil,** né à Paris en 1630, s'est rendu célèbre par les *hymnes* qu'il composa pour l'Eglise de Paris. On admire dans ces odes sacrées la verve poétique, la grandeur des images et la profondeur des pensées.

Coffin, né à Buzancy, dans le diocèse de Reims, en 1676, a également composé des *hymnes* pour le bréviaire de Paris. Elles ont moins de mouvement et d'éclat que celles de Santeuil ; mais la latinité en est plus pure, et il y règne une simplicité et une onction qui conviennent parfaitement à ce genre de poésie.

Résumé des littératures anciennes.

Nous pourrions ajouter, à cet abrégé de la littérature ancienne, quelques mots sur les *littératures orientales,* dont

grand nombre de savants se sont enthousiasmés. L'Asie païenne présente en effet, surtout chez les Indiens et chez les Perses, des monuments empreints d'un symbolisme grandiose et des poèmes inspirés par une imagination ardente; mais il est facile d'y reconnaître les vestiges de la révélation primitive, bien que ces œuvres soient loin d'atteindre à la sublimité des Livres saints. Il nous faudrait d'ailleurs, pour cette étude, des connaissances qui ne sont point de notre domaine. L'histoire des peuples de l'antiquité, en dehors des Grecs et des Romains, peut nous donner une idée suffisante du degré de civilisation auquel ces nations sont parvenues par la culture des sciences et des lettres.

L'admirable enchaînement ménagé par la divine Providence dans la suite des empires qui, tour à tour, ont dominé le monde, nous permet de saisir d'un seul coup d'œil les progrès et la décadence des grandes littératures que nous venons d'étudier en détail. Toutefois la Bible ne peut entrer ici en comparaison avec les littératures profanes. Dans ce livre divin, la première page, aussi bien que la dernière, porte ce cachet de perfection achevée dont l'homme est incapable par lui-même et qui nous révèle l'œuvre du Très-Haut.

L'histoire des premiers âges, la naissance des peuples primitifs nous est racontée par Moïse avec une précision, une exactitude qui donne au grand législateur des Hébreux le premier rang parmi les historiens. La Bible s'attache ensuite exclusivement au peuple de Dieu, bien qu'elle rappelle souvent, dans ses récits, ces grands empires d'Assyrie qui, pendant des siècles, furent à la tête des nations. Sans doute les lettres furent cultivées dans ces Etats florissants qui portèrent la perfection des arts à un si haut degré. Cependant ni les Assyriens, ni les Perses leurs vainqueurs, n'ont laissé à la postérité de monuments littéraires durables; ce sont les Grecs qui étaient destinés à posséder à la fois la gloire des armes et celle des lettres dans lesquelles ils ont excellé.

Le sol de la Grèce ne produit pas seulement des Miltiade, des Thémistocle et tant d'autres généraux illustres : dans un passé déjà lointain, *Homère* avait immortalisé cette terre féconde, et, tandis que les armées grecques gagnent des ba-

tailles, les plus grands poètes et écrivains dans tous les genres illustrent le *siècle de Périclès*.

Cependant, affaiblie à son tour par les guerres intérieures, la Grèce va céder devant la vaillance du héros macédonien; la gloire littéraire d'Athènes s'éclipse peu à peu, à mesure que cette contrée se laisse asservir par ses vainqueurs. Alexandrie devient le foyer des lettres grecques, jusqu'à ce que Rome, qui doit elle-même conquérir le monde, soit venue ranger sous ses lois le peuple autrefois si jaloux de sa liberté. La langue d'Homère va-t-elle donc disparaître devant celle des descendants de Romulus ? Les armes ont bien pu livrer la Grèce aux Romains, mais aucune puissance ne ravira aux vaincus la gloire que, pendant huit siècles, tant de chefs-d'œuvre artistiques et littéraires ont assurée à leur patrie.

C'est donc la langue grecque qui va dominer la langue latine, encore informe et barbare; les poètes latins ne seront le plus souvent que les échos des chantres de la Grèce. Athènes, berceau des lettres, en demeurera l'asile, et ses écoles verront arriver, de tous les points du monde, les fils des nobles Romains et des autres peuples de l'empire. Telle a été la destinée de la littérature grecque : elle perdit son caractère de nationalité, quand la Grèce fut privée de son indépendance, mais, au milieu même de ses ruines, elle conserva le prestige que son glorieux passé lui avait acquis pour toujours.

La littérature latine, moins riche dans ses débuts, et surtout moins originale, s'élève tout à coup, au *siècle d'Auguste*, à l'apogée de sa gloire : *Virgile*, comme un second Homère, atteint, dans son Énéide, la perfection de la poésie, tandis que *Cicéron* donne à la prose latine une vigueur et des accents qui lui assurent l'immortalité.

L'affaiblissement de l'empire romain annonce la décadence des lettres, qui ne tarde pas à se faire sentir. Mais déjà une ère nouvelle s'est levée sur le monde : le christianisme a répandu partout, avec l'Évangile, la vraie lumière qui éclaire les intelligences, le pur et saint enthousiasme dont se nourrit la poésie. L'Église d'Orient aura ses Athanase, ses Chrysostome et ses Basile, dont l'éloquence donnera à la langue de Démosthène un éclat tout nouveau, tandis que l'Occident se

glorifiera des Augustin, des Ambroise et des Jérôme, moins brillants peut-être que l'orateur romain, mais défendant une cause plus noble et la faisant triompher malgré tout.

Nous avons vu comment la langue latine, d'où devaient sortir la plupart des langues modernes, a continué de se faire entendre en Occident pendant la plus grande partie du moyen âge. Modifiée peu à peu au contact des peuples nouveaux qui se partagèrent les débris de l'empire romain, cette langue forma l'élément principal de l'*italien* d'abord, puis du *français*, de l'*espagnol*, et ne fut même pas étrangère au développement des langues du nord dont l'*allemand* et l'*anglais* sont les principaux types.

L'étude de ces *littératures modernes* va nous occuper maintenant ; toutefois nous ne traiterons ici que des *littératures étrangères* à la France, réservant pour un volume spécial l'histoire littéraire de notre patrie, afin de lui donner tous les développements désirables.

LITTÉRATURE LATINE

(Tableau synoptique de la Littérature Chrétienne)

DIVISION
- APOLOGISTES (IIe et IIIe siècle).
- PÈRES DE L'ÉGLISE (IVe et Ve siècle).
- ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES du Ve au VIIe siècle.
- PRINCIPAUX AUTEURS LATINS, depuis Charlemagne jusqu'au XVIIIe siècle.

I. Apologistes latins (IIe et IIIe siècle).

PRINCIPAUX APOLOGISTES
- **Tertullien** (150 ou 160-245). Ouv.: *Apologétique, Livre des Prescriptions, Traités de morale.*
- Saint **Cyprien** (. .-258). Ouv.: *Traité de la vanité des idoles, des Témoignages, contre Démétrien;* divers Traités ; *Lettres.*
- MINUTIUS FÉLIX (IIIe siècle). Ouv.: *Octavius* (Dialogue.)
- ARNOBE (IIIe siècle). Ouv.: *Traité contre les Gentils.*
- LACTANCE (250-325). Ouv.: *Traité des institutions divines, de l'Œuvre de Dieu, de la Mort des persécuteurs.*

II. Pères de l'Église latine (IVe et Ve siècle).

PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE

Saint **Hilaire de Poitiers** (..-367). Ouv. : *12 livres sur la Trinité, Traité des Synodes, Commentaire sur saint Matthieu et sur les Psaumes.*

Saint **Ambroise** (340-397). Ouv. : Divers *Traités, Livres du Paradis, l'Hexaméron, Oraisons funèbres.*

Saint **Jérôme** (331-420). Ouv. : *Traités de Controverse, Lettres, Travaux sur les saintes Écritures.*

Saint **Augustin** (354-430). Ouv. : *la Cité de Dieu, Traités sur la Grâce et le Libre arbitre, Rétractations, Confessions, Méditations, Traités sur l'Écriture sainte, Commentaire sur les Psaumes, Sermons et Lettres.*

III. Écrivains ecclésiastiques du Ve au VIIe siècle

ORATEURS

Saint **Léon le Grand** (..-461). Ouv.: *Sermons et lettres.*

Saint **Grégoire le Grand** (540-604). Ouv.: *Commentaires sur les Saintes Écritures, Homélies, Traités particuliers, Lettres.*

Saint **Pierre Chrysologue** (..-450). Ouv.: *Sermons.*

Saint HILAIRE d'ARLES (401-449). Ouv.: *Vie de saint Honorat, Homélies.*

Saint CÉSAIRE d'ARLES (470-542). Ouv.: 130 sermons.

Saint COLOMBAN (540-615). Ouv. : *Sept pièces de vers, Instructions.*

HISTORIENS ECCLÉSIASTIQUES

RUFFIN (360-410). Ouv.: *Histoire ecclésiastique* (traduite d'Eusèbe), *Vies des pères du désert.*

SULPICE-SÉVÈRE (363-406 ou 410). Ouv.: *Histoire ecclésiastique, Vie de saint Martin.*

OROSE (Ve siècle). Ouv.: *Histoire universelle.*

CASSIODORE (468-564). Ouv.: *Histoire des Goths et des Romains, Histoire tripartite, Traité sur l'enseignement des saintes lettres, Lettres.*

Saint **Grégoire de Tours** (539-593). Ouv.: *Histoire ecclésiastique des Francs.*

Saint **Isidore de Séville** (570-636). Ouv.: *Chronique générale, particulière ; Traités de morale, Etymologies sacrées et profanes.*

POÈTES CHRÉTIENS

Prudence (348-..) Ouv.: *Poésies didactiques, Apothéose, le Combat de l'âme, Poèmes contre Symmaque; Poésies lyriques: Cathémérinon, Péristéphanon.*

POÈTES CHRÉTIENS

- Saint **Paulin de Nole** (353-431). Ouv.: *Poèmes en l'honneur de saint Félix, Épîtres.*
- Saint **Sidoine Apollinaire** (430-489). Ouv.: *Lettres, Poèmes, Panégyriques des empereurs* Avitus, Majorien et Anthémius.
- Saint PROSPER D'AQUITAINE (403-465). Ouv. : *Poèmes des ingrats.*
- Saint AVITE DE VIENNE (..-525). Ouv.: *Lettres, Homélies, six Poèmes.*
- BOÈCE (470-524). Ouv.: *Livre de la Consolation de la Philosophie.*
- **Fortunat** (530-609). Ouv.: *Vies des Saints, Lettres,* 249 *pièces de vers, Hymne* Vexilla regis.

IV. Principaux auteurs latins depuis Charlemagne jusqu'au XVIII[e] siècle.

IX[e] ET X[e] SIÈCLE

- CHARLEMAGNE et les ÉCRIVAINS de son siècle.
  - ALCUIN (725-804). Ouv. : *philosophiques* et *classiques.*
  - EGINHARD (..-844). *Vie de Charlemagne.*
  - THÉODULPHE (..-821). Soixante-douze *poèmes.*
- **Gerbert** (930-1003), pape sous le nom de Sylvestre II. Ouv.: *Lettres, Traités de Mathématiques, Vie de saint Adalbert.*
- **Hrotswitha** (940-..). Ouv. : *Histoire des Othons,* 8 *poèmes,* 6 *comédies chrétiennes.*
- DE LA LÉGENDE AU MOYEN AGE. — Origine et influence des Légendes. *Légende des Saints. Légende dorée. Les Fioretti.*

XI ET XII[e] SIÈCLE

- **Lanfranc** (1005-1089). Ouv.: *Traité du Corps et du Sang de J.-C.; Lettres.*
- Saint **Anselme** (1033-1109). Ouv.: *Traités de la Trinité, de l'Incarnation, etc. Méditations.*
- Saint **Bernard** (1091-1153), docteur de l'Église. Ouv.: Divers *traités, Sermons, Lettres.*
- Historiens
  - AIMOIN. Ouv. : *Histoire des Francs.*
  - GUILLAUME DE JUMIÈGES. Ouv.: *Histoire des Normands.*
  - RAOUL GLABER. Ouv.: *Chronique* de 900 à 1046.
  - ROBERT LE MOINE. Ouv.: *Hist. de Jérusalem.*
  - GUIBERT DE NOGENT. Ouv. : *Gestes de Dieu par les Francs.*
  - GUILLAUME DE TYR. Ouv. : *Histoire des Croisades* jusqu'en 1183.

XIIIe AU XVIe SIÈCLE

Albert le Grand (..-1280). Ouv.: *Sur la philosophie, la théologie, le droit, etc.*

Saint **Thomas d'Aquin** (1227-1274), docteur de l'Église. Ouv.: *Commentaires sur Aristote, Somme contre les Gentils, Commentaires de saint Paul, Somme théologique.*

Saint **Bonaventure** (1221-1274) Ouv.: *Commentaires sur l'Ecriture sainte, Méditations.*

Scot (Jean-Duns) (1275-1308), philosophe, surnommé le *docteur subtil*; forma l'école des *Scotistes.*

Saint Vincent de Beauvais (1200-1264), dominicain. Ouv.: *Grand miroir* des sciences au XIIIe siècle.

Thomas à Kempis (1380-1471). Ouv.: Divers traités: *Jardin des Roses, Vallée des Lys, etc.* On lui attribue l'*Imitation de J.-C.*

Gerson (1363-1429). Ouv.: sur la *Théologie mystique.*

XVIe ET XVIIe SIÈCLE

Bembo (1470-1547). Ouv. : *Hist. de Venise, Poésies latines.*

Sadolet (1477-1547). Ouv.: *Poésies latines, Lettres.*

Vida (1490-1566). Ouv.: *Art poétique, la Christiade, les Echecs et les Vers à soie.*

Erasme (1467-1536) Ouv.: *de rhétorique et de grammaire, Traductions des Pères grecs et du Nouveau-Testament.*

Juste-Lipse (1547-1606). Ouv.: *historiques, politiques et philosophiques.*

Scaliger (Jules) 1484-1558). Ouv. : *Traductions latines d'auteurs grecs.*

Scaliger (Joseph). 1540-1609). Ouv. : *Commentaires sur les auteurs grecs et latins.*

De Thou (1553-1617). Ouv.: *Historia mei temporis.*

Baronius (1538-1607). Ouv.: *Annales ecclésiastiques.*

Bollandus (1596-1665) et ses continuateurs : *Acta sanctorum* ou *Vies des Saints.*

Santeuil (1630-1697) et Coffin (1676-1749). *Hymnes du Bréviaire de Paris.*

HISTOIRE

DES

LITTÉRATURES MODERNES

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

AVANT-PROPOS

Nous n'avons point l'intention de traiter au complet les diverses *Littératures modernes étrangères ;* nous voulons seulement donner ici l'abrégé de l'histoire des peuples les plus importants en dehors de la France. Pour les littératures méridionales, nous étudierons celles de l'*Italie* et de l'*Espagne ;* dans le Nord, nous nous bornerons à l'*Angleterre* et à l'*Allemagne.* Et encore, pour cette étude, tiendrons-nous à nous abstenir d'entrer dans les détails. Caractériser chaque siècle ou chaque époque, faire connaître tous les hommes de génie dont la réputation est européenne, telle est simplement la tâche que nous nous imposons.

LITTÉRATURE ITALIENNE

Division. — La littérature italienne peut se diviser en quatre périodes : la première comprend le XIIIe et le XIVe siècle, et les trois autres se partagent les siècles suivants (le XVIIe et le XVIIIe siècle réunis).

CHAPITRE Ier

PREMIÈRE PÉRIODE : XIIIe et XIVe siècle.

Naissance et développement de la littérature italienne. — Au moyen âge, le latin régnait encore en Italie avec la scolastique ; c'était le langage de la science et du pouvoir, le seul reconnu dans les actes publics comme dans la littérature. Et cependant le peuple avait depuis longtemps son idiome destiné à un brillant avenir. Quelques auteurs n'ont pas craint de rattacher la langue italienne à cette *lingua plebeia* dont Plaute employait les rudes expressions, et dont Cicéron signalait les locutions vicieuses ; à cette langue qui trouva dans la bouche de la multitude un asile contre l'influence grecque et les écrivains du siècle d'Auguste ou leurs imitateurs. Comment expliquer autrement l'apparition éclatante, soudaine, de l'italien sur le Parnasse ? Seule, de toutes les langues connues, serait-elle donc arrivée tout d'un coup à sa maturité ? C'est à peine si l'on y rencontre quelques-uns de ces mots d'origine septentrionale qui donnent à tous les autres idiomes leur physionomie germanique. Comment aurait-elle ainsi échappé à cette influence du Nord, si elle n'avait commencé à se former qu'aux jours de la grande invasion ?

La langue italienne subsistait donc, encore informe, parmi les populations du vieux Latium ; elle dormait comme elles sous le joug en attendant le moment du réveil. Vers le XIIe siècle, l'influence de la littérature provençale se fit sentir en Italie ; cette contrée, plus que toute autre, s'associa avec enthousiasme aux accents lyriques des troubadours. L'empereur *Frédéric II* [1] et

[1] *Frédéric II,* empereur d'Allemagne, succéda à son père Henri VI, comme roi des Deux-Siciles, en 1197, et mourut en 1250. Toujours en lutte contre l'Église, il fut plusieurs fois excommunié.

Mainfroi, son fils, les attirèrent jusqu'à Palerme, et composèrent à leur imitation, dans l'idiome de leurs sujets, d'harmonieux *canzoni*. Puis *Charles d'Anjou*, devenu roi de Naples, introduisit les poètes provençaux avec leurs ménestrels et leurs jongleurs dans toutes les cours d'Italie. Telle fut la source de cette littérature souvent molle et voluptueuse, qui finit par énerver les caractères et les esprits et enleva à la jeunesse italienne cette virilité, ce patriotisme qui font les grands peuples.

Heureusement pour l'Italie, nous y voyons aussi la poésie chrétienne couler à pleins bords, depuis la *Divine Comédie* jusqu'à la *Jérusalem délivrée*. Avant même que *Dante* chantât dans la langue du peuple ses vers immortels, l'humble *François d'Assise*, cet ami des pauvres et des petits, répandait de toutes parts, avec la semence de l'Evangile, cette poésie simple, naïve, parfois sublime, puisée dans l'amour divin, et dont plusieurs de ses enfants eurent comme lui le touchant secret.

Nous parlerons donc d'abord de quelques-uns de ces *poètes franciscains*, puis des grands auteurs qui marquent le perfectionnement de la littérature italienne et sa maturité précoce : *Dante, Pétrarque, Boccace.*

§ 1er. — Poètes franciscains.

Saint François d'Assise (1182-1226).

Ce *glorieux pauvre du Christ* [1] naquit à Assise, ville de l'Ombrie, en 1182. Son père, Pierre Bernardoni, lui donna le nom de François, en mémoire du beau pays de France où il venait de s'enrichir par son commerce. Le saint conserva toujours un secret penchant pour cette contrée à laquelle il devait son nom ; il en aimait la langue et la parlait souvent avec ses frères. Il avait reçu de bonne heure les premiers éléments des sciences humaines ; mais ses parents, qui le destinaient au commerce, le poussèrent peu aux études. Sa jeunesse fut légère et dissipée ; ses qualités extérieures, la noblesse de ses manières le distinguaient entre tous les compagnons de son âge qui le proclamaient volontiers leur *seigneur*. François prenait au mot les bruits flatteurs murmurés sur son passage ; ce fils de marchand ne désespérait pas de devenir un grand prince.

« Un jour enfin, la grâce parle à son cœur et le change en un autre homme : désormais, la pauvreté fera ses plus chères délices, et il n'aura d'autre ambition en ce monde que d'être

[1] *Dante*, Divine Comédie ; Paradis, ch. XI.

humilié et méprisé. Ses disciples, qu'il rassemble d'abord à la Portioncule, près d'Assise, seront nommés *Mineurs*, c'est-à-dire les moindres de tous les hommes, et lui-même se fera le plus petit d'entre eux. Cependant, loin de révolter le monde par cette apparente folie, François le subjugue. Plus ce sublime insensé s'avilit à dessein, plus sa grandeur éclate et rayonne au loin, plus les peuples se précipitent sur ses pas. C'est en vain qu'il va chercher le martyre en Egypte : l'Orient le renvoie à l'Occident qu'il lui faut féconder, non pas de son sang, mais de ce fleuve d'amour qui s'échappait de son cœur et des cinq plaies dont il avait reçu la glorieuse empreinte...

« François d'Assise s'était passionné dans sa jeunesse pour la poésie et la mélodie des chants : il se servira de cet attrait pour laisser déborder de son âme ces accents que la prédication ne peut redire, et usera le premier de cette poésie qui va produire Dante et Pétrarque. Comme sa piété seule lui inspirait ses vers et qu'il ne suivait aucune règle, il les faisait corriger par le *Frère Pacifique*, devenu son disciple, après avoir été le poète lauréat de Frédéric II ; et puis tous deux s'en allaient le long des chemins, chantant au peuple ces hymnes nouveaux, et lui disant qu'ils étaient les musiciens de Dieu qui ne voulaient d'autre salaire que la pénitence des pécheurs.

« Nous les avons encore ces chants radieux où le pauvre mendiant célébrait les merveilles de l'amour d'en haut, dans la langue du peuple, et avec une passion qu'il craignait lui-même de voir accuser de folie. On connaît ce célèbre *Cantique à son frère le soleil* (voir *Morc. ch.*, N° LXXXIII), composé après une extase où il avait reçu la certitude de son salut. A peine échappé de son cœur, il va le chanter sur la place publique d'Assise où deux ennemis allaient en venir aux mains. Aux accents de cette lyre divine, la haine s'éteint dans les cœurs, les ennemis s'embrassent en pleurant ; et la concorde renaît, ramenée par la poésie et par la sainteté. » (Montalembert, *Vie de sainte Elisabeth de Hongrie. Introd.*)

C'est ainsi que saint François d'Assise paraît comme l'Orphée du moyen âge, domptant par un charme secret non seulement les hommes, mais encore toute la nature animée et

inanimée sur laquelle il semblait avoir reconquis l'empire qu'exerçaient nos premiers parents dans l'état d'innocence. Cet homme, assez simple pour prêcher aux fleurs et aux oiseaux, évangélisait aussi les villes guelfes et gibelines [1] si souvent le théâtre de luttes sanglantes, et l'on ne doit pas s'étonner que sa voix ait touché les loups de l'Apennin, puisqu'elle désarmait les vengeances italiennes qui ne pardonnèrent jamais.

« Le génie de saint François d'Assise se transmit à ses premiers disciples. Nommons d'abord le **Frère Pacifique**, déserteur de la littérature profane. On ignore quel nom il portait dans le siècle ; on sait seulement qu'il était appelé le *Roi des vers,* parce qu'on le considérait comme le prince des poètes contemporains, et qu'il excellait dans ces chants voluptueux que l'Italie a toujours trop aimés. On ajoute que l'empereur, renouvelant pour lui l'ancienne coutume romaine, lui avait décerné la couronne poétique, celle qui plus tard devait ceindre le front de Pétrarque et du Tasse. Cet homme n'avait plus rien à attendre de la gloire humaine, lorsqu'un jour, entendant saint François prêcher la pénitence, il se sent pénétré par la force de sa parole, renonce aux pompes du siècle et va se jeter aux pieds du bienheureux Père qui lui donne l'habit de son ordre et le nom de Frère Pacifique...

« Mais en faisant quitter à ce nouveau disciple les livrées du siècle, saint François n'avait point exigé de lui l'oubli de sa première profession. Lui qui avait toujours des chants sur les lèvres et à qui les anges venaient donner des concerts, comment aurait-il pensé à bannir les poètes de sa république ? Il chargea donc le nouveau converti de réduire à un rythme plus exact les cantiques qu'il improvisait, donnant ainsi un grand exemple de respect pour ces règles de l'art dont les bons esprits ne se dispensent jamais. De son côté, l'ancien troubadour apprenait de lui à chercher les véritables sources

[1] On désigne sous le nom de *Guelfes et Gibelins* deux partis puissants qui divisèrent l'Italie du XIIe au XVe siècle, au moment des grandes luttes entre l'Empire et le Saint-Siège. En général, les Gibelins étaient partisans de la domination impériale, et les Guelfes, de la domination de l'Église et de l'indépendance nationale.

de la poésie ailleurs que dans les lieux communs du gai-savoir provençal, ailleurs que dans les réminiscences de la mythologie classique : au vif du cœur humain, dans ce fond inépuisable de la conscience remuée par la foi et par le repentir. » (Ozanam, *Poètes franciscains.*)

Frère Pacifique, en quittant la terre, laissa à l'ordre de saint François un poète plus grand que lui dans la personne de **saint Bonaventure.** On sait que cet illustre docteur se reposait de ses savants travaux théologiques en composant des vers, soit en latin, soit en italien. La Vierge Marie, dont le culte eut tant d'éclat au moyen âge, était l'objet presque continuel de ses chants. Il a également laissé un livre auquel il ne manque guère que la versification pour l'appeler un poème : c'est la *Légende de saint François,* dont le langage revêt tous les charmes de la poésie.

Jacomino de Vérone est l'auteur de deux *poèmes* longtemps oubliés, auxquels Dante n'a peut-être pas dédaigné de prendre quelques traits de son Enfer et de son Paradis.

Enfin, le plus célèbre de ces poètes franciscains, le bienheureux **Jacopone de Todi** [1], qui vivait à la fin du XIIIe siècle, a laissé une œuvre incomparable qui suffirait seule à sa gloire : le *Stabat Mater dolorosa,* dont les strophes monotones tombent comme des larmes. Il avait composé, sur les mêmes mesures et sur les mêmes rimes, le *Stabat Mater speciosa* ou *Stabat* de la crèche, presque inconnu aujourd'hui et tout empreint cependant de la même poésie, de la même piété que le premier.

Jacopone, qui avait occupé dans le monde un rang des plus illustres, s'était fait insensé pour l'amour du Christ, afin d'expier les fautes de sa jeunesse. Il se vit condamné comme un malfaiteur, mais, du fond de sa prison, il foudroyait de ses satires les désordres du clergé et du peuple. Par humilité, il abandonna le latin et composa ses célèbres poésies en langue italienne, non pas dans le langage des cours et des grands, mais dans le dialecte des montagnes d'Ombrie, tel que le parlaient les derniers des laboureurs et des pâtres. Ce recueil renferme des *poèmes théologiques,* des *satires* et de petites

[1] *Todi,* ville des Etats de l'Eglise, à 24 kilomètres ouest de Spolète.

compositions écrites pour populariser une sainte pensée ou pour célébrer une fête.

Non seulement Jacopone laissa loin derrière lui ses devanciers, mais il eut encore le mérite d'ouvrir la voie au plus grand de ses successeurs. On rapporte en effet que Dante connut le poète de Todi, qu'il l'aima et admira son talent. Du reste, l'auteur de la *Divine Comédie* tient de plus près qu'on ne pense à l'école religieuse et littéraire de saint François : il épuisa les richesses de son génie pour célébrer le Pénitent d'Assise, déroba à saint Bonaventure toute sa théologie mystique et voulut être enseveli avec l'habit du tiers ordre et dans l'église de Saint-François [1].

Il est temps de nous occuper de ce grand génie.

§ 2. — Perfectionnement de la langue italienne.

Dante (1265-1321).

Dante Alighieri naquit à Florence, en 1265, au milieu de outes les passions de guerre et de vengeance qui divisaient alors l'Italie. Son enfance ne fut point dépourvue du merveilleux qui doit entourer le berceau des grands hommes : sa mère le vit en songe marcher d'un pas ferme à l'immortalité. Il eut pour premier maître le célèbre Brunetto Latini, savant italien qui composait des ouvrages en français, parce que, disait-il, *la parleure en est plus délitable et plus commune à toutes gens*. Dante fréquenta successivement les Universités de Bologne, de Padoue et de Paris, et il y étudia les sciences aussi bien que les belles-lettres.

Sa famille, noble et ancienne, attachée au parti Guelfe, jouissait à Florence d'un puissant crédit : Dante pouvait prétendre aux plus grands honneurs, et domina en effet pendant quelque temps dans sa patrie. Mais ensuite, banni par une faction, de Guelfe ardent il devint Gibelin furieux et combattit

[1] Toute la poésie franciscaine se résume, pour ainsi dire, dans une œuvre charmante, mais anonyme : ce sont les *Petites fleurs de saint François,* dont nous avons parlé plus haut, page 278.

pour l'empereur avec la plume et l'épée. Puis il erra de ville en ville, luttant contre la misère ; séjourna à Sienne, à Vérone, à Paris et se fixa enfin à Ravenne. Les douleurs de l'exil inspirèrent au proscrit la pensée d'une singulière vengeance. *Obligé,* comme il le dit lui-même, *de monter et de redescendre l'escalier d'autrui, et de se nourrir du pain amer de l'étranger,* il fit par son génie la conquête de l'enfer, du purgatoire et du paradis, préparant dans son nouvel empire, pour ses amis comme pour ses ennemis, des places qu'il distribue à son choix. Cet ouvrage ne lui est plus seulement une préoccupation poétique, c'est son arme, sa défense ; en écrivant, il a toujours ses persécuteurs devant les yeux : si sa plume ne les tue pas, du moins elle les marque au front du sceau de la réprobation, et la foule qui avait lu ses vers, s'enfuyait devant les *damnés de Florence.*

Qui pourrait dire cependant combien ce poète aimait sa patrie : il ne souhaite d'autre salaire pour ce *poème sacré qui l'a fait maigrir bien des années,* que d'aller finir ses jours *dans ce beau bercail où il dormait petit agneau...* Ce désir ne fut pas accompli : Dante mourut à Ravenne en 1321.

Ouvrages de Dante. — Son principal ouvrage, la **Divine Comédie** [1], comprend trois poèmes ou actes distincts : *l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis.* Dante a aussi laissé des *Poésies lyriques* qui ne sont pas indignes de lui et un traité en latin sur l'*éloquence vulgaire.*

Analyse de la Divine Comédie. — Cette merveilleuse épopée est, sans contredit, une des plus grandioses productions qu'ait enfantées le génie de l'homme. Elle embrasse l'humanité tout entière et la conduit au terme de sa destinée en lui faisant parcourir successivement les trois mondes de l'*Enfer,* du *Purgatoire* et du *Paradis* que le poète dépeint sous les couleurs les plus vives.

C'est vraiment un étrange spectacle de voir Dante, égaré tout à coup au chemin de la vie, franchir sous la conduite de Virgile, son poète favori, la porte fatale des enfers, dont l'inscription

[1] Dante explique lui-même fort naïvement ce titre de *Comédie :* « La comédie, dit-il, doit s'annoncer par de graves embarras et aboutir à quelque chose d'heureux, comme on peut le voir dans les pièces de Térence... Or, si vous regardez le sujet de cet ouvrage, il est d'abord horrible et hideux, c'est l'enfer ; et il est à la fin heureux, désirable, gracieux, c'est le paradis. »

glace déjà d'effroi : *Par moi on va dans la cité des larmes ; par moi on va dans l'éternelle douleur ; par moi on va chez la race damnée...* Le poète descend de cercle en cercle jusqu'au fond de l'abîme, s'entretenant avec son guide, avec les damnés de tous les siècles et de tous les pays. C'est à cette partie du poème que se rattachent ces épisodes tant de fois admirés, ces extrêmes opposés de la grâce et de l'horreur : *Françoise de Rimini* [1] et *Ugolin* [2] *dans la tour de la faim.* (Voir *Morc. ch.,* Nos LXXXIV et LXXXV.)

Arrivé à Lucifer, la base de l'empire infernal, Dante doit se glisser le long de ce corps monstrueux, puis gravir les sept cercles de la montagne du purgatoire, dont le dernier touche au paradis. Là Virgile abandonne le poète, sans doute pour faire comprendre que le ciel était fermé pour les païens avant la rédemption du monde. Il est remplacé par Béatrix, cette compagne que Dante a chantée et pleurée toute sa vie, et qui, pour le corriger et l'instruire, lui a valu d'être admis dans ces lieux inconnus aux mortels. Symbole de la théologie, selon les interprètes, elle le conduit jusque dans les cieux, où, après avoir parcouru le cercle des sept planètes, le poète, ébloui par la vision de la Divinité, termine son récit.

Jugement sur la Divine Comédie. — Dante est l'Homère du moyen âge par l'originalité de son génie, aussi bien que par la peinture vive et complète des croyances et des mœurs de cette époque, époque de profondes convictions religieuses et politiques. Personne mieux que lui n'a su manier sa langue ; sa versification est noble, facile, harmonieuse. La profondeur et l'étendue de son imagination nous effraient, mais c'est aussi sur ce point qu'il prête à la critique. On a peine à justifier plus d'une bizarrerie voisine du ridicule, ce mélange affecté de la Bible et de la mythologie, enfin ce rôle singulier que jouent dans les enfers, et même dans le paradis, plusieurs de ses personnages.

Cependant ces rêves fantastiques, ces fictions trop subtiles n'empêchent pas le poète de rendre admirablement cette première et vive impression des objets naturels, cette *aimable simplicité du monde naissant*, comme a dit Fénelon. Depuis

[1] *Françoise de Rimini,* fille d'un seigneur de Ravenne, vivait vers la fin du XIIIe siècle ; ayant été infidèle à son époux, Lanciotto Malatesta, seigneur de Rimini, celui-ci la perça de son épée.

[2] *Ugolin,* comte de la Gherardesca (XIIIe siècle), s'était, par une suite de trahisons, emparé de la souveraineté de Pise, sa patrie. Roger d'Ubaldini, non moins ambitieux et non moins cruel que lui, l'ayant renversé, le condamna, avec trois de ses fils et l'un de ses petits-fils, à mourir de faim.

Homère, peintre si naïf des champs et de la vie domestique, Dante est presque le seul qui ait été dans ce genre si créateur et si vrai. Ce poète, dont le surnaturel semble être l'élément, parlera de ce qui fait la vie du laboureur ou du pâtre italien avec une naïveté qui sera comprise et reconnue par eux.

Quant au fond même de l'ouvrage, on peut dire qu'il renferme toute la philosophie, toute la théologie et toute la science du moyen âge. Si Dante se laisse entraîner parfois à de faux jugements sur les personnes, par suite de la violence de ses passions politiques, il est toujours exact dans sa doctrine, qu'on s'est plu à développer et à commenter. Telle était l'autorité de ce poète parmi ses compatriotes que Jean Visconti, archevêque et seigneur de Milan, chargea plusieurs savants, théologiens et philosophes, d'éclaircir tout ce qui pouvait être obscur dans la *Divine Comédie*, et deux chaires furent fondées, l'une à Florence, l'autre à Bologne, pour expliquer ce grand poème à la jeunesse studieuse de l'Italie.

Pétrarque (1304-1374).

François Pétrarque naquit à Arezzo, en Toscane, le 20 juillet 1304. Son père, ardent guelfe et ami du Dante, ayant été banni de Florence où il occupait un emploi, vint se fixer avec son fils à Avignon, séjour du pape Clément V. Le jeune Pétrarque, malgré le vif penchant qu'il éprouvait pour la poésie, dut se livrer à l'étude du droit, d'abord à Montpellier, puis à Bologne. Devenu en 1324, par la mort de son père, libre de suivre ses goûts, il se voua tout entier à la culture des lettres. Presque ruiné par des tuteurs infidèles qui avaient dissipé son patrimoine, il revint habiter Avignon, où les grâces de son esprit et son talent poétique lui attirèrent les plus brillants succès. C'est dans cette ville qu'il rencontra, pour la première fois, la célèbre Laure de Noves, mariée à Hugues de Sade, gentilhomme du comtat. Le souvenir de cette femme belle et vertueuse ne l'abandonna plus : Laure fut désormais sa muse et le sujet de ses chants.

Les voyages qu'il fit à cette époque, en France, en Italie, dans les Pays-Bas, étendirent au loin sa renommée. Il n'était âgé que de trente-huit ans lorsqu'il se vit appelé à des hon-

neurs inouïs. L'Université de Paris et le Sénat romain lui offrirent, le même jour, la couronne lauréale décernée au plus grand poète de l'époque. Moins sensible à l'invitation du premier corps savant du monde que flatté de celle des descendants du peuple-roi, Pétrarque se rendit dans la Ville éternelle. Le jour de Pâques, 8 avril 1341, il monta au Capitole, au milieu d'une pompe solennelle et de glorieux emblèmes allégoriques. Toute la jeune noblesse de Rome lui servait d'escorte. Le poète, agenouillé, reçut la couronne des mains du sénateur Colonna ; il récita un sonnet sur les héros de l'ancienne Rome, et s'écria en se tournant vers la foule : « Que Dieu conserve le peuple romain, le sénat et la liberté ! » Conduit à la place Saint-Pierre par le même cortège, Pétrarque déposa sur l'autel de la basilique le laurier qui ceignait son front, et reprit la route d'Avignon par terre, comme pour jouir plus lentement de sa renommée.

Malgré les envieux que devait lui attirer un pareil triomphe, Pétrarque demeura pendant toute sa vie le maître et le régulateur du monde savant et surtout le modèle de la littérature italienne. Toujours à la recherche des monuments de l'antiquité, il entretenait une vaste correspondance avec les savants, les poètes et les philosophes qu'il dirigeait, par ses écrits comme par ses exemples, vers l'étude des anciens. Il se vit honoré de diverses missions politiques près du pape Clément VI, de l'empereur d'Allemagne et du roi de France, Jean II, qui tenta vainement de le retenir auprès de lui. Pétrarque voulut passer les dernières années de sa vie dans la retraite ; il se fixa à Venise et fit don à cette ville de sa bibliothèque. Par reconnaissance, il fut logé dans un palais aux frais de la République. Ce poète actif et laborieux mourut subitement d'une attaque d'apoplexie, le 15 juillet 1374 [1].

Ouvrages de Pétrarque. — Les *poésies italiennes* de Pétrarque sont, aux yeux de la postérité, son principal titre de gloire. Elles se composent de **sonnets**, de **canzoni** ou **odes**, *etc.*; on y trouve une grâce, une délicatesse de sentiments inimita-

[1] Pétrarque était entré depuis longtemps dans les ordres sacrés ; Robert, roi de Naples, l'avait nommé son aumônier ordinaire.

bles. Il y célèbre tous les événements de sa vie, chante les beautés de la nature, et surtout ces riants paysages qui entourent la fontaine de Vaucluse, près de laquelle il avait longtemps séjourné. (Voir *Morc. ch.*, Nos LXXXVI et LXXXVII.)

Ses *ouvrages latins*, auxquels Pétrarque pensait attacher sa renommée, sont bien moins estimés : on ne lit plus son *Africa*, sorte de poème épique où il chante les guerres puniques ; ses *Epîtres, Lettres, Poésies, etc.*, sont en partie oubliées et manquent de naturel et d'abandon. Toutefois nous devons à Pétrarque la découverte des *Institutions oratoires* de Quintilien, d'une partie des *Lettres* et des *Discours* de Cicéron ; il possédait plusieurs manuscrits précieux qui se sont perdus.

Jugement sur Pétrarque. — Pétrarque peut être regardé comme le restaurateur des lettres, le créateur de la poésie lyrique chez les modernes. On ne connaissait avant lui que les *Canzoni* des troubadours ; par son influence, il rendit à l'ode le caractère qu'elle avait chez les anciens. Si quelques défauts sont mêlés aux grandes qualités de Pétrarque, il n'en mérite pas moins l'admiration par son amour ardent pour la science, par son enthousiasme pour tout ce qui est grand : la religion, la patrie. Il a contribué, ainsi que Dante, au perfectionnement de la langue italienne : Dante avait créé par son audace; Pétrarque sut, par un goût sévère et scrupuleux, polir et redresser ce qui était encore informe et communiquer à cette langue la grâce et l'harmonie qui la distinguent.

Boccace (1313-1375).

Jean Boccace, fils d'un marchand de Florence, naquit à Paris en 1313. Son père lui fit donner une excellente éducation pour le préparer aux affaires ; mais dès l'âge de sept ans Boccace avait pris goût à la poésie, et le négoce n'eut pas assez de charmes, ni la volonté paternelle assez d'empire pour étouffer ces instincts littéraires. Il se rendit à Naples, à la cour du roi Robert [1], illustre protecteur des savants, et se lia étroitement avec Pétrarque. Il fit dès lors trois parts de sa

[1] *Robert d'Anjou,* dit le *Sage,* roi de Naples, troisième fils de Charles le Boiteux, régna de 1309 à 1343.

vie : la première pour l'étude, la seconde pour les plaisirs, la troisième pour les emplois publics dont il fut chargé. Il mourut à Florence, dans la maison de ses pères, en 1375.

Ouvrages de Boccace. — Boccace avait composé en latin plusieurs ouvrages d'érudition et d'histoire sur lesquels il fondait sa réputation ; mais la postérité le trompa comme elle avait trompé Pétrarque. Toute sa célébrité se rattache aujourd'hui à son *Décaméron* ou recueil de cent nouvelles divisé en dix journées, qu'il écrivit en prose italienne. Bien que cet ouvrage soit remarquable sous le rapport de l'art, on a peine à concevoir comment il a pu se répandre en Italie sans exciter l'indignation générale. Il fallait que les mœurs fussent alors profondément corrompues pour donner quelque attrait aux scènes scandaleuses que l'auteur ose retracer.

Boccace a écrit la *Vie du Dante*, pour lequel il était plein d'admiration : cette histoire est encore devenue un roman sous sa plume.

— A cette période de la littérature italienne se rattache l'historien **Villani** de Florence (1275-1348). Livré au négoce pendant sa jeunesse, il avait visité la France et les Pays-Bas et avait acquis dans ces voyages des connaissances variées. Revenu dans sa patrie, il fut plusieurs fois élu un des *prieurs* [1] de la République. Il mourut de la peste en 1348.

Son *Histoire de Florence* comprend les événements contemporains jusqu'à l'année 1338 ; il lui a donné ce nom parce qu'il rapporte à sa patrie les annales des autres nations. Assez exact pour tout ce qui concerne son temps et son pays, il manque souvent de critique sur les faits éloignés. Le style de cet ouvrage charme par la naïveté et l'élégance.

Matthieu et Philippe Villani, frère et neveu de l'auteur, ont continué l'Histoire de Florence.

1 Six magistrats de Florence, élus par le peuple, dits *prieurs des arts et de la liberté*, formaient avec leur président le conseil qui gouvernait la République.

CHAPITRE II

DEUXIÈME PÉRIODE : XVe siècle.

Le XVe siècle faillit ravir à la langue italienne l'empire que Dante, Pétrarque et Boccace lui avaient conquis. Le culte qu'eux-mêmes avaient professé pour les grands écrivains d'Athènes et de Rome, la reproduction des ouvrages grecs et latins devenue plus facile par l'imprimerie, l'arrivée en Italie des réfugiés byzantins avec les œuvres de leurs ancêtres, tout contribuait à ramener les savants vers l'étude de l'antiquité. Ce fut un véritable enthousiasme ; le peuple lui-même n'en était pas exempt. De toutes parts, on transcrivait, on traduisait, on imitait ; poèmes, histoires, dialogues, lettres même, tout se composait en latin ; et cette Italie si fière de ses gloires nouvelles : Dante, Pétrarque, oubliait leur langue élégante et harmonieuse.

Toutefois, ce retard, loin de nuire au développement de la littérature italienne, lui fut salutaire. Après un studieux repos, elle se réveilla pleine d'avenir ; elle possédait, pour guider son énergie naissante, l'ingénieuse fécondité des Grecs et le goût éprouvé des Romains. Ce réveil fut l'aurore du grand siècle de Léon X. Florence où régnaient les *Médicis,* donna à cette époque un merveilleux élan aux lettres, aussi bien qu'aux arts, dans toute l'Italie.

Laurent de Médicis, surnommé *le Magnifique,* qui fut pendant vingt-trois ans (1469-1492) le chef de la République florentine, ne se contenta pas de protéger les savants et les artistes ; lui-même cultiva la poésie et s'essaya dans tous les genres. A l'exemple de Pétrarque, il composa des *sonnets* et des *canzoni,* mais ne put égaler la douceur et l'harmonie de son modèle. Il fit de la poésie descriptive dans son poème de l'*Ombro,* où il célèbre les jardins délicieux qu'il avait plantés dans une île au milieu de l'Ombrone [1] ; enfin il composa des poésies satiriques et légères.

Laurent de Médicis employa toujours sa fortune et son pouvoir au profit des sciences, faisant recueillir de toutes parts les manuscrits nouveaux qu'on pouvait découvrir, et attirant près de lui par l'éclat des récompenses les savants de tous les pays.

[1] L'*Ombrone,* rivière du grand-duché de Toscane, se jette dans la Méditerranée.

Ange Politien (1454-1494) fut un des ornements les plus brillants de la cour des Médicis. Le duc Laurent lui avait confié l'éducation de ses enfants, et l'avait associé à ses travaux et à ses études. Politien écrivait avec une égale facilité en grec, en latin et en italien. Il s'est distingué dans cette dernière langue, par la création de la tragédie pastorale, que lui inspirèrent les Bucoliques de Virgile. Il crut que l'on pouvait suppléer à l'action par le drame et intéresser sans que les parties d'une pièce fussent entièrement enchaînées.

D'après ces principes, Politien a composé son *Orphée*, divisé en cinq actes, formant cinq petits tableaux qui se succèdent sans aucune intrigue. Il a également laissé des *Odes* dans lesquelles il célèbre, à la manière de Pindare, des courses de chevaux et de chars. Les compositions de ce poète qui, dit-on, eut le plus brillant succès dès l'âge de quatorze ans, font époque dans la poésie italienne.

Pic de la Mirandole (1463-1494), si célèbre par la précocité de son esprit et la variété de ses connaissances, illustra également le règne de Laurent de Médicis. A l'âge de dix ans, le suffrage public le plaçait déjà au premier rang des orateurs et des poètes; à dix-huit ans, il parlait vingt-deux langues, et quelques années plus tard, il soutenait à Rome une célèbre thèse sur toutes les sciences connues alors. Mais la jalousie lui ayant suscité mille persécutions, il renonça aux succès mondains, se retira à Florence où il ne s'occupa que de l'étude de la religion et de la philosophie platonique. Il mourut à peine âgé de trente et un ans, laissant plus de réputation que d'ouvrages.

L'éloquence peut citer à cette époque le nom de **Savonarole** (1452-1498), connu sous le nom de *Frère Jérôme*, célèbre prédicateur dominicain, né à Ferrare, dans les Etats de l'Eglise. Nommé prieur du couvent de Saint-Marc à Florence, Savonarole tonna dans la chaire contre les désordres des grands et du clergé, excita à la liberté le peuple asservi par les Médicis, et prédit même avec assurance une révolution prochaine. Peu après, en effet (1494), Charles VIII étant venu en Italie, les Florentins profitèrent de sa présence pour recouvrer leur liberté. Savonarole alla lui-même trouver ce prince,

afin de le faire renoncer à un impôt exorbitant qu'il exigeait de ses concitoyens; la parole du religieux fut si éloquente que le roi abandonna ses prétentions. Dès lors, Frère Jérôme devint l'idole du peuple et le véritable chef de la République. Il se soutint pendant trois ans; puis ensuite abandonné des princes qui l'avaient aidé de leur crédit, il se vit accusé de toutes sortes de méfaits et condamné comme hérétique; il périt sur le bûcher, le 23 mai 1498.

Savonarole a laissé quelques écrits ascétiques; son éloquence et son patriotisme l'ont surtout rendu remarquable.

CHAPITRE III

TROISIÈME PÉRIODE : XVIe siècle.

Siècle de Léon X.

L'étude sérieuse et infatigable des anciens, unie à la vigueur d'une jeune littérature, enfanta, sous la protection éclairée du Saint-Siège et des grands, cette ère nouvelle connue sous le nom de *siècle de Léon X*[1]. Tous les genres alors brillent du plus vif éclat. L'épopée héroïque, renouvelée des anciens par *Le Trissin,* s'élève à la hauteur d'Homère et de Virgile dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse. L'épopée romanesque est en même temps portée au plus haut degré de perfection par *l'Arioste,* dans son *Roland furieux.* L'églogue trouve dans *Sannazar* un élégant interprète. Enfin de célèbres historiens, *Machiavel, Guichardin,* ajoutent encore à la beauté de la prose italienne déjà fixée dès le XIVe siècle. Ainsi, tandis que la France en était encore aux essais de Ronsard et de son école, l'Italie atteignait l'apogée de sa gloire littéraire.

§ 1er. — Poésie.

L'Arioste (1474-1533).

L'Arioste, né à Reggio (duché de Modène) en 1474, manifesta de bonne heure son talent pour la poésie. Etant encore

[1] Outre les grands écrivains dont les noms se rattachent à cette époque, le *siècle de Léon X* rappelle encore ceux des plus célèbres artistes : *Michel-Ange, Raphaël, André del Sarto,* le *Corrège, Bramante,* le *Titien,* etc.

enfant, il s'amusait à composer des pièces de théâtre qu'il représentait avec ses frères et sœurs. Le cardinal Hippolyte d'Este [1], et plus tard son frère, Alphonse 1er, duc de Ferrare, se firent ses protecteurs ; ce dernier l'appela à sa cour et se l'attacha en qualité de gentilhomme. La conversation de l'Arioste était pour ce prince un plaisir délicieux.

Après avoir entrepris et rejeté plusieurs sujets de poèmes épiques, l'Arioste s'arrêta à celui de Roland, si célèbre dans toutes les légendes du moyen âge. Bembo, son ami, voulait qu'il l'écrivît en vers latins ; le poète s'y refusa heureusement : *J'aime mieux,* disait-il, *être le premier des poètes toscans qu'à peine le second des poètes latins.* Son *Roland furieux* (*Orlando furioso*), auquel il travailla pendant onze ans, a en effet immortalisé son nom dans la littérature italienne. (Voir *Morc. ch.*, No LXXXVIII.)

La réputation de l'Arioste s'étendit au loin. On raconte que, dans une mission dont le duc de Ferrare l'avait chargé, il tomba aux mains d'une troupe de brigands dont il venait punir les crimes. On allait le dépouiller : *C'est l'Arioste!* crie l'un de ses serviteurs ; aussitôt le chef des brigands s'approche, fait incliner devant lui tous les hommes de sa troupe et laisse aller le poète, en le comblant de marques d'honneur.

L'Arioste travailla jusqu'à la fin de sa vie à retoucher et à perfectionner son grand ouvrage ; il l'augmenta de six chants, ce qui en porta le nombre à quarante-six. Il mourut en 1533, après avoir enduré de longues souffrances. Les sentiments religieux qu'il n'avait jamais abandonnés se réveillèrent plus vifs dans son âme à ce moment suprême : il versa, dit-on, des larmes d'attendrissement à la vue du saint viatique.

Ouvrages de l'Arioste. — L'Arioste a composé des *satires, des comédies, des sonnets ;* son **Roland furieux** lui a mérité le premier rang dans l'épopée romanesque.

Jugement sur l'Arioste. — Il est peu d'ouvrages sur

[1] La maison *d'Este*, famille noble et antique, ainsi nommée de la petite ville d'Este près de Padoue, remonte au Xe siècle.

lesquels la louange et la critique se soient autant exercées que sur le *Roland furieux.* On admire avec raison cette facilité inimitable de l'auteur à passer tour à tour du sérieux au plaisant, du plaisant au sublime. Nul écrivain n'a été plus poète dans son style, plus varié dans ses tableaux, plus riche dans ses descriptions. On ne peut lui reprocher sous le rapport de l'art que son défaut d'unité. Il mène de front plusieurs actions, fait naître, à mesure qu'il en a besoin, de nouveaux personnages, sans s'inquiéter du sort de ceux qui ont déjà paru, et prolonge ainsi indéfiniment son récit, sans qu'on puisse lui assigner un commencement, un milieu et une fin.

Pour le fond des pensées, on regrette trop souvent des détails libres et même licencieux. L'imagination féconde du poète invente les scènes les plus étranges et les plus bizarres, mélange monstrueux du sacré et du profane ; c'est ce qui explique le mot du cardinal d'Este après la première lecture du *Roland*: « *Où donc, maître Ludovico, avez-vous pris toutes ces fadaises ?* » Toutefois le charme du style, la grâce et l'abandon du récit ont fait oublier aux Italiens les défauts de ce poème qu'ils regardent comme un chef-d'œuvre.

Le Trissin (1478-1550) florissait en même temps que l'Arioste, et lorsque le Tasse était encore au berceau. Le premier, parmi les poètes modernes de l'Europe, il composa un poème épique régulier : *son Italie délivrée des Goths* n'est pas sans mérite. Le plan en est bien dessiné, on y trouve du génie et de l'invention, un style pur et délicat ; parfois des longueurs et des détails bas et insipides. Sa tragédie de *Sophonisbe* [1], première pièce régulière du théâtre italien, a été louée et imitée par Voltaire.

Sannazar (1458-1530).

La *poésie pastorale,* toujours en grand honneur en Italie, rappelle, à cette époque, le nom de Sannazar. Il naquit à Naples et fut protégé par les princes aragonais auxquels il resta toujours fidèle. Ses *poésies latines* lui méritèrent de grands éloges de la part des souverains pontifes Léon X et

[1] *Sophonisbe,* fille d'Asdrubal, général carthaginois.

Clément VII. Il a composé en italien des *canzoni*, des *sonnets* et surtout un poème pastoral en douze chants, l'*Arcadie*. Chacun de ces chants commence par un morceau en prose, puis se termine par une églogue dans laquelle le poète a trouvé moyen de faire paraître sous des couleurs champêtres son siècle, ses amis, sans s'oublier lui-même. Sannazar a été surnommé le *Virgile chrétien*.

Tassoni de Modène (1565-1635) s'est fait un nom par son poème héroï-comique du *Seau enlevé*. Dans une de ces guerres si fréquentes au moyen âge entre les villes d'Italie, les habitants de Modène pénétrèrent la nuit dans Bologne, et, ne trouvant rien autre chose, emportèrent ce seau fameux qui fut suspendu au clocher de Modène pour rappeler leur victoire. Ce poème, mélange de comique et de satirique, est écrit dans un excellent style ; mais la morale n'y est pas toujours assez respectée.

Le Tasse (1544-1595).

Torquato Tasso, le plus grand poète de l'Italie moderne, naquit à Sorrente, d'un poète distingué [1], en 1544. En vain son père voulut lui faire apprendre le droit : le jeune homme se sentait né pour quelque chose de plus grand. Dès l'âge de dix-huit ans, il commença sa réputation en publiant son poème de *Renaud*, imitation du *Roland* de l'Arioste ; puis il s'exerça dans le genre lyrique : ses *sonnets* et *canzoni* suffiraient à la gloire d'un poète ordinaire. Mais dès lors son génie rêvait un monument plus parfait et lui inspirait le plan de l'immortelle épopée dont il a enrichi la littérature italienne.

Les premiers succès du Tasse lui valurent d'éclatantes protections qui ne le mirent cependant pas à l'abri de la mauvaise fortune. Un caractère mélancolique et des passions violentes furent la source des malheurs dont sa vie fut empoisonnée. Dans un moment d'exaltation, il attaquait, l'épée à la main, ses ennemis ou ceux qu'il croyait l'être ; puis, effrayé lui-même,

[1] *Bernard Tasso* (1493-1569), père de Torquato Tasso, issu d'une antique et noble famille de Bergame, a laissé des *églogues*, des *odes*, etc., et un poème en cent chants, *l'Amadis des Gaules*. Sa gloire a été éclipsée par celle de son fils.

s'imaginant qu'on le poursuivait, il prenait la fuite. On le vit ainsi errer, sans argent et sans but, dans toutes les villes d'Italie. Etant tombé dans la disgrâce du duc de Ferrare, Alphonse d'Este, ce prince, qui s'était d'abord montré son protecteur et son ami, fit enfermer le malheureux poète dans un hôpital de fous où il eut à subir toutes sortes de privations. On alla jusqu'à lui retirer le papier et les plumes pour l'empêcher d'ajouter quelques pages à ses immortels ouvrages. Il nous est resté un sonnet dans lequel il supplie un chat de lui prêter l'éclat de ses yeux, pour remplacer la lumière qu'on avait eu la cruauté de lui refuser. Ce sonnet est un chef-d'œuvre de poésie : on n'a jamais été plus sublime en plaisantant.

Le Tasse demeura sept ans dans cette dure captivité. Espérant en hâter le terme, ses amis publièrent une édition imparfaite de la *Jérusalem délivrée*, dont ils possédaient le manuscrit : le duc se vit forcé, par l'opinion publique, de mettre l'auteur en liberté, afin qu'il corrigeât lui-même son œuvre. Déjà toute l'Italie retentissait de sa gloire lorsqu'une nouvelle persécution s'alluma contre lui. Les partisans de l'Arioste s'élevèrent avec force contre la *Jérusalem délivrée* et ne lui ménagèrent pas les censures; le Tasse lui-même prit part à cette polémique avec autant de modération que de modestie. Enfin, après avoir essuyé les chagrins les plus amers, il vit son mérite solennellement reconnu. Clément VIII l'appela à Rome pour recevoir au Capitole les honneurs du triomphe : *Je désire,* lui écrivait le pontife, *que vous honoriez la couronne qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Le Tasse avait tant souffert qu'il ne pouvait plus croire au bonheur; aussi s'écria-t-il en lisant la lettre où on lui offrait le laurier qui avait ceint le front de Pétrarque : *C'est un cercueil qu'il faut me préparer!* Hélas ! il ne se trompait pas : l'immortelle couronne fut déposée sur son cercueil. L'infortuné poète était mort la veille de son triomphe; ses derniers jours avaient été sanctifiés par le recueillement et la prière, au couvent de Saint-Onuphre, à Rome (25 avril 1595).

Ouvrages du Tasse. — Le Tasse a composé, outre la **Jérusalem délivrée**, la *Jérusalem conquise*, qu'il prétendait

substituer à son premier poème : la postérité en a jugé autrement. Il a également laissé un poème pastoral, modèle dans ce genre, l'*Aminta*, et des *Poésies diverses* (Voir *Morc. ch.*, No LXXXIX).

Jugement sur la Jérusalem délivrée. — Le premier mérite du Tasse, c'est d'avoir choisi le plus beau sujet qui pût enthousiasmer un poète. Tous les peuples chrétiens réunis autour de Jérusalem pour s'emparer de la cité témoin des plus saints mystères et la défendre contre toutes les tribus de l'Asie séduites par le prophète, tel est le fond de cette épopée. C'est la lutte de la société chrétienne contre la barbarie musulmane : un tel sujet surpasse en grandeur celui de l'Iliade et de l'Enéide. Autour de l'idée fondamentale viennent se grouper les épisodes les plus variés, et l'unité du poème est parfaite. Si les caractères ne sont pas tracés avec autant de vigueur que ceux de l'Iliade, ils sont plus élevés, ils sont chrétiens : *Godefroy de Bouillon* et *Tancrède*, deux noms historiques, sont en même temps des créations admirables par les traits nouveaux sous lesquels le poète a su les peindre.

Quant au style, il a toute la grandeur qui convient à l'épopée, bien qu'il pèche par un certain raffinement. Le Tasse a imprimé à la langue italienne un caractère de force et de majesté qu'elle n'avait pas encore, du moins dans la forme poétique. Ce qu'on reproche avec raison à l'auteur de la *Jérusalem délivrée*, c'est d'avoir mêlé à son récit quelques tableaux voluptueux et de n'avoir pas, par défaut de hardiesse, tiré d'un sujet si fécond tout le parti qu'il aurait pu. Que ne devait-on pas espérer d'un poète qui embrassait dans un vaste plan l'Europe, l'Asie, Babylone, Tyr, l'Eden, etc. ?

« Néanmoins, dit M. de Châteaubriand, quiconque est sensible à la beauté, à l'art, à l'intérêt d'un ouvrage poétique, à la richesse des détails, doit faire de la *Jérusalem délivrée* sa lecture favorite. C'est le poème des guerriers : il respire la valeur et la gloire et semble écrit au milieu des camps, sur un bouclier. »

La réputation du Tasse grandit d'âge en âge ; en Italie, son poème a trouvé des rapsodes, et les gondoliers de Venise

en chantent à l'envi les belles octaves. On a pu dire, sans affaiblir le mérite de l'Arioste, que le tombeau de *Roland* avait été dans la *Jérusalem délivrée ;* le genre de ces deux épopées est en effet trop différent pour qu'il soit possible de les rapprocher. Toutefois la préférence est généralement accordée à l'auteur qui, au talent de la poésie, a su joindre la gravité et la raison.

§ 2. — Prose.

Histoire.

Deux historiens font principalement la gloire du XVIe siècle : *Guichardin* et *Machiavel.*

Guichardin, *Francesco Guicciardini* (1482-1540). — Né à Florence, d'une famille ancienne, Guichardin mérita d'être choisi par ses concitoyens comme ambassadeur près du roi d'Espagne, Ferdinand le Catholique. C'est au milieu même des préoccupations de sa carrière diplomatique qu'il commença son *Histoire d'Italie* à laquelle il travailla pendant vingt-sept ans ; elle forme vingt livres et s'étend de l'année 1494 à 1532.

Guichardin n'a guère fait que raconter les événements dont il avait été lui-même témoin et auxquels souvent il avait pris part. La haine du vice, qui éclate dans son livre, rassure le lecteur sur la probité de l'historien. Des discours à la manière des historiens de l'antiquité et un amour exagéré des détails rendent quelquefois sa narration un peu diffuse ; mais il a une vigueur rare de pinceau et montre surtout une grande profondeur de jugement. Son style, tantôt nerveux et grave, tantôt vif et rapide, toujours noble et approprié au sujet, saisit et entraîne. Il nous a laissé de fidèles portraits des hommes célèbres de son temps ; il peint avec exactitude le génie, la force et les mœurs des nations qui figurent dans son histoire.

Machiavel (1469-1530).

Machiavel, *Nicollo Macchiavelli,* naquit à Florence en 1469, d'une famille chargée des premiers emplois dans la république. Il s'attacha de bonne heure au parti de la liberté, contre les Médicis.

Impliqué dans une accusation contre le cardinal de Médicis (depuis Léon X), il fut mis à la torture, puis exilé ; cependant il réussit au bout de quelques années à obtenir la confiance des Médicis et fut employé de nouveau à Florence. Il avait consacré aux lettres le temps de sa disgrâce, et c'est dans cet intervalle qu'il a composé la plupart de ses ouvrages.

Ouvrages de Machiavel. — Les principaux sont : le **Traité du Prince**, adressé en 1514 à Laurent de Médicis, devenu depuis peu maître de Florence ; le **Discours sur Tite-Live**, l'**Histoire de Florence**, de 1205 à 1424 ; l'**Art de la guerre** ; enfin plusieurs **Comédies** et **Nouvelles**, la plupart fort licencieuses.

Jugement sur Machiavel. — Machiavel est le plus profond penseur, le plus éloquent historien, le plus habile politique qu'ait produit l'Italie ; mais les cruels principes qu'il a mis au jour ont souillé son nom d'un opprobre ineffaçable, et le mot *machiavélisme* est consacré pour désigner une politique perfide et sanguinaire. Dans son *Traité du Prince,* il enseigne en effet que les mots de bonne foi, de justice, de clémence et d'humanité, doivent toujours se trouver dans la bouche des princes, bien que ceux-ci foulent aux pieds ces vertus et aillent même jusqu'à commettre toutes sortes de cruautés s'ils le jugent nécessaire pour consolider leur pouvoir. Ces funestes principes se retrouvent malheureusement dans le *Discours sur Tite-Live,* ouvrage plein de sagacité et de profondeur.

Son *Histoire de Florence,* divisée en huit livres, a pris rang en Italie parmi les modèles du genre : c'est là que Machiavel se montre surtout grand écrivain. Sa narration est franche et rapide, son style ferme et énergique comme celui de Tacite, auquel on l'a souvent comparé. Il fait la philosophie de l'histoire tout en racontant les événements, et trouve ainsi la perfection dans la fusion des deux méthodes, le récit et le raisonnement [1].

[1] Frédéric II, roi de Prusse, composa dans sa jeunesse l'*Anti-Machiavel,* réfutation du *Traité du Prince.* Les raisonnements de l'illustre critique contre Machiavel sont souvent victorieux ; malheureusement la politique de l'auteur réfuté était celle du monarque réfutant.

CHAPITRE IV

QUATRIÈME PÉRIODE : XVIIe & XVIIIe SIÈCLE

§ 1er. — Décadence de la littérature italienne au XVIIe siècle.

Le génie des nations ressemble au génie de l'homme : après un travail prolongé, il devient incapable de conceptions sérieuses. Aux merveilles du siècle de Léon X, l'Italie n'eut à comparer pendant cent cinquante ans que les œuvres de froids imitateurs et de serviles copistes, qui se traînaient péniblement sur les pas de leurs devanciers ; ou bien les compositions d'esprits faux et prétentieux qui prirent l'enflure pour la grandeur, l'antithèse pour l'éloquence, les jeux d'esprit pour la richesse et le brillant. Après avoir secoué le joug de l'imitation des anciens classiques, on ne tarda pas à fouler aux pieds toutes les lois de la raison et du goût. Il fallut à tout prix paraître neuf et singulier : au simple, au naturel, au vrai, on substitua, dans un style ampoulé, avec un déluge de monstrueuses métaphores, tout ce qu'on put imaginer de plus exagéré, de plus extravagant, de plus absurde. La nouvelle école fut appelée *marinesque,* du nom de *Marini,* le plus illustre de ces hardis novateurs.

Marini (1569-1625), né à Naples, passa la plus grande partie de sa vie dans les querelles littéraires au nom de ses principes. Il fut appelé en France par la reine Marie de Médicis qui lui fit une pension, et revint mourir dans sa patrie.

Marini avait une grande fécondité d'imagination, beaucoup de ressources dans l'esprit et une véritable originalité dans la pensée. Malheureusement, il eut l'excès de ses bonnes qualités. Sa fécondité le porta à multiplier plutôt qu'à perfectionner ses ouvrages, l'étendue de ses ressources le jeta hors de la voie battue, et il dépassa souvent le but à force de vouloir paraître nouveau. Il prodigua dans ses *poésies* les pointes et les *concetti*[1], qui bientôt envahirent tous les genres.

Parmi les prosateurs de cette époque, on ne trouve guère qu'un des historiens du concile de Trente, le cardinal **Pallavicino** (1607-1667), qui ait échappé à l'influence pernicieuse de l'école marinesque.

[1] Les *concetti* sont des pensées brillantes, mais que le goût n'approuve pas.

§ 2. — Renaissance au XVIIIe siècle.

Bon nombre d'auteurs d'un goût plus pur, surtout parmi les Toscans, n'avaient cessé de déplorer les extravagances des Marinistes et d'essayer d'en arrêter le torrent. Plusieurs d'entre eux, réunis à Rome (1670), formèrent le projet de détrôner l'école dominante. Ils s'appuyèrent de la protection de Christine, reine de Suède, qui, après son abdication, s'était retirée à Rome. A l'abri de ce brillant patronage, *Gravina* [1], *Crescimbeni* [2] et autres littérateurs distingués, fondèrent une société littéraire sous le nom d'*Arcadie romaine ;* elle avait pour but de ramener le bon goût et le naturel. Les membres de cette académie prenaient des noms tirés de la mythologie et de l'histoire grecque. Bientôt la nouvelle association se répandit dans les provinces ; tous les savants se firent honneur de lui appartenir et d'en suivre les lois ; mais on ne sut pas se garantir d'un écueil, celui de l'imitation trop servile. Théocrite, Virgile, Sannazar, avaient été proclamés les grands modèles : on ne vit plus que des bergers, on n'entendit plus que le son de la flûte ; le Parnasse fut inondé d'églogues, d'idylles, de sonnets pastoraux, etc.

Malgré ces défauts, la révolution littéraire du XVIIIe siècle fut un progrès ; on vit paraître quelques ouvrages remarquables. La littérature française fournit des sujets nouveaux ; le théâtre surtout lui emprunta son caractère. *Métastase* éleva l'opéra à la hauteur où Quinault l'a placé parmi nous ; *Maffei, Alfiéri, Goldoni* brillèrent tour à tour sur la scène tragique. Les Italiens ne surent pas tirer un parti aussi avantageux de la littérature anglaise, soit qu'ils ne l'aient pas comprise, soit plutôt qu'elle n'ait pas sympathisé avec leurs goûts littéraires.

Métastase (1698-1782).

Trapassi, surnommé Métastase [3], né à Rome dans une position obscure, fut protégé par le savant jurisconsulte Gravina, qui lui donna une brillante éducation poétique et développa son rare talent pour l'improvisation. A quatorze ans, il publia sa tragédie de *Justin* (*Giustino*), dans laquelle se révélaient déjà toutes les qualités d'un bon poète : richesse d'invention, pureté élégante du style, nouveauté dans les images. Gravina n'eut pas l'avantage de jouir de la gloire de son illustre disciple ; lorsqu'il mourut, Métastase avait à peine vingt ans. Il lui laissa tous ses biens et le mit ainsi en possession d'une fortune considérable.

[1] *Gravina*, célèbre jurisconsulte et littérateur napolitain (1664-1718), fut le bienfaiteur de Métastase.

[2] *Crescimbeni* (1663-1728), vécut près des papes Benoît XII et Clément XI. Il a laissé un volume de poésies et plusieurs ouvrages en prose.

[3] Ce surnom est la traduction grecque de son premier nom.

Ce fut dans cette position brillante que le jeune poète cultiva ses talents. Ses succès furent immenses ; mais ce qu'il y avait en lui de plus admirable encore que le génie, c'était sa modestie et sa simplicité. Plusieurs fois l'empereur Charles VI, qui l'avait appelé à sa cour, voulut lui conférer les titres de baron et de conseiller aulique : il les refusa tous, disant qu'il n'avait droit à d'autres titres qu'à celui de poète. Marie-Thérèse lui continua les mêmes faveurs que son père, et lui confia le soin d'enseigner la langue italienne aux archiduchesses ses filles, au nombre desquelles Marie-Antoinette, depuis reine de France, et Marie-Caroline qui devint reine de Naples. Métastase se plaisait à composer de petites pièces ou cantates que les princesses exécutaient en présence de leurs augustes parents.

Ce poète conserva toujours une foi très vive. Sur son lit de mort, il eut la consolation de recevoir la bénédiction du pape Pie VI, qui était venu visiter à Vienne l'empereur Joseph II. Il mourut le 2 avril 1782, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Ouvrages de Métastase — De ses vingt-huit grands opéras, les plus remarquables sont : *Didon, Caton, Thémistocle, Olympiade* que toute l'Italie a surnommée *la Divine*. Parmi ses oratorios ou drames sacrés, plus parfaits peut-être sous le rapport littéraire, on préfère : *Le Sacrifice d'Abraham, Béthulie délivrée, Caïn, Athalie, Joseph, la Passion, etc.* Métastase a également laissé un nombre considérable d'*élégies,* d'*idylles,* de *sonnets* et une *Correspondance* souvent intéressante.

Jugement sur Métastase. — L'opéra ou mélodrame, élevé par Métastase à sa perfection, avait déjà eu, en Italie, un brillant interprète : *Apostolo Zéno*, qui traita de préférence les sujets historiques, et fut sans rival jusqu'à la venue de Métastase. La gloire de ce dernier a été si extraordinaire, qu'il n'y a peut-être aucun poète qui, de son vivant, ait reçu autant d'honneurs. Il a élevé le drame lyrique en Italie à la même hauteur que Quinault en France.

Une pureté parfaite dans la diction ; une grâce et une élégance soutenues ont fait regarder Métastase, par ses compatriotes, comme le *Racine de l'Italie.* Il a surtout une douceur ravissante dans les vers destinés au chant. Peu de poètes ont possédé au même degré le talent de réunir, dans un étroit espace, les traits les plus touchants d'une situation pathétique ; mais on doit lui reprocher d'avoir, en voulant se plier au genre de l'opéra, violé souvent les règles des unités, et trop prodigué l'antithèse, défaut ordinaire aux Italiens.

Maffei (1675-1755).

On pourrait compter par milliers les auteurs dramatiques en Italie avant le XVII[e] siècle, mais il s'y rencontre peu de véritables talents ; leurs tragédies sont en général froides et affectées. *Maffei* et *Alfiéri* relevèrent le théâtre de sa décadence en y introduisant d'utiles réformes.

Scipion Maffei naquit à Vérone en 1675. Il embrassa dans le cercle de ses études presque toutes les connaissances humaines et s'occupa spécialement de littérature. Il exprima ses principes au sujet de l'art dramatique dans la critique de la *Rodogune* de Corneille, et entreprit de donner un exemple de la tragédie telle qu'il la concevait dans *Mérope*. Cette pièce fut jouée à Modène en 1713 avec un succès prodigieux. Son *Histoire de Vérone*, bien conçue et bien écrite, acheva de répandre sa réputation. Il visita la France, l'Angleterre, la Hollande, l'Autriche et fut accueilli partout avec distinction.

Maffei s'était proposé, dans sa tragédie de *Mérope*, de critiquer notre goût théâtral. Il était choqué de ce ton romanesque qui, chez nous, n'admet pas de tragédie sans amour ; il sait se passer de ce ressort. Il n'aimait pas non plus la pompe de notre versification qu'il trouvait un peu affectée ; son langage est plus naturel ; mais parfois il devient prosaïque et trivial. La pièce de Maffei, imitée depuis par Voltaire, a eu un succès européen, et le manuscrit de l'auteur se conserve comme un monument précieux.

Alfiéri (1749-1803).

Ce poète illustre était né à Asti, en Piémont, le 17 janvier 1749. Après une jeunesse orageuse et dissipée, il conçut tout à coup un grand désir de parvenir à la gloire, en s'appliquant aux lettres et à la poésie, qu'il avait jusque-là dédaignées. Reprenant ses études à l'âge de vingt-six ans, il travailla avec une telle ardeur qu'en moins de sept ans (1775-1782) il composa quatorze tragédies dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre. En même temps, il écrivait en prose des ouvrages qui le placent à côté de Machiavel.

Après avoir passé quelques années en France, Alfiéri retourna dans sa patrie lorsque vinrent les tristes scènes de

la Révolution. Toujours animé du désir de s'instruire, il apprit le grec à l'âge de quarante-huit ans, afin d'étudier dans l'original les grands tragiques qu'il avait pris pour modèles. Epuisé par ses travaux, il mourut en 1803, laissant un grand nombre d'œuvres posthumes parmi lesquelles : une excellente *Traduction de Salluste* et une *Histoire de sa propre vie*.

Tragédies d'Alfiéri. — Les principales sont : *Philippe II, Polynice, Antigone, Agamemnon, la Conjuration des Pazzi* [1], *Don Garcia, Marie Stuart, Mérope, Saül, etc.* On lui doit la traduction de quelques pièces d'Euripide, d'Eschyle, de Sophocle et d'Aristophane.

Homme d'un caractère indépendant, incapable de repos, Alfiéri se déclara hautement contre cette mollesse qui s'était emparée de la littérature italienne et surtout du théâtre. Les Français avaient tout réformé sur le ton de la cour de Louis XV ; les Anglais et les Espagnols ne montraient que des éclairs de génie jetés au hasard sans plan et sans méthode. Alfiéri, luttant contre ses contemporains et contre Métastase lui-même, entreprit de ramener la tragédie à la dignité qu'elle avait chez les Grecs pour la faire servir aux intérêts de sa patrie.

Ses pièces nous rappellent la simplicité des anciens ; les rôles de confidents sont remplacés par de courts monologues. Les ornements, les épisodes, les intrigues multipliées disparaissent ; toutes les règles antiques sont observées, surtout celle des trois unités, et le poète, pour intéresser, a assez de son énergie, de son habileté à peindre ses héros, de son rythme grave, sévère, mais imitatif et passionné.

Goldoni (1707-1793).

La *Comédie* ne pouvait être négligée par un peuple aussi gai que l'Italien ; toutefois sa prédilection pour les bouffonneries, les farces grossières, les aventures burlesques, l'empêcha longtemps de goûter la comédie de bon ton. Ce ne fut qu'au XVIIIe siècle que *Goldoni* lui donna une valeur véritable.

Charles Goldoni, surnommé le *Molière italien*, était né à Venise en 1707. Dès l'âge de huit ans, il crayonna une sorte de comédie, et lut avidement pendant le cours de ses études Plaute, Térence et Aristophane. Tout paraissait lui indiquer le genre comique comme le plus propre à son talent ; cependant

[1] Les *Pazzi*, célèbre famille gibeline de Florence, rivale acharnée de celle des *Médicis*, furent les auteurs d'une célèbre conspiration (1478) dans laquelle périt Julien de Médicis, frère de Laurent de Médicis.

il hésita beaucoup sur le choix de sa carrière. Ses parents le destinaient tantôt au barreau, tantôt à la médecine ; pour lui, il ne se sentait qu'un attrait, celui de la poésie. Il composa des tragédies et des opéras avant de s'attacher exclusivement à la comédie qui devait être son art par excellence. Bientôt, en effet, sa gloire comme poète comique fut assurée, et ses pièces représentées sur tous les théâtres d'Italie.

En 1761, il fut appelé en France pour être attaché au Théâtre italien ; il était en outre maître de langue italienne de Mesdames, filles de Louis XV, ce qui lui valut plus tard une pension de quatre mille livres. La Révolution l'ayant privé de ce revenu, il tomba dans la misère et mourut pauvre et abandonné en 1793.

Comédies de Goldoni. — Doué d'un génie facile, Goldoni a composé plus de cent cinquante pièces dont quelques-unes ont été traduites en français : *le Père de famille, le Véritable ami, les Mécontents, le Menteur, Molière, Térence, l'Auberge de la Poste, etc.*

Goldoni a opéré dans le théâtre italien une réforme analogue à celle que notre premier poète comique a opérée dans le théâtre français. Il a remplacé les farces burlesques par des comédies d'intrigue et de caractère, et a laissé après lui des modèles qui ont été souvent imités sans être jamais surpassés. Cependant il n'a ni le génie, ni la force de conception de Molière qu'il avait choisi pour son maître.

— Naguère la palme de la comédie italienne était aux mains du comte **Jean Giraud** (1776-1834), gentilhomme romain, appartenant à une famille d'origine française. On distingue parmi ses pièces : *le Précepteur dans l'embarras*, jouée à Paris avec beaucoup de succès. Ce poète possède un bon esprit d'analyse, une profonde connaissance de la société, beaucoup de bonhomie et de finesse ; il sait unir la gaieté italienne et la finesse gauloise.

De la prose au XVIIIe siècle. — Au XVIIIe siècle, les prosateurs italiens furent plutôt des érudits que des littérateurs. **Muratori** (1672-1750) se place parmi les savants les plus distingués de cette époque. Ecrivain infatigable, il a

enrichi l'histoire de savantes dissertations et a publié un grand nombre de documents très importants. Il a composé, en italien, les *Annales d'Italie depuis l'ère vulgaire jusqu'en 1749 ;* ses autres ouvrages sont en latin.

Les idées françaises se répandirent en Italie à la fin du XVIIIe siècle et tous les esprits conçurent une sorte d'enthousiasme pour notre littérature. Le comte **de Firmian** avait fondé à Milan une académie où l'on remarquait entre autres : **Alexandre Verri** (1741-1816), publiciste célèbre, auteur des *Nuits romaines au tombeau des Scipions* ou *Dialogues des morts entre d'illustres Romains*, et d'un *Essai sur l'Histoire générale d'Italie ;* **Beccaria** (1738-1794), dont les ouvrages sur la législation excitèrent en France les sympathies des encyclopédistes. Cette académie n'avait en effet d'autres oracles que les philosophes français. Elle admirait également Buffon, Montesquieu, Helvétius, et commentait avec une incroyable ardeur toutes les idées de tolérance et de liberté qui se trouvaient dans leurs ouvrages.

§ 3. — Derniers auteurs italiens.

Parmi les plus célèbres écrivains de notre siècle, nous citerons : pour la philosophie, **Gioberti** (1801-1852), ministre du roi de Sardaigne Charles-Albert, qui essaya, dans ses ouvrages, de mettre la philosophie au service de l'indépendance et de la liberté ; l'**abbé Rosmini** (1797-1855) fut son adversaire. Le but avoué de ce dernier était de ramener les savants à la religion et les catholiques à la science ; aussi s'attacha-t-il à ne jamais sortir de la foi orthodoxe. Tous ses travaux réunis ne forment pas moins de trente volumes. L'élévation de la pensée, la vigueur de la logique, un langage ferme et correct font de l'abbé Rosmini un des plus grands philosophes du XIXe siècle. Il avait refusé la dignité de cardinal, mais il demeura au service de Grégoire XVI, qui le nomma son ministre de l'instruction publique ; il suivit Pie IX à Gaëte et ne le quitta qu'en 1849 pour se retirer à Stresa où il est mort.

Les voûtes de nos cathédrales ont retenti, dans ces dernières années, de la parole éloquente du **P. Ventura** (1792-1861) ; né à Palerme, il enseigna d'abord la rhétorique chez les Jé-

suites de cette ville, puis entra dans l'ordre des Théatins dont il devint général en 1824. Après avoir prêché à Rome et dans d'autres villes d'Italie avec un grand succès, il vint en France au moment des troubles causés par l'expédition française contre Rome. Il se fit entendre à Paris, et publia dans cette ville plusieurs ouvrages : *les Femmes de l'Evangile, la Raison philosophique et la Raison catholique, etc.*

Le **P. Bresciani,** jésuite (1798-1862), est l'auteur d'une intéressante nouvelle, le *Juif de Vérone,* qui a pour but de dévoiler et de flétrir les sourdes menées des sociétés secrètes en Italie.

L'historien **Cantu** (César), né à Brisio dans le Milanais en 1805, embrassa tout jeune la cause libérale. Son livre intitulé : *Réflexions sur l'Histoire de la Lombardie au XVIIe siècle,* le fit condamner à un an de prison par la justice autrichienne. Des *Chants religieux* où le sentiment de l'indépendance nationale s'allie à un profond dévouement pour l'Eglise catholique, une *Histoire universelle,* l'*Histoire de la Littérature italienne,* un poème patriotique : *Algéso ou la ligue lombarde, etc.,* ont rendu son nom populaire en Italie.

Manzoni (1784-1873), célèbre poète et romancier, né à Milan, vint en 1805 à Paris où, malgré l'éducation philosophique et voltairienne qu'il reçut, il se sentit entraîné vers le catholicisme, et inaugura dès l'année 1810 cette poésie religieuse qui anima d'abord Lamartine et V. Hugo. Sa gloire est surtout attachée au roman des *Fiancés,* tableau intéressant de la société italienne au XVIIe siècle. Après la publication de cet ouvrage, Manzoni renonça à la littérature profane et vécut dans une retraite absolue, répondant seulement par des *Observations sur la morale catholique* aux attaques de Sismondi contre le catholicisme dans son *Histoire des républiques italiennes.* (Voir *Morc. ch.,* N^os XC et XCI.)

Nous terminerons par l'un des talents les plus estimables et les plus estimés de sa patrie, **Silvio Pellico** (1788-1854). Il était né à Saluces (*Piémont*) et avait étudié à Lyon pendant plusieurs années la langue et la littérature françaises. Son inclination pour la poésie se montra dès sa jeunesse ; une tragédie, *Francesca da Rimini,* qu'il fit représenter en

1819, excita un véritable enthousiasme. Il jouissait en paix de sa gloire à Milan, dans la maison du comte Porro, partageant ses heureuses journées entre l'étude de la littérature et les soins qu'il donnait à l'éducation du fils du comte. Mais son amour pour sa patrie adoptive [1] et les vœux qu'il faisait pour sa liberté le compromirent. Arrêté en 1820, il commença les années de sa captivité, glorieuses années de souffrances, dont il nous a laissé les mémoires : *Mes prisons*. C'est cet ouvrage, traduit dans toutes les langues, qui a fait connaître Silvio Pellico à l'Europe entière.

Là se peint, avec toutes ses vertus, cette belle âme à qui dix années de persécutions et d'orages n'arrachèrent pas une malédiction contre ses bourreaux.

Après sa captivité, Silvio Pellico publia des recueils de *Poésies* composées en grande partie dans les fers, ainsi qu'un excellent *Traité des devoirs de l'homme*.

Tableau synoptique de la Littérature italienne.

1re période : XIIIe et XIVe siècle.

POÈTES FRANCISCAINS	Saint **François d'Assise** (1182-1226). *Cantiques spirituels.* FRÈRE PACIFIQUE. JACOMINO DE VÉRONE. JACOPONE DE TODI. *Stabat Mater.*
PERFECTIONNEMENT DE LA LANGUE ITALIENNE	**Dante Alighieri** (1265-1321). Ouv. : *La Divine Comédie* (*L'Enfer, le Purgatoire, le Paradis*), *Poésies lyriques, Traité de l'éloquence vulgaire.* **Pétrarque** (1304-1374). Ouv. : Poésies italiennes : *Sonnets et Canzoni*; Ouvrages latins : *Epîtres, Lettres, Poésies.* **Boccace** (1313-1375). *Décaméron* (*recueil de Nouvelles*), *Vie du Dante.* VILLANI (1275-1348). *Histoire de Florence.*

[1] La Lombardie appartenait alors à l'Autriche.

2e période : xve siècle.

XVe SIÈCLE ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ	LAURENT DE MÉDICIS. *Sonnets et Canzoni, l'Ombro (poème descriptif).* ANGE POLITIEN (1454-1494). Tragédie pastorale : *Orphée; Odes.* PIC DE LA MIRANDOLE (1463-1494). Eloquence : SAVONAROLE (1452-1498).

3e période : xvie siècle. Siècle de Léon X.

POÉSIE	**L'Arioste** (1474-1533). Ouv.: *Le Roland furieux, Satires, Comédies, Sonnets.* LE TRISSIN : *l'Italie délivrée des Goths* (poème épique), *Sophonisbe* (tragédie). **Sannazar** (1458-1530). *Canzoni, Sonnets, l'Arcadie* (poème pastoral). TASSONI : *Le Seau enlevé* (poème héroï-comique). **Le Tasse** (1544-1595). Ouvr.: *la Jérusalem délivrée, l'Aminta, Poésies diverses.*
HISTOIRE	**Guichardin** (1482-1540). *Histoire d'Italie*, de 1494 à 1532. **Machiavel** (1469-1530) *Traité du Prince, Discours sur Tite-Live, Histoire de Florence, l'Art de la guerre, Comédies et Nouvelles.*

4e période : xviie et xviiie siècle.

DÉCADENCE AU XVIIe SIÈCLE		MARINI (1569-1625). *Poésies.* École marinesque.
XVIIIe SIÈCLE RENAISSANCE		Arcadie romaine : GRAVINA, CRESCIMBENI.
	Opéra.	**Métastase** (1698-1782). — Principaux opéras : *Didon, Thémistocle, Olympiade*, Oratorios : *Le Sacrifice d'Abraham, Bethulie délivrée, Caïn ; Athalie, Joseph, etc.*
	Tragédie	**Maffei** (1675-1755). Tragédie : *Mérope.* **Alfiéri** (1749-1803). Tragédies : *Philippe II, Polynice, Antigone, Marie Stuart, Mérope, Saül, etc.*

XVIIIe SIÈCLE RENAISSANCE (*Suite.*)	Comédie	**Goldoni** (1707-1793), Comédies : *Le Père de Famille, le Véritable ami, les Mécontents, le Menteur, Molière, Térence.*
	Prose	MURATORI. Ouv. : *Annales d'Italie, Travaux d'érudition.* ALEXANDRE VERRI. Ouv.: *Nuits romaines au tombeau des Scipions, Essai sur l'Hist. Génle d'Italie.* BECCARIA, *Ecrits philosophiques.*

DERNIERS AUTEURS ITALIENS	GIOBERTI ; L'ABBÉ ROSMINI, *Travaux philosoph.* LE P. VENTURA : *Les Femmes de l'Evangile, la Raison philosophique et la Raison catholique.* LE P. BRESCIANI : *Le Juif de Vérone.* CANTU : *Histoire universelle, Histoire de la Littérature italienne.* MANZONI : *Les Fiancés. Observations morales.* SILVIO PELLICO : *Mes Prisons.*

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

Nous diviserons la littérature espagnole en trois périodes : 1° *Depuis l'origine de la langue jusqu'au XVIe siècle ;* 2° *Littérature espagnole au XVIe siècle ;* 3° *XVIIe et XVIIIe siècle.*

CHAPITRE Ier

PREMIÈRE PÉRIODE DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE, depuis l'origine de la langue espagnole jusqu'au XVIe siècle.

Le français, l'italien et l'espagnol sont trois langues de la même famille nées, après de longs siècles de barbarie, de la fusion de la langue latine avec les idiomes populaires et ceux des peuples du Nord. Il est entré plus de ce dernier élément dans le français ; il est resté plus de latin dans l'espagnol, et plus encore dans l'italien.

Influence de la langue provençale et de la littérature arabe. — Pendant les premières années de la glorieuse lutte que la Croix soutint contre le Coran dans la péninsule [1], les chrétiens, sous la conduite du vaillant Pélage, repoussés au pied des Pyrénées, eurent de fréquents rapports avec les populations de la Provence, et plus d'une fois les événements mêlèrent les races des deux pays. La brillante renommée des troubadours séduisit les poètes espagnols, qui s'inspirèrent de leurs chants.

[1] La monarchie visigothe fondée en Espagne par *Euric,* en 466, fut renversée en 712 par les Arabes, à la bataille de Xérès, où périt Roderic, le dernier des rois des Visigoths. Les débris du peuple vaincu formèrent d'abord le petit royaume des Asturies, puis étendirent leurs conquêtes sur les Maures, qui ne devaient être complètement expulsés qu'en 1492, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle.

« Mais l'influence des Arabes fut plus profonde encore ; le génie oriental se propagea d'autant plus aisément en Espagne que les peuples vainqueurs avaient pour eux et la force et la science. Cependant, vers le XIe siècle, l'idiome national qui semblait submergé sous la conquête arabe, s'élève et se fortifie : c'est alors que paraît ce grand Cid [1], dont le nom remplit l'histoire d'Espagne, pour en faire longtemps tout le merveilleux et toute la poésie. Toutefois il ne semble pas qu'il se soit conservé de monuments en langue vulgaire tout à fait contemporains du Cid. Le *poème du Cid* qui, par la simplicité du récit et la barbarie gothique du langage, paraît plus ancien que toutes les *romances* espagnoles, n'est peut-être que du XIIIe siècle. C'est vers ce temps que la monarchie espagnole s'affermit. *Alphonse le Sage* ou plutôt *le Savant,* qui monta sur le trône de Castille en 1252, protège et cultive les sciences au milieu d'un règne agité. » (*Villemain.*)

Poème du Cid. — Ce poème est le plus ancien monument de la littérature espagnole dont il nous révèle le caractère distinctif : l'amour de la patrie, plus animé que chez les autres peuples du même temps. Ce besoin qu'avait l'Espagne de regagner pied à pied sa terre natale, cette présence assidue de l'ennemi, cette croisade permanente pendant cinq siècles, c'étaient là des aiguillons qui devaient exciter l'amour du pays jusqu'à l'héroïsme.

Le héros du poème dont nous parlons, *Ruy Diaz de Bivar,* surnommé *le Cid* (le seigneur) et *le Campeador* (le batailleur), est le type des chevaliers du moyen âge : force de corps prodigieuse, bravoure à toute épreuve, magnificence orientale, indépendance de montagnard, etc.; son histoire est à la fois authentique et romanesque. Du reste, grâce au chef-d'œuvre de Corneille, en France comme en Espagne, le Cid est un héros populaire. Le poème singulier qui porte son nom et qui a précédé toutes les compositions remarquables des littératures modernes, marque l'enfance de la langue, de la versification et de la poésie. Le plan est sans mérite, mais les proportions de l'œuvre, le choix du sujet, la peinture des mœurs et des caractères rappellent involontairement l'immortelle épopée d'Homère. C'est un autre poème national : l'Espagne s'est pour

[1] *Le Cid* (Rodrigue ou Ruy Diaz de Bivar), né à Burgos vers l'an 1040, mort à Valence vers 1099, se signala par ses exploits sous le règne de plusieurs rois de Castille et surtout d'Alphonse VI.

ainsi dire renfermée dans le Cid, afin de chanter sa longue croisade et sa victoire sur le Croissant.

La renommée de ce héros alimenta longtemps le génie des versificateurs de la Péninsule; le nouvel Achille trouva de nouveaux rapsodes : leurs romances répétées de bouche en bouche, enseignées par les mères à leurs enfants, chantées dans toutes les fêtes et sur tous les champs de bataille, ont été recueillies plus tard au nombre de cent deux, pour former le *Romancero du Cid.* Elles représentent la littérature de toute une nation; on ne peut y méconnaître un incontestable mérite d'imagination et de poésie.

D'autres romances populaires, parmi lesquelles celle du *roi Rodrigue,* ont été réunies et publiées sous le nom de *Romancero général* ou collection de romances; la plupart sont imitées de nos romans de chevalerie [1].

XIVe et XVe siècle. — Après une lutte de huit siècles entre les Maures et les chrétiens, la paix, favorable aux lettres, s'établit peu à peu en Espagne, et l'on vit commencer sous le prince don **Juan Manuel** (1267-1347) cette union glorieuse des armes et de la littérature qui devint si remarquable sous Charles-Quint.

Le prince *don Manuel,* petit-fils de Ferdinand III, roi de Castille, fut tuteur d'Alphonse XI et gouverneur des frontières des Maures. Après avoir soutenu pendant vingt années une lutte glorieuse contre les infidèles, il composa un recueil de nouvelles intitulé : *le comte Lucanor*. Conteur naïf et gracieux, Juan Manuel a voulu donner, sous la forme d'apologues, des leçons de politique et de morale. Son livre est un monument curieux de la gravité espagnole et de l'esprit allégorique des Arabes ; il a puissamment contribué à assouplir la prose castillane.

[1] L'Espagne possédait encore une autre littérature, celle des *Arabes,* fort célèbre, mais peu connue. Inspirée par le Coran, empreinte du génie oriental, écrite dans une langue et avec des caractères qui n'ont rien de commun avec nos usages, elle n'intéresse que quelques savants. Elle était en Espagne telle qu'elle avait paru en Orient sous les califes de Bagdad, brillante et féconde en ouvrages didactiques et en contes merveilleux. Les *Mille et une nuits* peuvent donner une idée de cette littérature.

Une œuvre plus importante, plus nationale encore, c'est la *Chronique d'Ayala.* — **Pédro Lopès d'Ayala** (1332-1407) a fait pour l'Espagne ce que Joinville et Froissart ont accompli en France. Mêlé à tous les grands événements de son siècle, ambassadeur de Henri de Transtamare auprès du roi de France Charles V, puis grand chambellan et chancelier sous Jean Ier, il a consigné dans sa *Chronique des rois de Castille* les faits dont il avait été témoin. Les temps qu'il décrit ont d'ailleurs toute la grandeur de l'histoire. C'est l'époque de Pierre le Grand, roi de Castille, et du célèbre roi d'Aragon, Pierre le Cruel, dont Ayala raconte les crimes avec fermeté, sans réflexions ni commentaires ; ce livre n'en est pas moins un arrêt terrible contre le prince coupable.

Le XVe siècle nous offre un protecteur des lettres parmi la haute noblesse espagnole : **Henri d'Aragon,** marquis de **Villena,** appartenait à la fois à la maison d'Aragon et à celle de Castille. Il fonda, dans plusieurs villes d'Espagne, des académies semblables à celles des Jeux Floraux de Toulouse. Ses connaissances en physique et en histoire naturelle lui valurent la réputation de magicien et le firent accuser de sorcellerie ; ses œuvres furent brûlées à sa mort. Il ne resta qu'une sorte de poétique : *la Gaya ciencia* (gaie science), qui n'est pas complète.

Les monuments originaux et durables qui marquent le génie d'un peuple manquent à l'Espagne au XVe siècle. Peut-être en rencontrerait-on dans la vie et les œuvres du héros de cette époque : **Christophe Colomb** (1436-1506). Bien que Génois de naissance, il se servit de la langue castillane dans ses audiences, ses placets, ses courageuses affirmations pour faire agréer la découverte d'un nouveau monde. Colomb a été, dans son siècle, l'homme le plus éloquent de l'Espagne, parce qu'il avait de grandes idées unies à un noble enthousiasme. Son *journal* et quelques-unes de ses défenses et de ses suppliques ont été conservés ; ce journal est empreint de la plus fervente piété et de la plus vive émotion pour les beautés de la nature.

CHAPITRE II

DEUXIÈME PÉRIODE : XVI[e] siècle.

Le XVI[e] siècle fut un temps de gloire pour l'Espagne. Isabelle et Ferdinand le Catholique [1] ayant eu pour successeur Charles-Quint, la nation parvint sous ce grand prince à l'apogée de sa puissance. Jusqu'à cette époque, nous ne voyons pas que les Espagnols soient allés s'inspirer au dehors ; Charles-Quint les mit en relation avec les étrangers, les Italiens surtout : ils comprirent de quels trésors ils pouvaient enrichir leur littérature par une habile préparation. Quelques hommes de goût, qui sont restés classiques, marquent le commencement de la glorieuse période des *trois Philippe*, l'âge d'or de la littérature espagnole dont la plus grande partie se rattache au XVII[e] siècle.

Les poètes furent nombreux au XVI[e] siècle ; plusieurs s'essayèrent inutilement dans l'épopée. Le Portugal y réussit mieux et produisit à cette époque le chef-d'œuvre du *Camoëns*, seul poète portugais dont la réputation soit européenne. Nous parlerons ici de ce grand poète, bien que l'Espagne et le Portugal aient leur histoire et leur littérature distinctes.

§ 1[er]. — Poètes espagnols au XVI[e] siècle.

Boscan Almogaver (1485-1543) appartenait à une famille patricienne de Barcelone. Ses voyages en Italie où il fut envoyé comme ambassadeur lui inspirèrent le désir d'opérer une réforme dans la poésie espagnole si rude encore, comparée à celle de Dante et de Pétrarque. Il communiqua son projet à Garcilaso de la Véga, son ami, et ensemble ils travaillèrent au profit de la même pensée. Ils modifièrent d'abord le genre de versification qu'on avait jusqu'alors adopté et introduisirent une foule de changements qui produisirent les plus heureux effets.

Boscan avait débuté par un livre de poésies dans l'ancien goût castillan, qu'il rejeta depuis ; il composa ensuite des *sonnets*, des *chansons*, des *odes*, des *madrigaux* à l'imitation de

[1] L'Espagne, jusqu'alors divisée en plusieurs royaumes, fut réunie en un seul par le mariage de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille (1468).

Pétrarque. Son but était de tempérer le génie espagnol, ses couleurs fortes et tranchantes, ses hyperboles passionnées, par la douceur, la grâce et la mélodie du genre italien. Les pièces de Boscan ne se distinguent ni par la force des pensées, ni par la chaleur des sentiments ; tout leur mérite consiste dans le choix des termes et dans l'heureux arrangement des mots.

Garcilaso de la Véga [1] (1503-1536), né à Tolède, fut l'ami et l'émule de Boscan, comme lui disciple de Pétrarque dont il reproduisit mieux encore la simplicité et la délicatesse. Bien que ses poésies ne respirent que le sentiment et peignent la douceur de son caractère, sa vie se passa dans les camps et sa carrière fut brillante, mais agitée. Il mourut à Nice, à l'âge de trente-trois ans, d'une blessure reçue en Provence lorsque Charles-Quint envahit cette contrée.

Garcilaso a laissé *quarante sonnets* environ, *deux élégies* et *trois églogues* dont la première est un chef-d'œuvre d'expression, de délicatesse et de naïveté. Ce poète, surnommé le *Pétrarque espagnol,* sacrifie parfois à la recherche et poursuit le bel esprit ; le ton languissant et tendre de ses poésies lui valut le titre de *roi de la douce plainte.* Charles-Quint disait que sa langue, correcte et harmonieuse, était celle des dieux [2].

Mendoza (*Diégo Hurtado*), 1503-1575. — Né à Grenade en 1503, d'une famille illustre, Mendoza fut tout à la fois l'un des premiers écrivains et l'un des plus célèbres hommes d'Etat du XVIe siècle. Ambassadeur de Charles-Quint à Venise, puis à Rome, il vécut plusieurs années en Italie et s'appliqua pendant ce temps à l'étude de Pétrarque qu'il voulait imiter. Ses *sonnets* et ses *canzoni* n'ont pourtant pas la grâce et l'harmonie des compositions du même genre de Boscan et de Garcilaso. Il a mieux réussi dans ses *épîtres :* il est même le premier qui ait cultivé en Espagne ce genre de poésie à l'imitation d'Horace.

[1] Ce poète devait son surnom à un combat qu'un de ses ancêtres livra contre un Maure sur la Véga, plaine de Grenade.

[2] Un auteur du même nom, *Garcilaso de la Véga* (1530-1568), né au Pérou, a laissé l'*Histoire générale du Pérou* et celle de la *Floride.* Ce sont des livres exacts, mais mal écrits.

La gloire de Mendoza repose plus encore sur ses ouvragess en prose parmi lesquels son *Histoire de la guerre de Grenade,* le chef-d'œuvre du genre historique en Espagne. On y retrouve l'élégance et la concision de Tacite et de Salluste qu'il a choisis pour modèles.

— Tout ce qu'on peut reprocher aux poètes dont nous venons de parler, c'est d'avoir trop souvent imité la licence des Italiens dont ils empruntaient les usages littéraires. La manie des *sonnets* et de toutes les frivoles et langoureuses fadaises des *pétrarquistes* ayant été de mode, on vit une foule de poètes médiocres se lancer dans cette carrière, et la nation espagnole n'échappa pas à cette influence de mauvaises mœurs et de funestes doctrines qui avaient fait alors invasion dans la plus grande partie de l'Europe.

Il se rencontra cependant, sur cette terre si profondément catholique, des talents plus graves et plus sérieux qui entreprirent de s'élever à la hauteur de l'épopée. Mais, dans cette nouvelle voie, l'orgueil national en égara plusieurs : ils ne virent dans l'histoire aucune époque plus belle que celle de Charles-Quint, aucun héros plus digne d'être chanté que le *monarque invaincu;* de là, les *Carolides*, poèmes malheureux, qui sont allés l'un après l'autre s'ensevelir dans l'oubli. Le seul ouvrage qu'on distingue dans la foule est l'*Araucana* de *Ercilla.*

Alonzo de Ercilla (1533-1596), né à Madrid, accompagna comme page Philippe II, encore infant, en Italie, dans les Pays-Bas et en Angleterre. Il se rendit ensuite au Pérou et se distingua dans la guerre que soutinrent les Espagnols contre les Araucans, peuple du Chili : c'est cette lutte qu'il a chantée dans son *Araucana.* (Voir *Morc. ch.*, No XCII.)

Assurément cette épopée n'est digne ni du Tasse, ni du Camoëns, ni de Milton, et néanmoins c'est le meilleur ouvrage que l'Espagne ait produit en ce genre. Ercilla décrit avec feu, rend bien les situations ; son style est naturel et correct ; toutefois on peut reprocher à son œuvre l'absence de plan et d'unité, l'emploi de fictions maladroites et des épisodes qui ont peine à se rattacher au sujet principal.

Herrera (Fernando), qui florissait à Séville vers le milieu du XVIe siècle, est regardé comme le premier poète lyrique de l'Espagne, qui l'a surnommé le *Divin*. On l'a souvent comparé à Horace : il en avait tout l'enthousiasme et joignait à l'éclat de sa verve poétique les sentiments religieux qui seuls transportent l'âme. Imitateur de Pétrarque, de Pindare et des Prophètes, il est savant, hardi, sublime parfois, mais inégal et souvent guindé. Parmi ses poésies, on peut citer : une *Ode au sommeil*, pleine de grâce et d'harmonie, et les *canciones* sur la *bataille de Lépante* et sur la mort de *Sébastien*, roi de Portugal. (Voir *Morc. ch.*, No XCIII.)

§ 2. — Portugal.

Le Camoëns (1524-1579).

Le Portugal possédait, au XVIe siècle, sans le comprendre encore, le génie épique qui manque à l'Espagne. *Ma lyre sera plus célèbre qu'heureuse,* disait le Camoëns (*Lusiades*, Ch. X) : l'événement justifia la prophétie du poète.

Luiz de Camoëns naquit à Lisbonne vers 1524, d'une famille noble, mais sans fortune. Il fit ses études à Coïmbre et montra de bonne heure son talent pour la poésie. Ses maîtres l'encouragèrent peu, parce qu'ils n'estimaient que la littérature ancienne. Revenu à Lisbonne, il en fut exilé peu après pour quelques démêlés, et se retira à Santarem, puis s'engagea sur la flotte portugaise, qui allait combattre les habitants du Maroc. Sous la tente, il se livrait à son génie poétique et ne quittait l'épée que pour prendre la plume. Ayant perdu un œil au siège de Ceuta [1], il espérait obtenir une pension, mais ses compatriotes méconnurent à la fois son génie et ses services. Indigné d'une telle injustice, il s'embarqua en 1553 pour les Indes et dit un éternel adieu à son ingrate patrie, qu'il se promettait de ne revoir jamais. Il séjourna quelque temps à Goa [2] ; peut-être aurait-il pu obtenir un emploi important si son imagination ardente ne s'était

[1] *Ceuta*, ville du Maroc sur le détroit de Gibraltar, appartient à l'Espagne depuis 1580.

[2] *Goa*, île et ville de l'Inde sur la côte de Malabar, jadis chef-lieu des possessions portugaises dans l'Inde, est aujourd'hui presque déserte.

révélée tout à coup à la vue des désordres qui existaient dans l'administration des affaires de l'Inde. Il exprima son indignation dans une satire intitulée : *les Sottises de l'Inde.* Le vice-roi en fut si profondément blessé qu'il l'exila à Macao [1]. C'est là que le Camoëns composa ou du moins acheva le poème épique qui a fait sa gloire. On montre encore le lieu où il en recueillit les inspirations grandioses.

Après avoir terminé ses *Lusiades,* Camoëns fut enfin rappelé à Goa. Dans la traversée, n'ayant avec lui que son poème, son unique trésor, il fit naufrage à l'embouchure du Cambodge, en Cochinchine, et faillit voir son œuvre ensevelie sous les eaux. Il la saisit en la tenant d'un bras ferme au-dessus des flots, et le courage sauva ainsi l'œuvre du génie. En abordant à Goa, il commenta, dans une de ses poésies lyriques, le magnifique psaume des enfants de Sion en exil : *Super flumina Babylonis.* Toutefois ce ne fut pas le terme de ses malheurs ; il se vit arrêté et retenu prisonnier pour dettes. Enfin ses amis l'ayant délivré, il fit voile pour Lisbonne et revint dans sa patrie après seize années d'absence, ne rapportant aucune fortune de ces Indes où tant de ses compatriotes avaient amassé des trésors.

Le Camoëns publia son poème, pour lequel il n'obtint d'autre récompense qu'une pension de cent francs. Il était réduit à la plus grande misère ; un Indien qui le servait allait chaque jour mendier dans les rues de Lisbonne de quoi nourrir celui qui devait faire la gloire des Espagnes. Le roi Sébastien s'intéressa enfin au malheureux poète ; le Camoëns ne jouit pas longtemps de ces tardifs secours. Sébastien ayant été tué devant Maroc à la bataille d'Alcaçar, en 1578, le Portugal perdit son indépendance et fut pendant quelque temps soumis à l'Espagne. Ayant vu s'éclipser ainsi la gloire portugaise, le poète s'écria avec fierté, au milieu de sa douleur : *Au moins je meurs avec elle* ! Peu de temps après, il entra dans un hôpital où il mourut, âgé de soixante-deux ans. Ce ne fut que quinze ans après qu'on répara, en lui élevant un monument, l'oubli dans lequel on l'avait laissé.

[1] *Macao,* ville de Chine, dans la baie de Canton, appartient aux Portugais depuis 1530.

Ouvrages du Camoëns. — On a du Camoëns ses **Lusiades** (les Portugais), de l'ancien nom du Portugal, *Lusitania*. C'est le poème du patriotisme qui, pour les Portugais, tient lieu d'une littérature presque tout entière. Le Camoëns a encore composé un grand nombre de poésies diverses : *odes, élégies, sonnets, satires* et *deux comédies*.

Jugement sur les Lusiades. — Les Portugais regardent le Camoëns comme leur Virgile, leur Horace, leur Ovide, parce qu'il s'est exercé dans les mêmes genres que ces grands poètes ; mais l'immortelle gloire du Camoëns sera toujours son épopée nationale. Elle a précédé toutes celles des temps modernes : la *Jérusalem délivrée* du Tasse ne parut en effet qu'un an après la mort du poète portugais.

Virgile est le modèle que l'auteur des *Lusiades* avait adopté. Son épopée, divisée en dix chants, ressemble beaucoup, pour l'ordonnance générale du plan et la coupe des parties, à l'épopée du poète de Mantoue. On s'est mépris en faisant de Vasco de Gama [1] le héros des *Lusiades* ; le plan en est plus vaste. Rattacher au voyage du hardi navigateur par des récits, des épisodes, des prédictions, tous les faits de l'histoire nationale, toutes les biographies des grands hommes et des rois, voilà le but que s'est proposé le Camoëns. La découverte d'un passage aux Indes, la conquête de l'Asie, sont bien un sujet digne de l'épopée ; néanmoins quelle que soit l'habileté de la narration, les artifices de plan, la grâce et la magnificence des tableaux, les détails historiques et géographiques entravent parfois l'enthousiasme du poète. Ce qui choque surtout dans les *Lusiades*, c'est le singulier mélange qu'on y trouve de la mythologie et du christianisme : Vénus, Jupiter, Bacchus, le Christ, la Vierge Marie y jouent tour à tour leur rôle, sans que cet étrange voisinage semble inquiéter le moins du monde le poète chrétien.

Pour le style, les vers du Camoëns ont tant de charme et de pompe que, non seulement les Portugais d'un esprit cultivé,

[1] *Vasco de Gama*, comte de Vidigueyra, né en 1450, doubla le premier le cap de Bonne-Espérance en 1497. Le roi Emmanuel lui accorda de grands honneurs. Nommé vice-roi des Indes, il y mourut peu après son arrivée, en 1525.

mais les gens du peuple eux-mêmes en savent par cœur plusieurs stances et les chantent avec délices. Quelques morceaux sont admirables de grandeur et de grâce. L'un des plus célèbres est celui où le poète représente le colossal génie, gardien du cap des tempêtes, le géant *Adamastor*, s'opposant à l'héroïque entreprise de Vasco de Gama, et prédisant à ce hardi navigateur les malheurs les plus affreux comme devant être les fruits de sa téméraire découverte. On doit encore citer, comme l'un des plus brillants passages, l'énergique apostrophe adressée, au commencement du septième chant, à toutes les puissances de l'Europe. (Voir *Morc. ch.*, N° XCIV.)

§ 3. — Éloquence religieuse en Espagne au XVI[e] siècle.

La nation très catholique ne pouvait manquer de produire à cet âge de foi d'éloquents apôtres de la vérité. Plusieurs noms célèbres se rattachent en effet à cette époque :

Louis de Grenade (1505-1588) se distingua par ses prédications et par ses ouvrages ascétiques. Cet illustre dominicain avait fait justice de l'érudition déplacée et de l'emphase déclamatoire : il sut unir un enseignement solide à une chaleur onctueuse, la pensée d'un apôtre à la diction d'un littérateur.

Il était cependant réservé à une femme de s'élever plus haut : **sainte Thérèse d'Avila** (1515-1582), sans y songer, a trouvé dans son union avec Dieu la plus sublime expression du langage séraphique, et dans la délicatesse de son tact les formes les plus suaves. Ses *Lettres* respirent une grande force d'âme et une douce aménité ; ses *Poésies* sont des élans inimitables de l'amour divin. Ses autres ouvrages : sa *Vie* écrite par elle-même, le *Chemin de la perfection, etc.*, ont excité l'admiration des plus grands écrivains catholiques. Bossuet appelait la doctrine de sainte Thérèse une *doctrine céleste*. Fleury ne craignait pas, en défendant une opinion, d'associer le témoignage de sainte Thérèse à celui du concile de Trente et de saint Charles Borromée. Enfin, sans parler de tant d'autres éloges, les papes Grégoire XV et Urbain VIII ont donné

à cette illustre sainte le titre de *Docteur de l'Eglise*, titre auguste qui n'a jamais été accordé à d'autres femmes.

— Un de ses disciples, *saint Jean de la Croix* (1542-1591), a laissé des œuvres ascétiques qui sont encore très appréciées de nos jours.

— C'est dans ce même siècle que *saint Ignace de Loyola* (1491-1556), l'une des plus grandes gloires de l'Espagne, fondait cette admirable *Société de Jésus*, destinée à défendre partout les pures doctrines de la religion. Elle a donné à l'Eglise un nombre incalculable de prédicateurs et d'écrivains éloquents, sans parler des savants de premier ordre qui se sont rencontrés dans son sein.

CHAPITRE III

TROISIÈME PÉRIODE : XVIIe et XVIIIe siècle.

Le commencement du XVIIe siècle, période la plus brillante du *cycle des trois Philippe* [1], est l'âge d'or de la littérature espagnole. Les grands écrivains qui paraissent alors ont une réputation européenne : *Cervantes* s'immortalise par son roman de *Don Quichotte*, *Lope de Véga*, *Caldéron*, enrichissent la scène d'une foule de productions, tandis que les deux frères *Argensola* cultivent avec succès la poésie lyrique. C'est alors que la France va chercher ses inspirations au delà des Pyrénées et que le génie espagnol envahit notre littérature. Mais avec les gloires du siècle de Louis XIV, cette nation subit à son tour l'influence des grands écrivains français, au risque de perdre son originalité comme nous le remarquerons au XVIIIe siècle.

§ 1er. — Roman.

Cervantes (1547-1616).

L'Espagne possédait en grand nombre ces romans de chevalerie qui firent au moyen âge les délices de l'Europe. Parmi ces compositions, la plus célèbre était sans contredit l'*Amad*

[1] *Philippe II*, fils de Charles-Quint, qui régna de 1556 à 1598; *Philippe I*[…] 1598-1618); *Philippe IV* (1618-1665).

des Gaules ou de Galles [1], qui parut vers le XIVe siècle. Ce roman servit de thème à une multitude de récits du même genre, dans lesquels se mêlaient le merveilleux de la poésie arabe et les dogmes chrétiens. Lus avec avidité, ces ouvrages exerçaient sur le goût et sur les mœurs une fâcheuse influence dont Cervantes sut heureusement délivrer sa patrie.

Miguel de Cervantes Saavedra, le plus grand écrivain de l'Espagne, naquit le 9 octobre 1547 à Alcala de Hénarès, dans la Nouvelle-Castille. Il porta le titre d'*hidalgo* ou gentilhomme, mais sa famille est inconnue. De bonne heure, il cultiva la poésie, et composa des *romances* et des *sonnets*, tandis qu'il étudiait encore à l'Université de Salamanque. Après avoir accompagné en Italie le prélat romain Acquaviva, légat du pape Pie V en Espagne, il entra dans l'armée et prit part à la fameuse bataille de Lépante où il reçut plusieurs blessures, dont une lui fracassa la main gauche. Il retournait en Espagne, lorsqu'il fut pris par des corsaires et conduit à Alger, pour y subir pendant six ans le plus dur esclavage.

Racheté par les Pères de la Trinité en 1580, Cervantes revint en Espagne sans autre ressource que sa plume. Il se livra tout entier à la littérature, travailla pour le théâtre et publia en 1605 la première partie de son *Don Quichotte*. Ce chef-d'œuvre, en lui procurant une immense réputation dans sa patrie et à l'étranger, ne le tira pas de la misère. Il mourut à Madrid, en 1616, accablé d'infirmités et de besoins, sans que personne rendît hommage à son génie.

Ouvrages de Cervantes. — Outre le roman de **Don Quichotte**, traduit dans toutes les langues et admiré de toutes les nations, Cervantes a laissé : *Galatée*, poème pastoral imité par Florian ; le *Voyage au Parnasse ;* des *Nouvelles*, sortes de romans, qui l'ont fait surnommer le *Boccace de l'Espagne*. Il avait composé un grand nombre de pièces de théâtre dans

[1] *Amadis*, le héros de ce roman, était fils de Périon, supposé roi de Gaule. Cet Amadis, dit *Chevalier du Lion*, est un personnage imaginaire ; ses exploits ont lieu en Espagne.

lesquelles il semble avoir préparé la réforme opérée après lui par Lope de Véga; la *Vie d'Alger* et le *Siège de Numance* sont les seules qui aient été conservées. (Voir *Morc. ch.*, No XCV.)

Jugement sur Don Quichotte. — *Don Quichotte de la Manche* est un pauvre gentilhomme qui a perdu la raison à force de méditer les romans de chevalerie. Il s'imagine être encore au temps des Roland et des Amadis dont il désire renouveler les exploits. Couvert d'une antique armure, monté sur une haridelle (*Rossinante*) comme les paladins d'autrefois, il parcourt les campagnes cherchant des aventures. Il est suivi de son bon écuyer, *Sancho Pança,* gravement assis sur son âne. Don Quichotte voit partout des chevaliers, des géants, des enchanteurs, et les plus cruelles mésaventures ne suffisent pas pour lui dessiller les yeux. Le comique de l'ouvrage naît du contraste perpétuel entre les idées poétiques du héros et les réalités prosaïques de la vie.

Les scènes les plus variées se succèdent les unes aux autres avec une grâce et un abandon surprenants. Cervantes a trouvé moyen de décrire dans cet ouvrage l'Espagne entière avec ses mœurs et ses coutumes; il y fait ingénieusement la satire de tous les vices et de tous les travers de la société. Il n'est pas jusqu'à la critique littéraire qui, au sujet de la bibliothèque de Don Quichotte, ne trouve sa place dans cette revue du monde, monument unique tout à la fois d'imagination, de raison, de style et d'art.

Le but de Cervantes était de déverser le ridicule sur les romans de chevalerie et sur les défauts que la lecture assidue de ces ouvrages avait fait contracter à la nation tout entière. Jetés dans une vague exagération, dégoûtés des études sérieuses, les Espagnols demandaient des fables même aux historiens qui souvent en ont semé leurs chroniques. Après l'apparition de l'*Ingénieux chevalier de la Manche,* on quitta le genre burlesque pour revenir au genre sérieux; et c'est à ce titre qu'on peut considérer Cervantes comme un des écrivains qui ont rendu les plus grands services à leur pays.

§ 2. — Théâtre espagnol.

La poésie dramatique naquit chez les Espagnols avant leur mélange avec les autres peuples ; voilà pourquoi, formée sur l'antique goût castillan, d'après les mœurs, les habitudes, les caprices même de la foule, elle fut beaucoup moins régulière, beaucoup moins savante que chez les autres nations, mais en revanche beaucoup plus populaire. Ni les satires, ni les prix des académies, ni la faveur des princes n'ont pu la ramener au système qui domine dans le reste de l'Europe.

L'art dramatique fut préparé en Espagne par les *Mystères*, ridicule mélange de bouffonneries et de scènes religieuses. Au XVIe siècle, les érudits voulurent doter leur patrie d'un théâtre et commencèrent par traduire les anciens : *Plaute, Sophocle, Euripide, etc.;* mais le peuple courait plus volontiers aux farces que *Lope de Rueda* [1] donnait sur quelques planches avec force assaisonnement de jeux de mots et de caricatures.

Enfin les savants comprirent qu'il fallait passer un compromis avec les exigences de la foule, et dès lors commencèrent les succès du drame national. *Bermudez*, professeur de théologie à Salamanque, fit paraître, vers la fin du XVIe siècle, deux tragédies sur un sujet contemporain : les malheurs d'Inès de Castro [2]. Elles étaient composées avec chœurs, à la manière antique.

Cervantes lui-même introduisit quelques règles dans le théâtre espagnol. Il se vante ingénûment dans la préface de ses pièces « d'avoir pu représenter vingt à trente comédies sans que le public lançât aux acteurs ni concombres, ni oranges ; elles achevèrent leur carrière sans sifflets, sans confusion et sans clameurs... Alors, ajoute-t-il, parut le prodige du naturel et du talent, *Lope de Véga*. »

[1] *Lope de Rueda*, né à Séville vers 1500, mort à Cordoue en 1567.

[2] *Inès de Castro*, dame d'honneur de l'infante Constance, épouse de *Pierre le Justicier* ou *le Cruel*, qui fut roi de Portugal (1357-1369). Alphonse IV, père de ce prince, ayant fait périr Inès pour sa conduite scandaleuse, Pierre, qui l'avait épousée secrètement, voulut réparer ce meurtre en faisant exhumer et couronner solennellement le corps d'Inès.

Lope de Véga (1562-1635).

Félix Lope de Véga, né à Madrid, le 25 novembre 1562, composa des vers dès son enfance, et révéla son génie poétique en apprenant à écrire; dès l'âge de quatorze ans, il s'exerçait dans l'art dramatique. Envoyé à Alcala, il y étudia la philosophie. A peine sorti des écoles, Lope eut un duel avec un gentilhomme qui s'était trouvé offensé par une de ses satires ; l'ayant blessé grièvement, il se vit contraint de s'éloigner de Madrid et se retira à Valence. Puis il embrassa le parti des armes, fut témoin du désastre de l'*Invincible Armada,* quitta le service après cette malheureuse expédition et revint à Madrid, où il se livra tout entier à la carrière dramatique.

Des jours plus heureux semblaient luire pour le poète dont la renommée commençait à se répandre au loin. Mais de cruelles épreuves vinrent alors le frapper dans ses plus chères affections en lui enlevant tous les siens. Dégoûté du monde, Lope se jeta dans les bras de la religion, entra dans l'état ecclésiastique et devint membre et chapelain de la confrérie de Saint-François. Il ne cessa point cependant de cultiver la poésie. Plus heureux que Dante, le Tasse et Camoëns, il reçut de son vivant une gloire immense. Lorsqu'il se montrait dans les rues, le peuple l'entourait et le saluait du nom de *prodige de la nature;* les enfants le suivaient en poussant des cris de joie. On l'appelait le *phénix de l'Espagne ;* on venait des provinces les plus éloignées pour le voir. Le pape Urbain VIII lui envoya la croix de Malte et le titre de docteur en théologie; l'Inquisition le prit pour son *familier,* ce qui était une distinction très rare; les grands ambitionnaient la faveur d'être ses Mécènes ; les libraires et les acteurs se disputaient ses productions.

Vers la fin de sa vie, Lope de Véga laissa aller son âme aux élans de la plus vive piété, se livra même, dit-on, à des rigueurs excessives qui peut-être abrégèrent ses jours. Il mourut en 1635, au milieu de tous les hommages rendus à ses talents; trois évêques officièrent pendant trois jours pour ses funérailles.

Ouvrages de Lope de Véga. — Lope de Véga eut une fécondité prodigieuse. On évalue à vingt et un millions trois cent vingt mille le nombre de ses vers imprimés ; lorsqu'il composait en vers, ses copistes avaient peine à le suivre. Il a laissé en tout deux mille deux cents pièces parmi lesquelles on distingue : les *Comédies spirituelles* ou *autos sacramentales*, analogues aux mystères français ; les *Comédies profanes* ou mondaines divisées en comédies *héroïques* et en comédies de *cape et d'épée* où il met en scène la haute noblesse.

On trouve encore parmi ses œuvres des *satires*, des *épîtres*, des *églogues, etc.;* une *Jérusalem conquise,* imitée du Tasse, et une *Arcadie,* d'après Sannazar. (Voir *Morc. ch.*, No XCVI.)

Jugement sur Lope de Véga. — Le théâtre de Lope se ressent, comme on le pense bien, de la précipitation avec laquelle il composait ; lui-même avouait que plusieurs de ses comédies ne lui avaient coûté qu'une journée de travail. Malgré les défauts qu'on y remarque, on ne peut s'empêcher d'admirer un talent aussi varié qu'original : les pièces sont riches d'intrigues et d'intérêt, les événements s'y croisent, s'y multiplient avec une rapidité qui développe les caractères et prépare de loin un dénouement inattendu. Le dialogue est manié avec une habileté rare ; mais le style, très inégal, est tantôt élégant et concis, souvent lâche et diffus.

Lope de Véga n'observait aucune des unités que nous reconnaissons comme lois fondamentales du théâtre parmi nous. Dans la même pièce, on change souvent de lieux, et comme il n'y a pas de limites pour le temps, on voit véritablement les héros de ses pièces :

Enfants au premier acte et barbons au dernier.

Il multiplie aussi outre mesure ses personnages, et l'on croirait, dans certaines pièces, qu'il s'est plu à rassembler ceux qui semblent les plus disparates. Ainsi l'on voit ensemble des rois, des paysans, des saints, des bouffons, des personnages allégoriques, l'enfant Jésus, le diable, Dieu le Père, etc. A l'occasion de chacun de ces acteurs la scène change, de nouvelles décorations se manifestent... ces spectacles étaient ravissants pour les Espagnols. Aux yeux de la postérité, le principal mérite de Lope, c'est d'avoir peint, par son génie, le monde au milieu duquel il a vécu : il a su le reproduire avec ses sentiments, ses idées et son langage.

Caldéron (1600-1681).

Don Pédro Caldéron de la Barca naquit à Madrid en 1600 et révéla dès l'enfance son talent pour le théâtre. Il suivit pendant quelque temps la carrière des armes, fit plusieurs

campagnes en Italie et en Flandre, cultivant toujours la poésie au milieu des camps. Philippe IV entendit parler de son génie dramatique, le fit venir à Madrid en 1636 pour lui donner le moyen de représenter ses pièces, et l'attacha pour toujours à sa personne. Grâce à la munificence du monarque, Caldéron put donner à son théâtre une pompe et des décorations jusqu'alors inouïes. Ce prince, ami des lettres et auteur lui-même, le consultait pour l'ordonnance de toutes les fêtes et de toutes les solennités publiques.

A l'exemple de son devancier, Lope de Véga, Caldéron se consacra à l'Eglise et obtint un canonicat à Tolède. Depuis cette époque, il ne s'occupa presque plus du théâtre profane et ne composa que des pièces religieuses, ses plus beaux titres de gloire. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Théâtre de Caldéron. — Caldéron avait presque la fécondité de Lope. On compte encore parmi ses œuvres cent vingt-sept *comédies* et quatre-vingt quinze *autos sacramentales,* et l'on prétend qu'il ne composa pas moins de quinze cents ouvrages. Nos auteurs dramatiques ont fait à Caldéron plusieurs emprunts: Molière lui doit probablement l'idée des *Femmes savantes,* et l'on a lieu de penser que l'*Héraclius* de Corneille est une imitation de celui de Caldéron ; toutefois ce jugement est encore indécis.

Il serait difficile de prononcer entre Lope et Caldéron ; on peut dire toutefois que ce dernier a conduit le drame espagnol à toute la perfection dont il était capable. Les *autos sacramentales* de Lope, remplis de subtilités théologiques, étaient peu faits pour plaire à la multitude ; afin d'en rompre la monotonie, on y avait introduit des prologues allégoriques et des *intermèdes* d'un genre burlesque, de sorte que la fête religieuse était coupée ou terminée par un spectacle bouffon. Caldéron supprima heureusement ces scènes déplacées. Plusieurs de ses tragédies : *Ferdinand de Portugal, l'Exaltation de la Croix, etc.,* peuvent être placées à côté de nos grands chefs-d'œuvre.

On trouve dans toutes ses pièces un génie extraordinaire, une imagination singulièrement féconde, un dialogue vif et naturel, un style toujours clair et élégant. Au milieu de ces beautés, on rencontre un oubli complet de toutes les règles de l'art dramatique et les anachronismes les plus choquants.

— Le théâtre espagnol offre encore à cette époque plusieurs poètes assez célèbres :

Guilhem de Castro (1569-1631) a été loué par Cervantes et Lope de Véga comme l'un des meilleurs auteurs dramatiques de ce temps. La plus célèbre de ses pièces est la *Jeunesse du*

Cid, en deux parties, dont la première a fourni à Corneille le sujet et quelques détails de son chef-d'œuvre.

Alarcon de Mendoza, plein d'originalité et de vigueur, aurait également inspiré, par une de ses comédies, le *Menteur* de Corneille.

Moreto, émule de Caldéron, se distingue par l'élégance et le bon goût; les auteurs français l'ont souvent imité. Il est le premier qui ait mis sur le théâtre espagnol la comédie de caractère.

Léonard d'Argensola (1565-1613) composa trois *tragédies* que Cervantes, dans son *Don Quichotte,* regarde comme des chefs-d'œuvre ; elles sont loin cependant d'être parfaites. Ce poète se distingua davantage, ainsi que son frère, *Barthélemi d'Argensola,* dans le genre lyrique. Tous deux se sont élevés si haut dans leurs *odes,* qu'on les a surnommés les *Horaces de l'Espagne.*

— **Quevedo de Villegas** (1580-1645) s'est fait un nom dans le genre satirique. Ses ouvrages les plus estimés sont : les *Visions,* sorte d'imitation des satires de Lucien ; l'*Aventurier Buscon,* roman burlesque, supérieur à tout ce que le XVIIe siècle a produit, excepté *Don Quichotte ;* son *Livre de la Politique de Dieu,* dédié à Philippe IV, traité complet sur l'art de régner. Doué d'un esprit juste et d'un jugement solide, Quevedo se déclara contre l'école de Gongora, évita l'enflure et l'exagération de cet auteur, mais ne sut pas s'affranchir du mauvais goût ; son style est inégal.

Gongora et son école. — La littérature espagnole qui s'était maintenue brillante et féconde pendant la période des *rois Philippe,* ne produisit plus, sous le triste règne de Charles II [1], aucun écrivain célèbre. Le germe de cette décadence avait été jeté par *Gongora* (1561-1627), surnommé à juste titre le *Marini de l'Espagne.* A l'imitation du poète italien, Gongora s'efforça d'introduire dans sa patrie l'*estilo*

[1] Charles II, fils de Philippe IV, régna de 1665 à 1700; c'est le dernier prince de la maison de Charles-Quint.

culto, langage précieux, ridiculement affecté et voulut donner au castillan les constructions du grec et du latin. Cet auteur fit école, et bientôt les *Gongoristes,* dépassant le maître, se permirent toutes sortes d'extravagances de pensées et de style.

§ III. — Histoire.

L'Espagne compte peu d'historiens remarquables. La meilleure *Histoire d'Espagne* est celle du **P. Mariana,** jésuite (1537-1624). Elle s'étend depuis la plus haute antiquité jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique (1516). Cette histoire, d'abord écrite en latin, puis traduite en espagnol par l'auteur lui-même, est une œuvre classique ; la narration en est intéressante, la diction claire, élégante et vigoureuse. On y trouve des discours dans le goût de Tite-Live ; malgré leur mérite, ils sentent un peu trop l'antiquité pour des héros du moyen âge.

Herrera (1559-1625) a laissé un grand nombre d'ouvrages historiques : *Histoire d'Angleterre et d'Écosse pendant la vie de Marie Stuart*, *Histoire du monde sous Philippe II, etc.* Ces ouvrages, quoique prolixes, se recommandent par l'exactitude et l'impartialité.

— Un grand nombre d'auteurs espagnols ont écrit sur les découvertes de leurs compatriotes en Amérique et dans les Indes Orientales. Parmi eux se distingue **Antonio de Solis** (1610-1686) qui a composé l'*Histoire de la conquête du Mexique.* Le sujet y est admirablement distribué et le récit ne languit jamais. Cet auteur s'est encore distingué dans le genre dramatique. Lié avec Caldéron, il a laissé plusieurs *comédies* où l'on trouve de l'esprit et de l'imagination.

§ 4. — XVIIIe siècle.

Décadence de la littérature espagnole.

L'avènement des Bourbons (1700) répandit en Espagne le goût de la littérature française ; tous les grands écrivains cherchèrent à imiter les chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV. Le peuple se prêta peu à ce mouvement ; il n'applaudissait

que les pièces de Lope et de Caldéron et se montra même furieux contre toutes les innovations que l'on entreprit pour faire prévaloir les modèles français.

Les savants n'en travaillèrent pas moins à réformer le goût espagnol selon l'esprit français. **Ignazio de Luzan** (1702-1754) se mit à la tête des *Gallicistes* et publia une *Poétique* dans laquelle il s'appuie de l'autorité et des exemples de nos grands auteurs. Cet ouvrage est écrit avec autant de justesse que d'érudition et résume parfaitement tous les principes littéraires qui composent notre art poétique.

Un jésuite, le **P. de l'Isla** (1714-1783), entreprit, dans une ingénieuse satire : *Vida de fray Gérundio*, de corriger le mauvais goût des prédicateurs. Il se fit par là de nombreux ennemis ; cependant cet ouvrage ramena les esprits à des idées plus justes et la prédication reprit insensiblement son ancienne gravité.

Si l'influence des idées françaises épura le goût dans tous les genres, le philosophisme glissa en même temps au sein de la nation espagnole toutes ses dangereuses doctrines. La cour de Charles III [1], les nobles, les savants se laissèrent entraîner à toutes les innovations des encyclopédistes, et l'Espagne se trouva ainsi attaquée tout à la fois dans sa nationalité et dans ses croyances. En face d'un tel danger, il fallait provoquer une réaction. **Vincent de la Huerta** (1729-1797), membre de l'Académie espagnole, remit en honneur, par ses *tragédies* et diverses poésies, les anciens auteurs de sa nation. Cet exemple ayant été suivi, la littérature espagnole fut sauvée de l'envahissement des littératures étrangères.

§ 5. — Derniers auteurs espagnols.

Poètes. — Parmi les poètes de notre époque, nous citerons :

Mélendez Valdez (1754-1817), qui professa les belles-lettres à Salamanque et s'attacha à la cause de Joseph Bonaparte lors de l'invasion française. Il dut émigrer après les

[1] *Charles III*, fils de Philippe V, premier roi bourbon, régna d'abord sur les Deux-Siciles, puis en Espagne (1759-1788).

revers de Napoléon Ier et vint mourir à Montpellier. Ses poésies, qui consistent en *odes, élégies, églogues,* rappellent l'élégante pureté du siècle de Garcilaso de la Véga.

Thomas de Yriate (1750-1791), est connu surtout pour ses *fables littéraires,* critique fort spirituelle des écrivains du temps. Elles sont classiques en Espagne. Yriate a été surnommé le *La Fontaine espagnol.*

Moratin (1760-1828), fils d'un assez bon poète tragique, a surtout réussi dans la comédie : c'est le *Molière espagnol.* Il n'a donné au théâtre que cinq ouvrages originaux : le *Vieillard et la jeune fille,* le *Café,* l'*Hypocrite, etc.,* et a traduit plusieurs pièces de Molière. Ce poète est remarquable par l'élégance du style, la finesse et l'esprit ; mais il ne possède pas la force comique qui fait les grands maîtres.

Prosateurs. — L'Espagne regrette encore la perte de plusieurs prosateurs célèbres :

Nicolas d'Azara (1731-1804), ambassadeur de Ferdinand VI à Rome, pendant vingt ans, y exerça une grande influence parmi les savants et les artistes dont il aimait à s'entourer. Il traduisit en espagnol la *Vie de Cicéron.*

Son frère, **Félix d'Azara**, a laissé d'intéressants *Voyages en Amérique.*

Jovellanos (1744-1811), littérateur et homme d'Etat, se distingua dans l'éloquence politique. On a aussi de lui des poésies lyriques et dramatiques, ainsi que des *Mémoires politiques.*

Llorente (1756-1823), auteur d'une *Histoire de l'Inquisition,* a de plus laissé des *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution d'Espagne.*

Balmès (1810-1848), célèbre philosophe, a fondé à Madrid un journal organe du parti religieux. Son principal ouvrage : *le protestantisme et le catholicisme comparés dans leurs rapports avec la civilisation européenne,* a été traduit en français.

La *tribune espagnole,* fidèle à ses nobles traditions catholiques, a eu des orateurs dignes d'elle. Les discours de **Mar-**

tinez de la Roza (1789-1862) sont de vrais modèles d'éloquence politique. Ce grand orateur se fit une réputation poétique par plusieurs *tragédies*, un *Art poétique, etc.*

Donoso Cortès s'est constamment montré à la tribune le défenseur de toutes les grandes causes ; ses discours sont l'expression la plus élevée des plus nobles sentiments.

Les troubles politiques de ces derniers temps ont réduit au silence la muse espagnole ; le bruit des armes et les agitations des discordes civiles ne sont d'ailleurs pas favorables à la culture des lettres.

Tableau synoptique de la Littérature espagnole.

1re période: Littérature espagnole avant le XVIe siècle.

FORMATION ET DÉVELOPPEMENT DE LA LANGUE ESPAGNOLE	*Poème du Cid. Romancero du Cid. Romancero général.*	
	XIVe et XVe siècle	DON JUAN MANUEL (1267-1347). *Le comte Lucanor. (Nouvelles).*
		AYALA (1332-1407). *Chronique des rois de Castille.*
		VILLENA, protecteur des lettres.
		CHRISTOPHE COLOMB. Son *journal*, ses *défenses* et *suppliques.*

2e période : XVIe siècle

POÈTES ESPAGNOLS AU XVIe SIÈCLE	**Boscan** (1485-1543).	Imitateurs de Pétrarque
	Garcilaso de la Véga (1503-1536).	
	Mendoza (1503-1575).	
	Ercilla (1533-1596). Épopée: l'*Araucana.*	
	HERRERA. *Poésies lyriques.*	
PORTUGAL	**Le Camoëns** (1524-1579). Ouv.: Les *Lusiades, Poésies diverses.*	

ÉLOQUENCE RELIGIEUSE EN ESPAGNE AU XVIe SIÈCLE

- Louis de Grenade (1505-1588). Célèbre prédicateur dominicain.
- Sainte Thérèse (1515-1582). Ouv.: *Lettres, Poésies, sa Vie écrite par elle-même, le Chemin de la perfection.*
- Saint Jean de la Croix. Saint Ignace de Loyola.

3e période : XVIIe et XVIIIe siècle.

ROMAN

- **Cervantes** (1547-1616). Ouv. : *Don Quichotte, Galatée, Voyage au Parnasse, Nouvelles, deux tragédies.*

THÉATRE ESPAGNOL

- Origine et caractère du théâtre espagnol. Lope de Rueda. Bermudez.
- **Lope de Véga** (1562-1635). Ouv.: *Comédies spirituelles* ou *Autos sacramentales, Comédies profanes, Satires, Epîtres, Eglogues,* etc.
- **Caldéron** (1600-1681). Ouv. : 127 *Comédies,* 95 *Autos sacramentales.*
- Guilhem de Castro (1569-1631). *La Jeunesse du Cid.*
- Alarcon, Moreto, poètes comiques.
- Léonard d'Argensola et Barthélemi son frère : *Odes.*
- Quevedo (1580-1645). *Les Visions* (satires) *l'Aventurier Buscon.*
- Gongora, *le Marini de l'Espagne* et son *Ecole.*

HISTOIRE

- Le P. Mariana (1537-1624). *Histoire générale d'Espagne.*
- Herrera : *Histoire d'Angleterre et d'Écosse sous Marie Stuart, Hist. du monde sous Philippe II.*
- Antonio de Solis : *Hist. de la conquête du Mexique.*

DÉCADENCE AU XVIIIe SIÈCLE

- Ignazio de Luzan : *Poétique* selon l'esprit français.
- Le P. de l'Isla : *Vida de fray Gerundio.*
- Vincent de la Huerta : *Tragédies* (retour au goût espagnol).

DERNIERS AUTEURS ESPAGNOLS

- Poètes : Mélendez Valdez, Yriate (*Fables*).
- Moratin (*Comédies*).
- Prosateurs : Nicolas et Félix d'Azara, Jovellanos Llorente, Balmés.
- Orateurs : Martinez de la Rosa, Donoso Cortez

LITTÉRATURE ANGLAISE

L'histoire de la littérature anglaise peut se diviser en trois périodes : la première s'étend jusqu'au XVIe siècle qui correspond à l'avénement des Tudors ; la deuxième comprend le XVIe et le XVIIe siècle, sous le règne des Tudors et des Stuarts; la troisième, qui marque l'apogée de la littérature anglaise, est le XVIIIe siècle, époque où l'Angleterre domine par sa puissance tout le système européen.

CHAPITRE Ier

PREMIÈRE PÉRIODE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE, de ses origines jusqu'au XVIe siècle.

Formation de la langue. — La civilisation et la langue romaines, dont Tacite (*Vie d'Agricola*) raconte les premiers progrès dans la Grande-Bretagne, reçurent de terribles coups par les invasions successives des Saxons, des Angles et des Danois. En vain les savants conservaient-ils le latin déjà défiguré par les idiomes barbares ; en vain *Alfred le Grand* (872-900) voulut-il introduire en Angleterre une pâle imitation des réformes de Charlemagne, l'anarchie, la guerre civile rendirent tous ces efforts infructueux.

La langue saxonne commençait à triompher à l'époque de l'invasion normande (1066). *Guillaume le Conquérant* introduisit le français en Angleterre, le fit enseigner dans les écoles et supprima l'ancienne manière d'écrire. Alors l'Angleterre vit succéder à ses *Bardes* les *poètes anglo-normands,* les trouvères et les troubadours ; *Richard Cœur de Lion* préférait leur langue à celle de son royaume.

Néanmoins, après trois siècles, l'ancien saxon l'emporta sur l'influence française et l'anglais parut à son tour, formé du saxon légèrement altéré par le normand et par l'addition de

certains mots latins. C'est ce qui fait que la langue anglaise présente un singulier assemblage d'éléments divers sans perdre toutefois de son originalité. Du reste les efforts des littérateurs modernes tendent constamment à faire revivre les termes du vieux saxon.

Edouard III, vers 1362, tout en conservant le français à sa cour, permit que toutes les affaires soumises à la justice fussent plaidées et jugées en anglais : c'était assurer le triomphe de la langue nationale.

Poésies gaéliques [1].

Les œuvres de l'époque de formation méritent peu de nous arrêter, si l'on en excepte les *poésies d'Ossian*. Ces célèbres poésies qui ont fait tant de bruit, grâce aux discussions des critiques sur leur authenticité, furent publiées par *Macpherson* [2], écrivain anglais, en 1760. L'auteur prétend les avoir recueillies sur les montagnes d'Ecosse et traduites en anglais de la langue gaélique.

Ossian, célèbre barde écossais du IIIe siècle, était fils de Fingal, roi calédonien de Morven [3], qui combattit les armées de l'empereur Caracalla. Après avoir suivi son père dans ses expéditions, Ossian lui succéda dans le commandement ; puis, devenu infirme et aveugle, il se retira du service et chanta les exploits des autres guerriers, particulièrement ceux de son fils Oscar. Il était sur le point de l'unir à la belle Malvina, lorsque ce jeune prince périt par trahison. Alors Malvina s'attacha au vieillard malheureux ; elle apprenait les chants par lesquels il charmait ses douleurs et les transmettait aux Ecossais. Ossian eut encore la douleur de survivre à Malvina ; il mourut le dernier de sa race.

M. de Châteaubriand croit reconnaître dans ce poème les mœurs et la civilisation des temps modernes qui se trahissent à chaque instant, malgré les efforts du pseudonyme pour peindre, dans une poésie vaporeuse et sentimentale, des hom-

[1] L'ancienne langue celtique s'est encore conservée, quoique plus ou moins modifiée, dans les provinces de Galles et de Cornouailles, dans les montagnes de l'Ecosse et dans les campagnes de l'Irlande. Le dialecte celte usité en Angleterre s'appelle *Kimrick* ; celui d'Ecosse, langue *Gaélique*, et celui d'Irlande, langue *Erse* ou *Irique*. Ces trois dialectes diffèrent essentiellement entre eux.

[2] Voir plus loin : troisième période de la *Litt. anglaise*, page 384.

[3] *Morven*, montagne et région de l'Ecosse.

mes sauvages et des temps barbares. Cependant l'idée admise aujourd'hui, c'est que Macpherson a vraiment découvert les *poésies d'Ossian*, mais qu'il les a dénaturées en leur donnant un style qui ne leur appartenait pas. On rencontre néanmoins dans ces poésies des beautés qui élèvent l'âme ; elles plaisent surtout à l'imagination par la peinture grandiose des lacs et des montagnes de l'Ecosse.

Les bardes continuèrent au pays de Galles les vieux chants nationaux, malgré les lois et les édits des princes normands. Debout sur un rocher que frappait la mer, le dernier barde se précipita dans les flots avec sa lyre, bravant la fureur d'*Edouard Ier* et l'épouvantant par de sinistres adieux (1283).

Influence monastique sur la civilisation et les lettres.

Au milieu des invasions continuelles qui pendant plusieurs siècles bouleversèrent l'Angleterre, le christianisme avait été introduit dans ces terres lointaines (596) par le moine *saint Augustin*, surnommé depuis *de Cantorbéry*, sous le pontificat de saint Grégoire le Grand. Bientôt cette contrée encore stérile se couvrit d'églises et de monastères et mérita d'être appelée l'*île des saints*. Là, comme en France, la religion fut la gardienne des lettres et de la civilisation pendant les siècles de ténèbres et d'anarchie. Grâce aux studieux travaux des moines de saint Benoît, l'Angleterre, déjà féconde au VIIe siècle, envoyait à l'Allemagne *saint Boniface*, l'une des gloires du moyen âge. Au siècle suivant, elle donnait à la France, le célèbre *Alcuin*, qui vint seconder le zèle de Charlemagne en fondant de nombreuses écoles dans sa nouvelle patrie.

Les lettres latines furent donc cultivées avec soin dans les monastères anglais, et tandis que le bénédictin agriculteur arrosait de ses sueurs le sol couvert de ronces et de forêts, son frère, le bénédictin savant, enfermé dans son *scriptorium*, défrichait les landes de l'intelligence et léguait aux siècles futurs les richesses des siècles passés. Nous avons nommé, dans la *Littérature latine* [1], plusieurs de ces savants religieux,

[1] Voir page 279.

Lanfranc, saint Anselme, etc., dont la France admira les talents.

Le **vénérable Bède** (673-735) les avait précédés de plusieurs siècles. Il passa toute sa vie au monastère de Jarrow, sur la Tyne, où il composa plus de cinquante ouvrages qui traitent des matières les plus diverses ; on remarque parmi ces œuvres l'*Histoire ecclésiastique des Anglais* jusqu'à l'an 731.

Guillaume de Malmesbury (1066-1142), également moine bénédictin, a montré, dans son *Histoire d'Angleterre,* plus de philosophie que la plupart de nos chroniqueurs.

Enfin **Roger Bacon** (1214-1294), surnommé le *Docteur admirable* à cause de sa science prodigieuse, a fait l'étonnement de son siècle qui n'était pas assez instruit pour le comprendre ; aussi passa-t-il en prison une grande partie de sa vie sous l'accusation de magie.

Poésie anglaise jusqu'au XVIe siècle.

L'Angleterre ne manqua pas d'avoir au moyen âge sa littérature chevaleresque avec ses troubadours, ses jongleurs et ses ménestrels. Il reste peu de chose des poésies et des romances de ces chantres de cour ; quelques *ballades populaires* inspirées sur les montagnes ont seules été conservées. Les plus connues sont en l'honneur du fameux braconnier *Robin Hood* [1], le roi des forêts, qu'on trouve partout quand on le fuit et nulle part quand on le cherche ; dont la rencontre est toujours mortelle, car sa flèche ne manque jamais son but, que ce but soit le flanc ou la poitrine d'un homme ou d'un animal.

C'est seulement au XIVe siècle que l'Angleterre produisit son premier poète célèbre, **Geoffroy Chaucer** (1328-1400), surnommé le *père de la poésie anglaise.* C'est lui qui assigna un rang littéraire à la langue anglaise qu'Edouard III venait de proclamer langue nationale à l'exclusion du normand. Chargé de plusieurs missions politiques en France et en Ita-

[1] *Robin Hood,* chef de proscrits, vers 1190 sous Richard Cœur de Lion infestait surtout les forêts de Nottingham. Dès longtemps populaire en Angleterre, il doit chez nous sa célébrité à l'un des romans de *Walter Scott*

talic, il connut Pétrarque à Paris, imita son genre voluptueux, s'inspira des chants des troubadours et des contes de Boccace. Partisan de Wiclef [1], il outragea tout à la fois les mœurs par sa verve licencieuse et la foi par ses satiriques railleries.

Ses *poésies légères* ressemblent à celles de Froissart ; dans son *Roman de la Rose*, il a traduit la partie du roman français écrite par Guillaume de Lorris et abrégé celle de Jean de Meung ; il a également imité dans d'autres ouvrages Boèce et Ovide. Néanmoins ces imitations conservent un type d'originalité qui n'est pas sans mérite.

Au XVe siècle, l'Angleterre resta absolument étrangère au mouvement de la *renaissance* qui se manifestait alors en Italie. Les fureurs de la guerre civile, de cette longue rivalité de la maison d'York et de la maison de Lancastre [2], n'inspiraient au peuple anglais que des chansons ou ballades plaintives par lesquelles il essayait de tromper sa tristesse et ses souffrances. L'histoire a conservé le souvenir d'une stance que l'infortuné **Henri VI** [3], dernier roi lancastrien, composa dans sa prison sur le néant de la puissance et la vanité des grandeurs. **Charles d'Orléans**, célèbre dans la poésie française, figure aussi parmi les poètes anglais.

Le génie de la nation ne devait se montrer avec toute sa sauvage puissance que vers la fin du XVIe siècle, dans les tragédies de Shakespeare.

[1] *Jean Wiclef* (1324-1387) attacha son nom à la première hérésie qui surgit en Angleterre.

[2] *La maison de Lancastre*, troisième des quatre branches royales issues d'Édouard III, a donné trois rois à l'Angleterre : *Henri IV*, *Henri V*, *Henri VI* ; sa légitimité fut combattue par la maison d'York dans la célèbre *Guerre des Deux-Roses*.

[3] *Henri VI* (*1431-1471*), sacré roi de France à son avènement, fut ensuite vaincu par Charles VII, renversé de son trône par Richard d'York et mourut en prison. *Marguerite d'Anjou*, son épouse, s'illus ra r sa courageuse défense.

CHAPITRE II

DEUXIÈME PÉRIODE : XVIe et XVIIe siècle sous les Tudors et les Stuarts.

Pendant la première partie du XVIe siècle, la littérature anglaise fut loin de fournir une brillante destinée. *Henri VIII,* qui régna de 1509 à 1547, donna cependant quelque impulsion aux lettres, cultivant lui-même la poésie, et méritant par son célèbre ouvrage contre Luther le titre de *Défenseur de la foi,* que lui décerna Léon X : titre glorieux qu'il démentit bientôt par ses écrits schismatiques. *Thomas Morus* (1480-1535), son illustre chancelier, fut l'un des génies les plus aimables, les plus spirituels et l'un des meilleurs écrivains de son époque, avant de devenir l'une des plus nobles victimes des fureurs du roi, son maître.

Ces hauts exemples furent peu imités : les poètes ne parurent nombreux que sous le règne d'Elisabeth. Parmi eux, il en est un qui brille entre tous les autres ; c'est, comme l'appelaient ses contemporains, le poète *à la langue de miel,* l'immortel *Shakespeare.* Le siècle suivant, plus fécond encore, eut la gloire de produire le chef-d'œuvre de *Milton,* le *Paradis perdu.* Mais déjà l'Angleterre, entraînée par les doctrines des réformateurs, créait la philosophie moderne qui devait bientôt envahir la France. *Bacon, Hobbes, Locke* écrivirent les ouvrages matérialistes et sceptiques dans lesquels Voltaire et nos philosophes du XVIIIe siècle puisèrent leurs inspirations.

§ 1er. — Poésie dramatique.

Origines du théâtre anglais. — Les premiers essais du théâtre anglais remontent, comme en France, à ces représentations religieuses du moyen âge, à ces comédies populaires empruntées aux légendes des saints. Lorsque la Réforme eut interdit les *Mystères,* on remplaça les drames religieux par des compositions licencieuses où le ridicule le disputait à l'absurde. Cependant les seigneurs rougirent bientôt de ces farces grossières ; ils prirent alors des comédiens au nombre de leurs serviteurs, comme le roi avait autrefois les siens en France. Le peuple, qui toujours cherche à imiter les grands, accueillit avec empressement des troupes qui se formèrent, étalant dans les cours des auberges leur industrie en plein vent.

Toutefois les comédiens eurent peine à conquérir le droit de bourgeoisie, puisque Elisabeth les classa (1572) parmi les voleurs et les vagabonds. Ce ne fut qu'en 1576 qu'on laissa construire le premier théâtre de Londres, dans un des faubourgs. Dès lors,

le triomphe de l'art dramatique fut assuré : tous les auteurs tournèrent leur ambition de ce côté; une nuée d'écrivains se disputèrent la gloire d'y faire paraître leurs œuvres. Tout écolier pauvre, au sortir du collège, se hâtait d'écrire et de vendre sa pièce; les directeurs accueillaient tout. Le peuple était chargé d'applaudir et de payer, et l'on conçoit que pour plaire aux rudes spectateurs des bords de la Tamise, on n'évoquait point les héros inconnus de Rome et de la Grèce. De là, le caractère national du théâtre anglais.

Sans faire injure aux dramatistes de cette époque, pas même à *Marlowe* (1562-1593), l'auteur de *Faust*, le plus hardi, le plus extravagant et par là même le plus admiré des Anglais, on peut dire que *Shakespeare* fut le premier écrivain digne de composer des pièces de théâtre.

Shakespeare (1564-1616).

William Shakespeare naquit le 23 avril 1564, à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick. D'après la tradition la plus accréditée, son père était boucher et marchand de laines; William, l'aîné de dix enfants, exerça la profession paternelle. On raconte que, lorsque le futur poète tuait un veau, il le faisait avec beaucoup de pompe, rassemblait ses voisins et prononçait devant eux un discours. Ces exercices burlesques furent la préparation de son génie.

D'une humeur indépendante, intrépide chasseur, Shakespeare s'associa à une troupe de braconniers qui respectaient peu le gibier d'autrui. Les gardes d'un gentilhomme le saisirent au moment où il venait de tuer un cerf; obligé de comparaître devant le seigneur offensé, il se vengea par une ballade satirique et dut s'enfuir à Londres (1586). Le théâtre attira aussitôt son attention; il y débuta, non pas comme acteur, mais comme valet, gardant à la porte les chevaux des spectateurs. Puis il fit le métier de souffleur; enfin il monta lui-même sur la scène, où il ne joua d'abord que des rôles secondaires. Se sentant un génie fort au-dessus de son état, il devint sans peine poète dramatique.

Shakespeare commença par retoucher et arranger pour la scène des pièces anciennes; il se mit ensuite à en composer d'originales. Ses premières productions paraissent dater de 1589. Le succès couronnant ses travaux, il les multiplia avec une merveilleuse fécondité. L'immense réputation que ses tragédies lui acquirent, comme auteur et comme

acteur, attira sur lui l'attention d'Elisabeth [1] et de Jacques Ier, ainsi que les libéralités de plusieurs grands seigneurs, entre autres de lord Southampton. Il brillait surtout, comme acteur, en jouant ses propres pièces ; le rôle où il était le plus applaudi était celui du *spectre*, dans *Hamlet*.

Tout en se livrant aux élans de son génie, Shakespeare était loin de songer à sa future renommée, et ne prenait pas même le soin d'attacher son nom à ses œuvres. A l'âge de cinquante ans, content de sa fortune et soupirant après le repos, il quitta brusquement le théâtre dans la plénitude de ses succès et de son génie. Il revint dans sa ville natale, acheta la maison où il était né, pour y passer le reste de ses jours. Ce fut alors sans doute qu'il planta le célèbre mûrier que ses admirateurs ont longtemps visité.

Ce grand poète mourut en 1616. Son corps fut d'abord inhumé dans l'église de Stratford ; en 1740, un monument lui fut élevé dans l'abbaye de Westminster. « Il était catholique, dit M. Guizot ; son testament commence ainsi : Je remets mon âme entre les mains de Dieu mon créateur, espérant et croyant fermement, par les mérites de Jésus-Christ mon sauveur, participer à la vie éternelle... »

Ouvrages de Shakespeare. — Shakespeare, dans sa courte carrière dramatique, a laissé trente-cinq pièces, tragédies et comédies. Ses chefs-d'œuvre sont : *Roméo et Juliette, Hamlet, Richard III, Macbeth, Henri VIII, le Roi Lear, Othello.* Il avait débuté par quelques *poésies légères* dans le goût italien.

La plupart des pièces de Shakespeare sont mêlées de prose et de vers; elles n'ont été imprimées qu'après sa mort et paraissent avoir subi, entre les mains des comédiens et des copistes, de graves altérations. Notre poète Ducis a reproduit sur la scène française la plupart des chefs-d'œuvre de Shakespeare. (Voir *Morc. ch.*, No XCVII.)

[1] La reine Elisabeth avait une si haute estime pour ce poète, qu'elle lui permettait de retracer avec une vérité terrible l'histoire de Henri VIII, son père, et de proclamer sur la scène les droits et les vertus de l'infortunée Catherine d'Aragon.

Divers jugements sur Shakespeare. — Peu de grands poètes ont été jugés aussi diversement que Shakespeare, même par ses compatriotes. Rarement joué autrefois, plus rarement lu, il a paru longtemps barbare et inintelligible; un critique passionné a même osé rayer son nom de la liste des auteurs dramatiques. Mais, lorsque nos grands maîtres ayant ouvert une voie nouvelle pour le théâtre, les poètes anglais s'y furent montrés si inférieurs aux nôtres, l'orgueil national humilié s'attacha au vieux Shakespeare et le mit en honneur. Depuis, c'est un demi-dieu; ce qui n'empêche pas, chaque fois qu'on le joue, de mutiler outrageusement les œuvres du génie.

Le système dramatique que ce poète s'est créé ne se rattache en rien aux systèmes de l'antiquité ; la tragédie est pour lui la représentation d'événements terribles ou singuliers, au milieu desquels viennent se heurter le sérieux et le comique, le pathétique et le burlesque. Personne n'a mieux que lui excité tour à tour l'attendrissement et l'horreur, l'émotion et l'effroi ; la mort et son triste cortège, la misère en haillons, la faim, la démence sont des moyens dramatiques devant lesquels ne recule pas son génie. Il a su en même temps s'emparer de l'esprit de sa nation et le reproduire en traits ineffaçables. Dans ses compositions historiques, *Richard III*, *Henri VI*, *Henri VIII*, *etc.*, il peint avec une incroyable vigueur de pinceau le caractère de ces princes et les mœurs de leur époque.

Le poète anglais *Dryden* fait de son illustre compatriote le portrait suivant où respire, dit M. Villemain, un véritable et judicieux enthousiasme : « C'était, de tous les modernes et peut-être de tous les anciens poètes, l'âme la plus vaste, dans laquelle toutes les images de la nature se fixaient sans effort... Lorsqu'il décrit quelque chose, vous faites plus que le voir, vous le sentez. Ceux qui l'accusent d'avoir manqué d'instruction lui font le plus grand éloge : il savait d'instinct ; il n'avait pas besoin de livres pour lire la nature ; il regardait en dedans et il la trouvait là. Je ne puis pas dire qu'il soit partout égal à lui-même ; s'il l'était, je lui ferais injure de le comparer même aux plus grands hommes. Il est souvent plat, insipide ; sa verve comique dégénère en grossièreté, son élévation sérieuse en enflure ; mais il est toujours grand lorsqu'une grande occasion lui est offerte. Personne ne peut dire que Shakespeare, trouvant un sujet convenable à son génie, ne se soit pas élevé au-dessus des autres. »

Il est curieux maintenant d'entendre *Voltaire.* Il avait fait connaître le poète anglais à la France ; voici comment il le jugea d'abord : « Shakespeare créa le théâtre anglais... Il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel, de sublime, sans la moindre connaissance des règles... Il a de belles scènes, des morceaux si grands et si terribles, répandus dans ses farces monstrueuses qu'on appelle tragédies, que ses pièces ont toujours été jouées avec un grand succès. »

Notre philosophe se repentit dans la suite d'avoir déifié le poète anglais : d'un Homère qu'il était, il devint un Gilles, un saltimbanque, un histrion barbare. « Ce qu'il y a d'affreux, dit Voltaire, c'est que le monstre a un parti en France, et pour comble de calamité et d'horreur, c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakespeare ; c'est moi qui le premier montrai aux Français quelques perles trouvées dans ce fumier infect. Je ne m'attendais pas à faire un jour fouler aux pieds les couronnes de Racine et de Corneille pour en orner le front d'un histrion barbare. »

De ces jugements si divers, on peut conclure que tout ce qui dépend de la conception d'un génie sublime mais inculte, tout ce qui tient à l'analyse des fortes passions, Shakespeare l'accomplit avec une supériorité incontestable ; mais tout ce qui suppose un art plus délicat, tout ce qui résulte de la théorie littéraire des siècles classiques, il l'ignore ou le dédaigne. Les œuvres du poète anglais ont inspiré les monstrueuses productions des *réalistes* de notre époque.

— Shakespeare avait devancé son siècle ; aucun grand nom ne s'élève à côté du sien. **Edmond Spenser** (1550-1599) qui l'avait précédé de quelques années, fut le premier poète lauréat ou pensionné de l'Angleterre. Il a reçu le nom d'*Arioste anglais* pour son poème de la *Reine des fées,* composition allégorique sur les douze vertus morales, conduite sur le modèle de Roland et de la Jérusalem délivrée. C'est une apologie constante d'Élisabeth et de son règne. Nous laissons nos voisins admirer ce poème, ainsi que le *Calendrier du berger* et les autres ouvrages de cet auteur. Spenser a l'imagination brillante, l'invention féconde, le rythme cadencé, ce qui ne l'empêche pas de nous paraître ennuyeux et glacé.

Ben Johnson (1574-1637) parut au théâtre à côté de Shakespeare et lui fut même parfois préféré. Il a réuni ses œuvres poétiques sous le titre de *Forêt.* On admire parmi ses pièces : l'*Alchimiste,* le *Renard* (*comédies*)*; Séjan, Catilina* (*tragédies*). L'étude des anciens et des règles du théâtre, l'érudition, quelque dignité et un vrai talent pour la satire, telles sont les qualités qui se révèlent dans ces compositions.

— On a gravé sur sa tombe, à Westminster, ces seuls mots : *O rare Ben Johnson !*

Thomas Otway (1651-1685), autre poète dramatique, surnommé le *Racine anglais,* n'a laissé que six pièces de théâtre, parmi lesquelles : *Don Carlos, Titus* et *Bérénice* imitée de Racine, *Venise sauvée,* dont Lafosse s'est inspiré dans son *Manlius.* Les Anglais donnent à ce poète la première place après Shakespeare.

William Congrève (1672-1729), poète comique, est le *Térence anglais ;* l'intérêt de ses *comédies* est gâté par une licence excessive.

§ 2. — Épopée.

Milton (1608-1674).

John Milton naquit à Londres, le 9 décembre 1608. Son père, homme instruit, passionné pour les arts, exerçait dans cette ville la profession de notaire et fit donner à son fils l'éducation la plus soignée. Le jeune Milton suivit avec éclat, pendant cinq ans, les cours de l'Université de Cambridge, où sa brillante imagination s'annonça par des poésies latines empreintes d'une élégance et d'une douceur bien rares parmi les latinistes du Nord De retour à la maison paternelle, il passa plusieurs années dans l'ardeur de l'étude, embrassa presque toutes les connaissances humaines : antiquités, langues modernes, histoire, philosophie, mathématiques, ne cherchant de diversion à ses travaux que dans la culture de la poésie.

Le jeune poète perdit sa mère ; pour tromper sa douleur, il se mit à voyager, traversa la France dont il connaissait la littérature, encore peu formée à cette époque, et se rendit à Florence, où il eut plusieurs fois occasion de voir Galilée dans sa prison. Le beau ciel de l'Italie, le spectacle de cette contrée poétique toute pleine des monuments des arts, toute retentissante de la gloire du Tasse, charmaient l'imagination du voyageur. Milton visita Rome où, malgré la hardiesse de ses discours sur les questions religieuses, il fut très favorablement accueilli. Familiarisé dès longtemps avec la littérature

du Midi, il avait composé, dans le pur toscan, des vers qu'i lut avec succès aux académies d'Italie.

Mais l'ambition poétique de Milton était de polir sa langu maternelle et d'être un jour dans cette langue l'interprète d ses concitoyens. Il était dès lors tourmenté du désir d'éleve quelque grand monument à la gloire de son pays. A Naples il fortifia cette pensée par ses entretiens avec le marquis d Villa, vieillard ingénieux et enthousiaste qui, ayant connu e beaucoup aimé le Tasse, parlait de lui avec cette abondanc de souvenirs et de précieux détails que laisse dans la mémoir l'intimité d'un homme illustre et malheureux. Milton se sentai inspiré en entendant l'ami du Tasse; il souhaitait pour lui même un tel ami, un tel défenseur de sa gloire future.

De Naples, le poète anglais devait se rendre en Sicile et e Grèce : le bruit des troubles de son pays, en flattant un passion de liberté non moins forte en lui que celle des vers le rappela soudain à Londres. En traversant Milan, si l'on e croit une anecdote de Voltaire, Milton assista par hasard la représentation d'un drame italien sur la chute de nos pre miers parents; il fut frappé de la grandeur d'un tel sujet e conçut dès lors le plan de son poème. De retour dans sa pa trie, épris d'un fol amour de l'indépendance, il se lia avec le rebelles et devint secrétaire de Cromwell. Au rétablissemen des Stuarts, il demanda un asile à la solitude et se mit ave ardeur à continuer son poème commencé au milieu de l'agita tion des affaires.

Milton avait perdu la vue; mais un génie sublime habitai en lui. *Donne des yeux à mon âme,* disait-il à sa muse, et e effet, il lisait intérieurement dans le vaste champ de ses sou venirs et de sa pensée. Le poète aveugle avait trouvé un Antigone dans sa fille Débora; assise près de lui pendant le longues veillées, après lui avoir lu tour à tour Homère, l Bible, Ovide, etc., elle recueillait ses vers immortels. Parfoi c'était à un ami, à un étranger qui le visitait, que Milton dic tait ses inspirations poétiques; ainsi s'acheva le *Paradi perdu*. Cet ouvrage n'obtint d'abord aucun succès : le nom d l'auteur, fanatique défenseur du régicide, effrayait les ami des Stuarts; puis le siècle, les grands, frivoles, sceptiques e

corrompus, regardaient avec dédain un ouvrage religieux. Il fallut bien des années pour faire tomber les persécutions, et l'illustre chantre du *Paradis perdu* mourut, sans se douter peut-être de la célébrité que ce poème devait lui procurer. (8 novembre 1674.)

Ce fut Addison qui, dans le *Spectateur*, proclama le premier le génie de Milton ; il ne lui avait manqué, disait-il, que le climat et la langue d'Homère.

Ouvrages de Milton. — Milton préférait au *Paradis perdu* le *Paradis reconquis;* la postérité plus équitable a oublié cette ombre pâle et froide, pendant d'un véritable chef-d'œuvre. On a délaissé de même ses autres ouvrages : sa tragédie de *Samson*, ses *Comédies* et divers *Traités latins*. (Voir *Morc. ch.*, N° XCVIII.)

Jugement sur le Paradis perdu. — Le choix seul du sujet est un trait de génie : il intéresse l'humanité tout entière, et le poète a su le ménager si habilement qu'avec deux personnages humains et un seul fait il soutient notre attention pendant un long ouvrage. L'imagination et l'enthousiasme n'avaient jamais été portés si haut dans l'épopée ; jamais on n'avait vu, d'un drame si simple, tirer un parti si merveilleux. Quelle étonnante variété, quels contrastes ! De la gracieuse peinture de l'Eden et de ses heureux habitants, Milton passe sans effort aux gigantesques images du combat des anges et des démons ; le caractère de Satan, véritable ange déchu, est tracé de main de maître. Après nous avoir effrayés du tableau de l'abîme, le poète nous ramène aux scènes divines de la création ; aux doux entretiens d'Adam et d'Ève succèdent les effrayantes harangues du démon, les propos flatteurs du serpent, les hymnes des Séraphins, les discours du Très-Haut, etc.

Si l'inspiration du poète le soutenait toujours à la même hauteur, l'homme n'aurait rien enfanté de plus merveilleux, de plus grandiose que le *Paradis perdu*. Mais la fin de l'ouvrage, les deux derniers chants surtout (Abrégé de l'histoire sainte jusqu'à la naissance du Rédempteur) sont plus faibles et moins intéressants. Ce qui tient au surnaturel manque en général de noblesse et de majesté ; on regrette des supposi-

tions bizarres, le canon dans la bataille du ciel, la fiction hideuse de la Mort et du Péché, etc.; un détail fastidieux de géographie et de mythologie, des plaisanteries déplacées, un style souvent incorrect et parfois peu poétique. Milton avait adopté le vers blanc [1] afin d'échapper à la monotonie des longs poèmes rimés.

Le *Paradis perdu* a été plusieurs fois traduit dans notre langue. Le monument qui a naturalisé parmi nous la gloire et le génie de son auteur, c'est la traduction en vers de Delille. Il est vrai que le caractère antique et simple de l'*Homère anglais* disparaît quelquefois sous le luxe du traducteur : ce n'est pas toujours Milton, du moins c'est toujours un poète.

Sous le rapport de la foi, le *Paradis perdu* est fort peu orthodoxe : il est condamné à Rome.

§ 3. — Poésie lyrique.

Cowley (1618-1667). — Abraham Cowley, né à Londres, fut l'un des plus dévoués partisans de la cause royaliste au moment de la chute des Stuarts. Il suivit comme secrétaire la reine Henriette exilée en France et revint dans sa patrie à l'avènement de Charles II [2]. Peu de poètes aussi populaires de leur vivant ont été si tôt oubliés. Ses *Odes pindariques*, sa *Davidéide* et ses *Poèmes latins* sont d'ailleurs de mauvais goût. Au contraire, ses *Essais* sur l'agriculture, la brièveté de la vie, etc., mêlés de poésie et de citations classiques, respirent une morale pure et calme, une douce mélancolie et offrent une prose d'une grâce et d'une élégance jusque-là inconnues.

Dryden (1631-1701). — John Dryden naquit dans le comté de Northampton et fut élevé dans le protestantisme qu'il abjura plus tard. D'un caractère versatile et vénal, il débuta par des stances à la louange de Cromwell ; plus tard, il consacra ses vers à la Restauration des Stuarts dont il devint le poète.

[1] Les poèmes en *vers blancs* ne sont point assujettis à la rime ; *Shakespeare, Milton, Thompson, Young, etc.*, ont généralement adopté ce genre ; *Pope, Dryden, Addison, Gray, etc.*, ont donné des poésies rimées.

[2] *Charles II*, fils de l'infortuné Charles Ier et de Henriette de France, fille de Henri IV (1660-1685).

La misère l'avait porté dans sa jeunesse à composer pour la scène des pièces de théâtre froides, guindées, oubliées pour la plupart. Il n'en est pas de même de ses *Dialogues didactiques* et de sa *Traduction des classiques latins;* Virgile a trouvé en lui un interprète aussi élégant et plus fidèle que Delille. On admire beaucoup ses *Odes en l'honneur de sainte Cécile;* son poème de l'*Année des merveilles*, dans lequel il célèbre Charles II, et qui lui valut le titre de poète lauréat.

Dryden est mis à la tête des auteurs classiques de l'Angleterre pour l'élégance, l'harmonie, le goût ; on le regarde comme le père de la critique.

Addison a composé sur ce poète des vers qui donnent une idée de la nature de son talent et rappellent les divers genres qu'il a cultivés. En voici la traduction :

« Voyez le grand Dryden, dont la muse harmonieuse fait entendre les plus doux sons ! Soit que sa voix s'exprime en vers comiques ou en vers tragiques, elle excite nos sourires ou nos larmes. Si elle écrit des vers héroïques ou satiriques, son héros plaît ou sa satire mord.... Jusques à quand, grand poète, tes chants sacrés exciteront-ils notre étonnement ou surpasseront-ils nos louanges ? Tu fais connaître les beautés des Romains, et l'Angleterre se vante de richesses qui ne sont pas les siennes. Tes lignes ont rehaussé la majesté de Virgile, et Horace s'admire lui-même en toi.... Aujourd'hui, Ovide s'enorgueillit de tes chants et raconte ses histoires en langue anglaise. Ta traduction jette sur tous une plus belle lumière et éclipse encore le brillant original ! »

Pope caractérise ainsi le mérite de Dryden : « Dryden apprit à unir le mètre varié, le vers plein d'harmonie, la longue et majestueuse période et l'énergie divine. »

§ 4. — Philosophie.

Nous ne dirons que quelques mots des plus célèbres philosophes anglais dont la renommée s'étendit au XVIIe siècle dans toute l'Europe.

Bacon (1560-1626). — François Bacon, qui fut baron de Vérulam et grand chancelier sous le règne de Jacques Ier, est l'un des grands génies qui ont renouvelé la science dans nos temps modernes. Il a été appelé le *Père de la philosophie expérimentale*, parce que le premier il secoua le joug de l'autorité d'Aristote et fit appel à l'expérience dans le but, prétendait-il, de réformer une foule d'erreurs passées à l'état d'axiomes dans les écoles. Ce système de tout constater uniquement par

l'expérience ne pouvait s'appliquer sans péril qu'au monde matériel ; les disciples de Bacon mirent bientôt en doute les êtres spirituels qui ne tombent pas sous les sens, et le père de la philosophie expérimentale devint ainsi le *Père du sensualisme.*

Hobbes (1588-1679). — Thomas Hobbes, né à Malmesbury, fit en France et en Italie plusieurs voyages qui le mirent en relation avec les hommes les plus distingués de son temps, Gassendi [1], Galilée, Descartes. Il appliqua à la société le matérialisme que l'on pouvait conclure de la méthode de Bacon. Dans son système, il ne reconnaît qu'une seule chose, la force ; c'est là ce qui meut le monde entier, ce qui est la base de la conscience et de la morale : Hobbes ne recule devant aucune des conséquences de son principe. Le mérite particulier de ses ouvrages, c'est la parfaite clarté et la logique rigoureuse qui lie toutes les parties de ses raisonnements.

Locke (1632-1704). — John Locke, regardé comme l'un des premiers métaphysiciens de l'Angleterre, a composé un très grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : l'*Essai sur l'entendement humain ;* l'*Essai sur le gouvernement civil,* les *Pensées sur l'éducation.* Ces deux derniers ont inspiré à J.-J. Rousseau la plupart des idées qu'il a développées dans son *Contrat social* et dans son *Emile.* La doctrine de Locke exerça, en effet, une grande et funeste influence dans notre patrie au XVIIIe siècle. Elle favorisa le développement du scepticisme et du matérialisme, et produisit ainsi l'esprit antireligieux qui a fait le malheur de cette époque.

CHAPITRE III

TROISIÈME PÉRIODE : XVIIIe siècle.

Avec le règne de Charles II, vers la fin du XVIIe siècle, une révolution s'était opérée dans le goût et dans la manière des

[1] *Gassendi* (1592-1656), philosophe français, né près de Digne, fonda un système opposé à celui de Descartes.

écrivains anglais. Abandonnant les traditions nationales, ils commencèrent à prendre quelque chose de la régularité et du caractère de la littérature française. Charles avait retenu de ses courses et de son exil un penchant aux mœurs étrangères : Madame Henriette, sœur du roi, Saint-Evremond [1] et le chevalier de Gramont qui le suivirent à Londres, poussèrent de plus en plus la restauration des Stuarts à l'imitation de la cour de Louis XIV ; la prose gagna à ce mouvement du dehors, la poésie y perdit.

Le goût français domina donc en Angleterre au XVIII[e] siècle ; il s'y rencontra cependant plusieurs écrivains originaux. *Pope, Young, Thompson,* cultivèrent la poésie avec un grand éclat. La critique, l'histoire et surtout l'éloquence politique rappellent également des noms célèbres que nous allons parcourir brièvement.

§ 1er. — Poésie.

Pope (1688-1744).

Alexandre Pope, né à Londres, de parents catholiques très zélés pour la cause des Stuarts, se fit remarquer par un talent précoce pour la poésie : à l'âge de douze ans, il adressa une *Ode sur la solitude* à Dryden, qui occupait alors le premier rang parmi les poètes anglais. Trois ans après il publia la *Forêt de Windsor,* qui est un chef-d'œuvre d'élégante description. Il se lia de bonne heure avec les principaux littérateurs de l'époque et acquit en peu de temps, par ses écrits, autant de fortune que de réputation.

Pope était contrefait et d'une santé débile; son extrême délicatesse le rendait impatient à l'égard des mauvais auteurs. Cette susceptibilité, légitime dans un écrivain d'un goût si pur, anima sa verve et lui inspira des satires violentes et personnelles qui lui firent de nombreux ennemis. Il avait cependant l'âme noble et délicate. On a recueilli cette parole qu'il prononçait peu de temps avant sa mort : « Il n'y a de méritoire que la vertu et l'amitié ; et en vérité, l'amitié est elle-même une partie de la vertu. » Il s'éteignit à l'âge de cinquante-six ans, dans sa charmante retraite de Twickenham, qu'il n'a pas rendue moins célèbre que le Tibur d'Horace.

[1] *Saint-Evremond*, né en 1616 près de Coutances, mort en 1703, s'exila en Angleterre en 1661, pour une satire qu'il s'était permise contre Mazarin. C'était un bel esprit, cultivant la poésie à la façon de l'hôtel de Rambouillet.

Ouvrages de Pope.— Pope est celui des poètes anglais qui s'inspira le mieux. Son *Essai sur la critique,* le meilleur ouvrage des Anglais en ce genre, se place à côté de notre *Art poétique* sans l'égaler toutefois ; il imita encore Boileau dans la *Boucle de cheveux enlevée,* poème héroï-comique un peu plus faible que le *Lutrin,* et enfin dans la *Dunciade,* épître qui se rapproche de la *Satire à mon esprit.* L'*Essai sur l'homme,* dont la doctrine n'est pas toujours sûre, peut être regardé comme le chef-d'œuvre de la poésie philosophique. Sa *Traduction de l'Iliade* est le plus beau monument de la versification anglaise et la meilleure traduction du poète grec. (Voir *Morc. ch.,* Nos XCIX et C.)

Pope est placé par ses compatriotes au même rang à peu près que Dryden. Ses principales qualités sont l'élégance, la précision et surtout beaucoup de jugement et d'esprit.

Young (1681-1765). — Edouard Young, le lugubre auteur des *Nuits,* naquit près de Winchester et révéla son penchant pour la poésie sombre dans un poème sur le *Jugement dernier.* La mort prématurée de son épouse, puis celle de sa belle-fille qui succomba entre ses bras, firent sur lui une profonde impression et lui causèrent une noire tristesse. Il s'enferma dans la solitude, exhalant sa douleur dans une suite de pièces de vers intitulées *Méditations de la nuit.* On y trouve des pensées élevées, quelques tableaux frappants ; ce poète excelle à faire retentir les mots de mort, de néant, d'éternité ; à suivre la destruction jusque dans la poussière du tombeau. Mais, lors même qu'il est ému, on sent l'artifice de son talent et, par la monotonie de sa douleur rêveuse, son attendrissement devient une fatigue. (Voir *Morc. ch.,* No CI.)

Thompson (1700-1748). — James Thompson, né à Ednam en Ecosse, d'un ministre presbytérien, vint de bonne heure à Londres, sans autre ressource que son talent poétique et les premiers chants de son poème des *Saisons* qu'il publia en entier vers l'an 1730. Ce poème est d'un bout à l'autre un chef-d'œuvre. « Il n'a été composé dans aucun temps, dit M. Coquerel, un ouvrage où le genre descriptif soit moins monotone et plus attrayant, où la nature ait été peinte avec plus d'éclat et

de fidélité... Thompson a évité l'enflure sans tomber dans le trivial, et il a su mêler adroitement des réflexions morales à toutes les scènes grandioses qu'il a si bien représentées. »

Gray (1716-1771).—Thomas Gray, né à Londres, s'est immortalisé par son *Elégie sur un cimetière de village*. Traduite en vers français par Joseph Chénier, elle a été imitée par Fontanes dans le *Jour des morts*. Ce n'est point par l'originalité de la pensée, mais par la grâce, la convenance parfaite, la pureté et la richesse de l'expression que Gray a conquis un rang distingué parmi les poètes anglais.

On raconte qu'assistant un jour à une vente de livres, Gray regardait une collection des meilleurs auteurs français, estimée au prix de cent guinées [1], et témoignait à un ami le regret d'être hors d'état de l'acheter. La duchesse de Northumberland l'entendit, et le soir le poète trouva chez lui la collection avec un billet de la duchesse qui le priait de l'excuser si elle lui offrait un aussi faible gage de sa reconnaissance, pour le plaisir qu'elle avait éprouvé à la lecture de l'*Elégie sur un cimetière de village*. (Voir *Morc. ch.*, N° CII.)

William Mason (1725-1797), ami de Gray, a composé un poème descriptif, *le Jardin anglais*, ainsi que des *Elégies*. L'enflure a quelque peu gâté son talent.

Gay (1688-1732) est surtout célèbre par ses *Fables* composées pour l'éducation du jeune duc de Cumberland [2], et remarquables par la justesse des réflexions, l'enjouement du style et le bonheur de l'invention. La *Semaine du Berger*, composition du genre pastoral, se distingue par le naturel des peintures.

Prior (1664-1721), sorti des rangs du peuple [3], s'éleva par son talent aux premières fonctions diplomatiques sous le règne de Guillaume III. Il cultiva toujours la poésie ; ses *Odes* sur les victoires d'Hochstœdt et de Ramillies, ainsi que son poème de *Salomon*, se font remarquer par une heureuse facilité, une grande correction et beaucoup d'art.

Parnell (1679-1717) fut l'ami de Pope, qui en a fait un grand

[1] La *guinée* valait et vaut encore auj. 26 fr. 47 c.

[2] *Guillaume, duc de Cumberland*, troisième fils du roi Georges II, né en 1721, mort en 1765, perdit contre le maréchal de Saxe la célèbre bataille de Fontenoy (1745).

[3] *Prior* était fils d'un menuisier ; il composa pour lui-même cette épitaphe : *Nobles et généalogistes, avec votre permission, ici repose qui fut autrefois Mathieu Prior, le fils d'Adam et d'Eve ; Bourbon et Nassau remontent-ils plus haut ?*

éloge. Il composa des *Epîtres* dans le genre de Boileau. *L'Ermite,* poème rempli de facilité et d'élégance, est regardé comme son chef-d'œuvre.

Samuel Rogers (1763-1855) se fit le Mécène de la littérature et des arts. Fils d'un riche banquier de la Cité, sa fortune lui permit de cultiver les lettres et d'encourager les savants. Il excella dans le genre didactique : *Les plaisirs de la mémoire, la Vie humaine, l'Italie* sont ses meilleures compositions.

Thomas Campbell (1777-1844) a cultivé divers genres. On a de lui : *les Plaisirs de l'espérance,* poème didactique d'une sensibilité profonde et d'une versification harmonieuse ; plusieurs *Odes* vraiment entraînantes, *les Marins anglais, les Combats de la Baltique, etc. ;* une *Histoire d'Angleterre* de 1760 à 1808, etc. Campbell se distingue entre les poètes anglais par un mélange de finesse et de vigueur ; sa diction, toujours précise, est parfois maniérée ou affecte le laconisme.

— Une nouvelle école poétique se forma en Angleterre vers la fin du dernier siècle ; elle se distingua surtout dans le genre lyrique. Ses disciples, *Coleridge, Southey, Wordsworth, etc.,* prirent le nom de **Lakistes** ou **poètes des lacs**, parce qu'ils ont surtout décrit les paysages de leur patrie où les lacs abondent. Ils ont abandonné l'école française pour se rapprocher du genre allemand et pour étudier le passé national. La ballade leur a paru très propre à rendre leur inspiration vague et rêveuse. Il faut être Anglais pour les traduire et les bien comprendre.

— Nous terminerons l'étude de la poésie anglaise par un nom qui a rempli le commencement de notre siècle, dont il représente malheureusement les erreurs et les désordres.

Lord Byron (1788-1824). — Issu des Stuarts par sa mère, des conquérants normands par son père, lord Byron naquit à Douvres, en 1788, et passa dans les montagnes de l'Ecosse une enfance triste et maladive ; il dut sans doute à l'aspect sauvage de ces lieux cette humeur chagrine qui a toujours fait le fond de son caractère. Au milieu de toutes les dissipations de sa jeunesse, il publia un premier recueil de vers qu'il intitula *Heures de loisir,* ainsi que plusieurs *satires* qui lui firent en même temps des ennemis et des admirateurs. Pour calmer sa nature inquiète plus encore que pour développer son talent, Byron résolut de quitter l'Angleterre ; il visita l'Europe et l'Asie, s'arrêta surtout en Grèce, puis revint brusquement dans sa patrie, mécontent de lui-même et des autres. En 1823, il résolut de consacrer à la noble cause de l'indépendance de la Grèce les restes délabrés de sa santé et de sa fortune ; il débarqua sur cette terre malheureuse où

e trouva que discorde, misère, anarchie et mourut bientôt, puisé de fatigues, à Missolonghi, âgé seulement de trente-ept ans.

Lord Byron a laissé déborder dans des ouvrages pleins de énie les passions, les doutes et les tristesses de son âme. Ce oète, dit un auteur anglais, est le chef de l'école satanique ommencée par J.-J. Rousseau, école rêveuse, égoïste, ma-de, mélancolique jusqu'au désespoir. Ses compatriotes con-iennent que cet homme étrange comblé d'honneurs et de chesses, dévoré d'ennui, errant sur la surface du globe, las ı vice et sans force pour la vertu, exalte les âmes, les pousse tous les genres d'excès en affectant d'unir toujours le vice et supériorité. Il semble dire, comme le Satan de Milton : *Mal, is mon bien.* Son poème de *Child-Harold*, son drame de *anfred*, son épopée à la fois sérieuse et bouffonne de *Don an* et ses autres ouvrages ne justifient que trop ce jugement ipartial. (Voir *Morc. ch.*, N° CIII.)

§ 2. — Prose.

Critique littéraire.

Addison (1672-1719). — Joseph Addison, aussi recom-andable par ses vertus que par ses écrits, contribua beau-up à fixer le style classique en Angleterre. On admirera ujours dans ses publications du *Spectateur* une critique acte, un comique naturel et sans bassesse, des caractères tement tracés et les plus hautes leçons de philosophie et morale cachées sous l'attrait de la composition. Comme rivain, Addison vient après Pope ; ses drames, ses poésies sa prose brillent moins par une verve ardente et animée e par l'élégance, la simplicité et une imagination suffisam-ent brillante. Sa tragédie de *Caton* est la première pièce glaise régulière et exempte de bizarreries.

On sait qu'Addison eut le premier la gloire de rendre hom-ıge au génie de Milton en publiant l'*Analyse du Paradis rdu.*

Blair (Hugues) (1718-1800), né à Edimbourg, réformateur la chaire parmi les protestants, a composé un *Cours de*

littérature très estimé ; il se distingue par un goût pur et un grande justesse de vues.

Lowth (1710-1787) évêque anglican de Londres, es célèbre par ses travaux sur l'Écriture sainte et surtout par se *Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux,* ouvrage fort remar quable que les catholiques consultent avec profit.

Samuel Johnson (1709-1784), philologue, biographe critique, moraliste et poète distingué, fermement attaché l'église anglicane et à la cause des Stuarts, soutint sans cess la cause du bon goût et de la morale. Son *Dictionnaire de l langue anglaise* est peut-être le meilleur qui ait été fait pou une langue vivante.

M..cpherson (1738-1796) est connu par ses travaux su les *Poésies d'Ossian.* Il a aussi publié une *Histoire de l Grande-Bretagne* depuis la restauration des Stuarts jusqu' l'avénement de la maison de Hanovre.

Histoire.

Après avoir exercé par ses philosophes une profonde in fluence sur l'esprit français, l'Angleterre adopta à son tour le doctrines de Voltaire et de son école. *Hume, Robertson* e *Gibbon,* le triumvirat historique des Anglais, se sont fa gloire de cette imitation dans laquelle ils ont puisé une part de leurs mérites et de leurs défauts.

Hume (1711-1776). — David Hume, philosophe antirel gieux, était né à Edimbourg en 1711. Il passa quelques anné en France afin de mieux s'inspirer du génie de Montesquie et de Voltaire, ses auteurs favoris. Ses *Traités philosophiqu* qu'il publia à son retour excitèrent contre lui une vive ind gnation ; les presbytériens d'Écosse ne pouvaient accept cette philosophie sceptique qui ne respectait ni l'existence d Dieu, ni le libre arbitre, ni l'immortalité de l'âme. Hume com posa ensuite une *Histoire d'Angleterre,* ouvrage de mérit mais hostile à la religion ; elle est condamnée à Rome. L'in crédulité du philosophe détruit toute la chaleur et tout l'écl de l'historien ; ses récits n'ont par là même rien qui capti

t qui entraîne. On ne respire en aucun endroit ce vif amour
e la patrie qui rend si éloquents les historiens de l'antiquité.

Robertson (1721-1793). — William Robertson, Ecossais omme David Hume, ne partagea pas ses doctrines sceptiques. on père, qui était un ministre presbytérien, l'éleva dans sa royance, le confia à des maîtres savants, et Robertson devint n orateur distingué. Il s'est placé au premier rang des histoiens de la Grande-Bretagne par sa *Vie de Charles-Quint,* ont la préface est un des meilleurs résumés que nous ayons ur le moyen âge ; par son *Histoire d'Amérique*, épisode de elle de Charles-Quint, et par l'*Histoire d'Écosse* sous Marie tuart et Jacques VI.

Ces ouvrages se font remarquer par le style, mais l'auteur ianque de conviction ; admirateur de Voltaire et de ses doc'ines philosophiques, il va jusqu'à imiter ses défauts littéaires.

Gibbon (1737-1794). — Édouard Gibbon, d'abord protesınt, se fit catholique par la lecture de l'*Histoire des variations* e Bossuet ; puis il revint au protestantisme ou plutôt à l'in'édulité. On trouve beaucoup d'érudition dans son *Histoire de ı liberté de la Suisse,* et surtout dans son *Histoire de la décaence et de la chute de l'empire romain ;* l'auteur malheureuement semble n'avoir d'autres principes qu'une haine profonde ontre le christianisme. Sans respect pour la dignité humaine, prodigue l'insulte aux martyrs, et parle avec une froide onie de ces hommes qui n'hésitaient pas à donner leur vie our la défense de leur foi.

— La meilleure *Histoire d'Angleterre* est due à la plume de ohn **Lingard** (1769-1851), prêtre et écrivain catholique. Elle étend depuis la première invasion des Romains jusqu'à la Réolution de 1688. On y trouve des aperçus neufs et originaux, n grand art de composition et de style.

Macaulay (1800-1859) a commencé une *Histoire d'Angleterre* puis le règne de Jacques II, précédée d'une introduction assez onsidérable sur les siècles antérieurs à cette époque ; la mort t venue le frapper avant qu'il eût achevé ce travail. Ses *Essais critique et d'histoire* ont été traduits en français. Tout en renınt justice à l'élévation de ses vues, on regrette la facilité avec quelle il accepte les crimes et les désordres que les révolutions nènent, en songeant au bien que la liberté est supposée devoir 'oduire plus tard.

Le mouvement prononcé qui se manifeste de nos jours e Angleterre vers le catholicisme se fait particulièrement senti dans les études historiques. *Cobbett*, écrivain anglican, retrac avec impartialité les fastes mêmes les moins honorables de so Eglise, tandis que *Oakeley* publie l'*Histoire de saint Augustin*, l premier apôtre des Anglais.

Romans.

Nulle part ce genre de composition n'a pris autant de déve loppement qu'en Angleterre, et toutefois le roman angla conserve en général quelque convenance, bien qu'il n'offre pa encore tout ce que doit exiger un lecteur catholique. Nou citerons les principaux romanciers du XVIIIe siècle.

Goldsmith (1728-1774), Irlandais, a laissé outre quelque poèmes et ouvrages historiques, son roman le *Vicaire d Wakefield*, qui retrace avec une grande simplicité les détai de la vie réelle. Cet ouvrage a obtenu un véritable succès ; est écrit dans un style pur, élégant et facile.

Daniel de Foë (1663-1731), après s'être mêlé aux événe ments politiques sous le règne de Guillaume III, s'attira pa ses pamphlets de nombreuses disgrâces sous le gouvernemen de la reine Anne et se consacra depuis à la littérature. Nou lui devons le **Robinson Crusoé**, ce livre du premier âge, original et si intéressant qu'on ne l'oublie jamais. L'Angleterr en publie chaque année plusieurs éditions et il a été tradu dans toutes les langues.

Daniel de Foë n'a montré ni la même retenue, ni le mêm goût dans ses autres romans.

Swift (1667-1745) est connu en France par son *Voyage d Gulliver* à *Lilliput*, roman allégorique, rempli d'allusions au circonstances politiques et aux hommes de son temps, ce q en fit alors le succès. Cet ouvrage bizarre est plein de c esprit satirique à la manière de Rabelais, et qui est loin d'êtr toujours un bon esprit.

Richardson (1689-1761) a composé quelques romans fo à la mode à la fin du dernier siècle, mais qui sont peu lus au jourd'hui, même en Angleterre.

Walter Scott (1771-1832), le plus célèbre des roma

iers anglais, était né à Edimbourg d'une famille ancienne onnue pour son attachement à la cause des Stuarts. Il s'était léjà fait remarquer par ses *poésies*, pleines d'une variété iquante et d'une agréable harmonie, lorsqu'il imagina, en 814, de composer cette série de *romans historiques* auxquels l doit surtout sa réputation : *Goetz de Berlichingen*, les *Méestrels du rivage écossais*, les *Puritains d'Écosse, etc.* Ces uvrages joignent à l'intérêt d'une fiction charmante le mérite upérieur de l'érudition et de l'observation. Il y a de la finesse ous cet air de bonhomie, mais il y a aussi des longueurs, et e qui est plus grave, on y sent les injustes préjugés du presytérianisme écossais.

Walter voulut écrire l'histoire ; il le fit sans exactitude et vec partialité. Cependant son *Histoire de Napoléon* est rédiée sur des matériaux dont quelques-uns étaient officiels et nconnus à la France. Son *Essai sur l'Histoire d'Écosse* n'a oint fait oublier l'ouvrage de Robertson.

— On peut encore citer parmi les romanciers : *Charles ickens* (1812-1870) dont les nombreux ouvrages sont connus n France : l'*Horloge de maître Humphrey*, recueil de nouelles, les *Carillons*, contes de Noël, *Bleak House*, piquante atire des procès, etc. On lui doit aussi une *Histoire d'Anglerre*, pour les enfants (1852). — *Bulwer Lytton* (1805-1873) t *Lady Fullerton*, récemment convertie au catholicisme, jouisent également d'une grande réputation, en France aussi bien u'en Angleterre.

Éloquence.

L'*Eloquence parlementaire*, née en Angleterre avec la révolution de 1688, reçut au XVIIIe siècle d'heureux développements. es questions les plus hautes furent portées à la tribune ; l'aboition de la traite des noirs, l'émancipation des catholiques, la élivrance des colonies étaient bien capables de passionner les ntelligences élevées. Le talent, disons mieux, le génie n'a pas nanqué ici à sa mission : d'illustres orateurs ont résolu ces immenses problèmes avec toute la magnificence et toute la profoneur dont ils étaient susceptibles.

Lord Chatam (*William Pitt*), 1708-1778, se plaça dès on début au premier rang des orateurs politiques. Sa grande ensée était de faire reconnaître partout la prépondérance de

son pays ; il y réussit et fut témoin des grands succès de l'Angleterre pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle. Pitt s'éleva surtout à la haute éloquence lors de la révolution de l'Amérique qui cherchait à s'émanciper. Bien qu'il touchât vers cette époque à sa soixante-dixième année, il parut à la chambre des pairs où il fit entendre, au sujet de la grave question des colonies, ces accents solennels qu'il possédait au plus haut degré. Après un magnifique discours, il essaya de prendre encore une fois la parole, mais il retomba épuisé : l'assemblée émue se sépara. Quelques jours après, lord Chatam expirait, laissant après lui un fils digne de soutenir l'éclat de son nom.

William Pitt (1759-1806), fils de lord Chatam, a réalisé l'idée la plus complète de l'homme d'état et de l'orateur politique. Doué d'un heureux naturel, préparé aux affaires par des études variées, il sut, pendant une longue administration, tenir tête à tous les orages. L'Inde troublée par d'horribles exactions, l'autorité compromise par la démence du roi Georges III, la traite des nègres, la révolution française fournirent tour à tour le sujet des plus belles luttes oratoires.

Pitt rencontra un adversaire digne de lui, **Fox** (1749-1806), dont le père, lord Holland, avait également combattu lord Chatam. Dans la lutte célèbre qui s'éleva entre ces deux hommes, leurs contemporains crurent voir reparaître le génie des deux grands orateurs de l'antiquité, Cicéron et Démosthène.

Burke (1728-1797) était Irlandais et se trouva mêlé aux mêmes luttes que Fox et les deux Pitt. Il y fit admirer une éloquence élevée et majestueuse, une grande force d'imagination et de sentiment, un style brillant et fleuri. Il mit toute son âme à combattre le mouvement révolutionnaire qui bouleversait alors la France et que Fox soutenait de tout son pouvoir. Burke n'hésita pas à sacrifier à son devoir une amitié de vingt ans, rompit avec Fox et laissa un mémorable exemple d'énergie et de fermeté. Il travailla, dans les dernières années de sa vie, à préparer l'émancipation des catholiques d'Irlande, œuvre magnifique que le grand O'Connell devait accomplir.

— **Daniel O'Connell** (1775-1847), né le 6 août 1775 à Carhen, dans le comté de Kerry, fut la merveille de l'éloquence populaire au XIXe siècle, le *héros de la chrétienté,* comme l'a si bien nommé l'immortel Pie IX. Premier avocat de l'Irlande avant d'être le premier orateur politique des temps modernes, il se laissa porter au parlement afin d'y servir les intérêts de sa religion et de sa patrie. Pour appuyer ses réclamations, il remuait toute l'Irlande, rassemblait ces célèbres *meetings* où sa parole se fit souvent entendre à quatre ou cinq cent mille Irlandais réunis, auxquels il communiquait l'ardeur dont il était animé. En présence de cette multitude, en face de ces vertes collines de la patrie opprimée, sa voix prenait des accents, ou plutôt jetait des cris d'une énergie incomparable. Jamais en aucun siècle ni en aucun pays, aucun homme ne prit sur sa nation un empire aussi souverain, aussi absolu, aussi complet ; l'Irlande paraissait personnifiée en lui, il se l'était attachée par le cœur. (Voir *Morc. ch.*, No CIV.)

O'Connell parvint à obtenir l'émancipation des catholiques et travailla avec une infatigable persévérance à rompre les liens qui enchaînent l'Irlande à l'Angleterre et lui ôtent toute action, toute vie propre. Les forces et le temps lui manquèrent pour accomplir cette seconde délivrance ; la mort le frappa à Gênes, le 15 mai 1847, tandis qu'il se rendait à Rome vénérer le tombeau des saints Apôtres et s'agenouiller, au nom de sa patrie, aux pieds de l'auguste Pie IX. L'Irlande fut inconsolable, l'Eglise tout entière pleura la perte de cet homme de cœur et de foi. Son fils *John O'Connell* lui a succédé dans sa noble tâche.

— Nous ne pouvons mieux terminer qu'en rappelant les noms de quelques-uns de ces courageux catholiques anglais, presque tous protestants convertis, qui, par leur parole et par leurs écrits, ont secondé dans ces derniers temps le mouvement de leur patrie vers la véritable Eglise : **Mgr Wiseman** (1802-1865), archevêque de Westminster, auteur de savants ouvrages contre le protestantisme et du pieux roman de *Fabiola ;* **Mgr Manning**, son successeur, l'une des gloires du clergé catholique ; le **R. P. Newman,** théologien anglais con-

verti au catholicisme, qu'il a soutenu par un grand nombre d'ouvrages ; le **R. P. Faber** dont les écrits traduits dans toutes les langues, se distinguent par l'onction de la piété et par ce talent original et particulier qui lui assigne un rang à part entre les œuvres du même genre.

Tableau synoptique de la Littérature anglaise.

1re période : Littérature anglaise jusqu'au XVIe siècle.

FORMATION DE LA LANGUE

- POÉSIES GAÉLIQUES. Chants d'OSSIAN.
- Influence monastique sur les Lettres. — Le V. BÈDE. GUILLAUME DE MALMESBURY. ROGER BACON.
- POÉSIE ANGLAISE jusqu'au XVIe siècle :
  - *Ballades populaires.* ROBIN HOOD.
  - **Geoffroy Chaucer** (1328-1400), le père de la poésie anglaise. HENRI VI, CHARLES D'ORLÉANS.

2e période : XVIe et XVIIe siècle.

POÉSIE DRAMATIQUE

- Origines du THÉATRE ANGLAIS. MARLOWE (1562-1593): *Faust.*
- **Shakespeare** (1564-1616). Principales tragédies: *Roméo et Juliette, Hamlet, Richard III, Macbeth, Henri* VIII, *le roi Léar, Othello.*
- **Edmond Spenser** (1550-1599): Poème de la *Reine des fées, le Calendrier du Berger.*
- BEN JOHNSON (1574-1637): Tragédies et Comédies.
- THOMAS OTWAY. Tragédies: *Don Carlos, Titus et Bérénice, Venise sauvée.*
- WILLIAM CONGRÈVE: *Comédies.*

ÉPOPÉE

- **Milton**. (1608-1674). Ouv.: *Le Paradis perdu; Poésies diverses et Traités latins.*

POÉSIE LYRIQUE

- COWLEY (1618-1667). *Odes pindariques, Davidéide, Essais divers.*
- **Dryden** (1631-1701). *Dialogues didactiques, Traduction des classiques latins, Odes en l'honneur de sainte Cécile, l'Année des merveilles.*

PHILOSOPHIE	Bacon (1560-1626). Hobbes (1588-1679), Locke (1632-1704). *Essai sur le gouvernement civil, Pensées sur l'éducation.*

3e période : XVIIIe siècle.

POÉSIE	**Pope** (1688-1744). Ouv. : *Essai sur la critique, la Dunciade, Essai sur l'homme, Traduction de l'Iliade.* **Young** (1681-1765). *Méditations de la nuit.* **Thompson** (1700-1748). Ouv.: Poème des *Saisons.* **Gray** (1716-1771). *Élégie sur un cimetière de village.* — Mason: *Élégies.* Gay, *Fables.* — Prior, *Odes.* — Parnell, *Épîtres, l'Ermite.* Rogers, *Poésies didactiques.* — Campbell, *Poésies didactiques, Odes.* — Poètes des lacs. **Lord Byron** (1788-1824). Ouv. : *Poésies, Romans : Child-Harold, Manfred, Don Juan etc.*
CRITIQUE LITTÉRAIRE	**Addison** (1672-1719). Publications périodiques: *Le Spectateur.* Blair, *Cours de littérature.* — Lowth, *Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux.* Samuel Johnson, *Dictionnaire de la langue anglaise.* — Macpherson, *Poésies d'Ossian.*
HISTOIRE	**Hume** (1711-1776). *Histoire d'Angleterre, Ouvrages philosophiques.* **Robertson** (1721-1793). *Vie de Charles-Quint, Histoire d'Écosse.* **Gibbon** (1737-1794). *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain.*
ROMANS	Goldsmith, *Le Vicaire de Wakefield.* — Daniel de Foe, *Robinson Crusoë.* Swift, *Voyage de Gulliver.* — Richardson. — **Walter Scott**, *Romans historiques.* Dickens, Bulwer-Lyton, Lady Fullerton.
ÉLOQUENCE	Lord Chatam (1708-1778). — William Pitt (1759-1806). Fox (1749-1806). — Burke (1728-1797). **Daniel O'Connell** (1775-1847). Mgr Wiseman. Mgr Manning. R. P. Newmann R. P. Faber.

LITTÉRATURE ALLEMANDE

L'Allemagne, précoce au moyen âge, du moins pour la poésie, n'offre ensuite que peu de matériaux à l'étude de la littérature jusqu'au XVIIIe siècle, époque des grands génies qui font sa gloire. Nous verrons donc : 1o ce qu'a été la littérature allemande *jusqu'au XVIIIe siècle ;* 2o nous étudierons les plus célèbres écrivains du *XVIIIe et du XIXe siècle.*

CHAPITRE Ier

PREMIÈRE PÉRIODE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE, de ses origines jusqu'au XVIIIe siècle.

Origine et premiers développements de la langue. — La langue allemande, issue des idiomes germaniques, se rapproche de l'anglais par son origine ; de plus, il y est entré beaucoup moins d'éléments latins que dans les langues du midi. Elle subit cependant l'influence latine au moment où la langue de Rome était pour ainsi dire universelle, mais le fond principal demeura intact. Le perfectionnement de cette langue toute barbare éprouva de longs retards par suite des migrations continuelles des peuples germains et de la diversité de leurs races.

Jusqu'à l'introduction du christianisme, toute la littérature allemande se résumait dans les chants des *Bardes*. C'étaient des hymnes guerriers qui célébraient les triomphes de la patrie et enflammaient le courage des combattants. D'après les vieilles chroniques, Odin lui-même avait apporté de l'Asie, avec la religion, les caractères de l'alphabet nommés *runes* [1] auxquels se rattachent ceux de l'alphabet gothique. C'est dans cette

[1] L'alphabet *rune* se composait de 16 lettres; on conjecture que les caractères runes dérivent du phénicien.

langue des Goths que l'évêque Ulphilas [1] traduisit la Bible vers le IVe siècle. Cette traduction, le premier monument de la littérature germanique, fut faite pour les Wisigoths alors fixés sur le cours inférieur du Danube. Mais bientôt ces peuples allèrent oublier leur langue dans les provinces méridionales de l'empire romain où ils fondèrent un royaume.

Charlemagne, Germain de race et de langage, fit tous ses efforts pour réveiller dans sa patrie le zèle pour l'étude de la langue nationale et le goût de la poésie. Il fonda une Académie allemande dans son propre palais, établit des écoles dans la Saxe et la Germanie, fit traduire des sermons et composa lui-même une grammaire nationale. La faiblesse de ses successeurs, les guerres qui désolaient l'empire arrêtèrent les progrès des études; néanmoins la lumière que ce grand prince avait fait briller au sein de la barbarie, ne s'éteignit pas tout à coup. Les Allemands, même après leur conversion, répétèrent les vieilles ballades de leurs pères, que des poètes chrétiens s'efforçaient de leur faire oublier. C'est ainsi que *Otfried,* bénédictin de Wissembourg, donna au IXe siècle une *Traduction de l'Evangile* en vers rimés tudesques. C'est un des plus anciens et des plus remarquables monuments de la littérature allemande. On peut y joindre le célèbre *Traité entre Louis le Germanique et Charles le Chauve,* ainsi que le *Chant de triomphe de Louis III,* vainqueur des Normands. Mais c'est seulement vers le XIIIe siècle que la poésie se montre dans tout son éclat.

§ 1. — Poésies nationales. — XIIIe & XIVe siècle.

L'avènement des Hohenstauffen au trône impérial en 1137 inaugura une ère nouvelle pour la littérature allemande. Le rude langage de la Germanie supérieure s'adoucit au contact du dialecte souabe, plus doux, plus sonore, plus poétique. Les chevaliers allemands avaient recueilli au milieu des croisades les chants des troubadours provençaux, tandis que leur imagination s'éveillait devant le merveilleux fantastique de l'Orient. A leur retour, ils se plurent à imiter les joyeux refrains de leurs frères d'armes ; les princes mirent la poésie en honneur, et bientôt on vit de nouveaux chevaliers courir les châteaux, les fêtes et les tournois, égayant les seigneurs, leurs hôtes, et se portant de pacifiques défis.

« Ces troubadours de l'Allemagne prirent le nom de *Minnesingers (chantres d'amour);* sortis des rangs de la chevalerie,

[1] *Ulphilas,* évêque des Goths de Dacie et de Thrace, issu d'une famille de Cappadoce emmenée en captivité par les barbares, entraîna, dit-on, ce peuple dans l'arianisme qui l'avait lui-même séduit.

ils avaient à leur tête, par la naissance, l'empereur *Henri VI* mais par le génie **Walter de Vogelweide**, dont les écrits sont comme le miroir de toutes les émotions de son temps et le résumé le plus complet de cette ravissante poésie. Aucun de ses rivaux et de ses contemporains n'a réuni à un plus haut degré, à un patriotisme zélé et jaloux, l'enthousiasme pour les choses saintes, pour la croisade où il avait été combattre, et par-dessus tout pour la Vierge-Mère, dont il a chanté la miséricorde et les douleurs mortelles avec une tendresse sans égale. On voit bien chez lui que ce n'était pas seulement l'amour humain, mais encore l'amour céleste et toutes ses richesses, dont la science lui avait mérité, à lui et à ses pareils le titre de *Chantres d'Amour*. Marie, partout reine de la poésie chrétienne, l'était surtout en Allemagne, et l'on doit nommer, parmi ceux qui lui ont offert dans leurs vers le plus pur encens, *Conrad de Wurtzbourg* qui, dans sa *Forge dorée*, semble avoir voulu concentrer tous les rayons de tendresse et de beauté dont elle avait été entourée par la vénération du monde catholique. » (Montalembert. Introduction de *Sainte Elisabeth de Hongrie*.)

Le génie épique, non moins fécond que le genre lyrique, produisit en Allemagne, à cette même époque, le poème des *Niebelungen*, magnifique Iliade des races germaniques, composée à la gloire des héros de la nation. C'est de toutes les épopées barbares celle qui se recommande le plus par l'unité du plan, la peinture des mœurs, la grandeur des tableaux, l'ordre et l'énergie de la narration. L'école romantique moderne l'a mise en grand honneur comme poème national. Outre cette œuvre originale, empruntée à leur propre histoire, les Allemands composèrent encore au moyen âge des poésies héroïques empruntées à nos chroniques carlovingiennes et aux traditions d'*Arthus* et de la *Table-ronde*.

La chute des Hohenstauffen, les luttes sanglantes et les bouleversements politiques qui en résultèrent furent la ruine des poètes troubadours. Cependant au XIVe siècle la poésie allemande se releva, et ce fut pour revêtir un caractère particulier : au lieu d'habiter les châteaux avec les princes et les nobles, elle descendit dans les villes et les villages, avec les

plus humbles artisans. Les nouveaux poètes prirent le nom de *Meistersingers* (*Maîtres chanteurs*); ils se proposaient de faire revivre la poésie nationale éteinte par le malheur des temps. Leurs compositions, dans lesquelles ils chantaient Dieu, les devoirs de la morale et de leur état, les traits les plus touchants des Livres saints, etc., se distinguent par l'exactitude scrupuleuse de la rime et la minutieuse sévérité de la forme. Quant à la poésie, elle semble presque exclue de ces pièces, qui se ressentent beaucoup trop des rudes travaux de leurs auteurs. — Le XVe siècle fut pour la littérature allemande une époque de complète décadence; toutefois la prose sérieuse se développa, en attendant que le génie de Luther la fixât en la perfectionnant.

§ 2. — De la prose jusqu'au XVIIIe siècle.

Dès le XIIIe siècle, la prose, toujours plus lente à se former, produisait en Allemagne des ouvrages sérieux tels que *le Miroir de Souabe* ou code de la Saxe et de la Souabe. Elle s'appliqua ensuite à la traduction des ouvrages français, puis raconta l'histoire avec assez de grâce et d'intérêt dans une multitude de chroniques. La langue latine demeurait encore la langue des savants, des théologiens et des jurisconsultes; cependant l'éloquence religieuse rappelle, au XIVe siècle, le nom de **Jean Tauler** (1294-1361), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, dont les œuvres en langue vulgaire : *Sermons, Lettres spirituelles, Méditations, etc.,* ont été louées par Bossuet lui-même.

Influence de Luther. — Le XVIe siècle fut pour l'Allemagne comme pour la France une époque de régénération intellectuelle. Le mouvement de la Renaissance s'y fit sentir et dirigea les études vers l'antiquité pour en approfondir les chefs-d'œuvre. **Luther** parut alors : l'influence de ce malheureux génie ne fut pas moins considérable sur les lettres que sur la religion. Sa *Traduction de la Bible,* dans laquelle il fondit ensemble le haut et le bas allemand, devint le type de la prose allemande. Dans ses autres écrits, il enrichit cette langue nouvelle d'une foule d'expressions et de tournures que

lui suggéraient la vivacité de son imagination et l'éclat de la lutte dans laquelle il s'était engagé.

Cependant cet élan littéraire fut plutôt une semence pour les âges futurs qu'un véritable renouvellement pour la génération actuelle. La fureur des controverses et les querelles théologiques tournèrent l'activité des esprits vers les recherches scientifiques qui pouvaient fournir des armes pour ou contre la secte naissante. Les dissensions intérieures de l'Allemagne, augmentées encore par les guerres de religion, achevèrent d'éteindre l'esprit national. Puis, les savants de l'époque, *Erasme* [1], *Mélanchton* [2], *etc.*, occupés d'antiquités grecques et latines, tenaient en trop haute estime ces langues qui leur étaient familières pour descendre à un idiome moins parfait.

Siècle d'Opitz (XVIIe siècle). — De toutes les provinces de l'empire germanique, la Silésie fut la moins agitée par les guerres civiles et religieuses. La littérature trouva dans son sein un refuge et une école qui reconnut pour chef **Martin Opitz** (1597-1639). Ce poète, couronné et anobli par l'empereur Ferdinand II, mérita de son vivant le titre de *Père* et de *Restaurateur de la poésie allemande*. C'est le *Malherbe* de son pays ; il fixa la langue et la prosodie par ses préceptes, par ses exemples et fut supérieur à tous ses contemporains.

Opitz et ses disciples n'accomplirent pas entièrement leur tâche ; il manquait à leur poésie un caractère national qui pût la fixer. Après eux, on imita les auteurs français tels que les écrivains de l'hôtel de Rambouillet, puis on eut recours à l'Italie, où dominait alors l'école de Marini. Cette double imitation donna aux œuvres de cette époque un genre affecté, prétentieux, extravagant. La gloire de l'Allemagne fut tout entière dans les travaux des philosophes et des érudits, parmi lesquels se distingue *Leibnitz*, l'une des merveilles du génie humain.

[1] *Erasme* de Rotterdam. (Voir page 294.)

[2] *Mélanchton* (1497-1560), l'un des chefs de la Réforme, rédigea la célèbre *Confession d'Augsbourg*, en 1530 ; il a laissé une foule d'écrits théologiques et littéraires.

Leibnitz (1646-1716).

Godefroy-Guillaume, baron de Leibnitz, né à Leipsick en 1646, montra dès sa jeunesse une étonnante aptitude pour les sciences et fut reçu docteur à l'âge de vingt et un ans. Le baron de Boinebourg, chancelier de l'électeur de Mayence, l'attacha au service de l'électeur et le fit conseiller de la chancellerie. Tout en remplissant ces fonctions, Leibnitz se livrait avec ardeur à l'étude et entreprenait d'immenses travaux scientifiques. Chargé d'accompagner à Paris, en qualité de gouverneur, le fils du baron, il passa quelques années dans cette ville, s'occupant surtout de mathématiques et fréquentant les plus célèbres géomètres de l'époque. Ayant communiqué à l'académie des sciences plusieurs découvertes importantes, il y fut admis en 1675.

Vers la même époque il visita l'Angleterre, où il reçut l'accueil le plus flatteur, et fut nommé membre de la Société royale de Londres. L'électeur de Mayence étant mort, Leibnitz vint se fixer à Hanovre, près du duc de Brunswick, qui l'employa dans diverses négociations. On le vit alors faire marcher de front et avec un égal succès, la politique, les mathématiques, la philosophie. En même temps, il entretenait correspondance avec tous les savants de l'Europe : Bossuet, Pélisson, etc. A la fin de sa carrière, il se vit recherché par Pierre-le-Grand, qu'il détermina à fonder une académie à Saint-Pétersbourg ; Louis XIV essaya vainement de le fixer en France ; il mourut à Hanovre, en 1716.

Les principaux traits de son caractère furent la bienveillance et l'urbanité, la dignité des mœurs, le désintéressement, l'amour de la gloire exempt de toute envie, le désir de concilier toutes les opinions et tous les intérêts. On sait qu'il essaya de s'entendre avec Bossuet sur le moyen de réunir les catholiques et les protestants, mais qu'il ne put réaliser ce projet.

Ouvrages de Leibnitz. — On peut dire que Leibnitz a pris part à tous les travaux scientifiques de son siècle, à toutes les affaires de la vie publique, littéraire et religieuse. Son principal ouvrage philosophique, *Essais de Théodicée*, ren-

ferme des vues élevées sur le gouvernement du monde moral, sur la Providence, etc. Il a laissé un très grand nombre d'écrits sur le droit, les mathématiques, la physique, etc. Le premier, il employa la langue allemande dans ce genre d'ouvrages, bien que plusieurs de ces traités soient encore écrits en latin.

Sa vaste intelligence était servie par une mémoire prodigieuse; son érudition était immense et ne nuisait en rien à l'originalité de son esprit, à son génie essentiellement inventeur.

Wolf (1679-1754), disciple de Leibnitz, contribua plus encore à introduire l'usage de la langue allemande dans les œuvres d'érudition.

CHAPITRE II

DEUXIÈME PÉRIODE : Littérature allemande au XVIIIe et au XIXe siècle.

La littérature allemande ne s'éleva à son apogée que sur la fin du XVIIIe siècle. La première partie de ce siècle fut encore employée à discuter les principes du goût, les règles de la grammaire et à fixer tout ce qu'il y avait d'incertain dans la langue. *Haller*[1] et son école s'occupèrent particulièrement de ces questions de critique dont la discussion amena des résultats avantageux. *Frédéric II,* roi de Prusse, se faisait alors le protecteur des lettres; malheureusement ce prince, élevé à la française, eut la prétention de réformer la littérature de son pays d'après la nôtre, laquelle est tout aussi opposée au génie allemand que celui-ci est opposé au génie de la France.

Enfin la grande poésie parut : *Klopstock, Wieland, Lessing, Gessner* marquent une première phase de cette période féconde ; *Gœthe, Schiller,* les *Stolberg, etc.,* viennent ensuite enrichir la littérature de productions remarquables par l'originalité et

[1] *Haller* (1708-1777), né à Berne, est une des gloires de la Suisse allemande. Anatomiste distingué, il cultiva en même temps la poésie, et porta dans tous ses écrits scientifiques ou littéraires des sentiments de piété que ses succès ne firent qu'accroître. Il ne craignit pas d'écrire contre Voltaire en faveur de la révélation.

l'élévation. *Herder, Muller,* les *Schlegel* s'occupent surtout des sciences historiques. Ces hommes de génie étaient à peine connus en France, au commencement du XIXe siècle ; le livre de *Mme de Staël* sur *l'Allemagne* a été comme une révélation pour les lecteurs français, et depuis cette époque la littérature allemande est devenue pour eux presque populaire.

Épopée.

Klopstock (1724-1803).

Klopstock naquit à Quedlinbourg (*Saxe*), le 2 juillet 1724, dans l'abbaye luthérienne de ce nom dont son père était procureur. Après des études préparatoires, il entra à l'âge de seize ans à l'Université d'Iéna, où il conçut la première idée du poème qui devait occuper la plus grande partie de sa vie. Quelques années plus tard, il publiait les trois premiers chants de sa *Messiade*. Tout sembla extraordinaire dans cette apparition soudaine ; on fut étonné de l'élévation du sujet, de l'éclat et de la richesse du style, de l'âge de l'auteur. On le loua avec enthousiasme, et les envieux le critiquèrent avec amertume. Depuis Luther, aucun écrivain n'avait rien produit qui fît une sensation aussi profonde. Les uns prirent parti pour ce nouveau chef-d'œuvre, les autres s'élevèrent contre le culte qu'on lui rendait ; une guerre de plume s'alluma tout à coup à l'occasion de ce monument littéraire : c'était par là même en révéler toute la grandeur et l'importance.

Klopstock poursuivit l'achèvement de son poème avec la lenteur et le calme que réclamait la majesté du sujet. Après avoir visité la Suisse et reçu les encouragements de Bodmer [1], il quitta cette poétique contrée, se rendit à Copenhague près du roi Frédéric V, qui l'avait appelé, et publia en 1755 les derniers chants de son poème. Ses compatriotes délaissèrent sa vieillesse ; mais à sa mort, arrivée en 1803, l'intérêt qu'aurait dû leur inspirer sa grande renommée se réveilla de toutes parts. Ses funérailles se célébrèrent avec la même pompe que celles d'un souverain ; le gouvernement danois et la ville d'Altona, où il avait terminé ses jours, prirent part aux honneurs qu'on lui rendit. Lui-même avait choisi pour son épita-

[1] *Bodmer* (1698-1783), né à Zurich, contribua puissamment à réformer le goût littéraire de l'Allemagne par ses critiques et par ses exemples.

phe ce beau vers tiré du deuxième chant de sa *Messiade : Froment semé de Dieu pour mûrir au grand jour de la moisson.*

Ouvrages de Klopstock. — Ce que Milton avait trouvé dans l'Ancien Testament, Klopstock le puisa dans le Nouveau en composant la **Messiade** dans laquelle il célèbre la venue de J.-C. Cette épopée, en vingt chants, est écrite en vers hexamètres [1] à l'imitation des anciens. Outre ce poème, Klopstock a laissé quelques *Tragédies,* plusieurs ouvrages de critique en prose, et surtout des *Odes,* magnifiques d'enthousiasme et d'inspiration religieuse : on y rencontre tour à tour les grâces d'Horace, l'énergie un peu rude des anciens bardes et les divins accents des poésies hébraïques. (Voir *Morc. ch.,* No CV.)

Jugement sur la Messiade. — La *Messiade* est le plus beau poème épique de l'Allemagne et occupe un rang honorable à côté des épopées antiques et modernes. Klopstock, en s'emparant de l'Évangile, est resté fidèle à toutes les saintes traditions, se permettant seulement, en poète, de choisir les noms, les faits et les dates qui convenaient le mieux à ses chants. Le style est plein d'élévation; les épisodes sont bien amenés et racontés avec un talent d'écrivain supérieur; mais les discours ont souvent paru trop longs et trop pompeux, les héros trop au-dessus de l'humanité et les chants qui suivent la mort du Christ, dépourvus d'intérêt. C'est sans doute à ces défauts qu'il faut attribuer le peu de popularité d'un ouvrage aussi remarquable; Klopstock fut cependant le digne chantre du Messie, et bien que la *Messiade* semble parfois monotone, elle reste une œuvre sublime.

Wieland (1733-1813).

Wieland, né en 1733 près de Biberach (*Wurtemberg*), fut encore un de ces génies précoces pour lesquels la science ne semble qu'un jeu. A l'âge de quatorze ans, il avait déjà étudié le latin, le grec, l'hébreu, les mathématiques, l'histoire et la philosophie. En même temps, il manifestait son goût pour

[1] Vers de six mesures ou six pieds.

la poésie par un grand nombre de compositions qu'il livra plus tard aux flammes. Wolf et Bayle [1], l'ayant engagé à renoncer à tout pour s'attacher à la philosophie, il se mit à lire Voltaire, d'Argens [2], Diderot et puisa dans ces ouvrages une multitude de paradoxes, qui le rendirent sceptique : un jour il se surprit doutant de l'existence même de Dieu et inclinant à l'athéisme.

Ces affreuses doctrines l'effrayèrent par les conséquences qu'elles entraînent après elles. Il ouvrit heureusement la *Théodicée* de Leibnitz et retrouva, dans les pages profondes de cet illustre philosophe, la foi à la Divinité qui s'était un moment obscurcie dans son esprit ; après avoir lu Voltaire avec admiration, il le méprisa. Toutefois cette conversion ne fut pas sans retour ; le doute et l'indécision reparurent dans son esprit et se montrèrent dans ses ouvrages. Lié avec Gœthe, il subit l'ascendant de ce puissant génie que le parti philosophique avait malheureusement gagné.

La réputation de Wieland l'attira près de la duchesse douairière de Saxe-Weimar, qui le chargea de l'éducation de ses fils. Lorsque le duché fut envahi après la bataile d'Iéna, en 1806, les troupes françaises rendirent au poète les plus grands égards et Napoléon Ier voulut le voir et l'entretenir à Erfurt. Wieland mourut en 1813, à l'âge de quatre-vingts ans. Mme de Staël, qui le connut, a fait de lui un brillant éloge dans son ouvrage sur l'Allemagne.

Ouvrages de Wieland. — Wieland s'est distingué dans l'épopée, non dans l'épopée homérique relevée par le merveilleux chrétien, mais dans l'épopée romanesque, moitié sérieuse, moitié bouffonne, à l'imitation de l'Arioste. Tel est le caractère de ses poèmes d'*Obéron* [3] et du *Nouvel Amadis*. Il a

[1] *Bayle* (1647-1706) philosophe sceptique, né dans le comté de Foix, est surtout célèbre par son *Dictionnaire historique et critique*, dans lequel il semble avoir frayé la voie à Voltaire.

[2] *D'Argens* (1704-1771), né à Aix en Provence, passa une grande partie de sa vie près de Frédéric II, roi de Prusse ; il fut un des ennemis les plus acharnés du christianisme.

[3] *Obéron*, célèbre dans les légendes scandinaves, était le roi des Génies de l'air. Shakespeare l'a également chanté.

encore composé plusieurs *romans philosophiques* et quelques *Tragédies.*

Caractère du génie de Wieland. — « Wieland a mérité par son génie autant que par ses principes le nom de *Voltaire allemand.* Esprit léger, caustique et superficiel, il sut en effet comme Voltaire traiter tous les sujets et prendre tous les tons avec la plus étonnante facilité. Il excellait surtout dans l'art de conter et il le faisait avec une grâce et une élégance presque inconnues des écrivains de sa nation. Bien qu'il ait touché à la plus grande partie des questions philosophiques, il l'a toujours fait d'une manière si peu profonde que toutes ses opinions en métaphysique, en religion et en politique paraissent plutôt le fruit de ses lectures que de ses méditations. Si l'on dépouillait ses œuvres de tous les emprunts qu'il a faits aux anciens et aux modernes, il lui resterait un bien léger bagage. C'est ce qui a empêché Wieland d'exercer sur son siècle une influence aussi profonde qu'on aurait pu le supposer. La jeunesse allemande fut frappée de ce qu'il y avait de vague, de superficiel et de léger dans toutes les productions de ce poète, et sa réputation ne s'est pas soutenue en présence d'une critique sérieuse et grave. » (L'abbé Drioux.)

Gessner (1730-1788).

Salomon Gessner, né à Zurich en Suisse, cultiva en même temps la poésie et la peinture. Son poème de la *Mort d'Abel,* sorte d'épopée, commença sa réputation; ses *Idylles* lui valurent une renommée universelle. C'est la pastorale moderne, gracieuse et naïve comme la muse de Théocrite, mais neuve et originale par la nature du sentiment. Il est à regretter que Gessner n'ait pas entièrement épuré ses inspirations à la source de la vraie piété.

C'est surtout en France que ses ouvrages furent admirés ; la société polie s'enthousiasma de ses pastorales ; on voulut l'attirer à Paris : sa modestie s'y refusa. Il était heureux et estimé dans sa patrie où, après avoir exercé l'humble profession de libraire, il fut élevé aux fonctions publiques les plus importantes. Il mourut en 1788.

Les ouvrages de Gessner sont tous écrits en prose rythmique d'une grande pureté ; ils ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe.

Poésie dramatique.

Lessing (1729-1781).

L'Allemagne avait de bonne heure cultivé la poésie dramatique, soit en traduisant les anciens, soit en composant des pièces originales qui n'étaient, le plus souvent, que des farces populaires sans aucun mérite. Lessing fut le grand réformateur du théâtre allemand.

Ephraïm Lessing naquit en 1729, à Kamenz (*Saxe*), d'un ministre luthérien sans fortune. Un penchant irrésistible pour l'art dramatique lui fit abandonner les études sérieuses auxquelles son père l'avait appliqué ; dès l'âge de vingt-deux ans, il composa et fit représenter à Leipsick une pièce intitulée : *le Jeune Savant*. Lorsqu'il eut tiré son nom de l'oubli par quelques publications dramatiques, le duc de Brunswick l'appela près de lui et le fit nommer conseiller aulique. Lessing vécut toujours dans une médiocrité voisine de la gêne, que la réputation de ses ouvrages ne parvint pas à faire cesser.

Ouvrages de Lessing. — *Minna de Barnhelm, Emilia Galotti* et *Nathan le Sage* sont regardés comme ses meilleurs drames. Il n'est pas moins célèbre par ses ouvrages de critique : sa *Dramaturgie,* son *Laocoon* [1], sa *Théorie de l'apologue, etc.* Enfin il a laissé des *Fables* et des *Epigrammes* qui ne sont pas sans mérite.

Jugement sur Lessing. — Lessing est un des plus grands écrivains de l'Allemagne, au point de vue surtout de ses ouvrages de critique. S'il créa, comme on le reconnaît, le théâtre allemand, ce fut plus encore par ses conseils et ses excellentes leçons que par les modèles qu'il donna. Avant lui, on ne jouait guère en Allemagne que des traductions ou de pâles imitations des pièces françaises ; désireux de doter son pays d'un théâtre national, il entreprit de montrer ce qu'il y avait de défectueux dans les œuvres de Destouches, de Marivaux et même de Voltaire, et se livra à cette tâche avec une sorte d'animosité passionnée, qui souvent le rend injuste, mais qui trouve son excuse dans l'engouement qu'il avait à combattre.

[1] Cet ouvrage est ainsi nommé parce qu'une comparaison entre le groupe fameux du *Laocoon* et le célèbre épisode de Virgile sur la mort de *Laocoon* sert de point de départ aux dissertations de Lessing sur la peinture et sur la poésie.

« Lessing, dit Mme de Staël, écrivit en prose avec une netteté et une précision tout à fait nouvelle. Son style a quelque rapport avec la concision vive et brillante des Français... Dialecticien spirituel et serré dans ses arguments, l'enthousiasme pour le beau remplissait cependant le fond de son âme ; il avait une ardeur sans flamme, une véhémence toujours active, et qui produisit, par des coups redoublés, des effets durables. »

— Lessing ne peut se ranger malheureusement parmi les auteurs qui savent respecter la religion et la morale. Une gloire plus pure s'attache au nom de **Winckelmann** (1717-1768), célèbre antiquaire et savant critique, pour qui la contemplation du beau artistique devint une occasion de reconnaître la vraie religion. Son *Histoire de l'art chez les anciens* est son principal ouvrage ; il y parle avec une admiration vivement sentie des chefs-d'œuvre des artistes, et en révèle les beautés dans un style énergique, concis, gracieux.

Gœthe (1749-1832).

Gœthe est le grand poète de l'Allemagne, la première puissance intellectuelle de notre âge ; il ouvre dans l'histoire de la poésie un genre tout nouveau par la profondeur et l'originalité de son génie.

Gœthe (*Jean-Wolfgang*) naquit à Francfort-sur-le-Mein, le 28 août 1749, d'une famille considérable de cette ville. Son père, jurisconsulte distingué, dirigea sa première éducation ; puis l'envoya étudier le droit d'abord à Leipsick, ensuite à Strasbourg, où il fut reçu docteur. Dédaignant une carrière qui n'offrait point d'aliment à son imagination ardente, le jeune Gœthe délaissa bientôt la jurisprudence pour se livrer à la culture des lettres. Il avait déjà fait présager ce qu'il serait un jour : encore enfant, il composait des contes, de petits drames et des poésies accueillis avec transport par ses compagnons d'étude. Ce qui formait dès lors le fond de son caractère, c'était une sorte de mélancolie religieuse, merveilleusement propre à seconder ses instincts poétiques. A quelle hauteur plus éminente encore ne se serait pas élevé ce grand génie si les funestes doctrines du scepticisme n'étaient venues gâter ces dons naturels !

Attaché au jeune duc de Weimar, Charles-Auguste, Gœthe fit avec lui un voyage en Suisse (1779) et un autre en Italie. Il consacra trois années à parcourir et à étudier cette belle contrée si propre à inspirer le poète, y acheva sa tragédie du *Tasse* et composa, à Rome même, des *Elégies romaines* dignes

de Tibulle et de Properce. Déjà plusieurs de ses ouvrages avaient paru ; son nom avait franchi les bornes de l'Allemagne. La lecture de Shakespeare lui avait inspiré ces formes grandioses et originales qui le distinguent, et son génie savait, pour chaque production, se frayer des voies nouvelles qui étonnaient à la fois ses admirateurs et ses critiques.

La carrière de Gœthe fut longue, paisible, honorée ; peu d'écrivains ont joui d'une existence aussi brillante. Il recevait à Weimar [1] les hommages de toute l'Allemagne ; des princes étrangers venaient le visiter, et Napoléon Ier voulut le décorer lui-même de la grande croix de la Légion d'honneur. La mort de Schiller, son intime ami (1805), lui causa une profonde douleur et lui enleva, dit-il, la moitié de son âme. Depuis lors, il s'occupa surtout d'ouvrages sérieux ; puis, en 1828, acheva sa tragédie de *Faust*, qui couronna sa carrière littéraire. Gœthe semblait alors, au milieu d'une vieillesse respectée, le patriarche du XIXe siècle ; chaque génération s'inclinait devant le glorieux maître. Il mourut, plein de jours, le 22 mai 1832, et fut inhumé à Weimar, dans la chapelle grand-ducale, entre son protecteur Charles-Auguste et Schiller, son fidèle ami.

Ouvrages de Gœthe. — Le vaste génie de Gœthe a embrassé toutes les parties de la littérature, les sciences physiques, l'histoire naturelle, les beaux-arts, etc. Parmi ses compositions dramatiques nous citerons : **Gœtz de Berlichingen** [2], tableau complet de la vie sociale, telle qu'elle était en Allemagne vers la fin du XVe siècle ; **le comte d'Egmont, Iphigénie en Tauride** ; enfin **Faust** [3], l'œuvre capitale de

[1] Cette ville est renommée par l'appui que les ducs régnants de Saxe-Weimar n'ont cessé de donner aux lettres depuis la fin du XVIIIe siècle, ce qui lui a mérité le nom d'*Athènes de l'Allemagne.*

[2] *Gœtz de Berlichingen* surnommé *Main de fer,* brave chevalier allemand du XVe siècle ; ayant perdu une main dans un combat, il s'en fit faire une en fer, d'où lui vint son surnom.

[3] *Faust,* d'après un conte populaire, était un docteur, magicien et nécromancien que son savoir ne put préserver de l'ennui. Il fit alors un pacte avec le diable, qui lui apparut sous le nom de *Méphistophélès,* et, tout en lui donnant le moyen de satisfaire tous ses désirs, l'entraîna enfin dans l'abîme. La pièce de Gœthe n'a aucune des qualités de l'art dramatique ; elle n'est remarquable que sous le rapport de l'inspiration.

Gœthe, la conception de toute sa vie. C'est une tragédie philosophique et religieuse dont le sujet est emprunté à une légende allemande ; la magie y joue un grand rôle. Le poète a retracé, dans cette composition, ses sentiments, ses méditations, les luttes intellectuelles qui remplirent son existence. (Voir *Morc. ch.*, No CVI.)

Son poème d'*Hermann et Dorothée* est une gracieuse idylle qu'il a su rendre aussi noble qu'intéressante avec les plus vulgaires personnages. Son roman le plus célèbre: *Werther*, renferme une morale détestable, puisqu'il conclut en faveur du suicide ; mais les personnages sont si vivement conçus, les récits si parfaitement enchaînés que l'Allemagne entière s'est passionnée pour cet ouvrage.

Caractère du génie de Gœthe. — Gœthe pourrait représenter, a-t-on dit, la littérature allemande tout entière : seul, il réunit tout ce qui distingue l'esprit de sa nation. Comme poète, il a conquis le premier rang ; comme prosateur, son style offre un modèle de pureté et d'élégance ; enfin la science revendique son nom, qui reste attaché à plusieurs découvertes ingénieuses. Toutefois, il ne saurait être le fidèle représentant d'une nation, où, malgré les ravages causés par l'hérésie et la philosophie, les croyances chrétiennes sont encore vivantes. Génie vaste et élevé, mais cœur froid et égoïste, Gœthe n'a d'autre religion qu'un panthéisme indécis et une indifférence générale, qui, voyant d'un œil égal la vérité et l'erreur, accepte toutes les idées et toutes les croyances. On cherche vainement dans ses nombreux ouvrages l'enthousiasme et l'unité, fruits des profondes convictions.

Ajoutons cependant, à la louange de ce grand poète, qu'il n'a pu rester tout à fait étranger aux nobles sentiments, aux pensées religieuses : les *Remords de Faust* sont exprimés dans des pages éminemment chrétiennes. Quoique protestant, il a su rendre, en plusieurs occasions, de remarquables hommages aux croyances de notre sainte foi : son morceau sur *les Sacrements,* dans sa *Vie écrite par lui-même,* semble sorti d'une plume catholique.

Schiller (1759-1805)

Schiller naquit en 1759 à Marbach (*Wurtemberg*). Ses premières inclinations semblaient le porter vers l'état ecclésiastique ; la protection du duc de Wurtemberg l'éloigna de cette carrière. Il s'appliqua d'abord à l'étude du droit, puis à celle de la médecine. Cependant, une lecture de Shakespeare décida sa véritable vocation ; après deux essais médiocres, il composa, à la dérobée, un drame devenu célèbre, *les Brigands*, œuvre pleine de verve, mais immorale et flétrissante pour la société. Le succès de cette pièce n'empêcha pas l'auteur de mener, pendant longtemps, une existence précaire et malheureuse, jusqu'à ce que l'amité de Gœthe eût assuré son avenir. Schiller obtint, par le crédit dont son ami jouissait près du duc de Saxe-Weimar, la chaire de professeur d'histoire à Iéna. Sa santé débile ne lui permit pas de conserver longtemps cette charge ; il vint se fixer à Weimar, où il fut comblé des bienfaits du duc régnant. La réputation que ses œuvres lui avaient déjà méritée le mettait en relation avec toutes les notabilités de l'Allemagne.

On raconte de ce poète un trait de courage qui honore son caractère. C'était en 1793 : l'infortuné Louis XVI, prisonnier des tyrans qui gouvernaient alors la France, allait subir le jugement le plus inique. Schiller, obéissant à un sentiment profond d'honneur et de pitié, adressa à la Convention une éloquente apologie en faveur du monarque innocent. On ne saurait trop admirer cet élan d'une belle âme qui croit tous les hommes de lettres, à quelque pays qu'ils appartiennent, appelés à défendre un prince juste et malheureux, dont la cause est celle de l'humanité tout entière.

Le talent de Schiller était dans toute sa force et son épanouissement, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre maligne à laquelle il succomba, âgé seulement de quarante-six ans (9 mai 1805).

Ouvrages de Schiller. — Ses principales tragédies sont, avec *les Brigands, la Conjuration de Fiesque* [1], *Don*

[1] *J.-Louis Fiesque*, noble génois, conspira en 1547 contre André Doria, qui exerçait le pouvoir suprême à Gênes. Il s'était déjà rendu maître de la

Carlos [1], *Wallenstein* [2], vaste trilogie à la manière des pièces antiques, *Marie Stuart, Jeanne d'Arc, la Fiancée de Messine*, dont le sujet est, au fond, le même que les *Frères ennemis* ou la *Thébaïde* de Racine ; enfin *Guillaume Tell* que la plupart des critiques placent au-dessus de tous ses autres ouvrages.

Outre ses tragédies, Schiller a publié un grand nombre de *Poésies diverses*, dans lesquelles brillent la verve, l'imagination, l'originalité, la grâce. Il est encore célèbre comme historien par son *Histoire de la révolution des Pays-Bas* et son *Histoire de la guerre de Trente ans*, où il se montre toujours poète et souvent partial. Ce dernier défaut se fait remarquer dans ses tragédies historiques : *Marie Stuart, Jeanne d'Arc* sont des portraits infidèles et mensongers. (Voir *Morc. ch.*, N° CVII.)

Caractère du génie de Schiller. — Schiller montre partout une imagination exaltée, une âme brûlante ; il donne à ses personnages des vertus et des défauts héroïques. Il excelle à remuer les passions, à peindre les caractères sans toutefois respecter la vérité historique, surtout lorsqu'il rencontre le catholicisme sur son chemin. La plupart de ses tragédies manquent de plan ; ses personnages ont quelque chose de vague et d'étrange. Mais tel est le charme de cette poésie où l'harmonie du style égale la beauté des images, tel est le prestige de ces conceptions dramatiques dont il a le secret, que, s'il reste inférieur à Shakespeare, il est à la tête du théâtre allemand.

Les autres poésies de Schiller, ses *ballades*, offrent les mêmes qualités, avec moins de défauts peut-être. *Les dieux de la Grèce, la Joie, la Résignation, la Cloche* sont des chefs-d'œuvre que l'Allemagne sait par cœur.

ville, lorsqu'il tomba à la mer en passant sur une planche et se noya ; ses complices furent cruellement punis.

[1] *Don Carlos*, fils de Philippe II, roi d'Espagne, né en 1545, osa traiter avec les Pays-Bas révoltés contre son père ; il fut arrêté et mourut dans sa prison (1568).

[2] *Wallenstein*, célèbre général de l'empereur Ferdinand II, se distingua pendant la guerre de Trente ans, perdit la célèbre bataille de Lutzen contre Gustave-Adolphe, et périt assassiné en 1634.

— Après Schiller, on peut citer **Werner** (1768-1823), né à Kœnigsberg. Son existence fut fort agitée : tour à tour luthérien, philosophe, franc-maçon ardent et passionné, il finit par aller à Rome se convertir au tombeau des saints Apôtres. Il reçut les ordres sacrés, se livra même à la prédication et mourut en 1823.

Il avait composé plusieurs tragédies avant sa conversion : *La Croix sur la mer Baltique, Martin Luther, Attila, etc.*, dans lesquelles, par une sorte de mysticisme, il obtint les effets les plus dramatiques.

Iffland (1759-1814), directeur du théâtre de Berlin, a laissé plusieurs drames, entre autres : *Frédéric d'Autriche,* dans lequel il défend avec chaleur la cause des princes contre l'esprit révolutionnaire.

Kotzebue (1761-1819) a composé plus de trois cents pièces, tragédies et comédies : *Gustave Wasa, les Hussites, Grotius Hugo* ou simplement *Grotius,* etc., sans parler de ses travaux historiques : *Histoire des premiers siècles de la Prusse, Histoire de l'Empire germanique.*

Poésie lyrique.

Les Allemands ont toujours montré un talent supérieur pour tout ce qui tient au chant et spécialement au chant religieux ; ils excellent à joindre au sentiment musical l'élévation de la pensée et la naïveté de l'expression. Nous citerons quelques-uns des principaux lyriques de cette époque.

Léopold de Stolberg (1750-1819), né à Bramstedt (*Holstein*), partagea ses travaux littéraires avec son frère **Christian,** comme lui rempli d'admiration pour la poésie nationale. Tous deux comprirent que pour l'élever à sa plus haute perfection, il fallait se mettre intimement en rapport avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Léopold traduisit en vers l'*Iliade,* et composa de concert avec son frère des tragédies avec des chœurs, à la manière antique. Les œuvres dramatiques des Stolberg manquent parfois d'intérêt, mais leurs *poésies lyriques* sont admirables : c'est tout ce que l'Allemagne possède de mieux en ce genre. Léopold, qui avait abjuré le protestantisme en 1800, composa après sa conversion l'*Histoire de la religion chrétienne* en quinze volumes. Cet ouvrage est regardé, avec raison, comme l'un des plus beaux monuments que le génie ait élevés à la religion. (Voir *Morc. ch.*, N° CVIII.)

Bürger (1748-1794) se distingua par ses *Ballades,* dans lesquel-

les il a exploité avec talent les légendes et les superstitions populaires de l'Allemagne, arrachant la littérature de son pays à l'imitation servile de la poésie française.

Arndt (1769-1860), l'un des poètes les plus populaires de l'Allemagne, s'est rendu célèbre à l'époque de l'invasion de 1813 par ses *Chants patriotiques ;* il a également composé plusieurs ouvrages historiques : *la Germanie et l'Europe, l'Histoire de Suède, etc.*

Uhland (1787-1862) se distingua également, vers 1813, par ses *Ballades* et ses *Romances nationales ;* elles sont pleines de vérité, de sentiment, de délicatesse, de patriotisme ; le style en est vif, brillant, chaleureux et d'une admirable clarté.

Geibel, né à Lubeck en 1815, est peut-être le premier lyrique de notre temps. Ses *Poésies* et *Romances* sont également louées pour la pureté de la forme, la vérité et la profondeur du sentiment.

Oscar de Redwitz, né près d'Anspach (*Bavière*), en 1823, non content de cultiver avec succès la poésie lyrique, semble aspirer à la gloire de l'épopée. Cependant son *Amaranthe,* épopée romantique, ne saurait être comparée à la *Messiade.*

§ 2. — Prose, XVIIIe et XIXe siècle.

Erudition et Histoire.

Herder (1744-1803), fils d'un simple maître d'école, s'éleva, par ses talents, à une position brillante et fut un des écrivains les plus illustres de l'Allemagne. Littérateur, théologien, philosophe, critique, prédicateur même, il exerça par ses savants travaux une grande influence sur son siècle. Sa place est marquée, bien qu'à un rang inférieur, à côté de Schiller, de Gœthe, de Lessing, dans le grand mouvement littéraire et philosophique de l'Allemagne à la fin du XVIIIe siècle. Son principal ouvrage : *Idées sur la philosophie de l'humanité*, suppose de grandes recherches et des vues ingénieuses ; c'est un tableau plein de magnificence, peint avec force et conçu avec une rare étendue d'intelligence. Malheureusement le point de vue est exclusif : Herder a été trop préoccupé de la méthode expérimentale, et sa théorie se trouve, par là même, favorable au sensualisme.

Muller (1752-1809). — Jean Muller, le grand historien de la Suisse, naquit à Schaffhouse en 1752. Il était à peine âgé de neuf ans que déjà il recherchait les origines de sa ville natale. Son premier ouvrage fut une histoire en latin de la

guerre cimbrique; puis il entreprit un plus vaste travail: *Histoire de la confédération Suisse.* Cette histoire, écrite en allemand, commence à l'origine de la nation suisse et s'étend jusqu'à la fin du XVe siècle. Elle est pleine des recherches les plus exactes et les plus profondes sur les villes et leurs traditions particulières; la narration, large, grave, quelquefois majestueuse, est un peu froide, mais inspirée partout d'un vif sentiment de liberté.

Muller a été surnommé le *Thucydide de l'Helvétie.*

Schmidt (1736-1794) a laissé l'*Histoire des Allemands;* cet ouvrage jouit à juste titre d'une grande autorité.

Révolution littéraire. — Les **Schlegel.** — Les plus célèbres écrivains allemands, Klopstock, Lessing, Gœthe, etc., avaient déjà proclamé l'affranchissement de la littérature nationale et rejeté les règles d'Aristote aussi bien que celles du génie français; cependant leur goût les avait ramenés malgré eux vers les anciens modèles. La haine de la domination étrangère fit rêver à de jeunes esprits, ardents, infatigables, une indépendance plus complète; ils étudièrent avec un soin jaloux le passé germanique, le moyen âge, afin de fonder, sur un terrain entièrement national, une nouvelle littérature.

Auguste Schlegel (1767-1845) et son frère **Frédéric** mirent leurs talents au service de cette cause et entraînèrent tous les auteurs contemporains. Le premier est surtout célèbre par son *Cours de littérature dramatique,* ouvrage de mérite, aussi intéressant qu'instructif; on lui doit aussi la publication de l'épopée allemande des *Niebelungen.*

Son frère Frédéric abjura le protestantisme en 1805 et composa sur la *Philosophie de l'histoire* d'importants ouvrages dont la pensée principale est la réunion de l'humanité entière au moyen du christianisme.

— Les théories littéraires des deux Schlegel dont *Hardenberg,* mieux connu sous le nom de **Novalis,** fut un des plus ardents propagateurs, donnèrent naissance à l'*école romantique* ou *jeune Allemagne* qui chercha tout d'abord à faire dominer dans la littérature l'élément chrétien et national. Elle ne s'est

pas constamment maintenue dans la pureté de ses principes; toutefois l'on peut dire qu'elle a su se préserver des excès de tout genre qui ont marqué la dernière période du romantisme français. (Voir *Morc. ch.*, N° CIX.)

Wolf (1759-1824), par ses diverses publications des *Antiquités classiques*, a exercé une grande influence et soulevé de vives querelles dans sa patrie. Dans ses études sur *Homère*, il ne craint pas de nier l'existence du chantre d'Achilie, soutient que l'*Iliade* et *l'Odyssée* ne sont pas du même auteur, et que ces ouvrages se composent de poésies recueillies des rapsodes et assemblées au temps de Périclès. Cette hypothèse a trouvé peu d'approbateurs.

Guillaume Grimm (1786-1859), s'est spécialement occupé de la littérature allemande au moyen âge et a secondé, par là même, la nouvelle école. Il a publié les *Anciens chants héroïques des Danois, la Forge d'or* de Conrad de Wurtzbourg, etc. — Son frère *Louis* a suivi la même carrière; il a fait connaître la *poésie des Meistersingers*, le *Roman du Renard*, etc. On lui doit également des *Contes d'enfants et du foyer*, bien connus en France.

Romans. — La vogue du roman, toujours grande en Allemagne, a pris, dans notre siècle, une nouvelle extension; ce genre a tout envahi : histoire, morale, philosophie, politique, tout se traite dans des récits allégoriques en vers ou en prose. **Frédéric Richter** (1763-1825) est un des romanciers les plus originaux de l'Allemagne : en cette qualité, il ne peut être bien apprécié que par les Allemands. **Hoffmann** (1776-1822) a poussé jusqu'aux dernières limites la féerie et le genre fantastique.

La comtesse **Hahn-Hahn**, née en 1805, s'est fait une réputation européenne, d'abord par ses *poésies lyriques*, ses *Récits de voyages, Romans*, etc., et surtout, depuis sa conversion au catholicisme, par plusieurs ouvrages qui respirent les sentiments les plus purs : *Babylone et Jérusalem* ou Confession d'une néophyte, *les Pères du Désert, les Martyrs*, etc.

Un nom plus cher encore et plus utile à la jeunesse, c'est

celui du bon **chanoine Schmid** (1768-1854), né en Bavière; il fut pourvu d'un canonicat à Augsbourg où il mourut. Rien de plus charmant ni de plus moral que le *Recueil de Contes* qu'il a composés pour l'enfance et dont la plupart sont des chefs-d'œuvre. Beaucoup sont très courts, ce sont de petites fables en action ; quelques-uns, plus étendus, ont acquis une certaine célébrité, tels que les *Œufs de Pâques, Marie ou la Corbeille de fleurs, etc.*

Auteurs religieux. — En Allemagne, aussi bien qu'en Angleterre, malgré les malheurs des temps ou plutôt par suite des persécutions dirigées contre l'Eglise, la tendance vers le catholicisme se manifeste de plus en plus, surtout dans les études sérieuses. **Gœrres** (1776-1848), célèbre publiciste, a non seulement réveillé le patriotisme allemand lors des invasions sous l'Empire, mais il a surtout défendu la cause catholique avec un talent et une activité infatigables.

L'histoire a rencontré d'éloquents interprètes : **Hurter** (1787-1865) avait préludé à sa conversion par l'*Histoire d'Innocent III,* la meilleure qui existe. Il abjura le protestantisme en 1844, et publia sous le titre de *Naissance et Renaissance* l'histoire de sa conversion et divers autres travaux historiques. — **Voigt** (1786-1863) a rendu à l'Eglise un éclatant hommage par son *Histoire du Pape Grégoire VII et de son époque.*

Tableau synoptique de la littérature allemande.

1re période : Littérature allemande jusqu'au XVIIIe siècle.

ORIGINE ET PREMIERS DÉVELOPPEMENTS DE LA LANGUE	Chants des BARDES. ULPHILAS (IVe siècle). *Traduction de la Bible.*	
	CHARLEMAGNE. OTFRIED (IXe siècle), *Traduction de l'Evangile.*	
	POÉSIES NATIONALES XIIIe et XIVe SIÈCLE	**Minnesingers,** WALTER DE VOGELWEIDE, CONRAD DE WURTZBOURG.
		NIEBELUNGEN (Épopée nationale).
		Meistersingers (Maîtres chanteurs).

PROSE JUSQU'AU XVIIIe SIÈCLE	XIVe siècle ; JEAN TAULER (1294-1361), célèbre prédicateur. XVIe siècle ; LUTHER : *Traduction de la Bible en langue vulgaire.* XVIIe siècle ; OPITZ (1597-1639) et son école. **Leibnitz** (1646-1716) Ouv. : *Essais de Théodicée.*

2e période : XVIIIe et XIXe siècle.

POÉSIE

ÉPOPÉE	**Klopstock** (1724-1803). Ouv. : *la Messiade, Odes, Tragédies.* **Wieland** (1733-1813). Ouv. : *l'Obéron, Romans philosophiques, Tragédies.* **Gessner** (1730-1788). Ouv. : *La mort d'Abel, Idylles.*
POÉSIE DRAMATIQUE	**Lessing** (1729-1781). Ouv. : *Drames, Dramaturgie, Laocoon.* WINCKELMANN (1717-1768). **Gœthe** (1749-1832) Ouv. : *Gœtz de Berlichingen, le comte d'Egmont, Iphigénie, Faust.* — Poème d'*Hermann et Dorothée, Werther* (Roman). **Schiller** (1759-1805) *Tragédies* : Les *Brigands,* la *Conjuration de Fiesque, Don Carlos, Wallenstein, Marie Stuart, Jeanne d'Arc, Guillaume Tell.* — *Ballades.* — *Histoire de la Guerre de Trente ans.* WERNER. — IFFLAND. — KOTZEBUE.
POÉSIE LYRIQUE	**Léopold de Stolberg** (1750-1819) et CHRISTIAN son frère. BÜRGER (1748-1794). — ARNDT (1769-1860). — UHLAND (1787-1862). — *Ballades et romances nationales.* GEIBEL. — OSCAR DE REDWITZ.

PROSE

HISTOIRE	HERDER (1744-1803). Ouv. : *Idées sur la philosophie de l'humanité.* **Muller** (1752-1809). Ouv. : *Histoire de la confédération Suisse.*

LITTÉRATURE	Les SCHLEGEL (Auguste et Frédéric). Ouv. : *Cours de littérature dramatique.* NOVALIS, chef de l'*École romantique.* WOLF : *Antiquités classiques.*
ROMANS, CONTES	GRIMM (Guillaume et Louis). *Traduction des poésies nationales.* FRÉDÉRIC RICHTER. — HOFFMANN. La comtesse HAHN-HAHN : *Poésies lyriques. Récits de voyage, Babylone et Jérusalem etc.* Le chanoine SCHMID : *Recueil de contes.*
RELIGION	GŒRRES. — HURTER : *Histoire d'Innocent III.* VOIGT : *Histoire de Grégoire VII.*

RECUEIL

DE

MORCEAUX CHOISIS

EXTRAITS DES MEILLEURS AUTEURS

LITTÉRATURES ANCIENNES, LITTÉRATURES MODERNES ÉTRANGÈRES

LITTÉRATURES ANCIENNES

LITTÉRATURE HÉBRAÏQUE[1]

LIVRES HISTORIQUES

I. — Joseph se fait connaître à ses frères.

(Genèse, XLV.)

Joseph ne pouvait plus se contenir en présence de tous ceux qui étaient là. Il s'écria : « Faites sortir d'ici tout le monde. » C'est pourquoi personne ne demeura avec Joseph lorsqu'il se fit connaître à ses frères. Alors il éleva si fort la voix en pleurant, qu'il fut entendu de tous les Egyptiens et de la maison même de Pharaon. Et Joseph dit à ses frères : « Je suis Joseph ! Mon père vit-il encore[2] ? » Ses frères étaient si troublés en sa présence, qu'ils ne purent lui répondre ! Joseph dit

[1] Cette traduction des morceaux choisis de la Bible est empruntée à M. Laurens, hébraïsant du plus grand mérite.

[2] « A ce moment, dit M. de Châteaubriand, l'image de la douleur de Jacob brise le cœur de Joseph, et le force à se découvrir plus tôt qu'il ne l'avait résolu ; quant au mot fameux : *Je suis Joseph,* on sait qu'il faisait pleurer d'admiration Voltaire lui-même. » — « Quand Joseph, dit aussi Rollin, se découvre à sa famille, il ne dit que deux mots, mais qui sont puisés dans le fond même de la nature : *Je suis Joseph ! Mon père vit-il encore ?* Voilà de ces traits d'éloquence qui sont inimitables. » — « Ce morceau, dit Voltaire, a toujours passé pour un des plus beaux de l'antiquité. Nous n'avons rien dans Homère de si touchant : c'est la première de toutes les reconnaissances, dans quelque langue que ce soit. »

ensuite à ses frères : « Approchez-vous de moi. » Ils s'approchèrent, et il dit : « Je suis Joseph votre frère, que vous avez vendu pour l'Egypte. Mais ne vous affligez point ; ne vous reprochez pas de m'avoir vendu pour ce pays, car Dieu m'a envoyé devant vous pour vous sauver la vie. Il y a deux ans déjà que la famine est sur la terre, et, pendant cinq ans encore, il n'y aura ni labour, ni moisson. Dieu m'a envoyé devant vous pour vous conserver sur la terre, et vous faire vivre par une délivrance éclatante. Ce n'est pas vous certes qui m'avez envoyé ici ; mais Dieu m'a établi le Père de Pharaon [1], le maître de toute l'Egypte. Venez donc me trouver, ne différez point. Vous habiterez dans la terre de Gessen : là vous serez près de moi, vous et vos fils et les enfants de vos fils, vos brebis et vos bœufs et tout ce qui est à vous ; là je vous nourrirai pendant les cinq années de famine qui restent encore, afin que vous ne soyez point réduits à la détresse, vous et votre maison et tout ce qui vous appartient. Vous voyez de vos yeux, les yeux de mon frère Benjamin voient aussi que c'est moi-même qui vous parle par ma bouche. Annoncez à mon père quelle est ma gloire dans toute l'Egypte, et tout ce que vous avez vu. Hâtez-vous, et ramenez mon père ici. » Puis il se jeta au cou de Benjamin, et il pleura ; et Benjamin de son côté pleura sur le cou de son frère. Il embrassa ensuite tous ses frères, en pleurant sur eux ; alors seulement ils lui parlèrent.

Un bruit retentit aussitôt dans le palais de Pharaon : « Les frères de Joseph sont venus ! » Cette nouvelle réjouit Pharaon et ses officiers ; et Pharaon dit à Joseph : « Dites à vos frères : Voici ce qu'il faut que vous fassiez. Chargez vos bêtes, partez et arrivez au pays de Chanaan ; prenez votre père et vos familles et venez me trouver. Je vous donnerai ce qu'il y a de meilleur dans la terre d'Egypte, et vous vous engraisserez de ses produits. Vous avez mes ordres, exécutez-les. Emmenez avec vous du pays d'Egypte des chariots pour vos jeunes enfants et vos femmes : transportez votre père, et venez. N'ayez aucun regret

[1] *Le père de Pharaon.* Cette espèce de locution était usitée dans l'Orient : elle correspond à celle de *Père de la Patrie,* usitée aussi dans l'Occident.

à votre matériel, car tous les biens de l'Egypte seront à vous. » Les enfants d'Israël firent ainsi. Joseph leur donna des chariots, suivant l'ordre de Pharaon ; il leur donna aussi des provisions pour le voyage. Il ajouta pour chacun des vêtements de rechange, et il donna à Benjamin trois cents pièces d'argent et cinq habits pour changer. Il envoya en présent à son père dix ânes chargés de toutes sortes de choses précieuses du pays d'Egypte, et dix ânesses, portant du blé, du pain et des vivres pour lui pendant le voyage. Puis il congédia ses frères ; mais, au moment du départ, il leur dit : « Ne vous querellez pas en chemin. »

Ils partirent donc de l'Egypte, et ils arrivèrent dans la terre de Chanaan chez Jacob leur père. Et ils lui dirent la nouvelle en ces termes : « Joseph vit encore ! C'est lui qui commande tout le pays d'Egypte. » Mais son cœur restait froid, car il ne les croyait point. Cependant, lorsqu'ils lui eurent rapporté toutes les paroles que Joseph leur avait dites, et qu'il vit les chariots envoyés par Joseph pour les transporter, l'esprit de Jacob leur père se réveilla, et il dit : « Joie suprême ! Joseph, mon fils, vit encore ! J'irai et le verrai avant de mourir. »

II. — Cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge. (Exode, XV.)

Je chanterai Jéhovah, car il a déployé toute sa magnificence ! Il a précipité dans la mer le cheval et son cavalier ! L'Eternel est ma force et l'objet de mes chants ; il s'est fait mon Sauveur ! Il est mon Dieu, je le glorifierai ; le Dieu de mon père, je l'exalterai !

Jéhovah est le héros des combats ; l'Eternel est son nom ! Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon et son armée ! Ses plus vaillants capitaines ont été submergés dans la mer Rouge : l'abîme les a couverts ; ils sont descendus dans ses profondeurs comme la pierre !

Ta droite, ô Jéhovah, a signalé sa force ; ta droite, ô Jéhovah ! a brisé l'ennemi. Par la grandeur de ta puissance, tu

as anéanti ceux qui s'élevaient contre toi. Tu as envoyé ta colère ; elle les a dévorés comme la paille ! Au souffle de ta fureur, les flots se sont amoncelés, les vagues se sont dressées comme une masse, les abîmes se sont durcis au cœur de la mer !

L'ennemi disait : « Je poursuivrai, j'atteindrai, je partagerai les dépouilles, mon âme se rassasiera ; je tirerai l'épée, mon bras les exterminera ! » « Ton haleine a soufflé : la mer les a engloutis, ils se sont enfoncés comme du plomb dans les vagues bouillonnantes !

Qui d'entre les dieux te ressemble, ô Jéhovah ? Qui est, comme toi, admirable en sainteté, digne de louanges magnifiques, merveilleux en ses œuvres ? Tu as étendu ta droite, la terre les a dévorés ! Tu as guidé dans ta miséricorde ce peuple que tu as racheté ; tu l'as conduit, dans ta puissance, vers la demeure de ta sainteté.

Les peuples l'apprendront et seront saisis de crainte ; l'épouvante s'emparera des habitants de la Palestine. Déjà tremblent les princes d'Edom : les vaillants de Moab sont glacés d'effroi, tous les habitants de Chanaan tombent en défaillance ! Le trouble et la terreur les ont renversés !

Qu'ils soient muets comme la pierre, jusqu'à ce que ton peuple soit passé, ô Jéhovah ! jusqu'à ce que soit passé le peuple que tu t'es acquis ! Introduis-le, plante-le sur la montagne de ton héritage, dans le lieu que tu as préparé pour ton séjour, ô Jéhovah ! dans le sanctuaire que tes mains ont fondé, ô Adonaï !

(*Une voix :*) Que Jéhovah règne éternellement et à jamais, parce que les chevaux de Pharaon, ses chariots et ses cavaliers sont entrés dans la mer !

(*Le peuple en chœur :*) Et parce que Jéhovah a ramené ses flots sur eux, pendant que les enfants d'Israël la traversaient à pied sec.

III. — Chant de triomphe de Débora. (Juges, V.)

En ce jour-là, Débora chanta ce cantique, avec Barac, fils d'Abinoham :

« Une éclatante vengeance s'est accomplie en Israël ! Le peuple s'est élancé à l'envi ! Louez Jéhovah ! Rois, écoutez ; princes, prêtez l'oreille ! Je vais chanter l'Eternel ! je vais dire un hymne à Jéhovah, au Dieu d'Iraël !

« O Jéhovah ! quand tu sortis de Sêhir, quand tu vins des champs d'Edom, la terre trembla, les cieux se fondirent en pluies, les nues versèrent des torrents ! Les montagnes, Sinaï lui-même, s'ébranlèrent en présence de l'Eternel, de Jéhovah, le Dieu d'Israël !

« Au temps de Samgar, fils d'Anath, aux jours de Jahel, les chemins étaient déserts : ceux qui fréquentaient naguère les grandes routes, prenaient maintenant des sentiers détournés ! Plus de chefs en Israël ! Il n'y en avait plus, jusqu'à ce que je me fusse levée, moi Débora, moi la mère d'Israël !

« Il s'était choisi de nouveaux dieux ; aussitôt la guerre fut à ses portes : mais pas un bouclier, pas une lance ne se voyaient parmi les quarante mille d'Israël ! Mon cœur chérit les chefs d'Israël, les volontaires du peuple ! Chantez Jéhovah !

« Vous qui êtes montés sur de blanches ânesses, assis sur des housses précieuses, et vous qui marchez à pied dans les rues, méditez les chants pour les pasteurs disséminés aux bords des canaux ! Qu'en ces lieux on proclame les justices de l'Eternel, les justices de ses chefs en Israël ! Qu'ensuite le peuple de Jéhovah coure aux portes !

« Allons ! Allons, Débora ! Courage ! Anime-toi ! Chante l'hymne ! Lève-toi, Barac ! Saisis tes captifs, fils d'Abinoham ! Descends, ô peuple ! Descends, jusqu'au dernier, contre les forts ! O Jéhovah ! descends pour moi contre les vaillants !

« D'Ephraïm sont venus ceux qui ont pris racine dans Amelech. Toi, ensuite, Benjamin, avec tes bataillons ! de Machir [1] ont accouru des chefs, et de Zabulon, des capitaines conduisant leurs troupes sous le bâton de l'enrôlement ! Avec Débora, mes princes d'Issachar ; comme Barac, Issachar s'est élancé sur ses traces dans la vallée !

« Dans les cantons de Ruben, on agitait de grands conseils ! Que faisiez-vous donc assis dans vos limites, écoutant des chansons pastorales ? Les graves conseils vraiment qui se tenaient dans les cantons de Ruben !

[1] *Machir* était fils de Manassé, l'un des fils de Joseph. Une portion de la demi-tribu de Manassé, appelée *Machir*, avait reçu en partage un canton de la Palestine situé en deçà du Jourdain.

« Galaad est demeuré tranquille au delà du Jourdain ! Et Dan, que faisait-il près de ses vaisseaux ? Aser est resté au bord de la mer, retranché dans ses ports ! Mais le peuple de Zabulon a joué sa vie contre la mort ! Nephtali pareillement, sur les hauteurs de ses vallées.

« Des rois sont venus ; ils ont fait la guerre. Ils ont combattu les rois de Chanaan à Thahenac, près des lacs de Méghiddo : ils n'ont pas butiné une parcelle d'argent ! Du haut des cieux, les étoiles ont combattu : des hauteurs de leur parcours, elles ont combattu contre Sisara. Le torrent de Chison les a entraînés, le torrent aux flots conjurés, le torrent de Chison ! Foule le puissant, ô mon âme ! le puissant écrasé sous le pied du cheval dans son élan, dans l'impatience de sa course !

« Maudissez Méroz, a dit l'ange de Jéhovah ; multipliez vos imprécations contre ses habitants, parce qu'ils ne sont pas venus en aide à Jéhovah parmi les vaillants ! Mais bénie soit entre les femmes de Jahel, l'épouse d'Héber Cinéen ! Qu'elle soit bénie entre les femmes, dans sa tente !

« Il a demandé de l'eau, elle lui a donné du lait ; elle a présenté dans une riche coupe du lait crêmé ! Sa main gauche a saisi un pieu, sa droite le marteau des travailleurs, et elle a frappé Sisara ! Elle a brisé sa tête, elle a frappé et transpercé ses tempes ! Il a roulé à ses pieds ; il est tombé roide, sans vie, à la place même où il a roulé !

« La mère de Sisara regardait par la fenêtre ; elle criait à travers les grilles : « Son char a-t-il honte de rentrer ? et la marche de ses chariots, pourquoi est-elle si lente ? » Les plus avisées de ses femmes lui répondaient, elle-même se disait aussi : « Ne faut-il pas recueillir, partager le butin ? une fille, deux filles [1] pour chaque guerrier ? des dépouilles aux riches couleurs pour Sisara, des dépouilles aux couleurs éclatantes et variées ? des vêtements brodés, des étoffes de toutes couleurs deux fois teintes, autant qu'en peut porter le cou des bêtes prises dans le combat ? »

« Qu'ainsi périssent, ô Jéhovah ! tous tes ennemis, et que ceux qui te chérissent ressemblent au soleil, quand il se lève dans sa robuste splendeur ! »

[1] C'était la coutume des peuples anciens de partager les captives entre les guerriers après une victoire, et de réserver les plus belles pour les chefs et les héros.

IV. — La Vision de Samuel. (I, Rois, III.)

Le jeune Samuel servait dans le temple de Jéhovah, sous les yeux du grand-prêtre Héli. En ce temps-là, la parole de Jéhovah était rare et précieuse, et il n'y avait point de vision manifeste.

Un jour, Héli était couché dans sa chambre, et ses yeux commençant à s'obscurcir ne pouvaient plus voir distinctement. Les lampes qui brûlaient devant Dieu n'étaient pas encore éteintes, et Samuel alors était couché dans le temple de Jéhovah où était l'arche de Dieu.

Le Seigneur appela Samuel, qui répondit : « Me voici. » Aussitôt il courut à Héli, à qui il dit : « Me voici, car vous m'avez appelé. » Héli répondit : « Non, je ne t'ai point appelé, retourne et dors. » Il s'en alla et se recoucha.

Le Seigneur appela encore Samuel une autre fois : Samuel se leva et alla trouver Héli, à qui il dit : « Me voici, car vous m'avez appelé. » Héli répondit : « Je ne t'ai point parlé, mon fils, retourne et dors. »

Samuel ne savait point encore distinguer la voix de Jéhovah, qui jusque-là ne lui avait point révélé sa parole. Or, Jéhovah continuant d'appeler Samuel une troisième fois, il se leva, et étant allé trouver Héli, il lui dit : « Me voici, car vous m'avez appelé. » Héli comprit alors que le Seigneur appelait l'enfant.

Héli dit donc à Samuel : « Va et dors ; et, si l'on t'appelle, tu répondras : Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute. » Samuel s'en alla et se recoucha dans sa chambre.

Le Seigneur vint, s'approcha de Samuel, et l'appela comme il avait fait les autres fois : « Samuel, Samuel ! » Samuel répondit : « Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute. »

Alors Jéhovah dit à Samuel : « Je vais exercer dans Israël un jugement dont on ne pourra entendre parler, sans que les oreilles tintent d'effroi. Je vais en ce temps-ci accomplir à l'égard d'Héli toutes les paroles que j'ai prononcées contre sa maison : je commencerai et je finirai.

« Je lui ai déclaré que j'exercerais mon jugement contre sa maison pour toujours, à cause de son iniquité, parce que connaissant que ses enfants se conduisaient d'une manière indigne, il ne leur en a point marqué son indignation.

« C'est pourquoi j'ai prononcé avec serment cette sentence contre la maison d'Héli, que l'iniquité de cette maison ne serait jamais expiée, ni par aucun sacrifice, ni par aucune oblation. »

Samuel demeura ensuite couché jusqu'au matin : il ouvrit les portes de la maison de Jéhovah et il n'osait rendre compte à Héli de la vision qu'il avait vue. Mais Héli appela Samuel et lui dit : « Samuel, mon fils ; » à quoi il répondit : « Me voici. » Héli ajouta : « Qu'est-ce que Jéhovah t'a dit ? ne me le cache point : que Dieu te traite de telle et telle manière si tu me caches quelque chose de tout ce qu'il t'a dit. » Samuel lui rapporta donc tout, et il ne lui cacha rien. Sur quoi Héli répondit : « Il est le Seigneur, qu'il fasse ce qu'il jugera bon ! »

V. — Plaintes de David sur Saül et Jonathas.

(II, Rois, I.)

Le chevreuil, ô Israël ! a été blessé sur tes montagnes ! Comment les forts sont-ils tombés ?

Ne l'annoncez pas dans Gath, n'en répandez pas l'avantageuse nouvelle dans les places d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, que les filles des incirconcis n'en triomphent d'aise.

O montagnes de Gelboé ! que la rosée ni la pluie ne tombent sur vous, et que les champs vous refusent leurs dons ! car là fut jeté avec mépris le bouclier des forts, le bouclier de Saül, sans respect ponr l'onction sacrée.

Jamais la flèche de Jonathas n'était retournée en arrière, sans avoir bu le sang des blessés, sans s'être engraissée de la chair des forts ! Jamais le glaive de Saül n'avait frappé en vain !

Saül et Jonathas unis, quand ils vivaient, par l'attachement et l'amour le plus tendre, n'ont pas été séparés par la mort. Ils furent plus rapides que les aigles, plus intrépides que les lions !

Filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous revêtait de pourpre et de charmantes parures, qui vous rapportait les ornements d'or dont vous rehaussiez vos ajustements !

Comment sont-ils tombés, les forts, au milieu du combat ? Comment Jonathas a-t-il été frappé sur tes montagnes ?

Je te déplore, ô mon frère Jonathas ! Tu m'étais si doux ! Je t'aimais comme une mère aime son fils unique !

Comment sont-ils tombés, les forts ? Comment ont-ils succombé les foudres de guerre ?

VI. — Chant de triomphe de Judith. (Judith, XVI.)

Commencez un chant à mon Dieu sur les tambourins ! Chantez à mon Dieu sur les cimbales ! Modulez pour lui un hymne nouveau ; exaltez et invoquez son nom ! Car l'Eternel brise les combats, l'Eternel qui, dans les camps, au milieu de son peuple, m'a retirée des mains de mes persécuteurs.

Assur est venu des montagnes de l'Aquilon ! il est venu avec les myriades de ses soldats. Leur nombre obstruait les torrents ; sa cavalerie couvrait les collines. Il menaçait de brûler mes confins, de passer mes jeunes gens au fil de l'épée, de briser contre terre mes enfants à la mamelle, de s'emparer de mes jeunes fils et d'enlever mes vierges !

Le Dieu Tout-Puissant les a déjoués par la main d'une femme ! Car le fort n'est pas tombé sous les coups des jeunes hommes ; les fils des Titans ne l'ont point frappé ; des géants énormes ne se sont pas jetés sur lui ; mais Judith, fille de Mérari, l'a perdu par la beauté de son visage !

Elle a quitté ses habits de veuve pour relever l'abattement en Israël. Elle a parfumé son visage, elle a ajusté sa chevelure sous un turban ; pour le charmer, elle s'est revêtue d'une robe de fin lin. Sa chaussure a ébloui ses yeux, son éclatante beauté a captivé son cœur, et un cimeterre a tranché sa tête.

Les Perses ont frémi de son audace ; son assurance a renversé les Mèdes ! Alors mes humbles ont poussé des cris de joie, mes faibles ont semé l'épouvante, et eux sont demeurés frappés de stupeur ! Aux cris retentissants des miens ils ont pris la fuite ; des fils de faibles femmes les ont taillés en pièces, ils les ont percés comme des enfants qui se sauvent ; ils ont été exterminés par l'armée de mon Dieu !

Que je chante donc un hymne à mon Dieu ! O Adonaï ! tu es grand et glorieux, admirable dans ta force, invincible ! Que toute ta création t'obéisse : car tu as dit, et elle a été faite ; tu as envoyé ton Esprit, et il a édifié ; et rien ne résiste à ta parole. Les montagnes mêmes avec leurs sources s'ébranlent jusque dans leurs fondements, et les rochers fondent comme la cire en ta présence !

Mais tu es propice à ceux qui te craignent ! C'est peu pour toi, qu'un sacrifice d'agréable odeur, et tu comptes pour rien la graisse des holocaustes ; mais celui qui craint le Seigneur sera grand à jamais ! Malheur aux nations qui s'élèvent contre mon peuple ! Le Dieu Tout-Puissant les châtiera au jour du jugement ;

il livrera leurs chairs au feu et aux vers, et ils se désoleront dans des tourments éternels.

VII. — Dernier chant de Moïse. (Deutéron., XXXII).

Cieux, prêtez l'oreille à mes discours, et que la terre écoute les paroles de ma bouche. Mon enseignement coulera goutte à goutte, comme l'eau ; ma parole se répandra comme la rosée ; comme une douce pluie sur l'herbe naissante, comme une légère ondée sur l'herbe verte ! Je vais célébrer le nom de Jéhovah ! Donnez à notre Dieu de magnifiques louanges ! Il est le Rocher ! Son œuvre est parfaite, car toutes ses voies sont la justice......

A-t-il dévié du bien ? Non certes : c'est à ses enfants qu'est la souillure ; c'est à la génération perverse et tortueuse ! Est-ce ainsi, peuple méchant et insensé, que tu paies Jéhovah de retour ? N'est-il pas ton père, ton acquéreur, celui qui t'a créé, qui t'a fondé ? Rappelle-toi les jours anciens, scrute les temps d'âge en âge...

Quand le Très-Haut établit l'héritage des nations, quand il divisa les enfants des hommes, il régla la limite des peuples selon le nombre des fils d'Israël : car la portion de Jéhovah, c'est son peuple ; Jacob est le cordeau de son héritage. Il le trouva dans la contrée du désert, dans la vaste solitude du rugissement ! Il l'entoura d'un rempart, il prit soin de lui, il le protégea comme la prunelle de son œil.

Semblable à l'aigle pleine de tendresse pour son nid, qui se couche mollement sur ses petits, qui étend ses ailes pour les recevoir et les transporter sur ses plumes, Jéhovah seul l'a conduit, sans le secours d'aucun dieu étranger ! Il l'a charrié sur les hauteurs de la terre, afin qu'il se nourrît du produit des champs. Il l'a allaité avec le miel du rocher, avec l'huile du granit le plus dur, avec la crême des vaches, avec le lait des brebis ! Il l'a nourri avec la graisse des agneaux, des béliers de Basan et des boucs, avec la fine fleur du froment ! Tu as bu le jus vermeil du raisin et leur liqueur fermentée.

Mais le jeune Israël devenu gras a regimbé !... Alors il a abandonné l'Eternel son créateur, il a méprisé son rocher tutélaire. Ils ont piqué sa jalousie par des dieux étrangers, ils l'ont irrité par d'abominables pratiques... Jéhovah l'a vu, et, dans son indignation, il a repoussé ses fils et ses filles ! « Je leur cacherai ma face, je verrai quelle sera leur fin ; car c'est une génération perverse, ce sont des enfants sans foi, qui ont attisé ma jalousie par des non-dieux, qui m'ont irrité par de vains simulacres. A mon tour, je piquerai leur jalousie par un peuple étranger, je les irriterai par une nation folle ! Le feu de ma colère s'est allumé, il brûlera jusqu'aux profondeurs de l'abîme... »

Mais après que Jéhovah aura fait justice de son peuple, il regrettera ses serviteurs. Voyant leurs mains épuisées, et qu'il ne sera resté ni esclave, ni libre, il dira : « Où sont leurs dieux, ce rocher qui fondait leur espoir, qui a dévoré la graisse de leurs sacrifices, qui a bu tout le vin de leurs libations ? Qu'il se lève et vous porte secours ! Qu'il vous abrite ! Reconnaissez-vous enfin que c'est moi, Moi qui Suis, et qu'avec moi il n'y a point d'autres dieux ? C'est moi qui tue et qui fait vivre, qui blesse et qui guérit, et nul ne peut se soustraire à mon bras !...

O nations ! célébrez le triomphe de son peuple ; car il vengera le sang de ses serviteurs, il châtiera ceux qui l'oppriment, il fera place nette à son peuple.

LIVRES POETIQUES

VIII. — Job rappelle sa gloire passée.

(Job. XXIX et XXX.)

« Qui me rendra ces années d'autrefois, ces temps où Dieu me protégeait, où sa lumière brillait sur ma tête, où je marchais dans les ténèbres à la faveur de son flambeau ? Ces jours de mon printemps, où Dieu habitait familièrement dans ma tente, où le Tout-Puissant était encore avec moi, et où j'étais

entouré de mes enfants ? Alors je lavais mes pieds dans le lait, et les rochers répandaient pour moi des flots d'huile !

« Quand je me rendais aux portes de la ville, je me faisais dresser un siège sur la place publique. A mon aspect, les jeunes gens se cachaient, les vieillards se levaient et restaient debout ; les plus considérables, interrompant leurs discours, portaient leur main à la bouche ; les magistrats baissaient la voix, et leurs langues s'attachaient à leurs palais.

« L'oreille qui m'entendait me proclamait heureux, l'œil qui me voyait me rendait témoignage ; car je secourais le pauvre dans son gémissement, et l'orphelin privé d'appui ! Celui qui naguère allait périr me bénissait, je comblais de joie le cœur de la veuve. Je me revêtais de la justice, et elle m'enveloppait ; l'équité était mon manteau et ma tiare !

« J'étais les deux yeux de l'aveugle, les deux pieds du boiteux. Je servais de père à l'indigent ; j'étudiais à fond la cause même de l'inconnu. Je brisais les dents de l'injuste, je lui arrachais la proie de la bouche ! Et je disais : « Je mourrai dans mon aire ; mes jours se multiplieront comme le sable ; mes racines s'étendront au bord des eaux ; la rosée des nuits rafraîchira mon feuillage ; ma prospérité se renouvellera sans cesse, et mon arc se fortifiera dans mes mains ! »

« On m'écoutait, on attendait que j'ouvrisse la bouche, et quand je donnais mon avis, on faisait silence ! Lorsque j'avais fini, personne n'ajoutait un mot, car ils recevaient mes discours comme une rosée ! Ils me désiraient comme l'eau du ciel, et leurs bouches entr'ouvertes semblaient recueillir la pluie du soir !... Si je me mêlais parmi eux, j'y avais la première place : j'étais comme un roi au milieu de ses gardes, comme un bienfaiteur qui console des affligés !

Et maintenant !... Je sers de jouet à des hommes moins âgés que moi, dont je n'aurais pas daigné mettre les pères parmi les chiens de mes troupeaux ! A quoi m'eût servi le secours de leurs bras ? Desséchés par la faim et la misère, ils se réfugiaient dans des contrées arides, dans des lieux depuis longtemps solitaires et dévastés [1] !...

[1] On croit que Job veut parler ici des descendants des Troglodites, tribus

« Et je suis la chanson de cette espèce d'hommes, le sujet de leurs discours ! Ils m'ont en horreur ; ils se reculent de moi ; ils ne craignent point de me cracher au visage !... C'est pourquoi l'épouvante m'a saisi ; la crainte, comme une tempête, assiège mon courage, et mon bonheur s'est évanoui comme une nuée !... La douleur dévore la moelle de mes os pendant la nuit, et le mal qui me ronge ne dort pas. Il m'enveloppe dans sa violence comme un manteau, il me serre la gorge comme le col d'une tunique...

« Je t'appelle, Seigneur, et tu ne me réponds pas ; j'insiste et tu regardes d'un œil sec ! Tu es pour moi sans pitié ; tu me frappes de toute la force de ton bras !... Mes entrailles brûlent sans relâche ; les jours de l'affliction m'ont surpris... La peau de mon corps est livide, mes os sont calcinés par la fièvre ! Ma lyre ne rend plus que des sons plaintifs, et mon luth ne répète que de lugubres accords. »

IX. — Interrogations de Dieu à Job. (Job, XXXVIII.)

Ceins tes reins comme un vaillant homme : je vais t'interroger ; réponds-moi.

Où étais-tu, quand je fondais la terre ? dis-le, si tu le sais. Sais-tu qui a pris ses dimensions, qui a étendu sur elle le cordeau ? Sur quoi ses bases reposent-elles ? Qui a posé sa pierre angulaire, tandis que les astres du matin unissaient leurs accords, et que tous les enfants de Dieu poussaient des cris de joie ?

Qui entoura la mer de digues, quand elle s'élança du sein de sa mère ; quand je lui donnais pour langes les brouillards, et pour couverture les vapeurs ? Je lui prescrivis ma volonté ; je lui mis des barrières et des portes, et je dis : « Tu viendras jusqu'ici, tu ne passeras pas outre ; là, se brisera l'orgueil de tes flots ! »

sauvages, qui n'avaient primitivement d'autre demeure que les cavernes ; mais qui, ayant fait ensuite irruption dans certaines contrées de l'Arabie, s'en étaient emparées, et s'étaient mêlées de vive force parmi les Aborigènes.

Depuis que tu es né, as-tu donné des ordres au matin? As-tu montré sa place à l'aurore, pour qu'elle se répande jusqu'aux extrémités de la terre, et qu'elle en bannisse les méchants? Elle prend une forme, comme l'argile sous le cachet, et elle se pare du jour comme d'un vêtement, pendant que les impies sont privés de leur lumière, et que le bras audacieux est brisé.

As-tu pénétré dans les profondeurs de la mer? T'es-tu promené dans le sein de l'abîme? Les portes de la mort se sont-elles ouvertes devant toi? As-tu vu l'entrée de la région des ombres?...

Connais-tu les lois du ciel? As-tu réglé son influence sur la terre? Elèveras-tu la voix jusqu'aux nues, et des torrents d'eau t'inonderont-ils? Lanceras-tu tes foudres; et, après être allées, te diront-elles: « Nous voici? »...

Chercheras-tu sa proie à la lionne? Apaiseras-tu la faim des lionceaux, lorsqu'ils sont couchés dans leurs antres, et qu'ils se tiennent aux aguets dans leurs tanières? Qui préparera au corbeau sa nourriture, quand ses petits crient vers Dieu, et qu'ils errent çà et là, n'ayant rien à manger?... As-tu donné la vigueur au cheval [1]? Est-ce toi qui as revêtu son cou du tonnerre? Toi qui le fais bondir comme la sauterelle? La puissance de son hennissement inspire la terreur; il creuse la terre, il s'élance avec audace, il court au-devant des armes! Il se rit de la peur; il n'appréhende rien, il ne recule point devant le glaive! Sur lui résonnent le carquois, la pique étincelante et le javelot! Il s'agite, il piétine, il dévore la poussière. Entend-il le clairon, il ne se contient plus! Aux sons bruyants de la trompette, il s'écrie: « Allons! » Il flaire de loin les combats, les cris des chefs et le tumulte des guerriers!...

Après cela, Jéhovah dit à Job: « Celui qui conteste avec le Tout-Puissant, qu'a-t-il à reprendre? Que le censeur de Dieu réponde. » Job prit la parole et dit: « Je suis une pauvre créature, que répondrai-je? Je mets la main sur ma bouche.

[1] Cette description du cheval est un chef-d'œuvre dont ne peuvent approcher ni celles de Virgile et de Buffon, ni les imitations poétiques qu'on a essayé d'en faire.

Je n'ai que trop parlé ; je ne recommencerai point, je n'aggraverai pas ma faute. »

PSAUMES

X. — Le règne du Christ. (Ps. II.)

Pourquoi les nations s'assemblent-elles en tumulte, et les peuples méditent-ils de vains complots ? Les rois de la terre sont debout, les princes se liguent ensemble contre Jéhovah et contre son Christ. « Rompons leurs liens, rejetons leur joug loin de nous. »

Celui qui est assis dans les cieux rira ; Adonaï se moquera d'eux. A la fin, il les interpellera dans sa colère, il les confondra dans sa fureur : « C'est moi qui ai sacré roi mon élu, sur Sion, ma montagne sainte. »

« Je publierai le décret de Jéhovah ; il m'a dit : Tu es mon fils ; aujourd'hui je t'ai engendré. Demande-moi : je te donnerai les peuples pour héritage, et les limites du monde pour domaine. Tu les frapperas avec un sceptre de fer, tu les briseras comme un vase d'argile. »

Et maintenant, ô rois ! comprenez ; instruisez-vous, juges de la terre. Servez l'Eternel avec crainte, et tressaillez d'effroi. Soumettez-vous au fils, de peur qu'il ne s'irrite, et que votre voie ne périsse ; car sa colère éclatera soudain. Heureux alors tous ceux qui auront mis en lui leur confiance !

XI. — Le peuple d'Israël représenté sous l'image d'une vigne. (Ps. LXXIX.)

Vous avez transporté votre vigne de l'Egypte ; et, après avoir chassé les nations, vous l'avez plantée en leur place.

Vous lui avez servi de guide dans le chemin en marchant devant elle ; vous avez affermi ses racines ; et elle a rempli la terre.

Son ombre a couvert les montagnes, et ses branches, les

cèdres les plus hauts. Elle a étendu ses pampres jusqu'à la mer, et ses rejetons jusqu'au fleuve.

Pourquoi avez-vous donc détruit la muraille qui l'environnait ? et pourquoi souffrez-vous que tous ceux qui passent dans le chemin la pillent ?

Le sanglier de la forêt l'a toute ruinée, et la bête sauvage l'a dévorée.

Dieu des armées, tournez-vous vers nous ; regardez du haut du ciel, et voyez, et visitez de nouveau votre vigne.

Donnez la perfection à celle que votre droite a plantée ; et jetez les yeux sur le fils de l'homme que vous vous êtes attaché.

Cette vigne est brûlée et coupée ; mais ceux qui l'ont saccagée périront par les regards menaçants de votre colère.

Protégez par votre puissance l'homme de votre droite, et le fils de l'homme que vous avez fortifié, pour qu'il fût à vous.

Alors nous ne nous retirerons point de vous ; vous nous rendrez la vie et nous invoquerons votre nom.

XII. — Les Israélites captifs à Babylone.

(Ps. CXXXVII.)

Assis près des fleuves de Babylone, nous pleurions au souvenir de Sion : aux saules qui bordaient ses rives, nous avions suspendu nos lyres.

Là, ceux qui nous avaient amenés captifs nous pressaient de chanter ; ceux qui nous avaient dépouillés nous demandaient des hymnes joyeux :

« Chantez-nous un des hymnes de Sion. » — « Comment hélas ! chanterions-nous un cantique de Jéhovah sur la terre étrangère ? »

O Jérusalem ! Si je t'oublie, que ma droite oublie le mouvement ! Que ma langue se colle à mon palais, si je ne me souviens pas de toi, si je ne fais de Jérusalem le premier objet de ma joie !

Rappelle-toi, Jéhovah, les enfants d'Edom, au jour de Jéru

salem, quand ils s'écriaient : « Rasez, rasez jusqu'à ses fondements ! »

Fille de Babylone, amie du ravage, heureux celui qui te rendra ce que tu nous as fait ! Heureux celui qui saisira tes enfants et les brisera contre la pierre !

XIII. — Isaïe prédit les souffrances du Messie.
(Is., LII et LIII.)

« Mon serviteur aura une intelligence profonde : il sera élevé et illustre ; il montera au faîte de la grandeur ! Mais, comme tu as été, ô Sion ! un sujet d'étonnement pour un grand nombre, de même son aspect sera plus abject que celui d'aucun homme, et son extérieur plus humble que celui d'aucun enfant d'Adam.

« Il soulèvera néanmoins beaucoup de peuples. Les rois mêmes appliqueront leur main sur la bouche, à la vue de ce qui n'avait jamais été raconté, en contemplant Celui dont ils n'avaient point entendu parler.

« Qui a cru à notre parole ? Par qui le bras de Jéhovah a-t-il été reconnu ? Il s'est élevé devant lui comme un humble rejeton, comme une plante née sur un sol aride. Il n'avait ni élégance, ni beauté :

« Nous le voyions, mais dépourvu de cette apparence qui nous l'avait fait désirer. Méprisé, le dernier des mortels, homme de douleur, signalé par ses souffrances, semblable à ceux dont on détourne sa face, il était dédaigné ; nous le comptions pour rien.

« Il a porté véritablement nos infirmités, il s'est chargé du poids de nos peines : nous pensions qu'il était flagellé, meurtri, humilié par la main de Dieu ; et il était frappé à cause de nos prévarications ; il était brisé à cause de nos crimes !.........

« Il s'est dévoué, parce qu'il l'a bien voulu. Soumis à la violence et aux mauvais traitements, il n'a pas ouvert la bouche, il a gardé le silence, comme une brebis qu'on mène à la mort, comme l'agneau muet devant ceux qui le tondent.

« Il a été enlevé par les supplices et par une sentence de

mort ; mais dans sa génération, qui a dit : « On l'a retranché de la terre des vivants, on l'a accablé de coups, à cause des prévarications de mon peuple ? »

« Il a abandonné aux impies la garde de son tombeau, et au riche le soin de ses funérailles. Il n'avait commis aucun crime, et sa bouche n'avait proféré aucun mensonge ; mais il a plu à Jéhovah de le briser au milieu des souffrances.

« Ayant donné sa vie en expiation, il aura une postérité en propre ; ses jours seront éternels, et le bon plaisir de Jéhovah s'accomplira par lui. Les souffrances de sa vie aboutiront à une surabondance de joie. »

— « Par sa doctrine, ce Juste, mon Serviteur, justifiera la multitude, et il portera ses offenses. Je lui donnerai en partage une grande foule, et il recueillera les dépouilles des puissances ;

Parce qu'il s'est livré à la mort, qu'il a été confondu avec les criminels, qu'il a porté les péchés de la multitude, et qu'il a intercédé pour les coupables. »

XIV. — Lamentations de Jérémie. (Ch. III.)

Moi, homme de noble race, j'éprouve la misère sous la verge de son indignation. Il m'a fait marcher brutalement [1], et m'a conduit à travers les ténèbres et non à la lumière. Il s'est rué sur moi ; tout le jour sa main m'a frappé sans relâche.

Il a fait vieillir ma chair et ma peau, il a broyé mes os. Il a élevé un mur devant moi, il m'a abreuvé de fiel et d'amertume. Il m'a plongé dans un réduit obscur, comme ceux qui sont morts à jamais.

Il m'a bloqué tout à l'entour pour m'empêcher de fuir, il a appesanti mes chaînes. En vain je gémis, en vain j'appelle, il étouffe ma prière. Il a entouré mes voies d'un mur de pierres, il a supprimé mes sentiers....... Il a percé mes reins avec les traits de son carquois. Je suis devenu la risée de tout un

[1] Le prophète montre Dieu caché sous la main de fer de Nabuchodonosor, et insinue plus loin au roi Sédécias, captif avec son peuple, ce qu'il doit faire pour obtenir son pardon.

peuple, le sujet de leurs chansons durant tout le jour. Il m'a rassasié d'amertumes, il m'a enivré d'absinthe......

C'est la grâce de Jéhovah qui nous a préservés d'une ruine entière, c'est parce que ses miséricordes ne sont point épuisées. Elles se renouvellent chaque matin ; ta fidélité est immense ! « L'Éternel est mon partage, a dit mon âme ; c'est pourquoi je l'attends. »....

Jéhovah est bon envers ceux qui l'attendent, envers l'âme qui le cherche. Heureux celui qui espère en silence le salut de l'Éternel ! Heureux l'homme de noble race qui a porté son joug dès sa jeunesse.

Solitaire et silencieux, il portera son fardeau. Il abaissera son front dans la poussière, en se livrant à l'espérance. Il tendra la joue à celui qui le frappe, il se rassasiera de son opprobre.

Car Adonaï ne rejette pas pour jamais. S'il afflige, il s'émeut de pitié dans l'étendue de sa miséricorde. Certes ! ce n'est point de gaieté de cœur qu'il frappe et accable de chagrin les enfants des grands.......

Un ruisseau de larmes coule de mes yeux sur la ruine de la fille de mon peuple ! Mes yeux se fondent ; ils n'ont point de cesse, ils n'auront pas de relâche, jusqu'à ce que Jéhovah regarde et voie du haut du ciel. Mes yeux épanchent la douleur de mon âme sur toutes les filles de ma ville....

Défends ma cause, ô Adonaï ! la cause de mon existence ; rachète ma vie. Considère, Jéhovah ! l'injustice qui m'est faite ; sois l'arbitre de mon droit. Vois comme ils se vengent, et tous les sentiments qui les animent à mon égard.

XV. — Vision des ossements. (1. Ezéchiel, XXXVII.)

La main du Seigneur fut sur moi et me transporta dehors en esprit, et elle me laissa au milieu d'un champ qui était plein d'ossements.

Le Seigneur me mena tout autour de ces ossements, et il y en avait une très grande quantité sur la face de la terre, et ils étaient extrêmement secs.

Et le Seigneur me dit : « Fils de l'homme, penses-tu que ces ossements doivent revivre ? « Et je répondis : « Seigneur, mon Dieu, c'est vous qui le savez. »

Et il me dit : « Prophétise sur ces ossements, et dis-leur : « Ossements arides, écoutez la parole du Très-Haut.

« Voici ce que le souverain maître Jéhovah dit à ces ossements : « Je vais envoyer en vous un esprit et vous vivrez.

« Et je mettrai des nerfs sur vous, et je ferai croître sur vous des chairs, et j'étendrai de la peau par-dessus ; et je vous donnerai un esprit, et vous vivrez, et vous saurez que je suis Jéhovah. »

Et je prophétisai comme il m'avait ordonné ; et, tandis que je prophétisais, un bruit se fit entendre, et un ébranlement se produisit, et les os se rapprochèrent des os, et chacun se plaça dans sa jointure.

Et je regarde, et voici que des nerfs et des chairs recouvrent ces ossements, et la peau s'étend par-dessus ; mais l'esprit n'y était point encore.

Alors le Seigneur me dit : « Prophétise à l'esprit ; prophétise, fils de l'homme, et dis à l'esprit : Voici ce que dit le souverain maître Jéhovah : Viens, esprit, viens des quatre vents, et souffle sur ces morts et qu'ils revivent. »

Et je prophétisai comme il m'avait ordonné ; et l'esprit entra dans ces ossements, et ils devinrent vivants, et se tenant tout droits sur leurs pieds, ils formèrent une grande armée.

Alors le Seigneur me dit : « Fils de l'homme, tous ces ossements, c'est la maison d'Israël ; ils disent : Nos os se sont desséchés, et notre espérance est perdue, et nous sommes retranchés des vivants.

« Prophétise donc, et dis-leur : « Voici ce que dit le souverain maître Jéhovah. Je vais ouvrir vos tombeaux, et je vous ferai sortir de vos sépulcres, ô mon peuple, et je vous ramènerai dans la terre d'Israël. »

LITTÉRATURE GRECQUE PAÏENNE

XVI. — Adieux d'Hector et d'Andromaque

(Homère. — Iliade, ch. VI.)

Hector, après être entré chez Pâris pour lui adresser des reproches et le ramener au combat, se rend à son palais ; il n'y trouve point son épouse Andromaque : elle était allée avec son enfant et une de ses suivantes pleurer et gémir au sommet de la tour. Hector s'arrête sur le seuil de la demeure, et, s'adressant aux suivantes de son épouse, il leur dit :

« Femmes, répondez-moi sincèrement ; la belle Andromaque est-elle allée dans le palais d'une de mes sœurs ou chez l'épouse d'un de mes frères ? S'est-elle rendue au temple de Minerve, pour implorer, avec les autres Troyennes, la terrible déesse, à la belle chevelure ? »

La fidèle intendante du palais lui répond en ces termes : « Puisque vous me l'ordonnez, ô mon maître, je vous parlerai sincèrement. Andromaque n'est point dans la demeure d'une de vos sœurs, ni chez l'épouse d'un de vos frères, ni au temple de Minerve, où les autres Troyennes apaisent, par leurs prières, la terrible déesse à la belle chevelure. Andromaque s'est rendue sur la haute tour d'Ilion, dès qu'elle a appris la détresse des Troyens et la victoire remportée par les Grecs. Soudain elle a couru vers nos remparts comme une femme égarée, et elle était suivie par la nourrice qui portait votre jeune enfant. »

Hector, après avoir entendu ces paroles, sort du palais ; il prend le même chemin qu'avait pris Andromaque, et traverse les superbes rues d'Ilion. Bientôt il arrive aux portes Scées ; car ces portes conduisent dans la plaine. En ce moment se

présente à Hector sa noble épouse Andromaque, fille du magnanime Eétion, qui jadis résidait à Thèbes, dans la contrée d'Hypoplacie, au pied du mont Placion, ombragé de forêts, et qui régnait sur les peuples de la Cilicie : la fille d'Eétion fut unie au vaillant Hector à l'armure d'airain. Quand Andromaque se présente à son époux, une seule femme l'accompagne, portant leur jeune fils. Cet unique rejeton d'Hector était aussi beau que les astres qui brillent au ciel ; son père le nommait Scamandrius, mais tous les Troyens l'appelaient Astyanax, roi de la ville, parce qu'Hector seul protégeait la cité d'Ilion. En apercevant son fils, le vaillant héros sourit en silence. Andromaque s'approche de son époux en versant des larmes ; elle lui prend la main, et lui parle en ces termes :

« Infortuné, ton courage finira par te perdre ! Tu n'as donc pas pitié de ce jeune enfant, ni de moi, malheureuse femme, qui serai bientôt veuve ? Sans doute les Achéens t'arracheront la vie en se précipitant sur toi ! Hector, si je devais te perdre, il vaudrait mieux pour moi que je descendisse dans les profondeurs de la terre ; car, lorsque tu auras cessé de vivre, rien ne pourra me consoler, et il ne me restera plus que la douleur. J'ai perdu mon père et ma vénérable mère.

« Le divin Achille tua mon père et ravagea la populeuse ville des Ciliciens, Thèbes aux portes élevées : Achille, retenu par une pieuse crainte, n'osa point dépouiller mon père de son armure ; il brûla son corps avec ses belles armes, et il lui éleva une tombe qu'entourèrent d'ormeaux les nymphes des montagnes, filles du redoutable Jupiter. J'avais aussi sept frères ; mais ils descendirent le même jour dans les sombres demeures : ils furent tous exterminés par l'impétueux Achille, tandis qu'ils faisaient paître dans les campagnes leurs bœufs à la marche pénible et leurs blanches brebis. Ma mère, qui régnait au pied du mont Placion, ombragé de forêts, fut conduite par Achille sur ce rivage avec toutes ses richesses : et le héros ne lui rendit la liberté qu'après avoir reçu d'elle une forte rançon. Mais lorsqu'elle fut rentrée dans le palais de son époux, elle périt, frappée par les flèches de Diane.

« Hector, tu es tout pour moi, père et frère, puisque tu es mon époux ! Prends donc pitié de moi et reste au sommet de

cette tour, si tu ne veux point rendre ton épouse veuve et ton fils orphelin ! Place tes soldats sur la colline des Figuiers; c'est là que la ville est accessible à l'ennemi et que nos remparts peuvent être aisément franchis. Les plus braves des Achéens, les deux Ajax, l'illustre Idoménée, les Atrides et le vaillant fils de Tydée, ont déjà tenté trois fois d'escalader ces murs, soit par le conseil de quelques devins, soit qu'ils aient été poussés par leur propre courage. »

Hector lui répond aussitôt :

« Andromaque, je partage toutes tes craintes ; mais j'honore trop les défenseurs d'Ilion et les Troyennes au long voile, pour abandonner, comme un lâche, les combats meurtriers. Mon courage me défend de fuir devant nos ennemis. J'ai appris à être brave, à combattre aux premiers rangs des Troyens et à soutenir vaillamment la gloire de mon père et la mienne. Je le sens au fond de mon âme, un jour viendra où périront à la fois et la ville sacrée de Troie, et Priam et le peuple courageux du vaillant Priam ! Mais ni les malheurs réservés aux Troyens et à Hécube elle-même, ni la mort du roi et de mes frères, qui, braves et nombreux, tomberont dans la poussière, domptés par des bras ennemis, ne m'affligent autant que cette affreuse pensée, qu'un jour un Grec t'entraînera tout en pleurs dans sa patrie, après t'avoir ravi la liberté ; que dans Argos tu tisseras la toile sous les ordres d'une femme étrangère, et que, contrainte par la dure nécessité, tu porteras malgré toi l'eau des fontaines de Messéide ou d'Hypérée ! Alors, en voyant couler tes larmes, on dira : Voici l'épouse d'Hector, de ce vaillant héros qui l'emportait sur tous les Troyens, lorsqu'ils combattaient autour des murailles d'Ilion !.... »

L'illustre Hector, après avoir prononcé ces paroles, tend ses bras vers son fils ; mais, à la vue de son père, l'enfant effrayé par le vif éclat de l'airain et par la crinière qui flottait d'une manière menaçante sur le sommet du casque, se jette en criant sur le sein de sa nourrice. Le père et la mère se mettent à sourire. Aussitôt Hector ôte le casque brillant qui couvrait sa tête et le dépose à ses pieds ; puis il embrasse son fils chéri, le balance dans ses bras, et implore en ces termes Jupiter et les autres dieux :

« Jupiter, et vous tous, dieux immortels, faites que mon enfant soit, ainsi que moi, illustre parmi les Troyens ! Rendez-le fort et courageux, pour qu'il règne et commande dans Ilion, afin qu'un jour chacun s'écrie en le voyant revenir du combat : « Il est encore plus brave que son père ! » Faites qu'il paraisse chargé des dépouilles sanglantes de l'ennemi qu'il aura tué, pour que le cœur de sa mère en tressaille de joie ! »

Il dit, remet son enfant dans les bras de son épouse chérie, qui le reçoit avec un sourire mêlé de larmes. Le héros, vivement ému, lui adresse ces paroles :

« Infortunée, ne t'abandonne point à l'excès de ta douleur ! Nul ne pourra me faire descendre dans la tombe avant l'heure fatale : les mortels, qu'ils soient illustres ou obscurs, ne peuvent échapper à la destinée, dès que leurs yeux se sont ouverts à la lumière. Andromaque, rentre dans ta demeure, reprends tes travaux accoutumés, la toile et le fuseau, et ordonne à tes femmes de se mettre à l'ouvrage. Les soins de la guerre doivent nous occuper seuls, et moi, plus encore que tous les guerriers qui sont nés dans Ilion. »

Hector reprend son casque ombragé d'une épaisse crinière. Andromaque, son épouse chérie, s'achemine vers sa demeure, et souvent elle retourne la tête en versant d'abondantes larmes. Quand elle est rentrée dans le palais du noble Hector, l'exterminateur des phalanges ennemies, elle y trouve ses suivantes, et réveille dans leur cœur la tristesse et le deuil. Hector, vivant encore, est pleuré dans son palais ; car on n'espère plus qu'il reviendra du combat, ni qu'il pourra échapper aux coups des vaillants Achéens.

XVII. — Entrevue de Priam et d'Achille.

(Iliade, ch. XXIV.)

Priam descend de son char et laisse à Idéus la garde des coursiers et des mules. Le vieillard se rend près d'Achille : ce héros était assis loin de ses compagnons ; deux guerriers seulement, le brave Automédon et Alcime, descendant de Mars, le servaient avec empressement : il venait de prendre son repas,

et la table était encore dressée. Priam entre sans être aperçu d'eux ; il s'approche d'Achille, se jette à ses pieds et baise les mains terribles, les mains meurtrières qui lui avaient ravi tant de glorieux fils. — Ainsi, lorsqu'un homme a commis un meurtre dans sa patrie, il se retire chez les peuples étrangers, dans la demeure d'un homme opulent, et tous ceux qui l'aperçoivent sont frappés de surprise : de même Achille et ceux qui l'entourent sont saisis d'étonnement lorsqu'ils voient Priam dans la tente du héros, et ils se regardent les uns les autres. Priam, d'un ton suppliant, fait entendre ces paroles :

« Souviens-toi de ton père, ô Achille semblable aux dieux ; il est courbé, comme moi, sous le poids des années, et, comme moi, il touche au dernier terme de la vieillesse. En ce moment peut-être ses voisins lui font la guerre, et il n'a personne pour le secourir dans un si pressant danger. Mais, comme il sait que tu vis encore, il se réjouit au fond de son âme, et tous les jours il espère te voir revenir d'Ilion. Moi, pauvre infortuné, j'avais aussi des fils vaillants dans cette ville que tu assièges depuis si longtemps : je crois maintenant qu'il ne m'en reste plus aucun. Ils étaient cinquante lorsque les Grecs vinrent dans ces plaines. Eh bien ! le cruel Mars me les a presque tous ravis ! Il y en avait un, qui, seul, défendait ses frères et Troie : tu viens de le tuer, combattant pour sa patrie... Hector ! C'est pour lui que je suis venu dans ta tente, c'est pour racheter son cadavre que je t'apporte ces riches présents. O Achille ! Crains et respecte les dieux, prends pitié de mon sort, en songeant à ton vieux père, et pense que j'ai fait ce qu'aucun mortel n'a fait sur cette terre : j'ai porté à mes lèvres la main du meurtrier de mon fils ! »

Priam s'arrête. Achille est attendri en pensant à son père ; il prend le vieillard par la main et le repousse doucement. Priam, prosterné aux pieds d'Achille, verse des larmes au souvenir d'Hector, et Achille pleure en songeant à son père et à l'infortuné Patrocle : la tente retentit de leurs gémissements et de leurs plaintes. Quand le divin Achille a calmé sa douleur, qu'il s'est rassasié de larmes, il se lève et tend la main au vieillard : le héros est touché de compassion à la vue de ces cheveux blancs et de cette barbe vénérable.

« Malheureux, tu as déjà enduré bien des peines ! Mais comment as-tu osé venir seul jusqu'en ces lieux et te présenter à celui qui t'a ravi de si vaillants fils ? Ah ! tu portes un cœur de fer. Repose-toi sur ce siège, et quelle que soit notre affliction, renfermons-la dans notre âme : on ne gagne rien à gémir sans cesse. Les dieux ont destiné les faibles humains à vivre dans la douleur : eux seuls sont exempts de soucis et de larmes......

Le vieux Priam lui répond aussitôt :

« Noble enfant de Jupiter, ne me force point de m'asseoir sur ce siège, pendant que le cadavre de mon cher Hector est étendu sur la terre privé de sépulture. Rends-moi mon fils, afin que mes yeux puissent encore revoir celui que j'ai tant aimé ; mais en échange reçois les dons que je t'apporte. Ah ! puisses-tu jouir longtemps de ces présents et retourner dans ta belle patrie, toi qui m'as permis de vivre et de voir les splendides rayons du soleil. »

L'impétueux Achille, lançant sur lui des regards courroucés, s'écrie :

« O vieillard, n'excite pas ma colère, je sais que je dois te rendre ton fils ; car ma mère, la fille du vieux Nérée, est venue elle-même m'apporter les ordres du grand Jupiter......

(*Achille fait laver et parfumer le cadavre d'Hector qui est ensuite déposé sur le char de Priam.*)

XVIII. — **Funérailles d'Hector.** (Iliade, ch. XXIV.)

Priam et Idéus s'acheminent vers Ilion, en soupirant avec amertume ; les mules conduisent rapidement le cadavre d'Hector. Cassandre, semblable à la blonde Vénus, fut la première qui aperçut, parmi les Troyens et les Troyennes, ce triste cortège ; car elle était montée sur la haute tour de Pergame. Elle voit son père chéri debout sur le char, et le héros Idéus conduisant le chariot sur lequel était étendu le corps de son malheureux frère. Soudain, elle pousse des cris de douleur et remplit la ville de ses gémissements :

« Troyens et Troyennes, s'écrie-t-elle, venez voir aux portes de la ville le cadavre d'Hector ! Accourez tous, vous qui rece-

viez ce héros avec tant d'allégresse lorsqu'il revenait du combat, lorsqu'il était la joie d'Ilion et de tout le peuple ! »

Elle dit, et bientôt il ne reste plus dans la ville aucun homme, aucune femme ; ils sont tous saisis d'une douleur profonde, et ils se réunissent aux portes, près du chariot qui porte le cadavre. A leur tête sont l'épouse chérie et la vénérable mère d'Hector, qui s'arrachent les cheveux ; elles s'élancent toutes deux sur le char pour toucher les premières le corps de ce héros infortuné, et le peuple les suit en pleurant. Ah ! sans doute, les Troyens seraient restés aux portes de la ville et ils auraient, durant le jour, et même après le coucher du soleil, versé des larmes sur le corps d'Hector, si Priam, du haut de son char, ne se fût écrié :

« Retirez-vous donc et laissez passer mes mules. Vous vous rassasierez de soupirs et de larmes, quand j'aurai conduit ce cadavre dans mon palais. »

Aussitôt les Troyens se séparent et ouvrent au chariot un large chemin. Quand Priam et le héros sont dans le palais, ils déposent Hector sur un lit funèbre entouré de chanteurs qui entonnent des hymnes de deuil............................

Alors le vieux Priam, s'adressant aux Troyens, leur dit :

« Hâtez-vous d'aller couper du bois dans la forêt et de l'apporter dans la ville. Ne craignez point les embûches des Grecs : Achille m'a promis de ne point nous attaquer avant la douzième aurore. »

A ces mots le peuple attelle aux chars les bœufs et les mules, et s'assemble devant les portes de Troie. Durant neuf jours on apporte du bois dans la ville ; mais lorsque la dixième aurore vint annoncer la lumière aux humains, on s'empara du cadavre d'Hector, on le déposa sur le bûcher, et en quelques instants il fut entouré de flammes.

Le lendemain, dès que l'aurore aux doigts de rose eut brillé dans les cieux, le peuple se rassembla en foule autour du bûcher. On éteignit d'abord avec des flots de vin aux sombres couleurs tout ce que le feu avait atteint. Les frères et les amis d'Hector recueillirent, en versant des larmes, les ossements blanchis du héros, qu'ils déposèrent dans une urne d'or ; ils la couvrirent de voiles de pourpre, la placèrent dans une fosse

profonde, scellée avec de larges pierres, et se hâtèrent d'élever en cet endroit un simple tumulus [1]. Pendant ce temps, les sentinelles veillaient de toutes parts, car les Troyens craignaient d'être surpris par les Grecs. Quand on eut élevé la tombe, les guerriers se retirèrent, et prirent le repas funèbre dans le palais du roi Priam.

C'est ainsi que les Troyens célébrèrent les funérailles d'Hector, dompteur de coursiers.

XIX. — Les Sirènes, Charybde et Scylla.

(**Homère.** — Odys., ch. XII.)

Le navire arrive rapidement près de l'île des Sirènes ; mais à ce moment, une divinité assoupit les flots. Mes compagnons se lèvent pour plier la voile, ils reprennent ensuite leurs rames, et, courbés sur les bancs, ils font blanchir les ondes sous leurs coups redoublés. Cependant, je me rappelle les conseils de Circé ; je divise avec mon glaive un énorme disque de cire ; de ma forte main j'en amollis les parcelles ; je fais approcher en ordre mes compagnons, et je leur bouche les oreilles. Eux, aussitôt, par mon ordre, m'attachent au mât, debout, pieds et mains liés ; puis ils s'asseyent et frappent de leurs rames la mer écumeuse. Ils se hâtent, et déjà les Sirènes nous aperçoivent ; soudain elles entonnent leurs chants harmonieux :

« Viens à nous, glorieux Ulysse, honneur de la Grèce ; arrête ton navire afin d'entendre notre voix. Jamais on ne passe outre, avec un vaisseau, avant d'avoir ouï les doux chants qui s'échappent de nos lèvres ; puis, l'on s'éloigne transporté de plaisir et sachant bien plus de choses. Nous n'ignorons rien de ce que les Grecs et les Troyens ont souffert dans les vastes plaines d'Ilion ; par la volonté des dieux, nous sommes instruites de tout ce qui arrive sur la terre fertile. »

Ainsi parlèrent les Sirènes d'une voix mélodieuse ; mon cœur désirait les écouter, et, faisant signe des yeux à mes

[1] *Tumulus.* Amas de terre ou construction en forme de cône, que les anciens élevaient au-dessus des sépultures.

compagnons, je leur commandai de me délier ; mais ils font force de rames, tandis qu'Euryloque et Périmède se lèvent et me chargent de nouveaux liens. Enfin, nous nous éloignons ; je ne distingue plus la voix ni le chant des Sirènes ; alors je rends l'ouïe à mes compagnons, et à leur tour ils me délivrent. A peine sommes-nous à quelque distance de cette île, que j'aperçois une épaisse fumée, des vagues immenses, et j'entends un bruit terrible ; les rames échappent aux mains des matelots épouvantés, et les vagues retentissent de toutes parts : le vaisseau reste immobile, car de leurs mains ils n'agitent plus les longues rames. Moi, cependant, en parcourant mon vaisseau, j'encourageais mes compagnons par des paroles rassurantes, et je disais, en m'adressant à chacun d'eux :

« Courbez-vous sur vos bancs, serrez vos rames, frappez vivement les vagues épaisses ; et toi, pilote, gouverne toujours en dehors de cette fumée, de cette vague furieuse ; serre avec constance l'autre écueil, de peur qu'à ton insu le navire ne se jette de l'autre côté, et que tu ne nous précipites dans le malheur. »

A ces mots, ils s'empressent de m'obéir ; ils se rapprochent de Scylla, dont je ne leur ai rien dit, pour ne point leur inspirer une terreur qui peut-être leur eût fait abandonner les rames, et les eût entraînés à se blottir tous au fond du vaisseau. Cependant, je revêts mon armure étincelante, et, tenant à la main deux longues javelines, je monte sur le banc de la proue. Là, j'espère découvrir le premier l'affreuse Scylla, lorsqu'elle va fondre sur mes compagnons ; toutefois je ne puis l'apercevoir : mes yeux se fatiguent à plonger de toutes parts autour de la roche brumeuse.

Nous entrons en gémissant dans le formidable détroit : d'un côté s'élève Scylla, et de l'autre, la divine Charybde engloutit avec un fracas terrible les flots de l'onde amère. Lorsqu'elle les vomit, l'eau bouillonne en mugissant comme un bassin sur un ardent brasier, et l'écume jaillissante retombe sur les deux écueils... La pâle terreur saisit nos compagnons ; tous nos regards sont tournés vers Charybde, et c'est d'elle que nous attendons notre perte. Cependant Scylla enlève du navire six de mes compagnons, les plus vaillants, les plus robustes. A ce

bruit, je jette un coup d'œil sur les bancs des rameurs et déjà je vois dans les airs leurs pieds et leurs bras ; j'entends leurs voix déchirantes ; ils appellent encore Ulysse, et, dans leur détresse, ils m'invoquent pour la dernière fois....

J'ai vu de mes yeux ce spectacle, le plus affligeant de tous ceux dont j'ai eu à souffrir, en cherchant mon chemin sur les flots !

XX. — La route du vice et de la vertu.

(**Hésiode.** — Les Travaux et les Jours.)

Il est facile de se plonger dans le vice. Le chemin est court pour y arriver, et il est près de nous. Mais les dieux ont placé les travaux et les sueurs sur la route qui conduit à la vertu ; elle est longue et escarpée, et, dans les commencements, hérissée d'épines. Mais, quand on est arrivé au sommet, elle devient facile, quoique toujours pénible...

Pour vous, ô Persès, dont l'origine est céleste, gardez le souvenir du précepte que je vous donne ; livrez-vous au travail, pour que la faim n'ose approcher de vous, et que la respectable Cérès, dont la tête est ornée d'une si belle couronne, remplisse d'abondantes provisions la demeure d'un mortel cher à ses yeux. La faim est la compagne assidue de la paresse ; les dieux et les hommes haïssent également celui qui est plongé dans l'oisiveté. Il ressemble au frelon qui n'a point d'aiguillon, et qui consume, sans rien faire, le fruit du travail des abeilles. Appliquez-vous donc, Persès, autant que vous pourrez, au travail, afin que de bonnes récoltes portent l'abondance dans vos greniers.

C'est le travail qui multiplie les troupeaux et la richesse ; c'est le travail qui vous rendra cher aux dieux et aux hommes, car la paresse leur est odieuse. Le travail n'a rien de déshonorant, c'est la paresse qui déshonore. En vous voyant travailler, les paresseux seront bientôt jaloux de s'enrichir comme vous, et suivront votre exemple.

XXI. — A Hiéron, première Olympique.

(**Pindare.** — Fragment.)

L'eau l'emporte sur tous les éléments, et l'or est entre les superbes richesses ce qu'un feu brillant est parmi les ombres

de la nuit. Mais, ô mon esprit ! si tu veux chanter des combats, ne va point en plein jour chercher dans les vastes déserts du ciel un astre plus lumineux que le soleil, et ne crois pas que, pour sujet de nos vers, nous puissions choisir des jeux plus illustres que ceux d'Olympie.

Ce sont ces jeux qui fournissent aux sages qu'inspirent les Muses une ample matière de cantiques célèbres ; ce sont eux qui leur dénouent la langue pour entonner les louanges du fils de Saturne, et qui leur ouvrent l'entrée du riche et magnifique palais d'Hiéron.

Ce prince qui gouverne avec équité les peuples de l'opulente Sicile a cueilli la plus pure fleur de toutes les vertus ; il se fait un noble plaisir de ce que la poésie et la musique ont de plus exquis ; il aime les airs mélodieux, tels que nous avons coutume d'en jouer à la table des personnes qui nous sont chères.

Courage donc, prends ta lyre, et si tu te sens animé d'un beau feu en faveur de Pise et de Phérénice, s'ils ont fait naître en toi les plus doux transports, lorsque ce coursier généreux, sans être piqué de l'éperon, volait sur les bords de l'Alphée, et portait son maître au sein de sa victoire, chante le roi de Syracuse, l'ornement de nos courses équestres !

La gloire qu'il s'y est acquise répand ses rayons par toute la colonie de Pélops, colonie féconde en grands hommes. Le héros qui la fonda était venu de Lydie....

Parmi les athlètes intrépides qui disputent, aux jeux olympiques, le prix de la force et de l'agilité, il n'en est aucun qui vous surpasse, Hiéron ! De tous les princes qui vivent maintenant et qui m'honorent de leur bienveillance, jamais, par un beau tissu de louanges, je ne pourrais en célébrer aucun qui porte plus loin que vous le mérite, les belles connaissances et l'autorité souveraine !

Un dieu veille sur vous, Hiéron, comme il veillait sur Pélops, un dieu s'applique sans cesse à faire réussir vos entreprises. S'il continue à verser sur vous ses bienfaits, j'espère que bientôt je tirerai de ma lyre des sons encore plus touchants. Ma muse, pour l'occasion éclatante d'un nouveau triomphe, me prépare les traits les plus forts. Les hommes sont grands en

différentes façons ; mais c'est dans la personne des rois que se trouve le comble de toutes les grandeurs....

XXII. — Antigone et Ismène pleurent sur les corps de leurs frères. (**Eschyle.** — Les Sept Chefs devant Thèbes.)

C. Delavigne a traduit, avec une élégante précision, ce passage d'Eschyle :

ANTIGONE.

Eclatez, mes sanglots !

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs.

ANTIGONE.

Tu frappes et péris.

ISMÈNE.

En immolant tu meurs.

ANTIGONE.

Son glaive te renverse.

ISMÈNE.

Et sous ton glaive il tombe.

ANTIGONE.

Même âge.

ISMÈNE.

Même sang.

ANTIGONE.

Et bientôt même tombe.

O frères malheureux !

ISMÈNE.

Plus misérables sœurs !

ANTIGONE.

Eclatez mes sanglots !

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs !

ANTIGONE.

Mes yeux se couvrent de ténèbres ;
Mon cœur succombe à ses tourments.

ISMÈNE.

Ma voix, lasse de cris funèbres,
S'éteint en sourds gémissements.

ANTIGONE.

Quoi ! périr d'une main si chère !

ISMÈNE.

Quoi ! percer le cœur de son frère !

ANTIGONE.

Tous deux vainqueurs !

ISMÈNE.

Vaincus tous deux !

ANTIGONE.

O récit qui me désespère !

ISMÈNE.

O spectacle encore plus affreux !

ANTIGONE.

Où les ensevelir ?

ISMÈNE.

A côté de leur père :
Il fut infortuné comme eux.

ANTIGONE.

O mon cher Polynice !

ISMÈNE.

Etéocle, ô mon frère !

ENSEMBLE.

Et nous, plus misérables sœurs !

ANTIGONE.

Eclatez mes sanglots !

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs !

XXIII. — Récit de la mort d'Œdipe. (Sophocle. — OEdipe à Colone.)

« Un tonnerre souterrain tout à coup se fit entendre, et, à « ce bruit qui les glaçait d'effroi, les deux jeunes filles tom- « bèrent aux genoux de leur père, ne cessant de pleurer, de

« gémir, de frapper leur poitrine. Et lui, cependant, les avait
« entourées de ses bras et leur disait :

« Mes enfants ! c'en est fait. Dès aujourd'hui vous n'avez
« plus de père ; il ne vous reste plus rien de lui. Vous voilà
« quittes du soin de pourvoir à ma nourriture ; soin pénible,
« je le sais, mes enfants ; mais quelque chose en allégeait
« l'ennui, c'est que personne jamais ne vous aima autant que
« celui qui va vous quitter, et sans qui vous achèverez heu-
« reusement, je l'espère, le reste de votre vie. »

« Longtemps ils se tinrent embrassés, pleurant, sanglotant
« ensemble ; à la fin leur douleur se fatigua, leurs plaintes ces-
« sèrent, ce ne fut plus qu'un grand silence. Soudain éclate je
« ne sais quelle voix dont le son terrible nous fait à tous
« dresser les cheveux. Cette voix divine appelait OEdipe sans
« relâche : OEdipe ! OEdipe ! criait-elle, pourquoi ces délais ?
« Tu te fais bien attendre.

« Ainsi pressé par le dieu, OEdipe prie notre roi Thésée
« de s'approcher, et puis il lui dit : Cher prince, donne-moi
« ta main en signe de l'inviolable foi que tu garderas à
« mes filles ; les vôtres aussi, mes enfants ! Engage-toi,
« prince, à ne jamais les abandonner volontairement, à faire
« toujours pour elles, dans ta bienveillance, ce que tu leur
« jugeras utile.

« Il le jura, mais sans faiblesse, en hôte généreux. OEdipe
« alors, pressant de nouveau ses filles entre ses bras trem-
« blants : O mes filles, leur dit-il, c'est maintenant que, cédant
« à la nécessité, il vous faut avec courage vous éloigner de ce
« lieu, sans demander à voir, à entendre ce qui vous est inter-
« dit. Allez donc, et au plus vite. Le roi seul, Thésée, doit être
« témoin de ce qui va se passer.

« Nous avons tous compris ces paroles, et, fondant en
« larmes, gémissant comme les jeunes filles, nous nous sommes
« retirés avec elles. A quelques pas de là, et au bout de quel-
« ques moments, nous nous sommes retournés et n'avons
« plus vu OEdipe, mais seulement Thésée, la main devant ses
« yeux, comme pour s'épargner la vue d'un spectacle effrayant ;
« nous l'avons vu bientôt après qui, se prosternant, adorait
« et la terre et l'Olympe, séjour des dieux.

« Comment a fini OEdipe ? Nul mortel ne le peut dire que « Thésée. Les traits enflammés de la foudre ne l'ont point « frappé, les flots d'une tempête ne l'ont point englouti. Quel« que dieu secourable est venu l'emmener sans doute ; ou « bien la terre s'est d'elle-même entr'ouverte pour le faire dou« cement descendre au séjour des morts. »

XXIV. — Reconnaissance d'Iphigénie et d'Oreste, son frère. (Euripide. — Iphigénie en Tauride.)

(Iphigénie, sauvée par Diane du glaive de Calchas, sert la déesse dans son temple, en Tauride ; on lui amène deux étrangers qui doivent être immolés à la déesse. Pendant que tout se prépare pour le sacrifice, elle leur adresse, avec une piété compatissante, quelques questions, sans se douter que l'un d'eux est son frère Oreste.)

IPHIGÉNIE.

Dites-moi d'abord qui de vous deux se nomme Pylade ?

ORESTE.

Lui. Mais que peut vous importer ?

IPHIGÉNIE.

En quelle contrée, en quelle ville de la Grèce est-il né ?

ORESTE.

Que vous reviendra-t-il, ô femme, de le savoir ?

IPHIGÉNIE.

Avez-vous eu la même mère, êtes-vous frères ?

ORESTE.

Oui, par l'amitié, non par le sang.

IPHIGÉNIE.

Et vous, quel nom votre père vous donna-t-il à votre naissance ?

ORESTE.

Un seul nom me convient, je suis malheureux.

IPHIGÉNIE.

C'est le tort de la fortune. Mais vous ne me répondez point.

ORESTE.

Mourant inconnus, nous échapperons à la honte et à l'outrage.

IPHIGÉNIE.

D'où vous viennent de si généreux sentiments ?

ORESTE.

Vous immolerez mon corps mais non pas mon nom.

IPHIGÉNIE.

Ne me direz-vous pas au moins quelle patrie est la vôtre ?

ORESTE.

Que me servirait de vous l'apprendre, puisque je vais mourir ?

IPHIGÉNIE.

Mais pourquoi me refuseriez-vous cette grâce.

ORESTE.

Eh bien ! l'illustre royaume d'Argos est ma patrie et je m'en fais gloire.

IPHIGÉNIE.

Au nom des dieux, dites-vous vrai, ô étranger ?

ORESTE.

Mycènes m'a vu naître, ville autrefois heureuse !

IPHIGÉNIE.

Comment l'avez-vous quittée ? Est-ce par l'exil ?

ORESTE.

Par un exil involontaire en quelque sorte, et toutefois volontaire....

IPHIGÉNIE.

Vous connaissez Troie, cette ville dont on parle en tous lieux ?

ORESTE.

Plût aux dieux ne l'avoir jamais connue, pas même en songe !

IPHIGÉNIE.

On dit qu'elle n'est plus, qu'elle a succombé.

ORESTE.

Il est vrai, ce n'est point un vain bruit.....

IPHIGÉNIE.

Les Grecs sont-ils de retour, comme on le publie ?

ORESTE.

Pourquoi toutes ces questions ?

IPHIGÉNIE.

Avant de mourir, contentez-moi.

ORESTE.

Demandez donc, je répondrai.

IPHIGÉNIE.

Le devin Calchas est-il revenu de Troie ?

ORESTE.

Il n'est plus : on le disait du moins à Mycènes.

IPHIGÉNIE.

O équitable déesse !.... Qu'est devenu ce général que l'on disait fortuné ?

ORESTE.

Qui donc? Je n'en connais point qu'on doive appeler de ce nom ?

IPHIGÉNIE.

Le fils d'Atrée, Agamemnon.

ORESTE.

Je ne sais. Cessons ce discours, ô femme !

IPHIGÉNIE.

Au nom des dieux, parlez, donnez-moi cette joie.

ORESTE.

Il est mort, l'infortuné ! et il a perdu quelqu'un après lui.

IPHIGÉNIE.

Il est mort ! et comment ? Malheureuse !

ORESTE.

Pourquoi pleurez-vous son sort? Quel intérêt pouvez-vous y prendre.

IPHIGÉNIE.

Je songe à son ancienne fortune.

ORESTE.

Il a péri bien misérablement, de la main de sa femme, égorgé... C'est assez, ne m'interrogez plus.

IPHIGÉNIE.

Un seul mot : vit-elle encore, l'épouse de ce malheureux ?

ORESTE.

Non : son fils, son propre fils l'a tuée.

IPHIGÉNIE.

O confusion horrible, triste maison ! Et que voulait-il ?

ORESTE.

Venger son père mort et punir l'assassin.

IPHIGÉNIE.

Ce fut justice, hélas ! justice cruelle.

ORESTE.

Tout innocent qu'il est, les dieux ne l'en poursuivent pas moins.

IPHIGÉNIE.

Agamemnon a-t-il laissé quelqu'autre enfant ?

ORESTE.

Une fille seulement, Electre.

IPHIGÉNIE.

Ne sait-on rien de son autre fille, qui fut immolée.

ORESTE.

Rien, sinon qu'elle est morte, et ne voit plus la lumière.

IPHIGÉNIE.

Je la plains, aussi bien que son père, qui l'a fait périr... Mais le fils du roi mort est-il dans Argos ?

ORESTE.

Il vit. Mais en quel lieu ? Partout et nulle part.

(Iphigénie propose à celui qu'elle vient d'interroger de lui sauver la vie s'il veut se charger d'une lettre pour quelqu'un d'Argos qui lui est cher... Ce message, adressé à son frère Oreste, amène enfin la reconnaissance du frère et de la sœur :)

« O frère chéri, s'écrie-t-elle, quel autre nom te donner ? car tu es ce que j'ai de plus cher au monde. Je te revois donc, Oreste, loin de ta patrie, loin d'Argos ! Ah ! mon frère !

ORESTE.

« Et moi, je te revois après avoir si longtemps cru à ta mort. La joie se mêle à nos soupirs, et de douces larmes mouillent tes paupières et les miennes. »

XXV. — La manie de juger [1]. (Aristophane. — Les Guêpes.)

(Un vieux juge nommé Philocléon, que la manie de juger a rendu presque fou, est enfermé par son fils qui le fait garder à vue, dans la maison, pour tâcher de le guérir.)

Xanthias *(l'un de ses esclaves)*. « Vous perdez votre temps, vous ne trouverez pas. Si vous êtes curieux de le savoir, faites silence. Je vais vous dire la maladie de mon maître. C'est..... l'amour des tribunaux. Juger est sa passion ; il se désespère, s'il n'occupe pas le premier banc des juges. La nuit, il ne goûte pas un instant de sommeil. Ferme-t-il par hasard les yeux ? La nuit même, son esprit observe encore le clepsydre [2].

L'habitude qu'il a de tenir les suffrages [3] fait qu'il se réveille en serrant ses trois doigts, comme celui qui offre de l'encens aux dieux à la nouvelle lune..... Son coq ayant chanté le soir, il dit que des accusés avaient sans doute gagné ce pauvre animal pour l'éveiller plus tard qu'à l'ordinaire. A peine a-t-il soupé, qu'il demande sa chaussure ; il court au tribunal avant le jour, et s'endort, comme une huître, au pied de la colonne. Sa sévérité lui fait toujours tracer sur des tablettes la ligne [4] de condamnation, et il revient, comme l'abeille et le bourdon, les doigts chargés de cire. Dans la crainte de manquer de cailloux pour les suffrages, il entretient chez lui une grève qu'il renouvelle sans cesse.

Telle est sa manie, et les observations ne font que l'exciter davantage. Aussi le tenons-nous sous le verrou pour l'empêcher de sortir, car cette maladie fait le désespoir du fils. D'abord il employa la douceur, il l'engagea à ne plus porter le manteau [5] et à rester chez lui : celui-ci n'en fit rien. Ensuite

[1] Racine a imité cette pièce d'Aristophane dans sa comédie des *Plaideurs*.

[2] *Clepsydre*. Horloge à eau dont les anciens se servaient pour mesurer le temps.

[3] Le petit caillou au moyen duquel on donnait son suffrage.

[4] On traçait, pour la condamnation, une longue ligne sur une tablette enduite de cire.

[5] Qu'on portait au tribunal.

il le baigna, le purifia ; ce fut en vain. Il le soumit aux exercices sacrés des corybantes [1] : le père s'enfuit avec le tambour, et courut au tribunal pour juger. Voyant le peu de succès de ces initiations, il le mena à Egine, et le fit coucher la nuit dans le temple d'Esculape : dès le point du jour, on le retrouva dans l'enceinte réservée aux juges. Dès lors nous ne lui permîmes plus de sortir. Il s'échappa par les gouttières et par les lucarnes : partout où il y avait des trous, nous les avons bouchés, nous avons fermé les issues ; mais il enfonçait des piquets dans le mur, et sautait de l'un à l'autre comme un choucas. Enfin nous avons tendu des filets tout autour de la cour et nous le gardons ainsi. »

XXVI. — Dévouement de Zopyre.

(Hérodote. — Liv. III.)

Les Babyloniens, pour faire durer plus longtemps les provisions et soutenir plus vigoureusement le siège, prirent la résolution la plus désespérée et la plus barbare dont on eût jamais ouï parler : ce fut d'exterminer toutes les bouches inutiles. Ils rassemblèrent donc toutes les femmes et tous les enfants et les étranglèrent....

Après cette cruelle exécution, ces malheureux habitants se croyant entièrement en sûreté, et par leurs fortifications qui paraissaient imprenables, et par l'abondance des vivres qu'ils avaient amassés, insultaient du haut des murs aux assiégeants, et les accablaient d'injures. Les Perses, pendant dix-huit mois, mirent en usage tout ce que la ruse et la force peuvent dans les sièges, et n'oublièrent pas le moyen qui avait si heureusement réussi à Cyrus, quelques années auparavant : c'était de détourner le cours du fleuve. Tous leurs efforts furent inutiles, et Darius commençait presque à désespérer de pouvoir se rendre maître de la place, lorsqu'un stratagème, inouï jusque-là, lui en ouvrit les portes.

Il fut fort surpris un jour de voir arriver devant lui Zopyre, l'un des plus grands seigneurs de sa cour, fils de Mégabyse, l'un des sept qui avaient conspiré contre les Mages, de le voir, dis-

[1] *Corybantes ;* prêtres de Cybèle.

je, tout couvert de sang, le nez et les oreilles coupés, et tout le corps déchiré de plaies. Se levant de son trône, il s'écria : « *Eh ! qui donc a pu vous traiter ainsi ? — Vous-même, Seigneur,* reprit Zopyre. *Le désir de vous rendre service m'a réduit en cet état. Persuadé que vous ne voudriez jamais y consentir, je n'ai pris conseil que de mon zèle.* » Il lui exposa ensuite le dessein qu'il avait de passer chez les ennemis, et convint avec lui de tout ce qu'il faudrait faire.

Ce ne fut point sans une extrême douleur que le roi le vit partir. Zopyre s'approcha de la ville, et ayant dit qui il était, il y fut admis. On le conduisit chez le commandant. Là il exposa son malheur et la cruauté que Darius avait exercée à son égard..... Il fit offre de ses services, qui pourraient n'être pas inutiles aux assiégés, parce qu'il était instruit de tous les desseins des Perses, et que le désir de la vengeance lui inspirerait un nouveau courage et de nouvelles lumières.

Le nom et le visage de Zopyre étaient fort connus à Babylone. L'état où il paraissait, son sang, ses plaies, faisaient foi pour lui, et attestaient par des preuves non suspectes la vérité de tout ce qu'il avançait. On se fia donc pleinement à lui, et on lui donna autant de troupes qu'il en demanda. Dans une première sortie, il fit périr mille hommes des assiégeants ; quelques jours après il en tua le double... Chez les Babyloniens on ne parlait que de Zopyre, c'était à qui l'exalterait le plus, et les termes manquaient pour exprimer le cas qu'on en faisait et le bonheur qu'on avait de posséder un si grand homme. Il fut déclaré généralissime des troupes, et on lui confia la garde des murailles. Darius ayant fait approcher son armée, dans le temps et vers les portes dont on était convenu, il les lui ouvrit, et le rendit ainsi maître d'une ville qu'il n'aurait jamais pu prendre, ni par assaut, ni par famine.

Quelque puissant que fût ce prince, il se trouva hors d'état de pouvoir récompenser dignement un tel bienfait, et il répétait souvent qu'il aurait sacrifié de bon cœur cent Babylones, pour épargner à Zopyre le cruel traitement qu'il s'était fait lui-même. Il lui laissa pendant sa vie le revenu entier de cette ville opulente dont lui seul l'avait rendu maître, et le combla de tous les honneurs qu'un roi peut accorder à un sujet.

XXVII. — La peste d'Athènes.

(Thucydide. — Livre II.)

La peste se répandit d'abord parmi les Athéniens. Plusieurs fois déjà, dit-on, Lemnos et d'autres contrées en avaient ressenti les terribles atteintes ; mais nulle part, de mémoire d'homme, on n'avait été frappé d'une telle contagion, d'une aussi terrible mortalité. Les médecins, dans le principe, n'y connaissant rien, ne pouvaient apporter de remèdes ; la mort les frappait les premiers, à cause de leur commerce plus fréquent avec les malades. Toute industrie humaine était superflue : prières dans les temples, oracles consultés, pratiques de toute espèce, tout devenait inutile ; on finit par y renoncer, vaincu par la force du mal.

Il commença, dit-on, par l'Ethiopie, au-dessus de l'Egypte, descendit dans l'Egypte et dans la Lybie, gagna plusieurs provinces des Etats du roi, et soudain fondit sur Athènes. Ses premières victimes furent les habitants du Pirée. Ils allaient jusqu'à dire que les Péloponésiens avaient sans doute empoisonné les puits, car il n'existait pas encore de fontaines dans ce quartier. Le mal se répandit ensuite dans la ville haute, et ce fut alors qu'il exerça de plus grands ravages.

On convenait que, cette année surtout, les autres maladies s'étaient fait peu sentir : celles qui se manifestaient prenaient aussitôt les caractères de la peste ; mais, en général, elle frappait subitement, au milieu de la meilleure santé, et sans qu'aucun symptôme l'annonçât. D'abord on éprouvait de violentes chaleurs de tête, et les yeux devenaient rouges et enflammés, la gorge et la langue sanguinolentes, l'haleine extraordinairement fétide ; à ces symptômes succédaient l'éternuement, l'enrouement ; en peu de temps le mal gagnait la poitrine et occasionnait les toux les plus violentes... La partie extérieure du corps soumise au toucher n'était ni brûlante, ni pâle, mais rougeâtre, livide, et couverte de petites pustules et de petits ulcères ; l'intérieur était dévoré d'un tel feu, que le malade ne pouvait souffrir ni les manteaux les plus légers, ni les plus fines couvertures... L'impossibilité de prendre aucun repos et une cruelle insomnie se soutenaient pendant tout le temps de la maladie. Tant qu'elle était dans sa force, le corps ne maigrissait pas, et, contre toute attente, il résistait aux souffrances. La plupart, conservant encore quelque vigueur, périssaient le neuvième ou le septième

jour, consumés par un feu intérieur, ou, s'ils passaient ce terme, une violente ulcération se formait, et généralement on mourait ensuite de faiblesse...

Cette maladie, plus affreuse qu'on ne saurait le dire, eut un caractère de violence supérieure aux forces humaines, et montra éminemment qu'elle différait des maladies ordinaires ; car ni les oiseaux, ni les quadrupèdes qui se nourrissent de cadavres humains, n'approchaient des corps qui restaient en grand nombre sans sépulture, ou, s'ils en goûtaient, ils périssaient aussitôt... Ce qu'il y avait de plus terrible, c'était le découragement des malheureux que la peste attaquait : ils perdaient aussitôt toute espérance, tombaient dans un entier abandon d'eux-mêmes, et ne cherchaient point à résister. On s'infectait mutuellement comme les troupeaux malades, et l'on périssait : ce qui causait une affreuse destruction. Ceux qui, par crainte, ne voulaient point approcher des autres, mouraient délaissés, et bien des maisons s'éteignirent, faute de gens qui donnassent des soins aux malades ; ceux qui leur en donnaient recevaient la mort...

L'affluence des gens de la campagne, qui venaient se réfugier dans la ville, se joignit aux maux des Athéniens pour les aggraver, et ces nouveaux venus en souffraient eux-mêmes plus que les autres. N'ayant pas de maison, pressés, à l'époque des plus grandes chaleurs, dans des réduits étroits, ils périssaient confusément, les mourants entassés sur les morts. Des malheureux près d'expirer, avides de trouver de l'eau, se roulaient dans les rues autour des fontaines... Quand le mal fut parvenu à son plus haut période, on perdit tout respect pour les choses divines et humaines : toutes les cérémonies auparavant usitées pour les funérailles furent violées, on ensevelit les morts comme on put. Bien des gens, manquant des choses nécessaires, parce qu'ils avaient essuyé des pertes successives, s'emparaient sans scrupule des tombeaux d'autrui. La peste introduisit dans la ville une licence effrénée...

XXVIII. — Cyrus mourant adresse ses adieux à ses fils. (Xénophon. — Cyropédie, liv. VIII.)

Cyrus, sentant sa fin approcher, fit appeler ses deux fils, avec ses amis et les principaux magistrats des Perses, et, les voyant rassemblés, il leur dit :

« Mes enfants, et vous tous, mes amis, qui êtes ici présents, je reconnais à plusieurs signes que je touche au terme de ma vie. Comptez-moi, quand je ne serai plus, au nombre des heureux, et faites voir, par vos actions comme par vos discours, que je le suis en effet. Dès mon enfance, je me suis vu entouré des honneurs dont ce premier âge peut être susceptible ; et cet avantage (si c'en est un) m'a suivi dans l'adolescence et dans l'âge mûr... Cependant, quoique ma vie ait été un enchaînement continuel de prospérités, j'ai toujours craint que l'avenir ne me réservât quelque revers funeste, et cette idée m'a sauvé des séductions de l'orgueil et des excès d'une joie immodérée. Dans ce moment, où je vais cesser d'être, j'ai la consolation de voir que vous me survivrez, vous que le ciel m'a donnés pour fils. Je laisse mon pays florissant, et mes amis dans l'abondance.

« Il faut maintenant, mes enfants, que je nomme mon successeur à l'empire, afin de prévenir entre vous toute espèce de dissension. Je vous aime l'un et l'autre avec une égale tendresse ; je veux néanmoins que l'administration des affaires et l'autorité suprême appartiennent à celui qui, ayant plus vécu, est raisonnablement supposé avoir plus d'expérience. Que la couronne soit donc à vous, Cambyse, les dieux vous la défèrent, et, autant qu'il est en mon pouvoir, je vous la donne. Vous, Tanoxare, vous aurez le gouvernement de la Médie, de l'Arménie et du pays des Cadusiens. Si je lègue à votre frère une autorité plus étendue, avec le titre de roi, je crois vous assurer une position plus douce et plus tranquille...

« Vous, Cambyse, apprenez que ce n'est pas le sceptre d'or que je remets entre vos mains, qui conservera votre empire : les amis fidèles sont le véritable sceptre des rois et leur plus ferme appui... Ne relâchez point, mes enfants, les doux nœuds dont le ciel a voulu lier ensemble les fils d'un même père ; resserrez-les plutôt par les actes répétés d'une amitié mutuelle. Songez qu'on travaille pour ses propres intérêts en s'occupant de ceux de son frère. Qui, plus qu'un frère, sera honoré de l'illustration de son frère ?... Que personne donc ne soit disposé plus que vous, Cambyse, à servir le vôtre, et ne vole plus promptement à son secours, puisque sa bonne et sa mauvaise fortune vous touchent de plus près que personne...

Je vous conjure donc, mes enfants, au nom des dieux, de votre patrie, d'avoir des égards l'un pour l'autre, si vous conservez quelque désir de me plaire ; car vous ne croyez pas, sans

doute, que tout mon être sera anéanti, au moment où je cesserai de vivre. Jusqu'ici mon âme a été cachée à vos yeux ; mais, à ses opérations, vous reconnaissiez qu'elle existait. Non, mes enfants, jamais je n'ai pu me persuader que l'âme, qui vit lorsqu'elle est renfermée dans un corps mortel, s'éteigne lorsqu'elle en sera délivrée. C'est elle, au contraire, qui vivifie les corps destructibles, tant qu'elle les habite... Si je suis dans l'erreur, si l'âme reste et périt avec le corps, craignez, du moins, craignez les dieux qui ne meurent point, qui voient tout, qui peuvent tout, qui entretiennent dans l'univers un ordre immuable, dont la magnificence et la majesté sont au-dessus de l'expression ; craignez, dis-je, les immortels, et que cette crainte vous empêche de rien faire, de rien dire, de rien penser même, qui puisse blesser la piété et la justice.

« Mais je sens que mon âme commence à m'abandonner ; je le reconnais aux symptômes qui annoncent notre prochaine dissolution... Adieu, mes enfants. Portez mes adieux à votre mère... Adieu ! »

A ces mots, Cyrus présenta affectueusement la main à tous ceux qui l'entouraient ; et, s'étant couvert le visage, il expira.

XXIX. — Hercule entre la Vertu et la Volupté.

(Entretiens mémorables, liv. II.)

« A peine sorti de l'enfance, à cet âge où les jeunes gens, devenus maîtres d'eux-mêmes, montrent déjà s'ils suivront pendant leur vie le chemin de la vertu ou celui du vice, Hercule s'assit dans un lieu solitaire, ne sachant laquelle choisir des deux routes qui s'offraient à lui.

« Soudain, il voit s'avancer deux femmes d'une taille majestueuse ; l'une, joignant la noblesse à la beauté, n'avait d'autres ornements que ceux de la nature ; dans ses yeux régnait la pudeur ; dans tout son air, la modestie ; elle était vêtue de blanc. L'autre avait cet embonpoint qui accompagne la mollesse ; et, sur son visage apprêté, la céruse et le fard altéraient les couleurs naturelles ; la démarche altière et superbe, les regards effrontés... Elle se considérait sans cesse elle-même, et ses yeux cherchaient des admirateurs ; que dis-je? elle se plaisait à regarder son ombre.

« Lorsqu'elles furent toutes deux plus près d'Hercule, la

première vint à lui sans hâter le pas ; mais l'autre, voulant la prévenir, accourut vers lui :

« Hercule, lui dit-elle, je vois que tu ne sais quel chemin tu dois choisir. Si tu me prends pour ton amie, je te conduirai par la route la plus douce et la plus facile ; aucun plaisir ne te sera refusé, aucune peine n'affligera ta vie.

« D'abord, tu n'auras à redouter ni la guerre, ni les vains soucis ; ta seule occupation sera de trouver les boissons et les mets qui pourront te plaire ; ce qui flattera le mieux, à ton avis, les yeux et les oreilles, l'odorat et le toucher ; les moyens de goûter le sommeil avec toutes ses douceurs, et surtout de pouvoir réunir tant de jouissances sans prendre aucune fatigue.

« Et si tu crains de manquer jamais des trésors au prix desquels on achète les plaisirs, rassure-toi : je t'en comblerai, sans prescrire jamais à ton corps ni à ton esprit des travaux pénibles ; tu jouiras des travaux des autres ; tout, pour t'enrichir, te sera légitime ; je donne à ceux qui me suivent le droit de tout sacrifier au bonheur. »

— « O vous que je viens d'entendre, répondit Hercule, quel est votre nom ? » — « Mes amis, lui dit-elle, me nomment la Félicité ; mes ennemis, mes calomniateurs, m'ont appelée la Volupté. »

« Cependant l'autre femme s'était avancée ; elle parla en ces mots : « Et moi aussi, Hercule, je parais devant toi ; c'est que je n'ignore pas de qui tu tiens le jour, c'est que ton éducation m'a révélé ton caractère. J'espère donc, si tu choisis ma route, que tu vas briller entre les grands hommes, par tes exploits et tes vertus, et donner ainsi un nouvel éclat à mon nom, un nouveau prix à mes bienfaits. Je ne t'abuserai pas en te promettant les plaisirs ; j'ose t'apprendre avec franchise les décrets des dieux sur les hommes.

« Ce n'est qu'au prix des soins et des travaux que les dieux répandent le bonheur et l'éclat sur la vie des mortels. Si tu désires qu'ils te soient propices, rends-leur hommage ; si tu prétends être chéri de tes amis, enchaîne-les par des bienfaits ; si tu ambitionnes les honneurs dans un Etat, sois utile aux citoyens ; s'il te paraît beau de voir tous les Grecs applaudir à ta vertu, cherche à servir la Grèce entière... »

Ici la Volupté l'interrompit : — « Ne vois-tu pas, Hercule, les obstacles et la longueur de cette route, qui mène, dit-on, au bonheur ? Moi, je t'y conduirai par un chemin court et facile. »

— « Malheureuse, reprend la Vertu, quel bonheur peux-tu procurer ? Quels plaisirs connais-tu, toi qui ne veux rien faire pour en mériter ?... Mon cher Hercule, montre-toi digne du sang généreux qui t'a fait naître ; tu vois quelle gloire et quelle félicité seront le prix de tes travaux. »

XXX. — Discours pour la couronne.

(**Eschine.** — Fragment.)

« Puisque mon sujet m'a conduit à parler de couronnes et de récompenses, je dois ici vous avertir, Athéniens, que, si vous ne mettez des bornes à cette profusion de couronnes et de récompenses que vous distribuez si facilement, bien loin d'inspirer de la reconnaissance à ceux que vous honorez, bien loin de rendre la république meilleure, vous ne ferez que décourager les bons citoyens et encourager les méchants. En voulez-vous la preuve évidente ? Si quelqu'un vous demandait quelle est l'époque la plus glorieuse d'Athènes, celle dont nous sommes témoins, ou celle qu'ont vue nos ancêtres ? dans quel temps il y a eu de plus grands hommes, aujourd'hui ou autrefois ? Vous ne pourriez vous empêcher d'avouer que nous sommes inférieurs en tout à ceux qui nous ont précédés.

« Maintenant, à laquelle de ces deux époques a-t-on décerné plus de couronnes, de proclamations, de récompenses publiques ? Il faut en convenir, ces honneurs étaient rares autrefois, et le nom de la vertu était cependant beaucoup plus honoré. Aujourd'hui vous avez tout prodigué, et vous décernez des couronnes plutôt par habitude que par choix.... Comparez-vous ce Démosthène, qui a fui du champ de bataille de Chéronée, à Thémistocle, qui a vaincu à Salamine ; à Miltiade, qui a triomphé à Marathon ; à ceux qui ont sauvé et ramené dans cette ville nos concitoyens enfermés dans les murs de Pyle ; à ce juste Aristide ?... Je m'arrête : les dieux me préservent d'établir un parallèle si révoltant. Eh bien ! que Démosthène nous cite un de ces grands hommes qui ait été honoré d'une couronne d'or. Quoi donc ! le peuple d'Athènes a-t-il été ingrat ? Non, il a été magnanime, et ces illustres citoyens ont été

dignes de lui. Ils ont pensé que ce n'était pas par des décrets qu'ils seraient honorés aux yeux de la postérité, mais par le souvenir de leurs grandes actions. Ils ne se sont pas trompés, et ce souvenir est immortel.

« Voulez-vous savoir ce qu'ont obtenu de vos ancêtres ceux qui vainquirent les Mèdes aux bords du Strymon? Trois statues de pierre, placées sur le portique de Mercure. Allez voir le monument public où est représentée la bataille de Marathon : le nom même de Miltiade n'y est pas ; on permit seulement qu'il fût peint au premier rang, exhortant ses soldats. Lisez le décret rendu en faveur des libérateurs de Pyle : que leur décerne-t-on? une couronne d'olivier. Lisez ensuite celui de Ctésiphon en faveur de Démosthène : une couronne d'or. Prenez-y garde, Athéniens, l'un de ces deux décrets anéantit l'autre. Si l'un fut honorable, l'autre est honteux : si les premiers ont été récompensés en proportion de leur mérite, il est évident que celui-ci reçoit une récompense au-dessus du sien. Et lui-même, que devait-il faire ? Paraître devant vous et vous dire : « Ce n'est pas à moi de refuser la couronne que vous m'offrez, mais ce n'est pas non plus le temps d'une pareille proclamation. Il me siérait mal de couronner ma tête quand la république est en deuil. » Voilà ce que dirait un homme qui connaîtrait la véritable vertu et la véritable gloire ; mais Démosthène ne les connaît pas. »

Eschine, dans une éloquente péroraison, représente les plus grands hommes de la république rangés autour de la tribune, et s'opposant à ce qu'on couronne Démosthène.

XXXI. — Discours pour la couronne.

(Démosthène. — Fragment.)

« Je commence par demander aux dieux immortels qu'ils vous inspirent à mon égard, ô Athéniens! les mêmes dispositions où j'ai toujours été pour vous et pour l'État ; qu'ils vous persuadent, ce qui est d'accord avec votre intérêt, votre équité, votre gloire, de ne pas prendre conseil de mon adversaire pour régler l'ordre de ma défense... Eschine a déjà, dans

cette cause, assez d'avantages sur moi; oui, Athéniens, et deux surtout bien grands; d'abord nos risques ne sont pas égaux: s'il ne gagne pas sa cause, il ne perd rien; et moi, si je perds votre bienveillance... Mais non, il ne sortira pas de ma bouche une parole sinistre au moment où je commence à vous parler. L'autre avantage qu'il a sur moi, c'est qu'il n'est que trop naturel d'écouter l'accusation et le blâme, et de n'entendre qu'avec peine ceux qui sont forcés à dire du bien d'eux-mêmes. Ainsi donc, Eschine a pour lui tout ce qui flatte la plupart des hommes; il m'a laissé ce qui leur déplaît et les blesse. Si, dans cette crainte, je me tais sur les actions de ma vie publique, je paraîtrai me justifier mal, je ne serai plus celui que vous avez jugé digne de récompense. Si je m'étends sur ce que j'ai fait pour le service de l'Etat, je serai dans la nécessité de parler souvent de moi-même. Je le ferai du moins avec toute la réserve dont je suis capable, et ce que je serai obligé de dire, ô Athéniens! imputez-le à celui qui m'a réduit à me défendre.. »

« Quant à ce qui regarde la proclamation sur le théâtre, je ne vous citerai pas tant de citoyens qu'on y a vu couronner; je ne vous rappellerai pas que j'y ai été proclamé plus d'une fois. Mais es-tu si dénué de sens, Eschine, que tu ne comprennes pas que partout où un citoyen est couronné, la gloire est la même, et que c'est pour ceux qui le couronnent que la proclamation se fait sur le théâtre? C'est pour tous ceux qui l'entendent une exhortation à bien mériter de la patrie, et un sujet de louanges pour ceux qui distribuent ces récompenses, plus que pour ceux qui les reçoivent. Tel est l'esprit de la loi qui a été portée sur cet article. Lisez la loi: « Si quelqu'une de nos villes municipales couronne un citoyen d'Athènes, la proclamation se fera dans la ville qui aura décerné la couronne; si c'est le peuple athénien ou le sénat qui la décerne, la proclamation pourra se faire sur le théâtre, aux fêtes de Bacchus......... »

« Pour ce qui est de mon éloquence (puisqu'enfin Eschine s'est servi de ce mot), j'ai toujours vu que cette puissance de la parole dépendait en grande partie des dispositions de ceux qui écoutent, et que l'orateur paraît habile en proportion de la bienveillance que vous lui témoignez. Du moins, cette élo-

quence qu'il m'attribue a été utile à tous dans tous les temps et jamais nuisible à personne. Mais la tienne, de quoi sert-elle à la patrie? Tu viens aujourd'hui nous parler du passé. Que dirait-on d'un médecin qui, appelé près d'un malade, n'aurait pu trouver un remède à son mal, n'aurait pu le garantir de la mort, et ensuite viendrait troubler ses funérailles et crier près de sa tombe qu'il vivrait encore si l'on avait suivi d'autres conseils.... La république, Eschine, a entrepris et exécuté de grandes choses par mon ministère, mais elle n'a pas été ingrate. Quand il a fallu choisir, au moment de notre disgrâce, l'orateur qui devait rendre les derniers honneurs aux victimes de la patrie, ce n'est pas toi qu'on a choisi, malgré ta voix sonore et malgré tes brigues; ce n'est pas Démade, qui venait de nous obtenir la paix, ni Hégémon, ni enfin aucun de ceux de ton parti : c'est moi. On vous vit alors, Pytoclès et toi, vomir contre moi, avec autant de fureur que d'impudence, les mêmes invectives que tu viens de répéter, et ce fut une raison de plus pour les Athéniens de persister dans leur choix. Tu en sais la raison aussi bien que moi-même; je veux pourtant te la dire : c'est qu'ils connaissaient également et tout mon amour pour la patrie, et tous les crimes que vous avez commis envers elle[1]..... »

XXXII. — Récit de la mort de Socrate.

(**Platon.** — Phédon.)

Quand Socrate eut achevé de parler, Criton prenant la parole : « A la bonne heure, Socrate, lui dit-il, mais n'as-tu rien à nous recommander, à moi et aux autres, sur tes enfants ou sur toute autre chose, que nous puissions remplir conformément à tes désirs? — Ce que je vous ai toujours recommandé, Criton, rien de plus. Ayez soin de vous; ainsi vous me rendrez service, à

[1] Rollin observe avec raison que la seule chose qui puisse nous blesser dans cette immortelle harangue, ainsi que dans celle d'Eschine, c'est la profusion des injures personnelles, que, dans plus d'un endroit, se permettent les deux concurrents. Mais il est bon de remarquer aussi, qu'elles étaient justifiées par les mœurs républicaines, et que, par conséquent, ni l'un ni l'autre n'a manqué au précepte de l'art qui défend de violer les convenances reçues.

moi, à ma famille, à vous-même, alors même que vous ne me promettriez rien présentement....

— « Mais comment t'ensevelirons-nous ? — Tout comme il vous plaira, dit-il, si toutefois vous pouvez me saisir et que je ne vous échappe pas. »

Puis, en même temps, nous regardant avec un sourire plein de douceur : « Je ne saurais venir à bout, mes amis, de persuader à Criton que je suis ce Socrate qui s'entretient avec vous, et qui ordonne toutes les parties de son discours ; il s'imagine toujours que je suis celui qu'il va voir mort tout à l'heure, et il me demande comment il faut m'ensevelir. Et tout ce long discours que je viens de faire pour vous prouver qu'après avoir avalé le poison je ne demeurerai plus avec vous, mais que je vous quitterai, et irai jouir de la félicité des âmes heureuses ; il me paraît que j'ai dit cela en pure perte pour lui, comme si je n'eusse voulu que vous consoler et me consoler moi-même... Il faut avoir plus de courage, mon cher Criton, et dire que c'est mon corps que tu entərres ; et enterre-le comme il te plaira et de la manière qui te paraîtra la plus conforme aux lois. »

En disant ces mots, il se leva et passa dans une chambre voisine pour y prendre le bain ; Criton le suivit, et Socrate nous pria de l'attendre. Nous l'attendîmes donc, tantôt nous entretenant de tout ce qu'il nous avait dit et y réfléchissant encore ; tantôt parlant de l'horrible malheur qui allait nous arriver, nous regardant véritablement comme des enfants privés de leur père. Après qu'il fut sorti du bain, on lui amena ses enfants, car il en avait trois, deux en bas âge, et un qui était déjà grand, et on fit entrer les femmes de sa famille. Il leur parla quelque temps en présence de Criton et leur donna ses ordres ; ensuite il fit retirer les femmes et les enfants et revint nous trouver; et déjà le coucher du soleil approchait, car Socrate était resté longtemps enfermé. En rentrant, il s'assit sur son lit et n'eut pas le temps de nous dire grand'chose ; car le bourreau des Onze entra presque en même temps, et, s'approchant de lui : « Socrate, dit-il, j'espère que je n'aurai pas à te faire le même reproche qu'aux autres : dès que je viens les avertir, par l'ordre des magistrats, qu'il faut boire le poison, ils s'emportent contre moi et me maudissent ; mais, pour toi, depuis que tu es ici, je t'ai toujours trouvé le plus courageux, le plus doux et le meilleur de tous ceux qui sont jamais entrés dans cette prison ; et, en ce moment, je suis bien assuré que tu n'es

pas fâché contre moi, mais contre ceux qui sont la cause de ton malheur et que tu connais bien. Maintenant, tu sais ce que je viens t'annoncer ; adieu, tâche de supporter avec résignation ce qui est inévitable. »

En même temps, il se détourna en fondant en larmes, et se retira. Socrate le regardant, lui dit : « Et toi aussi, reçois mes adieux ; je ferai ce que tu dis... Allons Criton, obéissons-lui, et qu'on m'apporte le poison s'il est broyé, sinon, qu'il le broie lui-même. — Mais je pense, Socrate, lui dit Criton, que le soleil luit encore sur les montagnes, et qu'il n'est pas couché ; d'ailleurs, je sais que beaucoup d'autres ne prennent le poison que longtemps après que l'ordre leur en a été donné, qu'ils mangent et qu'ils boivent à souhait... — Ceux qui font ce que tu dis, répondit Socrate, ont leurs raisons ; ils croient que c'est autant de gagné, et moi, j'ai aussi les miennes pour ne pas le faire... »

A ces mots, Criton fit signe à l'esclave qui se tenait auprès. Celui-ci sortit aussitôt, et, après être resté quelque temps, il revint avec celui qui devait donner le poison et qui le portait tout broyé dans une coupe. Aussitôt que Socrate le vit : « Fort bien, mon ami, lui dit-il, mais que faut-il que je fasse ? car personne n'est plus en état que toi de me l'apprendre. — Pas autre chose, lui dit cet homme, que de te promener quand tu auras bu, jusqu'à ce que tu sentes tes jambes appesanties, et alors te coucher sur ton lit ; le poison agira de lui-même. » Et en même temps il lui tendit la coupe. Socrate la prit avec le plus grand calme, sans aucune émotion, sans changer ni de couleur, ni de visage ; mais regardant cet homme d'un œil ferme et assuré, comme à son ordinaire : « Dis-moi, est-il permis de répandre de ce breuvage pour en faire une libation ? — Socrate, lui répondit cet homme, nous n'en broyons que ce qu'il faut en boire. — J'entends, dit Socrate, mais au moins il est permis de faire ses prières aux dieux, afin qu'ils bénissent notre voyage et le rendent heureux : c'est ce que je leur demande. » Après ces paroles, il porta la coupe à ses lèvres et la but avec une tranquillité et une douceur admirables....

Quelques mots de Platon semblant se rapporter au Messie : « Qu'il vienne, ce divin législateur, imprimer en traits de feu, sur le marbre et sur l'airain, la loi antique que les passions et les préjugés ont effacée du cœur de l'homme ; qu'il vienne la proclamer aux quatre coins de l'univers, qu'il dissipe tous les nuages. Si l'austérité de la loi décourage, si elle

effraie notre faiblesse, qu'il envoie encore un homme juste, dont les vertus servent d'encouragement et de modèle. Il faut que cet homme n'ait pas même la gloire de paraître juste, pour ne pas être soupçonné de l'être par vanité ; il faut qu'il soit dépouillé de tout, à l'exception de sa vertu ; il faut que, sans nuire à personne, il soit traité comme le plus méchant de tous ; il faut qu'il persévère jusqu'à la fin dans la justice, qu'il soit fouetté, chargé de fers, qu'on l'attache en croix, qu'on le fasse expirer dans les plus cruels supplices. »

XXXIII. — Les Pêcheurs. (Théocrite. — Idylles.)

Dans une cabane fragile qui n'avait pour murs que des feuillages entrelacés, deux vieux pêcheurs étaient couchés ensemble sur des herbes sèches ; auprès d'eux étaient épars les instruments de leurs travaux : de petits paniers, des lignes, des hameçons, des filets couverts de mousse, des tresses d'osier, une peau de bête ; une méchante nacelle, suspendue sur des rouleaux, était attachée au rivage ; une natte de jonc, leurs habits étendus et leurs bonnets, formaient un oreiller sous leur tête : c'étaient là les instruments de leur pénible profession, et tout ce qu'ils possédaient dans le monde. Pas un vase pour apprêter leur nourriture, pas un chien pour les accompagner. Le produit de leur pêche suffisait à leurs désirs ; ils aimaient leur douce pauvreté : c'était leur compagne fidèle dans ce lieu solitaire, dans cette humble cabane battue mollement par les flots.

Le char de la Nuit n'était pas encore au milieu de sa course, lorsque le soin de leurs travaux ordinaires réveilla les pêcheurs ; le sommeil s'enfuit de leurs paupières, et ils commencèrent entre eux cet entretien :

Asphalion. — « Ami, l'on nous trompe, assurément, lorsqu'on nous dit que, dans la saison où Jupiter donne les plus longs jours, les nuits sont aussi plus courtes. J'ai déjà vu une foule de songes, et l'Aurore ne paraît point encore ; je n'y conçois rien : il faut absolument que les nuits soient plus longues qu'à l'ordinaire.

Le compagnon. « Asphalion, peux-tu te plaindre de la saison charmante de l'été? Crois-moi, le cours des astres n'est point changé ; mais les inquiétudes qui troublent ton repos prolongent pour toi les nuits..... Voyons donc ces songes, ami : raconte-moi exactement ce que tu as vu pendant ton sommeil.

Asphalion. — « Je me couchai, hier au soir, accablé des fatigues de la journée, après un souper fort léger : car, si tu t'en souviens, nous fûmes extrêmement sobres. Aussitôt que le sommeil eut fermé ma paupière, il me sembla qu'assis sur un rocher, je jetais ma ligne; et d'un œil attentif, épiant les poissons, j'attendais en suspens ma proie, agitant dans les eaux l'appât trompeur : quelle est ma joie, quand je vois un gros poisson le dévorer tout entier! Les désirs du jour font les rêves de la nuit : un pêcheur rêve de poisson. Il me semble encore voir cet habitant des eaux attaché à l'hameçon : ma ligne se courbe sous ses efforts redoublés ; mes bras tendus la soulèvent avec peine, et il me faut lutter longtemps pour attirer avec un fer si faible un si monstrueux poisson.... Enfin, voyant qu'il ne remuait pas, j'étends la main, je saisis ma proie, je la considère, et je vois un poisson d'or, tout d'or. J'eus peur d'abord que ce ne fût un favori de Neptune, ou peut-être le trésor d'Amphitrite. Je le détachai doucement de l'hameçon, prenant bien garde que le fer n'emportât quelque parcelle de ce métal précieux; je le traînai sur le rivage, à l'aide d'une corde, et je fis serment désormais de renoncer à la mer, de ne plus habiter que la terre, et d'y vivre en roi avec mon or... Dans ce moment, je me suis éveillé. Rassure-moi donc, ami, par tes conseils. Je ne puis penser sans frémir que je suis lié par un serment : que faire, pour éviter d'être parjure?

Le compagnon. — « Bannis tes scrupules; tu n'as point fait de serment, tu n'as ni vu, ni trouvé un poisson d'or : ce songe, ami, n'est qu'un mensonge. Lève-toi, et parcours bien éveillé cette côte : tout ton rêve se réduira à chercher de véritables poissons, de peur que tu ne meures de faim avec tes richesses imaginaires, au milieu de tes songes dorés. »

XXXIV. — Entrevue de Coriolan et de sa mère au camp des Volsques. (Plutarque.) — (Vies des hommes illustres.)

Coriolan était assis sur son tribunal, environné de tous ses officiers. La vue de ces femmes le surprit d'abord, mais lorsqu'il eut reconnu son épouse qui marchait à leur tête, il voulut soutenir son caractère d'obstination et d'inflexibilité. Bientôt, vaincu par sa tendresse, et n'étant plus maître de son émotion, il n'a pas le courage de l'attendre sur son tribunal; il descend avec précipitation, s'élance au-devant d'elle, se jette à son cou, et la tient longtemps embrassée. Puis il prodigue à ses enfants les plus tendres caresses, les baigne de ses larmes, et s'abandonne au sentiment de la nature, comme à un torrent qu'il ne saurait contenir, et qui l'entraîne malgré lui.

Quand il eut rassasié, pour ainsi dire, sa tendresse, et qu'il vit que sa mère voulait parler, il se fit entourer par des officiers volsques, et écouta Volumnie [1] qui prit la parole en ces termes :

« Tu vois, mon fils, à notre habillement et à la pâleur de notre visage, quelle vie solitaire et triste nous avons menée depuis ton exil. Tu peux juger maintenant que nous sommes les plus malheureuses de toutes les femmes ; ce qu'il nous était le plus doux de contempler, la fortune en a fait pour nous l'objet le plus terrible, en nous montrant, à moi, mon fils, et à elle, son époux, assiégeant les murs de notre patrie...........

« Pour moi, je n'attendrai pas que la fortune termine, de mon vivant, cette guerre. Si je ne puis te persuader de faire cesser les maux qui en sont la suite, en nous rendant la paix et l'union, et d'être le bienfaiteur des deux peuples, plutôt que le fléau de l'un d'entre eux ; ne doute pas, mon fils, que tu ne doives te préparer à n'approcher de Rome qu'après avoir passé sur le corps de celle à qui tu dois la vie. Dois-je attendre le jour où je verrai les Romains triompher de mon fils, ou mon fils triompher de sa patrie ?...........

« Dans cette guerre, dont l'événement est douteux, il y a du moins cela de certain, que si tu es vainqueur, tu seras le fléau de ta patrie ; si tu est vaincu, on dira que, pour satisfaire ton

[1] Plutarque diffère ici des autres historiens qui donnent le nom de Véturie à la mère de Coriolan.

ressentiment, tu as plongé dans les plus grandes calamités tes bienfaiteurs et tes amis. »

Coriolan avait écouté le discours de Volumnie sans proférer un seul mot. Lorsqu'elle eut fini de parler, il fut longtemps sans rien répondre ; alors Volumnie, reprenant la parole : « Pourquoi, mon fils, dit-elle, gardes-tu le silence ; est-il donc beau de tout donner à la colère et au ressentiment ! et ne l'est-il pas d'accorder quelque chose à une mère qui te prie pour de si grands intérêts ? Est-il d'un grand homme de conserver le souvenir des maux qu'on lui a faits ?...

« D'ailleurs n'es-tu pas assez vengé déjà de ta patrie, tandis que tu n'as donné encore à ta mère aucun témoignage de ta reconnaissance ? Et ne devais-je pas, quand même la nécessité serait moins pressante, obtenir de ta piété filiale des demandes si justes et si raisonnables ? Si je ne puis rien gagner sur toi, pourquoi ménagerais-je encore ma dernière espérance (ma vie) ? »

En disant ces mots, elle se jette à ses pieds, avec sa femme et ses enfants : « Que faites-vous, ma mère ? s'écrie Coriolan. » En même temps, il la relève, et lui serrant la main : « Vous avez vaincu, lui dit-il, et cette victoire est aussi heureuse pour votre patrie que funeste pour moi. Je me retire vaincu par vous seule. »

XXXV. — Quelques maximes de Plutarque.

C'est dans l'enfance que l'on jette les fondements d'une bonne vieillesse.

Se taire à propos vaut souvent mieux que de bien parler.

Il n'y a d'homme libre que celui qui obéit à la raison.

Celui qui obéit à la raison obéit à Dieu.

L'homme ne saurait recevoir, et Dieu ne saurait rien donner de plus grand que la vérité.

L'autorité est la couronne de la vieillesse.

Un ennemi est un précepteur qui ne coûte rien.

Le silence est la parure et la sauvegarde de la jeunesse.

Ceux qui sont avares de la louange, prouvent qu'ils sont pauvres en mérite.

Je fais plus de cas de l'abeille qui tire du miel des fleurs, que de la femme qui en fait des bouquets.

Quand mon serviteur bat mes habits, ce n'est pas sur moi

qu'il frappe ; il en est de même de celui qui me reproche les accidents de la nature ou de la fortune.

Il n'en est pas de l'esprit comme d'un vase, qu'il ne faut remplir que jusqu'aux bords.

Celui qui affecte de dire toujours comme vous dites, et de faire toujours comme vous, n'est pas votre ami, c'est votre ombre.

Le caméléon prend toutes les couleurs, excepté le blanc ; le flatteur imite tout, excepté ce qui est bien.

XXXVI. — Evangélus ou confusion d'un fat. (Lucien)

Un Tarentin, nommé Evangélus, homme assez distingué dans sa patrie, forma le projet de remporter le prix aux jeux pythiques. Il n'ignorait pas qu'il n'avait ni la force, ni l'agilité nécessaires pour se présenter aux combats gymnastiques ; mais il se croyait capable d'obtenir la palme de la cithare et du chant. Les fourbes, dont il était environné, lui avaient inspiré cette confiance par les louanges outrées qu'ils lui prodiguaient, au moindre son qu'il tirait de son instrument.

Il arrive à Delphes dans le plus magnifique costume : il avait une robe tissue d'or, une couronne de laurier dont les feuilles étaient d'or, et semées d'émeraudes de la grosseur naturelle des fruits ; sa cithare, d'une richesse et d'une beauté merveilleuses, était de l'or le plus pur ; des pierreries de toute espèce l'embellissaient encore, et l'on y voyait des figures en relief d'Apollon, des Muses et d'Orphée, objets d'admiration pour tous les spectateurs.

Le jour du combat, il se présenta trois rivaux ; le sort assigna le second rang à Evangélus et le troisième à Thespis de Thèbes, qui disputa le prix avec honneur. Il entra donc sur la scène, tout brillant d'or, d'émeraudes, de béryls et d'hyacinthes; sa robe de pourpre, que l'or couvrait presque tout entière, éblouissait les yeux. On fut d'abord vivement frappé de cet appareil imposant, et l'on concevait les plus belles espérances. Il fallait commencer. Evangélus débute par des sons confus et discords ; puis, tombant d'une manière trop pesante sur son instrument, il en rompt trois cordes à la fois.

Il chante enfin, mais d'une manière si misérable et si indigne des Muses, que toute l'assemblée part d'un éclat de rire, et que les agonothètes, indignés de son audace, le font fustiger et

chasser du théâtre. C'était un spectacle risible de voir le brillant Evangélus, versant des torrents de larmes, traîné sur la scène par les esclaves armés de verges, et courant çà et là, les jambes ensanglantées, pour ramasser les pierreries qui étaient tombées de son instrument, brisé par les coups qu'il avait partagés avec son maître.

Quelques instants après, Eumélus, musicien d'Elis, parut avec une vieille cithare qui n'avait que des clefs de bois ; on aurait à peine donné dix drachmes de ses habits et de sa couronne. Mais il chanta et joua parfaitement ; il eut le prix et fut proclamé vainqueur. Il rit aux dépens d'Évangélus, si vain de sa belle cithare et de ses ornements d'or, et lui adressa, dit-on, ces paroles :

« Les lauriers de ta couronne sont d'or, mon ami, parce que tu es riche; je suis pauvre, et je n'ai que les lauriers d'Apollon. Tout le fruit que tu retires de ce faste orgueilleux, c'est que ta défaite n'inspire de compassion à personne : au contraire, on te hait davantage à cause du luxe inutile qui accompagne ton ignorance. »

LITTÉRATURE GRECQUE CHRÉTIENNE

XXXVII. — Histoire évangélique. — Cantique de la sainte Vierge. (Saint Luc, ch. 1er.)

Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante.

C'est pourquoi désormais toutes les générations me proclameront bienheureuse, car le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses et son nom est saint.

Sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent : il a déployé la puissance de son bras, il a dissipé les superbes au milieu des pensées de leur cœur.

Il renverse les puissants de leur trône, et il élève les humbles ! Il rassasie de biens les affamés, et il renvoie les riches dépouillés de leurs trésors.

Il a adopté Israël son serviteur, afin qu'il se souvienne de sa miséricorde, suivant la promesse qu'il a faite à jamais à nos pères, à Abraham et à sa race.

XXXVIII. — Description de la Jérusalem Céleste. (Apocalypse de saint Jean, XXI.)

Un des sept anges qui tenaient les sept coupes pleines des sept dernières plaies, s'approcha, et s'adressant à moi : « Viens, me dit-il, je te montrerai l'épouse qui a l'Agneau pour époux. » Il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et me montra la grande cité, Jérusalem, la sainte, qui descendait du ciel d'auprès de Dieu.

Elle était parée de la gloire du Seigneur. Sa lumière avait l'éclat du plus beau diamant, d'une pierre de jaspe transparente comme du cristal. Sa muraille était grande et élevée : elle avait douze portes : il y avait à ces portes douze angles portant des noms inscrits, qui étaient ceux des douze tribus des enfants d'Israël.

Trois de ces portes regardaient l'Orient, trois le Septentrion, trois le Midi et trois l'Occident. La muraille de la ville avait douze fondements, sur chacun desquels étaient les noms des douze apôtres de l'Agneau. Celui qui me parlait tenait une verge d'or pour mesurer la ville, ses portes et son mur d'enceinte.

Or la ville était bâtie en carré, aussi longue que large : il la mesura avec sa verge jusqu'à douze mille stades ; sa longueur, sa largeur et sa hauteur se trouvèrent égales. Le mur d'enceinte mesura cent quarante-quatre coudées, taille de l'homme qui était un ange.

La muraille était bâtie en jaspe, et la ville en or pur, transparent comme le cristal le plus limpide. Les fondements du mur de la ville étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses. Le premier fondement était de jaspe, le second de saphir, le troisième de calcédoine, le quatrième d'émeraude, le cinquième de sardonix, le sixième de sardoine, le septième de chrysolithe, le huitième de béryl, le neuvième de topaze, le dixième de chrysophrase, le onzième d'hyacinthe, le douzième d'améthiste.

Les douze portes étaient douze perles, et chacune de ces portes était faite de l'une de ces perles. La place de la ville était d'un or très pur, pareil à du cristal transparent. Je n'y aperçus point de temple, car son temple était le Seigneur Dieu Tout-Puissant et l'Agneau.

La ville n'avait pas besoin de soleil ni de lune pour l'éclairer; elle était illuminée de la gloire de Dieu, et l'Agneau était sa lumière. La multitude des sauvés se promènera à sa clarté; les rois de la terre y apporteront la splendeur de leur gloire et de leur majesté.

Il ne sera pas besoin chaque jour de fermer ses portes, parce que là il n'y aura pas point de nuit; les peuples y ap-

porteront leur éclat et leur gloire. Rien de souillé n'y entrera, ni aucun de ceux qui commettent l'abomination et le mensonge : ceux-là seulement y entreront qui seront inscrits dans le livre de vie de l'Agneau.

XXXIX. — Épître aux fidèles de Rome.

(**Saint Ignace d'Antioche.** — Fragment.)

... « J'écris aux Eglises, je leur mande à toutes que j'aspire à mourir pour Jésus-Christ ; ne vous y opposez pas, ce serait une tendresse hors de saison que je vous conjure de m'épargner. Souffrez que je sois la pâture des bêtes féroces; par elles je serai plus tôt en possession du Seigneur. Je suis le froment de Dieu, je veux être broyé par la dent des bêtes pour devenir le pur et digne pain de Jésus-Christ. Flattez, caressez plutôt ces bêtes farouches, pour qu'elles soient mon tombeau ; qu'il ne reste rien de moi ; que je ne nuise à personne quand je ne serai plus. Alors seulement je me croirai un disciple de Jésus-Christ, lorsque le monde ne verra plus rien de ma dépouille mortelle...

« Je ne vous commande pas ici, comme l'auraient pu faire Pierre et Paul. Ils étaient apôtres, je suis un condamné ; ils étaient libres, je suis encore esclave; mais que je sois martyr, et je deviens affranchi de Jésus-Christ, et je renais à la vraie liberté.

« Dès à présent, dans ces fers, j'apprends à me dégager de tout lien terrestre. Depuis la Syrie jusqu'à Rome, je combats contre les bêtes, sur terre et sur mer, le jour et la nuit, lié comme je le suis à dix léopards (c'est le nom qui convient aux gardes qui m'entourent); un bienfait les rend plus furieux. Mais, dans leurs outrages, je puise de nouvelles leçons. Je suis loin pour cela de me croire justifié.

« Puissé-je jouir des bêtes qu'on me prépare ! Je veux les trouver promptes à s'élancer sur moi; je les flatterai, je les solliciterai de ma main pour qu'elles me dévorent plus vite ; qu'elles ne me fassent point grâce, comme elles l'ont fait à quelques martyrs qu'elles n'osaient toucher ! Si elles se refusaient à l'impatience de mes désirs, je leur ferais une sorte de violence.

« Pardonnez-moi, je sais ce qui m'est utile; c'est d'aujourd'hui seulement que je suis un disciple; je ne demande plus rien aux

créatures visibles ou invisibles, c'est à Jésus-Christ que je veux arriver. Que les feux, que les croix, que les attroupements des bêtes féroces, que le brisement des os, que le déchirement des membres, le broiement de tout le corps, que toutes les tortures imaginées par l'esprit de ténèbres soient mon partage ; peu m'importe,pourvu que je jouisse de Jésus-Christ.

« A quoi me serviraient toutes les contrées de la terre, tous les royaumes de ce monde ? Il m'est bien plus avantageux de mourir pour Jésus-Christ que de commander au monde entier. Je cherche Celui qui est mort pour moi; je veux Celui qui est ressuscité à cause de moi. Voilà le trésor qu'il faut à mon âme. Epargnez-moi, mes frères ; ne m'empêchez pas d'aller à la vie, et pour cela souffrez que je meure...

« Encore plein de vie, je vous écris avec un cœur épris d'amour pour la mort. Mon amour est crucifié, et le feu qui me dévore ne souffre pas d'eau qui le tempère. C'est un feu vivant; il parle en moi ; il me dit intérieurement : Hâte-toi de venir à ton père. Je ne trouve ni goût, ni plaisir aux aliments corruptibles, à tout ce qu'on appelle délices de la vie. C'est le pain de Dieu qu'il me faut, et ce pain, c'est la chair de Jésus-Christ, né du sang de David...

« Je vous écris ces choses le 9 des calendes de septembre (24 août). Soyez forts jusqu'à la fin, dans l'attente du jour de Jésus-Christ. »

XL. — Martyre de sainte Blandine. (Lettre des églises de Vienne et de Lyon.)

« La fureur du peuple, du gouverneur et des soldats se tourna en particulier contre Blandine. Mais Jésus-Christ voulut montrer, dans la personne de cette esclave, que ce qui paraît vil et méprisable aux yeux des hommes, mérite d'être glorifié par Dieu, parce qu'il y voit une charité qui éclate avec force sous les dehors de l'humilité. Nous étions tous saisis d'appréhension pour elle; sa maîtresse surtout, qui combattait elle-même vaillamment parmi les autres martyrs, se tourmentait par la crainte qu'une complexion délicate ne permît pas à la jeune fille de confesser Jésus-Christ sous la violence des tortures.

« Mais le courage de Blandine soutint la faiblesse de son corps, jusqu'à lasser les bourreaux, qui, se relayant du matin au soir, avaient épuisé contre elle tous les genres de supplices :

ne sachant quel tourment imaginer, ils s'avouèrent vaincus. Ils ne comprenaient pas qu'il pût rester un souffle de vie dans un corps déchiré et percé de toutes parts, une seule de ces tortures étant plus que suffisante pour faire rendre l'âme.

« Or, la bienheureuse, semblable à un généreux athlète, ranimait ses forces dans la confession de sa foi : c'était pour elle un repos, un soulagement, et comme l'oubli de toutes ses souffrances, chaque fois qu'elle pouvait prononcer ces paroles : « Je suis chrétienne ! Non, il ne se passe rien de criminel parmi nous... » Ainsi Blandine demeura la dernière dans l'arène, comme une mère généreuse qui, après avoir stimulé l'ardeur de ses enfants, les envoie triomphants devant elle vers le Roi des rois, prête à les rejoindre en soutenant les mêmes combats. A voir la joie qui éclatait sur son visage, on eût dit qu'elle était près de s'asseoir au festin nuptial, et non qu'elle allait être jetée aux bêtes... »

XLI. — Tableau de la vie chrétienne

(**Saint Justin.** — Épître à Diognète)

Les chrétiens ne diffèrent des autres hommes ni par le territoire, ni par la langue, ni par les coutumes. Ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, ne se servent pas d'un langage particulier, ni ne mènent une vie isolée. Leur doctrine n'est pas due au génie d'un homme, ni aux efforts d'une activité curieuse : ils ne défèrent pas comme tant d'autres à des opinions humaines. Ils habitent en partie les cités grecques, en partie les villes barbares, selon le lieu qui leur est échu par la naissance : ils suivent en tout les usages de leurs compatriotes, ne différant d'eux ni par le vêtement, ni par la nourriture, ni par tout ce qui touche à la vie ; et pourtant ils mènent aux yeux de tous un genre de vie admirable et qui tient du prodige. Ils restent dans leur patrie, comme s'ils ne faisaient qu'y passer..... Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair : ils vivent sur la terre, citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois établies, et ils dépassent ces lois par le genre de vie qu'ils mènent. Ils aiment tout le monde, et tout le monde les persécute. On les condamne sans les connaître ; on les punit de mort, et cette mort est pour eux le principe d'une vie nouvelle. Ils sont pauvres, et enrichissent un grand nombre ; ils manquent de tout, et ils ont tout en abondance; on les décrie, et les

opprobres dont on les charge font leur titre de gloire. Tout en déchirant leur réputation, on ne peut s'empêcher de rendre témoignage à leur innocence. On les maudit, et ils bénissent ; accablés d'outrages, ils ne répondent que par le respect. Bien qu'irréprochables, on les punit comme des scélérats ; mais ils trouvent la joie dans leur châtiment, parce qu'ils y trouvent la vie. Les Juifs unis aux Grecs s'acharnent contre eux, comme ils feraient contre des étrangers, sans pouvoir préciser le motif de leur inimitié. Bref, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde.

L'âme est répandue par tous les membres du corps ; les chrétiens sont disséminés dans toutes les villes du monde. L'âme réside dans le corps bien que distincte du corps ; les chrétiens habitent le monde sans être du monde... A la vérité, l'âme est renfermée dans le corps, mais c'est elle qui soutient le corps ; de même les chrétiens sont retenus dans le monde comme dans une prison, mais ce sont eux qui soutiennent le monde... L'âme immortelle habite une tente mortelle ; les chrétiens habitent un monde corruptible, dans l'attente d'un ciel incorruptible...

XLII. — Traité contre Celse. (Origène. — Fragment.)

Pour peu qu'on réfléchisse, on ne verra pas sans étonnement que, du sein de l'ignominie, Jésus se soit élevé au comble de la gloire, et qu'il ait effacé les plus illustres personnages. On en trouve peu qui se soient rendus célèbres à la fois par plusieurs endroits différents ; l'un est fameux par sa sagesse, un autre par ses talents militaires : Jésus, outre tant d'autres vertus, s'est fait admirer et par sa sagesse et par ses prodiges, et par l'autorité de ses lois. Pour se faire des disciples, il n'a employé ni la violence, ni la tyrannie qui proclame la révolte, ni l'audace du brigandage qui arme des satellites; il ne s'est servi ni de l'opulence qui paie des flatteurs, ni d'aucun des artifices ordinaires à l'imposture : il ne s'est montré que comme le docteur d'une science toute divine qui apprend à mériter les faveurs du ciel.

Ni Thémistocle, ni aucun fameux personnage, n'ont trouvé d'obstacles à la gloire. Mais Jésus!... outre ceux dont nous venons de parler, et qui étaient en effet de nature à retenir

dans l'obscurité le plus heureux génie, l'ignominie de ses souffrances et sa mort sur la croix étaient bien faites, ce semble, pour anéantir toute celle qu'il aurait pu acquérir auparavant, pour le couvrir du titre d'imposteur, et détourner à jamais de sa religion tous ceux qui auraient pu se laisser séduire par lui, comme le prétendent les ennemis de sa doctrine.

Si donc ses disciples n'avaient pas été les témoins de sa résurrection et des miracles qui l'accompagnèrent, s'ils n'avaient pas été pleinement convaincus de sa divinité, conçoit-on qu'ils eussent pu consentir à s'exposer à tous les dangers qui les menaçaient d'une fin pareille à celle de leur maître, à les braver, à quitter leur patrie pour aller par le monde prêcher la doctrine que Jésus-Christ leur avait enseignée ? Non. Pour peu qu'on examine ce fait de sang-froid, personne au monde n'imaginera que les apôtres aient choisi à dessein un genre de vie errante et vagabonde, pour se faire les prédicateurs d'un Dieu crucifié, sans la ferme confiance, que leur Maître seul pouvait donner, qu'ils étaient obligés, non seulement de vivre eux-mêmes selon ses préceptes, mais d'y faire vivre les autres...

Un habitant de Sériphe reprochait à Thémistocle qu'il devait sa réputation non à ses vertus guerrières, mais à sa patrie. Celui-ci répondit : « Il est vrai que si j'étais né à Sériphe, je n'aurais pas acquis tant de renommée ; mais vous, quand vous seriez né à Athènes, vous n'auriez jamais été Thémistocle... » Et notre Jésus, à qui l'on reproche d'être né dans un hameau, non de la Grèce, ni d'aucun pays tant soit peu notable, d'avoir eu pour mère une femme pauvre, réduite à gagner sa vie par le travail de ses mains, d'avoir été contraint lui-même à fuir en Egypte, d'avoir exercé un vil métier dans une terre étrangère, notre Jésus, en quelque sorte le dernier des Sériphéens, c'est lui qui a ébranlé, qui a changé l'univers, qui a fait ce que n'ont pu ni un Thémistocle, ni un Platon, ni tout ce qu'il y eut jamais de sages, de capitaines et de potentats !

XLIII. — Quelques passages de l'Hexaméron.
(Saint Basile.)

« Si quelquefois, dans la sérénité de la nuit, portant des yeux attentifs sur l'inexprimable beauté des astres, vous avez pensé au Créateur de toutes choses ; si vous vous êtes demandé quel est celui qui a semé le ciel de telles fleurs ; si quelquefois, dans le jour ,vous avez étudié les merveilles de la lumière, et si vous vous êtes élevé, par les choses visibles, à l'Être invisible, alors, vous êtes un auditeur bien préparé, et vous pouvez prendre place dans ce magnifique amphithéâtre ; venez : de même que, prenant par la main ceux qui ne connaissent pas une ville, on la leur fait parcourir, ainsi je vais vous conduire, comme des étrangers, à travers les merveilles de cette grande cité de l'univers.........................

« La mer, dit le Psalmiste, est d'une vaste étendue ; elle renferme un nombre infini de reptiles, une multitude de grands et de petits animaux. Cependant il règne parmi eux un ordre et une police admirables. Les espèces diverses se répandent dans les régions analogues à leur tempérament et n'en changent pas ; vous ne les voyez pas envahir le domaine étranger ; mais elles restent dans les limites qui leur furent assignées. Où est le géomètre qui leur a distribué leur habitation ? quelles murailles les enferment dans une enceinte déterminée ? Un instinct naturel leur a marqué les lieux auxquels ils s'enchaînent. Sommes-nous plus sages que les animaux? Nous remuons sans cesse ces bornes immuables que nos pères avaient posées; nous partageons la terre, nous joignons maison à maison, champ à champ, afin de nous enrichir aux dépens du prochain.

« Ce n'est pas qu'il n'y ait aussi des poissons voyageurs. Ceux-là, comme s'il y avait eu une délibération commune pour les reléguer dans les plages étrangères, et les condamner au bannissement, ceux-là, dis-je, vous les voyez s'exiler et partir tous à la fois, au signal convenu. Qu'est-ce qui les a mis en marche ? où est l'édit du prince ? à quelle place publique, sur quelles affiches ont-ils lu l'ordre du départ ? qui les guidera dans ces lointaines excursions ? Ne reconnaissez-vous point

une providence divine, qui ordonne, exécute tout, jusqu'aux moindres détails ? Le poisson ne contrarie point la loi que Dieu lui impose ; et nous, nous ne savons que désobéir aux commandements du salut...

..... « Voyez ce lion terrible, dont le nom seul répand l'épouvante, et dont les rugissements font trembler la terre. Quelle force assez puissante pour résister à ses attaques ! Tous les autres habitants des forêts ont fui à sa présence. Regardez : le voilà enchaîné dans un étroit réseau. Qui donc en a triomphé ? qui en a fait son captif ? qui a forgé ces liens où il se débat vainement ? qui a tissu ces nœuds si artistement combinés qu'il ne puisse leur échapper et qu'il y respire avec liberté ? Qui ? n'est-ce pas l'homme, qui se joue des animaux les plus furieux ? L'adresse de l'homme lui a conquis tous les éléments. »

XLIV. — Eloge funèbre de saint Basile.

(**Saint Grégoire de Nazianze.** — Fragment.)

... « Sera-ce assez de mêler nos pleurs à son éloge ? Plutôt, en traçant le tableau de sa vie, que l'image de ses vertus, offerte par mes faibles mains, devienne, et pour chacun de nous, et pour tous les fidèles répandus dans l'Eglise chrétienne, le portrait et la loi vivante de nos mœurs ! Vous qu'il a formés à la doctrine sainte, le fruit que vous devez recueillir de ce discours, c'est de prendre Basile pour votre modèle, d'agir comme s'il était sans cesse en votre présence et vous en la sienne. Venez, ô vous tous compagnons de Basile, ministres des autels, peuple confié à ses soins, citoyens, étrangers, approchez tous, faisons ensemble son éloge ; que chacun raconte quelqu'une de ses vertus ; célébrez tous, les grands, un législateur ; les magistrats, l'oracle de la vérité ; le peuple, son guide ; les savants, leur maître ; les vierges, leur introducteur à la cour du céleste Époux ; les épouses, la règle de leur conduite ; les solitaires, les mains qui les détachaient de la terre pour les porter au ciel.... Je vois et les veuves, et les orphelins, et les pauvres, et les voyageurs, et les malades, s'empresser de louer celui qui fut leur patron, leur père, leur

ami et qui leur ménagea des asiles ou des remèdes : tous, en un mot, celui qui savait se faire tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ.

« Recevez, ô Basile ! cet hommage d'une voix qui vous fut chère, d'un homme que les années et les honneurs rapprochaient de vous. Si peut-être ce discours n'est pas indigne de vous, cela même est votre ouvrage, je ne l'avais entrepris que grâce à votre secours. Si je suis resté trop au-dessous de mon sujet et de vos espérances, pouvais-je faire mieux, faible orateur, accablé sous le poids de l'âge, des maladies et de mes regrets ? Mais le Seigneur nous sait gré de faire ce que nous pouvons. Pour vous, âme sainte et bienheureuse, du haut du ciel où vous êtes, abaissez sur nous vos regards; aidez-nous par vos prières à triompher de la chair dont l'aiguillon nous a été donné pour servir d'exercice à la vertu ; dirigez chacun de nos pas vers le terme où doivent tendre nos souhaits les plus ardents. Recevez-nous, au sortir de cette vie, à vos côtés, dans les tabernacles éternels, afin que, réunis à vous, contemplant désormais, sans voiles, sans nuages, l'adorable Trinité dont nous n'apercevons ici-bas que l'ombre obscure, il ne nous reste plus de vœux à former, plus de ces combats que nous avons ou livrés ou soutenus..... »

XLV. — Sermon sur le jugement dernier.

(**Saint Ephrem.** — Fragment).

« Bien-aimés de Jésus-Christ, écoutez ce que je vais vous dire sur le second et formidable avènement du Seigneur. En pensant à ce jour terrible, je me sens tout pénétré de tremblement et d'épouvante. Eh ! qui pourrait dire tout ce qui sera manifesté alors ? Quelle langue pourrait le raconter ? Quelle oreille suffirait à l'entendre ? Le Roi des rois descendra du trône de sa gloire ; il viendra juger tous les habitants de l'univers ; il leur demandera compte de leurs actions ; il récompensera les bons, il châtiera les méchants. A cette pensée, tous mes membres se glacent d'effroi ; mes yeux se remplissent de larmes ; ma voix expire dans ma poitrine ; je suis prêt à tomber en défaillance ; mes lèvres se contractent, ma langue demeure immobile, toutes

mes idées se troublent et se confondent. Les intérêts de votre salut me forcent à parler, et la frayeur me réduit au silence. Jamais le monde, depuis sa création, n'a été témoin d'un spectacle aussi imposant et aussi terrible; jamais le monde, jusqu'à sa consommation, n'assistera à d'aussi épouvantables prodiges...

« Alors, mes bien-aimés, les fleuves se dessécheront, les fontaines tariront, les étoiles tomberont, le soleil s'éteindra, la lune disparaîtra, et le ciel sera roulé comme un livre, selon qu'il est écrit. Alors les anges, messagers de Dieu, se répandront par toute la terre, et rassembleront les élus des quatre vents du ciel, et d'une extrémité du monde à l'autre. Alors, selon la prédiction du Sauveur, il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre. Que ferons-nous, bien-aimés du Christ, lorsque le trône du souverain Juge se dressera en face de nous, lorsque l'étendard de la croix resplendira dans les nuées, cette croix où le Verbe de Dieu s'est volontairement laissé attacher pour notre salut?...

« O terribles, mais justes jugements du Seigneur! Alors les réprouvés éclateront en sanglots; de lamentables gémissements s'échapperont de leur poitrine. Oh! s'écrieront-ils, que nous avons été insensés de consumer en frivoles dissipations le temps si précieux de la vie! Pourquoi faut-il que nous nous soyons laissé jouer ainsi par de fatales illusions!... A quoi nous ont servi toutes ces vanités auxquelles nous attachions un si haut prix?... Espérance, repos, bonheur, tout est perdu pour nous. Les jugements de Dieu sont justes : nous ne verrons plus les glorieuses phalanges des saints, nous ne jouirons plus de la lumière et de la vérité. Une solitude affreuse est pour toujours notre partage. Adieu donc, Eglise triomphante des élus! Adieu, apôtres, prophètes, martyrs et confesseurs! Adieu, chœur des patriarches, sainte cohorte des solitaires! Adieu, croix vivifiante et vénérable! Adieu, royaume éternel, Jérusalem céleste, mère des premiers-nés du Seigneur! Adieu, vous aussi, Reine des anges, Vierge féconde qui avez enfanté le Dieu de miséricorde! Adieu, parents bien-aimés, enfants chéris que nous ne reverrons plus!...

« Pour nous, mes bien-aimés, cherchons un asile dans le sein de notre Dieu. Jamais pécheur n'a eu recours à lui sans y trouver son salut. Avons-nous péché? faisons pénitence. Avons-nous péché mille fois? faisons mille fois pénitence. Toute bonne œuvre réjouit le cœur de Dieu, mais il n'en est aucune qui lui

soit plus agréable que le repentir. A l'enfant prodigue qui reconnaît et avoue ses fautes, ce bon père tend les bras avec bonheur ; il le presse sur sa poitrine, il le comble de ses caresses. « Venez à moi, s'écrie-t-il, vous tous qui souffrez et qui pliez sous le fardeau, et je vous soulagerai dans ma demeure céleste. C'est là que tous mes saints reposent dans la paix et dans la joie. »

XLVI. — Fragments d'Homélies.

(Saint Jean Chrysostome.)

« Vous me tenez lieu de père, de frères, d'enfants, disait-il à son peuple; vous êtes tout pour moi ; et je n'ai ni joie ni douleur qui me soit sensible, en comparaison de ce qui vous touche. Je n'aurais pas à répondre de vos âmes, que je n'en resterais pas moins inconsolable, si vous veniez à vous perdre ; de même qu'un père ne se console point de la perte d'un fils, quoiqu'il ait fait tout ce qui était en son pouvoir pour le sauver. Que je sois un jour trouvé coupable, que je sois justifié au redoutable tribunal, ce n'est pas là le plus pressant objet de mes sollicitudes et de mes craintes ; mais que vous soyez sauvés tous sans nulle exception, tous à jamais heureux : voilà ce qui suffit et ce qui est nécessaire à mon propre bonheur... Eh ! qu'importe encore par qui vous soyez sauvés, pourvu que vous le soyez ? Si quelqu'un s'étonne de m'entendre parler de la sorte, c'est qu'il ignore ce que c'est qu'être père... »

La ville d'Antioche ayant, dans une émeute, renversé et brisé les statues de l'empereur Théodose, ce prince préparait une vengeance éclatante. L'évêque Flavien, vieillard vénérable, se rend à Constantinople, pour essayer de détourner les châtiments qui menaçaient son peuple. Pendant ce temps, saint Jean Chrysostome tient dans Antioche la place du vertueux pontife, et adresse aux fidèles, pour calmer leurs terreurs, une suite de discours, sans exemple dans l'antiquité, monument d'histoire et d'éloquence. En voici quelques passages :

« Quelles paroles, quels discours attendez-vous de moi, mes frères ? Ce sont des pleurs qu'il nous faut aujourd'hui ; non des paroles, des lamentations; non des discours, des supplications,

bien plutôt que des harangues. Nous nous sommes rendus tellement coupables, la plaie que nous nous sommes faite est si profonde, la blessure s'est étendue si loin qu'elle éloigne tout espoir de guérison, et ne nous laisse de ressource que dans la protection du ciel. Qui donc, ô mes bien-aimés, a porté envie au bonheur dont nous jouissions ? Quelles causes ont opéré un aussi funeste changement ? Cette ville offrait naguère tout ce qu'il y avait au monde de plus majestueux ; aujourd'hui, l'unique sentiment qu'elle inspire, c'est la pitié. Le peuple, si distingué par sa douceur et son humanité, ce peuple, dont tous les mouvements suivaient sans effort l'impression des mains qui le gouvernaient, tout à coup a rompu le frein, et, méconnaissant ses maîtres, il s'est abandonné à d'inexprimables emportements. Je pleure, oui, je pleure, mais ce qui fait couler mes larmes, ce n'est pas la trop juste sévérité des châtiments qui nous attendent, mais l'inconcevable énormité de l'offense que nous avons commise.... .... »

« En arrêtant mes regards sur cette chaire qui ne retentit plus de la voix de son évêque, je me sens pénétré d'un double sentiment de joie et de douleur ; de douleur, à cause de l'absence de notre père ; de joie, à cause du motif de son absence, déterminée par l'intérêt de notre salut, et l'espérance d'arracher ce grand peuple à la colère du prince... Espérons donc, mes bien-aimés ; mais prions, supplions, humilions-nous en présence du Seigneur ; joignons le jeûne à la prière. Le jeûne sera pour nous un puissant intercesseur................. »

Plus loin, saint Jean Chrysostome raconte au peuple d'Antioche le voyage de saint Flavien à la cour de Théodose, son discours à l'empereur ; il annonce son prochain retour.

« O prince, avait dit le saint prélat, nous reconnaissons l'affection que vous avez témoignée à notre patrie, et ce qui nous afflige le plus, c'est que les démons lui ont envié cet amour, que nous paraissons ingrats envers notre bienfaiteur, et que nous avons irrité au dernier point celui qui nous aime ! Ruinez ! Brûlez ! tuez, faites ce qu'il vous plaira, vous ne nous punirez pas encore comme nous le méritons. Le mal que nous nous sommes déjà fait est pire que mille morts, car qu'y a-t-il

de plus amer que d'être reconnus à la face de toute la terre pour coupables de la dernière ingratitude ?... Notre confusion est si grande, que nous n'osons plus même regarder la lumière du soleil. Mais, Seigneur, il est un remède à de si grands maux..... Vous vous plaignez de l'outrage que vous avez reçu ! Si vous le voulez, ô le plus doux des princes ! il vous vaudra un diadème plus glorieux que celui que vous portez. Celui-ci, vous le devez en partie à la générosité d'un autre ; la couronne de la clémence, vous ne la devrez qu'à votre vertu. On a renversé vos statues, il vous est facile d'en dresser de plus précieuses dans le cœur de vos sujets, et d'avoir autant de statues qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre. Quiconque apprendra votre humanité, vous admirera et vous aimera. On avait jeté des pierres à l'image de Constantin ; ses courtisans, pour l'exciter à la vengeance, lui disaient qu'on l'avait blessé à la tête. Mais, portant la main au front, il répondit en souriant : « Rassurez-vous, je ne suis point blessé ! » On a oublié les victoires de cet empereur, mais cette parole est à jamais dans la bouche et dans le cœur de tous les hommes.

« Au reste, qu'est-il besoin de vous mettre sous les yeux des exemples étrangers ? Il ne faut vous montrer que vous-même. Rappelez-vous cette parole, que la clémence fit sortir de votre bouche, lorsqu'aux approches de la fête de Pâques, annonçant par un édit, aux criminels leur pardon et aux prisonniers leur délivrance, vous ajoutâtes : « Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts ! » Vous pouvez faire aujourd'hui ce miracle ; Antioche n'est plus qu'un sépulcre, ses habitants ne sont plus que des cadavres, ils sont morts avant le supplice qu'ils ont mérité : vous pouvez d'un seul mot leur rendre la vie...

Théodose ne put résister à la force de ce discours. Il eut peine à retenir ses larmes :

« Si Jésus-Christ, dit-il à l'évêque, tout Dieu qu'il est, a bien voulu pardonner aux hommes qui le crucifiaient, dois-je faire difficulté de pardonner à mes sujets qui m'ont offensé, moi qui ne suis qu'un homme mortel comme eux, et serviteur du même maître. » (*21e Discours sur les Statues.*)

XLVII.— Invocation à la sainte Vierge, au concile d'Éphèse. (Saint Cyrille d'Alexandrie)

« Nous vous saluons, ô Vierge-Mère, vous, le temple vivant et immortel de la Divinité, le trésor et la lumière du monde, l'honneur de la virginité, le soutien de la foi orthodoxe, le ferme appui de toutes les églises ; vous qui enfantâtes un Dieu, et renfermâtes dans votre chaste sein celui qu'aucun lieu ne peut contenir : vous, par qui la Trinité sainte est connue et adorée, la Divine Croix honorée de toute la terre ; par qui les anges bienheureux se réjouissent, et les démons, chassés du ciel, fuient devant les chrétiens ; vous, par qui l'homme déchu est réintégré dans ses droits à l'héritage céleste ; par qui l'idolâtrie est détruite, et l'univers converti ; vous, par qui les prophètes ont parlé, les évangélistes ont écrit, les apôtres ont annoncé le salut à toutes les nations. Que dirai-je encore ? Vous par qui règnent les rois, par qui les morts ressuscitent, par qui le Fils unique de Dieu a brillé, comme un astre bienfaisant, aux yeux des peuples ensevelis dans les ombres de la mort. Mais, qui peut louer dignement celle qui est au-dessus de toute louange ! O fécondité virginale ! merveille incompréhensible, dont la seule pensée me ravit d'admiration ! Que d'autres combattent par des subtilités impies ce divin mystère ; pour nous, qu'il nous suffise le respecter et de croire, que toute notre science et notre bonheur soient de rendre nos profondes adorations au Dieu en trois personnes, et de célébrer à jamais les grandeurs de l'auguste Marie, toujours vierge, et de son Fils immaculé, à qui toute gloire appartient dans les siècles des siècles. »

LITTÉRATURE LATINE PAÏENNE

XLVIII. — Éloge de la vie champêtre (Virgile. — Géorg., liv. II.)

Trop heureux les laboureurs s'ils connaissaient leurs vrais biens! Loin du bruit des armes et des discordes furieuses, la terre équitable répand pour eux une facile nourriture. Ils ne voient pas le matin nos palais superbes rejeter, par leurs mille portiques, le flot tumultueux des clients ; ils ne vont pas s'ébahir devant ces portes incrustées de magnifiques écailles, devant ces vêtements chamarrés d'or, devant l'airain précieux de Corinthe. Pour eux, les poisons d'Assyrie n'altèrent pas la blanche laine ; la pure liqueur de l'olive n'est point corrompue par la case [1] ; mais ils ont une vie tranquille, assurée, innocente, et riche de mille biens ; mais ils goûtent le repos dans leurs vastes domaines. Ils ont des grottes, des lacs d'eau vive ; ils ont les fraîches vallées, les gémissements des troupeaux, et les doux sommeils à l'ombre de leurs arbres ; là sont les pâtis et les repaires des bêtes fauves ; c'est là qu'on trouve une jeunesse dure au travail, et accoutumée à vivre de peu. C'est là que la religion est en honneur, et les pères vénérés à l'égal des dieux : ce fut parmi les laboureurs qu'Astrée [2], prête à quitter la terre, laissa la trace de ses derniers pas.....

Heureux celui qui a mis sous ses pieds toutes les vaines terreurs des mortels, le destin inexorable, et les vains bruits de l'avare Achéron! Heureux aussi celui qui connaît les dieux champêtres, Pan, le vieux Sylvain et la troupe des nymphes

[1] *Case*, plante aromatique des anciens.

[2] *Astrée*, déesse de la justice ; on la confond avec Thémis.

Rien ne l'émeut : ni les faisceaux que le peuple donne, ni la pourpre des rois, ni la discorde qui met aux prises les frères perfides, ni les Daces conjurés, descendant des bords de l'Ister, ni les affaires romaines et les empires périssables de la terre. Content des biens que ses champs, d'eux-mêmes et sans effort, lui abandonnent, il cueille les fruits de ses arbres : il ne connaît ni les lois de fer, ni le Forum et ses fureurs, ni les actes publics.....

Cependant le laboureur ouvre la terre avec une charrue recourbée. C'est le travail de toute l'année ; c'est par là qu'il soutient sa patrie, ses enfants, ses troupeaux ; ses bœufs, qui ont bien mérité de lui. Point de repos pour le laboureur, avant que l'année ne l'ait comblé de fruits, n'ait repeuplé ses bergeries, rempli ses sillons de gerbes fécondes, et de moissons entassées ait fait gémir ses greniers. Voici venir l'hiver : alors on broie sous le pressoir l'olive de Sycion ; les pourceaux, repus de glands, reviennent joyeux à l'étable ; la forêt donne ses baies sauvages; l'automne laisse tomber tous ses fruits à la fois...

Ainsi vivaient les anciens Sabins ; ainsi vécurent les frères Romulus et Rémus ; c'est par là que s'accrut la belliqueuse Étrurie, que Rome devint la merveille du monde, et que, seule entre les cités, elle renferma sept collines dans ses murs.....

XLIX. — Laocoon dévoré par des serpents. (Énéide, liv. II.)

Enée raconte à Didon le siège de Troie, sa patrie... Les Grecs avaient construit ce gigantesque cheval qu'ils voulaient, disaient-ils, offrir à Minerve ; les Troyens indécis ne savaient s'ils devaient accueillir ce colosse dans leurs murs...

« Pour surcroît de malheur, un prodige nouveau et plus effrayant encore s'offre à nos yeux, et achève de troubler nos esprits aveuglés. Laocoon, que le sort avait fait grand prêtre de Neptune, immolait en ce jour solennel un taureau sur l'autel du dieu. Voilà que deux serpents (j'en tremble encore d'horreur), sortis de Ténédos par un calme profond, s'allon-

gent sur les flots et déroulant leurs anneaux immenses, s'avan-cent ensemble sur le rivage. Le cou dressé, et levant une crête sanglante au-dessus des vagues, ils les dominent de leurs têtes superbes : le reste de leur corps se traîne sur les eaux, et leur croupe immense se recourbe en replis tortueux.

« Un bruit perçant se fait entendre sur la mer écumante ; déjà ils avaient pris terre ; les yeux ardents et pleins de sang et de flammes, ils agitaient dans leur gueule béante les dards sifflants de leur langue. Pâles de frayeur, nous fuyons çà et là : mais eux, rampant de front, vont droit au grand prêtre : et d'abord, ils se jettent sur ses deux enfants, les enlacent, les étreignent, et, de leurs dents, rongent leurs faibles membres. Armé d'un trait, leur père vient à leur secours ; il est saisi par les deux serpents qui le lient par d'épouvantables nœuds : deux fois ils l'ont embrassé par le milieu, deux fois ils ont roulé leur dos écaillé autour de son cou ; ils dépassent encore son front de leurs têtes altières. Lui, dégouttant de sang et souillé de noirs poisons, roidit ses mains pour se dégager de ces nœuds invincibles, et pousse vers le ciel des cris affreux. Ainsi mugit un taureau, quand, blessé devant l'autel par un bras mal assuré, il fuit, ayant secoué la hache tombée de sa tête. Mais les deux dragons, glissant sur leurs écailles, s'échappent vers le temple de la terrible Pallas, gagnent la citadelle, et là se cachent sous les pieds de la déesse et sous son bouclier [1].

« Alors de nouvelles terreurs se glissent dans nos âmes frissonnantes : chacun se dit que Laocoon a reçu le juste châtiment de son crime, lui qui, d'une main injurieuse, a profané le cheval sacré, et lancé dans ses flancs un dard impie. Tous de s'écrier qu'il faut conduire au temple le divin simulacre, et implorer la pitié de la déesse... »

[1] La mort affreuse de Laocoon et de ses enfants a fourni le sujet d'un des plus beaux groupes que nous ait légués l'antiquité. Il est attribué à Lysippe ou à Agisandre, sculpteur de Rhodes. On l'a retrouvé à Rome en 1506.

L. — Élégie d'Ovide sur son départ de Rome

Déjà approchait le jour où je devais, d'après l'ordre de César, franchir les frontières de l'Ausonie : je n'avais ni le temps, ni la liberté d'esprit suffisants pour faire mes préparatifs ; mon âme était restée engourdie dans une longue inaction; je ne m'étais occupé ni du choix des esclaves qui devaient m'accompagner, ni des vêtements et des autres nécessités de l'exil. Je n'étais pas moins étourdi de ce coup qu'un homme foudroyé par Jupiter, qui existe encore, mais sans avoir recouvré le sentiment de l'existence.

« Lorsque l'excès même de la douleur eut dissipé le nuage qui enveloppait mon esprit, et que mes sens se furent un peu calmés, prêt à partir, j'adresse une dernière fois la parole à mes amis consternés, naguère si nombreux, et dont je ne voyais plus que deux près de moi. Ma tendre épouse, me serrant dans ses bras, mêlait à mes pleurs ses pleurs plus abondants, ses pleurs qui coulaient à flots le long de son visage indigné de cette souillure. Ma fille, alors absente et loin de moi, retenue en Lybie, ne pouvait être informée de mon désastre.

« De quelque côté qu'on tournât les yeux, on ne voyait que des gens éplorés et sanglotants ; on eût dit des funérailles, de celles où la douleur n'est pas muette. Hommes, femmes, enfants même pleuraient comme si j'étais mort, et, dans toute la maison, il n'était pas une place qui ne fût arrosée de larmes : tel, si l'on peut comparer de grandes scènes à des scènes moins imposantes, tel dut être l'aspect de Troie au moment de sa chute.

« Déjà l'on n'entendait plus la voix de l'homme ni l'aboiement des chiens, et la lune guidait au haut des airs son char nocturne. Elevant mes regards jusqu'à elle, et les reportant de l'astre au Capitole, dont le voisinage, hélas ! fut inutile au salut de mes pénates : « Divinités habitantes de ces demeures voisines, m'écriai-je, temples que désormais mes yeux ne verront plus ; dieux, à qui la noble ville de Quirinus dresse des autels qu'il me faut abandonner, salut pour toujours !...»

« Ainsi je priai les dieux; ma femme, dont les paroles

étaient entrecoupées de sanglots, pria plus longuement. Ensuite, les cheveux en désordre, elle se prosterna devant nos Lares, baisa les foyers éteints de ses lèvres tremblantes, et prodigua aux Pénates insensibles des supplications, hélas ! sans profit pour son époux infortuné.

« Déjà la nuit se précipite et ne permet plus de retard : déjà l'Ourse de Pharrhasie a détourné son char. Que faire ? J'étais retenu par le doux amour de la patrie ; mais cette nuit était la dernière qui précédât mon exil. Ah ! que de fois, en voyant l'empressement de mes compagnons, ne leur ai-je pas dit : « Pourquoi vous hâter ? Songez donc aux lieux d'où vous partez, à ceux où vous allez si vite ! » Que de fois ai-je feint d'avoir fixé d'avance, comme plus favorable, une heure à ce fatal départ ! Trois fois je touchai le seuil, et trois fois je reculai. Mes pieds, par leur lenteur, semblaient d'accord avec mon âme...

« Enfin : « Pourquoi me presser ? C'est en Scythie qu'on m'envoie, m'écriai-je, et c'est Rome que je quitte, double excuse de ma lenteur ! Vivant, je perds à jamais mon épouse vivante, ma famille, ma maison, et les membres fidèles qui la composent ; et vous que j'aimai comme des frères, vous dont le cœur eut pour moi la fidélité de Thésée, je vous embrasse quand je le puis encore, car peut-être ne le pourrai-je plus jamais !... »

LI. — Ode à Virgile sur la mort de Quintilius [1].

(**Horace.** — Odes.)

« Peut-on rougir de pleurer longtemps une tête si chère ? Inspire-moi des chants de deuil, ô Melpomène, à qui Jupiter a donné une voix harmonieuse et la lyre. C'en est donc fait : Quintilius est enseveli dans un sommeil qui ne finira point. La Pudeur, la Bonne Foi, sœur incorruptible de la Justice, la Candeur retrouveront-elles jamais un mortel qui lui ressemble ?

[1] *Quintilius,* noble romain, ami de Virgile et d'Horace. — Jules Scaliger (voir p. 295) admirait cette ode entre toutes celles d'Horace. « J'aimerais mieux, disait-il, l'avoir faite que d'être roi d'Aragon. »

Tous les gens de bien l'ont pleuré ; mais, cher Virgile, il n'y en a point qui le pleure plus sincèrement que vous. Hélas ! c'est en vain que votre tendresse le redemande aux dieux : ils ne l'ont pas voulu ainsi.

« Vous tireriez de votre lyre des accords plus touchants que ceux d'Orphée, dont les arbres entendirent la voix, vous ne rappellerez pas à la vie l'ombre vaine que Mercure a une fois mise avec sa verge fatale dans le noir troupeau. Ce dieu exécute les destins, et n'écoute pas nos vœux. Destins cruels ! mais la patience adoucit les maux qu'on ne saurait guérir. »

LII. — Description plaisante du souper de Nasidienus. (Sat. VIIIe ; liv. IIe.)

HORACE.

« Vous vous êtes donc bien amusé hier au souper du splendide Nasidienus ! car lorsque j'envoyai chez vous pour vous inviter, on me répondit que vous y teniez table depuis le milieu du jour.

FUNDANIUS.

« Oh ! de ma vie encore je ne m'étais autant amusé !

HORACE.

« Puis-je, sans indiscrétion, vous demander ce qu'on servit d'abord pour apaiser la grosse faim ?

FUNDANIUS.

« Un sanglier de Lucanie. Il avait été pris, nous dit notre hôte, par un petit vent du midi. Aussi l'avait-on entouré de raves, de laitues, de racines, de tout ce qu'il y avait de plus propre à stimuler la paresse d'un estomac blasé ; puis encore du céleri, de la saumure et de la lie du vin de Cô...

HORACE.

« Il y avait là de quoi se vanter ! Mais quels étaient, dites-moi, les heureux convives appelés à partager avec vous ce délicieux festin ?

FUNDANIUS

« J'occupais le haut bout de la table ; j'avais à côté de moi Viscus Thurinus, et, un peu au-dessous, Varius, si je ne me

28.

trompe ; venait ensuite Mécène, placé entre Servilius Balatron et Vidibius, deux ombres qui l'avaient suivi ; puis enfin Nasidienus entre Nomentanus et Pordius. Ce dernier nous faisait tous pouffer de rire, à le voir avaler d'une bouchée des gâteaux tout entiers. Quant à Nomentanus, sa fonction était de nous signaler du doigt les bons morceaux dont nous ne nous fussions pas doutés, car nous mangions, convives vulgaires, gibier, poissons, coquillages, sans leur trouver un goût différent de celui que nous leur connaissions.

« ... Cependant on apporte une lamproie, dressée dans un énorme bassin, et escortée de squilles qui se perdaient dans la sauce. « Elle était à point quand on la prit, nous dit Nasidienus ; un peu plus tard, sa chair eût été bien moins délicate. La sauce est faite avec la plus fine huile de Venafre, de la saumure d'Espagne, du vin de cinq ans, et du crû d'Italie... »

« Il en était là de son érudition, quand un vieux dais, mal suspendu, se détache du plafond, tombe sur la table, et nous ensevelit dans un nuage de poussière, tel que l'aquilon n'en soulève pas de plus épais dans les plaines de la Campanie. Grand effroi parmi les convives, qui, pourtant, se remirent bientôt, quand ils virent qu'il n'y avait pas de danger. Pour Nasidienus, la tête baissée, il se mit à pleurer aussi amèrement que s'il eût perdu un fils à la fleur de son âge. Peut-être même pleurerait-il encore, si Nomentanus n'eût relevé, par ces mots, le courage de son ami :

« O fortune, s'écria-t-il, quel dieu nous traiterait avec plus de cruauté que toi ? Voilà donc comment tu te plais à te jouer des malheureux humains ! »

« Varius s'efforçait d'étouffer avec sa serviette le rire qui lui échappait malgré lui, mais Balatron, d'un ton comiquement grave :

« ... Il en est de l'hôte qui donne un repas, comme d'un général d'armée ; ce sont les revers qui mettent dans tout son jour un génie qu'on ne lui soupçonnait pas dans sa prospérité... »

LIII. — Nécessité pour le poète d'un critique sévère et judicieux (Art poétique)

« Vous, Pison, je le sais, vous ne composerez rien, vous ne dicterez rien en dépit de Minerve ; votre raison, votre esprit m'en répondent ; mais si vous écrivez, soumettez votre œuvre à la censure de Mœcius, à celle de votre père, à l'amitié d'Horace, et renfermez-la pendant neuf ans. On rature à loisir les pages inédites, le mot publié ne revient plus...

« Si vous faites des vers, ne soyez pas dupe de ces faux amis cachés sous la peau du renard. Lisait-on quelque chose à Quintilius, il vous disait : « Corrigez ceci, et cela encore. — Mais je ne puis pas mieux ; deux et trois fois je l'ai tenté en vain. — Alors, effacez, effacez, vous dis-je, ou remettez sur l'enclume ces vers mal forgés. » Aimiez-vous mieux défendre l'endroit faible que de le corriger, Quintilius ne proférait plus une parole, et il laissait l'auteur admirer, sans rival, sa personne et ses œuvres.

« Tel est un bon et judicieux critique ; il reprend les vers lâches, condamne les vers durs, barre d'un revers de plume ceux qui sont négligés ; il élague les ornements ambitieux ; force à éclaircir ce qui est obscur, attaque ce qui est équivoque, marque partout les changements à faire, et devient pour vous un Aristarque inflexible. Il ne dira point : Pourquoi chagriner un ami sur des riens ? ces riens sont des choses sérieuses ; elles ont de tristes conséquences, puisqu'elles peuvent faire d'un honnête homme un être ridicule, et le livrer sans retour à la risée publique.

« Noble sang de Numa, condamnez tout ouvrage que n'ont point châtié de longues veilles, qui n'a point été chargé de ratures, dix fois relu et dix fois corrigé. »

LIV. — Rome. (Properce. — Élégies.)

« Une colline et de l'herbe, ô étranger, voilà ce qu'était, avant Enée le Phrygien, cet emplacement que tu embrasses de tes regards, et où la plus grande des cités, Rome, est assise aujourd'hui. En ce lieu que domine le temple sacré d'Apollon, protec-

teur de nos flottes, tombèrent jadis de lassitude les troupeaux fugitifs d'Evandre. C'est à des dieux d'argile qu'ont succédé, de siècle en siècle, ces temples éblouissants d'or. Alors on ne rougissait pas de coucher sous un toit rustique ; alors le père des dieux, Jupiter Tarpéien, tonnait du haut de son roc nu et désert, et les rives du Tibre étaient comme étrangères à nos génisses.

« A cet endroit qu'on appelle *les Degrés*, là où s'élève le palais de Rémus, un unique foyer était tout le vaste empire de deux frères. Dans cette salle majestueuse, resplendissante de la pourpre sénatoriale, des hommes, aux âmes rustiques, aux vêtements de peaux, s'assirent autrefois. Une trompe de bouvier convoquait ces premiers citoyens de Rome, et c'était souvent dans une prairie que s'assemblait le sénat, composé d'une centaine de pâtres. Alors, des voiles suspendues n'ondoyaient pas au-dessus d'un théâtre, et, comme dans nos solennités, le safran, des bords de l'avant-scène n'exhalait pas son parfum. Nous n'avions nul souci d'aller chercher des divinités étrangères ; le peuple prosterné tremblait au pied des autels des dieux de la patrie. Chaque année on célébrait, en mettant le feu à un tas de foin, la fête de Palès.... La pauvre Vesta était alors toute joyeuse d'être portée sur un âne couronné de fleurs ; quelques vaches maigres traînaient nos vases grossiers ; le sang de quelques porcs engraissés purifiait d'étroits carrefours, et le pâtre offrait aux dieux les entrailles d'une brebis au son du chalumeau...... »

LV. — Apostrophe à Catilina. (Cicéron. — 1re Catilinaire.)

« Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience? Combien de temps encore ta fureur osera-t-elle nous insulter? Quel est le terme où s'arrêtera cette audace effrénée? Quoi donc! ni la garde qui veille la nuit au mont Palatin, ni celles qui sont disposées par toute la ville, ni tout le peuple en alarmes, ni le concours de tous les bons citoyens, ni le choix de ce lieu fortifié où j'ai convoqué le sénat, ni même l'indignation que tu lis sur le visage de tout ce qui t'environne ici; tout ce que tu vois enfin ne t'a pas averti que tes complots sont découverts, qu'ils sont exposés au grand jour, qu'ils sont

enchaînés de toutes parts! Penses-tu que quelqu'un de nous ignore ce que tu as fait la nuit dernière et celle qui l'a précédée?. dans quelle maison tu as rassemblé tes conjurés? quelles résolutions tu as prises? O temps! ô mœurs! le sénat en est instruit, le consul le voit, et Catilina vit encore! Il vit! que dis-je? il vient dans le sénat! il s'assied dans le conseil de la république! il marque de l'œil ceux d'entre nous qu'il a désignés pour ses victimes! et nous, sénateurs, nous croyons avoir assez fait si nous évitons le glaive dont il veut nous égorger!

« Il y a longtemps, Catilina, que les ordres du consul auraient dû te faire conduire à la mort. Si je le faisais dans ce même moment, tout ce que j'aurais à craindre, c'est que cette justice ne parût trop tardive et non pas trop sévère; mais j'ai d'autres raisons pour t'épargner encore : tu ne périras que lorsqu'il n'y aura pas un seul citoyen, si méchant qu'il puisse être, si abandonné, si semblable à toi, qui ne convienne que ta mort est légitime. Jusque-là tu vivras comme tu vis aujourd'hui, tellement assiégé (grâce à mes soins) de surveillants et de gardes, tellement entouré de barrières, que tu ne puisses faire un seul mouvement, un seul effort contre la république Des yeux toujours attentifs, des oreilles toujours ouvertes, me répondront de toutes tes démarches sans que tu puisses t'en apercevoir. Et que peux-tu espérer encore aujourd'hui, quand la nuit ne peut plus couvrir tes assemblées criminelles?....

« Ainsi donc, Catilina, poursuis ta résolution, sors enfin de Rome; les portes sont ouvertes, pars. Il y a trop longtemps que l'armée de Mallius t'attend pour général. Emmène avec toi tous les scélérats qui te ressemblent; purge cette ville de la contagion que tu y répands; délivre-la des craintes que ta présence y fait naître; qu'il y ait des murs entre nous et toi. Hésites-tu à faire, par mon ordre, ce que tu faisais de toi-même? Consul, j'ordonne à notre ennemi de sortir de Rome... Et toi, Jupiter Stator, dont le temple a été élevé par Romulus sous les mêmes auspices que Rome même! toi nommé dans tous les temps le soutien de l'empire romain! tu préserveras de la rage de ce brigand tes autels, ces murs et la vie de tous nos citoyens!.... »

LVI. — Lettre de Cicéron à son ami Atticus.

L'an de Rome 694.

« Comme j'attendais le soir de vos nouvelles avec mon impatience ordinaire, on vint me dire que quelques-uns de mes gens étaient arrivés de Rome. Je les fais venir, je leur demande s'ils n'ont point de lettre : ils me répondent que non. Comment ! leur dis-je, il n'y en a point d'Atticus ? Epouvantés de l'air et du ton que je pris, ils m'avouèrent que vous leur en aviez donné une, mais qu'ils l'avaient perdue en chemin. Que vous dirai-je ? J'en fus très fâché ; car tous ces jours-ci, vous ne m'en avez point écrit où il n'y eût quelque chose d'intéressant et d'agréable. S'il y avait dans cette lettre du 15 avril quelque nouvelle importante, ne me la laissez pas ignorer plus longtemps ; s'il n'y avait que des plaisanteries, écrivez-les-moi toujours.

« Je vais vous rendre compte de ma marche, afin que vous sachiez où vous pourrez venir me voir. Je compte être à Formies le 21 avril. Ensuite je partirai de Formies le 1er de mai, pour être le 3 à Antium, où il doit y avoir des jeux depuis le 4 jusqu'au 7. Ma fille a envie de les voir. De là j'irai à Tusculum, ensuite à Arpinum, et je serai à Rome le 1er juin. Faites en sorte de venir me voir ou à Formies, ou à Antium, ou à Tusculum. Récrivez-moi cette lettre qui a été perdue, et ajoutez-y quelque chose de nouveau.

Au même.

« Vous m'exhortez toujours à composer ; mais cela n'est pas toujours possible, grâce aux assiduités des gens de ce pays. Ma maison de campagne est comme un rendez-vous public. Il semble que toute leur tribu soit venue fondre ici. Passe encore pour cette foule de gens qui me viennent saluer le matin, j'en suis délivré sur les dix heures ; mais malheureusement Arrius est mon plus proche voisin ; ou, pour mieux dire, nous logeons ensemble, car il ne me quitte point ; il dit même que c'est pour philosopher tout le jour avec moi qu'il ne va point à Rome.

« Je suis assiégé d'un autre côté par Sebosus, le bon ami de Catulus. Où me sauver ? Je vous assure que, s'il n'était pas plus commode pour vous que je me trouve ici, je m'enfuirais à Arpinum ; mais je ne vous attendrai que jusqu'au sixième de mai, car vous voyez à quelles gens je suis livré. La belle occasion, pendant qu'ils sont ici, d'avoir ma maison à bon marché ! Comment voulez-vous, avec cela, que j'entreprenne un ouvrage de si longue haleine, et qui demanderait du loisir ? Je tâcherai néanmoins de vous contenter, et je n'épargnerai pas ma peine. »

LVII. — Quelques traits de l'histoire de Jugurtha.

(Salluste.)

Jugurtha ayant vainement essayé de corrompre les magistrats du peuple romain, fut obligé de quitter l'Italie pour aller tenter d'autres moyens de secouer le joug de la puissance romaine.

Salluste retrace en quelques mots cette situation vraiment dramatique :

« Le sénat, dit-il, fit donner à Jugurtha l'ordre de s'éloigner au plus vite ; mais, lorsqu'il sortit de Rome, on le vit s'arrêter en silence, tourner ses regards vers cette ville et laisser enfin échapper ces paroles : « Ville vénale ! il ne te manque pour périr qu'un acheteur. »

Un général malhabile a exposé le camp des Romains à une irruption des Numides :

« Les soldats, dit Salluste, frappés d'un tumulte inaccoutumé, courent aux armes, d'autres cherchent des retraites, quelques-uns veulent apaiser le trouble ; le tumulte s'accroît, l'ennemi se précipite par tous les lieux, le ciel est obscurci par les ténèbres de la nuit et par les nuages ; on ne sait pas au juste l'étendue du danger, on est incertain s'il vaut mieux fuir, s'il vaut mieux rester. »

S'agit-il de peindre une mêlée ?

« L'aspect du combat, dit l'historien, était varié, incertain, affreux, déplorable. Les soldats, détachés de leurs corps, fuient, tandis que d'autres poursuivent ; nul ne suit son étendard, nul ne garde ses rangs, chacun résiste à l'endroit où le danger l'a surpris. Armes, traits, chevaux, cavaliers, ennemis, citoyens

tout est confondu ; plus de prudence, plus de commandement, tout est livré à la fortune. »

Enfin, après la description d'un combat longtemps douteux :

« Alors, dit Salluste, paraît un spectacle horrible dans toute la plaine. On voit poursuivre et fuir, massacrer et faire des prisonniers. Les chevaux et les cavaliers tombent pêle-mêle ; plusieurs couverts de blessures ne peuvent fuir, et ne pouvant non plus rester aux lieux où ils sont tombés, ils font un effort et retombent : enfin, partout où peut s'étendre la vue, ce n'est qu'un aspect de traits, d'armes et de cadavres, et au milieu de ces objets affreux, la terre au loin couverte de sang.

LVIII. — Combat des Horaces et des Curiaces.

(**Tite-Live.** — Histoire romaine, liv. 1er)

« ... Le traité conclu, les trois frères, dans leur camp respectif, prennent les armes, comme on en était convenu. Pendant que chaque parti exhorte les siens à bien faire leur devoir, en leur représentant que les dieux, la patrie, leurs pères et leurs mères, tout ce qu'il y a de citoyens dans la ville et dans l'armée ont les yeux attachés sur leurs bras, ces généreux athlètes, pleins de courage par eux-mêmes, et animés encore par de si puissantes exhortations, s'avancent au milieu des deux armées.

Elles étaient rangées de côté et d'autre autour du champ de bataille, exemptes à la vérité du péril présent, mais non pas d'inquiétude, parce qu'il s'agissait de savoir lequel des deux peuples commanderait à l'autre, et que la valeur d'un si petit nombre de combattants allait décider de leur sort. Occupés de ces pensées et dans l'attente inquiète de ce qui allait arriver, ils attachent donc toute leur attention à un spectacle qui ne pouvait pas ne point les alarmer.

On donne le signal, et ces braves héros marchent trois à trois les uns contre les autres, portant entre eux six le courage de deux grandes armées. Insensibles de part et d'autre à leur propre péril, ils n'ont devant les yeux que la servitude ou la liberté de leur patrie, dont le sort désormais dépend uniquement de leur courage. Dès qu'on entendit le choc de leurs armes et qu'on vit briller leurs épées, les spectateurs saisis de crainte et d'alarme, sans que l'espérance penchât encore d'aucun côté, restèrent tellement immobiles, qu'on eût dit qu'ils avaient perdu l'usage de la voix et de la respiration.

Ensuite, lorsqu'en étant venus aux mains, ce ne fut plus seulement le mouvement des bras et l'agitation des armes qui servirent de spectacle, mais qu'on aperçut des blessures et qu'on vit couler le sang, deux Romains tombèrent morts aux pieds des Albains, qui tous trois avaient été blessés. A leur chute, l'armée ennemie poussa de grands cris de joie, pendant que de l'autre côté les légions romaines demeurèrent sans espérance, mais non sans inquiétude, tremblant pour le Romain qui était resté seul, et que les trois Albains avaient entouré.

Heureusement il était sans blessure ; ainsi trop faible contre tous ensemble, mais plus fort que chacun d'eux, il use d'un stratagème qui lui réussit. Pour diviser ses ennemis, il prend la fuite, persuadé qu'ils le suivront plus ou moins vite, selon qu'il leur reste plus ou moins de force. Déjà il était assez loin de l'endroit où l'on avait combattu, lorsque, tournant la tête, il voit les Curiaces à une assez grande distance les uns des autres, et l'un d'eux tout proche de lui. Il revient sur celui-ci de toute sa force : tandis que l'armée d'Albe crie à ses frères de le secourir, déjà Horace, vainqueur de ce premier ennemi, court à une seconde victoire.

Alors les Romains animent leur guerrier par des cris, tels que le mouvement subit d'une joie inespérée en fait pousser, et lui, de son côté, se hâte de mettre fin au second combat. Avant donc que l'autre, qui n'était pas fort éloigné, ait pu l'atteindre, il couche son ennemi par terre. Il ne restait plus de chaque côté qu'un combattant ; mais si le nombre était égal, les forces et l'espérance ne l'étaient pas. Le Romain sans blessure, et fier d'une double victoire, marche plein de confiance à ce troisième combat. L'autre au contraire, affaibli par le sang qu'il a perdu, et épuisé par la course, se traîne à peine, et déjà vaincu par la mort de ses frères, comme une victime sans défense, présente la gorge à son vainqueur. Aussi ne fut-ce point un combat.

Horace, triomphant déjà par avance : « *J'ai immolé,* dit-il, *les deux premiers aux mânes de mes frères ; j'immolerai le troisième à ma patrie, afin que Rome devienne maîtresse d'Albe et lui fasse la loi.* » A peine Curiace pouvait-il soutenir ses armes : il lui enfonce son épée dans la gorge, et ensuite le dépouille. Les Romains reçoivent Horace dans leur camp, avec une joie et une reconnaissance d'autant plus vives, qu'ils avaient été plus près du danger. Après cela, chaque parti songe à ensevelir les siens, mais avec des dispositions bien différentes ; les Romains étant devenus maîtres de leurs ennemis, et les Albains se voyant sou-

mis à une domination étrangère. (Traduct. de Rollin. *Traité des Études*, t. II, p. 156.)

LIX. — Discours de Pacuvius à son fils Pérolla.
(Tite-Live, XXXIII.)

Pacuvius admis avec son fils à la table d'Annibal, dans la ville de Capoue, apprend que Pérolla a résolu de tuer l'ennemi des Romains. Hors de lui-même, il entreprend de détourner son fils d'un projet si funeste dans les circonstances où il se trouve.

« Oh! mon fils, je t'en conjure, au nom des saints nœuds qui lient les enfants aux auteurs de leurs jours ; promets-moi, mon fils, de ne pas souiller les regards de ton père du crime et du supplice affreux que ce crime attirera sur ta tête.

« Il n'y a que peu d'instants où, par tout ce qu'il y a de dieux, nous avons scellé dans la main d'Annibal le serment de lui être fidèles, et ce serait pour l'assassiner de cette même main dont les dieux ont reçu l'engagement sacré : l'assassiner, lui dont le cœur s'est livré à nous dans tous les épanchements de la confiance ! Tu quittes cette table hospitalière où tu as été admis par une faveur que deux Campaniens seuls partagent avec toi, et à cette même table tu ferais ruisseler le sang de ton hôte! J'ai pu obtenir d'Annibal la grâce de mon fils, et je ne pourrais obtenir de mon fils celle d'Annibal! Mais non, je le veux encore, foule aux pieds tout ce qu'il y a de plus sacré, la bonne foi, la religion, la piété filiale ; fais ce qu'on ne fit jamais, si notre perte à tous deux n'est pas la suite inévitable de ton crime. Seul, tu prétends attaquer Annibal! Et que feras-tu de cette foule d'hommes libres et d'esclaves qui l'entourent? Comment échapper à tous ces yeux ouverts qui veillent sans cesse à sa conservation? Tous ces bras armés pour sa défense s'engourdiront-ils au moment de ton horrible frénésie? Que dis-je ? Le regard seul d'Annibal, ce regard terrible que n'ont pu soutenir des armées entières, qui fait trembler le peuple romain, pourras-tu le soutenir? Et, à défaut de tout autre secours, auras-tu bien le cœur de me frapper moi-même, moi, ton père, couvrant de mon corps le corps de ton ennemi?

« Oui, il faudra que tes coups percent au travers de ce cœur paternel pour aller percer le sien. Ah ! mon fils, laisse à ton père l'honneur de te fléchir, plutôt qu'à d'autres celui de te

vaincre! Que mes prières aient sur toi le pouvoir qu'elles ont eu aujourd'hui pour toi-même. »

LX. — Les deux mulets. (Phèdre.)

Deux mulets chargés de bagage allaient de compagnie. L'un portait des corbeilles pleines d'argent, l'autre des sacs gonflés d'orge. Le premier, riche de son fardeau, marche la tête haute et fait sonner la sonnette suspendue à son cou; son compagnon le suit d'un pas modeste et tranquille. Tout à coup, des voleurs sortent d'une embuscade, et, dans la bataille, blessent le mulet chargé d'argent, pillent son précieux fardeau, laissant l'orge comme une chose de vil prix. Le mulet dépouillé se mit à déplorer son destin : « Quant à moi, dit l'autre, je me réjouis d'avoir été méprisé, car je n'ai rien perdu et je suis sans blessure.

Cette fable prouve que les conditions humbles sont en sûreté, mais que les hautes fortunes courent les plus grands risques.

Le loup et l'agneau.

Le loup et l'agneau, pressés par la soif, étaient venus boire à un même ruisseau; le loup était au-dessus et l'agneau beaucoup plus bas. Alors l'assassin, poussé par une injuste avidité, chercha querelle : « Pourquoi troubles-tu cette eau, lui dit-il, tandis que je bois? » L'agneau tremblant lui répondit : « Comment puis-je faire ce dont vous vous plaignez? L'eau coule de vous à moi. » Le loup, repoussé par la force de la vérité, réplique : « Il y a six mois que tu médis de moi. — Hélas! dit l'agneau, je n'étais pas né. — C'est donc ton père : oui j'en jure par Hercule. » Et aussitôt il se jette sur lui et le déchire injustement.

Cette fable est écrite pour les hommes qui, sur d'injustes prétextes, oppriment les innocents.

LXI. — Lettre de Pline à son ami Caninius.
(Pline le Jeune.)

« Que fait-on à Côme, cette ville délicieuse, que nous aimons tant l'un et l'autre ? Cette belle maison que vous avez dans les faubourgs est-elle toujours aussi riante ? Cette belle galerie où l'on trouve le printemps, n'a-t-elle rien perdu de ses charmes ? Vos platanes conservent-ils la fraîcheur de leur ombrage? Ce canal, qui se plie et se replie en tant de façons différentes, a-t-il toujours sa bordure aussi verte et ses eaux aussi pures ? Ne m'apprendrez-vous rien de ce vaste bassin qui semble fait exprès pour les recevoir ? Quelles nouvelles de cette longue allée dont le terrain est ferme sans être rude ? de ce bain délicieux, où le grand soleil donne à toutes les heures du jour ? En quel état sont ces salles où vous tenez table ouverte, et celles qui ne sont destinées qu'à vos amis particuliers ? Vos appartements de jour et de nuit, ces lieux charmants, vous possèdent-ils tour à tour, ou le soin de faire valoir vos revenus vous met-il dans un mouvement continuel ? Vous êtes le plus heureux des hommes, si vous jouissez de tant de biens; mais vous n'êtes qu'un homme vulgaire, si vous n'en jouissez pas. Que ne renvoyez-vous ces basses occupations à des gens qui en soient plus dignes que vous ? et qu'attendez-vous pour vous donner tout entier à l'étude des belles-lettres dans ce paisible séjour ? C'est la seule occupation, c'est la seule oisiveté honnête pour vous. Rapportez là votre travail, votre repos, vos veilles, votre sommeil même. Travaillez à vous assurer une sorte de bien que le temps ne puisse vous ôter ; tous les autres, dans la suite des siècles, changeront mille et mille fois de maîtres ; mais les ouvrages de votre esprit ne cesseront jamais d'être à vous. Je sais à qui je parle ; je connais la grandeur de votre courage, l'étendue de votre génie ; tâchez seulement d'avoir meilleure opinion de vous ; faites-vous justice et les autres vous imiteront. Adieu. »

LXII. — A Minutius Fundanus.

« C'est une chose étonnante de voir comme le temps se passe à Rome. Prenez chaque journée à part, il n'y en a

point qui ne soit remplie ; rassemblez-les toutes, vous êtes surpris de les trouver si vides. Demandez à quelqu'un : « Qu'avez-vous fait aujourd'hui? — J'ai assisté, vous dira-t-il, à la cérémonie de la robe virile qu'un tel a donnée à son fils; j'ai été prié à des fiançailles ou à des noces ; l'un m'a demandé pour la signature d'un testament ; celui-ci m'a chargé de sa cause ; celui-là m'a fait appeler à une consultation. » Chacune de ces choses, le jour qu'on l'a faite, a paru nécessaire ; toutes ensemble, quand vous venez à songer qu'elles ont pris tout votre temps, paraissent inutiles ; et elles le paraissent bien davantage, quand on les repasse dans une agréable solitude. Alors vous ne pouvez vous empêcher de dire : « A quelles bagatelles ai-je perdu mon temps ? »

« C'est ce que je répète sans cesse dans ma maison de Laurentin. Soit que je lise, soit que j'écrive, soit qu'à mes études je mêle les exercices du corps, dont la bonne disposition influe tant sur les opérations de l'esprit, je n'entends, je ne dis rien que je me repente d'avoir entendu et d'avoir dit ; personne ne m'y fait d'ennemis par de mauvais discours ; je ne trouve à redire à personne. Sans désirs, sans crainte, à couvert des bruits fâcheux, rien ne m'inquiète. Je ne m'entretiens qu'avec moi et avec mes livres. O l'agréable, ô l'innocente vie ! Que cette oisiveté est aimable ! qu'elle est honnête ! qu'elle est préférable même aux plus illustres emplois. Mer, rivage, dont je fais mon séjour, que vous m'inspirez de nobles, d'heureuses pensées ! Voulez-vous m'en croire, mon cher Fundanus, fuyez les embarras de la ville, fuyez cet enchaînement de soins frivoles qui vous y attachent ; adonnez-vous à l'étude et au repos, et songez que ce qu'à dit si spirituellement et si plaisamment votre ami Attilius n'est que trop vrai : Il vaut infiniment mieux ne rien faire que de faire des riens. Adieu. »

LXIII. — Nécessité du travail intellectuel dès l'enfance (**Quintilien.** — Institutions oratoires, liv. 1er.)

Quintilien combat victorieusement ceux qui prétendent qu'il ne faut appliquer un enfant à aucune espèce d'étude avant l'âge de sept ans.

« J'aime mieux, dit-il, m'en rapporter à ceux qui ont cru, avec Chrysippe, qu'il n'y a dans la vie de l'homme aucun temps qui ne demande du soin et de la culture. Qui empêche que, dès le premier âge, on ne cultive l'esprit des enfants, comme on peut cultiver leurs mœurs ? Je sais bien qu'on fera plus dans la suite, en un an, que l'on n'aura pu faire durant tout le temps qui aura précédé ; mais il me paraît néanmoins que ceux qui ont tant ménagé les enfants, ont prétendu ménager encore plus les maîtres. Après tout, que veut-on que fasse un enfant, depuis qu'il commence à parler? car enfin il faut bien qu'il fasse quelque chose ; et si l'on peut tirer de ses premières années quelque avantage, si petit qu'il soit, pourquoi le négliger ? Ce que l'on pourra prendre sur l'enfance est autant de gagné pour l'âge qui suit. Il en est de même de tous les temps de la vie.

« Tout ce qu'il faut savoir, qu'on l'apprenne toujours de bonne heure ; ne souffrons point qu'un enfant perde ses premières années dans l'habitude de l'oisiveté. Songeons que, pour ces premières études, il ne faut que de la mémoire, et que non seulement les enfants en ont, mais qu'ils en ont même beaucoup plus que nous. Je connais trop aussi la portée de chaque âge pour vouloir qu'on tourmente d'abord un enfant, et qu'on lui demande plus qu'il ne peut. Il faut se garder surtout de lui faire haïr l'instruction, dans un temps où il ne peut encore l'aimer, de peur que le dégoût qu'on lui aura une fois fait sentir ne le rebute pour toujours. L'étude doit être un jeu pour lui. Je veux qu'on le prie, qu'on le loue, qu'on le caresse, et qu'il soit toujours bien aise d'avoir appris ce que l'on veut qu'il sache. Quelquefois, ce qu'il refusera d'apprendre, on l'enseignera à un autre ; c'est le moyen de piquer sa jalousie. Il voudra le surpasser, et on lui laissera croire qu'il a réussi. Cet âge est fort sensible à de petites récompenses ; c'est encore une amorce dont il faut se servir.

« Voilà de bien petits préceptes, pour un aussi grand dessein que celui que je me suis proposé : mais comme les corps les plus robustes ont eu de faibles commencements, tels que le lait et le berceau, les études ont aussi leur enfance.

LXIV. — Epreuves des justes.

(Sénèque le philosophe. — Tr. de philosoph.)

« Les dieux ne laissent tomber la prospérité que sur les âmes abjectes et vulgaires. L'avantage de vaincre les calamités et les terreurs des mortels est réservé pour le grand homme ; jouir d'un bonheur continuel, couler ses jours sans aucun revers, c'est méconnaître la seconde moitié de la nature. Vous êtes un grand homme ; mais comment le saurai-je, si la fortune ne vous a pas mis à la portée de montrer votre vertu ?...

« Je le répète donc, c'est pour l'intérêt de ceux qu'il veut élever à la vertu, que Dieu leur envoie des occasions de montrer du courage et de la fermeté, ce qui ne se peut faire sans quelque adversité. Le bon pilote se reconnaît dans la tempête, et le soldat sur le champ de bataille. Comment puis-je connaître votre courage contre la pauvreté, si vous nagez dans l'abondance ? votre constance contre l'ignominie, l'infamie, la haine du peuple, si vous vieillissez au milieu des applaudissements, si vous jouissez de la faveur la mieux établie, de l'estime de vos concitoyens ?... Ne redoutez donc pas ces aiguillons dont les dieux se servent pour réveiller votre courage : l'adversité est une épreuve de la vertu.

« Les véritables malheureux sont ceux qu'un bonheur tient engourdis ; ils ressemblent au navigateur que le calme arrête au milieu d'une mer immobile : le moindre accident est tout nouveau pour eux ; l'adversité leur est plus sensible, parce qu'ils n'en ont pas l'expérience, de même que le joug est plus insupportable aux animaux sauvages... Ainsi Dieu se plaît à endurcir et exercer ceux qui lui sont agréables ; ceux au contraire qu'il semble traiter avec le plus de douceur et de ménagement, sont faits pour plier sous les maux qui leur sont destinés... Vous me demandez pourquoi Dieu envoie aux gens de bien des maladies et d'autres accidents ; et moi je vous demande pourquoi, dans les camps, ce sont toujours les plus braves soldats qu'on charge des commissions les plus dangereuses ? Faut-il, pendant la nuit, dresser une embuscade à l'ennemi, reconnaître les chemins, surprendre un poste ? ce sont des troupes d'élite qu'on en charge ; cependant aucun d'eux ne se plaint d'avoir été maltraité par son général ; au contraire, il s'applaudit de la bonne idée qu'il a eue de lui.

« Ainsi les hommes à qui la Providence ordonne de souffrir des maux insupportables, doivent dire aux timides et aux

lâches : « Dieu nous estime assez pour éprouver sur nous jusqu'où peut aller la constance humaine. »

LXV. — L'armée de Germanicus rend les honneurs funèbres aux restes des légions de Varus[1]. (Tacite. — Histoire de Tibère.)

Les restes des légions de Varus avaient été abandonnés dans les forêts de la Germanie :

Un désir religieux pénètre l'âme du prince de rendre les derniers devoirs aux légions et à leur chef, et une égale pitié pénètre l'armée présente, au souvenir de tant de proches et d'amis, des hasards de la guerre et de la destinée des hommes. Cécina est envoyé devant pour sonder la profondeur des bois et jeter des ponts sur les marais et des digues sur les terrains fangeux ; le reste des soldats s'avance dans ces lieux désolés et dont l'aspect funèbre réveille tant de tristes souvenirs.

D'abord, le camp de Varus, avec sa large étendue et ses dimensions, montrait la place des trois légions. Ensuite, le retranchement renversé, le fossé presque comblé indiquaient le lieu où l'armée, déjà détruite, avait fait une dernière résistance. Au milieu, paraissaient des ossements blanchis, dispersés ou entassés, suivant que les bataillons avaient fui ou avaient résisté ; on voyait de même des débris de traits, des membres de chevaux, des têtes humaines attachées au tronc des arbres ; dans les bois voisins s'élevaient les restes des autels barbares, où avaient été immolés les tribuns et les premiers centurions.

Et ceux qui avaient survécu à ce désastre ou qui avaient rompu leurs chaînes, marquaient les lieux où les lieutenants avaient succombé, où les aigles avaient été enlevées. Ici Varus avait reçu une première blessure ; là, de sa main malheureuse, il avait trouvé la mort par un coup fatal. Sur ce tribunal, Ar-

[1] *Varus* (Quintillius), général romain, consul l'an 12 av. J.-C., devint gouverneur de la Germanie, irrita les Germains par son despotisme, et périt avec trois légions, dans la lutte que ce peuple lui déclara (10 de J.-C.). *Germanicus* (Drusus Néro), fils adoptif de Tibère, racheta cette défaite six ans après (16 de J.-C.) et mérita par ses expéditions en Germanie le titre de *Germanicus*.

minius[1] avait harangué ses soldats : en cet endroit, il avait fait dresser les instruments du supplice des captifs ; en cet autre, il avait creusé des fosses profondes ; ailleurs il avait traîné nos drapeaux et nos aigles, ajoutant l'outrage à la victoire.

Ainsi l'armée, six ans après cette sanglante défaite, rendait les derniers honneurs aux ossements des trois légions, et comme personne ne reconnaissait dans ces misérables restes les cadavres des Romains ou des Barbares, les soldats, émus de rage et de douleur, confiaient à la terre tous ces ossements, comme si tous eussent été ceux de leurs frères ou de leurs compagnons, et s'encourageaient à la vengeance contre leurs ennemis.

[1] *Arminius* ou *Hermann*, fameux général des Chérusques, fut forcé par Germanicus d'abandonner la Germanie. Dans la suite, ayant aspiré au titre de roi, il fut empoisonné par un de ses compatriotes, l'an 19 de J.-C. Il n'avait que trente-sept ans. Après sa mort, les Germains en firent un dieu sous le nom d'*Irmensul*.

LITTÉRATURE LATINE CHRÉTIENNE

LXVI. — Extrait du traité de l'Ornement des femmes (Tertullien.)

« Rejetez le fard, les faux cheveux et les autres parures. Vous n'allez point aux temples, aux spectacles, aux fêtes des Gentils. Vos raisons pour sortir sont sérieuses : visiter les frères malades, assister au saint sacrifice, écouter la parole de Dieu : pour ces pieux devoirs, qu'est-il besoin d'ornements ?

« Secouez ces délices pour n'être point accablées par les persécutions. Je ne sais si des mains accoutumées aux bracelets pourraient supporter le poids des chaînes, si des pieds ornés de bandelettes s'accommoderaient des entraves. Je crains bien qu'une tête ornée de réseaux, de perles et de diamants ne laisse aucune place à l'épée.

« Disciple du Christ, quelle est ta délicatesse, si tu convoites le plaisir du monde ; je me trompe : quelle est ton extravagance si tu prends cela pour le plaisir ! Certains philosophes n'ont donné ce nom qu'à la tranquillité de l'âme... Et toi, tu ne soupires qu'après la poussière de l'arène, les bornes du cirque, les représentations de la scène ou les cris de l'amphithéâtre. Réponds-moi, ne pouvons-nous vivre sans plaisir, nous qui devons mourir avec joie ? En effet, quel est notre vœu le plus ardent, sinon de sortir du monde avec l'apôtre, et d'aller régner avec le Seigneur ? Or, notre plaisir est là où est notre désir.

« Eh bien ! je vous l'accorde, il faut à l'homme des délassements. Pourquoi êtes-vous assez ingrats pour fermer les yeux aux plaisirs si nombreux et si variés que Dieu a mis sous votre main, d'ailleurs plus que suffisants pour vous satisfaire?

Est-il un bonheur plus parfait que notre réconciliation avec Dieu le Père et avec Notre-Seigneur ; que la révélation de la vérité, la connaissance de nos erreurs, et le pardon de nos crimes, si nombreux dans le passé ?.... Les sciences et la poésie vous charment, dites-vous. Eh bien ! nous avons assez de beaux monuments, assez de vers, assez de maximes, assez de cantiques, assez de chœurs sacrés. Il ne s'agit point ici de fables, mais de vérités saintes ; de frivolités ridicules, mais de sentences aussi simples qu'elles sont pures. Voulez-vous des combats et des luttes ? le Christianisme vous en offre un grand nombre. Regardez ! Ici l'impureté est renversée par la chasteté ; là, la perfidie est immolée par la foi ; ailleurs, la cruauté est comme meurtrie par la miséricorde ; plus loin, l'insolence est voilée par la modestie. Tels sont nos combats et nos couronnes. Enfin, vous faut-il du sang ? celui de Jésus-Christ coule sous vos yeux. »

LXVII. — Exhortation au martyre.

(Saint Cyprien.)

« Debout donc, mes bien-aimés ! repoussons avec une foi inébranlable et un dévouement qui ne sait pas fléchir les ardentes menaces du siècle et les cruels frémissements de nos persécuteurs, comme des hommes dont l'espérance réside là-haut, dont les cœurs soupirent après l'éternelle lumière, et triomphent au souvenir des divines promesses. Des chaînes resserrent nos mains ; des liens pesants, roulés autour de notre cou, inclinent notre corps sous le fardeau, qu'importe ? Dieu a voulu par là bien moins menacer notre vie qu'interroger notre foi. Où sera le moyen de reconnaître l'excellence et la dignité du martyre, s'il ne nous contraint d'ambitionner ses palmes au préjudice de nous-mêmes ? Lorsque les mains sanguinaires déchiraient les membres d'un athlète sacré, et que le bourreau imprimait les sillons de ses ongles de fer sur un corps débile, sans pouvoir le vaincre néanmoins, j'ai entendu de mes propres oreilles, la vérité ne me trompe point, j'ai entendu partir des cris d'involontaire admiration. « Il faut en convenir, disaient

les assistants, il y a quelque chose de sublime dans l'intrépidité qui se joue de pareilles douleurs.... Informons-nous de cette religion merveilleuse, examinons attentivement les maximes qui produisent ces héros.... »

« Telle est, mes bien-aimés, la vertu du martyre ; elle subjugue, elle entraîne à la foi le bourreau dont le bras se levait pour frapper le chrétien. Nous lisons : « Demeure en paix dans la douleur, et au temps de ton humilation, garde la patience ; car l'or et l'argent s'épurent par la flamme. » Vous l'entendez! c'est au creuset de la tentation que le Seigneur vous éprouve ; c'est avec les fléaux du monde que le Christ interroge nos cœurs........

« Dieu qui s'occupe du salut de chacune de ses créatures, leur a ménagé, dans le martyre, un remède à la vie. Sans doute il arrive souvent que des athlètes généreux se présentent au combat avec une vertu et une foi sans tache, afin de couronner une vie d'innocence par une mort héroïque ; mais combien d'autres sont venus laver intrépidement dans ce baptême sanglant les fautes d'une vie coupable, afin de revivre par la mort!... Ainsi quand la semence périt sur des champs arides, et que des plantes expirent sur un sol que dévore le soleil, la main du laboureur fait jaillir des coteaux voisins une eau salutaire qui rafraîchit les campagnes. Bientôt, sous ces ondées factices, la stérilité de la terre est vaincue et la moisson se lève abondante et vigoureuse.

« Que vous dirai-je, mes bien-aimés ? comment vous peindre tout ce que j'éprouve ? A l'aspect de tant de grandeur réunie, mon esprit se trouble, les sens se confondent, et le langage lui-même se perd dans ses efforts. Où trouver des expressions qui retracent toute la sublimité du sacrifice? Quelle que soit la pompe du langage, elle reste toujours bien loin de la réalité. Quelle voix, quelle poitrine, quelle force suffira à une pareille entreprise ? Je suis chrétien ! A cette déclaration magnanime, la scène change, les adversités disparaissent, la joie brille dans son plus vif éclat, les royaumes célestes s'ouvrent, la pourpre souveraine nous attend, la mort est foulée aux pieds, la vie véritable commence, et les armes tombent, arrachées des mains de l'ennemi..... »

LXVIII. — Requête à l'empereur Constance

(Saint Hilaire de Poitiers. — Fragment.)

« Si je romps aujourd'hui le silence que j'avais gardé si longtemps, j'en appelle à tout homme raisonnable, on ne m'accusera pas ou de m'être tu par indifférence, ou de parler par emportement. Point d'intérêt qui m'anime que l'intérêt de Jésus-Christ. Pourquoi, ô mon Dieu ! ne m'avez-vous pas fait naître plus tôt, du temps des Dèce et des Néron ? Avec quelle ardeur, soutenu par votre grâce toute-puissante et par la miséricorde de votre divin fils Jésus-Christ, j'aurais affronté les tortures pour la confession de votre nom ! L'aspect des chevalets m'eût rappelé le prophète Isaïe mourant par un pareil supplice; la flamme des bûchers eût retracé à ma mémoire le courage des trois jeunes Hébreux chantant au milieu de la fournaise de Babylone ; j'aurais envié la croix et le brisement des os du larron à qui du haut de votre croix vous ouvrîtes le paradis ; j'aurais envié le gouffre profond des mers, les naufrages de Jonas et de votre apôtre saint Paul ; j'aurais béni des combats à soutenir contre des ennemis déclarés... Mais ici nous avons affaire à un ennemi qui ne se montre pas, qui ne s'avance que sous le masque, ne procède que par artifice et par séductions. Ici c'est l'Antéchrist sous le nom de Constance, armé, non pas de fouet, mais de caresses, non d'arrêts de proscription, mais de manœuvres hypocrites. C'est une persécution qui n'ouvre pas les cachots, d'où l'on sort affranchi de tous les maux de la vie présente, mais des palais où l'on n'entre que pour ramper dans une honteuse servitude ; il n'en veut point à la vie, mais à l'âme... Il ne professe Jésus-Christ que pour le mieux trahir, ne parlant d'union que pour troubler la paix, ne comprimant l'hérésie que pour empêcher qu'il y ait des chrétiens.

« Votre nom, ô divin Jésus, est sur ses lèvres, et tous ses actes n'ont d'autre but que de vous dépouiller, vous, de votre divinité ; votre Père céleste, de ce titre auguste de Père...

« On se choquera peut-être de m'entendre appeler l'empereur du nom d'Antéchrist. A qui verrait dans cette expression de l'emportement plutôt que l'accent de la fermeté, je répondrais : Oubliez-vous les paroles du saint précurseur au roi

Hérode : *Prince, cela ne vous est pas permis*... Ce n'est point là de la témérité, mais du zèle, de la foi ; ni de la passion, mais le droit naturel ; ni un faux enthousiasme, mais une noble confiance. Animé du même esprit, je vous parlerai hautement, ô Constance, le langage que j'aurais tenu à Néron lui-même, à Dèce, à Maximien : Vous faites la guerre à Dieu et à son Eglise ; vous êtes l'ennemi de ses saints que vous persécutez, vous déchaînez vos fureurs contre les apôtres de Jésus-Christ, vous sapez par ses fondements la foi chrétienne... Tyran plus cruel que ce qu'il y eut jamais de tyrans sur la terre, votre persécution, avec ses raffinements, nous laisse à nous bien moins de moyens d'y échapper, et vous rend, vous, bien plus criminel.... »

LXIX. — Extrait de l'éloge funèbre de Satyre, frère de saint Ambroise. (Saint Ambroise.)

« Nous venons, mes très chers frères, d'amener à l'autel du sacrifice la victime qui m'a été demandée ; victime pure, agréable à Dieu, Satyre, mon guide et mon frère. Je n'avais pas oublié qu'il était mortel. Je n'ai pas été trompé par une vaine espérance, mais la grâce a triomphé. Bien loin donc d'avoir à me plaindre, je dois à Dieu des actions de grâces, comme ayant toujours souhaité que, dans le cas de malheurs qui viendraient menacer l'Eglise ou ma personne, l'orage tombât plutôt sur moi et sur ma famille. Donc, grâces au Seigneur, puisque dans l'alarme universelle où nous jette la défiance des Barbares, qui remuent de toutes parts, j'ai satisfait à la commune affliction par mes chagrins particuliers, et que c'est moi qui ai été frappé, quand j'avais à craindre pour tous.... Pourtant, ô mon frère, dois-je m'abandonner à une affliction sans mesure, infidèle à mon ministère et à la grâce divine ? Quelle consternation la nouvelle de votre maladie avait répandue dans mon âme ! Trompeuse espérance ! nous l'avions cru rendu à nos vœux ; ce n'était qu'un ajournement... Toutefois je vous rends grâces, ô Dieu tout-puissant et éternel ! de ne nous avoir point refusé cette dernière conso-

lation de nous ramener mon bien-aimé frère des contrées de la Sicile et de l'Afrique, au moins pour quelques moments ; son trépas devant suivre de si près son retour, qu'il semblait n'avoir été reculé que le temps nécessaire pour le recevoir... Oh ! que n'ai-je pu, au moment où la mort vous frappait, opposer à ses coups ma propre chair ! Si j'avais vu des glaives dirigés contre vous, c'est moi que j'aurais voulu à votre place opposer à leurs pointes meurtrières ; et s'il m'eût été possible de rappeler votre âme fugitive, c'est la mienne que j'aurais offerte pour victime. Il ne m'a donc servi de rien d'avoir recueilli son haleine mourante, d'avoir collé ma bouche sur ses lèvres à demi éteintes !... Funestes embrassements, durant lesquels je sentais son corps se raidir et se glacer, et son dernier souffle s'évanouir ! Je le serrais dans mes bras entrelacés, et j'avais déjà perdu celui que je tenais encore !

Saint Ambroise, assiégé dans son église par les Ariens, relève le courage de son peuple, par un éloquent discours, plein de calme et de fermeté.

« J'aperçois dans cette assemblée une agitation soudaine et extraordinaire. Vous vous empressez autour de moi avec inquiétude. Quelle en peut être la cause ? Serait-ce parce que vous avez vu les tribuns s'approcher de moi, pour m'enjoindre, de la part de l'empereur, d'aller où je voudrais, avec la permission à qui voudrait de m'accompagner ? Vous avez donc craint que je n'abandonnasse l'église et que je vous quittasse pour me sauver. Mais vous avez pu connaître la réponse que j'ai faite : qu'il ne pouvait entrer dans ma pensée d'abandonner mon église, parce que je crains plus le Seigneur, maître du monde, que l'empereur de ce siècle ; que si l'on m'en arrachait par la violence, on pourrait en arracher mon corps et non pas mon esprit ; que si l'on agissait en prince, je saurais agir en évêque.

« De quoi donc êtes-vous troublés ? Je ne vous abandonnerai jamais volontairement, mais je ne sais point non plus résister à la force. Je pourrai m'affliger, je pourrai pleurer et gémir ; je n'ai, contre les soldats et les Goths, d'autre défense que des pleurs : un évêque n'en connaît pas d'autre. Mais aussi ce

n'est pas moi qui fuirai, moi qui déserterai l'église par la crainte du traitement le plus rigoureux. Vous savez bien vous-mêmes que je défère aux empereurs, mais que je ne leur cède pas, et que je suis toujours dévoué aux persécutions sans les redouter.

« Si j'avais l'assurance que l'église ne dût pas être livrée aux Ariens, j'irais sans répugnance me jeter aux pieds de l'empereur, autant que la dignité épiscopale n'aurait pas à en souffrir, pour disputer nos droits dans un palais plutôt que dans une église. Mais quand Jésus-Christ paraît au conseil impérial, c'est pour y être jugé, non accusé. Qui pourrait mettre en doute que les choses de la foi ne doivent pas être traitées ailleurs que dans l'église ?...

« Ni les soldats qui nous environnent, ni le bruit de leurs armes, ne peuvent rien contre ma foi. Seulement je tremble que, dans ce moment où vous me retenez, on ne prenne quelque résolution funeste à votre salut, car je ne sais plus craindre et trembler que pour vous... On m'a proposé de livrer les vases sacrés ; j'ai répondu que, si l'on me demandait ma terre, mon or, mon argent, je les donnerais volontiers ; mais que je ne pouvais faire au temple du Seigneur aucun larcin, ni livrer rien de ce que je n'ai reçu que pour le garder ; qu'en cela je servais la cause de l'empereur comme la mienne ; je le suppliais d'écouter avec bonté un évêque qui lui parlait avec franchise, et de ne pas compromettre ses intérêts en s'attaquant à Jésus-Christ.... »

LXX. — Éloge de Népotien adressé à Héliodore, son oncle. (Saint Jérôme. — Fragment.)

« Nous savons que notre cher Népotien est avec le Christ, qu'il est mêlé au chœur des saints, et que là, contemplant de près ces biens qu'il n'avait fait qu'entrevoir de loin, qu'il recherchait avec nous ici-bas, il s'écrie : Ce qui nous avait été annoncé, nous le voyons dans la cité du Dieu des armées, dans la cité de notre Dieu. Toutefois, nous ne pouvons supporter le chagrin que nous cause son absence ; ce n'est pas son sort, c'est le nôtre que nous plaignons. Plus il goûte de félicité, plus

aussi nous ressentons de douleur d'être privés d'un pareil bien. Les sœurs de Lazare pleuraient un frère qu'elles savaient devoir ressusciter... A combien plus forte raison, toi, oncle et évêque, c'est-à-dire père selon la chair et selon l'esprit, n'as-tu pas le cœur déchiré par la perte de Népotien, l'objet de tes plus chères affections ? Mais, je t'en conjure, sache mettre des bornes à ta douleur. Point d'excès, on l'a dit ; arrête un moment tes larmes, pour entendre l'éloge de celui dont la vertu te charma toujours ; oui, et au lieu de tant pleurer sa perte, réjouis-toi plutôt de l'avoir possédé. Je vais, à la façon de ceux qui décrivent sur une petite carte les espaces du monde, te retracer quelques traits au moins, plutôt que l'image de ses vertus. Vois donc, en cet ouvrage, moins ce que je fais réellement que ce que je voudrais faire...

« Lorsque Népotien eut déposé le baudrier et l'habit de soldat, tout ce que son service militaire lui avait rapporté, il le donna aux pauvres... A l'exception d'une méchante tunique et d'un pauvre manteau, pour se préserver du froid, il ne se réserva rien ; du reste, se conformant à l'usage de son pays, il n'affecta dans son extérieur ni recherche, ni négligence. Son grand désir était de visiter les monastères de l'Egypte ou de la Mésopotamie, ou du moins de s'en aller dans les solitudes des îles de la Dalmatie, dont il n'était séparé que par le petit détroit d'Altinum. Mais il ne put jamais se résoudre à abandonner un oncle évêque, voyant en lui tant de vertus, et trouvant à ses côtés les exemples qu'il cherchait... Cependant, jamais la familiarité, comme il arrive si souvent, n'altérait en rien le respect. Il le vénérait comme un père, et il l'admirait comme si chaque jour il l'eût vu pour la première fois. Qu'ajouter encore? il devint clerc, et, après avoir passé par les différents degrés, il fut ordonné prêtre. O Dieu ! quels furent alors ses gémissements et ses soupirs ! Quel retranchement il s'imposa ! quelle fuite de tous les regards ! Alors, pour la première et aussi la dernière fois, il montra du chagrin contre son oncle. Il se plaignait qu'on lui eût imposé un fardeau trop fort pour lui ; il alléguait sa jeunesse, peu convenable pour le sacerdoce. Mais plus il résistait, plus il redoublait l'empressement que tous avaient de le voir élevé à cette dignité ; en la

refusant, il la méritait, d'autant plus digne qu'il se proclamait indigne. Nous avons vu de nos jours un nouveau Timothée, et les cheveux blancs de la vieillesse dans un jeune homme ; et ce jeune homme, nous avons vu Moïse en faire un prêtre, l'estimant un vieillard...

LXXI. — Lettre à Paula et à Eustochium, *pour leur dédier, ainsi qu'à Marcella, le Commentaire des Épîtres de saint Paul.*

« Il n'y a que quelques jours, ayant achevé l'interprétation de l'épître de saint Paul à Philémon, et commencé l'explication de celle aux Galates, je reçus tout à coup de Rome des lettres qui m'apprirent que la vénérable Albina avait été rappelée à Dieu, et que notre sainte amie Marcella, privée de la compagnie de sa mère, réclamait plus que jamais la consolation de votre présence, ô Paula et Eustochium. Mais puisqu'il n'est pas possible de la lui rendre, et que les vastes espaces des mers vous séparent, je voudrais du moins mettre sur la blessure de son cœur le baume des Écritures. Je sais quelle est l'ardeur de sa foi, et de quelle sainte flamme son âme est embrasée. Supérieure à son sexe, oubliant qu'elle est femme, le tympanum des Saintes Ecritures à la main, elle passe à travers la mer Rouge de ce siècle [1]. Lorsque j'étais à Rome, elle n'était jamais si pressée de me voir qu'elle ne me posât quelques questions sur les saints Livres ; et, contrairement à la coutume pythagoricienne [2], elle ne trouvait pas bon tout ce que j'avais dit : l'autorité pour elle ne prévalait qu'avec des raisons. Elle examinait tout, pesait tout avec sagacité, et je sentais bien que j'avais en elle moins un disciple qu'un juge.

« Pour donc être agréable à cette amie absente, autant qu'utile à vous qui êtes près de moi, je vais aborder un sujet

[1] Allusion à ce que fit Marie, sœur de Moïse, qui, au passage de la Mer Rouge, marchait à la tête des femmes des Hébreux, un tympanum à la main.

[2] C'était le mot des Pythagoriciens : « *Le maître l'a dit.* »

non essayé encore en notre langue par nos écrivains, et que très peu parmi les Grecs ont traité comme il convenait. Si je pouvais leur emprunter quelque chose, il en résulterait, je le crois, un ouvrage qui ne serait pas à dédaigner. Je l'avouerai donc, je les ai tous lus ; puis, après les avoir résumés dans mon esprit, j'ai appelé un copiste, à qui j'ai dicté ce qui était de moi et des autres, sans garder d'ordre cependant, et quelquefois même sans reproduire ni leurs expressions ni leurs pensées. Et maintenant, fasse la miséricorde de Dieu que, par mon impéritie, les beautés des auteurs à qui j'emprunte ne périssent pas sous ma plume, et que ce qui charme en leur langue ne déplaise pas en la nôtre.

LXXII. — Récit de la conversion de saint Augustin (Confess., Liv. VIII.)

Augustin, plus agité que jamais par les luttes de sa conscience, reçoit un dernier coup en entendant un de ses compatriotes raconter ce qu'il avait vu des solitaires d'Egypte... Resté seul avec son ami Alypius, il laisse éclater les sentiments de son âme.

« Dans cette lutte violente de l'homme intérieur, dans le combat que je livrais hardiment à mon cœur, le visage troublé, je saisis Alypius et m'écriai :

« Où sommes-nous ? Qu'est-ce que cela ? Que viens-tu d'entendre ? Les ignorants se hâtent, et ravissent le ciel : et nous, avec nos sciences, sans cœur, nous nous roulons dans la chair et le sang. Parce qu'ils nous ont précédés, est-il honteux de les suivre ? N'est-il pas plus honteux de n'avoir pas même la force de les suivre ? Je dis encore je ne sais quelles choses semblables, et je m'élançai loin de lui, dans ce mouvement impétueux, tandis qu'il se taisait, me regardant avec surprise, car ce n'était pas ma voix ordinaire. Mon visage, mes yeux, l'accent de ma voix exprimaient mon âme, au delà de mes paroles. Il y avait dans notre demeure un petit jardin à notre usage, comme toute la maison ; car le maître de cette maison n'y logeait pas. L'agitation de mon âme m'emportait vers ce

lieu, où personne ne pourrait interrompre ce débat violent que j'avais engagé contre moi-même, et dont vous saviez, ô Dieu ! l'issue que j'ignorais... »

« Je m'avançai donc dans ce jardin ; Alypius me suivait pas à pas ; car j'étais seul, même en sa présence. Et pouvait-il me quitter dans une telle crise ? Nous nous assîmes dans l'endroit le plus éloigné de la maison ; je frémissais dans mon âme, et les vagues de mon indignation se soulevaient contre moi, de ce que je ne passais pas encore à votre volonté, à votre alliance, ô mon Dieu, où toutes les puissances de mon âme me poussaient, en me criant : Courage !...

« Cependant Alypius, assis à mon côté, attendait en silence la fin de cette étrange révolution. Quand, du fond le plus intérieur, ma pensée eut retiré et amassé toute ma misère devant les yeux de mon cœur, il s'y éleva une affreuse nuée, chargée d'une pluie de larmes ; et, pour laisser fondre l'orage avec tous ses mugissements, je me levai, je m'éloignai d'Alypius. La solitude allait me donner la liberté de mes pleurs, et je me retirai assez loin pour n'être pas importuné, même d'une si chère présence. Tel j'étais alors, et il le comprit, car je ne sais quelle parole m'était échappée où vibrait un son de voix gros de larmes. Et je m'étais levé. Il demeura à la place où nous nous étions assis, dans une profonde stupeur. Et moi, j'allai m'étendre, je ne sais comment, sous un figuier, et je lâchai les rênes à mes larmes, et les sources de mes yeux ruisselèrent, comme le sang d'un sacrifice agréable.

« Et je vous parlai, non pas en ces termes, mais en ce sens : « Eh ! jusques à quand, Seigneur ? jusques à quand, Seigneur, serez-vous irrité ? Ne gardez pas souvenir de mes iniquités passées. » Car je sentais qu'elles me retenaient encore. Et je m'écriais en sanglots : « Jusques à quand ? jusques à quand ? Demain ?... demain ?... Pourquoi pas à l'instant ? pourquoi pas sur l'heure en finir avec ma honte ?...

« Je disais et je pleurais dans toute l'amertume d'un cœur brisé. Et tout à coup, j'entends sortir d'une maison voisine comme une voix d'enfant ou de jeune fille qui chantait et répétait souvent : « *Prends, lis! Prends, lis !* » Et aussitôt, changeant de visage, je cherchai sérieusement à me rappeler si

c'était un refrain en usage dans quelque jeu d'enfant ; et rien de tel ne me revint à la mémoire. Je réprimai l'essor de mes larmes, et je ne vis plus là qu'un ordre divin d'ouvrir le livre de l'Apôtre, et de lire le premier chapitre venu...

« Je revins vite à la place où Alypius était assis ; car, en me levant, j'y avais laissé le livre de l'Apôtre. Je le pris, l'ouvris, et lus en silence le premier chapitre où se jetèrent mes yeux : *Ne vivez pas dans les festins, dans les débauches... mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ...* Je ne voulus pas, je n'eus pas besoin d'en lire davantage. Ces lignes à peine achevées, il se répandit dans mon cœur comme une lumière de sécurité qui dissipa les ténèbres de mon incertitude. Alors, ayant laissé dans le livre la trace de mon doigt ou je ne sais quelle autre marque, je le fermai, et, d'un visage tranquille, je déclarai tout à Alypius... »

LXXIII. — Entretien de saint Augustin et de sainte Monique à Ostie. (Confess., liv. IX.)

« A l'approche du jour où ma mère devait sortir de cette vie, jour que vous connaissiez, mais que nous ignorions, il arriva, je crois, par votre disposition secrète, que nous nous trouvions seuls, elle et moi, appuyés contre une fenêtre, d'où la vue s'étendait sur le jardin de la maison où nous étions descendus, au port d'Ostie. C'est là que, loin de la foule, après les fatigues d'une longue route, nous attendions le moment de la traversée.

« Nous étions seuls, conversant avec une ineffable douceur et dans l'oubli du passé, dévorant l'horizon de l'avenir; nous cherchions entre nous, en présence de cette vérité qui est Vous-même, quelle sera pour les saints cette vie éternelle « que l'œil n'a pas vue, que l'oreille n'a pas entendue, et où n'atteint pas le cœur de l'homme. » Et nous aspirions des lèvres de l'âme aux sublimes courants de votre fontaine, « fontaine de vie qui réside en vous, » afin que, pénétrée selon sa mesure de la rosée céleste, notre pensée pût planer dans les hauteurs.

« Comme la conclusion de notre entretien était que les plus

vifs plaisirs des sens n'étaient pas dignes d'être comparés aux joies de l'autre vie, ni même d'être rappelés en leur présence, nous montions avec le plus grand amour vers les félicités immortelles, parcourant successivement tous les objets corporels, et le ciel lui-même, d'où le soleil, la lune et les étoiles brillent sur la terre. Et nous montions toujours, pensant en nous-mêmes, parlant ensemble, admirant vos ouvrages, et nous arrivâmes à nos âmes, et nous les traversâmes, pour atteindre à cette région d'inépuisable fécondité où vous rassasiez éternellement Israël de la nourriture de vérité...

« Telles étaient les pensées, sinon les paroles, de notre entretien. Et vous savez, Seigneur, que ce jour-là, durant ce discours, le monde et tous ses plaisirs nous paraissaient bien vils. Alors ma mère me dit : « Mon fils, en ce qui me regarde, rien ne m'attache plus à cette vie. Qu'y ferais-je ? pourquoi y suis-je encore ? J'ai consommé dans le siècle toute mon espérance. Il était une seule chose pour laquelle je désirais séjourner quelque peu dans cette vie, c'était de te voir chrétien catholique avant de mourir. Mon Dieu me l'a donnée avec surabondance, puisque je te vois mépriser toute félicité terrestre pour le servir. Que fais-je donc encore ici ?... »

LXXIV. — Martyre de sainte Eulalie. (Prudence.)

« ... Elle avait à peine vécu douze ans, elle n'avait vu que douze hivers, lorsque son courage devant le bûcher pétillant saisit d'effroi les bourreaux, étonnés de ce qu'elle regardait le supplice comme un plaisir.

Déjà elle avait donné plus d'un signe de son désir d'arriver au trône du Père. Elle ne destinait pas son corps aux liens de l'hyménée ; elle repoussait les vaines parures, et, encore petite enfant, elle ignorait les jeux de son âge.

Elle méprisait l'ambre, dédaignait les roses et rejetait les tissus dorés. Son visage était sévère et sa démarche modeste. Dès l'âge le plus tendre, elle réglait sa vie avec la sagesse des vieillards aux cheveux blancs.

Mais, dès qu'une furieuse persécution s'est élevée contre les serviteurs de Dieu..., l'âme sainte d'Eulalie a frémi. Elle est prête, dans son indomptable courage, à soutenir une lutte

ruelle. Son cœur magnanime ne respire que pour Dieu. Iumble femme, elle veut provoquer les hommes armés du laive.

L'amour vigilant de sa mère force la vierge courageuse à deneurer à l'ombre du foyer domestique, cachée à la campagne, e peur que, trop heureuse de donner son sang, elle ne se préipite, éprise de la mort.

Eulalie ne peut supporter ce repos et ce retard indignes d'elle. a nuit, sans témoin, elle ouvre les portes, elle franchit l'enclos ui entoure sa demeure, elle fuit à travers une plaine où nul entier n'est tracé.

Ses pieds se blessent en avançant sur un sol hérissé de uissons épineux, mais un chœur angélique l'accompagne, et ne lumière dirige ses pas dans l'horreur d'une nuit silencieuse.

Sa marche est rapide, ses pas sont précipités ; elle a franchi lusieurs milles avant que l'aurore ait rougi les cieux. Dès le natin, animée d'une sainte fierté, elle se présente devant le triunal et se tient debout au milieu des faisceaux.

« Dites-moi, s'écrie-t-elle, quelle fureur vous pousse à perdre jamais des âmes infortunées... Vous cherchez des chrétiens ? le voici ! Je déteste votre culte diabolique... mon cœur et ma ouche confessent le vrai Dieu... »

A ces mots, le préteur s'écrie, transporté de colère : « Saisis, cteur, celle qui vient au-devant du châtiment, et accable-la de upplices. Qu'elle sente que la patrie a des dieux, et que le prince e porte pas vainement le sceptre... »

Aussitôt deux bourreaux déchirent sa tendre poitrine, un ongle e fer sillonne de chaque côté son flanc virginal et le dépouille usqu'aux os. Eulalie compte ses blessures.

« Seigneur, votre passion est écrite sur mon corps. Qu'il m'est oux d'y lire ces lignes qui retracent vos trophées, ô Christ ! e sang empourpré qui jaillit de mes blessures prononce luinême votre nom sacré. »

C'est ainsi qu'elle chantait, joyeuse, trop pleine de courage our verser des larmes et gémir... L'ongle de fer qui laboura on corps jusqu'aux os ne fut pas son dernier supplice...

Bientôt la flamme pétillante vole sur son visage... La vierge, ui désire une prompte mort, ouvre la bouche pour aspirer et oire la flamme... Soudain, une colombe, plus blanche que la eige, sort de la bouche de la martyre. Elle s'élance et vole ers les cieux. C'est l'âme d'Eulalie, innocente, rapide, sans ache...

LXXV. — Hymne en l'honneur des saints Innocents. (Prudence.)

« Salut, fleurs des martyrs, vous que, sur le seuil même d la vie, le persécuteur du Christ enleva, comme un tourbillo moissonne des roses naissantes.

Vous, premières victimes du Christ, tendre troupeau d'agneau immolés, vous, au pied de l'autel, vous jouez, dans votre aimabl simplicité, avec vos palmes et vos couronnes.

Qu'a servi un si noir forfait ? Que revient-il à Hérode de so crime odieux ? Seul, parmi tant de meurtres, le Christ se dérob au trépas.

Au milieu des flots de sang de ses compagnons d'âge, l'enfa de la Vierge a trompé seul ce fer qui devenait si fatal aux autre mères.

Tel échappa jadis aux ordres insensés de l'impie Pharao celui qui était la figure du Christ, Moïse, libérateur de s concitoyens.

LXXVI. — Description du paradis terrestre. (Saint Avite de Vienne).

Par delà l'Inde, là où commence le monde, où se joignen dit-on, les confins de la terre et du ciel, est un asile élev inaccessible aux mortels, et fermé par des barrières éternelle depuis que l'auteur du premier crime en fut chassé après s chute, et que les coupables se virent justement expulsés de le heureux séjour... Nulle alternative des saisons ne ramène là l frimas ; le soleil de l'été n'y succède point aux glaces de l'hive tandis qu'ailleurs le cercle de l'année nous rend d'étouffante chaleurs, ou que les champs blanchissent sous les gelées, l faveur du ciel maintient là un printemps éternel... Le sol n' pas besoin que les pluies viennent le rafraîchir, et les plante prospèrent par la vertu de leur propre rosée. La terre est tou jours verdoyante, et sa surface, qu'anime une douce tiédeu resplendit de beauté. L'herbe n'abandonne jamais les colline les arbres ne perdent jamais leurs feuilles ; et, quoiqu'ils s couvrent continuellement de fleurs, ils réparent promptemen leurs forces au moyen de leurs propres sucs. Les fruits, qu nous n'avons qu'une fois par an, mûrissent là tous les mois ; l soleil n'y fane point l'éclat des lis ; aucun attouchement n

souille les violettes ; la rose conserve toujours sa couleur et sa gracieuse forme...

Le baume odoriférant y coule sans interruption de branches fécondes. Si par hasard un léger vent s'élève, la belle forêt, effleurée par son souffle, agite avec un doux murmure ses feuilles et ses fleurs, qui laissent échapper et envoient au loin les parfums les plus suaves. Une claire fontaine y sort d'une source dont l'œil atteint sans peine le fond ; l'argent le mieux poli n'a point un tel éclat ; le cristal de l'eau glacée n'attire pas tant de lumière. Les émeraudes brillent sur ses rives ; toutes les pierres précieuses que vante la vanité mondaine sont là éparses comme des cailloux, émaillent les champs des couleurs les plus variées, et les parent comme d'un diadème naturel.

LXXVII. — Lamentations de la mère de Galsuinthe sur le départ de sa fille (Fortunat.)

Galsuinthe, fille d'Athanagild, roi des Visigoths d'Espagne, se rend en France, pour épouser Chilpéric, roi de Neustrie. Sa mère Gonsuinthe, voyant arriver le moment du départ, embrasse sa fille, la regarde, l'embrasse encore et s'écrie :

« Espagne si vaste pour tes habitants, et trop resserrée pour une mère, terre du soleil, devenue une prison pour moi, quoique tu t'étendes depuis le pays du Zéphire jusqu'à celui du brûlant Eous, et de la Tyrrhénie à l'Océan, quoique tu suffises à des peuples nombreux, depuis que ma fille n'y est plus, tu es trop étroite pour moi. Sans toi, ma fille, je serai ici comme étrangère et errante, et, dans mon propre pays, à la fois citoyenne et exilée.

« Je le demande, que regarderont ces yeux qui cherchent partout mon enfant ?... Tu feras mon supplice, quel que soit l'enfant qui jouera avec moi ; tu pèseras sur mon cœur dans les embrassements d'un autre : qu'un autre coure, s'arrête, s'asseye, pleure, entre, sorte, ta chère image sera toujours devant mes yeux. Quand tu m'auras quittée, je courrai à des caresses étrangères et, en gémissant, j'essuierai de mes baisers les pleurs d'un autre enfant ; je m'en abreuverai, et plût à Dieu que je pusse ainsi trouver quelque rafraîchissement où apaiser ma soif dévorante !

« Quoi que je fasse, je suis au supplice ; aucun remède ne

me soulage ; je péris, ô Galsuinthe ! par la blessure qui me vient de toi. Je le demande, quelle chère main peignera, ornera ta chevelure ? Qui donc, lorsque je n'y serai pas, couvrira de baisers tes joues si douces ? Qui te portera sur ses genoux, t'entourera de ses bras ? Hélas ! là où tu seras sans moi tu n'auras pas de mère. Quant au reste, mon triste cœur te le recommande à ce moment de ton départ : sois heureuse, je t'en supplie ; mais laisse-moi ; va-t-en, adieu... Envoie à travers les espaces de l'air quelque consolation à ta mère impatiente ; et, si le vent m'apporte quelque nouvelle, qu'elle soit favorable... »

LXXVIII. — Abraham, pieux solitaire, cherche à convertir sa nièce Marie, livrée aux désordres.

(**Hrotsvitha.** — Fragment de la tragédie d'*Abraham ;* scène VII.)

Après avoir soupé dans la maison qu'habite Marie, Abraham, qu'un déguisement empêche de reconnaître, demande une chambre pour y passer la nuit.

Marie. — Voici une chambre où vous serez commodément ; voici un lit qui n'est point composé de pauvres matelas. Asseyez-vous, que je vous épargne la fatigue d'ôter votre chaussure.

Abraham. — Fermez d'abord les verrous avec soin, pour que personne ne puisse entrer.

Marie. — Que cela ne vous inquiète pas ; je saurai faire en sorte que personne n'arrive aisément jusqu'à nous.

Abraham (*à part*). — Il est temps maintenant d'ôter le grand chapeau qui couvre ma tête et de montrer qui je suis. (*Haut*) O ma fille d'adoption ! ô moitié de mon âme, Marie, reconnaissez-vous en moi le vieillard qui vous a nourrie avec la tendresse d'un père et qui vous a fiancée au Fils unique du Roi céleste.

Marie. — O Dieu ! c'est mon père et mon maître Abraham qui me parle ! (*Elle demeure frappée de crainte.*)

Abraham. — Que t'est-il arrivé, ma fille ?

Marie. — Un grand malheur.

Abraham. — Qui t'a trompée, qui t'a séduite ?

Marie. — Celui qui a fait tomber nos premiers pères.

ABRAHAM. — Où est la vie évangélique que tu menais sur la terre ?

MARIE. — Tout à fait perdue.

ABRAHAM. — Où est ta pudeur virginale ? Où est ton admirable chasteté ?

MARIE. — Perdue !

ABRAHAM. — Si tu ne rentres pas dans la voie du salut, quel prix peux-tu espérer recevoir de tes jeûnes, de tes veilles, de es prières, lorsque, tombée de la hauteur du ciel, tu t'es comme noyée dans les profondeurs de l'enfer ?

MARIE. — Hélas !

ABRAHAM. — Pourquoi m'as-tu méprisé ? pourquoi m'as-tu abandonné ? pourquoi ne m'as-tu pas instruit de ta chute ? Aidé de mon cher Ephrem, j'aurais fait pour toi une complète pénitence.

MARIE. — Après que je fus tombée dans le péché, souillée comme je l'étais, je n'osais plus m'approcher de votre sainteté.

ABRAHAM. — Qui jamais fut exempt de péché, si ce n'est le Fils de la Vierge ?

MARIE. — Personne [1].

ABRAHAM.— Pécher est le propre de l'humanité ; ce qui est du démon, c'est de persévérer dans ses fautes. On doit blâmer, non pas celui qui tombe par surprise, mais celui qui néglige de se relever aussitôt.

MARIE. — Malheureuse que je suis ! (*Elle se prosterne.*)

ABRAHAM. — Pourquoi te laisses-tu abattre ? pourquoi rester insi immobile, prosternée à terre ! Relève-toi, et écoute ce que e vais te dire.

MARIE. — Je suis tombée frappée de terreur ; je n'ai pu soutenir le poids de vos remontrances paternelles.

ABRAHAM. — Songe, ma fille, à ma tendresse pour toi, et cesse e craindre.

MARIE. — Je ne puis.

ABRAHAM. — N'est-ce pas pour toi que j'ai quitté mon désert si regrettable et renoncé à l'observance de toute discipline régulère ? N'est-ce pas pour toi que moi, véritable ermite, je me suis it le compagnon de table de gens débauchés ? Moi, qui depuis longtemps m'étais voué au silence, n'ai-je pas proféré des aroles joviales pour ne pas être reconnu ? Pourquoi baisser les eux et regarder la terre ?

[1] Autre serait maintenant le langage de Hrotsvitha, l'Église ayant proclamé gme de foi l'Immaculée-Conception de Marie.

Marie. — La conscience de mon crime m'accable ; je n'ose lever les yeux vers le ciel, ni mêler mes paroles aux vôtres...

Abraham. — Je me charge de votre iniquité ; seulement retournez au lieu que vous avez quitté et reprenez le genre de vie que vous avez abandonné.

Marie. — Je ne m'opposerai jamais à aucun de vos désirs ; j'obéis respectueusement à vos ordres.

Abraham. — Je vois bien, à présent, que j'ai retrouvé ma fille, celle que j'ai perdue ; à présent, c'est vous que je dois chérir par-dessus toutes choses.... L'aurore paraît ; le jour est venu ; partons.

Marie. — C'est à vous, père chéri, de précéder, comme le bon pasteur, la brebis que vous avez retrouvée, et moi, marchant derrière, je suivrai vos traces.

Abraham. — Il n'en sera pas ainsi ; j'irai à pied, et vous monterez sur mon cheval, de peur que l'aspérité du chemin ne blesse vos pieds délicats.

Marie. — « Oh ! comment vous louer dignement ? par quelle reconnaissance payer tant de bonté ? Loin de me forcer au repentir par la terreur, vous m'y amenez, moi indigne de pitié, par les plus douces, par les plus tendres exhortations !

Abraham. — « Je ne vous demande rien autre chose que de demeurer fidèle au Seigneur pendant le reste de votre vie. »

LXXIX. — Comment saint François d'Assise prêcha aux oiseaux et fit taire les hirondelles.

(Fioretti, ch. XVI.)

« ... Saint François ayant appris la volonté de Jésus à son égard, se leva plein de ferveur, et dit : « Allons au nom de Dieu » ; et il choisit pour ses compagnons les saints frères Ange et Massée. Voyageant ainsi, pleins d'un saint enthousiasme sans considérer le chemin qu'ils prenaient, ils arrivèrent près d'un château appelé Savurniano, où saint François se mit à prêcher ; et, tout d'abord, il imposa silence à des hirondelles qui cessèrent leurs chants, jusqu'à ce qu'il eût fini de prêcher..

Toujours sous la même inspiration, il leva les yeux, et vit les arbres qui bordaient la route chargés d'une foule innombrable d'oiseaux, ce qui le surprit. « Attendez-moi sur la route, dit-il à ses compagnons, pendant que j'irai prêcher à mes petits frères

es oiseaux. Il entra dans le champ et s'adressa d'abord aux oiseaux qui étaient à terre ; mais aussitôt ceux qui étaient perchés s'abattirent, et pas un ne bougea durant tout le sermon; et ils attendirent la bénédiction du saint pour s'envoler. Selon ce que raconta depuis frère Massée, saint François se promenait au milieu de ces oiseaux, les touchant de sa tunique, sans qu'aucun d'eux se dérangeât. Le fond du sermon fut à peu près ceci :

« Mes bons petits oiseaux, vous êtes bien redevables à Dieu votre Créateur, que vous devez louer en tout temps et en tous lieux : il vous a permis de voler partout, vous a donné un double et triple vêtement ; il a conservé dans l'arche de Noé votre espèce, afin qu'elle ne s'éteignît pas ; vous lui devez l'élément de l'air qu'il vous a dévolu. Voyez : vous ne semez pas, vous ne récoltez pas ; cependant Dieu vous nourrit ; il vous donne les rivières et les fontaines pour vous abreuver ; il vous donne les monts et les vallées pour vous abriter ; des arbres élevés pour faire vos nids ; vous ne savez ni filer, ni coudre, et cependant Dieu vous vêt, vous et vos petits. Ils vous aime donc bien votre Créateur, puisqu'il vous comble de tant de bienfaits. Gardez-vous donc du péché d'ingratitude, mes bons petits oiseaux, mettez tous vos soins à louer toujours Dieu. »

Pendant que le bon père parlait ainsi, les petits oiseaux ouvraient leur bec, déployaient leurs ailes, et courbaient la tête jusqu'à terre, faisant signe par là que le sermon les comblait de joie. Saint François se réjouissait avec eux, s'étonnant du nombre, de la belle variété, de l'attention et de la familiarité de ces oiseaux, et louait en eux le Créateur. Enfin, le sermon terminé, il leur fit le signe de la Croix, et leur donna permission de partir. Alors tous ces oiseaux s'élevèrent dans les airs, en faisant entendre des chants merveilleux, et selon la croix qu'avait faite saint François, se séparèrent en quatre bandes, dont l'une prit son vol vers l'orient, l'autre vers l'occident, la troisième vers le midi et la dernière vers le nord. Chaque bande remplissait les airs de ses chants, donnant à entendre par là que, comme saint François, ce gonfalonier de la croix du Christ, leur avait prêché et fait le signe de la croix, selon lequel ils s'étaient dirigés vers les quatre parties du monde, ainsi la prédication de la croix du Christ devait s'étendre sur le monde entier, renouvelée par le saint et ses frères qui, à l'instar des oiseaux, ne possédant rien ici-bas, confient leur vie à la Providence.

LXXX. — Légende du grand saint Christophe.

Plusieurs conteurs du moyen âge ont mis en vers naïfs la légende de saint Christophe ; ce n'est au fond qu'une pieuse allégorie. — Christophe, qui se nommait d'abord Réprobus, était un géant, haut de plus de douze coudées. Il avait résolu de chercher par toute la terre le plus grand roi et de ne se soumettre qu'à lui. Le monarque qu'il choisit pour maître ayant un jour témoigné la crainte que lui inspirait le démon, Réprobus passa au service de Satan dont la puissance lui parut sans limites ; mais voici qu'une croix, placée sur le chemin, met en fuite ce nouveau maître.

« Le voilà donc resté au pied de la croix : qui lui en expliquera le mystère? Pendant quatre jours et quatre nuits, il chercha et ne trouva personne qui pût rien lui dire. Les savants se moquaient de lui, et les ignorants supposaient qu'il se moquait d'eux ; cependant, après le quatrième jour, le géant vit passer un vieillard à la longue barbe blanche : c'était un des premiers ermites, et c'était lui-même qui avait planté la croix sur le rocher..... »

Pour prix du trésor qu'il cherche, le solitaire ordonne au voyageur de se tenir nuit et jour près d'un fleuve rapide qui coulait non loin de là, et d'y passer, sur ses épaules, tous ceux qui voudraient le traverser.

« Je comprends cela, et je puis le faire, dit le géant » ; et, ayant déraciné plusieurs arbres, il se bâtit une cabane sur le bord de l'eau ; puis prenant pour bâton un grand arbre desséché, dépouillé de son écorce et de ses branches, il allait et venait à travers le fleuve, passant et repassant les voyageurs sur ses épaules.

« Or, une nuit qu'il veillait en attendant quelque pèlerin égaré, car la nuit était orageuse, il entend une voix d'enfant qui l'appelle d'un nom à lui inconnu ; il sort et ne trouve personne ; il rentre chez lui tout étonné, on l'appelle encore une fois :

Il retourne, personne encore,
Il rentre chez lui. — « Christophore,
Viens me passer, » reprend la voix :
Et le géant, pour cette fois,
Trouve un enfançon sur la rive,
Plus gracieux que fleur qui vive,

Blanc comme un lys, et si vermeil
Comme rose en pleurs au soleil.
Lors, courbant son épaule forte,
Il le fait monter et l'emporte,
Et sous eux les flots, dans la nuit,
Firent de l'écume et du bruit,
En montant jusqu'à la ceinture
De sa gigantesque stature.
Soudain le petit innocent
Devint si lourd, que, tout puissant
Qu'était l'homme à la grande taille,
Il fléchissait comme une paille.
A grand'peine il se tira
De la rivière et respira,
En posant l'enfant au rivage.
« Enfant, j'ai peiné davantage
« Pour te porter, dit-il alors,
« Que pour les hommes les plus forts,
« Quand sous ton poids je passais l'onde,
« Il me semblait porter le monde. »
« — Tu portais bien plus, dit l'enfant. »

« Je suis celui que tu as cherché et que tu attendais, continue-t-il : retiens bien mon nom ; je me nomme le Christ. Je t'apparais débile et faible comme l'enfance, parce que j'aime à triompher dans la faiblesse, et, par cette faiblesse même, je courbe la tête des forts. Je t'ai baptisé dans cette onde où tu t'es plongé cette nuit, et désormais tu ne t'appelleras plus Réprobus, car ta réprobation est effacée : tu t'appelleras Christophore, ce qui signifie *porte-Christ;* plante ici ton bâton, et je te donnerai un signe de ma puissance ; puis va par le monde et fais du bien : nous nous retrouverons un jour.... »

LXXXI. — Eloge funèbre de Gérard, frère de saint Bernard. (Saint Bernard. — Fragment.)

Quelques jours après les funérailles de son frère, saint Bernard monte en chaire comme pour développer un verset du Cantique des Cantiques, mais bientôt les paroles lui manquent sur le texte qu'il avait choisi, et la pensée qui l'oppresse fait irruption.

« Pourquoi dissimuler, s'écrie-t-il, quand le feu que je cache

en moi brûle ma poitrine et dévore mes entrailles ? Qu'y a-t-il de commun entre ce cantique et moi qui suis dans l'amertume ? J'ai fait violence à mon cœur et j'ai dissimulé jusqu'ici, de peur que l'affliction ne parût triompher de la foi.... Mais cette douleur refoulée a poussé des racines plus profondes ; elle est, comme je le sens, devenue plus cuisante, parce qu'elle n'a pas trouvé d'issue. Je l'avoue, je suis vaincu ; il faut que ce que je souffre au dedans paraisse au dehors, mais que ce soit sous les yeux de mes fils qui, connaissant la perte que j'ai faite, doivent juger ma douleur avec plus d'indulgence et lui porter de plus douces consolations.

« Vous savez à quel point ma tristesse est juste, et digne de pitié le coup qui m'a frappé. Car vous avez vu combien était fidèle le compagnon qui me délaisse sur la route où nous marchions ensemble, quelle était la vigilance de ses soins, l'activité de ses travaux, la douceur de ses mœurs. Est-il quelqu'un qui me soit si nécessaire ? quelqu'un qui m'aime aussi tendrement ? Il était mon frère par la naissance, mais plus encore par la religion. Je vous en supplie, plaignez ma destinée, vous qui saviez tout cela. J'étais faible de corps et il me soutenait ; pusillanime et il me fortifiait ; paresseux et négligent, et il me réveillait ; sans prévoyance et sans mémoire, et il m'avertissait.

« Son âme et mon âme, son cœur et mon cœur étaient un seul cœur, une même âme ; le glaive qui l'a traversée l'a partagée par le milieu. Le ciel a reçu l'une de ces moitiés, l'autre est demeurée dans la fange, et moi, moi qui suis cette misérable portion privée de la meilleure partie d'elle-même, on me dira : Ne pleurez point !.. Ne souffrez point ! je souffre, et je souffre malgré moi, parce que mon courage n'est pas un courage de pierre, parce que ma chair n'est pas de bronze ; je souffre et je me plains, et ma douleur est toujours devant moi... »

LXXXII. — Extrait d'un sermon sur le nom de Marie.

« Le nom de la Vierge était Marie. » Ajoutons quelques mots sur ce nom, qui signifie étoile de la mer, et convient

parfaitement à la Vierge qui porte Dieu dans son sein. C'est avec raison qu'on la compare à un astre : car, de même que l'étoile envoie ses rayons sans être altérée, la Vierge enfante un fils sans rien perdre de sa pureté. Le rayon ne diminue pas la clarté de l'étoile, de même le fils n'enlève rien à l'intégrité de la Vierge. Elle est donc cette noble étoile de Jacob, dont le rayon illumine l'univers entier, dont la splendeur éclaire les hauts lieux et pénètre les abîmes... Elle est cette étoile brillante, élevée au-dessus de la mer immense, étincelante de vertus, rayonnante d'exemples. Oh ! qui que tu sois, qui comprends que dans le cours de cette vie tu flottes au milieu des orages et des tempêtes plutôt que tu ne marches sur la terre, ne détourne pas les yeux de cette lumière, si tu ne veux pas être englouti par les flots soulevés.

« Si le souffle des tentations s'élève, si tu cours vers les écueils des tribulations, lève les yeux vers cette étoile, invoque Marie... Dans les périls, dans les angoisses, dans le doute, songe à Marie, invoque Marie, qu'elle soit toujours sur tes lèvres, toujours dans ton cœur ; à ce prix, tu auras l'appui de ses prières, l'exemple de ses vertus. En la suivant, tu ne dévies pas ; en l'implorant, tu espères ; en y pensant, tu évites l'erreur. Si elle te tient la main, tu ne peux tomber ; si elle te protège, tu n'as rien à craindre ; si elle te guide, point de fatigues, et sa faveur te conduit au but, et tu éprouves en toi-même avec quelle justesse il est écrit : *Et le nom de la Vierge était Marie.*

LITTÉRATURES MODERNES ÉTRANGÈRES

LITTÉRATURE ITALIENNE

LXXXIII. — Cantique du Soleil. (Saint François d'Assise.)

« Très haut, tout-puissant et bon Seigneur, à vous appartiennent les louanges, la gloire et toute bénédiction. On ne les doit qu'à vous, et nul homme n'est digne de vous nommer.

« Loué soit Dieu, mon Seigneur, à cause de toutes les créatures, et singulièrement pour notre frère messire le soleil, qui nous donne le jour et la lumière ! Il est beau et rayonnant d'une grande splendeur, et il rend témoignage de vous, ô mon Dieu !

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre sœur la lune et pour les étoiles ! Vous les avez formées dans les cieux claires et belles.

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour mon frère le vent, pour l'air et les nuages, et la sérénité et tous les temps quels qu'ils soient ! car c'est par eux que vous soutenez toutes les créatures.

« Loué soit mon Seigneur pour notre sœur l'eau, qui est très utile, humble, précieuse et chaste !

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre frère le feu ! Par lui vous illuminez la nuit ; il est beau et agréable à voir, indomptable et fort.

« Loué soit mon Seigneur pour notre mère la terre qui nous soutient, nous nourrit, et qui produit toutes sortes de fruits, les fleurs diaprées et les herbes !

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, à cause de ceux qui pardonnent pour l'amour de vous, et qui soutiennent patiemment l'infirmité et la tribulation ! Heureux ceux qui persévéreront dans la paix ! car c'est le Très-Haut qui les couronnera.

« Soyez loué, mon Seigneur, à cause de notre sœur la mort corporelle, à qui nul homme vivant ne peut échapper ! Malheur à celui qui meurt en péché mortel ! Heureux ceux qui à l'heure de la mort se trouvent conformes à vos très saintes volontés ! car la seconde mort ne pourra leur nuire.

« Louez et bénissez mon Seigneur, rendez-lui grâces, et servez-le avec une grande humilité. »

LXXXIV. — Supplice d'Ugolin. (Dante. — Enfer, ch. 32 et 33.)

Le poète, accompagné de son guide, parcourt le neuvième et dernier cercle de l'enfer ; dans ce cercle sont punis les traitres ; il se partage en quatre fosses ou vallées. La première porte le nom de Caïn... Dante y aperçoit deux ombres plongées dans le même feu et acharnées l'une sur l'autre ; s'adressant à celle qui lui semble la plus furieuse, il lui demande son nom et celui de sa victime :

Le coupable, s'essuyant avec les cheveux de la tête qu'il avait rongée en partie : « Tu veux, me dit-il, que je renouvelle une douleur aigrie par le désespoir, et dont la seule pensée m'oppresse le cœur, avant que je commence à parler ; mais si mes paroles doivent être un germe qui ait pour fruit l'opprobre de celui que je dévore, tu me verras à la fois parler et verser des larmes. Je ne sais qui tu es, ni de quelle manière tu es descendu ici-bas, mais tu me parais Florentin à ton langage. Apprends que je suis le comte Ugolin et celui-ci Roger. Je t'apprendrai maintenant pourquoi je le traite ainsi ; je n'ai pas besoin de te dire que, m'étant fié à lui, je fus pris et mis

à mort par l'effet de ses perfides conseils ; mais ce que tu ne peux avoir appris, c'est combien ma mort fut cruelle : tu vas l'entendre et tu sauras alors si ce monstre a mérité ma haine.

« Dans la tour obscure qui a reçu de moi le nom de *Tour de la faim*, et où tant d'autres ont dû être enfermés depuis, une ouverture étroite m'avait déjà laissé voir plus de clarté, lorsqu'un songe affeux déchira pour moi le voile de l'avenir. Je crus voir celui-ci, devenu maître et seigneur, chasser un loup et ses louveteaux vers la montagne qui empêche Pise et Lucques de se voir. Il avait envoyé en avant les *Gualandi*, les *Sismondi*, les *Lanfranchi*, avec des chiennes maigres et dressées à la chasse. Après avoir couru peu de temps, le père et ses petits en parurent fatigués, et je crus voir les dents aiguës de ces animaux leur ouvrir les flancs. Quand je m'éveillai vers le matin, j'entendis mes enfants qui étaient près de moi, pleurer en dormant et demander du pain. Tu es bien cruel si déjà tu n'es ému en pensant à ce que mon cœur m'annonçait ; et si tu ne pleures pas, qu'est-ce donc qui peut t'arracher des larmes ?

« Déjà ils étaient éveillés ; l'heure approchait où l'on apportait notre nourriture, et chacun de nous, à cause de mon rêve, doutait de la recevoir. J'entendis qu'on fermait la porte au bas de l'horrible tour. Alors je regardai mes fils sans dire une parole, je ne pleurai point : je me sentais au dedans fortifié. Ils pleuraient, eux ; et mon petit Anselme me dit : « Comme tu nous regardes, mon père, qu'as-tu ? » Je ne pleurai point encore ; je ne répondis point pendant tout ce jour, ni la nuit suivante jusqu'au retour du soleil. Lorsque quelques rayons pénétrèrent dans cette prison douloureuse, et que je vis ces quatre visages, les propres traits du mien, transporté de douleur, je me mordis les deux mains. Eux, pensant que j'y étais poussé par la faim, se levèrent tout à coup, et me dirent : « Mon père, nous souffrirons beaucoup moins si tu veux te nourrir de nous; tu nous a revêtus de ces chairs misérables : dépouille-nous-en aussi. » Alors je me calmai pour ne pas augmenter leur peine. Ce jour et le suivant, nous restâmes tous en silence. O terre impitoyable !... Pourquoi ne t'ouvris-tu pas ? Quand nous

fûmes parvenus au quatrième jour, Gaddo se jeta étendu à mes pieds, en me disant : « Mon père, que ne viens-tu me secourir ? » et il mourut. Et je vis, comme tu me vois, les trois qui restaient tomber ainsi l'un après l'autre, du cinquième au sixième jour. Je me mis alors à me traîner en aveugle sur chacun d'eux, et je ne cessai de les appeler trois jours entiers après leur mort. La faim acheva ensuite ce que n'avait pu la douleur. »

Quand il eut dit ces mots, roulant les yeux, il reprit entre ses dents le malheureux crâne, et comme un chien dévorant, il les enfonça jusqu'aux os.

LXXXV.— Invocation à Marie. (Paradis, ch. 33.)

« Vierge-Mère, fille de ton Fils, femme modeste, mais élevée plus qu'aucune créature, terme sacré de la volonté éternelle, tu as tellement ennobli la nature humaine que Dieu n'a pas dédaigné de devenir son propre ouvrage.

« Dans ton sein a été rallumé cet amour dont les rayons ont donné la vie à cette Fleur étincelante. Soleil dans son midi, tu nous embrases d'une ardente charité, tu es la source d'une vive espérance.

« O Reine ! tu es si grande, tu as tant de puissance, que par toi on obtient toutes les grâces ; ta bonté n'exauce pas seulement celui qui t'invoque, souvent elle prévient les désirs.

« Tu es un prodige de miséricorde, de tendresse et de magnificence ; en toi se réunissent les vertus de toutes les créatures. »

LXXXVI.— Les passions au tribunal de la raison.
(Pétrarque. — Canzone, 48.)

(*Le poète accuse le génie des passions d'être la source de tous ses maux, et le cite au tribunal de la raison.*)

« Je fis un jour citer mon ancien et cruel maître devant la reine qui est la partie divine de notre nature, et qui est assise

au sommet. Je m'y présentai moi-même accablé de douleur, de crainte et d'horreur, comme un homme qui redoute la mort et qui veut faire sa défense. Je commençai : « O Reine ! dès ma tendre jeunesse j'ai mis pour mon malheur le pied dans les Etats de celui que tu vois.

« Depuis ce temps, je n'ai plus éprouvé que des peines et des tourments si cruels que ma patience fut vaincue, et que je détestai la vie. Il m'a fait mépriser les voies utiles et honnêtes ; je quittai tout pour le suivre. Qui pourrait exprimer combien j'eus de sujets de m'en plaindre ? Un peu de miel mêlé de beaucoup d'absinthe a suffi par sa fausse douceur pour m'attirer dans la foule de ses esclaves, moi qui, si je ne me trompe, étais né pour m'élever très haut au-dessus de la terre. Il m'a distrait de l'amour que je devais à mon Dieu et des soins que je devais à mon âme.

« A quoi m'ont servi les dons du génie que j'avais reçus du ciel ? Mes cheveux ont changé de couleur, et je ne puis rien changer à l'obstination de mon cœur. Il m'a fait chercher des pays déserts et sauvages, remplis de brigands, de bois affreux, d'habitants barbares ; j'ai parcouru les monts, les vallées, les fleuves et les mers. L'hiver, dans les mois les plus tristes, j'ai bravé les périls et les fatigues, et ni lui, ni mon autre ennemi ne me laissaient un moment de repos...

« Mes nuits n'ont plus connu le sommeil, et il n'est plus de philtre ni de charmes qui puissent le leur rendre. Par ruse et par force, il s'est rendu le maître absolu de mon esprit. Etabli dans mon cœur, il le ronge comme un ver ronge le bois desséché par le temps. Enfin, c'est de lui que naissent les larmes et les souffrances, les paroles et les soupirs dont je me fatigue moi-même, et dont peut-être je fatigue les autres. Juge maintenant entre lui et moi, toi qui nous connais tous les deux. »

(Traduction de Ginguené [1].)

[1] *Ginguené (Pierre-Louis)*, littérateur, né à Rennes en 1748, mort en 1816, a laissé, entre autres ouvrages, une *Histoire littéraire de l'Italie* en neuf volumes.

LXXXVII.— L'Italie. (Canzone, 29.)

Italie, ma chère Italie, quoique la parole ne puisse rien pour guérir les mortelles blessures que je vois si pressées sur ton beau corps, je veux que mes soupirs soient tels que les espèrent le Tibre, l'Arno et le Pô, dont j'habite les rives, douloureux et pensif. Roi du ciel, je demande que la pitié qui t'a conduit sur la terre te fasse prendre en gré ce beau pays. Vois, Dieu bienfaisant, quel léger prétexte et quelle guerre cruelle ! Ces cœurs qu'endurcit l'impitoyable Mars, ouvre-les et attendris-les. Fais que ta vérité s'entende par ma bouche. Vous à qui la fortune a mis en main les rênes de cette belle contrée, dont il semble que vous ne prenez nulle pitié, que font ici tant d'épées étrangères ? pourquoi la verte plaine se teint-elle d'un sang barbare? Une vaine erreur vous trompe ; vous voyez mal et vous croyez trop bien voir, vous qui cherchez dans un cœur vénal l'amour ou la foi. Celui qui a le plus de troupes est entouré de plus d'ennemis. Oh ! dans quel désert étranger s'est amassé ce déluge pour inonder nos douces campagnes ? Qui nous défendra, si la résistance ne vient pas de nos propres mains ?

La nature avait pourvu sagement à notre empire, quand elle éleva la barrière des Alpes entre nous et la race tudesque; mais l'aveugle désir, obstiné contre son propre bien, s'est si fort trompé lui-même, qu'il a mis dans son corps sain une maladie mortelle.

... N'est-ce pas ici cette terre que je touchai d'abord ? n'est-ce pas le nid où je fus nourri si doucement ? n'est-ce pas cette patrie à laquelle je me confie, mère indulgente qui recouvre dans son sein ceux qui m'ont donné le jour ? Au nom de Dieu, que cela vous touche l'âme; et regardez en pitié les larmes d'un peuple douloureux, qui attend son repos de vous seul, après Dieu...

(Traduct. de Villemain.)

LXXXVIII. — La Discorde, la Fraude, le Silence et le Sommeil. — (L'Arioste. — Roland furieux, ch. XIV.)

Paris est assiégé par une foule de Sarrasins : les Français se disposent à combattre ; ils ont recours au Tout-Puissant pour obtenir la victoire, et font adresser dans tous les monastères des supplications à l'Éternel. Dieu, touché de leurs prières, jette des regards de pitié sur ce peuple, et fait signe de la main à l'archange Michel de s'approcher :

« Va trouver, lui dit-il, cette armée chrétienne qui dans ce moment vient d'aborder les côtes de la Picardie ; conduis-la près des murs de Paris, sans que les Sarrasins puissent le savoir : cherche d'abord le *Silence :* ordonne-lui de te suivre dans cette commission ; il saura bien tout ce qu'il doit faire pour l'exécuter. Vole ensuite où la *Discorde* se tient : dis-lui qu'elle allume ses affreux tisons dans le camp d'Agramant ; qu'elle s'attache surtout à fomenter tant de haines et tant de disputes entre les chefs les plus renommés, qu'elle leur fasse tourner leurs armes les uns contre les autres ; que les uns périssent, que les autres soient blessés et faits prisonniers ; que d'autres, indignés, abandonnent leur camp, en sorte que leur roi ne puisse plus tirer d'utilité de leur secours. »

Michel baisse la tête sans répondre, vole à ces mots et descend sur la terre. De quelque côté que l'archange dirige son vol, les nues s'ouvrent, le ciel est serein ; un cercle doré de lumière, plus brillant que n'est l'éclair pendant une nuit obscure, l'entoure. Michel pense où d'abord il doit descendre pour trouver cet éternel ennemi des longs propos, ce Silence auprès duquel il doit exécuter le premier ordre qu'il a reçu.

Il rencontre d'abord la Discorde. Ses habits, composés de bandes inégales, variées de cent couleurs différentes, la faisaient reconnaître ; le vent en agitait les bandes à chaque pas ; tantôt elle était presque nue, d'autres fois elle paraissait couverte ; ses cheveux, noirs ou blancs, dorés ou argentés, et toujours prêts à s'entremêler ensemble, étaient dispersés sur ses épaules et sur sa poitrine ; un petit nombre étaient réunis dans une tresse, les autres étaient relevés sous sa coiffure... L'archange l'appelle et lui commande de se porter entre les chefs principaux des Sarrasins, et de trouver des moyens pour qu'ils se détruisent entre eux par une guerre cruelle. Il lui demande ensuite quel est le

lieu que le Silence habite ; il croit qu'elle doit en savoir des nouvelles, comme parcourant sans cesse toute la terre pour y porter le feu et la division.

La Discorde lui répondit : « Je n'ai nulle idée de l'avoir jamais rencontré ; j'en ai souvent entendu parler ainsi que de sa finesse dans ce qu'il entreprend ; mais consultons la Fraude qui se trouve aussi parmi nous. Elle en a si souvent besoin qu'elle doit en savoir des nouvelles. » A ces mots, elle la montre du doigt à Michel, en lui disant : « La voilà. »

La *Fraude* avait un visage ouvert et même agréable. Elle était vêtue avec décence. Ses regards avaient quelque chose de respectueux et de timide ; elle marchait posément, et son parler était si doux et si modeste, que des yeux inexpérimentés auraient pu la prendre pour un ange. Cependant rien n'était plus affreux et plus difforme que tout ce qu'elle savait cacher aux yeux, par ses sombres détours et par ses ruses coupables. Sous son habit ample et très long, elle portait toujours un poignard empoisonné.

L'ange lui demanda quel chemin il devait prendre pour trouver le Silence. « Autrefois, lui dit-elle, vous auriez pu le trouver avec les vraies vertus ; il habita jadis les écoles publiques, dans les siècles d'Architas [1] et de Pythagore ; mais, depuis la mort de ces philosophes et de ces saints religieux qui savaient le retenir dans le droit chemin, il a renoncé à ces habitudes honnêtes pour en prendre de criminelles. Il habite souvent avec la Trahison ; je l'ai vu aussi avec l'Homicide ; il a l'habitude de se retirer dans quelque obscure caverne comme ceux qui font de la fausse monnaie : il change si souvent de gîte et de compagnie, que c'est un grand hasard si vous le rencontrez. Le meilleur moyen qui puisse vous réussir, c'est de vous rendre, vers le milieu de la nuit, dans l'antre qu'habite le Sommeil, car c'est là qu'il repose. »

Quoique la Fraude ait coutume de mentir et de tromper toujours, ce qu'elle disait alors était si vraisemblable, que Michel n'hésita point à la croire. Il prend aussitôt son vol ; il tempère le battement de ses ailes ; il s'étudie et compte les heures pour arriver à temps à la caverne du Sommeil, où la rencontre du Silence pouvait remplir son espoir.

On voit dans l'Arabie une petite vallée agréable, éloignée des

[1] *Architas*, philosophe pythagoricien, né à Tarente vers 440 avant J.-C. mourut vers 360 ; fut à la fois mathématicien, astronome, homme d'Etat, général.

cités et même des hameaux, à l'abri de deux hautes montagnes ; elle est couverte d'anciens sapins, de gros hêtres. Le soleil tourne et en vain frappe à plomb sur cette vallée ; tous ses rayons sont interceptés ; une route couverte d'épais rameaux conduit à un grand souterrain. Une spacieuse caverne s'étend dans le roc sous cette forêt ténébreuse ; le lierre suit l'élévation de son portique, le couronne en festons et le tapisse par ses contours tortueux.

C'est dans cet asile que repose le paisible Sommeil. L'Oisiveté, grosse et pesante, occupe un des coins de cette grotte. La Paresse, assise pesamment sur la terre, d'un autre côté, ne peut pas faire un pas ni même se tenir sur ses jambes molles et débiles. L'Oubli reste à la porte, ne reconnaissant et ne laissant entrer personne ; il n'écoute aucun message, ni ne répond ; il tire un voile obscur sur tous les hommes. Le Silence sert de garde à ce séjour, autour duquel il tourne sans cesse. Sa chaussure est de feutre ; un manteau brun l'enveloppe, et de sa main, il fait signe de loin à ceux qu'il aperçoit de ne pas approcher.

Michel l'aborda doucement et lui dit à l'oreille : « Le Dieu vivant t'ordonne de conduire Renaud [1] à Paris, avec le secours qu'il amène à son souverain ; il veut que tu le conduises si secrètement que les Sarrasins ne puissent entendre aucun bruit, et qu'avant qu'ils aient aucune connaissance de ces troupes, ils soient attaqués de tous côtés. »

Le Silence ne fit pour toute réponse qu'un signe de respect et d'obéissance : il vole derrière Michel, redouble le courage de ses braves troupes et les fait marcher avec tant de diligence que, sans qu'elles se doutent que c'est par un miracle, elles arrivent dans un seul jour à Paris.

(Traduct. de Tressan [2].)

LXXXIX. — Une sécheresse. (Le Tasse. — Jérusalem délivrée. Ch. XIII.)

Une chaleur brûlante accable l'armée chrétienne ; bientôt il s'y joint une longue sécheresse qui achève de porter le décou-

[1] *Renaud de Montauban*, un des quatre fils d'*Aymon*, prince des Ardennes, Saxon d'origine, que Charlemagne investit du pays dont Alby est la capitale. Les quatre preux appelés fils d'Aymon possédaient en commun, selon la légende, un seul cheval, devenu célèbre sous le nom de *Bayard*.

[2] *Tressan* (Elisabeth de Lavergne, comte de), l'un des premiers restaurateurs de la littérature provençale du moyen âge (1705-1783).

ragement dans tous les cœurs... Godefroi invoque le Très-Haut qui exauce sa prière et lui envoie une pluie abondante.

Le soleil est dans le signe du Cancer, et du feu de ses rayons, il embrase la terre. La chaleur, ennemie de ses guerriers, ennemie de ses desseins, accable les mortels et les rend inhabiles aux travaux.

Les astres bienfaisants ne répandent plus leur douce influence, les étoiles sinistres règnent seules sur la céleste plaine et répandent dans l'air les impressions les plus funestes : tout est en proie à une ardeur qui consume et qui dévore ; à un jour brûlant succède une nuit plus cruelle, que remplace un jour plus affreux.

Le soleil ne se lève jamais que couvert et abreuvé de vapeurs sanglantes, sinistres présages d'un jour malheureux ; jamais il ne se couche que des taches rougeâtres ne menacent d'un aussi triste lendemain. Toujours le mal présent est aigri par l'affreuse certitude du mal qui doit le suivre.

Sous les rayons brûlants, la fleur tombe desséchée, la feuille pâlit, l'herbe languit altérée ; la terre s'ouvre et les sources tarissent. Tout éprouve la colère céleste, et les nues stériles répandues dans les airs n'y sont plus que des vapeurs enflammées....

Le doux sommeil ne vient plus sur les ailes de la nuit verser ses pavots aux mortels languissants ; d'une voix éteinte ils implorent ses faveurs et ne peuvent les obtenir. La soif, le plus cruel de tous ces fléaux, consume les chrétiens. Le tyran de la Judée a infecté toutes les fontaines de mortels poisons, et leurs eaux funestes ne portent plus que les maladies et la mort.

Le Siloé, qui toujours pur leur avait offert le trésor de ses ondes, appauvri maintenant, roule lentement sur les sables qu'il mouille à peine. Quelle ressource, hélas ! L'Eridan [1] débordé, le Gange, le Nil même, lorsqu'il franchit ses rives et couvre l'Egypte de ses eaux fécondes, suffiraient à peine à leurs désirs.

Dans l'ardeur qui les dévore, leur imagination se représente

[1] *Eridan*, nom donné par les anciens à plusieurs cours d'eau et entre autres au *Pô*, en mémoire de la chute d'Eridan ou Phaéton, fils du Soleil.

ces ruisseaux argentés qu'ils ont vus couler au travers des gazons ; ces sources qu'ils ont vues jaillir du sein d'un rocher et serpenter dans les prairies : ces tableaux, jadis si riants, ne servent plus qu'à nourrir leurs regrets et à redoubler leur désespoir.

Ces robustes guerriers qui ont vaincu la nature et ses obstacles, qui n'ont jamais ployé sous leur pesante armure, que n'ont pu dompter ni le fer ni l'appareil de la mort, faibles maintenant, sans courage et sans vigueur, pressent la terre de leur poids inutile; un feu secret circule dans leurs veines, les mine et les consume.

Le coursier, jadis si fier, languit auprès d'une herbe aride et sans saveur ; ses pieds chancellent, sa tête superbe tombe négligemment penchée ; il ne sent plus l'aiguillon de la gloire; il ne se souvient plus des palmes qu'il a cueillies. Ces riches dépouilles dont il était autrefois si orgueilleux, ne sont plus pour lui qu'un odieux et vil fardeau.

Le chien fidèle oublie son maître et son asile ; il languit étendu sur la poussière, et, toujours haletant, il cherche en vain à calmer le feu dont il est embrasé ; l'air lourd et brûlant pèse sur les poumons qu'il devrait rafraîchir.

Ainsi languissait la terre, ainsi périssaient les déplorables humains. Le peuple chrétien, loin de prétendre à la victoire, craint les derniers des malheurs. On n'entend de tous côtés que de lamentables accents.

Godefroi lève les mains au ciel ; il y fixe ses regards animés d'un saint zèle, et avec cette foi qui peut suspendre le cours des fleuves et transporter des montagnes, il adresse à l'Eternel cette humble prière :

« O mon Père ! ô mon Dieu ! si jadis dans le désert tu fis pleuvoir pour ton peuple une céleste rosée, si tu donnas à un mortel d'amollir les rochers et de faire jaillir une source d'eau vive du sein d'une montagne, déploie aussi en notre faveur le pouvoir de ton bras ! Pardonne à notre faiblesse et n'écoute que ta grâce; nous sommes tes soldats : que ce titre du moins nous obtienne ta pitié ! »

Bientôt sa prière s'élève au ciel sur les ailes du désir ; l'Eternel l'entend et abaisse sur son peuple des regards atten-

dris : il veut mettre enfin un terme aux fléaux qui l'accablent.

« Ces guerriers, dit-il, armés ponr venger ma loi, ont assez éprouvé de périls et de revers ; l'enfer et le monde conjurés ont employé contre eux et la force et l'adresse : un nouvel ordre de choses va commencer, et pour eux le destin n'aura plus qu'un cours prospère... Qu'il pleuve, que l'invincible guerrier revienne et que, pour sa gloire, vienne aussi l'armée d'Egypte... »

Il dit : les cieux tremblèrent à sa voix ; les sphères célestes s'émurent ; l'air frémit de respect ; l'Océan, les montagnes et les abîmes furent ébranlés. Soudain des éclairs étincellent et le tonnerre éclate : avec des cris de joie, les chrétiens saluent le tonnerre et les éclairs.

Des nues s'épaississent ; elles ne sont point formées des vapeurs grossières de la terre : elles descendent du ciel même qui ouvre ses cataractes ; une nuit soudaine embrasse l'univers et dérobe la clarté ; une pluie impétueuse grossit les ruisseaux et bientôt inonde la plaine.

(Traduct. de Lebrun [1].)

XC. — Le nom de Marie.

(**Manzoni.** — Poésies sacrées.)

.... Pour nous, ce nom veut dire la Mère de Dieu. Salut, ô bienheureuse ! fut-il jamais sur la terre un nom égal à celui-ci, un nom qui en approche ?

Salut, ô bienheureuse ! en quel âge grossier a jamais pu se taire ce nom si doux à répéter ? Quel père ne l'apprit à son fils ? Quelles montagnes jamais, quels fleuves ne l'ouïrent invoquer ?

La terre de ce vieux monde ne porte pas seule tes temples, mais celle encore que devina l'intrépide Gênois, celle-là aussi nourrit des hommes fidèles à ton culte.

[1] *Lebrun, duc de Plaisance* (1739-1824), député aux États Généraux de 1789, fut désigné par Bonaparte comme troisième consul, après le coup d'Etat du 18 brumaire. Il remplit, sous l'Empire, diverses charges importantes, adhéra à la Restauration et fut nommé pair de France. Lebrun a laissé d'élégantes traductions de la *Jérusalem délivrée,* de l'*Iliade* et de l'*Odyssée.*

En quelles landes sauvages, au delà de quelles mers barbares cueille-t-on une fleur qui ne connaisse pas les marches bénies de tes doux autels ?

O Vierge, ô dame, ô toute sainte, que de beaux noms pour toi en toute langue ! Plus d'un peuple superbe se place avec orgueil sous ta gracieuse tutelle.

Et quand le jour se lève, et quand le jour tombe, et quand le soleil le partage au milieu de sa course, l'airain qui te salue invite la foule pieuse à te rendre hommage.

Dans les terreurs de sa veille nocturne, c'est toi que nomme le petit enfant. Et quand la mer s'enfle et rugit, c'est vers toi qu'élève ses mains le nautonier tremblant.

C'est dans ton sein royal que l'humble femme dépose ses larmes dédaignées ; à toi, bienheureuse, qu'elle raconte les soucis de son âme immortelle ;

A toi, qui écoutes les prières et les plaintes, mais non à la manière du monde ; à toi qui ne sais pas mettre entre la douleur des petits et celle des grands sa distinction cruelle.

Et toi aussi, ô bienheureuse, tu connus ton jour de larmes, et jamais jour ne viendra qui le couvre du voile de l'oubli ; chaque jour encore on en parle, après tant de siècles passés ;

Chaque jour encore on en parle, et les larmes coulent en mille lieux ; et la terre se réjouit encore avec toi à chacune de tes joies, comme à un événement d'hier.....

Ah ! venez donc invoquer son nom, son grand nom ! et dites comme nous : Salut, ô refuge des affligés, éclatante comme le soleil, terrible comme une armée en bataille dans la plaine !

(Traduct. de Ant. de Latour.)

XCI. — La Résurrection.

(**Manzoni.** — Poésies sacrées.)

Il est ressuscité ! Comment la mort se laissa-t-elle arracher sa proie ? Comment a-t-il forcé les portes ? Comment s'est-il sauvé une seconde fois, celui qui était tombé sous les coups de l'homme ? Je le jure par celui qu'il réveilla du sommeil de la mort :

Il est ressuscité ! Sa tête sainte ne repose plus dans le suaire. Il est ressuscité ! A côté de la tombe solitaire, gît renversée la pierre du sépulcre. Comme un homme fort après l'ivresse, le Seigneur s'est réveillé.

De même qu'au milieu du chemin, le voyageur se repose à l'ombre, et quand sa force lui revient, secoue la feuille aride qui, détachée du rameau, s'est doucement amassée sur son front;

Ainsi le Dieu fort a rejeté le marbre vain qui fermait le caveau du sépulcre, quand l'âme revenue de la vallée sombre vers le corps divin qui se taisait, lui a dit : Lève-toi, me voici avec toi!

Quelle parole s'est répandue parmi ceux d'Israël qui dormaient dans la mort? Le Seigneur a ouvert les portes! Le Seigneur, Emmanuel! O justes endormis dans l'attente, voici la fin de votre exil; c'est lui, le Rédempteur!

Quel autre que lui, quel mortel eût osé descendre dans l'éternel royaume? Il vient, ô vieux patriarches, vous ravir aux muettes ténèbres de l'enfer, lui le désir et l'espoir des temps antiques, la terreur de l'ennemi, le vainqueur annoncé!

Ces merveilleux prophètes qui racontaient l'avenir, comme un père raconte à ses fils attentifs les événements du passé, ils ont vu ce soleil éclatant qui jura par leur bouche que la terre verrait son Dieu :

Lorsque Aggée, lorsque Isaïe promirent à l'univers entier qu'un jour viendrait le désiré; lorsque absorbé dans sa pensée, Daniel lut, compta les jours, et se souvint des ans qui n'étaient pas nés encore....

L'aurore se levait, et le visage mouillé de larmes, Magdeleine et les autres femmes gémissaient sur le crucifié. Voici que la montagne de Sion tressaillit tout entière, et l'injurieuse sentinelle s'évanouit d'épouvante.

Un jeune étranger était assis sur le monument; son regard avait l'éclat de la foudre; ses vêtements, la blancheur de la neige. Interrogé par la pauvre désolée, il répondit avec douceur: il est ressuscité, il n'est plus ici.

Quittons les manteaux sans parures et les sombres couleurs de la violette; que l'or accoutumé recommence à briller. Prenez l'étole blanche, ô prêtre, et sortez du sanctuaire; vos sublimes fonctions vous réclament : venez, à la clarté des flambeaux, annoncer le ressuscité.

Un cri s'élève de l'autel : réjouissez-vous, blanche Dame du ciel, réjouissez-vous! Le Dieu qui choisit votre sein pour y revêtir notre nature mortelle, ce Dieu est ressuscité comme il l'avait prédit. Priez pour nous, car il a voulu que votre prière fût une loi.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

XCII. — Secours inespéré.

(**Ercilla.** — L'Araucana).

*Les Araucans, peuple le plus belliqueux de toute l'Amérique, ne pouvant supporter le joug espagnol, se révoltent contre leurs vainqueurs; après leur avoir fait essuyer deux sanglantes défaites, ils viennent les attaquer dans l'*Impériale, *leur capitale.*

Déjà le son rauque et discordant de la trompette sauvage avait donné dans le camp des barbares le signal du départ, lorsque l'ange des ténèbres, agité du pressentiment que l'Eternel allait enchaîner le courage des ennemis et sauver les chrétiens, osa tenter un dernier effort pour endurcir les barbares contre les inspirations du ciel et aveugler leurs yeux sur les prodiges de la puissance du Très-Haut. A peine est-il échappé du séjour infernal, que les éléments se troublent, la plus horrible confusion envahit la nature, et les humains consternés croient découvrir dans les cieux et sur la mer les plus effrayants pronostics ; les vents se déchaînent, les nuages se choquent et font jaillir la foudre de leurs flancs embrasés....

C'est en ce moment et au milieu de la foudre et des éclairs que le noir Eponamou se présente aux barbares consternés. Il a revêtu la forme d'un dragon hideux et menaçant, sa gueule vomit des flammes, et d'une voix forte et sonore il parle à ses sectateurs : « Hâtez-vous, s'écrie-t-il, généreux défenseurs de la liberté ; les chrétiens, humiliés et tremblants, fuient de toutes parts devant vos phalanges victorieuses ; ils n'osent même plus songer à vous résister, et de quelque côté que vous vous présentiez, l'Impériale, cette cité orgueilleuse, ce superbe asile de vos tyrans, sera une proie facile dont vous vous emparerez sans peine. Portez-y le fer et la flamme ; que tous les chrétiens soient immolés à votre juste vengeance, et que le sol du Chili soit purgé des moindres débris de cette ville coupable ! »

Il dit, et la terre ouvrant ses abîmes, l'ennemi de Dieu s'y précipite et disparaît aux yeux des barbares épouvantés. Le discours de l'esprit infernal excite dans toute l'armée une nouvelle ardeur ; des cris d'extermination se font entendre contre les Espagnols ; mais le triomphe de l'Eponamou est de courte durée. Bientôt, et comme par un nouveau prodige, les vents s'apaisent, le soleil le plus radieux dissipe les nuages ; un jour pur et serein succède à la tempête.

Les Araucans commençaient à peine à ressentir l'influence de l'ange des ténèbres, lorsque, du sein d'une nuée éclatante, ils virent descendre sur la terre une déité qui, dans son vol rapide au travers des plaines de l'Empyrée, trace un long sillon de lumière. Sa taille majestueuse est enveloppée d'un voile brillant d'où semblent jaillir des feux qui font pâlir la clarté du soleil ; ses traits, accompagnés d'une beauté toute céleste, inspirent aux barbares à la fois du respect, de l'admiration et une douce sécurité. Elle est accompagnée d'un vieillard dont l'aspect vénérable et radieux annonce un favori de l'Eternel.

La messagère du ciel s'approche des barbares et d'une voix dont tous les sons pénètrent l'âme, elle leur adresse ces mots : « Où vous laissez-vous entraîner, malheureux !... Retournez dans vos montagnes, et gardez-vous d'attaquer les guerriers de la Castille. Dieu combat avec les chrétiens et il a établi leur domination sur vous et sur cette contrée. C'est en vain que, par une révolte odieuse et sacrilège, vous avez méconnu les secrets du ciel, ils ne tarderont pas à s'exécuter : Dieu lui-même, si vous ne renoncez pas à vos projets impies, armera ses mains puissantes du glaive exterminateur et vous frappera de tous les fléaux de sa colère. »

Soudain, une terreur panique s'empare de cette multitude, et, sans attendre les ordres du chef, tous ces barbares se séparent spontanément et fuient rapidement vers la vallée d'Arauco. A voir la légèreté de leur course, on les croirait poursuivis par des tourbillons de feu dévorant.

XCIII. — Ode sur la bataille de Lépante.

(Herrera.)

Chantons le Seigneur, qui, sur la face de la vaste mer, a vaincu le Thrace cruel. Toi, Dieu des batailles ! tu es notre

droite, notre salut et notre gloire. Tu as brisé les forces et l'altière audace de Pharaon, guerrier cruel. Ses chefs choisis ont couvert de leurs débris l'abîme de la mer ; ils sont, comme la pierre, descendus jusqu'au fond. Ta colère les a soudain dévorés, comme le feu dévore la paille sèche.

Ce superbe tyran, plein de confiance en l'appareil de ses navires, qui tient courbées les têtes de nos frères et fait travailler leurs mains au service injuste de sa puissance, abat de ses bras redoutables les cèdres à la plus haute cime et l'arbre qui se dresse le plus droit, buvant des eaux étrangères et foulant avec audace notre territoire inviolable.

Les faibles, éperdus, ont tremblé de sa fureur impie. Il a haussé le front contre toi, Seigneur Dieu ! et, d'un visage insolent, étendant ses deux bras armés, il a remué sa tête furieuse. Il a fortifié son cœur d'une ardente colère contre les deux Hespéries que baigne la mer, parce que, assurées en toi, elles lui résistent et qu'elles se revêtent des armes de ta foi et de ton amour. — Il a dit, dans son arrogance et son mépris : « Ignorent-elles, ces contrées-là, mon courroux, et les exploits de mes aïeux ? Ont-elles osé leur faire face, avec le Hongrois timide, et dans la guerre de la Dalmatie et de Rhodes ? Qui les a pu délivrer ? qui, de leurs mains, a pu sauver ceux d'Autriche et les Germains ? Leur Dieu pourra-t-il par hasard aujourd'hui les préserver de ma main vengeresse ?

« Leur Rome, tremblante et humiliée, convertit ses cantiques en larmes. Elle et ses fils affligés attendent ma colère et la mort après la défaite. La France est brisée de discordes ; et, en Espagne, l'affreuse mort menace quiconque honore les bannières du Croissant. Ces nations belliqueuses sont occupées à se défendre elles-mêmes ; et ne le fussent-elles pas, qui peut me faire offense ? »

— Toi, Seigneur ! qui ne souffres pas que ta gloire soit usurpée par celui qui mesure sa propre force au gré de son orgueil et de sa colère ; vois comme ce superbe ennemi a, dans sa victoire, dégradé tes autels ! Ne souffre pas qu'il opprime ainsi les tiens, qu'il nourrisse de leurs cadavres les bêtes féroces, qu'il atteste sa haine dans leur sang répandu, et, qu'après cet outrage, il dise : Où est le Dieu de ces hommes ? de qui se cache-t-il ?

Pour la gloire méritée de ton nom, pour la juste vengeance de ton peuple, pour les gémissements de tant de malheureux, tourne ton bras redoutable contre celui qui s'indigne d'être

homme... Et trois et quatre fois, frappe d'un châtiment rigoureux ton ennemi : et que l'injure faite à ton nom soit l'erreur fatale de sa vie !....

Il a levé la tête, ce puissant qui te porte si grande haine ; il a tenu conseil pour notre ruine, et contre nous ont machiné ceux qui assistaient à ce conseil.

« Venez, ont-ils dit ; et, sur la mer houleuse, faisons un grand lac de leur sang ; détruisons cette race et le nom du Christ avec elle ; et, partageant leurs dépouilles, rassasions nos yeux de leur mort. »

De l'Asie et de la merveilleuse Egypte sont venus des Arabes, des Africains légers, et ceux que la Grèce leur a mal associés, guerriers à la fière encolure, d'une grande force et en nombre infini. Ils ont osé promettre d'incendier nos frontières, de mettre à mort par l'épée notre jeunesse, de prendre nos jeunes enfants et nos vierges, et de souiller la gloire, la pureté de celles-ci.

Ils ont occupé les golfes de la mer, la terre demeurant muette et frappée de terreur ; et nos braves sont restés silencieux et indécis, jusqu'à ce que, le Seigneur opposant à la furie des Sarrasins un ennemi nouveau, devant eux se soit levé le noble jeune homme d'Autriche, avec l'illustre et vaillant Espagnol ; car Dieu ne souffre pas que dans Babylone vive toujours esclave sa cité chérie de Sion.

Les grands se sont troublés ; les forts, les puissants se sont rendus avec effroi ; et toi, ô Dieu, comme la roue du vanneur jette les barbes de l'épi au souffle impétueux du vent, tu as livré ces méchants qui, fugitifs par milliers, se pâmaient devant un seul homme. Tel qu'un feu embrase les forêts et sur leurs épaisses cimes a répandu sa flamme, tel, dans ta colère et tes foudres, tu les as suivis, et tu as couvert leur face de honte.

Ceux qui ont vu ta force brisée et la mer libre et dégagée des forêts de navires qui troublaient ses ondes, en voyant ta mort honteuse, diront de tes débris errants : Qui donc a eu tant de puissance contre la terrible Asie ? Le Seigneur, qui a montré sa forte main pour la foi de son prince chrétien, et qui, pour la gloire de son saint Nom, accorde à son Espagne ce triomphe.

Bénie soit ta grandeur, ô Seigneur ! pour avoir, après tant de maux soufferts, après nos fautes et nos châtiments, brisé l'antique orgueil de l'ennemi ! Que tes élus t'adorent, ô Seigneur ! Que tout ce que le vaste Ciel enserre confesse ton nom, ô notre

Dieu et notre appui ! et que la tête condamnée du rebelle périsse dans tes flammes !

XCIV. — Le génie des tempêtes. (Le Camoëns. — Lusiades, ch. V.)

Récit de Vasco de Gama au roi de Mélinde.

« Le soleil avait cinq fois éclairé l'univers depuis que nous avions quitté la terre des barbares. La nuit promenait en silence son char étoilé ; nos vaisseaux fendaient paisiblement les ondes. Assis sur la proue, nos guerriers veillaient, lorsqu'un sombre nuage, qui obscurcit les airs, se montre au-dessus de nos têtes et jette l'effroi dans nos cœurs.

« La mer ténébreuse faisait entendre au loin un bruit semblable à celui des flots qui se brisent contre des rochers. « Dieu puissant ! m'écriai-je, de quel malheur sommes-nous menacés ? Quel prodige effrayant vont nous offrir ce climat et cette mer ? C'est ici plus qu'une tempête. »

« Je finissais à peine... un spectre, immense, épouvantable, s'élève devant nous. Son attitude est menaçante, son air farouche, son teint pâle, sa barbe épaisse et fangeuse ; sa chevelure est chargée de terre et de gravier ; ses lèvres sont noires, ses dents livides ; sous de noirs sourcils ses yeux roulent étincelants.

« Sa taille égalait en hauteur ce prodigieux colosse, autrefois l'orgueil de Rhodes et l'étonnement de l'univers. Il parle : sa voix formidable semble sortir des gouffres de la mer. A son aspect, à ses terribles accents, nos cheveux se hérissent, un frisson d'horreur nous saisit et nous glace.

« O peuple, s'écrie-t-il, le plus audacieux de tous les peuples ! Il n'est donc plus de barrière qui vous arrête ? Indomptables guerriers, navigateurs infatigables, vous osez pénétrer dans ces vastes mers dont je suis l'éternel gardien, dans ces mers sacrées qu'une nef étrangère ne profana jamais !

« Vous arrachez à la nature des secrets que ni la science, ni le génie n'avaient pu encore lui ravir... Eh bien ! mortels téméraires, apprenez les fléaux qui vous attendent sur cette plage

orageuse et sur les terres lointaines que vous soumettrez par la guerre.

« Malheur au navire assez hardi pour s'élancer sur vos traces ! Je déchaînerai contre lui les vents et les tempêtes. Malheur à la flotte qui, la première après la vôtre, viendra braver mon pouvoir ! A peine aura-t-elle paru sur mes ondes, qu'elle sera frappée, dispersée, abîmée dans les flots....

« Avec elle périra le navigateur impie qui, dans sa course vagabonde, aperçut mon inviolable demeure et vous révéla mon existence ; et ce châtiment ne sera que le prélude des malheurs que l'avenir vous prépare. Si j'ai su lire au livre des destins, chaque année ramènera pour vous de nouveaux désastres ; la mort sera le moindre de vos maux. »

« Il continuait ses horribles prédictions. « Qui es-tu, monstre, lui dis-je en m'élançant vers lui ; quel démon vient de nous parler par ta bouche ? »

« L'affreux géant jette sur moi un regard sinistre. Ses lèvres hideuses se séparent avec effort, et laissent échapper un cri terrible. Il me répond enfin d'une voix sourde et courroucée : « Je suis le *génie des tempêtes ;* j'anime ce vaste promontoire que les Ptolémée, les Strabon, les Pline et les Pomponius [1], qu'aucun des savants n'a connu. Je termine ici la terre africaine, à cette cime qui regarde le pôle antarctique, et qui, jusqu'à ce jour, voilée aux yeux des mortels, s'indigne en ce moment de votre audace....

« De ma chair desséchée, des mes os convertis en rochers, les dieux, les inflexibles dieux ont formé le vaste promontoire qui avance au milieu de ces vastes ondes; et, pour accroître mes tourments, pour insulter à ma douleur, Thétis vient chaque jour me presser de son humide ceinture. »

« A ces mots, il laissa tomber un torrent de larmes et disparut. Avec lui s'évanouit la nuée ténébreuse, et la mer sembla pousser un long gémissement. Je levai les mains vers le ciel, j'invoquai les chœurs sacrés des anges, qui nous avaient servi de guides jusqu'à ces bords éloignés, et je priai Dieu de

[1] *Pomponius Méla*, géographe latin, né en Bétique, écrivait vers le milieu du Ier siècle.

détourner les malheurs dont le cruel Adamastor avait menacé notre avenir. »

XCV. — Origine du fameux don Quichotte.

(**Cervantes.** — Don Quichotte, ch. 1er.)

Dans une contrée d'Espagne, qu'on appelle la Manche, vivait, il n'y a pas longtemps, un gentilhomme, de ceux qui ont une lance au râtelier, une vieille rondache [1], un roussin maigre et quelque chien de chasse. Un morceau de viande dans la marmite, plus souvent bœuf que mouton ; une galimafrée le soir, du reste du dîner ; le vendredi des lentilles, et quelques pigeons de plus le dimanche, consumaient les trois quarts de son revenu. Le reste était pour la dépense des habits, qui consistaient en un jupon de beau drap, avec des chausses de velours et les mules de même, pour les jours de fête ; et les autres jours, c'était un bon habit de drap du pays. Il y avait chez lui une espèce de gouvernante qui avait, quoi qu'elle en dît, un peu plus de quarante ans, et une nièce qui n'en avait pas encore vingt, avec un valet qui servait à la maison et aux champs, qui pansait le roussin et allait au bois.

L'âge de notre gentilhomme approchait de cinquante ans. Il était d'une complexion robuste et vigoureuse, maigre de visage et le corps sec et décharné ; fort matineux et grand chasseur. Les jours que notre gentilhomme ne savait que faire, ce qui arrivait pour le moins les trois quarts de l'année, il s'amusait à lire des livres de chevalerie, mais avec tant d'attachement et de plaisir, qu'il en oublia entièrement la chasse et le soin des affaires. Il en vint même à tel point d'entêtement, qu'on dit qu'il vendit plusieurs pièces de terre pour acheter des romans, et fit si bien qu'il en remplit sa maison. De cette grande quantité de livres, il n'y en eut point qui fût si à son goût que les ouvrages du célèbre Félicien de Sylva. Il était enchanté de la pureté de son style, et tous ces galimatias embrouillés lui paraissaient des merveilles. Surtout il ne pouvait se lasser de lire et d'admirer ses lettres, dont voici un des plus beaux endroits : « Les hauts cieux, qui de votre divinité divinement

[1] *Rondache*, grand bouclier dont se servaient principalement les chevaliers errants.

avec les étoiles vous fortifient et vous font mériter le mérite que mérite votre grandeur ». Parmi ces beaux raisonnements, notre pauvre gentilhomme perdait insensiblement la raison ; et il se donnait la torture pour en trouver le sens, les admirant d'autant plus qu'il n'y pouvait rien comprendre. Il ne s'accommodait pas des blessures que don Bélianis faisait et recevait, s'imaginant que quelque excellents que pussent être les chirurgiens qui les pansaient, il ne se pouvait qu'il en restât d'étranges cicatrices. Cependant il estimait fort l'auteur de ce roman ; il fut plusieurs fois tenté d'achever son livre, qui s'interrompait tout court au récit d'une admirable aventure. Il l'aurait fait sans doute, et même avec succès, s'il n'avait point eu d'autres fantaisies dans la tête....

Il crut ne pouvoir mieux faire pour le bien de l'État et pour sa propre gloire, que de se faire chevalier errant, et d'aller par le monde chercher des aventures, réparant toutes sortes d'injustices, et s'exposant à tant de dangers, qu'il en acquît une gloire immortelle. Il s'imaginait, le pauvre gentilhomme, se voir déjà couronné par la force de son bras ; et que c'était le moins qu'il pût prétendre que l'empire de Trébizonde.

XCVI. — Les pasteurs de Bethléem. (Lope de Véga. — Poésies diverses. Fragment.)

La vierge Marie s'adresse à l'enfant Jésus couché dans la crèche :

De Bethléem enfant divin,
Dans la paille de votre crèche
La rose encore est douce et fraîche,
Et le fiel sera pour demain.

Dormez, doux trésor de ma vie,
Ne pleurez pas ; car à l'instant,
Le loup viendra s'il vous entend.
Dormez, cher Agneau, je vous prie.

Que votre petit corps repose
Sur ce lit humide et malsain ;
Pour vous tout n'est encor que rose ;
Et le fiel sera pour demain.

Oui, cette paille est blanche et fine,
Et douce encore à votre front ;
Hélas ! ils vous la changeront
Demain en couronne d'épine.

Le moment présent est à nous ;
Ce qui demain peut vous attendre,
Moi, je ne veux pas vous l'apprendre...
Peut-être, hélas ! le savez-vous.

. . . .

LITTÉRATURE ANGLAISE

CXVII. — Hamlet et le spectre de son père.

(**Shakespeare.** — Hamlet.)

Le père d'Hamlet est mort empoisonné ; Clodius son frère règne à sa place sur le Danemark. L'ombre du monarque défunt apparaît à Hamlet et lui fait connaître l'auteur et les circonstances du crime.

Hamlet. — Anges et ministres du salut, protégez-nous ! Es-tu un esprit de lumière ou une âme proscrite ? apportes-tu avec toi les parfums du ciel ou les vapeurs de l'enfer ? tes intentions sont-elles innocentes ou criminelles ? tu parais sous une forme si étrange que j'ai besoin de t'interroger. Je t'appellerai Hamlet, mon roi, mon père, prince du Danemark. Oh ! réponds-moi ; ne me laisse pas languir dans cette fatale ignorance, mais parle ; dis-moi pourquoi tes saints ossements, ensevelis dans la terre, ont déchiré leur linceul ? Comment le tombeau, où nous t'avons vu reposer tranquillement, a-t-il brisé ses pesantes barrières de marbre pour t'ouvrir un passage ? Que veut dire cet appareil ? Pourquoi, fantôme inanimé, viens-tu ainsi avec une armure éclatante revoir les pâles rayons de la lune, attrister le calme des nuits, et nous contraindre, vils jouets de l'erreur, à nous fatiguer des conjectures qui accablent notre faible raison ? Apprends-nous ton dessein ; que veux-tu ? que devons-nous faire ?

Le spectre. — Observe-moi bien.

Hamlet. — Oui, je t'observe.

Le spectre. — L'heure est venue où je dois rentrer dans un séjour infect et dans les flammes dévorantes.

Hamlet. — Hélas ! pauvre ombre !

Le spectre.— Ce n'est pas ta pitié que je veux; mais écoute avec une sérieuse attention ce que je vais te révéler.

HAMLET. — Parle, je suis prêt à t'entendre.

LE SPECTRE. — Puisses-tu l'être aussi à me venger quand tu m'auras entendu !

HAMLET. — Venger, qui ?

LE SPECTRE. — Je suis l'ombre de ton père, condamnée pour un certain temps à errer la nuit et à languir le jour au milieu des flammes, jusqu'à ce que le feu ait consumé et purifié les souillures de ma vie. Ah ! s'il m'était permis de t'apprendre les secrets de ma triste prison, je pourrais te faire un récit dont le moindre mot remplirait ton âme d'horreur, et glacerait ton jeune sang dans tes veines ; tes yeux étincelants comme l'astre du jour se glaceraient dans leurs orbites ; tes cheveux épars se dresseraient sur ton front et tout ton poil se hérisserait. Mais cet éternel mystère ne doit pas être confié aux oreilles d'un mortel ; écoute seulement, écoute ce que je puis te dire : si jamais tu aimas ton père....

HAMLET. — Grand Dieu !...

LE SPECTRE. — Venge un lâche et détestable parricide.

HAMLET. — Un parricide ?

LE SPECTRE. — Oui, le plus affreux, le plus exécrable, le plus inouï des parricides.

HAMLET. — Hâte-toi de m'instruire, et bientôt, d'un élan aussi rapide que l'essor de l'imagination, je vole à la vengeance.

LE SPECTRE. — Je te vois tel que je l'espérais, et tu serais sans doute plus froid que l'herbe impure qui rampe au bord des marais, si tu ne frémissais d'horreur. Maintenant, Hamlet, écoute : on a répandu le bruit que, paisiblement endormi dans mon jardin, un serpent me frappa de son dard ; ainsi tout le Danemark est grossièrement abusé par un récit imposteur de ma mort ; mais apprends, noble jeune homme, que le serpent qui arracha la vie à ton père porte aujourd'hui sa couronne.

HAMLET. — O soupçon prophétique, mon oncle !...

LE SPECTRE.— Il me semble que déjà je sens l'air du matin... abrégeons... Comme je dormais dans mon jardin, selon ma coutume, pour éviter les feux du jour, ton oncle saisit l'instant de mon repos ; et, avec un flacon plein des sucs mortels de la ciguë, il versa au fond de mon oreille cet homicide poison.

Ainsi, pendant mon sommeil, la main d'un frère trancha mes jours au sein de mes erreurs, avant que j'eusse pu les expier, et m'envoya rendre compte au Juge suprême, avec tout le poids de mes iniquités sur ma tête.

HAMLET. — O horreur ! horreur !

LE SPECTRE. — Si tu n'as pas un cœur dénaturé, ne laisse point ce forfait impuni. Reçois mes adieux une dernière fois : le ver luisant annonce l'approche de l'aurore, et ses feux inutiles commencent à pâlir. Adieu ! adieu ! adieu ! souviens-toi de moi !

HAMLET. — O vous, puissances du ciel ! ô terre ! et que dirai-je encore ? dois-je aussi invoquer l'enfer ? O lâche attentat ! ne te brise pas, ô mon cœur ; et vous, mes membres, ne vous glacez pas dans cet instant fatal, mais soutenez mon corps défaillant ! Me souvenir de toi !... Oui, chère ombre, tant que la mémoire aura un asile dans ma tête éperdue. Me souvenir de toi !... Oui, j'arracherai de mon cœur toutes les pensées frivoles, toutes les maximes des livres, toutes les impressions, toutes les images que la jeunesse ou la méditation y ont gravées, et ton ordre, empreint dans mon cerveau en traits ineffaçables, y restera seul et sans mélange de profanes souvenirs.

XCVIII. — Satan dans le paradis terrestre.

(Milton. — Paradis perdu.)

... Satan poursuit sa route et s'approche de la limite d'Eden. Le délicieux paradis, maintenant plus près, couronne de son vert enclos, comme d'un boulevard champêtre, le sommet aplati d'une solitude escarpée... Sur sa cime, croissent à une insurmontable hauteur les plus hautes futaies de cèdres, de pins, de sapins, de palmiers ; et comme leurs rangs superposent ombrages sur ombrages, ils forment un théâtre de forêts de l'aspect le plus majestueux. Cependant, plus haut encore que leurs cimes, montait la muraille verdoyante du paradis : elle ouvrait à notre premier père une vaste perspective sur les contrées environnantes de son vaste empire.

Et plus haut que cette muraille, qui s'étendait circulairement

au-dessous de lui, apparaissait un cercle des arbres les meilleurs et chargés des plus beaux fruits. Les fleurs et les fruits dorés formaient un riche émail de couleurs mêlées ; le soleil y imprimait ses rayons avec plus de plaisir que dans un beau nuage du soir, ou dans l'arc humide lorsque Dieu arrose la terre.

Tel était ce charmant paysage. A mesure que Satan s'en approche, il passe d'un air pur dans un air plus pur qui inspire au cœur des délices et des joies printanières, capables de chasser toute tristesse, hors celle du désespoir. De douces brises, secouant leurs ailes odoriférantes, dispensaient des parfums naturels, et révélaient les lieux auxquels elles dérobaient ces dépouilles embaumées.

Pensif et avec lenteur, Satan a gravi le flanc de la colline sauvage et escarpée ; mais bientôt il ne trouve plus de route pour aller plus loin, tant les épines entrelacées comme une haie continue, et l'exubérance des buissons ferment toute issue à l'homme ou à la bête qui prend ce chemin.

Le paradis n'avait qu'une porte, et elle regardait l'orient du côté opposé : ce que l'archifélon ayant vu, il dédaigna l'entrée véritable ; par mépris, d'un seul bond léger, il franchit toute l'enceinte de la colline et de la plus haute muraille, et tombe en dedans sur ses pieds.

Comme un loup rôdant, contraint par la faim de chercher les nouvelles traces d'une proie, guette les lieux où les pasteurs ont enfermé leurs troupeaux dans les parcs, le soir, au milieu des champs, il saute facilement par-dessus les claies dans les bergeries ; ou comme un voleur âpre à débarrasser de son trésor un riche citadin dont les portes épaisses, barrées et verrouillées ne redoutent aucun assaut, il grimpe aux fenêtres et sur les toits : ainsi le premier grand voleur escalade le bercail de Dieu, ainsi depuis escaladèrent son Eglise les impurs mercenaires.

Satan s'envola, et sur l'arbre de vie (l'arbre placé au milieu du paradis) il se posa, semblable à un cormoran. Il n'y regagna pas la véritable vie, mais il médita la mort de ceux qui vivaient.

L'ennemi vit sans plaisir tous les plaisirs, toutes les créatures

nouvelles et étranges à la vue. Deux êtres, d'une forme bien plus noble, d'une stature élevée, droits comme la divinité, vêtus de leur dignité native, paraissent dans leur simple majesté, maîtres de toutes les créatures et dignes de l'empire. Dans leurs regards divins brillait l'image de leur glorieux auteur, avec la raison, la sagesse, la sainteté sévère et pure ; sévère, mais placée dans cette véritable liberté filiale qui fait la véritable autorité dans les hommes......

Le triste Satan, encore dans l'étonnement où il avait été d'abord, put à peine recouvrer sa parole faiblie : « O enfer ! qu'est-ce que mes yeux voient avec douleur ? A notre place et si haut dans le bonheur, sont élevées des créatures d'une autre substance, nées de la terre peut-être et non purs esprits ; cependant peu inférieures aux brillants esprits célestes. Mes pensées s'attachent à elles avec surprise ; je pourrais les aimer, tant la divine ressemblance éclate vivement en elles, et tant la main qui les pétrit a répandu de grâce sur leur forme !

« Ah ! couple charmant, vous ne vous doutez guère comme votre changement approche ! Toutes vos délices vont s'évanouir et vous livrer au malheur, malheur d'autant plus grand, que vous goûtez maintenant plus de joie... Non que je sois votre ennemi décidé ; je pourrais avoir pitié de vous, ainsi abandonnés, bien que de moi on n'ait pas eu pitié. Je cherche à contracter avec vous une alliance, une amitié mutuelle, si étroite, si resserrée, qu'à l'avenir j'habite avec vous ou que vous habitiez avec moi.

« Ma demeure ne plaira peut-être pas à vos sens autant que ce beau paradis ; cependant, telle qu'elle est, acceptez-la : c'est l'ouvrage de votre Créateur ; il me donna ce qu'à mon tour libéralement je donne. L'enfer, pour vous recevoir tous les deux, ouvrira ses plus larges portes, et enverra au-devant de vous tous ses rois. Là, vous aurez la place que vous n'auriez pas dans ces enceintes étroites, pour loger votre nombreuse postérité. »

Ainsi l'ennemi s'exprime, et, par la nécessité (prétexte des tyrans), excuse son projet diabolique.

De sa haute station dans le grand arbre, il s'abat parmi le troupeau folâtre des quadrupèdes : lui-même, devenu tantôt

l'un, tantôt l'autre, selon que leur forme sert mieux à ses desseins, il voit de près sa proie ; il épie, sans être découvert, ce qu'il peut apprendre encore de l'état de ces deux époux par leurs paroles ou par leurs actions. Il marche autour d'eux, lion à l'œil étincelant ; il les suit comme un tigre, lequel a découvert par hasard deux jeunes faons jouant à la lisière d'une forêt : la bête cruelle se rase, se relève, change souvent la couche de son guet ; comme un ennemi, il choisit le terrain d'où, s'élançant, il puisse saisir plus sûrement les deux jolis faons, chacun dans une de ses griffes.

XCIX. — Le Messie. (Pope. — Eglogue.)

Filles de Jérusalem ! entonnez le cantique et que vos sublimes accords répondent à la majesté du sujet ! Le cristal des fontaines, l'ombre des forêts, les songes du Pinde n'ont plus de charmes pour moi... O Toi, qui touchas d'un charbon ardent de l'autel les lèvres d'Isaïe, daigne animer ma faible voix !...

Transporté en esprit dans les âges futurs, le prophète s'écrie : Une Vierge concevra, une Vierge enfantera un fils. Je vois de la tige de Jessé sortir un rejeton ; cette Fleur sacrée remplira le ciel de ses parfums ; l'Esprit céleste agitera doucement ses feuilles, et la colombe mystique descendra sur son sommet. Cieux, faites descendre cette rosée précieuse dans le silence respectueux de toute la nature.

Ce rameau solitaire donnera la force aux faibles, la santé aux malades, un asile contre la tempête et de l'ombrage contre la chaleur. Tous les crimes cesseront et l'ancienne fraude succombera ; la justice reparaîtra ; la paix étendra sur tout l'univers sa branche d'olivier, et l'innocence ingénue redescendra du ciel.

Temps, précipitez votre course rapide, et amenez le jour de l'Eternel ! Venez, divin Enfant, venez !...

Quel cri s'est fait entendre au désert ? Préparez la voie... Un Dieu vient, un Dieu !... Les échos des montagnes répètent : un Dieu ! un Dieu !... La gloire de l'Eternel descend sur toi, ô Terre ; reçois ce don ineffable. Montagnes, abaissez-vous ; cèdres, inclinez-vous pour lui rendre hommage : que les rochers s'amollissent, et que les fleuves rapides se répandent en torrents...

Le Sauveur vient !... Sourds, écoutez-le ; aveugles, voyez ! Il rendra la vue à ceux dont les yeux sont couverts d'épaisses

ténèbres ; il charmera l'oreille jusque-là insensible par les accords d'une harmonie nouvelle ; le muet chantera les louanges de son libérateur, et les pieds du boiteux recouvreront l'agilité du faon. Ce vaste univers n'entendra plus ni soupirs, ni murmures, et toute larme sera essuyée des yeux ; la mort se verra liée d'une chaîne d'airain, et l'ange des ténèbres frémira éternellement sous les rênes de son empire...

Les mers s'épuiseront, le ciel sera dissous, les rochers seront réduits en poudre et les montagnes périront ; mais la parole du Maître de la nature est immuable : ton trône, ô Jérusalem, est immortel, c'est le règne du Messie qui t'avait été promis.

C. — **Le Chrétien mourant à son âme.** (Odes.)

Divine étincelle d'une flamme céleste, quitte cette enveloppe mortelle, jouet de la crainte, de l'espérance et de la douleur ; il est temps que tu triomphes de la nature à ton tour et que tu t'élèves vers les régions de la vie.

Ecoute ce que disent les anges : « Viens, chère sœur, viens !... » Je ne me connais plus... mes sens se troublent, ma vue s'éteint, mes esprits s'échappent, je cesse de respirer. Quoi, mon âme, est-ce là mourir ?

La terre fuit, elle disparaît ; le ciel s'ouvre à mes yeux ; mes oreilles sont frappées du chant des séraphins ; prêtez-moi, prêtez-moi vos ailes... Je m'élance d'un vol rapide... O tombeau ! où est ta victoire ? O mort ! où est ton aiguillon ?

CI. — **Spectacle du ciel.** (Young. — Nuits.)

L'âme est faite pour voyager dans les cieux. C'est là qu'échappée de sa prison et dégagée des liens de la terre, elle peut respirer librement, s'étendre, donner carrière à toutes ses facultés et saisir la vraie grandeur, sans craindre d'être déçue par l'illusion ; dans ce jardin émaillé d'étoiles, elle ne se trouve point étrangère. Errante au milieu de ces merveilles, elle en est une elle-même. Leur grandeur l'avertit de la sienne ; elle devine l'art mystérieux qui arrange ces globes dans un ordre si harmonique ; elle juge en maître éclairé les lois de leurs mouvements divers. Fière et étonnée d'elle-même, elle se reconnaît dans son séjour, elle s'avoue avec un juste orgueil son origine. Au milieu de ces astres, elle s'y sent plus forte et plus vivante,

et reporte dans le lieu de son exil des sentiments plus dignes de son illustre patrie...

Avec quelle ivresse délicieuse je me promène sans me lasser au milieu de tous ces globes ! Je rencontre Dieu dans chacun d'eux et je frémis de me voir devant ses regards. Brillants citoyens des airs, quelles impressions lumineuses vous portez dans mon âme, quelle fécondité vous donnez à mes pensées !... A chaque regard que je jette sur vous, je vois éclore de nouvelles vérités. Lorenzo, ne sens-tu pas comme moi, dans ta pensée, une action secrète qui efface devant toi les bornes du temps ?

Ces sphères qui en mesurent le cours, me donnent l'idée et l'espoir de l'immortalité; cet espace sans limites, que parcourent ces globes infatigables, éveille l'idée d'une durée sans fin. Ainsi, par un nouveau bienfait de la nature, l'image de l'éternité entre par les yeux et va se peindre sur l'âme qui la conçoit sans fatigue.

Mortels, étudiez souvent la vérité dans ces astres ; unissez-vous à eux par la pensée. Formez-vous des cœurs intrépides pour l'heure terrible où des feux plus vifs et plus effrayants sillonneront le sein d'une nuit plus profonde, lorsque ces monuments éclatants d'un Dieu, éteints et tombant de leurs sphères, cèderont la place à l'éternel rideau qui couvrira les cieux.

Oh ! quand verrai-je un plus bel univers que celui que j'admire ici ? Quand pourrai-je contempler en toi le modèle de la création et ne plus m'étonner ici de sa faible copie ? Quand secouerai-je cette poussière étrangère à moi ? Quand mon âme ira-t-elle, dégagée de ce vêtement de chair et rendue à tes bras paternels, goûter dans ton sein le bonheur ?

CII. — Le cimetière de campagne.

(Gray. — Élégie.)

Le jour tombe, la cloche annonce qu'il expire ;
Du repos, du sommeil, tout va suivre la loi :
Tout le peuple des champs au hameau se retire,
Et livre l'univers aux ténèbres, à moi.

L'horizon disparaît, il s'efface ; la terre,
Dans son calme profond, semble un vaste tombeau ;
Tout se tait, excepté l'insecte solitaire
Dont le bourdonnement assoupit le hameau...

Sous l'ombrage flétri des saules et des hêtres,
J'arrive dans un champ noirci par un long deuil :
C'est là que du hameau sont couchés les ancêtres ;
Là, chacun dort serré dans un étroit cercueil.

Le souffle parfumé de l'aurore naissante.
Les cris de mille oiseaux dans les airs répandus,
Et du coq vigilant la trompette bruyante
De ce dernier sommeil ne les réveillent plus.

Ils ne reverront plus l'active ménagère
Préparer, au matin, leur modeste repas ;
Et le soir, leurs enfants, troupe aimable et légère,
Disputer leurs baisers en volant dans leurs bras...

N'allez pas, grands du monde et vous riches des villes,
Dédaigner leur bonheur et leur obscurité ;
Leurs plaisirs étaient vrais et leurs travaux utiles,
Les annales du pauvre ont aussi leur beauté...

Là vous ne verrez point de tombeaux magnifiques
Attester de leurs noms le néant et l'orgueil ;
Le temple n'a point vu ses modestes portiques
Ornés de leurs blasons et vêtus de leur deuil.

....

Pour moi qui trace ici, d'une main attendrie,
De ces mortels obscurs et la vie et la mort,
Amené dans ces lieux par la mélancolie,
Si quelque voyageur s'informe de mon sort,

Un vieillard du canton lui répondra peut-être :
« Souvent nous l'avons vu, dès la pointe du jour,
Seul, errant au hasard dans ce séjour champêtre,
Du soleil, sur ce roc attendre le retour.

« Sous ce saule pleureur, dont le pâle feuillage
Vers la terre incliné s'arrondit en berceau,
Couché nonchalamment sur le bord du rivage,
Il semblait goutte à goutte épier le ruisseau...

« Un jour, je l'attendais : mon attente fut vaine,
Il ne vint point s'asseoir sous son arbre chéri ;
Le lendemain encore, il manqua dans la plaine,
Le ruisseau ne vit point arriver son ami.

« Enfin le jour d'après, devers le cimetière,
Nous vîmes lentement cheminer un cercueil,..
O vous qui savez lire, approchez de la pierre ;
Lisez ces mots gravés au bas de ce tilleul...

« Etranger, respectez son obscure existence ;
Ses fautes, ses vertus, dans ce terrible lieu
Tout est enseveli : sa tremblante espérance
Repose dans le sein de son père, de Dieu ! »

CIII. — L'Océan (Byron. — Childe-Harold, ch. III.)

Je me réveille en tressaillant: les vagues se soulèvent autour de moi; les vents remplissent l'air de leurs voix; je pars... Où allons-nous? Je l'ignore; mais il n'est plus ce temps où mes yeux pouvaient être affligés ou réjouis par les rivages d'Albion disparaissant dans l'horizon lointain.

Encore une fois sur les mers! Oui encore une fois! Les vagues bondissent sous moi comme un coursier qui connaît son cavalier. Salut à leur mugissement! qu'elles me conduisent avec toute leur vitesse, n'importe en quels lieux... Quand le mât du navire, près de se rompre, tremblerait comme le roseau, quand même les voiles déchirées voleraient en lambeaux dans les airs, je poursuivrais encore ma route. Je suis comme une herbe marine, arrachée du rocher et lancée sur l'écume de l'océan, pour voguer à la merci des courants de l'abîme et du souffle de la tempête.

Déroule tes vagues d'azur, majestueux océan! Mille flottes parcourent vainement tes routes immenses: l'homme, qui couvre la terre de ruines, voit son pouvoir s'arrêter sur tes bords. Tu es le seul auteur de tous les ravages dont l'humide élément est le théâtre; il n'y reste aucun vestige de ceux de l'homme; son ombre se dessine à peine sur ta surface, lorsqu'il s'enfonce comme une goutte d'eau dans tes profonds abîmes, privé de tombeau, de linceul, et ignoré.

Ses pas ne sont point imprimés sur ta surface; tes domaines ne sont point une dépouille pour lui; tu le soulèves et tu le repousses loin de toi; le lâche pouvoir qu'il exerce pour la destruction de la terre n'excite que tes dédains; tu le fais voler avec ton écume jusqu'aux nuages, et tu le rejettes en te jouant aux lieux où il a placé toutes ses espérances. Son cadavre gît sur la plage, près du port qu'il voulait aborder.....

Glorieux miroir où le Tout-Puissant aime à se contempler au milieu des tempêtes; calme ou agité, soulevé par la brise, par le zéphyr ou par l'aquilon, glacé vers le pôle, bouillonnant sous la zone torride, tu es toujours sublime et sans limites; tu es l'image de l'Eternel, le trône de l'Invisible... Ta vase, féconde elle-même, produit les monstres de l'abîme. Chaque

région de la terre t'obéit ; tu t'avances, terrible, impénétrable et solitaire.

Je t'ai toujours aimé, ô océan ! et les plus doux plaisirs de ma jeunesse étaient de me sentir sur ton sein, errant à l'aventure comme tes flots. Dans mon enfance, je jouais avec tes brisants ; rien n'égalait le charme qu'ils avaient pour moi. Si la mer irritée les rendait plus terribles, mes craintes me charmaient encore ; car j'étais comme un de tes enfants : je me confiais gaiement à tes vagues, et je posais ma main sur ton humide crinière comme je le fais en ce moment.

CIV. — Harangues. (O'Connell.)

Aux évêques d'Irlande, qui venaient de manifester leur dévouement pour la cause du libérateur :

« Le peuple est avec vous, il ne vous a jamais trahis parce que vous lui avez toujours été fidèles. Le peuple a partagé joyeusement son morceau de pain avec ses prêtres ; il leur a payé en dévouement et en respect ce qu'il ne pouvait leur payer en biens terrestres. Où trouverez-vous une hiérarchie pareille à celle de votre Eglise ? Nous avons été dépouillés, persécutés, proscrits ; le Saxon a répandu la désolation sur notre terre natale, et cependant, semblable aux superbes temples de Palmyre qui s'élèvent dans le désert, la hiérarchie d'Irlande apparaît toujours avec ses éblouissantes colonnes, les pieds sur la terre, la tête dans les cieux. Les églises ont été ravagées, les ornements d'or ont été ravis, les murs mêmes ont été renversés, et toujours la hiérarchie surgit majestueuse, puissante et magnifique, comme les songes des archanges qui vivent dans cette éternité au sein de laquelle elle nous mène. Ah ! je bénis la persécution, car elle l'a fait notre Eglise plus belle et plus sainte ; les autels sacrés de la liberté s'élèveront sous ses portiques, et la jeune Irlande, espérance de la patrie, grandira sous son ombre, en force et en vertu. »

Au meeting de Nenagh, il s'écriait :

« Oh ! dites-moi, la nature a-t-elle jamais peint avec plus d'amour un paysage semblable à celui qui nous entoure ? Le

mouvement majestueux et abondant du père des eaux, le puissant Shannon, qui, baignant cette vaste plaine, va caresser le pied des gigantesques montagnes à l'horizon; à gauche, ces mouvements gracieux de terrain qui vont se perdre dans des élévations infinies; toute cette ligne onduleuse, pleine de grandeur et de beauté, porte vers le ciel les aspirations de l'âme. Eh quoi! ces vertes et abondantes plaines, ces vallées productives, ces terres privilégiées de la fertilité seraient-elles donc toujours l'affreux théâtre de la guerre entre l'esclavage et l'oppresseur!... Où est le lâche qui ne serait pas prêt à périr pour un tel pays!... Enrôlez-vous donc tous avec moi pour obtenir le rappel; agissons comme un homme, et le cœur plein de sentiments chrétiens, proclamons l'unanimité, la paix, la liberté civile et religieuse; faisons retentir ce cri d'un bout à l'autre de notre île chérie, bénie du ciel, fille de la mer; qu'elle devienne l'honneur de la terre... Vieille Irlande! et liberté! »

LITTÉRATURE ALLEMANDE

CV. — Mort du Messie. (Klopstock. — Messiade, ch. X.)

Klopstock dépeint ainsi les derniers moments du Rédempteur :

Un instant les couleurs de la vie ont reparu sur la face du Sauveur ; mais bientôt elles pâlissent et disparaissent à jamais. Ses joues décolorées, déjà marquées du visible sceau du trépas, se flétrissent davantage. Chargée du poids du jugement inexorable, sa tête auguste fléchit ; elle retombe sur son cœur. En vain il s'efforce de la relever vers les cieux, elle retombe sur sa poitrine haletante de douleur.

Suspendus comme des voiles funèbres, les plus sombres nuages couvrent de leurs contours ténébreux le silencieux Calvaire. Telle s'arrondit formidable et pleine d'horreur la voûte funéraire..

Déjà les anges du trépas pleurent sous ces nuées : ils s'avancent d'un vol haut et terrible. Leur regard perçant darde la flamme dévorante ; leur front menaçant annonce la destruction et leur noir vêtement paraît tissu des ténèbres de l'abîme. Ils foulent de leurs pieds d'airain le coteau funèbre ; un instant, ils fixent leurs regards sur l'auguste Victime ; puis s'élevant, l'un vers la droite, l'autre vers la gauche, au-dessus de la croix, ils commencent autour d'elle leur vol retentissant... Ils portent les terreurs du Très-Haut ; ils en répandent les torrents dans l'âme du Messie.

« Celui auquel tu t'immoles, Jéhovah, accepte ton holocauste divin !.. Il est sans bornes, le courroux de celui dont la justice est l'essence ! Toi-même tu te soumis à son infinie colère... Le cri de ton sang, dont la puissante voix appelle la clémence, ce

cri du pardon est parvenu à son oreille divine, mais, hélas ! il t'abandonne dans ton martyre, il t'abandonnera même à l'heure du trépas !... Peu d'instants encore, et ton dernier soupir a réconcilié les cieux ! » — Ainsi dit l'ange des vengeances, et soudain il détourne sa face où se peint l'épouvante.

En cet instant terrible, Jésus rouvrait sa mourante paupière : il élève vers les cieux son regard expirant, et, d'une voix puissante, laisse échapper une seule plainte, mais une plainte déchirante : *Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné !...* Et les cieux consternés voilent leur face devant le redoutable mystère. Alors, et pour la dernière fois, un frémissement subit, terrible et fugitif effort de l'humaine nature, parcourt ses membres palpitants. Sa langue est brûlante des ardeurs du trépas : elle prononce avec peine ces paroles douloureuses : *J'ai soif !* Abreuvé d'une main barbare, il a soif encore ; ses membres raidis frémissent à la fois ; l'affreuse pâleur s'étend sur eux, son sang ruisselle, et l'Agneau s'écrie : *O mon Père ! en tes mains je remets mon esprit !...* Puis : *Tout est consommé !* Et sa tête auguste retombe sur son sein... et Jésus exhale son dernier soupir.

CVI. — Remords de Faust. (Gœthe. — Faust.)

Au moment où Faust allait s'abandonner au désespoir, il entend les cloches qui annoncent dans la ville le jour de Pâques et les chœurs qui, dans l'église voisine, célèbrent cette sainte fête.

Le chœur des anges. — Le Christ est ressuscité ! Réjouissez-vous, mortels, vous qui languissez en proie à des maux cruels, à des infirmités héréditaires.

Faust. — Comme le bruit imposant de l'airain m'ébranle jusqu'au fond de l'âme ! Annoncez-vous, cloches retentissantes, la première heure du jour de Pâques ? Vous, chœur, célébrez-vous déjà les chants consolateurs, ces chants que, dans la nuit du tombeau, les anges firent entendre quand ils descendirent du ciel pour commencer la nouvelle alliance ?

Le chœur des femmes. — Nous avions embaumé son corps ;

nos mains fidèles lui avaient donné la sépulture ; nous avions enveloppé ses membres d'un linceul avec un soin pieux, et maintenant, hélas ! nous ne trouvons plus le Christ.

LE CHOEUR DES ANGES. — Le Christ est ressuscité ! Gloire à celui qui, plein d'amour, a subi la salutaire, la fortifiante épreuve de la tribulation.

FAUST. — Chants célestes, puissants et doux, pourquoi me cherchez-vous dans la poussière ? Faites-vous entendre aux humains que vous pouvez consoler ; j'écoute bien la nouvelle que vous m'apportez, mais la foi me manque pour y croire. Le miracle est l'enfant chéri de la foi... Je ne puis m'élancer dans la sphère d'où votre auguste nouvelle est descendue, et cependant, accoutumé dès l'enfance à ces chants, ils me rappellent à la vie. Autrefois, un rayon de l'amour divin descendait sur moi pendant la solennité tranquille du dimanche. Le bourdonnement sourd de la cloche remplissait mon âme du pressentiment de l'avenir, et la prière était la jouissance la plus ardente de mon cœur. Cette même cloche annonçait aussi les jeux de la jeunesse et la fête du printemps. Le souvenir ranime en moi les sentiments de l'enfance... Oh ! faites-vous entendre encore, chants célestes, mes larmes coulent, je renais à la vie.

LE CHOEUR DES DISCIPLES. — Le Christ est ressuscité du sein de la corruption ! Mortels, hâtez-vous de rompre vos liens. Célébrez sa gloire par vos actions : exercez votre charité, nourrissez vos frères, portez dans tous les pays la parole de Dieu, annoncez partout la félicité d'une autre vie, et votre divin maître sera toujours avec vous : toujours vous l'aurez parmi vous sur la terre.

CVII. — Le comte de Hapsbourg.

(Schiller. — Poésies.)

A Aix-la-Chapelle, au milieu de la salle antique du palais, le roi Rodolphe [1], dans tout l'éclat de la splendeur impériale, est

[1] *Rodolphe de Hapsbourg,* fondateur de la maison impériale d'Autriche, né en 1218, fut élu en 1273 empereur d'Allemagne, après un interrègne de 23 ans. Il mourut en 1291, après avoir fait briller sur le trône de grands talents joints à de solides vertus.

assis au banquet du couronnement. Le comte palatin du Rhin apporte les mets, le prince de Bohême verse le vin pétillant, et les sept Electeurs, groupés autour de Rodolphe, tels que le chœur des étoiles autour du soleil, s'empressent de remplir auprès du maître du monde les devoirs de leur charge.

Une foule joyeuse encombre les hautes galeries ; ses cris d'allégresse s'unissent au bruit des clairons ; car l'interrègne a été long et sanglant : un juge vient d'être donné au monde ; le fer ne frappe plus aveuglément, et le faible, ami de la paix, n'a plus à craindre les vexations du puissant.

L'empereur saisit la coupe d'or, et promenant autour de lui des regards satisfaits : « La fête est brillante, dit-il ; tout ici charme le cœur de votre roi ; cependant je n'aperçois point de troubadour qui vienne émouvoir mon âme par des chants harmonieux, et par les sublimes accents de la poésie. Tel a été mon plus vif plaisir depuis l'enfance, et l'empereur ne dédaigne pas ce qui fit les délices du chevalier. »

Et voilà qu'un troubadour, traversant le cercle des princes, s'avance, vêtu d'une robe traînante ; ses cheveux brillent, argentés par de longues années. Dans les cordes dorées de sa lyre sommeille une douce harmonie : le troubadour célèbre les aventures, les exploits des guerriers ; il chante tout ce qu'il y a de noble et de grand sur la terre, ce que l'âme désire, ce que rêve le cœur... mais quels chants seraient dignes d'un tel monarque, à sa fête la plus brillante !

« Je ne prescris rien au troubadour, répond Rodolphe en souriant, il appartient à un plus haut seigneur, à l'inspiration ; tel que le vent de la tempête dont on ignore l'origine, tel que le torrent dont la source est cachée, le chant d'un poète jaillit des profondeurs de son âme, et réveille les nobles sentiments assoupis dans le fond des cœurs. »

Et le troubadour, saisissant sa lyre, prélude par de puissants accords : « Un noble chevalier s'en allait sur la montagne poursuivre le chamois fugitif ; son écuyer le suivait, portant les armes de la chasse : au moment où le chevalier, monté sur son fier coursier, allait entrer dans une prairie, il entend de loin tinter une clochette... C'était un prêtre, précédé de son clerc, et portant le corps du Seigneur.

« Et le comte mit pied à terre, se découvrit humblement la tête et adora avec une foi pieuse le Sauveur de tous les hommes ; mais soudain il voit qu'un ruisseau qui traversait la prairie, grossi par les eaux du torrent, arrêtait les pas du prêtre ;

que ce zélé pasteur, déposant sur une pierre l'hostie sainte enveloppée d'un linge sacré, s'empressait d'ôter sa chaussure afin de traverser le ruisseau.

« Que faites-vous ? s'écrie le comte avec surprise. — Seigneur, je cours chez un homme mourant, qui soupire après la nourriture céleste ; la planche qui servait à passer le ruisseau vient de céder à la violence des vagues, mais il ne faut pas que le mourant perde l'espérance du salut, et je vais nu-pieds traverser le torrent.

« Alors le puissant comte le fait monter sur son beau cheval et lui présente la bride éclatante. Ainsi le prêtre pourra consoler le mourant qui l'attend, et ne manquera pas à son devoir sacré ; et le chevalier poursuit sa chasse, monté sur le cheval de son écuyer, tandis que le ministre des autels achève son voyage. Le lendemain matin, il vient exprimer au comte sa reconnaissance, en lui ramenant le cheval qu'il tient modestement en laisse.

« Que Dieu me garde, s'écrie le comte avec humilité, de reprendre jamais, pour le combat ou pour la chasse, un cheval qui a porté mon Créateur ! Si vous ne pouvez le garder vous-même, qu'il soit consacré au service divin, car je l'ai donné à Celui de qui je tiens l'honneur, la vie, les biens et l'âme.

« — Eh bien ! que puisse Dieu, le protecteur de tous, qui écoute les prières du faible, vous honorer dans ce monde et dans l'autre comme aujourd'hui vous l'honorez. Vous êtes un puissant comte, célèbre par vos exploits dans la Suisse ! Six aimables filles fleurissent autour de vous. Puissent-elles, ajouta-t-il avec inspiration, rapporter dans votre maison six couronnes, et perpétuer votre race ! »

Et l'empereur, assis, semblait se reporter à des temps déjà loin... Tout à coup il fixe attentivement les yeux sur le troubadour, reconnaît en lui le prêtre, et cache ses larmes avec son manteau de pourpre. Tous les yeux se portent sur le prince, et chacun bénit les décrets de la Providence.

CVIII. — A ma sœur Sophie-Magdeleine, enlevée par une mort prématurée. (Léopold de Stolberg. — Poésies.)

« J'ai versé sur toi des larmes de sang ; oui, et mon cœur pleurait toujours lorsque mes yeux se glaçaient, semblables à la haine que jamais ne rafraîchit le souffle de la consolation.

« Je ne m'étais pas longtemps bercé de l'espérance que tu pouvais guérir... Ah ! Dieu, elle succombe ! mon âme succombe avec elle ! Oh ! souris-moi, héritière des cieux !

« Souris une consolation à ton frère, de la plénitude de ton repos ; une consolation mêlée de tristesse, car, voyageur que je suis encore, et faible, et dans le crépuscule de notre vallée, je ne pourrais supporter tes joies.

« Toi, tu marches dans les hauts sentiers, à travers la pourpre des fêtes célestes ! Tu approches en tressaillant du divin Soleil dont tu vois les rayons. »

CIX. — Stances à Marie. (Novalis. — Poésies sacrées.)

Laisse-toi fléchir, ô ma douce Mère ! donne-moi un signe de ta clémence. Tout mon être repose en toi, et je ne te demande qu'un moment.

Souvent, dans mes rêves, je t'ai vue si belle, si compatissante, portant sur ton sein un Dieu enfant, qui semblait avoir pitié de moi, enfant comme lui ! mais tu détournais de moi ton auguste regard pour t'élever vers les cieux.

Qu'ai-je fait pour t'offenser ? Mes ardentes prières ne sont-elles pas à toi ? Ton sanctuaire n'est-il pas le reposoir de ma vie ? Reine sainte, reine trois fois bénie, prends donc mon cœur, prends ma vie.

Marie, je t'ai vue dans mille tableaux ; mais nul ne t'a peinte telle que je t'ai vue dans mon âme. Je sais seulement que, depuis cette apparition divine, le bruit du monde passe autour de moi comme un rêve, et que le ciel est descendu dans mon cœur.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS CITÉS DANS CE VOLUME

Nota. — Le second nombre, après M. C., renvoie au *Recueil de Morceaux choisis.*

TABLE DES MATIÈRES

Histoire des Littératures anciennes.

2e PARTIE : LITTÉRATURE GRECQUE CHRÉTIENNE

LITTÉRATURE LATINE

1re PARTIE : LITTÉRATURE LATINE PAÏENNE

2e PARTIE : LITTÉRATURE LATINE CHRÉTIENNE

Histoire des Littératures modernes étrangères

LITTÉRATURE ITALIENNE

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

LITTÉRATURE ANGLAISE

LITTÉRATURE ALLEMANDE

Morceaux choisis, extraits des meilleurs auteurs.

LITTÉRATURES ANCIENNES

LITTÉRATURE HÉBRAÏQUE

LITTÉRATURE GRECQUE PAÏENNE

LITTÉRATURE GRECQUE CHRÉTIENNE

LITTÉRATURE LATINE PAÏENNE

LITTÉRATURE LATINE CHRÉTIENNE

Littératures modernes étrangères.

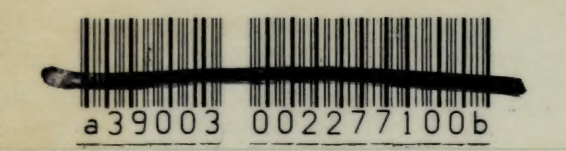
LITTÉRATURE ITALIENNE

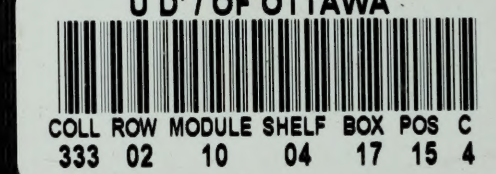
LITTÉRATURE ESPAGNOLE

LITTÉRATURE ANGLAISE

LITTÉRATURE ALLEMANDE

Nantes. — Imp. Vincent Forest et Emile Grimaud, place du Commerce, 4.


a39003 002277100b


U OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 04 17 15 4